

GOVERNMENT OF INDIA  
ARCHAEOLOGICAL SURVEY OF INDIA

CENTRAL  
ARCHAEOLOGICAL  
LIBRARY

ACCESSION NO. 34203

CALL No. 705/Syr.

D.G.A. 79

17  
922



卷之三



34203

**RAPPORT PRÉLIMINAIRE**  
 SUR LES  
**FOUILLES DE TÉPÉ-GIYAN. PRÈS NÉHAVEND (PERSE)**  
**PREMIÈRE CAMPAGNE (1931)**

PAR  
 G. CONTENAU et R. GHIRSHMAN

**AVANT-PROPOS**

Les fouilles de Néhavend ont été déterminées par la venue sur le marché, il y a quelques années, d'une céramique peinte et d'objets en bronze auxquels on attribuait cette provenance.

La France rêvait d'entreprendre des recherches sur le site<sup>(1)</sup>. Lorsque M. A. Godard prit possession de son poste de Directeur du Service des Antiquités il y a 30 ans, son premier soin fut de mettre fin aux agissements des fouilleurs clandestins, dont l'activité, si l'on en juge par les spécimens qui venaient à Paris, avait été considérable. Il recueillit de M. E. Godard, qui avait visité la région<sup>(2)</sup> et avait réuni un certain nombre d'objets auxquels on assignait cette origine, les renseignements qui concernaient ce champ de fouilles. Le Conseil des Musées nationaux assumait avec le Ministère de l'Instruction publique les frais de la mission, dont ils voulurent bien me confier la direction. Je remercie ici, outre MM. R. Dussaud, H. Verne, Cavalier, ses promoteurs, S. E. Garagozlou, Ministre de l'Instruction Publique en Perse qui nous a fait le plus aimable accueil, S. E. Hossein Alâ, Ministre de Perse à Paris et président de la Société des Études iraniennes qui

(1) Ce rapport est un court résumé de la campagne. Les résultats détaillés des fouilles de Tépé-Giyân (M. Ghirshman y a poursuivi de nouvelles recherches en 1932) feront l'objet d'une publication détaillée dans les *Mé-*

*moires de la Mission archéologique de Perse.*

(2) Bericht über archäologische Beobachtungen im südlichen Kurdistan und in Laristan; *Archäologische Mitteilungen aus Iran*, I, 1920-30, p. 52-75.

705  
 Syr

Ref 913.005  
 Syr





nous recommanda chaleureusement aux autorités persanes, et M. A. Godard qui eut bien souvent à aplanir les obstacles que de nouveaux règlements en vigueur en Perse opposent à l'activité des étrangers. Je ne veux pas omettre d'exprimer ma gratitude à M. Zaffar-i-Soltan, parent de S. E. Garagozlou, propriétaire de plusieurs villages autour de Néhavend, qui nous aida, nous logea dans un de ses domaines avec la plus parfaite libéralité, et facilita notre travail. Nous gardons le meilleur souvenir de la courtoisie de M. Sépahbodi, qui avait été désigné pour représenter le gouvernement persan à nos fouilles et dont le concours nous fut précieux. Je veux enfin remercier mes collaborateurs, M. R. Ghirshman qui avait, l'année précédente, travaillé à la mission de Tello en Iraq, et dont l'activité a grandement contribué au succès de la campagne, et M. J. Unvala qui avait participé aux fouilles de Suse; il nous aida de sa connaissance de la langue et s'occupa spécialement de la partie photographique.

G. C.

#### Le site. — La fouille.

Néhavend est une petite ville située dans la dernière dépression qui borde la face Nord des monts du Louristan, à 1.800 m. d'altitude. Le champ de fouilles n'est pas à Néhavend même, mais au petit village de Giyan, au Sud-Ouest de la ville, et séparé d'elle par une chaîne de collines.

Au Nord du village, touchant aux dernières maisons, se dresse le « tépé », tertre allongé d'environ 20 m. de hauteur, orienté Nord-Sud dans sa longueur qui fut considérable (300 m. environ), mais qui est maintenant réduite à 100 m. à peu près, par suite de l'habitude des indigènes d'y prendre, depuis un temps immémorial, de la terre dont ils se servent comme engrais. Les fouilles clandestines qui ont été conduites sur le tépé depuis que la vente de la céramique s'est révélée d'un bon rapport, l'ont percé de galeries, bouleversant les couches et produisant de nombreux affaissements. Nous avons ouvert sur la face Ouest, qui paraissait la moins abîmée, une tranchée A partant du sommet du tépé et coupant perpendiculairement la pente (pl. I, 1). Longue de 19 m. 50, elle a été abandonnée à 21 m. de profondeur, la terre étant stérile depuis la profondeur de 19 m. 50. Au Sud du tépé, dans la partie ruinée par les indigènes, en contre-bas de 5 m. 80 du sommet du tépé, une tranchée

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL

LIBRARY, NEW DELHI.

Acc. No.

34203

Date

10.6.58

Call No.

705/58



1. - Face ouest du tépé; chantier A.



2. - Poignard de bronze; fin du XII<sup>e</sup> siècle avant J.-C.



3. - Vase en terre rouge lustrée.



4. - Vase   décor rouge.





accessoire A bis a été conduite par M. Unvala sur une profondeur de 4 m. 20, au total 10 m. depuis le haut de l'esplanade.

Sur le côté Est du monticule, nous avons ouvert une tranchée B de contrôle, longue de 20 m. ; elle a pu être poussée jusqu'à 6 m. de profondeur ; fermée à l'issue de la campagne, elle a été reprise cette année. Ses résultats ont corroboré ceux qui ont été obtenus dans les couches correspondantes de la tranchée A.

On distingue dans la partie A du tépé deux périodes : à la partie la plus profonde, de 11 à 13 m., il semble que le tépé fut un établissement et non une nécropole ; nous n'avons rencontré aucune trace d'inhumation sur toute cette profondeur : le reste du tépé (tranchées A et B) est occupé par des tombes, particulièrement abondantes sur le côté Est.

### Les tombes.

La tombe du Tépé-Giyan est de la forme la plus simple : une fosse ovale, creusée à même le sol, que ne délimite même pas un cercle de pierres comme dans le Louristan. Le mort est déposé dans la tombe presque toujours sur le côté, tantôt droit, tantôt gauche, le corps replié non dans la flexion forcée (position embryonnaire) mais dans la flexion relâchée (position dite « en chien de fusil »), et sans aucun souci de l'orientation. Une seule fois, le mort avait été enterré dans la position assise. Le mort était inhumé vêtu, puisque la tête est souvent parée de bandeaux de métal, la poitrine couverte de colliers, et qu'au niveau de la ceinture, se trouvent souvent des poignards dont le ceinturon ou la gaine étaient garnis de pièces de métal qui ont été retrouvées en place. La parure consiste en boucles d'oreille, bracelets, bagues, épingles à maintenir les vêtements. La seule différence entre les tombes d'hommes et celles de femmes consiste dans l'absence d'armes (poignards, têtes de flèches, de lances ou de javelines, hache, masse d'armes) pour les tombes de femmes ; autrement la parure semble à peu près la même pour les uns que pour les autres. Nous n'avons recueilli aucun miroir, ni, comme il se voit fréquemment au Louristan, aucune pièce de harnachement du cheval, en 1931. Nous n'avons relevé dans aucune tombe la moindre trace d'incinération.

A côté du mort, en même temps que ses armes, est disposée une abondante vaisselle funéraire : quelques vases de bronze (forme cylindrique à profil légèrement concave), et surtout de la céramique, disposée en majeure partie autour de la tête du mort ; les bras de celui-ci, ou au moins un de ses bras, sont repliés et ramenés vers la tête pour soutenir un vase dont l'orifice est tourné du côté de la bouche. Tantôt ces vases sont entièrement vides (offrande liquide), tantôt il y reste des os ou même des dents (offrande solide d'un petit animal ou de la tête d'un animal de plus grande taille : tête de chèvre ou même de veau). Le reste de la vaisselle semble avoir été réparti sans ordre autour du corps. Souvent une grande écuelle renversée couvrait la tête du mort pour la protéger contre le poids des terres. La tombe était, en effet, comblée sans qu'on interposât quoi que ce fût au-dessus du corps. Dans le Louristan, de grandes dalles recouvraient la tombe, ce qui explique l'état de conservation de certaines pièces de bronze très fragiles. Au Tépé-Giyan, par suite du poids des terres accumulées et de l'humidité du sol, les bronzes sont très abîmés, la vaisselle détruite, sauf lorsqu'il s'agit de récipients de petite taille, et les corps écrasés et résorbés au point que nous n'avons pu recueillir un seul crâne ; on reconnaît simplement sur le sol les linéaments du squelette, qui s'effrite à mesure qu'on essaie de le dégager.

### Le métal.

#### BRONZE

Les objets de bronze étaient très abondants, au moins dans les couches supérieures du Tépé-Giyan. Ce sont :

1° Des poignards, soit d'une seule pièce, à nervure centrale, à poignée évidée pour l'incrustation d'une garniture de bois ou d'ivoire (pl. 1, 2) ; soit des lames à soie aplatie portant la trace d'un ou plusieurs rivets.

2° Des têtes de lance à douille, à lame en feuille de laurier et renforcée par une nervure centrale ; des têtes de javeline de même profil triangulaire.

3° Une hache. Celle-ci est d'une forme très différente de celles que le commerce attribue à Néhavend. C'est une lourde masse de bronze, rappelant le merlin, dont la lame, légèrement convexe depuis le sommet de la douille,



offre une plus grande concavité depuis la partie inférieure de la douille. Celle-ci, épaisse, est agrémentée de deux nervures en fort relief, qui vont mourir insensiblement sur la lame.

4° Des épingles. Elles sont de rencontre fréquente; les unes ont une tête conique; des stries circulaires ornent la tige au-dessous de la tête; souvent un anneau traverse la tige au niveau du tiers supérieur. Un type plus ancien à l'extrémité supérieure, non plus en cône, mais terminée par un ou plusieurs renflements. Ces épingles, de dimensions très diverses, ont été rencontrées au niveau de la poitrine ou du bras; elles maintenaient le vêtement.

5° Éléments de colliers, perles rondes, perles en gland de passementier, petits disques dans l'épaisseur desquels est ménagé un pertuis destiné au passage du fil.

6° Éléments de diadèmes en disques et bagues.

7° Nombreux bracelets ouverts ou fermés; nombreuses boucles d'oreille; spirales sans doute destinées à la chevelure.

#### ARGENT ET OR

L'argent n'est pas rare dans les tombes de Giyan; il est représenté par des bagues, des bracelets, des boucles d'oreille; l'or constitue des perles de collier, des formes que reproduit d'ordinaire le bronze et même la céramique.

### Céramique.

#### CARACTÈRES GÉNÉRAUX

On peut distinguer deux séries parallèles de céramique du Tépé-Giyan; l'une, *a*, composée de céramique commune, l'autre, *b*, composée de céramique plus soignée, avec ou sans peinture.

A la série *a* appartiennent des écuelles, pots, marmites, tasses de terre rouge épaisse, gobelets tronconiques grossiers.

Dans la série *b*, les formes sont plus élégantes, mais certains vases sont de pâte au moins aussi grossière que dans la série *a*; ils rachètent cette imperfection par un décor peint qui nous les fait ranger dans cette catégorie.



Dans toute la série *b*, le potier emploie indifféremment une terre à oxyde de fer ou sans oxyde de sorte que les mêmes formes, dans la même tombe, peuvent apparaître en rouge ou en jaune.

Le décor, pour la céramique monochrome est noir (allant du noir brillant épais, vitrifié, au noir gris, lié de vin) ou rougeâtre.

Le décor de la céramique polychrome est rouge, noir et blanc si l'on compte l'engobe sur lequel il est appliqué.

Tantôt l'artiste trace ses décors de chaque couleur l'un après l'autre, tantôt il les superpose, par exemple, sur l'engobe blanc, il tracera une zone rouge et sur cette zone un décor noir.

Lorsqu'il s'agit de figures à surface peinte, l'artiste commence par dessiner les lineaments du motif puis il remplit l'intérieur de couleur.

L'engobe est toujours extrêmement mince, tantôt de la même terre que le corps du vase, tantôt d'une couleur différente : certains exemplaires paraissent avoir été simplement lissés avant de recevoir le décor.

#### DESCRIPTION

1° - Si l'on compare le contenu des tombes de la tranchée A avec celui de la tranchée B, et les résultats des fouilles en dehors des tombes, on voit qu'il est possible de distinguer dans cette céramique *a* et *b* trois couches assez distinctes.

La 1<sup>re</sup> couche qui va du sommet du tepé jusqu'à la profondeur d'environ 5 m. 00 comprend plusieurs sortes de céramique bien différentes, ce sont, en allant de haut en bas :

1° Des vases de terre luisante noire ou rouge foncé, bien lissée, qui sont souvent ornés de légers godrons longitudinaux et un peu obliques, la pâte de cette céramique est fine (pl. I, 3).

2° Des vases soit jaunâtres sans peinture, jaunâtres mais ornés d'un décor géométrique sur le panse, ou bien grisâtres sans peinture : leur forme est celle de deux troncs de cône aplatis, réunis par leur base, et leur col a le profil d'un tronc de cône renversé. Le tour de la panse est orné de petites stries en creux formant arête de poisson (pl. I, 4).

En même temps que ces vases, on rencontre des récipients de forme ornementale : caryballe, calice à anse, sorte de chope à anse tourmentée, vase en



1. - Vase en terre noire lustrée.



2. - Vase en terre blanche



3. - Vase mûsiforme à décor.



4. - Vase trépied à godets





forme d'auf orné de picots en relief, d'aut la terre, d'un noir-gris métallique, est soigneusement lissée (pl. II, 1) quelques-uns de ces vases sont de terre jaune ocre et la même polie. Il semble bien que ces vases, par leur forme et par leur couleur, soient l'imitation de récipients en métal.

1° Vases cylindriques avec ou sans anse, d'une terre jaune-rose, lisse mais pas aussi polie que dans les spécimens précédents, les uns sont sans peinture, les autres sont ornés de motifs géométriques : lignes verticales le long du col, triangles remplis de hachures, motif tire d'un fleur stylisée. — un de ces vases portant une représentation d'oiseau (pl. II, 3).

4° Vases de formes variées, cratères, bols hauts ou vases dont le décor se compose uniquement de raies horizontales plus ou moins espacées. La terre de ces vases est, en général, blanche, plus pâle que celle des canefornes. Parfois la ligne qui forme le sommet du décor est garnie de plaques et plaques de petites saillies imitant une frise de cruraux minuscules (pl. II, 2).

Vases de même terre, en forme de cratères avec ou sans anse, de « borai à poisson rouge », de calice peu élevée, le décor se compose de triangles ou de rectangles ornés d'un treillis serré, dans les réserves se voient des oiseaux à stichonettes de petits coqs, la queue en éventail, et des rosaces en soleil. Une variété de ces vases, de terre plus chamois, est décorée uniquement de ces soleils et non plus d'oiseaux, dans les réserves lissées par le géométrique.

La 2<sup>e</sup> couche, qui va d'environ 3 m. 50 à 7 m. 20, est constituée par des vases dont la pâte est plus foncée que celle des vases précédents, plus de récipients blancs, mais d'un rouge brun soutenu. Les formes principales sont : 1° le vase légèrement en salier supporté par trois pieds et orné de raies circulaires séparées par des lignes ondaloées — parfois de petits gobelets sont soudés sur le bord du vase (pl. II, 4) — 2° vases en forme de pot à fleur, de même décor, avec cercles concentriques au niveau du bord et coupés par ce bord (pl. III, 1) — 3° enfin des vases ornés comme les vases-tropeles, ou portant entre les lignes circulaires de petits triangles — ce sont des cratères aplatis, des cruches peu hautes.

La 3<sup>e</sup> couche, qui va de 7 m. 50 à environ 10 m. se compose, comme la première, d'exemplaires bien différents : 1° récipients de terre parfois rouge, mais surtout blanc-pâle, en forme de marmites ou de lasses à anse, à fond ou large poche. Au décor en lignes horizontales se joignent de fines hachures

entrecroisées qui donnent à cette céramique son aspect caractéristique (pl. III, 2), parfois sur les grands spécimens, le décor par incisions en arc de poisson s'ajoute au décor peint. Certains de ces vases de grande taille portent au col de petits boutons en relief par groupe de deux ou de trois; parfois ces boutons sont simplement peints.

2° Des vases dont la forme rappelle les spécimens que nous venons de décrire, mais dont le décor plus discret placé au niveau du col, est composé de petits groupes de hachures, rappelant les touffes d'herbe (pl. III, 3).

Des vases de très grande taille, épais d'une terre allant du jaune maslu au rosâtre, en forme de marinite à relord en bourrelet, et dont le décor placé sur l'épaule du vase, se compose, soit d'un oiseau l'aigle, dont les ailes sont éployées, tellement stylisé qu'à première vue on le prendrait pour un motif végétal, de petits oiseaux vis-à-vis ou l'un au dessus de l'autre en file, rappelant l'oiseau d'eau voguant sur un étang de longues barres incurvées terminées à chaque extrémité par une tête d'oiseau et dont la partie convexe se herisse d'une multitude d'appendices (pl. III, 4), cet ornement que nous appellerons « l'oiseau-peigne », est parfois isolé, souvent présenté par deux ou par trois, et même associé à des petits oiseaux du type précédent. Le reste du décor se compose de lignes d'eau, de raies circulaires, de zones de treillis, de décor en arc de poisson, et de sortes de soleils contenus dans un grand cercle. Une variété de ces vases, de même pâte, est décorée d'un motif inédit sans doute de l'aigle aux ailes éployées, mais dont la forme il semble composée de deux palmes ondulées, à leur réunion deux points et une ligne courbe rappellent une tête d'animal, vue de face.

D'autres exemplaires sont décorés de rosaces en soleil et de damiers.

II — Nous touchons maintenant le profond leur (I) jusque à 10 m au niveau où nous n'avons plus rencontré de tombes, mais une multitude de fragments de céramique, toujours trop peu nombreux, sauf une fois, pour que le vase put être reconstitué. Par la forme des fragments, il semble que ces vases étaient le plus souvent de grands gobelets à profil un peu galbé et des cratères. Les parois sont parfois très minces, qu'il y ait ou non assez épaisses; la terre est jaune-verdâtre compacte, plutôt fine et d'ordinaire bien lissée. Le décor est d'une infinie variété, c'est avant tout du géométrique mais l'animal surtout le lion qui à cette époque s'est aussi représenté. La couleur est du noir



1. Décor à hautes en touffes d'herbes



2. - Décor à hautes en queue de



3. Vase à haute large à queue noir



4. M. à haute large à queue noir





mat ou brillant de la suie, parfois déposée en taches épaisses qui se sont à demi vitrifiées à la cuisson (fig. 1).

Notons, au cours de la fouille, la présence de fragments de terre fine,



FIG. 1. — Fragments recueillis dans la nécropole.

minces et plus jaunes, dont le décor en noir ou en brun-rouge est une frise de traits crochus ou de petits oiseaux très schématisés (fig. 1, en haut à gauche).

Nous remarquerons que, malgré l'incroyable diversité des genres et des types, aucune variété de ces vases ne reste isolée, chacune tient par quelque point à l'une des autres séries. Nous voyons tout d'abord la tradition du décor peint persister de bas en haut du tépe — les soleils qui accompagnent les oiseaux —

pe-gres, par exemple, trouvent un echo dans les petits soleils qui ornent les cratères aux coqs de la 1<sup>re</sup> couche — de même, les lignes crenelées des vases de cette couche se voient dans la bordure des triangles des vases aux coqs du même niveau et des vases rouges du 2<sup>e</sup> niveau. Il n'est pas jusqu'au repertoire geometrique de la premiere couche qui ne se retrouve dans la couche la plus profonde, aux combinaisons pourtant beaucoup plus riches.

### Glyptique.

Peu de glyptique — a part un cylindre de style grossier, representant un homme et un animal, la fouille n'a donne que quelques cachets en bouton, en pierre blanche tres tendre — autres de dessins geometriques.

### Figurines de terre cuite

Plusieurs tombes contenaient des figurines — ce sont les formes habituelles caprides, bovines tres grossiers, mais d'ordinaire stries de lignes de couleur. Quelques specimens de figurines humaines ont été recueillis, c'est toujours le même type de la femme nue, qui porte ses mains a sa poitrine — la chevelure, les yeux étaient peints.

### Dates et comparaisons.

Les tombes les plus proches du sol ont pu être datées de peu avant 1000 avant notre ère, grâce à la présence : 1<sup>re</sup> d'un poignard de fer — 2<sup>e</sup> d'un poignard de bronze de la forme — de ceux que l'on connaissait pour être de cette époque (pl. I, 2) — et dont un specimen — au nom du roi Mardouk-nabû-ahê (1116-1101), appartient depuis peu au Louvre — 3<sup>e</sup> d'un fragment de pentelife en argent analogue à ceux que renfermait le trésor de fondation du temple de Shoushinnak à Suse — 4<sup>e</sup> de vases caliciformes dont le profil est très voisin de vases trouvés à Assur dans la couche de même époque.

Dans la couche la plus profonde, où l'outillage était d'obsidienne, puis de silex — la céramique s'apparente à la céramique de Suse et de Mousstan. Le style I de Suse est représenté par des frises d'oiseaux ou de stylisations deri-

vées de l'oiseau, et notamment par les ornements en forme de « peigne », terminés à chaque extrémité par une tête d'oiseau. Le style I *bis* peut être rapproché du style des innombrables tessons de Giyan, au point que certains spécimens pourraient être indifféremment attribués à l'une ou à l'autre source.

Le style II de Suse, avec ses oiseaux d'eau, à silhouette de cygnes, a son équivalent à Giyan.

Les carliets enfin sont, de tous points, semblables à ceux qu'a donnés le tell de Suse.

Voici donc une preuve de plus de la dispersion, sur tout le territoire de l'Iran, de la civilisation qui apparaît à Suse, à la plus haute époque.

Mais, pour la première fois, les trois styles I, I *bis* et II se trouvent réunis dans la même fouille, et voici d'une façon très nette leur ordre d'apparition : tout d'abord au sol vierge, et sur une épaisseur d'environ 8 mètres, se voit la céramique I *bis*; vers la fin de la couche, quelques spécimens du style I s'y trouvent mêlés; directement au-dessus de cette couche, apparaissent, sur une épaisseur de 3 mètres, les céramiques des deux styles I et II, dont les spécimens sont mélangés dans le bas de la couche et dont les motifs sont souvent combinés sur un même vase. Nous reviendrons sur ces résultats; nous pensons que cette brève énumération suffit à en indiquer l'importance.

La céramique plus récente de Giyan n'en a pas moins sa personnalité.

Si les diverses séries de vases rencontrées dans les couches supérieures du tépe se rattachent par quelques points à la céramique des couches inférieures, ce n'en est pas moins une céramique nouvelle, très originale (vases aux hachures, tripieds, vases à décor en lignes horizontales, à coqs, à tête noire brillante, etc.), extrêmement variée et parfois d'une très habile technique. Voisine de la céramique du Touristan, elle ne se confond pas avec elle, malgré les influences qu'elle paraît avoir subies (vases noirs lustrés, décor en lignes horizontales), c'est une des plus belles variétés de la céramique du plateau de l'Iran.

G. CONTENAU et R. GHIRSHMAN.



## KHIRBET EL-SANÉ

PAR

GEORGES PLOIX DE ROTROU et HENRI SEYRIG

Au début de 1932, un antiquaire de Hama présente au Service des Antiquités deux bas-reliefs qui paraissent mériter une enquête plus approfondie. Celle-ci révèle qu'ils avaient été découverts par des Bedouins au lieu dit Khirbet el-Sané, à 50 km. environ au Sud-Est de Salamiya dans le Djebel Bilas. Une mission fut alors envoyée à M. Ploix de Rotrou, aidé de M. Souhbi Saouaf, en vue d'explorer le site. Les fouilles commencèrent le 1<sup>er</sup> septembre et durèrent une semaine, parmi de grandes difficultés qu'occasionnaient notamment l'absence d'eau potable sur les lieux et l'éloignement de tout lieu habité<sup>1</sup>.

Khirbet el-Sané se trouve sur la piste de Palmyre à Oqariba, village identifié par M. Musil avec la station d'Occariba<sup>2</sup> que les itinéraires placent sur la route de Palmyre à Apamea sur l'Euphrate<sup>3</sup>. Peut-être Khirbet el-Sané est-elle la station de Centuriputen, qui n'est pas encore reconnue, et que les itinéraires placent à 20 ou 27 milles romains au Sud-Est d'Occariba. La distance de Khirbet el-Sané à Oqariba n'est guère que d'une vingtaine de kilomètres, mais les distances données par les itinéraires ne méritent pas une confiance aveugle. Il faut attendre pour en décider les résultats d'une étude méticuleuse de cette route dont la photographie aérienne préciserait sans doute plus d'un détail.

Les ruines que découvraient deux monticules de terre rougeâtre au flanc d'un léger mousseron. Le terrain avait été déjà mis à contribution par les fouilleurs clandestins. La hauteur actuelle des murs, tels qu'ils apparaissent après déblaiement, va parfois jusqu'à 1 m. 10, mais ailleurs il n'en subsiste

<sup>1</sup> Le village le plus proche est situé à une vingtaine de kilomètres. C'est celui d'Oqariba.

<sup>2</sup> M. M. *Palmyra*, p. 18 s., 234. Dussaud, *Syria* 10, 1929, p. 53. La localité est or-

thographe d'Ozerion sur la carte au 200 000<sup>e</sup>.  
— Sur cette route, voir Dussaud, *Topographie historique de la Syrie*, carte n° XIV et p. 237. H. W. *Excavations in Syria* (Paul Wissowa, 1902).

que quelques traces au ras du sol. Notre figure 1 donne le plan de l'ensemble on y verra que les édifices sont orientés sensiblement à l'Est.

Le local le plus ancien est celui qui porte le n° 1 sur le plan (fig. 1) et on voit que les murs du local adjacent viennent s'appliquer contre les siens. C'est une petite cella, large de 4 m. 50 et profonde de 6 m. 80 avec porte à l'Est. La paroi du fond a été percée d'une niche de 1 m. 30 qui s'ouvre sur une petite niche, profonde de 2 m. 50 dont la construction est postérieure. Les murs



Fig. 1 — Khirbet el-Sane.

de l'édifice, construits en moellons liés avec de la terre, sont fondés sur le roc, si bien que l'on n'a trouvé aucune trace d'une installation plus ancienne. Dans le voisinage de la niche on a été découvrir deux petits autels en pierre, très grossièrement taillés, mais dont la forme rappelle évidemment celle des autels à cupule que les Palmyréens de la région de Baalshamin (fig. 4-5). Près de la porte de la cella à l'intérieur de celle-ci, on a trouvé deux lampes de terre, et devant la porte fut exhumé un fragment de relief représentant un dieu cavalier. La céramique recueillie dans la fouille est si fragmentaire qu'elle

<sup>1</sup> Voir les divers types des autels à cupule par M. GARNIER, *op. cit.*, p. 15-16, fig. 39-40.

ne peut être datée en détail. Elle remonte à l'époque romaine, comme tous les vestiges provenant du site.

Un second temple occupait l'aile Sud de l'ensemble (n° 3 du plan). Il se composait d'une simple cella, large de 3 m. 75 et profonde de 4 m. 40. C'est là que s'est exercée, avant l'exploration, l'activité des fouilleurs clandestins qui y ont fait enlever un grand relief dédié à Allath et à Rahm, ainsi qu'un petit relief d'Allath et enlevé par eux dans les déblais. Contre la paroi Ouest de la salle est appliquée une base en pierres grossièrement assemblées, haute de 0 m. 73, large de 0 m. 75, et formant une saillie de 0 m. 31. C'est sur cette banquette que devait se dresser le grand relief d'Allath, pour servir d'image de culte.

Entre les deux temples ont été découvertes les ruines de trois locaux distincts : deux salles à peu près carrées, trop détruites pour que l'on pût distinguer l'emplacement de leurs portes, et un local plus considérable, divisé en deux par un mur de refend. La destination de ces chambres, dont la plus grande était peut-être un vestiaire, n'a pu être déterminée. Elles n'ont fourni aucune espèce de trouvailles. Tous les objets trouvés à Khirbet el-Sane sont conservés au musée de Damas.

## 2.

Le plus important des quatre bas-reliefs trouvés à Khirbet el-Sane<sup>(1)</sup> représente Allath vêtue à la grecque d'une tunique et d'un manteau, et porteuse de la grande plaque IV. 1. La déesse tient entre deux lions, sa main droite tient une lance, sa main gauche est brisée. Sa tête est protégée par un casque à cornes. À gauche, le forateur, tête nue, brule l'encreux sur un pyree de métal. La plaque, que M. Catincau publiera l'autre part avec quelques menus fragments recueillis dans la fouille, associe Allath à Rahm, comme le faisait déjà une inscription de Panayre, par laquelle six colonnes de la rue de Damas étaient dédiées à Shamash, à Allath, et à Rahm<sup>(2)</sup>.

Un second bas-relief, également très maltré, représente également

(1) Hauteur 0.57 ; largeur 0.50.

(2) CATINCAU, *Inventaire des inscriptions de Palmyre*, n° 14. — En 1898, d'autres bas-reliefs se traduisent : *A Allath et à Rahm, Rubbel fils de*

*Aoneido fils de Yado. Que l'on se souvienne de Shamé fils de Cassianus.*

(3) Hauteur 0.32, largeur 0.30, épaisseur 0.14.





1. Bas-relief of Alalakh

KHURBET EL-SANF



2. Bas-relief of Nabu-pal-asser



une déesse assise entre deux lions, et l'on ne peut guère hésiter à reconnaître en elle la même Allâth (planche V, 2). À droite, on distingue le pied d'un pyrée, sur lequel un sacrificateur devait offrir l'encens. À gauche, au contraire, se tient une figure vêtue d'une longue tunique flottante, qu'une ceinture large et lâche retient autour des reins ; un manteau est posé sur ses épaules ; sa main droite s'appuie sur une lance ou sur un sceptre long, sa main gauche tient le petit bouclier rond des archers de Palmyre. La tête fait malheureusement défaut. Nous ne croyons pas que le répertoire de la sculpture palmyrénienne contienne encore aucune figure de cette espèce. La longueur du vêtement ne paraît convenir qu'à une déesse, et le bouclier trahit une déesse guerrière, dont la compagnie est sans doute très naturelle pour Allâth, mais que nous ne croyons pouvoir identifier à aucune divinité qui nous soit connue. Peut-être aussi la déesse assise est-elle simplement Atargatis, auquel cas on pourrait reconnaître Allâth à ses côtés.

Les deux pièces que nous venons de décrire proviennent du petit temple. Un troisième bas-relief<sup>(4)</sup> a probablement la même origine, ayant été rendu à Hammur par les fouilleurs clandestins avec le bas-relief dédié à Allâth et à Rahm, mais il n'est pas absolument impossible qu'il vienne de quelque autre salle de Khirbet el-Sané. Il représente Némésis (planche IV, 2 et fig. 2), vêtue d'une tunique et d'un manteau. Sa tête est couverte d'un simple voile qu'elle écarte de la main gauche. Elle se tient debout, les pieds accablés d'Atraste, qui écarte sa tunique pour se cacher sous le sein. La déesse porte un gros collier de perles et les bandes d'un voile s'appuient de la main gauche sur une roue.



Fig. 2. Némésis (planche IV, 2).

(4) Hauteur 0.33 ; largeur 0.47.



Un quatrième bas-relief provient du grand temple (planche V, 4). Ce qui en subsiste montre un cheval marchant à droite et portant un cavalier. Un carquois et l'étrier d'un arc. Deux cornes d'un décor en spirale sont attachés à la selle. Le cavalier porte l'épée. L'admirateur des soldats de Palmyre. Tunique courte, que la nomenclature du bas-relief en parle de voir ter, et manteau enveloppant les reins et les cuisses, roule autour de la taille et laissant pendre sur le devant sa lisière frangée. Ce costume paraît avoir été donné à plusieurs dieux, tels Keraunos sur le bas-relief du musée de Bruxelles (5), et Azizou sur un bas-relief du musée de Damas (6). Aussi ne permet-il aucune identification. Une inscription, gravée sur le relief nous aurait peut-être renseignés, mais il n'en subsiste que quatre chiffres de la date.

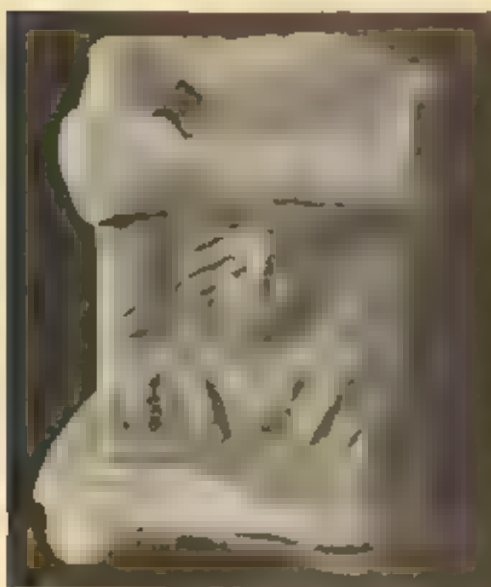


FIG. 3. — Relief en pierre.  
Fouilles de Khirbet el-Sanô.

Outre ces quatre bas-reliefs, la fouille de Khirbet el-Sanô a fourni une tête casquée d'Allath (planche V, 3) et quelques menus fragments qui ne méritent pas de mention spéciale. Il n'est pas absolument exclu que la tête d'Allath appartienne au bas-relief mutilé. Mentionnons enfin un petit autel orné d'un buste en bas-relief, que les fouilleurs clandestins ont apporté à Hama avec le reste de leur butin, sans que l'on sache dans quelle salle ils l'ont découvert (fig. 3).

..

La guerrière Allath, identifiée à Minerve, est une déesse arabe dont le culte est bien attesté en Émésène (7). Mais il ne l'est pas moins bien à Palmyre,

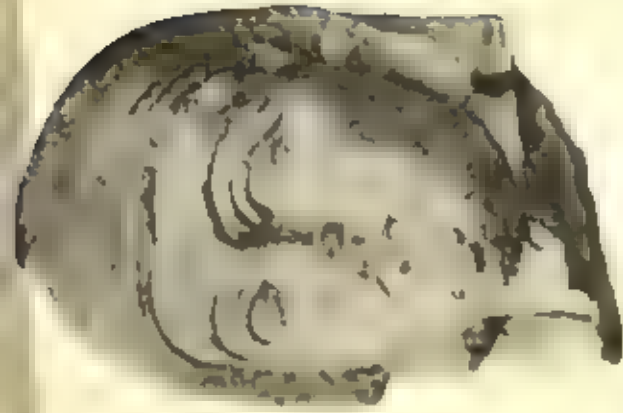
<sup>1</sup> Largeur 0.29; hauteur 0.31; épaisseur 0.10.

<sup>2</sup> Sur l'œuvre, voir l'Annuaire.

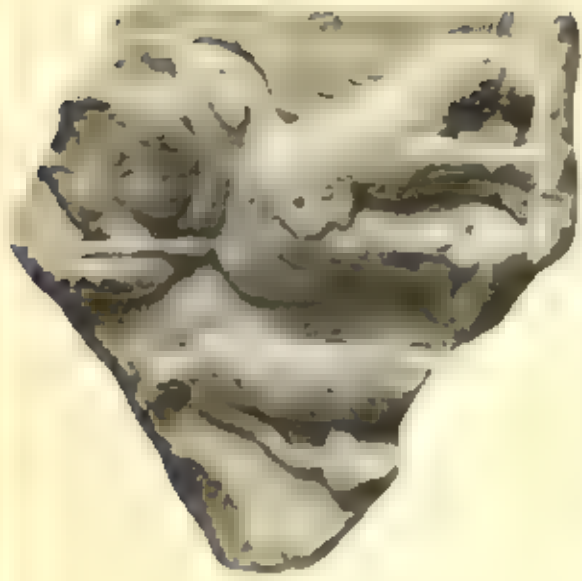
<sup>3</sup> Kraupp, *Studien über Palmyrenah Skulpturen*, pl. VII, n° 2.

lar, pl. VII, n° 2.

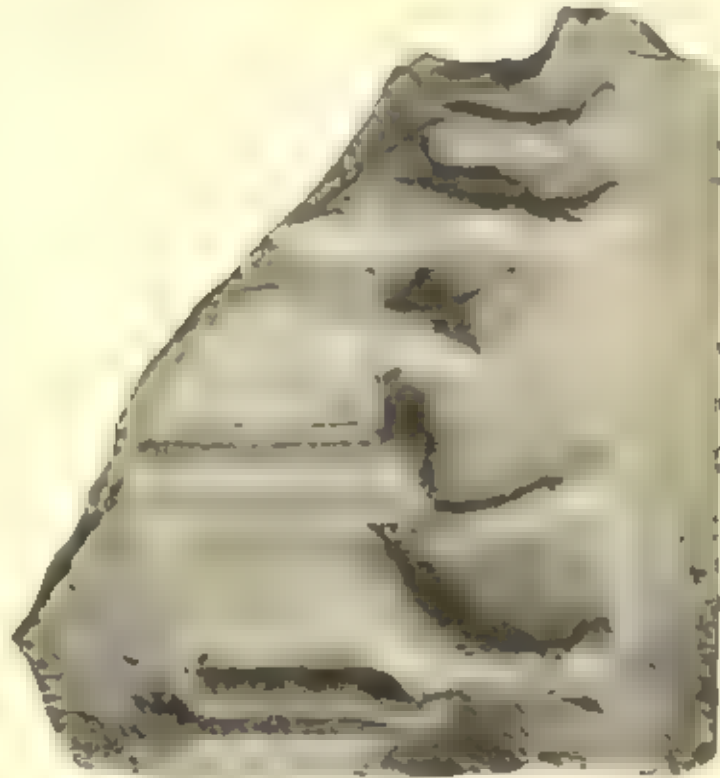
Voies et routes données dans Syria, 13, 1932, p. 33, note 1.



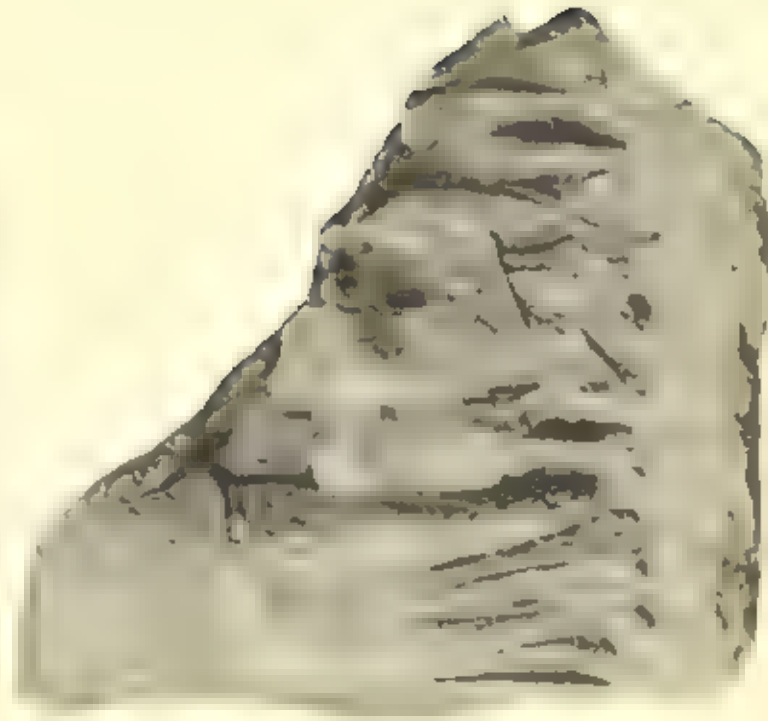
3 - Tête d'Allah.



4 - Bas-relief d'Acargatis, provenant de Salamiyeh.



Bas-relief d'Acargatis, provenant de Salamiyeh.



5 - Bas-relief d'Acargatis, provenant de Salamiyeh.





et l'on a vu que Khirbet el-Sané se trouvait probablement sur une des routes qui relient cette ville à la vallée de l'Oronte, de sorte que ses dieux peuvent avoir été ceux des caravaniers palmyréniens, dans le dialecte desquels est justement rédigée notre dédicace à Allath et à Rabm. Ce dernier dieu est arabe lui aussi, et paraît avoir été fort considéré à Palmyre, il n'est en outre connu en dehors de cette ville que par des inscriptions sabéennes et safaitiques<sup>1</sup>. La nouveauté de nos bas-reliefs est due plutôt d'ordre iconographique. Allath, en effet, y trône entre deux lions, et comme la Syrie n'a encore fourni, croyons-nous, aucune image analogue<sup>2</sup>, il est probable que ce type est né sous l'influence de celui d'Atargatis, dont c'est l'aspect organique. Le culte de celui-ci, bien établi à Palmyre, l'était aussi dans les environs de Sada-myeh, Salamande, comme le prouve un petit bas-relief inédit (plaque V) dont la publication ne semble pas inopportune ici — bien que sa provenance exacte ne soit pas connue. Faut-il conclure de cette analogie formelle à une identification des deux déesses? Il ne paraît pas invraisemblable que beaucoup de gens ne fussent sensibles aux traits qu'elles avaient en commun, mais elles semblent bien avoir toujours joué, à Palmyre, de deux cultes distincts<sup>3</sup>, et il n'est pas certain que le lion ait semblé aux Syriens un attribut tellement exclusif d'Atargatis qu'ils n'aient pu le donner aussi à la plus belliqueuse des déesses syriennes. Il faut donc se garder d'une conclusion trop précise.

Le bas-relief de Nemesis nous l'avons dit, provient sans doute d'un même temple que ceux d'Allath. A elle seule, cette circonstance ne saurait nous faire croire que les deux déesses fussent associées, mais on peut dire qu'une telle hypothèse, récemment émise avec beaucoup de doute par l'un de nous sur la foi d'un autre bas-relief en recoupe peut-être un commencement de confirmation. Le culte d'Allath — c'est-à-dire, à Palmyre, celui d'Atargatis — est décrit

<sup>1</sup> Sur Rabm, outre le texte cité plus haut note 5, voir V. S. S. *At-Sanâ'at al-Kutub* p. 208 note 5. Cf. V. S. S. *Excursion Révélation des Palmyréniens*, p. 13.

<sup>2</sup> M. BÉNAÏ *Syria*, 1926, p. 341 pl. LXII a noté que « Allath sur un relief de Sada-myeh » lui-même qui paraît s'adresser sur la déesse, mais ce relief appartient peut-être au dieu placé à côté d'Allath.

<sup>3</sup> Bas-relief du Musée de Damas. Provient

Syria. — LIV.

1. Selon voir l'ouvrage de 12. l'œuvre 0.

<sup>4</sup> Les images d'Atargatis sur les déesses ne sont pas certaines sur la terre qu'elle parait par M. Rostovtzeff *op. cit.* p. 21 ne sont pas armées d'Atargatis par exemple. *Syria*, 13. 1922, pl. LV et un autre bas-relief inédit non encore attribué d'Atargatis.

au-dessus de l'image de Nemesis sur le bas-relief palmyrrien du Musée de Bruxelles. La trouvaille de Khirbet el-Sanâ paraît il y avoir que cette rencontre

n'est pas due au hasard. Il suffira de renvoyer le lecteur aux pages où sont exposées les raisons possibles de cette confusion <sup>(1)</sup>.

Il est impossible de déterminer à qui était voué le plus grand des deux temples de Khirbet el-Sanâ.



Pl. 4 — Autel à cupule  
trouvée à Khirbet el-Sanâ  
Haut. 38 cm., larg. 14 cm.

Pour ce qui est de la date des monuments, les seuls indices dont nous pouvons faire état sont fournis par le style des sculptures. M. Ingholt, avec sa complaisance et sa compétence habituelles, a bien voulu examiner les photographies de ces objets, et nous faire connaître ses conclusions, que nous reproduisons ici.

Le fragment qui représente un dieu cavalier porte une date, que la mutilation de la pierre a réduite au chiffre des dizaines et à celui des unités : 42. En prenant pour base l'ère des Séleucides, on peut hésiter entre 50, 130 et 230 après J.-C. Seules les deux dernières dates peuvent entrer en ligne de compte, et M. Ingholt inclinerait plutôt à la plus récente des deux, bien que la petitesse des parties drapées ne permette pas de constatations assez précises pour écarter absolument la première.

Le bas-relief dédié à Allath et à Rahan est attribué par M. Ingholt au milieu du III<sup>e</sup> siècle. Les paupières très accusées des personnages sont d'un type qui n'apparaît à Palmyre que dans la seconde moitié du III<sup>e</sup> siècle <sup>(2)</sup>, et l'habitude de mettre un pan de vêtement dans la main des personnages est caractéristique de ce que M. Ingholt nomme le *groupe n° 3*, dont les spécimens datés sont postérieurs à l'an 200 <sup>(3)</sup>. De plus, la barbe du donateur est indiquée par un peupelage qui rappelle celui de plusieurs bustes palmyréens datés, le col-

<sup>(1)</sup> *Syria*, 13, 1932, p. 53, 55.

<sup>(2)</sup> *Monats. Studier over Palmyrensk Skulptur*, n<sup>os</sup> 446, 440, 447, 451. Également 70 ;

73, 74 ; 290, 468 ; 471 ; 501 ; 502.

<sup>(3)</sup> *Ibid.*, p. 121.

époque <sup>1</sup>. A qui l'on doit ajouter que ce donateur, Shalmé fils de Cassianus, c'est probablement autre que Julius Aurelius Shalmé, fils de Cassianus fils de Marat, chevalier romain qui érigea en avril 267 une statue de Vorod dans la grande colonnade de Palmyre <sup>(2)</sup>.

Le deuxième fragment d'un bas-relief l'Albath semble appartenir aussi au III<sup>e</sup> siècle. Il en est de même pour la Némours, dont le vêtement présente des plis traités avec un naturalisme dont les œuvres plus anciennes sont exemptes <sup>3</sup>.

Selon toute vraisemblance, c'est donc au III<sup>e</sup> siècle que remontent les antiquités de Khirbet el-Sané.

Janvier 1933.

GEORGES PLOIX DE ROTHO

HENRI SEYMIO.

<sup>1</sup> *Ibid.*, n° 25 (datée de 240, 70, 297 s).

<sup>2</sup> *Journal de la Société des Études de l'Asie Mineure*, 1931, 343. CASSIANUS. *Inscriptions des Inscriptions de Palmyre*, 3, n° 6.

<sup>(2)</sup> On comparera ces plis, par exemple, avec

ceux de la pièce reproduite par M. LAURENT, *Statues des Palmyrènes de Saïp*, n° 3, qui est datée de 130.

## NOTE COMPLÉMENTAIRE SUR LES *NUMERI* SYRIENS DE LA NUMIDIE ROMAINE

PAR

JÉRÔME CARCOPINO

Longtemps les erudits se sont entendus pour ramener à de très humbles proportions l'histoire du corps d'occupation syrien implanté par Rome au sud de la Numidie impériale.

1° On le cantonnait, à partir du règne de Caracalla et jusqu'au règne d'Alexandre Sévère, sur l'emplacement et le voisinage immédiat de *Caleus Herculis* (El Kantara), où avaient été découverts les premiers textes épigraphiques qui nous informèrent de son existence <sup>(1)</sup>.

2° On le réduisait à une seule formation : le *numerus Palmyrenorum*, du nom sous lequel il est désigné sur plusieurs inscriptions d'évidente lecture <sup>(2)</sup>. Deux d'entre elles mentionnaient bien à la place un *numerus* inscrit, ou par les sigles *V. H.* et *ca.*, croyait-on, en toutes lettres sous l'appellation, que ces sigles devaient abréger, le *numerus Herculis* <sup>(3)</sup>. Mais comme on ne doutait pas de cette lecture apparemment garantie par le déchiffrement du *a* Leon Renier d'une pierre que personne n'avait plus rencontrée après lui, on supposait que, sous le règne de Caracalla, auquel appartenaient les deux inscriptions précitées, cette dénomination avait été empruntée comme un surnom provisoire par le *numerus Palmyrenorum*, dans les débuts de son installation à *Caleus Herculis*, au héros éponyme de cette localité <sup>(4)</sup>.

<sup>(1)</sup> GAGNAT, *Armée romaine d'Afrique* <sup>2</sup>, p. 206  
« Les documents datés découverts à El Kantara sont du temps de Caracalla et du Sévère Alexandre. » Cf. GAGNAT, *Atlas Archéologique de l'Algérie*, t. 37, n° 52 « Là (à El Kantara) tenait garnison... le *numerus Palmyrenorum*. »

<sup>(2)</sup> C. I. L., VIII, 8795, 18007, 18006, 18026.

<sup>(3)</sup> C. I. L., VIII, 2494 et 2496.

<sup>(4)</sup> GAGNAT, *Ibid.* : p. 11 est à noter qu'elle

(celle troupe) est appelée dans quelques textes *numerus Herculis*, dénomination que l'on emprunte au lieu où elle était campée, le *Caleus Herculis*. Mais ce n'était là qu'un surnom qui disparaît d'ailleurs avec Caracalla, sous lequel il était appelé » Cf. GAGNAT, *Atlas Arch. de l'Algérie*, t. 37, n° 54 : « le *numerus Palmyrenorum* appelé aussi *numerus Herculis*. »



3° On tombait généralement d'accord, dans ces conditions, pour faire remonter plus haut la formation de cette unité et sur la foi d'une épitaphe de Lambèse, rédigée en palmyrénien et datée de 161 de l'ère séleucide soit de 149-150 après J.-C., on en attribuait la création au règne d'Antonin le Pieux (138-161) (4).

En fin de compte, on ne s'étonnait pas plus du silence de l'épigraphie sur le *numerus Palmyrenorum* dans la période antérieure à sa présence à El Kantara que de celui où il retombe après Alexandre Sévère. Un *numerus* ne rassemblant jamais que quelques centaines d'hommes, un noyau tout au plus, la disparition comme l'apparition de cette unité isolée n'était, à tout prendre, dans l'ensemble de l'occupation militaire de la Numidie, qu'un épisode sans grande portée ni conséquence et cette opinion semblait, j'en conviens, se dégager tout naturellement de la confrontation de la dizaine de textes qui, jusqu'il y a quinze ans, ont constitué à cet égard tout notre dossier.

Seulement, les circonstances ont voulu qu'à ce moment un Français, M. de Vulpières, vint vivre en ermite à El Kantara, au milieu des indigènes, et que, passionné pour le passé de sa patrie d'élection, il se vouât entièrement à une tâche que lui ont progressivement facilitée les sympathies des Arabes, ses voisins, et qui a consisté à rechercher infatigablement dans les gourdbs les villages d'El Kantara, sous les palmiers de l'oasis, et jusque dans les solitudes dont elle est entourée, les pierres romaines du pays, et à les faire transporter à ses frais, avec les plus grandes précautions, sur la terrasse adossée à sa maison de pisé. À mesure que M. de Vulpières a ainsi multiplié ses sauvetages et ses acquisitions, notre documentation s'est enrichie, les problèmes que posaient nos documents ont changé d'aspect, et avec eux les solutions dont ils étaient susceptibles. En 1924, au cours d'une mission de trois semaines qui m'avait été confiée par le Gouvernement général de l'Algérie et dont MM. Edmond Pothier et René Dussaud m'ont fait l'honneur d'accueillir les résultats dans deux numéros consécutifs de *Syria* (5), j'ai eu la chance de

(4) Cagnat, *Ibid.* « L'une d'elles (de ces inscriptions) datée... de 160 après J.-C. nous apprend que le *numerus* était déjà établi en Afrique à cette époque » (582). *Ibid.* était toutefois moins affirmatif : « Là tenait garnison à l'époque de Caracalla, et sans doute à une

époque antérieure, le *numerus Palmyrenorum*. »

(5) Jérôme Carcopin : *Les limites de Numidie et la grande syrtis* 1925, p. 30-51 et 146-149 (Cité : *Syria*).

mettre au jour, tant grâce à la libéralité avec laquelle M. de Vulpières m'ouvrit ses collections qu'à mes recherches personnelles sur le terrain (à Sadouri, Ausum) et à El Ghara (110 km. ouest d'El Kantara), une quinzaine de textes nouveaux. En 1932, concentrant surtout son effort sur l'inventaire du Musée de Vulpières, considérablement accru dans l'intervalle, M. Albertini en a rapporté une riche moisson (70 inscriptions, dont les deux tiers totalement inédits). Pour adapter une expression à la mode, le moment est donc venu de faire le point. L'autant, plus que si j'avais dû souvent tirer des documents que je publiais des conclusions différentes de celles de mes devanciers, elles se trouvent aujourd'hui subir l'épreuve de faits que — en les formulant — j'avais ignorés. Pour la clarté de cet exposé, je commencerai par considérer les points sur lesquels M. Albertini m'apporte une confirmation précieuse, réservant pour la fin l'examen de celui sur lequel, en revanche, il pense que les témoignages récemment produits me contraindront à abandonner les vues que j'avais cru devoir développer quand ils étaient inconnus.

### I. — Importance des contingents syriens.

Dès 1924, il m'était apparu que la part prise par les contingents syriens à la garde du limes de Numidie avait été plus importante qu'on ne l'avait soupçonné auparavant. J'avais relevé leurs traces, non seulement à El Kantara, ou résidait ce que nous appellerions leur portion centrale, mais dans les postes de *Gemellae* au sud-est (El Kashat, <sup>1</sup>), d'Ausum (Sadouri, <sup>2</sup>), El Ghara <sup>3</sup> et Messad <sup>4</sup>, vers l'ouest, tout le long d'une véritable ligne frontière qu'ils gardaient sous leur protection. Et autre part, j'avais admis que cette occupation s'était prolongée beaucoup plus tard que le règne de Sévère-Alexandre : un détachement syrien figurait encore à El Ghara sous Gordien III — alors at-je

(<sup>1</sup>) E. ALBERTINI, *Inscriptions d'El Kantara et de la région*, dans la *Revue Africaine*, 1931 (1932), p. 193-261. Cet article a suivi plusieurs mémoires et notes dont il rassemble les données (C. R. Ac. Inscr., 1931, p. 363-370 et P. V. de la Commission de l'Afrique du Nord, novembre et décembre 1931, p. XXXV).

XLIV et V-XVI).

(<sup>2</sup>) *Syria*, p. 435.

(<sup>3</sup>) *Ibid.*, p. 439.

(<sup>4</sup>) *Ibid.*, p. 435-436.

(<sup>5</sup>) *Ibid.*, p. 438.

(<sup>6</sup>) C. I. L., VIII, 16026; cf. *Syria*, p. 436.

verit, le poste de Messad fut évacué militairement<sup>(1)</sup>, mais le *castrum* d'El Kantara à El Ghara n'en continua pas moins d'être tenu, après la dissolution de la légion III<sup>e</sup> auguste par les soldats syriens, puis, sans doute à partir de Gallien par les vétérans syriens devenus colons. Divers indices qui ne trompent point et notamment l'abondance des trouvailles monétaires qui se hequetaient dans la vallée de l'Oued el Har depuis Valérien jusqu'à Galère Constantin et Julien, m'avaient permis de conjecturer que, pendant un siècle encore, à partir de Gordien III, toute la région ainsi limitée avait joui d'une prospérité économique qui eût été inconcevable sans la sécurité.

Interrogeons maintenant les découvertes de M. Albertini : il est clair qu'elles vérifient ces inductions en corroborant les constatations qui leur avaient servi de base.

Preuve que le *castrum* des Syriens n'a pas été tu avant le IV<sup>e</sup> siècle, la route qui le constituait sur la rive droite de l'Oued el Har à partir d'El Kantara n'a pas cessé d'être entretenue, non seulement sous Maximin<sup>(2)</sup>, mais sous Dioclétien<sup>(3)</sup> ainsi que l'attestent les miliaires numérotés sur son tracé à partir de El Kantara : *a Calce*.

Preuve que Messad a été abandonnée après la dissolution de la *legio III Augusta*, la liasse de textes encore inédits qui proviennent de Messad et dont M. Albertini a tenu en mains les estampages. Ils mentionnent soit Sever Alexandre et sa mère, Julia Mamaea soit la *legio III augusta*. Or, tandis que les noms impériaux ont été martelés en exécution des ordres de Maximin, celui de la légion est partout intact, en violation de l'ordre de martelage donné par Gordien III. Comme M. Albertini l'a souligné dans l'article du *Mémorial Henri Basset* où il a restitué à Messad son nom antique de *Castellum Domicidense*, j'avais donc été fondé à admettre que l'occupation de Messad s'est prolongée sous le règne de Maximin mais n'a pas duré au delà<sup>(4)</sup>.

Preuves enfin que dans les *castella* du *castrum*, dont le *Castellum Domicidense* nous a, depuis, offert le premier exemple typographique, les vétérans syriens se sont fixés après la libération et y ont fait souche durable : d'abord la certitude ou nous sommes maintenant de la formation aux portes de leur ancienne

(1) *Syria*, p. 438.

(2) A. BERTINI, *Rev. Afric.*, n° 62, p. 251.

(3) *Ibid.*, n° 63, p. 232.

(4) E. ALBERTINI, *Un nouveau nom libyque de l'antique* dans le *Mémorial Henri Basset* Paris, 1928, I, p. 2.

garnison, à *Caesars Hercules* d'un centre de population civile, probablement un vicus, dont l'un des deux *magistri* au moins s'avère — par son nom, *Malcus*, forme latinisée de *Malikou*, d'origine palmyrénienne, et dont les deux ensemble ont accompli un vœu au dieu de Palmyre *Malagbel* <sup>1</sup> — puis la mention de vétérans dont les fils se sont enrôlés dans le corps ethnique syrien ou leur père les avait précédés <sup>2</sup>, ensuite et surtout la proportion considérable de vocables orientaux dans l'onomastique des épitaphes tant civiles que militaires des tombeaux d'El Kantara <sup>3</sup>.

Ainsi, après le notable renfort documentaire que nous devons à M. Albertini, il n'est plus possible de douter qu'en bordure du Sahara le *limes* de Numidie après avoir été surveillé par les soldats syriens n'ait été peuplé et colonisé par leur descendance.

Aussi bien est-il désormais établi que, sans préjudice des éléments légionnaires qui, dans El Kantara coexistaient alors avec eux, les éléments syriens avaient atteint, sous les Sévères, un effectif double de celui qu'on leur accordait il y a dix ans. L'insidieuse que j'avais copiée, en 1924, chez M. de Vulpilières et qui avait été gravée *Pro salute et vici[or]ia et reditu* le Caracalla et de Julia Domna par les sons de *M. C. Opitatus praepositus* n'aurait *Hemese* *senorum* m'avait démontré qu'aux mêmes lieux et dans le même temps que stationnait le *numerus Palmyrenorum* stationnait aussi un *numerus* *Hemese-*

<sup>1</sup> ALBERTINI, *Rev. Afr.*, p. 206-207, n° 9 *Deo sancto, Malagbalo* *Mucianus Malcus et Lucius* ou *Murmanns magistris vicinam agnoverunt*. Comme l'observe M. Albertini, le second nom serait aussi oriental, si l'on devait renoncer à lire *Lisimachus* pour *Licinus*. M. Albertini a prudemment indiqué, outre l'interprétation à laquelle on pense tout de suite, du mot *magistri*, entendu comme le nom des quasi-magistrats de l'agglomération civile celle qui y verrait les chefs d'un collège de devôts de *Malagbel*. Mais celle-ci est moins simple et probable, et, même en ce cas, le texte prouverait encore l'influence de la civilisation de Palmyre sur les « civils » de *Caesars Hercules*, bien vite orientalisés au contact des soldats de la garnison.

<sup>2</sup> Cf. *Ibid.*, n° 17. On ne saurait affirmer

que le vétéran du n° 20 ait appartenu à un corps syrien. En revanche, et malgré l'avis contraire exprimé par M. Albertini, j'ai du mal à croire que l'inscription n° 20, consacrée aux dieux mânes d'un *Haïran* mort à 55 ans, ne soit pas l'épithaphe d'un vétéran. L'activité économique de la région à la fin du III<sup>e</sup> siècle, nous est démontrée d'une manière impérieuse par l'épithaphe chrétienne découverte à Tipasa d'un *negotius Mezarfella* : c'est-à-dire d'un marchand de *Mezarfella* (El Outaya), à 30 km. au sud d'El Kantara. ALBERTINI et LUCIEN, *C. R. Ac. Inscr.*, 1932, p. 87.

<sup>3</sup> Cf. *Rev. Afr.*, n° 17, 33, 34, 35, 39 (cette dernière inscription est bilingue) ; autres inscriptions palmyrénennes : *C. I. S.*, III, 3908 et 3908 bis.

*porum* ; et puisque le séjour de celui-ci à El Kantara paraissait coïncider exactement avec celui du *numerus Herculis* (non seulement j'avais affirmé qu'on avait eu tort d'identifier le *numerus Herculis* avec celui des Palmyréniens, mais que loin de l'y faire il fallait le lui ajouter et admettre qu'il était composé pour sa part d'Hemeséniens. Sans doute, je n'avais pas osé suspecter formellement le déchiffrement de l'inscription C. I. L., VIII, 2496 ou Leon Renier s'était persuadé d'avoir perçu, en toutes lettres, *numerus Herculis*, mais j'avais pressenti que ce prétendu *numerus Herculis* avait dû ne faire qu'un avec le *numerus Hemesenorum*, et, au lieu d'exprimer mon sentiment sur la dédicace C. I. L., VIII, 2494 gravée à 8 km. au sud d'El Kantara sous le règne de Caracalla par C. Julius Aelurio, un centurion de la III<sup>e</sup> légion auguste qui remplissait par surcroît l'office de *principatus* n. l., j'avais poussé l'audace jusqu'à écrire que si nous n'avions pas été tenus de développer cette abréviation avec les lettres autrefois visibles dans l'inscription C. I. L., VIII, 2496, nous aurions pu aussi bien transcrire les signes *n h* sous lesquels on était accoutumé de reconnaître un *numerus Herculis* en la forme sûrement altérée par la décadence de M. Lepus Optatus *numerus Hemesenorum*.<sup>1</sup> Conjecture téméraire en 1924. Peut-être. En tout cas vraie en 1932.

En effet, dans le lot des textes édités pour la première fois par M. Albertini il en est cinq qui mentionnent le *numerus Hemesenorum* (trois ne sont pas latins avec certitude<sup>2</sup> ; un quatrième est daté explicitement des années 209-211 après J.-C.<sup>3</sup> ; le cinquième est indirectement rapporté à la même date que C. I. L., VIII, 2494, puisqu'il émane, sous le règne de Caracalla, du même C. Julius Aelurio centurion légionis, [a]n[no] qu[art]o p[ri]nc[ipatus] n[ost]ri *Hemesenorum*.<sup>4</sup> Cependant que tous les cinq établissent définitivement la persistance à El Kantara, à côté du *numerus Palmyrenorum* du *numerus Hemesenorum* et lui coïncident provisoirement au place aussi large et au rôle aussi actif dans la défense du *limes* de Numachie, le dernier des cinq me justifie d'avoir assumé l'objet au *numerus Herculis* et si M. Albertini a eu la chance de remettre la main sur la dédicace C. I. L., VIII, 2496 que n'il n'avait plus revue depuis Leon

<sup>(1)</sup> *Syria*, p. 133, n. 4.

<sup>(2)</sup> *Ibid.*, n° 3, p. 190.

<sup>(3)</sup> *Rev. Afr.*, n° 4, p. 300 ; n° 5, p. 302.

<sup>(4)</sup> *Ibid.*, n° 2, p. 197.

n° 5, p. 303



Remer, il a eu le mérite l'en présenter une copie pleinement intelligible. Celle-ci porte à l'appellation de *numerus Herculis* le coup de grâce que j'avais prévu. Là où Remer avait épelé :

PRAESNIHERCVL  
SENCOLAE

M. Albertini a discerné avec certitude :

PRAEPNHEME  
SENVORVM

*praepositus) numeri) Homosenorum* (1).

Le *numerus Herculis* n'est plus que le fantôme surgi d'une mélectore, et il se trouve aussi comme M. Albertini a bien voulu le souligner dans une note de son exposé que mon « intuition » sur ce point est « maintenant confirmée » (2). D'ailleurs, sous les Sévères, les Homeseniens ont doublé les Palmyréniens dans leur garnison de *Caleva Herculis* (El Kantara), alors la plus forte place d'armes, après Lambèse, de la Numidie romaine.

# II — Chronologie de la colonne et du « *numerus* » d'Hémèse

Seulement, est-il bien sûr encore, comme, en 1924, je m'étais laissé aller à le suggérer sous bénéfice d'inventaire, que ces troupes syriennes, dont on n'est plus en droit de négliger le rôle prépondérant à El Kantara sous les Sévères, n'ont été effectivement constituées qu'à cette époque, en liaison avec le statut romain qu'auraient, dans la même période et des mains des mêmes empereurs, reçu les cités de Palmyre et d'Hémèse, qui les ont recrutées ? Aujourd'hui cette opinion se laïrte, et moins en apparence, à trois témoignages épigraphiques, dont l'un exhumé à Doura-Europos, en 1930, a été exploité à fond par son heureux inventeur, M. Rowell (un élève de M. Rostovtzeff, qui a bien voulu apporter à une séance de l'Académie des Inscriptions, à laquelle je n'ai pas eu l'avantage d'assister, la primeur de sa découverte et des arguments qu'il en a tirés (3), dont les autres, acquis depuis 1924, par M. de Vulpillères,

<sup>1</sup> *Rev. Afr.* n° 1, p. 86.

<sup>2</sup> E. ALBERTINI *Rev. Afr.* p. 197, n. 3.

<sup>3</sup> ROWELL *Inscriptions grecques de Doura-Europos 1929-1930*, Note préliminaire, dans

viennent d'être produits contre elle, avec plus de mesure, mais aussi plus de pertinence, par M. Albertini. Aussi ai-je le devoir d'en préciser les termes, avant de montrer que, jusqu'à plus ample informé, et sauf à lui apporter une correction de détail, mon hypothèse — par les progrès de notre information archéologique finiront bien, un jour, par exclure ou imposer sans réplique, non seulement n'est pas ébranlée, mais est affermie — par les documents que les découvertes nouvelles nous amènent à confronter avec elle.

Contrairement à ce que M. Rowell semble avoir compris, je n'ai pas déduit les dates que j'ai proposées d'une théorie préalable suivant laquelle la constitution d'un *numerus* indigène [serait] un privilège octroyé à une ville qui avait déjà obtenu le titre et le droit de colonie romaine » (Rowell, *C. R.*, p. 268). Bien au contraire, ayant cru saisir une relation chronologique entre les colonisations d'Hémesse et de Palmyre avec les créations respectives du *numerus Hemesenorum* et du *numerus Palmyrenorum*, je me suis demandé si, au lieu d'être fortuit, ce rapport n'était pas logique et probable, et si, d'une manière générale, l'institution de ces corps militaires autochtones ne devait pas s'expliquer par le même libéralisme qui avait valu aux peuples dont ils étaient issus le privilège de la patrie romaine. La théorie doit émaner des faits au lieu de les préjuger, et c'est indépendamment d'elle qu'il me faut examiner à nouveau, dans chacun des deux cas à envisager, la valeur des corrélations sur lesquelles elle pourrait ultérieurement s'établir.

Considérons, pour commencer, l'histoire de la colonie et du *numerus* d'Hémesse.

Nous ne disposons que de deux témoignages nous assurant de la promotion d'Hémesse au rang de colonie : celui des monnaies et celui d'Ulpien. Des monnaies, émises par la cité, en 216 et 217 — les unes au nom de Julia Domna, les autres à celui de Caracalla, lui donnent, en effet, le titre de *zoeux*. M. Rowell en a conclu que c'est effectivement à cette date que le statut municipal d'Hémesse a été majoré par la volonté de Caracalla, soulevé, au cours de sa campagne de 213-217 contre les Parthes, de stimuler l'empressement des Hémesséens à satisfaire aux multiples besoins de son expédition. Mais la série des émissions monétaires d'Hémesse est trop incomplète pour autoriser une con-

raison aussi nette. À s'en tenir au catalogue du British Museum, elle comporte un trou blanc entre Antonin-le-Pieux et 216, et un autre trou, non moins énorme, de 217 à 233. Comme il n'est pas vraisemblable que, de 161, année de la mort d'Antonin, à 216, la cite ait suspendu sa frappe, force nous est de tenir la date de 216, non comme celle de l'érection d'Héraclée à la dignité coloniale, mais comme le moment en deça duquel ce honneur lui n'est pas venu. Elle peut être sous Caracalla, entre 212 et 216, peut-être auparavant, sous Septime-Sévère, ou même sous les règnes antérieurs, en tout cas après 161. Les monnaies d'Héraclée colonie nous fournissent en tout et d'ailleurs jusqu'à *terminus ante quem*, l'acte d'Ulpien est plus précis, tout en laissant encore quelque marge à nos essais de datation. Au livre I<sup>er</sup> de son traité *De censibus* composé, on le sait, en toute certitude sous le règne de Caracalla<sup>1</sup>, Ulpien, alignant des exemples de cites qui, romaines, obtiennent l'honneur de fonderie attachée au *ius italicum*, comprend Héraclée dans sa recapitulatio<sup>2</sup> et déclare à son sujet : *Heraclense, civitas Phoenice, imperator noster ius coloniarum deit, iusque italicum fecit* (Dig., L. 1, § 1)<sup>3</sup>. À prendre cette phrase à la lettre, Héraclée a tant donc reçu de l'empereur, pendant le règne de qui Ulpien l'a rédigée, c'est-à-dire de Caracalla, le titre de colonie et le *ius italicum*. Mais convient-il de l'interpréter aussi rigoureusement que M. Rowell et que j'avais été moi-même tenté de le faire en 1924 ?

L'ordre du *ius italicum* semble, en effet, s'être opéré de deux manières : ou bien il était concédé à une cite déjà élevée précédemment à la condition de colonie<sup>4</sup> — bien il était accordé à une cite que cette concession rangeait automatiquement et *ipso facto* au nombre des colonies. Dans le chapitre d'Ulpien, les deux modalités se suivent l'une après l'autre. Ainsi, dans la province de Dacie, Poduissa, simple *civitas* auparavant, a été du même coup proclamée colonie et dotée du *ius italicum* : *Item iura italicorum, Poduissensium civis qui a divo Severo in coloniam impetravit*. Dans la province de Syrie, comme le dit Ulpien et le répète Paul, la glorieuse cite de Tyr, *iustum iuris et Tyriorum civitas a divo Severo et Antonino facta est*<sup>5</sup>. Par contre, Berytus, Héliopolis, Césarée, ont reçu

<sup>1</sup> Cf. P. W., V, p. 1452.

<sup>2</sup> Paul, Dig., L. 15, § 1, et Ulpien, *ibid.*,

<sup>3</sup> C'est le texte canonique et parallèle de Paul, *ibid.*, § 6.

<sup>4</sup> C'est la case de Septimia Perse, P. W. IV

<sup>5</sup> 2.

<sup>6</sup> Dig., L. 15 § 9

d'abord le titre de colonie, puis le *ius italicum* ; Berytus, Helipolis, colonies d'Auguste, ont été assimilées au *socii italici* sous Septime Sévère<sup>1</sup> ; Caesaree, colonie de Vespasien, n'a reçu le *ius italicum* que sous Titus<sup>2</sup>. La phrase d'Ulpien relative à Hémèse est construite comme si le statut de cette ville s'était formé en deux étapes : *ius coloniarum dedit utriusque datus fecit* et le doublement de l'opération est plus apparent encore dans la phrase correspondante de Paul : *imperator noster Antoninus concessit Emesacenam coloniam et ius italicum fecit*<sup>3</sup>. Si pour Hémèse la colonie avait été accompagnée d'emblée du *ius italicum*, Paul n'aurait pas eu besoin de la conjonction *et* ; Ulpien n'aurait pas employé deux verbes : *dedit fecitque*,... Leur rédaction est telle qu'ils la devaient adopter en parlant d'une cité qui, au lieu d'acquiescer la coexistence reconnue par l'intermédiaire et en conséquence du *ius italicum*, n'a reçu que le *ius italicum* qui en addition à son droit de colonie romaine. Mais, dira-t-on, la manière importe peu, puisque tant Paul qu'Ulpien n'attribuent jamais qu'à un seul empereur, Caracalla, l'initiative des deux concessions. Cela importe, au contraire, puisque, en répartissant sur deux moments, plus ou moins éloignés l'un de l'autre, ces deux octrois différents et successifs, elle nous laisse le choix pour les disposer l'un après l'autre, non seulement entre les années 212-217 pendant lesquelles Caracalla a régné seul, mais entre les années 198-198s211, pendant lesquelles Caracalla a régné avec son père Septime Sévère, et s'est associé à lui, en particulier, pour conférer le *maioratum* les cités romaines à la cité de Tyr ; et la conclusion qui implique les textes coloniaux des citations du *Hypoth.* et des légendes monétaires locales, c'est sûrement qu'Hémèse a été faite colonie romaine après 198 ou 196 — c'est-à-dire de droit italique avant 217 — et probablement qu'Hémèse a été faite la première bénéficiaire par Caracalla associée à Septime Sévère en qualité d'Auguste (198-211) ou même de César (196-198) et du second bénéficiaire par Caracalla seul empereur après le trépas de Sévère et le meurtre de Géta (212-217). Dès lors, si le passage d'Hémèse à la condition suprême de colonie *ius italicum* s'est effectuée en deux étapes, il serait de préférence à préférer de ne pas supposer plusieurs intercesseurs, mais que quelques mois seulement entre les deux phases de sa transformation,

<sup>1</sup> KIRK, *ibid.*, I, 4 et 5.

<sup>2</sup> PAUL, *ibid.*, 5, 7.

<sup>3</sup> PAUL, *ibid.*, L. 15 § 1. La comparaison

des deux textes condamne, à mon sens, l'interprétation contraire de J.-G. PÉVRIER, *Essai sur le Droit Romain* (Paris, 1901), p. 27 n. 3.

mais cette conclusion est aujourd'hui corroborée par les faits. Parmi les inscriptions attestant la présence à Interusa (Dunapentele), en Pannonie, depuis le règne d'Antonin le Pieux jusqu'au milieu du III<sup>e</sup> siècle de notre ère, d'une cohorte d'Hemeseniens <sup>1</sup>, celles où les militaires de cette unité ont voulu se prévaloir de leur qualité de citoyens romains — *cohors militaria Hemesenorum civium romanorum sagittariorum* <sup>2</sup> — se bloquent à une exception près, où la formule revêt brusquement en 240 <sup>3</sup>, dans la période comprise entre 199 et 212 <sup>4</sup>, et sur la plus ancienne, dédiée d'un temple d'Elagabal — alors que Caracalla n'est que le second des Princes régnants, la cohorte des Hemeseniens citoyens romains est surnommée, non *Septimia*, d'après le gentilice du premier, Septime Sévère, mais *Antoniniana*, du surnom de Caracalla. Qu'est-ce à dire, sinon que les Hemeseniens, particulièrement fiers de leur titre de *cives romani* jusqu'en 212, année où il a été étendu à toutes les communautés de l'empire, l'ont assumé, au plus tard — en 198, lorsque Caracalla, leur compatriote par sa mère Julia Donna, Caesar depuis 190, et *imperator destinatus*, a été finalement associé à l'Empire <sup>5</sup>. Tout se passe, aussi bien dans les inscriptions de Dunapentele que dans les textes de Paul et d'Ulpien, comme si Hemesé, pourvue du *ius italicum* par Caracalla entre 212 et 207, avait été originaire en colonie romaine par Septime Sévère en l'honneur de Caracalla associé à l'Empire, au moins dès 198.

Revenons maintenant à El Kantara. J'y avais en 1924 décelé le stationnement d'un *numerus Hemesenorum* d'après une dédicace consacrée pour le salut et la victoire de Caracalla et de Julia Donna par le chef qui commandait alors cette unité, Marcus Ulpius Optatus, centurion de la légion III<sup>e</sup> Auguste, et j'avais rapproché la date où apparaissait ce corps ethnique de celle où, avec la tradition contraire et par une erreur que M. Rowell a partagée, je plaçais

<sup>(1)</sup> Il est établi que cette cohorte, à toutes les époques, a toujours été recrutée soit de Syriens (cf. le mémoire de G. Cantacuzène, *Le recrutement de quelques cohortes syriennes*, dans le *Musée Belge*, XXI, 1937, p. 164-169, soit d'une majorité de Syriens (cf. LAMBERT, *Revue Historique romaine*, 1932, p. 215). Cf. BAUM et ROSTOVZEV, *The excavations at Dura*, New-Haven-Oxford, 1934, p. 85-86.

<sup>(2)</sup> C. I. L., III, 3328.

<sup>(3)</sup> C. I. L., III, 3331.

<sup>(4)</sup> Dès 214, la mention *c. r.* disparaît (*Année épigraphique*, 1910, n<sup>os</sup> 123, 141, 148).

<sup>(5)</sup> L'inscription (*Ibid.*, n<sup>o</sup> 141 = Dessau, 0153) est datée de 199 par le gouvernement de Baebius Caecilius (C. I. L. III 3733, cf. Vos Rouges P. II, c. 273v). On lit alors *co(n)s(ul)o (n)um(ano) hemes(enorum) civ(ium) romanorum sagittariorum*.



entre 212 et 217, vers 213, la promotion d'Hémèse au rang de colonie <sup>(1)</sup>. Mais en 1914, M. Albertini a relevé un témoignage plus ancien : une inscription commémorant la restauration, pour le salut des trois augustes, et par les soins de Iulius Draco, centurion de la légion III<sup>e</sup> Auguste et *praepositus* du *numerus Hemesenorum*, l'un *templum* et d'un *sacellum* du dieu Soleil :

[Pro] salute decemvorum trium augustorum et augustorum | templum dei So-  
[lis in]victi, | Iulius Draco, centurio III<sup>e</sup> Augustae | et praepositus  
numeri Hemesenorum. | delapsu[m] restituit ampliusdumque | et sacellum  
renovavit <sup>(2)</sup>.

Commentant ce texte rédigé entre 209 et 211, M. Albertini en a tiré légitimement les conséquences suivantes, qui s'imposent : « Les trois empereurs sous le règne desquels Iulius Draco a commandé le *numerus Hemesenorum* ne peuvent être que Septime Sévère et ses fils. Le *numerus* étant donc en garnison dès avant la mort de Sévère (février 211) et devant même s'y trouver alors depuis quelques années, puisque le temple au Soleil, culte vraisemblablement importé à El Kantara par les Héméséniens, avait déjà besoin d'être reconstruit <sup>(3)</sup> » Si l'on observe que les réfections auxquelles le texte fait allusion portent, non sur un temple et une statue, mais sur un petit temple et une petite statue — *templum*, *sacellum* — une dizaine d'années aura plus que suffi à leur dégradation, et l'on ne s'aventurera guère en plaçant leur dédicence initiale vers 199, c'est-à-dire vers le temps où les Héméséniens de Dnapentele, qualifiés de citoyens romains, ont précisément inauguré le temple qu'ils ont dressé à Elagabal. Les dates que, mal informé, j'avais retenues, d'une part, pour la constitution du *numerus Hemesenorum* et, d'autre part, pour celle de la colonie d'Hémèse étaient fausses ; mais une fois corrigées, elles s'accordent toujours, et le lien que j'avais imaginé entre les deux créations — colonie à Hémèse, *numerus Hemesenorum* en Numachie, se noue vers 198, et non vers 213, mais il est encore plus solidement établi <sup>(4)</sup>.

<sup>(1)</sup> Syria, p. 123-130.

<sup>(2)</sup> Rec. Afr. p. 199, n° 3, l. 5 M. Albertini :  
« restituit Indieu-digne après restituit »

<sup>(3)</sup> Rec., p. 413-200.

<sup>(4)</sup> Il est fâcheux que les lacunes du texte ne nous permettent de discerner ni l'époque ni la personnalité de l'Hémésénien dont l'épithète

motique, retrouvée à Cherchell en 1914, a été habituellement restituée par M. Paul Monceaux :  
«... du capitaine mort... (en... mé... ?) »  
«... in... egregius... Hemesa patrum me...  
... creavit Africa... hunc busti...  
... relict... Ugentini ac...  
(Bull. Arch. Cam., 1915, p. cxxv) M. Rowell

## III Chronologie de la colonie de Palmyre

Jusqu'à nouvel ordre, il subsiste, intact, entre la colonisation de Palmyre et le rattachement en Numidie du *numerus Palmyrenorum*.

Conformément à la doctrine reçue, j'avais assigné au règne de Septime Sévère le changement de Palmyre en colonie romaine. À l'appui de cette opinion, on alléguait la fréquence du nom *Septimius* dans l'onomastique palmyrénienne, et l'assimilation d'Ulpien dans le même chapitre de *De censibus* auquel nous avons recouru pour Hémèse. *Est et Palmyrena et d'alis 30 dolienaribus in provincia Phoenice prope barbaras gentes et nationes collocata*<sup>1</sup>, et cette vue était généralement acceptée sans discussion depuis que Waddington et Marguardt, il y a plus d'un demi-siècle, l'avaient défendue pour leur compte<sup>2</sup>.

Mais ce consentement unanime est aujourd'hui rompu, et pour le rétablir, il faut refaire les arguments qui ont été dernièrement dressés contre lui. M. Rowell s'est, en effet, persuadé que « Palmyre n'est devenue colonie romaine que par la grâce de Caracalla. D'abord, il prend en un sens modifié le témoignage d'Ulpien. Dans l'extrait de ce jurisconsulte composé entre 212 et 217, « Palmyre », écrit-il, « est désignée comme une *ciuitas* qui jouissait du droit romain et il me paraît vraisemblable que si la ville avait été colonie depuis le temps de Septime Sévère, Ulpien lui aurait donné son titre exact<sup>3</sup> ». Puis il raisonne par analogie : « Palmyre et Douara-Europes ont constamment eu leurs destins à l'écart de l'histoire. Douara-Europes colonisée par Caracalla<sup>4</sup>. Il doit donc en avoir été de même pour Palmyre. D'ailleurs, Palmyre et Douara ont été traitées comme leurs voisines de Syrie, Hémèse, Edesse, Antioche, Carrhae, toutes villes élevées par le même Caracalla au rang de colonies ou de metro-

politaines. On est allé plus loin et a supposé qu'après Septime Sévère, « les *numeri* disparurent » et que dès lors nous ne trouvons à Douara que des cohortes auxiliaires palmyréniennes » (op. cit., p. 369). Cette hypothèse est contredite par le fait que la XX<sup>e</sup> cohorte palmyrénienne est attestée en 230 (Cusumy, Douara, p. 113) et que les *numeri* existent encore sous Gordien III (supra, p. 22). À mon avis, il n'y a pas eu substitution des cohortes aux *numeri*

mais création simultanée des *numeri* et des cohortes, les cohortes n'étant que des *numeri* employés sur place et organisés, sous un nom romain, « à la palmyréniennne ».

<sup>1</sup> Ulpien, *Dig.*, I, 15, 4-5.

<sup>2</sup> Waddington-Lé Bas, III, 1, p. 596; Marguardt, *Organisation de l'Empire romain*, II, p. 362-363.

<sup>3</sup> Rowell, *G. R. Ac. Inter.*, 1930, p. 265.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 265.

poles, et pour les mêmes motifs intéressés, au cours de sa funeste expédition parthique <sup>(1)</sup>. Le malheur est que M. Rowell s'est fondé sur de fausses analogies, comme il s'est mépris sur la signification du texte d'Ulpien.

Il est assurément possible que Doura soit devenue colonie romaine — et qu'elle ait acquis ce statut sous Caracalla. Mais le fait n'est nullement démontré par le matériel épigraphique exhumé de ses ruines jusqu'à présent. Des deux traductions possibles du mot *κτίσις* dans une inscription publiée par M. Cumont, financiers à parts de fruits « citoyens » d'une colonie romaine, la première serait encore la plus conforme au contexte, même si Doura avait dès lors constitué une colonie romaine <sup>(2)</sup>. Quant à l'inscription récemment découverte qu'a édité M. Rowell, elle ne contient pas la donnée qu'il voudrait en extraire. De ce que le Sénat de Doura-Europos s'appelle *τῆς Σεβαστῆς Ἀγορῆς*

*Ἀποικιστικῆς* Εὐρωπαϊκῆς, il ne s'ensuit pas que ce soit le sénat d'une colonie romaine. Les peuples orientaux ont assumé dans leur nomenclature des surnoms empruntés aux empereurs qu'ils entendaient honorer, sans que cet hommage impliquât pour eux un statut colonial — tels les Palmyréniens qui, dès la première moitié du second siècle, se sont appelés *Μέγας* <sup>(3)</sup> — sans même que cet hommage supposât leur annexion à l'empire romain, tels les Arméniens d'Artaxata qui se sont appelés « persiques » au premier siècle de notre ère <sup>(4)</sup>. Par conséquent, même si Doura-Europos avait obtenu la qualité de colonie romaine sous Caracalla, cette charge aurait pu lui échapper quelques années après avoir été dévolue aux Palmyréniens. Et nous n'avons toujours aucune preuve directe et certaine qu'elle l'ait effectivement reçue, ni avant ni pendant ni après le règne de Caracalla. Nous ne saurions même pas retenir les indices analogiques sur lesquels M. Rowell, en dehors d'Antioche <sup>(5)</sup>, s'est imprudemment fondé. Ne partons plus d'Hemse — dont la colonie de 11, bien plutôt, d're vieille de quinze ans <sup>(6)</sup> — Enregistrons au contraire qu'Edesse n'est parvenue à ce degré d'avancement que sous Elagabal — Damas sous Alexandre Sévère

(1) *Ibid.*, p. 266.

(2) CUMONT, *Les finances de Doura-Europos* 50, p. 404-406. A cause de la place du mot *κτίσις* à la ligne 2, et du mot étrange *εὐρωπαϊκῆς* à la ligne 1.

(3) LEBENMONT-GABRIEL, *R. A. O.*, II, 42.

(4) Cass. Dio, LXXII, 7. Se rappeler, en outre,

Strab. — XIV

Césarée et Tibériade, en Palestine. Néanmoins M. Alfred Merlin a suivi M. Rowell (*Journal des Savants*, 1932, p. 315).

(5) PAUL, *Dig.*, L, 45, 3, 3.

(6) Cf. *supra*, p. 404-405.

(7) *Cat. Br. Mus., Arabia*, p. 29-30.

ou Philippe l'Arabe et remarquons, en dernier lieu, que Carrhae, si Caracalla en a modifié la condition en la parant du nom de métropole, était une colonie de Septime Sévère <sup>(6)</sup>.

Ce dernier rapprochement, au lieu d'être seulement inopérant, se retourne contre la thèse de M. Rowell et milite en faveur de l'explication qu'il a cherché à éliminer. Ce n'est d'ailleurs pas la seule. Au travers de l'énumération des jurisconsultes transparaît l'activité que Septime Sévère a déployée dans cette province de Syrie qu'il a le doublée en 198 <sup>(7)</sup>, pour encourager ou récompenser les cités qui le soutinrent dans sa lutte contre Niger : colonies dont il a parachèvement la situation par l'immunité du *ius italicum*; cités qu'il a promises colonies.

A. — Colonies dotées du *ius italicum*.

Entre 193 et 198 : 1. Héliopolis *per belli cunctas occasiones*, sous Septime Sévère seul (Ulpian, *Dig.*, L, 15, 4, 2).

Entre 198 et 209 : 2. Tyr, sous Septime Sévère et Caracalla (Ulpian, *ibid.*, L, 15, 4; Paul, *ibid.*, L, 15, 8, 4).

A une date indéterminée : 3. Berytus (Ulpian, *ibid.*, L, 15, 4, 1; Paul, L, 15, 8, 3).

B. — Cités promises colonies.

Entre 193 et 198 : 4. Laodécée *ab belli cunctis meritis* (Ulpian, *Dig.*, L, 15, 1, 1; Paul, *ibid.*, 8, 3).

Entre 198 et 209 : 5. Hémèse (v. *supra*, p. 36).

A une date indéterminée : 6. Sébasté, Samarie (Ulpian, *Dig.*, L, 1, 1, 7).

7. Carrhae (cf. *supra*, p. 31 et n. 2).

Ainsi Caracalla, qui se borna à faire valoir la colonie et à augmenter les avantages des colonies d'Héraclée et de Carrhae, a au moins imité que son père des villes syennes, et si l'assertion d'Ulpian sur Palmyre laissant planer des doutes entre Septime Sévère et Caracalla, c'est encore pour le premier que la récession des analogies invoquées par M. Rowell nous forcerait à opter.

Mais tout au contraire elle achève de les dissiper. En se référant aux termes

(6) *Ibid.*, Syria, p. LXXV.

(7) *Ibid.*, Arabia, p. 83 et 85.

(8) En Syria Coele et Syria Phoenice : cf. TESTUILLER, *Adv. Marcionem*, III, 42.

d'El Ippon. *Est et Palmyra civitas in provincia Phoenice*, M. Howell a introduit une distinction, qui n'en n'autorise, entre les cités de droit romain et les colonies proprement dites. La preuve qu'elles se confondaient, comme toujours, en ce cas particulier résulte, non seulement dans la place qu'El Ippon assigne à cette *civitas Palmyra* entre la colonie d'Emèse qui délient le *nus italicum*, et les colonies palestiniennes de Caesarea et d'Arba Capitolina, auxquelles il a manqué<sup>1</sup>, mais encore dans le fait que Tyr, colonie d'Auguste, est inscrite par Paul sous le simple nom de *colonia* parmi les bénéficiaires du *nus italicum*<sup>2</sup>. Ce qui ressort de la notice précitée d'El Ippon sur Palmyre, c'est donc tout simplement, d'abord, que dans les années où il l'a composée, sous Caracalla, les Palmyréniens étaient en pleine possession de leurs droits colonial et italique, ensuite que le silence d'El Ippon sur le César qui le leur conféra interdit d'en attribuer l'octroi à Caracalla dans l'éventualité contraire, ainsi que l'a bien vu M. Favier, l'intervention la première regardant cet acte trop récente pour n'être pas soulignée à propos par El Ippon, encore dans la phrase sur Emèse qui précède immédiatement la phrase sur Palmyre<sup>3</sup>. En d'autres termes, la colonisation de Palmyre n'a été d'ordre que par Septime Sévère au plus tard, et puisqu'il n'en existe pas trace auparavant, c'est toujours à Septime Sévère, qui eut dans ses années de lutte contre Niger la seule royauté palmyrénienne<sup>4</sup>, et dont la gentilité a passé aux plus illustres familles palmyréniennes<sup>5</sup>, qu'il faut continuer de rapporter l'élevation de Palmyre à l'état de colonie romaine de *nus italicum*<sup>(6)</sup>.

Or, parallèlement, comme nous l'allons voir, c'est aussi du début du règne de Septime Sévère que le *numerus Palmyrenorum* a fait, comme tel, son apparition dans l'armée romaine de Numide. Tel était déjà le résultat auquel j'étais parvenu en 1923, tel est celui auquel je me tiens fermement attaché aujourd'hui.

<sup>1</sup> Ulpien, *Dig.*, L, 45, 1, 4-6.

<sup>2</sup> Cf. Ulpien, *Dig.*, L, 45, 1, et Paul, *Ibid.*, L, 45, 2, 4 : *Tyriorum civitas*.

<sup>3</sup> Favier, *op. cit.*, p. 27, n. 2.

<sup>4</sup> La preuve en est, quelle que soit la date qu'on assigne à sa création, dans la présence du *n. Palmyrenorum*, entre 194 et 196, à El Kantara; cf. *infra*, p. 39.

<sup>5</sup> Cf. Favier, *op. cit.*, p. 69 et 75-76. On rapprochera des *Septimii Palmyreni* le *Septimius Bassus* de Laodicee (Dirven, *op. cit.*, p. 15-1603).

<sup>6</sup> Cf. Kuntze, *P. W.*, IV, c. 355, et Rostovtzeff, *Economic and social History of the Roman Empire*, Oxford, 1926, p. 332.



IV Chronologie du « *numerus Palmyrenorum* »

En 1924, j'ai découvert à El Kantara une dédicace à Septime Sévère et Clodius Albinus, gravée par les soins du « *numerus Palmyrenorum* » et datée par la même des années 194-195 de notre ère<sup>1</sup> et j'ai essayé de montrer que jusqu'à présent nous ne possédions pas de ce *numerus* une mention qui fût plus ancienne.

Des trois inscriptions africaines qui antérieurement à elle nomment des Palmyréniens, aucune ne connaît, ne cite le *numerus*.

a) A Lambèse l'épithaphe palmyrénienne l'an certain Mokina est bien datée de 119-120 de notre ère, mais elle est libellée de telle sorte que nous ignorons où Mokina a servi ou même s'il fut militaire. *Monumentum hoc (est) Mokinu filii Simon, Heu! Anno CCCCLXI*<sup>(2)</sup>.

b) A El Kantara, une autre épithaphe palmyrénienne peut avoir été gravée au III<sup>e</sup> siècle; mais elle n'est pas datée, et l'archer auquel elle est consacrée, tout en faisant partie d'une centurie, celle du centurion Maximus, n'est cependant inscrit à aucun corps — *monumentum istud est Sorarka, filii Rabat Palmyreni sagittarii centurionis Maximo nati annis XXXX [?] Heu!*<sup>3</sup>

c) Enfin, c'est aussi à El Kantara qu'a été retrouvée l'épithaphe bien connue du Palmyrénien Agrippa — fils de Layme, un ancien centurion de la *cohors III Thaurorum*, versé ensuite avec son grade — *translatas* — dans la *cohors I Chabridemorum*, où il prit la charge des archers palmyréniens et la garda pendant dix ans — *curam [?] Palmyrenorum [?] sagittariorum annis X* — avant de mourir après 23 années de service, à l'âge de 53 ans<sup>4</sup>. Commentant ce texte dans *Syria*, j'en ai deduit que du vivant d'Agrippa, le *numerus Palmyrenorum* n'existait pas encore. J'ai estimé que les Palmyréniens employés comme soldats de Rome en Afrique ont commencé par être détachés, en un petit groupe de tireurs

<sup>1</sup> C. I. S., 3909. La date est tirée par calcul de l'année 401 le « *ere scemende* » marquée sur la pierre.

<sup>2</sup> C. I. S., 3907. Interprétée strictement, elle se ramène à la période où les archers de Palmyre ne formaient pas un corps autonome, tout en se répartissant en quelques centuries

Mais elle pourrait aussi à la rigueur se rapporter à la période où le *numerus* définitivement installé n'avait plus besoin d'être nommé pour être reconnu.

<sup>(3)</sup> Debeauvoir, *Inter. rel.*, 9173. Pour la bibliographie, cf. *Syria*, p. 119, n. 8.

specialistes — *sagittariorum* —, à une cohorte auxiliaire montée sans aucun rapport avec leur côté. Ils ont été mis en substance à la première cohorte *Chalcidenorum* campée en Afrique depuis les Flaviens, exactement comme nous voyons en 136, en Egypte, un peloton de méharistes palmyréniens adjoint à la cohorte *I Augusta Luntanorum* <sup>(1)</sup>.

Je ne reviendrai pas sur cette interprétation, puisque tout le monde l'a acceptée, mais j'insisterai sur les conséquences qu'en décourent. Il est clair que l'histoire des Palmyréniens mobilisés en Numidie se décompose en deux périodes : celle où ils ont constitué une unité propre, et celle, antérieure, où ils étaient fondus dans une unité hétérogène. Les deux épitaphes d'El Kantara *b* et *c*, et, si l'on veut, celle de Lambèse *a* <sup>(2)</sup> se rapportent à la première. La seconde période n'a pu commencer que postérieurement à la plus récente des trois épitaphes. Nous n'avons aucun moyen de dater l'inscription *b* relative à l'archer Soratku, fils de Rubat <sup>(3)</sup>. L'inscription *a* est de 136, et, à la condition que le défunt Mokunu, fils de Simoa, qu'elle commémore, sans lui imposer de qualité, fût un soldat isolé, elle nous donnerait un *terminus a quo* qui permettrait d'uniformiser en Afrique et en Egypte, les méthodes d'organisation militaire sous Antonin le Pieux. Reste l'inscription *c*, l'épitaphe du centurion Agrippa.

M. Albertini rejette l'époque que j'avais proposée pour la rédaction de ce texte, et, tout en se gardant de précisions imprudentes, a estimé qu'il faut la placer, non plus en 183, comme je l'avais fait, mais plus haut, et il conjecture que c'est sous Antonin qu'Agrippa a dû être transféré dans la cohorte des Chalcidiens <sup>(4)</sup>. Mais j'avoue qu'il ne m'a point convaincu.

Reportons-nous au libelle : celui-ci nous apprend, avec une parfaite netteté, qu'Agrippa était déjà centurion de la cohorte III<sup>e</sup> des Thraces, alors en Syrie, quand il fut transféré, avec son grade, dans la cohorte des Chalcidiens, stationnée en Afrique depuis la fin du I<sup>er</sup> siècle. M. Albertini, pour les besoins de la cause, imagine que ce transfert a précédé « de quelques années <sup>(5)</sup> » la désignation

<sup>(1)</sup> Syria, p. 120-121.

<sup>(2)</sup> Si l'on est que Mokunu ait été militaire et en rejetant l'idée, en soi très plausible, que c'était un militaire isolé enrôlé dans une cohorte auxiliaire que nous ne connaissons pas. Cf. *supra*, p. 30, et *infra*, p. 42.

<sup>(3)</sup> Et nous ne savons même pas si elle se rapporte à cette période (cf. *supra*, p. 36, n. 2).

<sup>(4)</sup> *Rev. Afr.*, p. 206, n. 1.

<sup>(5)</sup> *Ibid.*

d'Agrippa à la *cura* des Palmyréniens mis en subsistance à la cohorte les Chalcédeni. Mais il faut avouer que ce délai n'est guère vraisemblable. D'abord, on ne voit pas l'intérêt que l'empereur aurait eu à nommer un centurion palmyrénien de Syrie en Afrique, si ce n'était précisément pour lui conférer la charge des Palmyréniens, ses compatriotes, dans le corps auxiliaire auquel ils étaient affectés. Ensuite, et surtout, puisque Agrippa n'a servi que 28 années en tout — *non tant annos* — (2), on ne distingue pas le moyen d'intercaler en sa carrière — outre son commandat en Syrie qui il n'a lui-même révélé d'ailleurs, ni d'ailleurs — aussitôt et si court, non seulement les dix années de sa *cura* africaine — *curam apud Palmyrenorum stipendiariam cohortem Chalcedenorum* — mais les années d'un stage supplémentaire. Or, cette hypothèse écartée, il me semble impossible de s'en tenir à la chronologie précédente. Il n'est, en effet, question que d'un seul empereur dans le *curator* africain d'Agrippa, fils de Lavinie. Celui-ci a reçu son changement de *curam Palmyrenorum* par l'ordre d'un seul empereur — *imperatoris* — et il a gardé sa fonction par la volonté du même empereur, sans interruption. Mais *imperator* auraient dû correctement être remplacés par une formule de l'empereur, disparu dans l'antiquité, aurait été désigné par son nom, et son titre de *Deus*. Or, de 160, date de l'épigrapha, à 143, date de la *curam Palmyrenorum*, est déjà attesté comme tel à El Kantara nous le connaissons par dix empereurs qui ont régné seuls pendant 17 ans : Antonin le Pieux (138-161) et L'empereur (180-192). Mais sous Antonin, rien n'indique que la cohorte les Chalcédeni, à laquelle les Palmyréniens ont continué par elle incorporés, ait séjourné à El Kantara, c'est-à-dire des éléments légionnaires qui y étaient alors installés. Au contraire, l'épigrapha nous forcerait alors à la cantonner alors à Lambèse, si elle y avait déjà absorbé son contingent palmyrénien, et les inscriptions de 161-164, dans la première partie du règne de Marc Aurèle, la situent à Bérénice. Le séjour d'Agrippa à El Kantara — ou il est mort en charge — est donc postérieur, et, par conséquent, lors des notices corrigées pour être sa *transcriptio* sa *cura*, et dix ans plus tard, soit de 180, et donc du seul Commodus (180-192). La date de 183, que l'raison du programme de l'organisation du *curator* de Numidie, excrète cette année là et divers points de son trace — je me suis risqué à proposer comme la

(2) Cf. Gsell, *Inscr. Lat. Alg.*, 3841, et *Syria*, p. 120-122.

plus probable, n'est naturellement pas certaine. Mais on ne saurait hésiter qu'entre celles-ci et les trois précédentes, puisque, dès 194, c'est plus un poignée de Palmyréniens attachée à une cohorte auxiliaire sous l'un de ses centurions, mais un *numerus* autonome, aux ordres d'un centurion légionnaire, dont une dédicace, retrouvée en 1923, nous prouve la présence à El Kantara.

Cette dédicace, publiée dans *Syria*, p. 122-123, on me permettra de la reproduire ici pour la clarté de la discussion, en l'usant en blanc la place. Les suppléments sur lesquels on peut hésiter sont soulignés.

Imp. C. A. S. Septimo Severo PERTINACI AVG. pont. max.  
tr. pot., cos., imp., procl. OS. PP. et Clodio Athano Cens.  
... .. ter TVLLO LEG. AVG. PRO pr. c. v.  
... .. pER. N. PAL. CVRA. Agente  
... .. INO. > LEG. III. AVG. p. v.

Quelle que soit la lecture de la ligne 3, que j'ai d'avis d'ailleurs restituée qu'*erent* et *quintus*, quel que soit le nom du centurion de la légion I<sup>re</sup> auguste portée à la ligne 2, quelle que soit la forme qui a été prise à la ligne 4 de la nomination, trop longue dans la majorité des exemplaires parvenus jusqu'à nous pour y figurer *in extenso*, la lecture polyonymique C. A. S. Iulius Lepidus Tertullus, est hors de discussion que le texte a été gravé sous le règne de Septime Sévère, clairement désigné à la ligne 1, et du C. A. S. D. Clodius Athanus, dont l'identité nous est garantie par le marbre, auquel, à la fin de la ligne 2, son nom a été accolé par la suite. Dès lors, même si l'on ne s'oppose d'abord à compléter la fin du datif, *tullo* de la ligne 3, soit par les prénoms, nom et surnoms, soit par le nom et les surnoms, soit par les surnoms, soit par le nom et l'un des surnoms inscrits isolément et, comme dans la dédicace de l'empereur d'Espagne, au contraire, par le participe présent *deficiente*, la lecture C. A. S. Lepidus Tertullus, dont le gouvernement africain a jadis tant correspondu avec les années ou l'Auguste Septime Sévère a joint de partager inégalement l'honneur avec le C. A. S. Clodius

<sup>10</sup> A la ligne 2, j'avais restitué *le...nte Lepidus Tertullus*, mais on pourrait aussi légitimement composer les lettres subsistantes par *tenante* *luto* *Tertullo* ou *tediente* *luto* *Tullo* *Tertullo*. A la ligne 3, j'avais, *exemple gratio*, proposé de compléter en *Sant...* et

supplémentairement en *Sant...* ou *Sant...* ou *Sant...*, ce qui, sera considéré comme un peu étrange, mais, si l'on se rappelle que, à l'époque, les inscriptions étaient souvent abrégées, on pourra être tenté de proposer à l'alternative *Sant...* ou *Sant...*. La restitution de la ligne 3 reste désespérée.

Albans il faudrait néanmoins convenir que le *numerus Palmyrenorum* a été sûrement présent à El Kantara, lorsque l'union de l'Auguste et de son César était officiellement proclamée, soit en 194-195.

Aussi bien personne ne s'est-il avisé de contredire à cette évidence. M. Albertini, en particulier, la considère comme acquise. Seulement il s'est cru en mesure de verser au dossier du *numerus Palmyrenorum* d'El Kantara une pierre qui ferait dechoir celle de 194-195 de ses prétentions à une antériorité voisine, sinon concomitante de la création même du corps ethnique palmyrénien. C'est, comme elle, une dédicace pour le salut impérial, souscrite sous le gouvernement d'un légat désigné par tout ou partie de sa denomination. Complète en haut, à gauche et en bas, l'inscription encadrée d'une moulure est mutilée à droite : ou la dernière ligne seule est entière. Grâce à la bonne volonté des éditeurs de la *Revue Africaine*, M. Albertini a pu nous en donner un véritable fac-similé. Nous ne saurions mieux faire que de le reproduire aussi fidèlement que possible, toutefois sans mêler le moindre complément aux

lettres ou fragments de lettres encore visibles sur la pierre :

DEOMALAGBEI			
P[RO]SALVTE[RE]NIMP			
AI VI		I	KLNCPR
TEL	I	V	KLNCPR

Ligne 1. M. Albertini a restitué *deo Malagb[e]o*, comme si le nom du dieu, primitivement, avait été intégralement enoncé et, à mon sens, il a eu raison. D'ordinaire, en Afrique<sup>(1)</sup>, le nom de la divinité suprême

de Palmyre s'abrége en Malagbel<sup>2</sup> ou Malagbael<sup>3</sup>, ou bien, quand il se développe, sur la déclinaison latine, comme dans une dédicace, autrefois trouvée à El Kantara<sup>4</sup>, dont le texte s'apparente à celui-ci : *Managbeto, Augusto sancto sacrum, | Titus, Flavius Mansuetus centurio, legatus in Augustae c[on]t[ra]m salutem meritis*<sup>5</sup>. Or, une fois acquis, ce point est l'importance. Il délimite le champ des restitutions à opérer sur les lignes 2 et 3, pour lesquelles nous manque l'encadrement partout ailleurs nettement discernable du champ épi-

<sup>1</sup> A Rome, il se déclina : Dresser, 4338. En Dacie, par contre, il est demeuré invariable sur un ex voto où lui sont associés Bebellahamon, Benelal et Manavat, tous indeclinables aussi (Dessau, 4341).

<sup>2</sup> C. I. L. VIII 8793, 18020.

<sup>3</sup> *Rev. Afr.*, n° 9, p. 206.

<sup>4</sup> Cf. l'exemple : il est vrai douteux, de Syria, p. 140.

<sup>5</sup> C. I. L., VIII, 2497.



graphique. À la ligne 3 M. Almerani a non seulement relevé la lettre P qui la termine en l'état actuel, mais installe l'R requis par la forme d'astérentype et qui se trouve en 1, sans doute, ces compléments sont-ils suffisants, si l'on se reproduit la place de la moulure est exactement l'empare à droite<sup>1</sup>. En revanche, la ligne 2 est plus forte qu'il ne semble en convenir. Si à la fin de la ligne 1 qui, par une recherche d'élégance assez commune, se dispose en retrait des suivantes, nous sommes astreints à placer un O à la suite de la lettre L dont au reste nous ne possédons plus que l'amorce, il s'ensuit aussitôt que trois lettres au moins, ou quatre lettres au plus, avaient été primitivement gravées à la droite du caractère mutilé par lequel la ligne 2 se termine aujourd'hui.

En revanche, il nous est interdit, puisque la moulure est visible à la hauteur et à droite de la ligne 4, d'insérer quoi que ce soit à la droite du G martelé ou serré. L'un de la *legio* ou *cohors* est, et celle dont la constatation me paraît contrarier la représentation de M. Almerani qui cite le texte de la fin du règne de Marc-Aurèle et de Commode et y voit la preuve que le *numerus Palmyrenorum* était déjà constitué.

Le centurion *Titus Titandus* ou *Titandus* nous qui s'avère, à la ligne 4, avoir supporté la charge le *centurio* Malagbadi appartenait à la légion III<sup>e</sup> auguste dont des éléments ont été effectivement campés à El Kantara depuis 178 sous Antonin, jusqu'en 225 et peut-être même jusqu'en 238<sup>2</sup>. Mais cet élément du *numerus Palmyrenorum* régulièrement subordonné, à partir de sa création, à des centurions légionnaires<sup>3</sup> est possible mais non dominant, puisqu'il ne nous en a rien dit, et qu'il aurait dû se prévaloir de ce titre qui l'eût relevé sur ses propres vœux<sup>4</sup>. Tout ce que sa dédicace nous apporte comme celle d'ailleurs de T. Flavius Mansuetus,

(1) D'après cette reproduction, l'R final devrait être trop rapproché de la moulure pour qu'aucun signe puisse s'intercaler entre lui et le O. S'il y avait eu place pour deux lettres encore, on songerait tout de suite à rétablir les signes v. c. qui, exceptionnellement, sous Marc-Aurèle et Commode (C. I. L., VIII 90144; 4600), avec une fréquence qui confine à la normale à partir de Sévère (ibid., 17126, 19493, 6048 2537 18039 2530, 4611,

2792 18124, 2794, 18125, 1703, 4580, 6327 = 19337, 18268, 2657 = 18105, 1768, 249; 2753 2147, 10000, 7040, 2392, 2742 représentent en Numidie, à la suite de leurs fonctions, la dignité sénatoriale des *clarissimi viri* qui sont les légats impériaux.

(2) Cf. Syria, p. 37, 52, 118, 128 (spécialement n. 3 et 6), etc.

(3) Cf. Rev. Afr., n° 1, p. 195, 2, p. 187; 4, p. 199, Syria, p. 123, etc.

à laquelle elle est étroitement apparentée, c'est la conviction que des légionnaires venaient alors à El Kantara avec les Palmyréniens, et que la religion palmyrénienne avait exercé son prosélytisme. Mais l'on ne saurait sans excéder les prémisses en tirer la conclusion que les Palmyréniens étaient déjà constitués en détachement autonome. Les dieux de Palmyre n'avaient pas besoin d'être escortés réglementairement en Orient jusqu'à Rome et en Afrique. De ce que *magister militum* et la troupe d'un *magister* originaire de l'Arabie au lieu au lieu à Lambèse pour au plus le fait et nullement le fait qu'il y avait alors pour cela à Lambèse un *numerus Palmyrenorum*. Il suffit que ces Palmyréniens ou leurs prosélytes aient séjourné. En Numidie les Palmyréniens ont pu être enrôlés ou mis dans diverses cohortes auxiliaires avant d'être bloqués en un point ou le spectrisme du fait est dans l'un d'eux. Provenant d'El Kantara, le texte cité par M. Abernethy conviendrait, certes, fort bien à la période où le *numerus* était encore avant obtenu son indépendance sous forme d'*numerus*. Mais à l'autre bout du fil, c'est qu'au surplus je déclarerai tout à l'heure, il ne sera pas le plus dans la période précédente, soit pour en avoir le point de départ, comme j'y ai insisté maintes fois et y persiste courageusement, et tout le royaume de l'Arabie, soit pour y avoir Agrippa fils de Tavim, d'après l'existence de reculer l'un le temps l'avènement de cette formation, non pas jusqu'en 110 puisque l'*M. kura* l'écrit en l'an 114, a été enterré. Lambèse, qui au surplus nous ignore pas son fait militaire, et même dans le cas où l'Arabie elle-même appartenait aux Chalcédoniens, groupés de ses compatriotes à la cohorte des Chalcédoniens, ne s'en est pas contentée, mais elle a été toute autre formation auxiliaire, sa formation, mais à la période prise entre 104, date où la cohorte des Chalcédoniens s'est convertie à Bérénice, et les premières années du règne d'Antonin, c'est elle avait rejoint El Kantara avec le point palmyrénien dont Agrippa fils de Tavim, sous le nom de *numerus*, a servi dix ans la cause. Seulement, je n'ai pu pas ce que ma théorie de la formation sous Septime Sévère des *numeri* s'oppose à cette alternative.

(1) *Bull. Arch. Com.*, 1930, p. LXXXVIII. *ganchis* : ... *latus Saturnianus* | *cul* | *ter dei furibolus* | *inc* | *er* | *do* | *tr* | *am marit* | *Herum* ?  
à *deo* ... ; à droite : *Marcus Aemilius Sulpio*

*nas* | *en* | *er* | *dos*.

(2) Cf. *supra*, I.

(3) Cf. *supra*, p. 35.

Si l'hypothèse proposée par M. Albertin — de 177-178, et al. viant, j'en serais quitte pour supposer que des centurions légionnaires ont été convertis à la religion de Malaghal par les propagandistes qu'ils requerraient déjà sans les commander encore — dans le concert les Chalcidion — ou les unités plus vaines étaient rassemblées — mes raisonnements garderaient leur force et ma conclusion demeurerait toujours inattaquable.

A plus forte raison si cette date ne nous s'est pas imposée, si trop l'air d'une quinzaine d'années au moins. Malgré lui, M. Albertini s'est laissé influencer par l'hypothèse de ces deux règnes successifs, et il a cru que, si on lui restituait la *legatio* d'Auguste, l'air de la légation est marqué par un adjectif au cas, et on avait cru d'en faire reconnaître le seul Aulus Julius, par conséquent jusqu'à présent les Fastes d'Auguste n'en ont mentionné aucun. A tort, car si c'est Aulus Julius Pomptinus Piso l'Aulus, c'est Aulus Julius Boetianus. Mais on s'est plus affranchi de cette obligation, on l'a subordonnée aux les autres éléments de l'inscription et, finalement, on assigne à la dédicace une date comprise entre les limites depuis longtemps fixées de cette *legatio* (176-178 ap. J.-C.)<sup>(2)</sup>. J'avoue qu'à sa place, c'est aussi la première idée qui me serait venue à l'esprit, car il est plus curieux de voir ce gouverneur manifeste son activité dans la région du *limes* et qu'il y prescrive l'érection d'un monument à l'empereur le *Mercabdu*, à El Oulaya. Mais à l'heure actuelle, j'en suis sûr, j'en suis sûr, parce que les Fastes de Numidie n'ont pu être complets et qu'ils n'ont pu s'arrêter à ce point, ils eussent compris au moins *l'abus* prononcé. Mais tout nous pousse pas plus en arrière, la parole que le Titus Julius Antiochus qui gouverna la Numidie sous Trajan III, et dont on ne soupçonnait l'existence avant ma découverte de ses effigies de Dancien. 2° parce que si les noms restitués d'Aulus Julius Piso et les autres compléments imaginés par M. Albertini ne remplissent exactement les lacunes à combler, 3° parce l'époque de ce gouvernement ne cadrant pas avec les autres données de l'inscription.

Sais donc M. Albertin avant d'être choqué dans le monde des lero

<sup>14</sup> Cf. PALLU DE LESSERT, *Poètes*, t. 2, p. 534.

<sup>10</sup> Cf. PALLAS sur l'Asie, *Fastes*, I, 2, p. 388-391. A ces textes, ajouter peut-être celui que j'ai moi-même copié à Lambèze et publié (*Bull. Arch. Com.*, 1920, LXXXIX [1<sup>re</sup> éd. Paris]).

C. J. L., VIII, 2488 Sur ténacité de  
de reflets et des ruines d'El Oulayn, cf. Gac.  
Mou, le 37, n° 64 70, et Aousvian et l'...  
dans les C. R. Ac. Inscr., 1982 p. 87

<sup>(4)</sup> Cf. en dernier lieu, Syria, p. 38.







quelque construction pu on le rattache au gentil suffixant à exécuter A. Julius Piso, puis, par la forme *Pisonis*, on ignore l'usage de rédaction. Il est par conséquent impossible de retrouver dans le tout le hasta qui a survécu sur la ligne à aux dégradations de l'écriture <sup>(1)</sup>.

Mais la meilleure raison pour laquelle A. Julius Piso est impossible, c'est que l'inscription est nécessairement postérieure au temps où ce légat de Marc Aurèle a gouverné l'Afrique. A la ligne 2, les lettres *imp* qui abrégent le nom de l'empereur sont précédées des deux signes *d n* = *dominus noster*, par lesquels s'est initié à partir des Sévères le culte nouveau le donnant du régime militaire qu'ils ont restauré. M. Albertini n'a d'abord point été gêné par le vieillissement soudain que de ce chef, il imposait à ce grand changement du système impérial. Dans sa première édition du texte, celle qu'il a commentée pour la commission de l'Afrique du Nord <sup>(2)</sup>, il ne s'est même point arrêté à la locution *dominus noster* qu'il a enregistré séparément et simplement comme allant de soi, et sans la définir. Un peu plus tard dans la *Revue Africaine*, il a compris des scrupules et il a dû convenir qu'à l'époque de Marc Aurèle vers 177-178 « la formule *dominus noster* n'est pas encore d'usage courant » <sup>(3)</sup>. La vérité est que la notation *dominus*, elle n'est alors encore employée même en toutes lettres, à plus forte raison sous la forme abrégée *d n*, sans être tout d'abord, puis après d'une certaine acclimatation. Dans l'Empire, l'epigraphie ne nous en offre avant Marc Aurèle, que des exemples non variables sous Hadrien, soit sur les marbres de Chénoua, des marques de propriété ou le vocable *dominus* garde son acception de droit privé <sup>(4)</sup> soit le testament d'un affranchi de l'empereur qui, lui-même, le considère comme son maître <sup>(5)</sup> soit un ex voto égyptien où le titre grec de *κύριος* est normalement attribué à un seigneur en un pays qui était alors une province de l'Empire qu'une possession personnelle de l'empereur sous Antonin le Pieux, la copie d'une lettre ou le terme *dominus* se rapporte moins

(1) En se reportant à la reproduction de la *Revue Africaine*, on se souviendra que l'usage de la lacune ne s'accommodait de A. Jul. Pisonis, ni de A. Jul. Pison) un peu long, ni de A. Jul. Pison, trop capoté par le bizarrisme et terminée l'un et l'autre par un N que la hasta à laquelle s'arrête le *dominus* du par-

sonnage n'autorise guère.

(2) *P. V. de la commission de l'Afrique du Nord*, Décembre 1931, p. VI-VII.

(3) *Revue Africaine*, p. 200.

(4) *I. L.* VII, 135 à 1365 et

(5) *C. I. L.* III, 6693.

(6) *C. R. R. P.* 1207 = *Diss.*, 8908.

comme un titre officiel que comme une action de politesse. *Ichus Fidus*  
*salvatis tuis et legat suo salutem. Iustus frater. Iam deo Amice Fidelity*  
*domini nostri imperatoris. Iam deo Amice Fidelity*

[illegible]

(4) Cf. BARRON, *Sp.*, 3, 1 (noté par K. J. NEWMAN, *P. W.*, V, p. 1303) : *Obusor*, et nomen  
non euecurreit, dominos adulesmus.

Id. C. I. L., VI, 2120.

(1) CL. K. J. NEWMAN, *Op. cit.*, loc. cit.

pour le surplus, à l'excellent article de G. Lucas, dans le Dictionnaire géographique De

Ruggiero, 11, p. 493† et seqv.

(b) HORTOVÁKOVY, dans les C. R. Ac. Inscr., 1928, p. 242.

(9) Cf. les *Indicium* du C. I. L., VIII, p. 1002-1003, *Graec. Inscrip. lat. de l'Algérie*, p. 434. *Index* p. 280. *Index* p. 1934.

*ante Augustum*. Les exemples bien connus d'objets datant des siècles suivants, sous le règne impérial des deux Augustes Sévère et Caracalla<sup>2</sup>. Il peut remonter donc la nouvelle sculpture. Elle paraît peut-être d'origine des premières années du principat de Septime Sévère, à moins de balayer toutes les autres preuves, elle saurait être très moderne.

La craie de *Limousin* a des caractères qui se répètent en plus ou plus au cours du siècle. Elle nous fournit donc un point de départ, mais rien de plus, et il nous appartient de chercher ailleurs les présomptions qui pourraient nous conduire à fixer à partir de 193-194 le moment approximatif auquel se rapporte cette dedication. Malheureusement, les premiers recenseurs paléographes, et même les numismates, n'ont pas occupé de *terminus a quo* que nous venons de fixer. Les caractères, estime M. Albertini, n'ont rien de précis, ceux qui le sont. N'ayant pas vu l'original, je ne devrais pas m'en vanter que de lui faire confiance, mais toutefois, sans rappeler que le principal de Septime Sévère s'est effacé sur l'aut autel, du second siècle, sans vouloir aussi qu'il soit aussi facile de l'effacer d'après la paléographie. L'usage d'un oxyde militaire grave, et la manière de Nummie. Heureusement le document présente un critérium, à la fois plus précis et plus sûr qui nous mènera à la même conclusion, c'est l'opposition du singulier *hominis vestro* à la ligne 2, et du pluriel ou plutôt du *du* à la ligne 3 pour *Augustorum* à la ligne 3.

M. Albertini n'a pas noté que l'effacement de la dernière lettre de la ligne de construction, et pour effacer ce petit trait du second d'a contre la ligne 2, et le légat, tant à la ligne 2, et le légat des deux empereurs ou le légat d'un seul, il y a à la ligne 2, en *l* ou *l* mais *et me*. On s'est contenté probablement de donner à *P* de *mag* à *l*. A cette notation il s'agit d'allonger le texte trop bref de la ligne 2, et surtout de fortifier son identification du légat, puisque le gouvernement de *P* se inaugure sous un empereur unique, Marc-Aurèle en 176, et finit sous deux empereurs à la fois, Marc-Aurèle et Commode, en 177 et probable vers 178<sup>3</sup>. Mais l'absence de la fin

<sup>1</sup> C. J. L., VIII, 45126.

<sup>2</sup> Dès 198 à St Aun, cf. LIGNAT, *Mémoires*, CHATELAIN, *Inscr. lat. d'Afrique*, 9.

<sup>3</sup> Cf. *l'* 281, 1.

<sup>4</sup> *l'* 281, p. 29.

Sous Marc-Aurèle, C. J. L., VIII, 45126.

de la ligne 2 n'est pas comblée pour autant, puisqu'elle apporte, non une, mais trois ou quatre lettres de plus que celles que nous continuons d'y voir <sup>10</sup>. Puis rien ne saurait vraiment affermir une identité que pour d'autres raisons, on est contraint de juger en principe inacceptable. Enfin, la correction au prix de laquelle on achète cette confirmation peu vraisemblable en soi, puisque le lapide qui a su gemmer les G du *leg. aug. pr. pr.*, à la ligne 3 aurait été tout aussi capable, s'il l'avait voulu, de gemmer le D et le N des deux *Augusti*, est tout à fait inutile. C'est en effet un usage, souvent constaté, des lapides africains, de confondre, pour plus de simplicité, ou par esprit de courtoisie, Augustes et Césars, sous la denomination unique d'*Augusti*. Je me bornerai à deux exemples significatifs :

1<sup>re</sup> Nous possédons deux dédicaces à Caracalla *imperator destinatus*, de 197, antérieures l'une et l'autre, le premieres mises à l'élevation de ce prince au rang d'Auguste. Toutes les deux lui ont été consacrées par le légat Q. Annius Faustus qui commanda les forces romaines en Numidie de 196 à 201, l'une à Tingitane, l'autre à Lambèse. Sur celle de Lambèse, Q. Annius Faustus est dit *leg. Aug. pr. pr.*, par un seul q à *leg. C. I. L.*, VIII, 48256; sur celle de Tingitane, contemporaine, pourtant, de celle de Lambèse, il est dit *leg. Aug. pr. pr.*, par deux q à *Augg* (*C. I. L.*, VIII, 47870).

2<sup>re</sup> Nous possédons une dédicace de Lambèse aux trois noms de Septime Sévère, Caracalla et Géta qui a été gravée sous le même légat Q. Annius Faustus, mais en 198 <sup>11</sup>. Comme de raison, Septime Sévère et Caracalla y portent seuls le titre d'Auguste. Géta vient seulement le recueillir celui de César devenu vacant par la promotion de son frère aîné. Nonostante, Q. Annius Faustus y révèle le nom de *leg. augg. pr. pr.*, par trois q à *augg.*

Dans l'un et l'autre cas, le légat, pour aller plus vite et exalter ses merites, a enveloppé Augustes et Césars dans le même hommage <sup>12</sup>.

Nous n'avons donc pas à corriger l'ex-voto à Mulagb I d'El Kantara. Nous devons seulement l'interpréter par analogie. Il a été gravé, non pas sous le

sous Marc-Aurèle et Commode, *C. I. L.*, VIII, 2488 Cf. aussi LE LIESSANT *Fastes*, I, 2 p. 388-389.

<sup>10</sup> Cf. *supra*, p. 41

<sup>11</sup> *C. I. L.*, VIII, 2551, cf. sur la date, PALLU

DE LIESSANT, *Fastes*, I, 2, p. 414.

On trouvera d'autres exemples en parcourant les *Fastes* de M. PALLU DE LIESSANT; cf., notamment, *C. I. L.*, VIII, 6 = 40098, 2527 = 48030 et 2528

regne indivis de deux Augustes, mais sous le regne conjoint d'un Auguste et d'un César qui a benoîte incoédmment le titre auquel il etait destine sans le detreir encore. Pratiquement, et le concluds de inévitable, non seulement elimine de la ligne d'A. Iulius Piso une fois de plus, mais nous ramene aux periodes de la fin du II<sup>e</sup> siecle et de la premiere moitie du III<sup>e</sup> ou, d'une part, les militaires palmyreniens ont deploye leur activite en Numidie, et de l'autre, le régime imperial se consola par des associations inegales de l'empereur en fonctions et du César futur empereur. La nouvelle dedicace d'El Kantara offerte à un seul empereur au temps d'un legat de deux Augustes se rapporte forcement à l'une des periodes ou s'est maintenue cette forme particuliere d'equilibre constitutionnel : soit de 193 à 196, ou l'Auguste Septime Sévère est flanqué du César D. Iulius Aemilius soit de 196 à 198, où le même Auguste a pris son fils Caracalla pour César, soit de 221 à 222, ou l'Auguste Elagabal a dû se laisser imposer comme César son cousin Alexandre Sévère.

Devons-nous pousser notre enquête plus avant et chercher à opter entre ces periodes? De 221 à 222, les *Fastes* de Numidie sont vides. Rien n'empêcherait d'y loger un A. Iulius, encore incertain, ou, même, car nous avons moins des lettres formées que des traces de lettres (un clarissime comme Atulenus) Rufinus qui nous est cité comme pendant envier et sénateur dans le procès-verbal des jeux séculaires de 203<sup>97</sup> le gentil ATVL en *Rufus* remplirait exactement la lacune. Mais d'ici qu'une restitution est possible, sa réalité ne saurait nullement s'ensuivre et le recours, bien connu, pour la seule année ou les *Fastes* nous aissent demunis dans ces periodes à retracer, n'est qu'un expedient.

De 193 à 196, les *Fastes* de Numidie nous sont parvenus au complet. Au debut de 193, sous le bref regne de Pertinax, le legat en charge s'appelait L. Naevius Quadratarius<sup>98</sup>. De 193 à 195, la place est occupee par C. Iulius Lepidas Tertullus<sup>99</sup>. De 196 à 198, par Q. Anicius Faustus<sup>100</sup>. On ne peut même pas dire qu'il y ait scission de continuité entre Tertullus et Anicius

<sup>97</sup> Cf. P. W., II, c. 2239.

<sup>98</sup> Aux trois textes vus par PALLU, *ibid.*, I, 2, p. 104, ajouter ALEXANDRE, *Rev. Afr.*, 1931, p. 233, n° 44.

<sup>99</sup> Aux textes vus par PALLU, *ibid.*, p. 404 et 406, ajouter LANGEVIN, *Syria*, p. 124, et *Bull. Arch. Com.*, 1920, p. LXXXVI.

<sup>100</sup> Cf. PALLU, *Fastes*, I, 2, p. 407-417.



Faustus. L'argument qui a détourné M. Pailh de Lessert, dans son admirable répertoire, de prolonger au delà de 197 le gouvernement de Tertullus, c'est l'absence, sur les inscriptions où ce personnage a l'honneur de Septime Sévère, du *cooptamen*. Puis que Sévère a assumé en même temps que sa cinquième salutation impériale, dans le premier semestre de 193. Mais, comme nous avons des inscriptions authentiquement datées de 196 où le *cooptamen* *Pius* se figure point davantage<sup>2</sup>, ces scrupules sont excessifs et nous avons le droit de penser qu'Anicius Faustus, consul désigné en 197, a succédé sans interruption en 196 dans le gouvernement de Numidie, à Tertullus consul désigné l'année-là ou la précédente. Or, cette conséquence inattendue que le légat nommé sur cette dédicace à Malagbel pourrait bien être soit l'un soit l'autre de ces clarissimes.

Dès l'instant que nous avons écarté l'idée que le nom du légat put y être à l'ablatif absolu, et que nous n'avons pas la place pour le faire précéder du participe *dedicante* ou *dedicente*, force nous a été de supposer que ce nom était au génitif. Dans une dédicace votée à Malagbel par des militaires pour le salut de l'empereur, le légat peut intervenir, soit comme l'autorité digne d'être associée aux vœux formés pour l'empereur, soit comme celle de qui émane l'autorisation ou l'ordre de les accomplir. Dans le premier cas, dont il y a en Numidie d'autres exemples<sup>(1)</sup>, on aura

*pro salute d(omini) n(ostri) imp(eratoris) [et]  
... leg(ati) Aug(ustorum) pr(a) [pr(ectore)].*

Dans le second, on aura quelque chose comme :

*pro salute d(omini) n(ostri) imp(eratoris) n(ostri) ou n(ostri) ou cura au  
mandatu leg(ati).*

Cette deuxième formule exclurait Anicius Faustus qui, partout ailleurs, porte ses deux noms au bénéfice de son prédécesseur C. Iulius Lepi-

<sup>(1)</sup> *Ibid.*, p. 408.

<sup>(2)</sup> *Ibid.*, p. 408.

<sup>3</sup> Cf. GABALINHO, *Bull. Arch. Contr.* 1930, p. LXXVII.

<sup>(1)</sup> Cf. entre autres dédicaces *pro salute im(peratoris) ... et ... leg(ati)...*, *C. I. L.*, VIII, 263, comparer *C. I. L.*, VIII, 2460 *pro salute imp(eratoris) ... et victoria leg(ati)*.

das Tertullus, dont l'onomastique flottante peut indifféremment s'abréger

PRO SALVTE D N̄ IMP *mand*

ATV [tertul]i LeG NGG PR Pr

*Pro salute domini nostri imperatoris mand [et n̄] [Tertull]i ou [Lepid]i  
[e]g[ati] Aug[ustorum] pr[et]o [pr(aetore)];*

et nous serions ramenés ainsi à attribuer à la seconde dédicace d'El Kantara, une date voisine de celle de la première, vers 495, ou au début de 496, en tout cas, quelques mois après elle, sous l'Auguste Septime Sévère, seul empereur et le César Domnus Clodius Albinus, lorsque ce dernier, avant même d'avoir consommé sa rupture avec le maître et sans partager effectivement sa souveraineté, avait élévé des prétentions à se faire appeler Auguste<sup>1</sup>, et ne méritant déjà plus de lui être associé dans les prières des soldats. Elle a toutefois l'inconvénient de recourir à une expression — *mandata*<sup>2</sup> — qui n'intervient que rarement et qui contraste avec la fruste concision du texte.

Un peu plus courte, la première formule a le mérite de la simplicité et ne soulève aucune difficulté par elle-même. Elle nous laisse le choix entre les deux développement suivants :

PRO SALVTE D N̄ IMP *et q.*

AN[ci]us Faust[us] LeG NGG PR Pr

*Pro salute domini nostri imperatoris [et q]uinto [et] primo [et] Faust[us] et Lep[idi] Aug[ustorum] pr[et]o [pr(aetore)]*

(1) Cf. HERMÈS, III, 5, 2 et 4, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 304, 305, 306, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 315, 316, 317, 318, 319, 320, 321, 322, 323, 324, 325, 326, 327, 328, 329, 330, 331, 332, 333, 334, 335, 336, 337, 338, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 353, 354, 355, 356, 357, 358, 359, 360, 361, 362, 363, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 371, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 381, 382, 383, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 390, 391, 392, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 403, 404, 405, 406, 407, 408, 409, 410, 411, 412, 413, 414, 415, 416, 417, 418, 419, 420, 421, 422, 423, 424, 425, 426, 427, 428, 429, 430, 431, 432, 433, 434, 435, 436, 437, 438, 439, 440, 441, 442, 443, 444, 445, 446, 447, 448, 449, 450, 451, 452, 453, 454, 455, 456, 457, 458, 459, 460, 461, 462, 463, 464, 465, 466, 467, 468, 469, 470, 471, 472, 473, 474, 475, 476, 477, 478, 479, 480, 481, 482, 483, 484, 485, 486, 487, 488, 489, 490, 491, 492, 493, 494, 495, 496, 497, 498, 499, 500, 501, 502, 503, 504, 505, 506, 507, 508, 509, 510, 511, 512, 513, 514, 515, 516, 517, 518, 519, 520, 521, 522, 523, 524, 525, 526, 527, 528, 529, 530, 531, 532, 533, 534, 535, 536, 537, 538, 539, 540, 541, 542, 543, 544, 545, 546, 547, 548, 549, 550, 551, 552, 553, 554, 555, 556, 557, 558, 559, 560, 561, 562, 563, 564, 565, 566, 567, 568, 569, 570, 571, 572, 573, 574, 575, 576, 577, 578, 579, 580, 581, 582, 583, 584, 585, 586, 587, 588, 589, 590, 591, 592, 593, 594, 595, 596, 597, 598, 599, 600, 601, 602, 603, 604, 605, 606, 607, 608, 609, 610, 611, 612, 613, 614, 615, 616, 617, 618, 619, 620, 621, 622, 623, 624, 625, 626, 627, 628, 629, 630, 631, 632, 633, 634, 635, 636, 637, 638, 639, 640, 641, 642, 643, 644, 645, 646, 647, 648, 649, 650, 651, 652, 653, 654, 655, 656, 657, 658, 659, 660, 661, 662, 663, 664, 665, 666, 667, 668, 669, 670, 671, 672, 673, 674, 675, 676, 677, 678, 679, 680, 681, 682, 683, 684, 685, 686, 687, 688, 689, 690, 691, 692, 693, 694, 695, 696, 697, 698, 699, 700, 701, 702, 703, 704, 705, 706, 707, 708, 709, 710, 711, 712, 713, 714, 715, 716, 717, 718, 719, 720, 721, 722, 723, 724, 725, 726, 727, 728, 729, 730, 731, 732, 733, 734, 735, 736, 737, 738, 739, 740, 741, 742, 743, 744, 745, 746, 747, 748, 749, 750, 751, 752, 753, 754, 755, 756, 757, 758, 759, 760, 761, 762, 763, 764, 765, 766, 767, 768, 769, 770, 771, 772, 773, 774, 775, 776, 777, 778, 779, 780, 781, 782, 783, 784, 785, 786, 787, 788, 789, 790, 791, 792, 793, 794, 795, 796, 797, 798, 799, 800, 801, 802, 803, 804, 805, 806, 807, 808, 809, 810, 811, 812, 813, 814, 815, 816, 817, 818, 819, 820, 821, 822, 823, 824, 825, 826, 827, 828, 829, 830, 831, 832, 833, 834, 835, 836, 837, 838, 839, 840, 841, 842, 843, 844, 845, 846, 847, 848, 849, 850, 851, 852, 853, 854, 855, 856, 857, 858, 859, 860, 861, 862, 863, 864, 865, 866, 867, 868, 869, 870, 871, 872, 873, 874, 875, 876, 877, 878, 879, 880, 881, 882, 883, 884, 885, 886, 887, 888, 889, 890, 891, 892, 893, 894, 895, 896, 897, 898, 899, 900, 901, 902, 903, 904, 905, 906, 907, 908, 909, 910, 911, 912, 913, 914, 915, 916, 917, 918, 919, 920, 921, 922, 923, 924, 925, 926, 927, 928, 929, 930, 931, 932, 933, 934, 935, 936, 937, 938, 939, 940, 941, 942, 943, 944, 945, 946, 947, 948, 949, 950, 951, 952, 953, 954, 955, 956, 957, 958, 959, 960, 961, 962, 963, 964, 965, 966, 967, 968, 969, 970, 971, 972, 973, 974, 975, 976, 977, 978, 979, 980, 981, 982, 983, 984, 985, 986, 987, 988, 989, 990, 991, 992, 993, 994, 995, 996, 997, 998, 999, 1000.

(2) À *mandata* l'ablatif *duc]atu* se trouverait

aisément substitué (cf. *Rec. Constantine*, XXX, p. 230). On pourrait aussi songer à *imp. [e] duc]atu* *duc]atu*, *[Lepid]i*, ou à *imp. [e] duc]atu* *[Lepid]i*, etc. Pour la première restitution, cf. *Rev. Afr.*, n° 13, p. 209. Pour la seconde, cf. *G. I. L.*, VIII, 1170, 1186; CANNAT, MERLIN, CHATELAIN, 543. Je ne crois pas qu'on puisse songer à *pro salute d. n. imp. et alia...* (cf. cependant *G. I. L.*, XII, 1754-1755; XIII, 511-520). Sur le chiffre en second, cf. *G. I. L.*, XIV, 4752 et VI, 1421, etc.

ou

PRO SALVTE D N IMP<sup>er</sup> et  
 AIVL<sup>a</sup> Lepid<sup>i</sup> L<sup>a</sup> G AUG PR PR

*Pro salute hominu noster imp[eratores] et AIVL Lepid<sup>i</sup> L<sup>a</sup> G AUG PR PR  
 Aug(ustorum) pr(o) [pr(aetore)]*

A cette seconde restitution, on peut objecter contre l'argument tiré de la graphie *imper*, le fait que, s'il est parfaitement légitime de choisir entre les *exemplars* de Julius Lepidus Tertullus<sup>1)</sup>, il nous est interdit, par une inscription de Djemla, aujourd'hui au musée du Louvre, et d'une lecture certaine, de lui donner un autre *prænommen* que celui qu'il y porte en une lettre de 7 cm. de hauteur : C = Caius<sup>2)</sup>. Mais, pour rare qu'elle soit, la graphie *imper* au lieu de *imp*, a est pas sans exemples et Caius Julius Lepidus Tertullus ne serait ni le premier grand personnage à surnoms multiples qui aurait eu deux prénoms<sup>3)</sup>, ni le premier Aulus qui les eût tantôt par le sigle Aulus et tantôt par le sigle Oulus, tantôt l'un par confusion du C et de l'O en capitales, par être inscrit par un lapidaire sous le prénom de Caius<sup>4)</sup>. Ces objections gardent néanmoins leur force contre une lecture qui se ne me sans pas le droit de rebâtir. Reste le premier développement. On lui reprochera peut-être la difficulté qu'appose l'écartement des caractères à la fusion en une seule lettre N de la haste et du V du groupe AIV. Mais M. Marroz, qui était en mission archéologique à El Kantara en septembre dernier, m'assure que l'état de la pierre autorise, sans d'ailleurs l'imposer, cette lecture. C'est elle que vont mes préférences, puisque tout en s'adaptant sans effort aux vestiges subsistants, elle aboutit avec le gouvernement de Q. Annius Faustus, à la période 190-201, ou la formule *Quintus Annius*.

<sup>1)</sup> C. Julius Lepidus Tertullus à Djemla (C. I. L., VIII, 8309 = 20133), Julius Lepidus Tertullus à Markoum (VIII, 4493); ... Tertullus à Lambèse (Bull. Arch. Com., 1920 p. LXXXVI); et ... Tertullus à El Kantara (Syria, p. 123).

<sup>2)</sup> C. I. L., VIII, 8309 = 20133.

<sup>3)</sup> Voir le cas, dans Cass. Dio, de Caius Appian Silanus (LX, 14, et cf. C. I. L., VI,

27454, 2029 aussi X, 4190). Cf. C. I. L., VI, 13190 et XIV, 2014 : Antonius Hibernus prénommé tel M(arius) et L(ucius).

En Afrique même, se rappeler le cas du jurisconsulte Salvius Iulianus prénommé Lucius à Souk el Abiod (Desauv, 8973) et Publius ailleurs (Boncompagni, Œuvres, IX, p. 303).

<sup>4)</sup> Cf. C. I. L., VI, 32526, 1, II, 41 (210 ap. J.-C.

déjà employée précédemment, a pu s'exprimer déjà par les sigles *d. n.*

De toute façon, et quel qu'on pense de ces essais de lecture, l'inscription que j'ai copiée, en 1924, à El Kantara, et publiée dans *Syria* l'année d'après, demeure toujours le plus ancien témoignage qui nous soit parvenu de l'existence en ce lieu du *numerus Palmyrenorum*. Je n'ai, jus qu'à présent, ni à déplacer la date de sa fondation, sous Septime Sévère, ni, provisoirement, à défendre la corrélation qu'il m'avait semble entrevoir entre elle et la romanisation de Palmyre. J'oserai même dire que c'est M. Albertini qui, par la magnifique réédition épigraphique dont tout le monde le félicitera avec moi, a apporté le plus fort argument à l'appui de mon opinion : sur les 70 textes qu'il a publiés ou réédités, il n'en est que 3 qui soient sûrement antérieurs à Septime Sévère<sup>1</sup>, et dans l'un le si remarquablement précise qu'il a entrepris de reseau routier dans la région d'El Kantara, il a établi, avec une force convaincante que c'est postérieurement à Pertinax, sous Caracalla, dont le nom se lit sur les plus anciennes bornes que nous avons conservées, ou peut-être déjà sous Septime Sévère, que les milles de la route menant à Saoura et El Gabra ont commencé d'être comptés, non plus comme auparavant, à partir de Lambèse, mais à *Calceco*<sup>2</sup>, c'est-à-dire de cette place d'El Kantara,

<sup>(1)</sup> *Rev. Afr.*, n° 41, p. 308 (Antonin), n° 44, p. 433, et n° 58, p. 343 (Perilloux). On ajoutera aux inscriptions latines publiées par M. Albertini la bilingue qu'a édité M. l'abbé Chabot (*C. R. Ac. Inscr.*, 1932, p. 268 et suiv.), en la rapportant aux environs de 215 ap. J.-C. (p. 24) et en datant avec lui le n° 29 de 241 ap. J.-C. (p. 209).

<sup>(2)</sup> *Rev. Afr.*, p. 357 (*C. R. Ac. Inscr.*, 1931, p. 370). Je ne crois pas, par exemple, que M. Albertini ait raison d'en reporter la création jusqu'au règne de Commode dans le secteur compris entre El Kantara et El Gabra. Les milliaires antérieurs à Septime Sévère sont sur la tronçon Suba Mgata-Totua; le 1<sup>er</sup> milliaire *Calceco* est du règne de Caracalla, et le *burgen speculatorius*, construit sous Commode sur le Salluum, pouvait aussi bien être dit *inter duas vias* (*C. I. L.*, VIII, 2998), s'il avait vue sur la Lambèse-Biskra (sur la

rive gauche de l'Oued el Hal) et sur la route Totua-Lambèse-Biskra, par la bifurcation de Ksar Sili el Hadj (hypothèse de M. CAUAT, et Gsell, *Atlas Arch. de l'Algérie*, t. 37, n° 34). La route Suba Mgata-Aïn Naïmia-El Gabra, rejoignant El Kantara par la rive droite de l'Oued el Hal, apparaît toujours, jusqu'à nouvel ordre, comme l'œuvre propre des premiers Sévères. J'y rattacherais le milliaire n° 42 de la *Revue Africaine*, page 231, dont M. Albertini n'a point transcrit les deux dernières lignes, et que je litais ainsi qu'il suit : *Domino Calo fabro | Vero Musum | <m>a C[ae]sar | a Calceco, H.* Ce milliaire a été utilisé comme tambour de colonne dans une mosquée de village blanc d'El Kantara; et le lieu de sa trouvaille me justifie d'avoir écrit du milliaire a *Calceco*) m. p. 114, dont j'avais publié le bas et restitué le haut dans *Syria*, p. 47, qui n'avait été employé comme pierre d'angle dans une

dont la constitution des tables syriennes qui y furent cantonnées venait justement d'accroître la puissance.

JÉRÔME CARCOPINO.

maison le village danc M. Albert au qu'a  
en la bonne fortune d'en retrouver l'usage à  
l'extrême nord (dans le) *Qassid El Kantara*  
à douc en fait d'écrit. L'indication de pro-  
venance donnée par M. Carcopino *viage blanc*  
est à corriger « p. 249. L'indication l'or-

gine que je ne pouvais donner est seule en  
usage. Quant à l'indication de provenance de  
*Qassid El Kantara* elle paraît confirmée par la trou-  
vaille du n° 42, comme les compléments et  
la date que j'avais indiqués pour lui sont  
aujourd'hui vérifiés par le n° 61.



9. 1. 1931  
 10. 1. 1931  
 11. 1. 1931  
 12. 1. 1931  
 13. 1. 1931  
 14. 1. 1931  
 15. 1. 1931  
 16. 1. 1931  
 17. 1. 1931  
 18. 1. 1931  
 19. 1. 1931  
 20. 1. 1931  
 21. 1. 1931  
 22. 1. 1931  
 23. 1. 1931  
 24. 1. 1931  
 25. 1. 1931  
 26. 1. 1931  
 27. 1. 1931  
 28. 1. 1931  
 29. 1. 1931  
 30. 1. 1931  
 31. 1. 1931  
 32. 1. 1931  
 33. 1. 1931  
 34. 1. 1931  
 35. 1. 1931  
 36. 1. 1931  
 37. 1. 1931  
 38. 1. 1931  
 39. 1. 1931  
 40. 1. 1931  
 41. 1. 1931  
 42. 1. 1931  
 43. 1. 1931  
 44. 1. 1931  
 45. 1. 1931  
 46. 1. 1931  
 47. 1. 1931  
 48. 1. 1931  
 49. 1. 1931  
 50. 1. 1931  
 51. 1. 1931  
 52. 1. 1931  
 53. 1. 1931  
 54. 1. 1931  
 55. 1. 1931  
 56. 1. 1931  
 57. 1. 1931  
 58. 1. 1931  
 59. 1. 1931  
 60. 1. 1931  
 61. 1. 1931  
 62. 1. 1931  
 63. 1. 1931  
 64. 1. 1931  
 65. 1. 1931  
 66. 1. 1931  
 67. 1. 1931  
 68. 1. 1931  
 69. 1. 1931  
 70. 1. 1931  
 71. 1. 1931  
 72. 1. 1931  
 73. 1. 1931  
 74. 1. 1931  
 75. 1. 1931  
 76. 1. 1931  
 77. 1. 1931  
 78. 1. 1931  
 79. 1. 1931  
 80. 1. 1931  
 81. 1. 1931  
 82. 1. 1931  
 83. 1. 1931  
 84. 1. 1931  
 85. 1. 1931  
 86. 1. 1931  
 87. 1. 1931  
 88. 1. 1931  
 89. 1. 1931  
 90. 1. 1931  
 91. 1. 1931  
 92. 1. 1931  
 93. 1. 1931  
 94. 1. 1931  
 95. 1. 1931  
 96. 1. 1931  
 97. 1. 1931  
 98. 1. 1931  
 99. 1. 1931  
 100. 1. 1931

de se poser la question suivante, beaucoup plus importante — de quelle façon et dans quel esprit ont été modifiés ou développés ces plans et ces formes de détail, d'où qu'ils viennent ?

Je voudrais donc, dans les pages qui suivent, insister de ce point de vue sur l'importance et le caractère de l'art chrétien ~~oriental~~ <sup>occidental</sup> — particulièrement celui de la Syrie et de la Mésopotamie. Pour y parvenir, il est indispensable au préalable de caractériser aussi les autres milieux artistiques contemporains, c'est-à-dire l'art de l'Occident et du Centre (Byzance) et des régions de la Méditerranée — car ce n'est que par une telle comparaison que les particularités de l'art syrien prendront un relief suffisant.

### I — L'art occidental

Pour éviter tout malentendu, nous dirons d'emblée que — sous le terme « Occident », nous entendons les pays et contrées groupés autour du bassin occidental de la Méditerranée, à savoir Rome et l'Italie (à l'exception des territoires adriatiques qui montrent beaucoup d'influences orientales — c'est-à-dire la Grèce, la presqu'île ibérique et le nord de l'Afrique, c'est-à-dire l'Algérie et la Tunisie d'aujourd'hui).

En effet, dans la période qui nous occupe — c'est-à-dire du <sup>VI</sup><sup>e</sup> au <sup>VII</sup><sup>e</sup> siècle — ces pays possèdent d'un point de vue historique certains traits communs qui les distinguent nettement de l'Orient — abstraction faite du régime — c'est-à-dire tantôt le Grand, nous ne trouvons presque nulle part dans ces pays au état de choses tranquille, consolidée — il s'agit plutôt d'une époque troublée — caractérisée par la migration des peuples, qui s'étend jusqu'au nord de l'Afrique. Même si nous rencontrons çà et là de nouvelles formations politiques, elles ne sont presque jamais de longue durée et, par conséquent, les germes de la civilisation antérieure qu'elles ont pu trouver n'avaient pas le temps de jeter des racines bien profondes. De tout cela il résulte avec évidence que les conditions étaient très défavorables pour le développement des arts et que surtout il leur manquait la base nécessaire pour produire une tradition stable, créatrice d'un style nouveau.

Dans les œuvres d'architecture produites dans ces contrées durant cette

période, et n'apporte d'attendre. L'art supérieur se montre. L'une façon caractéristique, c'est les divers types de plans : sous Constantin le Grand la basilique avait reçu sa formation monumentale, avec ou sans transept, mais après cela, pendant les v<sup>e</sup> et vi<sup>e</sup> siècles, on semble se être contenté en général d'une reproduction conforme des types créés alors. Avec cela, il n'est pas dit qu'on ait soigneusement écarté toute influence étrangère, car nous pouvons observer ça et là, par exemple, dans l'Afrique et le Nord, d'autres influences, comme celle de l'architecture chrétienne orientale ou de Byzance, mosaïques, etc. Quelquefois même nous trouvons des tentatives d' varier spontanément le type de la basilique, par exemple, en l'enrichissant, en Afrique du Nord, basiliques avec plusieurs nefs, mais tous ces essais, comme dans les modifications de la des influences étrangères, il s'agit généralement de transformations plutôt extérieures, laissant plus ou moins intacte la structure organique. On ne peut donc pas se parler pendant cette période d'un développement intérieur vers un type nouveau plus développé de la basilique.

Les choses ne sont guère différentes quand il s'agit des églises à plan central de l'Occident. Ou bien ces plans sont simplement hérités de l'art antique, tels que ces constructions circulaires à huit niches qui, en Gaule et en Italie, ont souvent servi de baptistères, ou bien il s'agit de formes architecturales (plans trilobes, églises cruciformes) empruntées à l'art chrétien bien supérieur de l'Orient. Mais ici aussi il s'agit, pendant les v<sup>e</sup> et vi<sup>e</sup> siècles, de types complètement hérités qu'on a conservés intacts dans leur structure intérieure, tout au plus les enrichissant de quelques embellissements ajoutés extérieurement, mais ne voyons donc guère de développements architecturaux justifiés par une nécessité intérieure.

L'art richement caractéristique pour l'art occidental, c'est de types le plus sont les formes des détails. Et c'est le fait significatif est que, dans beaucoup de constructions italiques et africaines, les artistes ont renoncé des le commencement à créer librement et à produire des formes nouvelles pour l'ornementation de leurs églises, ils se sont souvent contentés d'emprunter les frises et les chapiteaux des églises de l'antiquité. Ce n'est pas une exagération de dire que l'art occidental du iv<sup>e</sup> au vi<sup>e</sup> siècle après J.-C. est, en grande partie, une architecture de copie. Et si parfois on a essayé pour des édifices nouveaux des formes de détails contemporaines, ce n'est pas, dans la plupart des

cas, dans l'intention de créer un style nouveau — mais pour parer à l'absence de matériel antique. Car ces formes nouvelles reprennent rarement à un désir de création artistique — ce sont toujours des imitations, plus ou moins loyales de frises et de chapiteaux antiques ou byzantins. On aurait évidemment préféré se servir directement le crax et si l'occasion s'en était trouvée, et il est naturel qu'on n'ait jamais atteint la beauté et l'unité de l'échiquier des originaux.

Ainsi, l'Occident nous offre, dans la période postérieure à Constantin le Grand, et d'une façon générale, un tableau de decadence. Il se trouve encore sous l'impression de l'art d'un très grand passé, mais il manque de forces créatrices; il n'est plus en possession des prémisses nécessaires pour développer cet art en produisant des idées et des formes nouvelles.

## II. — L'art du Centre (Byzance).

Un tableau d'un tout autre genre se présente à nous à Byzance, la ville élevée au rang de capitale de l'empire par Constantin le Grand. Ici, seulement, les plus divers contributeurs à faire revivre les arts. En première ligne, c'était le pouvoir politique — qui se renforçait par le sentiment toujours très vivace de l'unité de l'ancien empire romain. Sous les empereurs Zénon, Anastase, Justin et Justinien, vers la fin du v<sup>e</sup> et au v<sup>e</sup> siècle, l'empire byzantin avait atteint une grandeur incontestée et universellement respectée. Son administration était généralement régulière, son trésor était bien fourni et une armée forte appuyait son autorité jusqu'aux confins de son territoire — c'est-à-dire jusqu'en Mésopotamie et au nord de l'Afrique.

Il est compréhensible que, dans ces conditions, les arts se soient développés plus naturellement qu'en Occident. Ils se sont frayé des voies nouvelles — ou seulement grâce aux grandes constructions entreprises dans la nouvelle capitale, mais aussi parce que, aux rives du Bosphore, ils pouvaient jeter des racines dans un sol plus ou moins vierge et libre de toute tradition.

Cet esprit indépendant se manifeste déjà dans les nouveaux types le plus strict, au début, le type de la basilique s'est imposé — avec le temps apparaît une prédilection pour une disposition centralisant les intérieurs qui, tout en transmettant encore dans le détail son origine antique, était néanmoins animée d'un

esprit nouveau. Nous voyons s'éteindre la predilection pour l'extérieur de l'édifice pour la détermination nette de ses contours, qui a donné l'architecture antique à travers toutes ses phases depuis la création du temple dorien. On a cessé aussi d'enlainer les édifices de cette enveloppe idéale de colonnes corinthiennes de riches frises, l'extérieur de l'édifice va être traité comme une quantité absolument négligeable. Une conséquence de cette dépréciation de l'extérieur se montre aussi dans le fait que l'on ne presse plus les églises, comme jadis les temples antiques, dans un péribole, ou leurs formes extérieures, visibles de tous parts, pouvaient ressortir librement, en préférence, au contraire, cager devant l'édifice un atrium n'est seulement pour cacher au spectateur l'extérieur du bâtiment mais aussi pour développer les perspectives de l'intérieur. Car c'est l'intérieur qui est désormais devenu la seule chose importante de l'édifice. — même quand il s'agit d'églises funéraires comme le mausolée de Gallathea à Bavenne — et c'est par là que se manifeste à nous, de la manière la plus frappante, le style entièrement nouveau de l'époque byzantine. Le sentiment pour la structure architecturale de l'antiquité s'est donc complètement transformé. La règle des styles antiques, consistant à l'exposer et à diviser clairement l'organisme architectural avec ses parois et ses plafonds par des sautoirs, des pilastres et des colonnes par des architraves, des frises et des profils fortement accentués, n'est plus en vigueur. Au lieu de tout ce qui est bien limité et défini, divisé et groupé en membres portants et portés nous avons ici quelque chose d'entièrement nouveau, la beauté de l'infini et de l'inconcevable. Votre regard plonge dans des interstices et plinthes central qui s'élargissent majestueusement et que la lumière traverse à flots, tandis que leurs parois s'entre-croisent sur des bases et que les ombres du crépuscule de tout peu à peu perdent de vue. De toutes parts des voûtes et des arcs s'élèvent l'un vers l'autre et se déplacent dans un changement continu offrant à chaque moment à l'œil une nouvelle perspective pittoresque. Surtout la décoration architecturale a été transformée d'après le même principe. Les architraves, les frises et les profils établissant des divisions claires et organiques jouent plus le même rôle qu'à l'époque classique, à leur place l'espace tout entier brille et étincelle mystérieusement il semble vibrer et palpiter sous de mille plus couleurs. Semblable aux lapis d'Orient, les mosaïques multicolores illuminent de leurs feux et de leur éclat les coupes et les



parois avoisinantes tandis que plus bas, tout autour, les murs rayonnent et brillent d'incrustations de marbre de toutes nuances. Même les détails de la sculpture plastique doivent se soumettre à ce nouvel ordre de style. L'acrotère des chapiteaux et des frises est dépouillé de son caractère réaliste et plastique : elle est complètement disjointe de style la charge d'une composition purement ornementale dont les éléments recouvrent toute la surface comme d'une riche et brillante dentelle, dans laquelle les effets d'ombre et de lumière sont multipliés.

Ainsi nous nous trouvons à Byzance en face d'un changement complet des principes et des sentiments fondamentaux de l'art, l'inspiration totale renouvelée dans la façon de voir les choses. Les éléments de style antique, avec leur caractère essentiellement architectural et plastique, sont transformés et développés en un style essentiellement pictural et visuel.

### III — L'art de l'Orient : Syrie et Mésopotamie

C'est avec intention que nous avons donné une caractéristique détaillée de l'art de Byzance, parce que, par comparaison, l'art de l'Orient proprement dit (Syrie et Mésopotamie), qui poursuit un but complètement différent, ressort d'une manière plus nette. L'art de la Syrie est particulièrement bien connu, déjà, dans les années 1860 et suivantes, le baron Melchior de Vogüé a publié d'une façon remarquable les monuments principaux<sup>1</sup> et plus récemment une expédition américaine de l'Université de Princeton, sous la direction de H. C. Butler, a augmenté et étendu ce matériel par la publication de la grande masse des autres édifices chrétiens subsistants dans ces contrées<sup>2</sup>.

Or, ce qui frappe tout d'abord notre regard dans les monuments chrétiens de l'Orient, c'est que partout, selon l'exemple classique, l'accent est mis sur l'extérieur de l'édifice. L'attention dirigeant le regard du spectateur brièvement vers l'intérieur, y est, pour ainsi dire, inconnue : les édifices se trouvent soit

<sup>1</sup> Melchior de Vogüé, *Syrie antique et architecture civile et religieuse du 1<sup>er</sup> au vii<sup>e</sup> siècle*, Paris 1863-1877.

<sup>2</sup> H. C. BUTLER, *Architecture and other arts* (Publications of an American archaeological

expedition to Syria in 1899-1900 Part II).

H. C. BUTLER, *Ancient architecture in Syria* (Syria. Publications of the Princeton University archaeological expeditions to Syria in 1904-1905 and 1909. Division II).



domaine le l'art proprement byzantin, le mausolée de Galla Placidia à Ravenne dont toute la beauté consiste dans la richesse de son décor intérieur en mosaïques ; au contraire, les mausolées syriens exercent leur effet esthétique par les colonnes et pilastres, avec leurs architraves et frises qui entourent et limitent leurs façades extérieures (fig. 2).

Le même genre architectural d'après l'antique se manifeste de nouveau dans la façon dont on a organisé et disposé en Syrie les nefs et les parois de l'intérieur. Déjà, le seul fait que partout on nous laisse voir l'appareil des pierres de taille à nu témoigne clairement qu'ici les parois sont bien des murs construits et érigés du dehors — en opposition à l'art byzantin qui travaille depuis l'intérieur, dressant des halles grandioses et solennelles, qui font disparaître l'appareil maçonné, derrière l'effet éblouissant et magique des mosaïques et des lambris en marbre. Ce n'est pas le



FIG. 2. — Hama. Tombeau de Diogène.

hasard qui a voulu qu'en Syrie — à part de rares exceptions — on ne trouve presque pas de mosaïques dans les absides et sur les parois des églises ; dans les mosaïques découvertes dans la grande mosquée de Damas nous ne voyons aucune trace de ce style transcendantal et visionnaire des régions proprement byzantines et, par contre, s'affirment des rapports étroits avec les peintures murales de l'antiquité classique. Les anciens édifices de ce pays tirent toute leur beauté architecturale des colonnes et des pilastres qui les revêtent et les limitent, ainsi que des architraves et des frises qui les couronnent. On peut donc dire vraiment qu'en Syrie la dominante de l'architecture est partout formée par le profil bien saillant tra-

lissant par la perfection de ses formes la recherche du modèle antique.

Le même esprit vala du classicisme antique se manifeste dans tous les autres détails de la décoration architecturale. Notons avant tout que nous sommes en ore bien loin de la décomposition de l'acrotère que nous voyons constater à Byzance, les tiges et les feuilles gardent leur caractère plastique et réaliste, quoiqu'on y remarque déjà une tendance à s'enlaiser sur la surface. De même la composition des chapiteaux continus se rapproche d'assez près de la forme classique avec leurs riches dentelures et leur exécution encore très naturaliste, ils nous rappellent souvent les modèles classiques.

Mais c'est avant tout les types de plan de construction qui nous font voir la différence profonde entre l'art byzantin et syrien. En Syrie, nous ne voyons rien de cette tendance si caractéristique pour l'art byzantin d'élargir les églises en de vastes naves centrées couronnées de coupes. L'un est le seul. Même dans les constructions de dimensions réduites et dans les églises à plan central, le coupoles est généralement en usage. L'Orient nous voyons généralement le plafond plat, caractéristique de l'architecture hellénistique. Quand nous trouvons une coupole dans l'art chrétien de la Syrie, il s'agit presque toujours d'une manière étrangère, par exemple, Qasr ibn Wardan — Ma'ras al-Hadidiya de l'Alep<sup>2</sup> — dans le Hauran seulement, où le bois était très rare, on emploie parfois des coupes<sup>3</sup>. Quand il s'agit de baptistères ou de sanctuaires généralement d'un simple cube carré à plafond plat, même dans le cas où la décoration est la plus riche possible (baptistère de Nisibis<sup>4</sup>). Pour les grandes églises, on applique généralement, du moins en Syrie, le plan de la basilique cherchant avant tout la hauteur et l'espace grâce à la hauteur et à la largeur.

Il va de soi que dans ces vastes provinces qui s'étendent de l'indicateur de

(1) *Publications of the Princeton University archaeological expedition to Syria, Division II, Section B, Part 1*, p. 26 et suiv.

(2) S. GUTK. *Ma'ras al-Hadidiya à Alep* (Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale, t. XII, p. 217 et suiv.).

(3) JOSEPH LASSUS, *Deux églises cruciformes du Hauran* (Bulletin d'études orientales de l'Institut français de Damas, t. I, p. 13 et suiv.).

LASSUS est d'avis qu'au moins la coupole de Saint-Georges d'Ezra est antonine, tandis que Herzfeld est d'une autre opinion : ERNST HERZFELD, *Mohalla, Hira and Badiya* dans le *Jahrbuch der preussischen kunstsammlungen*, vol. 42 II III, p. 110 et suiv.

(4) SANDER-HERZFELD, *Archaeologische Reise im Euphrat- und Tigrisgebiet*, chap. VII, Sindjar, par E. Herzfeld, p. 336 et suiv.

**EN SOUSCRIPTION : Prix 75 francs**

***Pour paraître le 27 Juin 1933***

**M. SABRY**

*Docteur ès lettres de l'Université de Paris  
Professeur à l'École Normale Supérieure du Caire*

**ÉPISODE DE LA QUESTION D'AFRIQUE**

# **L'EMPIRE ÉGYPTIEN SOUS ISMAÏL**

et

## **L'Ingérence Anglo-Française (1863-1879)**

**ÉGYPTE - SOUDAN - SOMALIE  
HARRAR - ÉQUATORIA - OUNYORO  
OUGANDA**

*Histoire diplomatique d'après des sources privées  
et des documents inédits recueillis aux archives  
du Caire, de Paris et de Londres.*

**Un gros volume de 608 pages environ in-8° raisin**

*L'édition originale sera tirée sur papier vélin Alfax des Papeteries  
Navarre Tous les exemplaires seront numérotés  
de 1 à 200*

**PARIS**

**LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER**

**13, rue Jacob (VI<sup>e</sup>)**



# L'EMPIRE EGYPTIEN SOUS ISMAÏL

## TABLE DES MATIÈRES

### LIVRE I

#### L'EGYPTE DE MOHAMED-ALI A ISMAÏL

(1850-1863)

##### *Origines de l'immixtion européenne*

Ch. I Le Règne d'Abbas (1849-1854) — Ch. II La Conquête diplomatique et Consulaire (1854-1863) — Ch. III La Conquête économique et la Campagne de Suez. — Ch. IV La Conquête hypothécaire

### LIVRE II

#### TRANSFORMATION DE L'EGYPTE SOUS ISMAÏL

##### *Réaction nationale contre l'Europe*

(1863-1879)

Ch. V Finance et Ingérence. — Ch. VI L'âge d'or des consuls et des aventuriers ou l'ère consulaire et capitulaire de la Réforme judiciaire. — Ch. VII Ce qu'a coûté à l'Egypte le Canal de Suez Dessous d'un nouveau Panama. — Ch. VIII L'Opinion publique.

### LIVRE III

#### EXPANSION DE L'EGYPTE EN AFRIQUE

##### *Réaction de l'Europe*

Ch. IX Introduction. — Ch. X L'Egypte et l'Angleterre dans la mer Rouge. — Ch. XI La domination égyptienne en Afrique orientale. Somalie et Harar (1873-1884). — Ch. XII L'administration du Soudan depuis Mohamed Ali. — Ch. XIII Samuel Baker en Afrique centrale (1870-1873). — Ch. XIV La guerre d'Anysime (1875-1876). — Ch. XV Gordon en Afrique centrale (1874-1876). — Ch. XVI Gordon au Soudan (1877-1879).

M. SABRY

*Docteur ès Lettres de l'Université de Paris  
Professeur à l'Ecole Normale Supérieure du Caire*

---

# L'EMPIRE ÉGYPTIEN

## SOUS MOHAMED-ALI

et

# La QUESTION d'ORIENT

(1811-1849)

(Egypte, Soudan, Arabie, Crète, Syrie, Palestine)

*Histoire diplomatique d'après des sources privées et  
des documents inédits recueillis aux archives du Caire,  
de Paris, de Londres et de Vienne.*

---

Un volume de 608 pages in-8° raisin. Cette édition originale a été  
tirée sur papier velin Alfax des Papeteries Navarre

**Prix : 75 francs**

---

PARIS  
LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER

13, rue Jacob (VI<sup>e</sup>)

1930

R. C. Seine 67.717

### OPINION DE LA CRITIQUE EUROPÉENNE

Nous donnons ci-dessous quelques extraits des comptes rendus parus dans les principaux journaux et revues de langue européenne, classés par ordre chronologique. On remarque que certains critiques, tels que l'ambassadeur François Charles-Roux, le professeur Hasenclever, le colonel Elgeod, le commandant Georges Douin MM. Pierre Crabites, Henry Dodwell, Angélique Sammarco sont auteurs de travaux appréciés sur l'Égypte moderne que parmi les autres critiques cités il y a des historiens et des spécialistes de la question orientale.

**L'Illustration**, 21 juin 1930, par R. DE B.

Ce livre d'une rigoureuse documentation, élucide bien des points demeurés très obscurs et apporte la clarté dans un domaine de l'histoire jusqu'à très confus.

**Revue de France**, 1<sup>er</sup> juillet 1930 :

Cet ouvrage considérable retrace à phase à plus importante de la question d'Orient celle où le vice roi Mohamed Ali aide de son fils Ibrahim, parvint à régénérer l'Égypte. En prenant pour un concepteur à psychologie de Mohamed Ali, M. Sabry a su renouveler entièrement cette histoire si connue et jusqu'à présent si confuse. Son livre d'une rare érudition, est aussi d'un haut intérêt.

**La Bourse Egyptienne**, 1<sup>er</sup> juillet 1930, par M. G. GUÉMARD

On lira avec un vif intérêt le parallèle tracé de main de maître, entre Mohamed Ali et Ibrahim par le D<sup>r</sup> Sabry et le commandant a la légation. Le D<sup>r</sup> Sabry a osé donner parfois sur certains points la préférence au fils aîné au père trop prudent.

Il faudrait une très longue étude pour faire de l'ouvrage du D<sup>r</sup> Sabry une analyse complète. L'espace comme le temps nous est limité. Car il s'agit d'un travail considérable presque monumental qui a exigé la consultation d'une masse de pièces d'archives et même de dix cents imprimés et ce qui vaut mieux d'une œuvre restée obscure car elle apporte sur des questions, que d'autres jugeaient épuisées des aperçus nouveaux, originaux que lumineux.

**Bulletin of the School of Oriental Studies**, de l'Institut de Londres, 1930, vol. VI, part. I par Henry DODWELL

L'auteur a dû faire un effort considérable pour composer ce grand ouvrage. Il s'est servi d'un nombre incalculable de matériaux documentaires puisés à des sources très variées qu'il cite souvent très longuement mais avec art. Les plus intéressants sont sans aucun doute les lettres échangées entre le grand Pacha et son fils Ibrahim et les extraits des de la correspondance du Ministère des Affaires Étrangères d'Angleterre qui servent de base à l'ouvrage. C'est pourquoi l'ouvrage jette une grande et nouvelle lumière sur la carrière politique de Mohamed Ali.

**Messager d'Athènes**, Athènes (Grèce), le 14 novembre 1930

Tous les documents présentés par Sabry prouvent à l'évidence que ce n'est pas la prospérité du peuple égyptien mais l'agrandissement territorial d'un royaume égyptien qui doit être empêché de toute manière par l'Angleterre.

## OPINION DE LA CRITIQUE EUROPÉENNE

La situation actuelle de l'Égypte n'est que la réalisation de ce plan. L'installation des Anglais au Soudan et en Palestine et des Italiens en Libye n'ont été que le commencement. L'Égypte de façon à ne couvrir toute zone d'expansion. Et malheureusement sa population augmente très vite tandis que d'autre part les Égyptiens sont amassés en instance de rémigration. Mohamed Ali avait résolu ce problème en occupant le Soudan et en gouvernant en Asie. Mais il s'est vu tout-à-coup arrêté par Londres. Le génie politique de ce négociant en tabac égyptien et maître de la Russie en face des puissances maritimes. L'administration égyptienne en Syrie (1832-1840) occupe un chapitre spécial et original. Nous n'avons vaguement que la Syrie et la Palestine en vu pendant cette courte occupation une sécurité et une justice qu'elles n'avaient jamais connues. Mais grâce à Sabry, nous avons une connaissance bien appuyée par des documents. Il s'agit qu'il faut être maître souvent plus capable que son père mais dans ce chapitre nous ne pouvons pas le suivre.

L'ouvrage de l'histoire égyptienne est considérable. L'échappe à une analyse succincte. Assurément il est digne d'être une source classique pour l'époque dont il s'occupe et il constitue un témoignage éloquent du relèvement intellectuel de sa nation.

### Revue de l'Histoire des Colonies Françaises, janvier-levrier 1931, par François-Charles ROUX, ambassadeur de France.

Le premier mérite de M. Sabry consiste dans la manière dont il en a conçu le sujet fort exactement défini dans le titre. La longue crise de la question d'Orient qui s'est agitée son point culminant en 1840 emprunte en effet son haut intérêt politique aux perspectives mêmes de la fortune personnelle de Mohamed Ali que de l'empire qui avait constitué et dont l'Égypte était le noyau. C'est la formation de cet empire principalement arabe qui a posé dans toute son acuité, la question d'Orient en y apportant une solution, même complète au moins largement partielles dont l'Europe du temps (même la France) n'a pas compris. Ce sont les réactions des puissances européennes à ce fait de grande portée internationale c'est finalement le démantèlement de l'empire égyptien pour ne pas que sa destruction qui font l'aspect pathétique de la crise dont le dénouement intervient en 1841. Tel est le tour sous lequel les événements apparaissent dans le livre de M. Sabry qui montre le conflit moins de l'arabisme d'un vassal et des droits acquis d'un suzerain, que d'une conception politique nouvelle et d'un état qui venait.

Un autre mérite de son livre réside dans la richesse et la variété de sa documentation. Comme il n'y a relativement pas très longtemps que les fonds d'archives officielles ont été ouverts au public pour la période de 1832-1841 l'ouvrage de M. Sabry est un des premiers pour lequel l'auteur ait pu comparer les documents juxtaposés de la pensée politique de plusieurs gouvernements. Cette documentation en grande partie inédite lui a permis d'apporter un nouveau sur un sujet pourtant souvent traité avant lui. C'est là le meilleur titre de son ouvrage à attirer l'attention des esprits curieux d'histoire orientale.

Nous devons excuser les dimensions d'un compte rendu pour le suivre dans son analyse de diverses politiques qui se sont déroulées au cours de ces quarante années. Mais il est certain que cette analyse remet au point maintes notions. Mohamed Ali lui-même l'Angleterre et la France, sont entre

## L'EMPIRE ÉGYPTIEN SOUS MOHAMED-ALI

autres personnages de cette longue action historique ceux à qui M. Sahry nous paraît avoir le mieux rendu la complexité de leur attitude, à l'égard différente de celle dans laquelle des traditions simplistes les ont en que que sorte stylisés. Mohamed Ali a fait des avances et des ouvertures à l'Angleterre et formé des espérances sur le concours anglais pour obtenir son indépendance. Anglaise lui a donné son le nom et le trône et le la croix d'insigne, et la ser vance par en Egypte et set autre en Syrie. la France lui a fait sentir le frein à cette indépendance mais tout en le soutenant énergiquement à l'égard des se M. Sahry indique les événements et fluctuations des faits, des intrigues et des malices non seulement à l'égard de l'Orient mais à l'égard de l'Europe et les intérêts vitaux des membres de la communauté européenne. Au cours l'histoire aussi longue et de conséquences aussi multiples, à peine d'ailleurs le se et à plus forte raison l'Europe gouvernemen n'a pu protéger toute dans laquelle la sient arbitrairement les travaux conventionnels de l'histoire au perfectionnement permanent de la loi de l'histoire et la continuité absolue le moyen que s'agitent à tort les observateurs généralement ren seignés.

L'ouvrage de Mohamed Ali nous et d'ailleurs le M. Sahry avec des traits qui demeurent la grande simplicité et l'absence d'obstacle à l'observation qui lui fait être le plus et même les événements qu'il parait traitier. L'ouvrage comprend la physiologie du peuple qui n'ont pas à l'égard de la — ce qui est la chose la plus importante — les entreprises par les nobles il n'ont pas l'ont, mais le mouvement social et politique qui a pu en fait l'Europe, l'histoire de la guerre civile, mais le seul en fait contre la régularité du mouvement de l'Europe. L'Europe a perdu ainsi de vue l'histoire et l'histoire sans doute très exagérée mais plus réfléchie et plus prudente qu'il ne paraît au premier abord.

### Larousse Mensuel, janvier 1931, par Norbert DE FOURCQ

C'est un très bon ouvrage que M. Sahry vient de consacrer au fondateur de l'Empire égyptien. L'ouvrage est très intéressant, mais il est un peu défectueux. Les premières pages les plus intéressantes, celles qui traitent de la question des capitales de l'histoire, sont influencées par le fait qu'il ne s'agit pas de nos jours.

### Informateur, Bruxelles, 4 février 1931 :

Cette magistrale étude à laquelle s'ajoute l'attrait d'une belle et sobre édition confondra à elle seule le désir de l'auteur d'une clarté nouvelle sur la question d'Orient.

### Polybiblion, mai 1931, par H. GUÉRIN

Depuis bien des siècles l'Égypte n'avait pas joué dans l'histoire un rôle aussi important que sous le gouvernement de M. Mohamed Ali (Méhmed Ali) qui fut de 1800 à 1840, période la plus agitée de la question d'Orient.

Cet ouvrage important de l'histoire moderne avant des parties mal connues, comme les guerres que la Turquie a eues, par exemple, les puissances européennes, nées entre le Gouvernement de Charles X et le Pacha d'Égypte pour son action contre le régime d'Agar avant l'expédition de 1840.

La version portée en France à l'usage de l'École Supérieure de l'Égypte et la Turquie en 1833. On ne saurait trop louer d'autre part l'exactitude d'ajoutement faite sur la politique en Égypte à l'égard des de la gouvernance. Les très nombreux documents recueillis dans les grandes archives, traduits et transcrits dans le corps même de l'ouvrage (et non pas en notes, comme on



### OPINION DE LA CRITIQUE EUROPÉENNE

le fait trop souvent à l'égard de la terre d'Israël de la Sainte Patrie  
orthodoxe, en l'honneur de Moïse et d'Aaron, le constant de l'Angleterre  
ministère de par l'Égypte et l'Arabie, et pour moi même servir par ces autres  
par exemple, en l'honneur de l'Église qui du reste avec l'Église d'Israël, d'Israël  
n'est, chère à Louis-Philippe, n'a guère obtenu qu'à assurer au vice-roi  
d'Égypte un pouvoir héréditaire sur la vallée de Nil.

[illegible]

son propre gouvernement.

Deutsche Allgemeine Zeitung, 25. marts 1933, Nr. 1. VILENSKY

La science égyptienne moderne par son objectivité et la méthode scientifique, intéressera non seulement les cercles officiels d'Orient mais aussi le grand public des Occidentaux. L'histoire du Mohamed Ali est, du point de vue de la culture, un sujet d'actualité qui ne se limite pas à l'intérêt des seuls érudits de l'histoire. L'œuvre de Mohamed Ali est une œuvre d'actualité qui ne se limite pas à l'intérêt des seuls érudits de l'histoire. L'œuvre de Mohamed Ali est une œuvre d'actualité qui ne se limite pas à l'intérêt des seuls érudits de l'histoire.

Orientalistische Literaturzeitung, 1933 n. 7 par le professeur A.  
HASENCLEVER, de l'Université de Gothenburg

Mais ce n'est pas tout. Les fleurs de la corolla se trouvent très étendues. On  
 peut en voir une seule sur la corolla, mais comme il  
 y a de très petites fleurs, bien en se souvenant d'une œuvre si bien  
 construite.

Revue Bleue, 1<sup>re</sup> août 1931 — P. J. L. F. F. F.[illegible]

Weltwirtschaftliches Archiv, Bulletin de l'Institut d'économie politique mos-  
cou de l'université de Moscou 34 du 5 octobre 1931

Avec une certaine... dont l'un des membres de Michael...  
A l'issue de la... de la... de la... de la...  
formation... de la... de la... de la...  
de la... de la... de la... de la...  
Egypte... sur la... sur la... sur la...

## L'EMPIRE ÉGYPTIEN SOUS MOHAMED ALI

**Journal of the Royal Asiatic Society** (Londres) janvier 1932 par le Colonel P. G. ELCOCK :

Telle est en résumé l'histoire que le D. Sabry s'est efforcé d'exposer et en général il s'est acquitté de sa tâche d'un bon aère d'érudit. L'ouvrage est peut être un peu trop long pour le lecteur moyen mais les savants sauront gré à l'auteur et ses patients chercheurs aux Archives du Caire de Paris, de Lezardes et de Vienne. Rien d'important n'a pu échapper à la pénétration du D. Sabry.

Le livre dans son ensemble est écrit consciencieusement et impartialement et on peut dire que Sabry a fait une importante contribution à l'Histoire de son Pays.

**Revue des questions historiques**, par A. VINCENT

Reconnaissons que l'auteur a réussi à nous présenter la Question d'Orient sous une forme nouvelle dégagée de toutes les complications qui ont jusqu'ici rendu jusqu'à l'excès difficile et confus et qui ont à travers de Mohamed Ali de son genre militaire de son activité civilisatrice, un portrait qui nous le rend très sympathique.

**Oriente Moderno** (Rome), avril 1932 par AUGUSTO SAMMARCO

Le mérite principal de l'ouvrage de Sabry est d'avoir réussi à saisir et à présenter l'extension et les fluctuations de la puissance des principaux États en face de l'expansion égyptienne pendant la période régence. Une étude bien simple se plait à faire dans une armée égyptienne qu'on orientale et l'attitude adoptée par les diverses puissances européennes ne va pas à deviner et les courtes qui se manifestent à l'égard de l'Égypte dans les principes directeurs des États sont dans une mesure d'action Sabry donne avec exactitude de telles variations dans les desseins et les intérêts des puissances.

Un autre point que Sabry a tenu compte est la figure de Mohamed Ali, représentée par la tradition historique comme homme d'une audace impétueuse et toujours prêt à tout risquer.

L'auteur a réussi à apporter tant de nouveaux éléments sur un sujet pourtant souvent traité avant lui parce que grâce à de vastes recherches dans les archives il a pu recueillir une documentation aussi riche que variée.

**La Géographie**, *Bulletin de la Société de Géographie*, Tome LV, N° 3-4, par PAUL DURANDIN :

Cette thèse très travaillée éclaire d'un jour nouveau la Question d'Orient.

\*\*\*

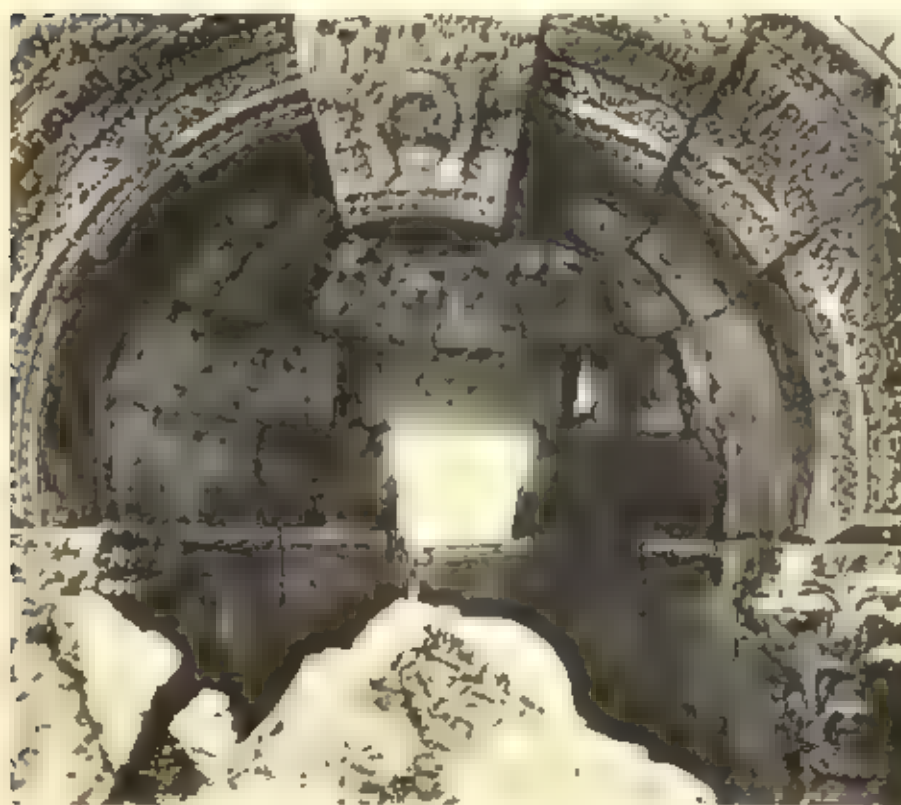
### Appréciations parues dans des publications récentes

Dallants l'histoire générale de cette époque a été écrite par M. Sabry *L'Empire Égyptien sous Mohamed Ali* et la *Question d'Orient* avec un talent auquel nous nous plaisons à rendre hommage (compagnon de Georges Dumas *La Première Guerre de Syrie* Le Caire 1931).

Ouvrage qui fait autorité (Pierre Labatès *Gordon the Sudan and Sherey* Londres 1933.)



Martyrion, vue d'ensemble



2 Martyrion, abside du Diaconicon



L'Asie Mineure jusqu'aux territoires du Tigre et du Nin, les œuvres d'art n'affectent pas partout le même caractère. Malgré les traits fondamentaux que nous venons de fixer et qu'elles ont en commun, il y a bien des contrées qui, au point de vue de la civilisation et de l'art, se distinguent fortement l'une de l'autre. Ainsi la région de collines derrière Antioche forme un groupe à part avec ses édifices bien conservés en pierre calcaire. C'est particulièrement à Hailat Sim'an, à la basilique de Hailabanzah, etc., que nous pouvions apprendre à connaître le riche caractère ornemental de ces édifices. Ce sont ensuite les régions des montagnes volcaniques à l'est de la Palestine qui ont un caractère tout à fait à part, c'est le manque de bois et la nature extrêmement dure de la pierre volcanique qui ont imposé un air austère et conduit à inventer des toits en pontres de pierre portés sur de puissants arcs transversaux.

Le degré artistique le plus élevé est atteint cependant par l'architecture chrétienne de la Mésopotamie septentrionale<sup>1</sup>. Sur bien des points elle trahit une proche parenté avec l'architecture syrienne contemporaine. Le plan de la basilique avec l'abside et les chapelles latérales fermées en lignes droites, rondes ou polygonales, le riche détail à la manière antique et les plafonds plats accentuant la construction rappellent beaucoup l'art des environs d'Antioche. En d'autres points, par contre, la Mésopotamie suit sa propre voie, développant avec le temps une grandeur monumentale qui n'est guère inférieure à celle de sa voisine syrienne. C'est ce dont témoignent avant tout quelques plans monumentaux d'églises où la colonne ou la feuille de treille ont été fondus harmonieusement avec le motif de la basilique en une grandiose construction centrale.

A cette catégorie appartiennent le martyrium de Rusafa<sup>2</sup> (pl. VI) et l'église de

<sup>1</sup> M. VAN BANCHEM-J. STRAUSSOWSKI, *Amida, matériaux pour l'épigraphie et l'histoire monumentale du Diyl-Bekr; Beiträge zur Kunstgeschichte des Mittelalters in Nordmesopotamien, Helios und Abendland*. — C. PETERSEN, *Nordmesopotamische Baudenkmäler altchristlicher und islamischer Zeit* (17 *Wissenschaftliche Veröffentlichung der deutschen Oriental-Gesellschaft*). — G. L. BELL, *Churches and monasteries of the Târ 'Abdin and neighbouring districts* (*Zeitschrift für Geschichte der Syria*, — XIV).

*Architektur, herausgegeben von Leo Heug. Beibl. 2*). — B. SPANNS und S. GUTH, *Rusafa (Forschungen zur islamischen Kunst)*, herausgegeben von Friedrich Sarre, vol. IV, — Outre les ouvrages mentionnés j'espère pouvoir publier prochainement une étude détaillée sur les monuments chrétiens de la Mésopotamie.

<sup>2</sup> S. GUTH, *Rusafa* (JAHRES HERBERT, *Archaeologische Reise im Euphrat und Tigrisgebiet*, climp. IV), p. 38 et suiv. du tirage à



Sainte-Marie à Diyarbakr <sup>1</sup> — où le plan à feuille de treille a été joint à une église anglicane, puis la rotonde de Weranshir <sup>2</sup> (fig. 10), l'union a été faite avec un octogone (fig. 3). L'église Adlra le Hah <sup>3</sup> (fig. 11) est également une création tout à fait originale — une combinaison du type à nef transversale avec un trichoris qui se présente au dehors comme un mausolée au caractère unique très accusé. Mais toutes ces constructions n'ont rien à faire avec les églises à coupoles byzantines; nous n'apercevons pas ici ces arcs s'élevant l'un vers l'autre d'une manière si pittoresque, ni des coupoles planant dans les hauteurs, ni les mosaïques reluisant dans la pénombre. Leur place est prise partout par le profil architectural fortement accentué des corniches et des frises classiques qui avec les colantes et les pilastres qui les supportent, forment et constituent organiquement la construction entière. Mais c'est avant tout l'extérieur du bâtiment qui exprime bien le caractère classique de cet art oriental. Il est conçu comme un corps plastique richement orléané qui fait ressortir clairement et distinctement la structure de l'intérieur. Les détails aussi nous prouvent que le caractère antique qui marque chaque pierre a su parler dans les régions des deux fleuves un langage beaucoup plus pur qu'en même en Syrie. Ainsi nous voyons la manière classique de traiter les fentes au chapiteau corinthien se conserver jusqu'à l'époque musulmane comme de la mosquée de Harran — de même les architraves, frises, etc. montrent infiniment plus de reminiscences antiques que celles de la Syrie; nous ne voyons ici rien de ces corniches replées et recourbées en spirale des églises de la Syrie centrale.

Par conséquent on relève partout, dans ces territoires à l'est de la Syrie, la tendance à faire revivre l'esprit de l'antiquité classique. Pour mesurer jusqu'à quel art inspiré du classique a réussi à rendre une vie nouvelle à la puissante architecture antique, il suffit de considérer les colonnades grandioses de

part. — H. SPANER et S. GUYA, *Rundschau* (Forschungen zur islamischen Kunst herausgegeben von Friedrich Sarre, vol. IV), p. 35 et suiv. et p. 36 et suiv. — S. GUYA, *Vom Wesen der byzantinischen Kunst* (Münchener Jahrbuch der bildenden Kunst, N. F., vol. VIII, 1931), p. 102.

<sup>1</sup> Cette église sera publiée dans mon tra-

vail sur les monuments chrétiens de la Mésopotamie.

<sup>2</sup> J. SYRZYKOWSKI, *Alexandrien, ein Neuland der Kunstgeschichte*, p. 96 et suiv.

<sup>3</sup> G. L. HELL, *Churches and monasteries of the Tôr 'Abdin*, o. c., p. 82 et suiv. — S. GUYA, *Vom Wesen der byzantinischen Kunst*, o. c., p. 102.



la porte du nord de Rusäfa <sup>1</sup> (pl. VII, 1) et la façade imposante de la cour de la mosquée de Diyarbekr <sup>2</sup> (pl. VII, 2) qui contient probablement les restes de l'ancienne cathédrale d'Héraclius.

Ainsi l'architecture chrétienne de la Mésopotamie se présente à nous comme un édifice haut et fier, comme le représentant le plus noble des écoles d'architecture chrétienne de l'Orient. Tout aujourd'hui encore tant d'églises en ruines en Asie Mineure, en Syrie et dans les pays adjacents nous conservent un témoignage si vivant.

Il n'y a aucun doute que les champs de ruines chrétiennes de la Syrie et surtout de la Mésopotamie vaudraient bien la peine qu'on s'en occupe d'une façon plus attentive. Nous sommes le premier à le reconnaître, il est vrai, de ce qu'ils contiennent de plus important par les travaux du marquis de Vogüé et de M. H. C. Butler, mais bien des questions et des problèmes restent encore à résoudre. Il serait absolument nécessaire de compléter ces relevés par des fouilles permettant d'explorer les parties disparues des monuments les plus importants, comme des cathédrales, des villes, des grands sanctuaires de pèlerinage etc. Peut-être n'est-il permis de faire une proposition dans ce sens — ne pourrait-on pas commencer par des sondages à Rusäfa, la ville de pèlerinage de saint Serge, située en plein désert de Syrie? Avant tout faudrait-il pouvoir fouiller le martyrium avec la tombe de ce saint tant vénéré par toute la chrétienté primitive, ainsi que la grandiose basilique B <sup>3</sup>, en outre, une recherche plus approfondie du plan de la ville avec ses rues à colonnades nous fournirait des aperçus pleins de surprises sur un des plus grands lieux de pèlerinage et des plus fréquentes de la première ère chrétienne.

Dans un temps où très peu de savants avaient encore reconnu la grande importance des monuments de la première époque chrétienne pour le développement de l'art chrétien, la France nous a déjà largement révélé l'époque

<sup>1</sup> S. GUTER, Rusäfa (SARRE-MENZEL, *Archäologische Reise im Euphrat und Tigrisgebiet*, chap. IV), p. 46 et suiv., du tirage à part. H. SPÄHNEN et S. GUTER, *Rusäfa. Forschungen zur islamischen Kunst* herausgegeben von Friedrich Sarre, vol. IV), p. 20 et suiv. et p. 72-74.

<sup>2</sup> S. GUTER, *Amida* (*Repertorium für*

*Kunstwissenschaft*, XXVIII), p. 193 et suiv.

B. BERNARD, *Die grosse Moschee von Diyarbekr. Mittheilung für Kunstwissenschaft*, 1922, Heft 7/9, p. 161-172.

<sup>3</sup> H. SPÄHNEN et S. GUTER, *Rusäfa* (*Forschungen zur islamischen Kunst*, herausgegeben von Friedrich Sarre, vol. IV), p. 38 et suiv. et p. 62 et suiv.



1 Fortified House of Hama



2 Mosque of Diarbekir





• • Temple of Bel — 1933



• • Cathedral — 1933





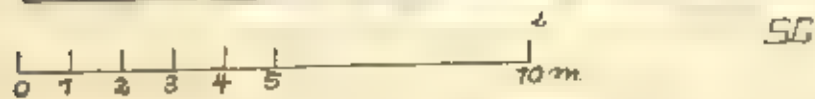
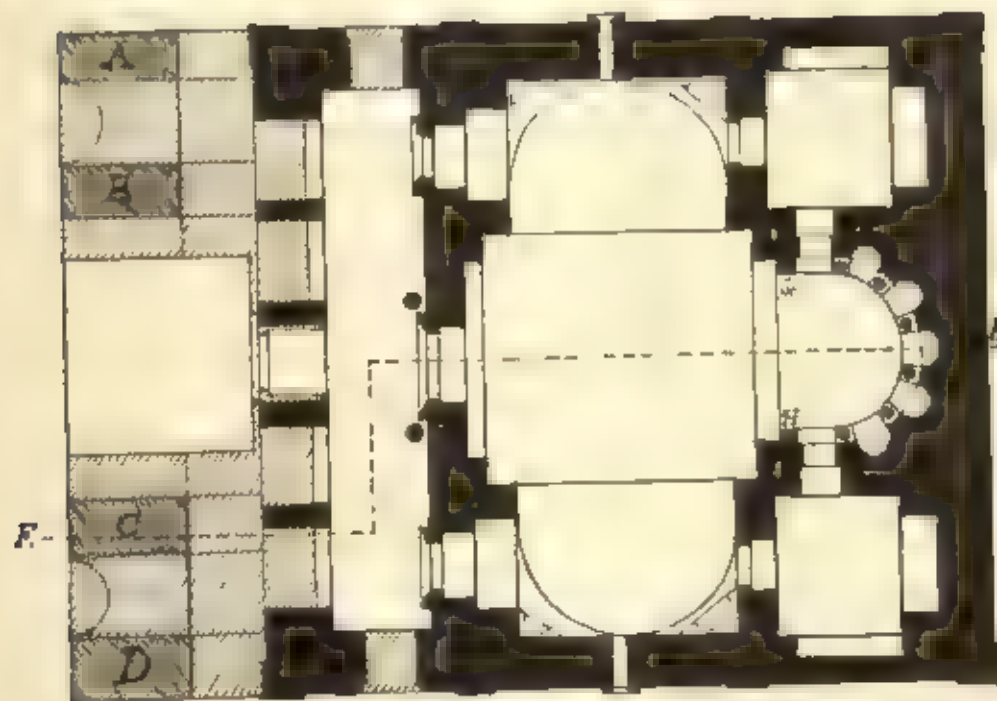
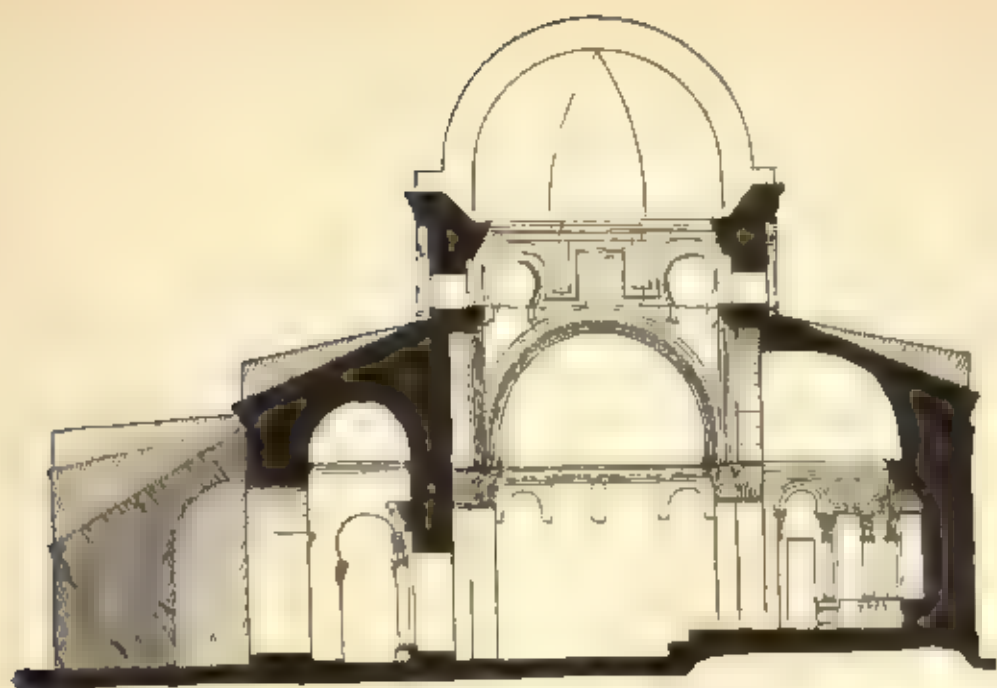


Fig. 4 — Église de l'Achra, à Jérusalem — Plan et coupe.

chrétienne primitive et byzantine de l'Afrique du Nord par des fouilles systématiques; il est donc permis d'espérer qu'elle portera le même intérêt aux reliques d'architecture chrétienne de la Syrie et de la Mésopotamie. Car, ici, il s'agit d'un art qui, en richesse d'idées constructives et en force productrice d'un style nouveau, est infiniment supérieur à l'art contemporain de l'Afrique du Nord et de tout l'Occident, un art qui est tout à fait l'égal de l'école d'architecture de Byzance et a poursuivi un but complètement différent (église Sainte-Sophie à Constantinople). Une exploration plus exacte des édifices les plus importants de l'art syro-mésopotamien est donc une des tâches les plus urgentes de l'histoire de l'art chrétien, car par elle seulement nous découvrirons le chemin qui conduit des temples de l'antiquité à l'art musulman et aux cathédrales de notre moyen âge occidental.

S. GUYER.

## BIBLIOGRAPHIE

---

ALEXANDRE MORET. — L'Égypte pharaonique (*Histoire de la Nation Égyptienne*, de Gabriel Hanotaux, t. II). In-4° de 634 pages avec 13 hors-texte en couleurs et nombreuses illustrations en noir. Paris, Pion, 1932.

Le savant professeur au Collège de France possède le don rare de renouveler complètement ses exposés historiques pour les adapter exactement à l'objet du moment. Cette histoire de l'Égypte pharaonique est un chef-d'œuvre de précision et de clarté, à la portée du grand public.

La précision s'affirme, notamment, par l'indication des termes égyptiens, par le soin avec lequel sont dressées les listes royales, par le souci de donner les dates sans lesquelles il n'y a pas d'histoire, aussi par le choix de l'illustration qui non seulement éclaire le texte, mais permet de l'abrégier. Les récentes découvertes, comme l'admirable ensemble de la pyramide de Zoser, édifiée par l'architecte Imhetep, qui mérita aussi d'être divinisé, sont mises en bonne place par un savant qui les a étudiées de visu. Le développement religieux et social est exposé par un maître qui n'a souvent besoin que de résumer ses propres travaux.

Une large place est faite aux rapports entre l'Égypte et l'Asie proche. L'expun-

sion des Égyptiens vers Canaan est attestée dès l'époque thinite (découverte à Byblos d'un vase au nom du roi Khasekemoui); elle s'affirme sous les V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> dynasties (p. 167). L'infiltration syrienne en Égypte prend une importance particulière après la VI<sup>e</sup> dynastie. On reproduit (p. 190) un curieux cylindre au nom de Khendy, roi de la VIII<sup>e</sup> dynastie : les influences asiatiques qu'on y décèle autorisent à se demander si Khendy n'est pas un Syrien maé en pharaon.

La XII<sup>e</sup> dynastie développe les relations politiques et commerciales de l'Égypte avec l'Asie antérieure. Tout en confirmant les renseignements transmis par les textes égyptiens, même les récits fanfarons de Sesostris, tout en mettant en évidence l'hégémonie de l'Égypte, les découvertes récentes de Byblos et de Ras Shamra permettent de reconnaître l'originalité des Asiatiques de Syrie (1); elles les montrent, sous les diverses influences subies, en possession au II<sup>e</sup> millénaire avant notre ère d'une civilisation remarquable, surtout dans les domaines littéraire et

(1) Pour prendre un exemple, la harpe trouvée dans le tombeau de Tiphsemouabi roi de Byblos (p. 263), n'est pas de travail égyptien, mais asiatique, comme l'a démontré M. Poitier.

religieux. Aussi, sur ce dernier point ne furent-ils pas entamés par les doctrines égyptiennes. On notera l'attitude de M. Moret au sujet du récit que fait Manéthon de la conquête du delta par les Hyksos : il n'hésite pas à en trouver confirmation dans les sources hiéroglyphiques.

L'Égypte reprit conscience d'elle-même avec la XVIII<sup>e</sup> dynastie, mais d'Amosis à Thoutmès I<sup>er</sup> les brillants raids ne donnent que des résultats éphémères. Thoutmès III, au prix de vingt campagnes, établit en Syrie la domination égyptienne. Dans les relations extérieures entretenues par la suite, la première place est justement accordée au Mitanni. Aménophis III épouse la fille d'Ariatama, roi du Mitanni, qui donnera naissance à Aménophis IV (Akhenaton). De là « l'union étroite du Mitanni et de l'Égypte pendant un siècle, la politique internationale des Aménophis III et IV, mais surtout l'esprit nouveau qui animera la pensée religieuse, l'inspiration artistique (1), et bouleversera les traditions ». En ce qui concerne la Syrie, l'organisation du protectorat égyptien est soigneusement exposée. À propos du culte unique et international d'Aton, M. Moret admet que ce « vocable dérive du sémitique Adon, seigneur

Les campagnes de Séti I<sup>er</sup> et de Ramsès II nous reportent encore en Syrie. Les stèles découvertes à Beisan et à Qadesh

sur l'Oronte, confirment les récits de campagne des Pharaons. On notera que M. Moret abandonne, en ce qui concerne l'Exode, l'opinion de Maspero, Peirce et Naville, pour rattacher cet épisode à l'expulsion des Hyksos.

Par ces indications on peut juger que la nouvelle histoire du savant professeur au Collège de France n'est pas un simple résumé de travaux antérieurs, mais qu'elle exprime sur nombre de questions des points de vue nouveaux.

B. D.

WILLIAM FOXWELL ALBRIGHT. — *The Archaeology of Palestine and the Bible* (Richards Lectures). Un volume in-8<sup>o</sup> de 233 pages. New-York, Fleming H. Revell Company, 1932.

Le savant professeur de langues sémitiques à la Johns Hopkins University a aussi occupé, de 1926 à 1929, la poste de directeur de l'« École Américaine de Recherches orientales » à Jérusalem, et il y a laissé son empreinte dans la méthode et la direction des études.

Le premier chapitre présente un clair et bref historique des découvertes archéologiques en Palestine, inaugurées en 1838 par Edward Robinson dont l'œuvre fut reprise par Clermont-Ganneau et la Palestine Exploration Fund. Une ère nouvelle s'ouvre en 1890 pour se terminer en 1914 ; elle débute par les fouilles de W. M. Flinders Petrie à Tell el-Hesi dans le sud-ouest de Juda. La chronologie fondée sur la céramique commence à faire son apparition, non sans susciter les railleries de Conder et le scepticisme de Nowack. Les fouilles de Macalister à Gézer (1902-1909), menées avec une grande maîtrise, appor-

(1) Cette inspiration vient du bassin oriental de la Méditerranée, car jusqu'ici rien ne permet d'affirmer que les Mitanniens aient possédé « le goût de la spéculation artistique » (p. 305). De même, il semble que les Mitanniens ont précédé dans le nord de la Syrie les Hittites et ne les y ont pas supplantés (p. 281 et 305).

tent une documentation abondante et décisive. Cette période est encore illustrée par les fouilles de Tell Ta'annek, de Tell el-Mutesellim (Megiddo), de Jéricho et de Samarie.

Depuis la guerre, une direction des antiquités a été instituée en Palestine, confiée au professeur J. Garstang, puis à M. Richmond, actuellement en fonctions. Une impulsion remarquable a été donnée aux recherches par le fait qu'en pratique, sinon en théorie, la moitié des objets découverts revient au fouilleur.

Les belles découvertes de Beisan, la reprise sur un plan méthodique des fouilles de Megiddo, les recherches à Jérusalem, la *discovering site*, la reprise des fouilles de Jéricho, de Sichem et d'autres sites de moindre importance, sans compter le dégagement des ruines de Djérah et les explorations des préhistoriens, qui ont pris une grande importance, forment un lot remarquable de travaux menés avec autant de compétence que de zèle et de persévérance.

Comme exemple, M. Albright expose les recherches méthodiques qu'il a conduites à Beït Mersam, site qu'il identifie à la biblique Debir ou Kiriat-sépher. Pour ce chapitre, tout au moins, quelques illustrations auraient utilement complété le texte.

Dans une troisième partie, l'auteur montre les éclaircissements que l'archéologie apporte à l'étude de l'Ancien Testament. La place lui a manqué pour embrasser ce sujet dans toute son ampleur; mais il a choisi quelques exemples et il les traite avec cette connaissance intime du sujet et cette perspicacité qui donnent tant d'intérêt à ses hypothèses. La grande lacune de cette recherche — dont per-

sonne n'est responsable — tient au peu de textes découverts jusqu'ici sur les chantiers palestiniens.

H. D.

AMELIA HERTZ. *Die Kultur um den persischen Golf und ihre Ausbreitung* in-8°, 152 pages, 3 planches. Leipzig, 1930.

Mlle A. Hertz a repris, en les développant, les études publiées précédemment par elle dans différentes revues : *Die protoelamitischen Kulturen und ihre Beziehungen zu Mesopotamien*, dans *Die Saalburg*, 3, 1928; Les Sources de la Civilisation sumérienne, dans *Revue Archéologique*, 1928, p. 90-104; Les débuts de la géométrie, dans *Revue de Synthèse Historique*, 1929, p. 29-54; Le décor des vases de Suse et les Écritures de l'Asie antérieure, dans *Revue Archéologique*, 1929, p. 217-234. Développement, mais aussi effort de synthèse infiniment louable. D'autant plus qu'en 1929 (p. 140), l'auteur ne disposait pas encore des résultats précieux des fouilles systématiques qui exploreront les couches profondes des sites comme Warka ou Tello. C'est pourquoi, dans l'excellent revue qu'elle donne des sites mésopotamiens, Mlle A. Hertz, qui connaît bien les chantiers de Kish, Ur, El-Obeïd, Erida, Sharuppak, Nippur, Adab, Lagash, Surghul, El-Hibba, ne pouvait pas encore consacrer un paragraphe à Warka, où les travaux du docteur Jordan ont abouti à une classification stratigraphique qui est un modèle du genre (\*).

De même pour Tello, puisque l'auteur

\* Voir *Syria*, XII, p. 226.



on est resté à la documentation fournie par les quinze premières campagnes (de Sarzac, Gros) et déclare qu'on ne peut voir une séparation entre les constructions de la dynastie d'Ur-Nina et les bâtiments de « la plus ancienne culture ». Et pour cause, puisque cette « culture » archaïque n'avait pas encore été retrouvée. Il a fallu les sondages de l'abbé de Genouillac au Tell de l'Est (1929), puis de nouveaux travaux au cœur de la ville (1930-1931), pour s'apercevoir que Tello ne faisait pas exception et que toutes les cités sumériennes recouvraient un habitat caractérisé par cette « céramique de pâte jaune-verdâtre fine, décorée en noir sans engobe » (Contenau, *R. As.*, 1932, p. 34). Quand Mlle Hertz écrivait, on pouvait penser que le fameux vase de style Suse II, trouvé par Gros à Tello, avait été importé d'Elam (p. 34). Maintenant, cela paraît inutile, car nous sommes mieux documentés.

Les difficultés ne sont d'ailleurs pas dissipées, dès l'instant où l'on s'essaye à mettre en parallèle Elam et Mésopotamie. L'auteur admet, ce qui n'est plus contesté, l'extension en Elam et en Mésopotamie, d'une civilisation sensiblement homogène, protoélamite I (Suse I). Arrivent ensuite « les gens de Moussian », puis les Proto-Elamites II (Suse II), enfin « les Barbares ». On a reconnu les Sumériens, sous cette appellation un peu trop énergique, à notre sens, car l'absence de peinture sur une céramique ne suffit pas, sans doute, pour classer dans une sphère de brutalité et d'incohérence une civilisation qui rayonna de l'éclat que l'on sait.

Cette réserve faite, il est évident que les Pré-Sumériens (peut-être sont-ils des

Sumériens?), ont reconstruit, aussi loin que nous remontons vers les origines, tout le pays du Taurus à l'Elam. La céramique peinte mésopotamienne, de l'âge dit d'El-Obeid, se rapproche assez bien de celle de Moussian, postérieure à Suse I, mais il n'est pas encore définitivement établi, croyons-nous, qu'elle ne soit pas, dans les couches les plus basses, synchronique avec la céramique de Suse I, elle-même. Le décor des bouquetins que nous avons trouvé à Tello, dans la campagne 1931-32, est, à notre sens, beaucoup plus proche de Suse I que de Tépé Moussian. Il y a plus : on a trouvé, cette année, à Suse et à Tello, des figurines semblables, celles qu'en Mésopotamie on rattache aussi à l'âge d'El-Obeid, figurines d'hommes, avec épaules en « ailes d'oiseaux ». Il convient d'enregistrer toutes les concordances, car, même après les trouvailles de ces dernières années, le matériel est encore trop sommaire pour ne pas inciter à la prudence. A Warka, le docteur Jordan, dans la couche la plus profonde du site, trouve la poterie peinte d'El-Obeid. A Tello, sous la couche d'El-Obeid, nous croyons avoir repéré une céramique non peinte, plus archaïque que la précédente. Qui sait si, à Suse, on ne trouvera pas aussi une civilisation plus archaïque que celle connue par les vases du premier « vie ».

En tout cas, on ne peut plus désormais séparer Elam de Mésopotamie et Mlle A. Hertz est dans la bonne voie quand elle étudie parallèlement la civilisation de ces deux pays. Elle semble avoir regardé en même temps du côté de la Grèce. Cela est peut-être un peu un peu convaincant.

YVONÉ PARROT.

H. H. NELSON, & C. SERLE, J. A. WILSON, etc. — *Medinet Habu*. I. II, pl. 35-136. *Later historical records of Ramsès III* (The Univ. of Chicago Oriental Institute Publications, IV. Inf. de x pages et 76 planches. Chicago. Univ. of Chicago Press, 1932.

L'animateur qui est le professeur James Henry Breasted, assisté pour les publications de l'Oriental Institute par M. Th. G. Allen, peut se féliciter des incomparables résultats qu'il a obtenus en associant étroitement archéologues, photographes expérimentés et dessinateurs de talent dans les relevés de Medinet Habu. Ce volume l'emporte peut-être encore sur le premier (*Syria*, XII, p. 173).

Telles reproductions photographiques, comme celle de la planche 38 ou celle de la planche 60 (intérieurs de colonnades), avec leurs ombres transparentes qui ne dérobaient aucun détail, sont le fruit d'une habileté consommée.

Pour l'étude, les relevés au trait apportent leur indispensable contribution. Les détails, reproduits en couleur, révèlent la richesse du décor ou, comme les lètes de Shardana (pl. 43, c), de guerriers nubiens (pl. 65, a), d'asiatiques et de Libyens (pl. 100), aussi la planche 129 en noir, constituent de précieux documents ethnographiques.

Nous appelons l'attention des dessinateurs sur l'intérêt qu'il y a à bien déterminer, quand cela est possible, le harnachement des chevaux attelés en char, car c'est une question controversée.

La planche 89 nous donne, pour la première fois, une vue exacte des enceintes de Tanis assaillies par l'armée égyptienne. Déjà la première enceinte, entourée d'un

fossé rendu avec un curieux essai de perspective, a été envahie par l'ennemi, à l'aide de celui des Dansl'enceinte intérieure les indigènes prodiguent les invocations aux dieux et brûlent de l'encens. Les anciennes reproductions rendaient ce brûle-parfum — qui ressemble au vase, en terre cuite, dit coupe à champagne — sous la forme d'un trident qu'on a été entraîné à rapprocher des tridents trouvés dans les tombes de la XII<sup>e</sup> dynastie à Byblos. Voir aussi planche 90 à gauche et en haut, et planche 93. Par ces quelques indications on jugera combien ce volume offre de l'intérêt pour documenter les guerres égyptiennes en Syrie.

H. D

J. CANTREAU. — *Le Nabatéen*. II. Choix de textes. Lexique. Un vol. in-8° de 225 pages. Paris, Ernest Leroux, 1932.

L'auteur n'aura pas été long à nous donner le second volume de son étude (I. très fouillée. Il comporte un choix de textes avec fac-similé et un lexique. Ce dernier est complet et c'est là un travail qui demandait non seulement beaucoup d'application, mais aussi une connaissance peu commune des langues sémitiques, car M. Cantreau ne s'est pas contenté de renvoyer aux textes nabatéens, comme l'a fait Lidzbarski, il fournit sur chaque terme des indications lexicographiques précises. Ce travail rendra de grands services.

Le lexique apporte quelques correctifs aux traductions ou transcriptions des textes reproduits. Ainsi la transcription *Budar*, à la page 16, ne paraît pas être maintenue dans le lexique.

\* Pour le tome I, voir *Syria*, XII, p. 182.

Le très utile inventaire est suivi de remarques sur le vocabulaire où, notamment, M. Cantineau reprend la question de la terminaison en *waw* de maint nom propre nabatéen. Partie de ces noms propres seraient des abréviations de noms théophores. La comparaison avec l'hébreu *Shetomok* est mal choisie, car ce dernier n'est probablement pas un nom théophore, mais une réduction de *Shetomôn*, comme *Shilô* de *Shilôn*. Et cette chute du *noun* final appuie singulièrement la théorie de Noeldke, que M. Cantineau tente de réfuter, d'après laquelle le *waw* final nabatéen correspond à *-our* arabe, probablement parce que l'*n* final n'était plus perceptible. Certains *diptotes* ont pu être contaminés par cette coutume; quant aux exceptions, elles ne prouvent rien, car les scribes nabatéens n'en sont pas à une fantaisie près. Le fait n'est pas arabe et c'est par hasard que l'arabe conserve la graphie nabatéenne *'Amrou(n)* et aussi *Iourou(n)*, car, régulièrement, ce dernier s'écrit avec un *waw* final.

Pour les conclusions qu'on peut tirer de cette étude sur la position du nabatéen par rapport à l'arabe, on notera que M. Cantineau (p. 177 et suiv.) et Marcel Cohen (p. 219-220) ne sont pas d'accord.

Les textes repris dans cet ouvrage n'appellent que peu d'observations.

P. 6 (CIS, II, 334). Comme l'a proposé Cantineau, il faut lire à la ligne 3 « ses ent, ite », non « ses fils », puisque des filles sont mentionnées. Notamment Hagiro paraît être celle qui devint reine de Nabatène, d'après le texte de la page 10 (*Répert. Épigr. sem.*, 1434).

P. 13. L'emploi de *birta*, forteresse, pour désigner un temple, semble une consé-

quence de cette pratique syrienne qui consistait non seulement à entourer le terrain sacré d'une haute et forte muraille, mais aussi à flanquer l'entrée de deux tours.

P. 20. M. Cantineau a pensé résoudre les difficultés d'interprétation des épigraphes du cippe de Dimer (CIS, II, 161, en lisant, au-dessous du buste placé à droite de celui d'Haniou: *X, fils de Y*. C'est doublement impossible, d'abord parce que le buste est celui d'une femme, ensuite parce que la pierre porte manifestement, à la suite d'un nom propre mutilé: *antih* (non *atih* comme note le Corpus), donc « sa femme ». Le nom propre tel qu'il subsiste n'est certainement pas celui de Gadlo, qui a affranchi Haniou et lui a donné ces deux fils qui sont son orgueil, Adramou et Neqidou. Il s'agit plutôt de la femme d'Abd-Malikou. En effet, la seule solution acceptable est celle du Corpus où le buste le plus dégradé, peut-être dès l'antiquité, en réaction contre l'autorité du stratège, doit être celui d'Abd-Malikou, le stratège, qui avait adopté les deux fils de Haniou et avait associé l'aîné à sa charge. À gauche est le buste de la femme d'Abd-Malikou. Puis Haniou et ses deux fils. Le sixième et dernier buste est celui d'une femme: au-dessous, deux caractères subsistent qui n'ont pas été signalés, soit *ni* qu'on peut compléter [*a*]u[*i*th] « sa femme », c'est-à-dire, probablement, « Gadlo, sa femme », la femme de Haniou.

Signalons, enfin, ce qui n'a été relevé par aucun des nombreux épigraphistes qui ont traité de ce texte: un des angles du cippe de Dimer est entaillé en forme de cadran solaire. Ce cadran étant orienté, le buste de Haniou se présentant en plein

soleil et celui qui regardait le cadran portait naturellement les yeux sur les bustes d'Hannou et d'Adramou, son fils devenu stratège.

P. 34-35. Est-il utile de distinguer Qisâ et Qisâh? Nous devons avoir deux graphies différentes du nom divin (à ajouter à la liste de p. 170) qu'Euting a reconnu dans 'Abd al-Qais et Imrou l-Qais.

R. D.

**Corpus Inscriptionum Semiticarum.** Pars secunda, inscriptiones aramaicas continens. Tomus III, fasc. primus. Un vol. in-4° de 336 pages (les planches correspondant à ce fascicule seront jointes au fascicule suivant. Paris, Imprimerie nationale, 1926. Dépôt chez C. Klincksieck.

Ce fascicule, paru en 1922, groupe 336 textes palmyréniens soigneusement colligés, traduits et commentés avec la maîtrise que M. l'abbé J.-B. Chabot a acquise par un long commerce avec ces documents. En présentant son ouvrage à l'Académie des Inscriptions, qui édite le *Corpus des inscriptions sémitiques*, le savant auteur a signalé que ce fascicule était en pages depuis 1926. L'atlas des planches, retardé par l'insuffisance des crédits, paraîtra avec le second fascicule qui contiendra 380 numéros. Les inscriptions découvertes à Palmyre dans ces dernières années, notamment celles publiées par MM. Ingholt et Cantineau, justifieront l'établissement d'un troisième fascicule.

En tête de ce recueil on trouvera la bibliographie, antérieure à 1924, concernant la découverte et l'étude des textes palmyréniens. Puis viennent les inscrip-

tions découvertes en Grande-Bretagne, Italie, Europe orientale, Numidie, Égypte, aux environs de Palmyre et, enfin, à Palmyre même.

Le premier texte présenté, parmi ceux sortis du sol de la métropole du désert, est la fameuse loi fiscale bilingue, grecque et palmyrénienne. L'abbé Chabot en avait déjà donné la traduction et le commentaire dans *Choix d'inscriptions de Palmyre* (1922). M. J.-G. Février en a naturellement traité dans son *Essai sur l'histoire politique et économique de Palmyre* (1931).

Puis viennent les textes honorifiques, les dédicaces votives avec (p. 154) la reproduction des diverses formes de cippes, enfin les nombreux textes funéraires.

Dans 3927, l'estampage — l'absence des planches est fort gênante — montre, paraît-il, des traces très nettes de la copule: « et (à) Gad Taimai », comme d'ailleurs dans le grec. La conjecture de Clermont-Ganneau identifiant Malakbel au Gad Taimai ne peut donc être maintenue.

Dans 3955, il ne semble pas qu'on puisse supprimer la mention du dieu Rahim et corriger en *dhl*.

3946 et 3971, la lecture *mdnha* au lieu de *mdala*, qui était couramment admise, est due à un nouvel examen de la pierre par M. Cantineau, que confirme d'ailleurs la copie de Waddington; voir *Comptes rendus Acad.*, 1930, p. 317. Le titre de Odeirath, roi de Palmyre, était donc: « Roi des rois et corrector totius Orientis ». Il réunissait ainsi un titre oriental à un titre occidental.

3973, il est peu probable que les Palmyréniens aient mis des troupes à el-Hira. Par suite, *hirta* semble indiquer ici

la citadelle de 'Ana. Cette dernière est dans une île de l'Euphrate; c'est pour quoi, sans doute, il y avait lieu de distinguer la citadelle, dans l'île, et le camp dans la plaine arrosée par l'Euphrate.

7976 donne la dédicace à Arsou et à Azizos qu'on avait rapprochées à tort d'un bas-relief funéraire. Les dieux paraissent monter l'un à chameau, l'autre à cheval.

3992: entre l'opinion qui identifie le dieu anonyme des dédicaces palmyréniennes avec Be'elshamin et celle qui y reconnaît Bel, M. l'abbé Chabot penche pour la première. C'est aussi la conclusion de M. Fevrier, *La religion des Palmyréniens* (1911), p. 120-127, qui s'appuie notamment sur un texte nouveau publié par M. J. Cantrean, *Inscript. palmyr.*, dans *Revue d'Assy.*, 1930, n° 10. L'inspiration juive de la formule: « A celui dont le nom est béni à jamais » n'est pas douteuse. M. Chabot note (*Chor. de textes*, p. 77 et s.) que la vogue de ces dédicaces à Palmyre date de l'érection des trois grands autels, à l'est de la ville, élevés en mars 111 aux frais du Géc palmyrénien.

R. D.

REZÉ MOUKKOK. — *Le Nahr el-Kalb* (Fleuve du Chien). Guide archéologique. Une plaquette in-12 de 34 pages et 8 planches hors texte. Beyrouth, Imprimerie catholique, 1932.

Ce guide ne sera pas seulement un agréable souvenir d'une excursion classique pour les touristes qui visitent Beyrouth, il sera utile aux historiens et aux archéologues auxquels il apporte des éclaircissements sur un des sites archéologiques les plus curieux qui subsistent en Orient.

Les dix-sept stèles cupestres qui ont été gravées à l'embouchure de l'ancien Lycos, depuis l'époque de Ramsès II jusqu'à nos jours, sont localisées et présentées avec clarté (1). La difficulté de ce passage est marquée par les traces de quatre routes: celle qu'ont suivie les armées égyptiennes et assyriennes, la voie romaine due à Caracalla, *montibus inhumantibus Lycos flumini caesis, viam delatavit per legionem III Gallicam*, la route moderne et, plus bas encore, la voie du chemin de fer. On s'accorde à reconnaître, dans le promontoire si difficile à franchir, le *Baalran* de Salmanassar II ou ce monarque nous dit avoir dressé sa statue (2). L'appellation du lieu signifie « le Baal du Cap ».

Le P. Mousterde a utilisé pour cet exposé la grande expérience du P. Ronzevalle. Dans le texte grec (n° XI), il a reconnu la mention de Proclus, gouverneur de Phénicie, en 382, personnage peu recommandable qui périt avec son père, Tatien, en 393, de la main du bourreau.

Ni le P. Ronzevalle, ni le P. Mousterde n'acceptent que le bloc de rocher taillé en forme de socle, reproduit planche IV, et où récemment encore K. Galling a voulu reconnaître la base d'une statue assyrienne (3), ait supporté autre chose

(1) Ces monuments ont été l'objet de nombreuses publications, la plus récente et la plus complète est celle de F. H. WILHELM, *Die Denkmäler und Inschriften an der Mündung des Nahr el-Kalb*, Berlin, 1932.

(2) Le P. MOUSTERDE, *op. cit.*, p. 21, semble écarter le nom d'Atalor proposé par Unger. HOSCHMANN, dans *Panly-Wissowa*, s. Syria, 1891, place la montagne Atalor à l'embouchure de l'Oronte.

(3) KURT GALLING, *Archiv für Orientforsch.*



qu'une borne milliaire analogue à celle du recueil de Waddington, n° 1847 (C.I.L., III, 209). En tout cas, la jolie légende rapportée par le chevalier d'Arvieux n'explique pas le nom de Lycos qui est plutôt une entité mythologique (1).

Les phototypies sont réassées. Il faut rapprocher la vue de l'aqueduc de Heyrouth, donnée planche VII, du dessin de Montfort reproduit dans Syria, II, p. 71, figure 18.

II. 1)

**ROSTOVZEFF.** Seleucid Babylonia, *Bulles and seals of clay with Greek inscriptions* (Yale Classical Studies, t. III), New Haven, 1932, 113 pages et 11 planches.

Au début de sa carrière, M. Rostovtzeff s'est fait connaître en France par son catalogue des plombs antiques de la Bibliothèque Nationale, empreintes dont il a montré l'intérêt pour l'histoire économique de l'Empire romain. Il a toujours excellé à tirer d'humbles trouvailles archéologiques des conclusions d'une vaste portée. Il nous donne une preuve nouvelle de cette perspicacité évocatrice, dans l'intéressant travail qu'il a consacré aux bulles et sceaux de terre cuite découverts dans les ruines de Warka, l'ancienne Orchoï ou Erak, et dispersés dans de nombreuses collections d'Europe et d'Amérique. Dans la foule de ces empreintes, il s'est attaché surtout à celles

qui n'étaient pas de simples cachets privés, mais avaient un caractère officiel. Les actes royaux étaient passés dans le creux des bulles, comme une serviette dans un anneau, et la marque, qui était apposée sur la glaise, servait à les authentifier. Ces minuscules monuments figurés se répartissent sur les règnes des souverains qui ont régné depuis Antiochus III jusqu'à Démétrius II, plus précisément des années 223 à 160, époque où la Mésopotamie tomba au pouvoir des Parthes. Ils portent tantôt une effigie royale, tantôt une image divine, tantôt des symboles divers, et sur la plupart se lit une brève légende, dont la plus fréquente est  $\chi\rho\omicron\sigma\upsilon\lambda\lambda\alpha\sigma\iota\sigma\tau\omicron\varsigma$  "Ορχων. Cette légende fournit à M. Rostovtzeff l'occasion de préciser ce qu'était le  $\chi\rho\omicron\sigma\upsilon\lambda\lambda\alpha\sigma\iota\sigma\tau\omicron\varsigma$ , le bureau d'enregistrement des actes, dans les monarchies asiatiques, où les « ciréophylakes » sont, non pas des magistrats ou employés municipaux, mais des fonctionnaires royaux. D'autres inscriptions de ces petites terres cuites sont relatives au paiement des impôts : elles indiquent des reçus donnés par le receveur des contributions, et elles nous instruisent du système de taxation, encore si mal connu, des Séleucides. Quatre impôts sont mentionnés : la gabelle ( $\alpha\lambda\iota\eta\eta$ ) (1), la taxe sur l'importation ou l'achat des esclaves ( $\epsilon\upsilon\delta\epsilon\pi\alpha\tau\epsilon\delta\iota\alpha\sigma\iota\varsigma$ ), le droit de mutation perçu sur les ventes ( $\epsilon\pi\alpha\upsilon\iota\sigma\iota\varsigma$ ) et la contribution établie sur les barques des

chung, VII (1931), p. 30, suppose qu'un lion aurait servi de base à la statue d'un dieu ou d'un monarque.

(1) *Revue de l'Hist. des Religions*, 1931, II, p. 393 et 405.

1. P. 82, n° 9 aux passages cités sur l' $\alpha\lambda\iota\eta\eta$ , la gabelle, plusieurs fois mentionnée au même temps que le  $\varphi\omicron\lambda\iota\sigma\iota\varsigma$   $\tau\epsilon\lambda\epsilon\sigma$ . Il est curieux d'ajouter Jos. H. XII 4 où l'on lit  $\alpha\lambda\iota\omega$  au lieu de  $\epsilon\lambda\iota\omega$  des éditions (Cf. *Mémoires Acad. Pont. Rom. Archéol.*, t. III, 1937, p. 92, n° 63).



passages de l'Euphrate (αἰόλιον Εὐφράτου).

Des bulles et sceaux de terre cuite ont été en usage dans plusieurs colonies grecques d'Orient. On en a recueilli un grand nombre à Séleucie du Tigre et M. Mac Dowell en a dressé dans un *Excursus*, une liste provisoire, déjà copieuse. On en trouvera certainement ailleurs encore quand on fouillera d'autres cités macédoniennes. M. Rostovtzeff a insisté avec raison sur la lumière que jettent ces modestes cachets sur la politique des rois d'Antioche et leurs efforts pour helléniser la Babylonie. « Les documents cuneiformes régnoient encore en maîtres à Orchoï du temps des premiers Séleucides; ils baissent graduellement en retraite sous Antiochus III et ses successeurs devant les actes grecs sur parchemin ou sur papyrus. »

On sait de quel secours ont été les monnaies pour reconstituer l'histoire des diadoques asiatiques, sur lesquels les dérivans anciens sont presque muets. A côté de la numismatique, une nouvelle science vient de naître, la sigillographie des Séleucides. Elle ne nous fournira pas de données moins précieuses sur le grand empire oriental, dont l'administration, comme la civilisation, est encore pour nous remplie d'obscurité.

FRAZS CROMB.

LOUIS HAUTECEUR et GASTON WIET

*Les Mosquées du Caire*. Un vol. n° 1 de texte de 379 pages et un vol. in-4° de 247 planches. Paris, Ernest Leroux, 1932.

Une heureuse fortune a offert aux deux savants auteurs l'occasion d'une collaboration féconde qui a abouti à une œuvre

remarquable. Certes, les travaux préliminaires ne manquaient pas; mais il restait à tirer parti d'une confrontation générale des monuments pour les intégrer dans l'histoire générale de l'art. M. Wiet a fourni le solide appui d'une connaissance approfondie des textes (1); M. Hauteceur a étudié sur place chaque monument religieux. Les deux parties dont se composent ainsi l'ouvrage, les faits et les œuvres, s'harmonisent parfaitement. Décidément, l'« histoire de l'art », si décrite par certains, n'est pas près de céder la place.

L'étude des monuments dans leur cadre historique a même ici une importance particulière en ce qu'elle réagit fortement sur les conclusions historiques elles-mêmes. Elle apporte la démonstration de l'influence dominante de l'étranger en Égypte. Si, au moyen âge, « le Caire fut le centre d'une civilisation littéraire, artistique et religieuse, dont le rayonnement dépassa les frontières de l'Égypte », on ne peut « en attribuer tout le mérite aux Égyptiens eux-mêmes ».

Il est reconnu aujourd'hui — et la magnifique exposition persane de Londres, sur laquelle nos lecteurs ont eu les prévisions de M. G. Wiet, en a apporté une démonstration publique, — que la Perse « fut la grande éducatrice des musulmans, et non seulement dans le domaine de la littérature, mais dans ceux de l'art et de l'administration ».

(1) Très justement, M. Wiet n'a pas imposé au lecteur l'utile fatigue d'une transcription savante des noms propres. Dans quelques cas il eût pu conserver la graphie usuelle. Pourquoi dire le « calife Oumar » alors qu'on écrit « Bonaparte » et « omeyyade » ? « Balbek » surprendra le lecteur habitué à « Baalbek ».

A côté de cette influence intellectuelle persane, il faut noter la puissance militaire des Turcs qui aura pour effet d'assurer l'indépendance des divers États musulmans. Le Turc possède un sens et une tradition de gouvernement qui manquent totalement à l'Arabe.

Ahmad ibn Touloun était un Turc, qui passa sa jeunesse à Samarra, alors depuis 836) siège de la cour abbasside. On s'explique que la mosquée d'Ibn Touloun, au Caire, soit, dans son plan général et dans sa décoration, une réplique de la mosquée de Samarra.

L'intermède des Fatimides chutes, venus de Tunisie, se signale par la fondation du Caire actuel (969), et par celle de la mosquée El-Azhar, achevée en 972, aussi par un développement artistique des plus remarquables, où les Coptes jouent, d'ailleurs, un rôle important notamment dans les tissus et les bois sculptés. Grâce à la tolérance dont ils bénéficiaient, les Coptes connaissent une ère de prospérité, ce dont témoigne le magnifique entretien de leurs églises et de leurs couvents à cette époque.

Les Ayyoubides, installés par Saladin, d'origine kurde, constituent une puissance militaire qui supprime le chisme et institue la *madrasa*. Ils introduisent des formes architecturales et une décoration nouvelles; ils suppriment l'écriture coufique dans l'épigraphie monumentale.

Avec les Mamlouks, à partir du milieu du xiv<sup>e</sup> siècle, la situation devient paradoxale. C'est le règne de l'intrigue et de l'assassinat, une période de faide voire à peine les habitudes d'irrigation et de débâche. Et cependant, cet agglomérat de Turcs, de Circassiens, de Grecs, d'Albanais, de Kurdes et de Turcomans réussit

à fonder un grand empire, tout au moins au xiv<sup>e</sup> siècle où l'Égypte connaît une ère brillante. Le Caire devient vraiment le centre de l'islamisme quand un rejeton de la famille abbasside s'y réfugie pour faire figure de pontife suprême.

Nous avons insisté sur cet exposé historique qui complètent une étude du commerce et des produits de luxe fabriqués en Égypte, une chronologie des édifices, une liste des maîtres d'œuvre et des matériaux, l'institution des *wakfs*, une discussion sur l'interdiction des images et un curieux tableau des fêtes, parce que, très au courant des textes et les utilisant constamment, M. Wiet n'en est cependant pas l'esclave; il fait vraiment œuvre d'historien.

M. Hauteceur s'est assimilé avec une rapidité étonnante, lors de son séjour en Égypte, les travaux antérieurs et les particularités des lieux de culte musulmans du Caire.

La mosquée d'Amar, qui perpétue le nom du conquérant musulman de l'Égypte, fournit l'occasion de discuter le plan primitif des mosquées, l'installation du minbar, des minarets et du mihrab. La mosquée d'Ibn Touloun illustre l'influence de Samarra jusqu'à bien que reconstruite en pierre, dans le minaret en forme de tour à spirale. Toutefois, il n'y a là aucun souvenir de la ziggourat, qui est construite sur un autre plan et où l'on accédait d'une tout autre manière.

Les constructions des Fatimides sont soigneusement étudiées, la primitive mosquée el-Azhar, celle d'el-Hakim, les mausolés des Sah' Banat, la mosquée de Gouyouchi, etc., aussi les portes de l'enceinte fatimide (1087-1091) où s'affirme l'influence syrienne, ce qui ne doit pas

surprendre, puisque son créateur Badr Gamali avait longtemps guerroyé dans le nord de la Syrie où dominaient les influences byzantines. De là, remarquait déjà Van Berchem, « cette apparente anomalie d'une enceinte presque entièrement byzantine en plein Caire fatimide, où l'architecture religieuse trahit tant d'influences persanes ».

Après avoir pesé avec soin les influences subies par les constructions fatimides, M. Hauteœur note que tous les éléments empruntés tendent à se fondre, pas complètement, cependant. « Cet art composite qu'est l'art musulman affecte des caractères qui permettent de distinguer les édifices du Caire des monuments du Maroc, de l'Égypte, de l'Asie Mineure, de l'Iran ».

Sous les Ayyoubides (1171-1250), les procédés de construction de l'époque précédente se continuent. La brique reste en usage, surtout dans les parties hautes des édifices. Ils demeurent fidèles aux deux formes d'arc habituels à l'époque fatimide, l'arc brisé mésopotamien et l'arc persan. « Les trompes se multiplient ainsi que le décor incisé sur plâtre. Saladin apporte de Syrie le type de fortification qui constituera la citadelle du Caire et ce compromis entre la maison particulière et la mosquée dont témoigne la madrasa qui ne trouvera, d'ailleurs, son style définitif qu'avec les premiers Mamlouks ».

Les Mamlouks construisent de superbes tombeaux, des mosquées, des madrasas qui tendent à supplanter les mosquées. Le problème de l'origine du plan cruciforme adopté pour la madrasa ne paraît pas encore résolu. M. Hauteœur admet des origines complexes : « la madrasa em-

prunte à la maison son ordonnance autour d'une cour, à la Perse ses iwans vôtés, à la maison syro-égyptienne ses portiques observés en Syrie, mais généralement absents au Caire. » Parmi les madrasa cruciformes du xiv<sup>e</sup> siècle, celle de Sultan Hasan se signale par sa grande et belle ordonnance.

M. Hauteœur n'a pas manqué d'être frappé du synchronisme des arts occidentaux et orientaux au moyen âge. Et voici ce qu'il observe dans la décadence de l'époque mamlouke : « Comme l'architecture flamboyante à la même époque et pour les mêmes causes, l'architecture musulmane, après avoir tiré toutes les conséquences de ses prémisses, après avoir étalé sans retenue toutes ces richesses, dégénérât. Elle dégénérât parce qu'elle cessait d'être une architecture pour n'être qu'un art décoratif. En Occident, la Renaissance allait renouveler les sources d'inspiration, au Caire, la conquête ottomane va apporter des modèles nouveaux. Toutefois, la décoration fut incapable de se relever ».

Un volume de planches ajouté à cette œuvre solide et captivante la valeur d'une documentation de choix.

R. D.

## PÉRIODIQUES

GEORGES PLOIX DE ROTBOU. **Le Musée national d'Alep**. Catalogue sommaire (ext. de *Revue archéol. syrienne*, 1932). Éditi. française (in-8° de 48 pages et nombreuses fig.) et édit. arabe, Alep, Société archéologique, 1932.

Le Musée d'Alep, dont nous avons signalé la récente installation, a trouvé

en M. Ploix de Retrou un conservateur actif et avisé, dont la première préoccupation a été de présenter aux visiteurs un catalogue sommaire et cela en deux éditions, l'une française, l'autre arabe. C'est qu'en effet, le Musée d'Alep, qui réunit les trouvailles faites en Syrie et antérieures à l'époque grèque, offre des pièces qui, par leur nouveauté, nécessitent quelques explications.

Nous souhaitons à cette très utile publication un vif succès qui permettra d'en donner une nouvelle édition, peut-être plus complète et où serait indiquée, pour chaque objet, la principale référence bibliographique.

H. D

**RABÉ MOUTAOUK.** — *Inscriptions grecques de Souweida et de Ahiré. Mission épigraphique et relevés archéologiques en Syrie (1931). Extr. de Mélanges de l'Université Saint-Joseph. XVI, 3. Gr in-8° de 45 p. et 2 pl. Beyrouth, Imprimerie Catholique, 1932*

On trouvera là, avec des précisions nouvelles, les deux textes dont nous avons signalé la première publication (*Syria*, XIII, p. 226).

Parmi l'ample moisson épigraphique dans la moyenne vallée de l'Oronte, notons un nouvel examen de la borne de El-Bara (notre *Topogr. hist. de la Syrie*, p. 181) qui modifie la lecture de Protonce. Malheureusement, le nom de la komè n'est pas très net. Le P. Moutarde penche pour *Kapr[op]jèrôn* plutôt que *Kapr[at]jèrôn*. Dans ce cas, le vocable s'accorderait avec le nom syriaque de la localité *Kafra d'barid*.

R. D.

**G. A. HARRIS.** — *Inscriptions et legats in Syria, dans American Journal of Archaeology, 1932, p. 287-289*

L'auteur aboutit à la même conclusion que M. H. Ingholt, *Syria*, 1932, p. 280, à savoir que sur le milliaire découvert à Karak-Vouh par le P. Ronzevalle, il faut lire le nom du légat : *MANIUS*.

**PAUL PERDRIET.** — *De la véronique et de sainte Véronique. Extr. du Seminarium Kondakovianum, V. Prague, Institut Kondakov, 1932.*

Cette étude, très fouillée, abonde en renseignements précis sur l'existence imaginaire de sainte Véronique et sur le développement de son culte jusqu'à Paris et en Aquitaine. Mais il importe de noter ici que les reliques qui marquent le point de départ des légendes de la sainte, sont des reliques syriennes originaires de Hiérapolis et d'Edesse.

En effet, avant d'être apportée à Constantinople, la Sainte Face ou *mandylion* fut conservée à Edesse pendant près d'un millénaire. Cette relique avait guéri de la lèpre le roi d'Edesse, Abgar.

On raconte que les gens qui portèrent de Jérusalem à Edesse « le *mandylion* » envoyé par Notre-Seigneur au roi Abgar, s'étaient arrêtés à Hiérapolis, dans une briqueterie, pour y dormir; craignant d'être dérobés, ils avaient caché « nuit-là la précieuse étoffe sous une brique plate; et voici que, en se réveillant, ils trouvèrent que le *mandylion* avait, comme dirait un photographe, « impressionné » la brique et que celle-ci portait la reproduction de la Sainte Face. »

R. D.

M. BLANCHENHORN. — *Geologie Palästinas nach heutiger Auffassung* (extrait de *Zeitschr. d. deutschen Palästina-Vereins*, t. LIV, 1931). Leipzig, Hinrichs, 1931.

Le savant géologue a consacré de nombreuses études à la Syrie, à la Palestine et à l'Égypte, comme fruit de ses explorations en 1894, 1904, 1905 et 1908. A l'occasion d'un nouveau voyage, en 1930, il a rédigé le magistral exposé géologique que nous annonçons.

L'auteur envisage cinq phases principales dans la formation du relief actuel : 1° la première, à l'entrée de l'éocène, a déterminé les aulaciaux S.S.O.-N.N.E. ; 2° à la limite du miocène et du pliocène, ruptures et effondrements S-N ; 3° au pliocène moyen, formation de la vallée de Jezréel, accompagnée d'éruptions volcaniques dans toute la Syrie et l'Arabie suivant des lignes de rupture S.E.-N.O. ; c'est ce que M. Blanchenhorn désigne sous le nom d'époque volcanique érythréenne ; 4° au début du diluvium, les portants mouvements de terrain, accompagnés d'éruptions volcaniques ; 5° vers la fin du diluvium, au début de l'époque néolithique, se manifeste la dernière activité volcanique avec de grands épanchements de lave. M. Blanchenhorn, qui admet que les récits sur Sodome et Gomorre nous conservent le souvenir d'un événement historique, place à la fin de cette période la destruction de la pentapole.

R. D.

*Orientalistische Literatur-Zeitung*, juillet 1932. — D. H. Baneth, *Zu dem altkananäischen Epos von Ras Shamra*, pré-

sente quelques observations sur la publication de Virolleaud (*Syria*, XII, 1931, p. 193-224) : *wohl einer der bedeutendsten Funde unserer Zeit*. Baneth reconnaît comme nous (*Revue de l'Histoire des Hébreux*, 1932, I, p. 276) la valeur affirmative de *bt* dans LAB, I, 10 et suiv. — Comptes rendus de Beyer et Lietzmann, *Die jüdische Kolonade der Villa Torlonia in Rom* (K. Höl); R. Dussaud, *La Lydie et ses voisins aux hautes époques* (A. Götz); H. Dhérain, *La Vie de Pierre Ruffin* (F. Babinger); A. Muall, *The Middle Euphrates et Palmyrena* (E. Littmann).

*Idem*, août-septembre 1932. — Comptes rendus de J. Orandi, *Das Gesamtwissen über antike und neue Teppiche des Orients* (M. Meyerhof); R. C. Thompson, *The Epic of Gilgamesh* (P. Jensen); J. J. Gell, *Stutite Hieroglyphs* (P. Meriggi); (Saker al-Huri), *Histoire de Fintanah*, récit en arabe dialectal du Liban (E. Littmann); G. Faraut, *Testi Religiosi dei Yazidi* (H. A. Winkler); Tacus n'a rien à voir avec Tammouz, c'est purement et simplement le poos qui joue un rôle dans une vieille légende islamique de la chute de l'homme, qu'on retrouve chez les Druzes et les Mandéens : *Das die am meisten fördernde Erkenntnis Farauts*; A. Kammerer, *Petra et la Nabatéens* (G. Dalman); A. Muall, *Northern Negd* (E. Littmann).

*Idem*, octobre 1932. M. O. Strauss, sous le titre de *Frühgeschichtliche Indus-cultur*, analyse les résultats des fouilles de Mohenjo-Daro exposés par sir John Marshall, avec divers collaborateurs, dans l'ouvrage *Mohenjo-daro and the Indus Civilization being an official account of Archaeological Excavations at Mohenjo-*



data carried out by the Government of India between the years 1922 and 1927, Londres, Probsthain, 1931. Le recenseur insiste sur la grande importance des découvertes, malgré l'incertitude des problèmes qu'elles soulèvent. Il existe notamment un grand rapprochement dans le rapprochement de cette écriture de l'Indus avec les systèmes occidentaux. MM. Sidney Smith et Gadd, qui ont tout d'abord penché pour un rapprochement avec les signes sumériens archaïques, y sont moins enclins en présence d'un matériel plus abondant. Au contraire, M. Langdon, qui écartait le rapprochement, s'y rallie maintenant; il tend même à dériver de cette écriture de l'Indus, et non plus de l'alphabet phénicien, l'écriture brahmi, ce que n'accepte pas M. O. Strauss. — Comptes rendus: Aaron Ember, *Egypto-Semitic Studies* (Il Ranko dit les mérites de cette œuvre posthume dont la conclusion est que le vocabulaire de l'ancien égyptien est sémitique dans la proportion de 83 p. 100, le reste se rapportant aux langues africaines). — H. Bossert, *Santas and Kupapa* (P. Meriggi) expose ses essais de déchiffrement des écritures hiéroglyphiques crétoises et hittites. Pour cette dernière, le recenseur estime qu'un grand progrès est ainsi acquis. On n'en est encore qu'à s'essayer aux noms propres; mais la lecture, que M. Meriggi accepte, de certains noms de dynasties connus, permet de fixer la date des textes hiéroglyphiques hittites. — Carl Watzinger, *Tell el-Mutesellim*, t. II: *Die Funde* (J. Hempel) — Ernst Herzfeld, *Archäologische Mitteilungen aus Iran*, I, 2-3; II, 1-4; III, 1-3; IV, 1-2, 1929-1932 (Fr. Sarre). — René Grousset, *Les civilisations de l'Orient*, t. III: la Chine, 1930

W. Schüler). — J. Basteman, *Dictionnaire Amarna-Français* (E. Littmann).

*The British Museum Quarterly*, t. VII, 2, Londres (Oxford University Press), 1932

Ce fascicule signale l'exposition des découvertes faites à Our par M. Worley, en 1931-1932 (pour 1930-1931, voir le *Quarterly*, t. VI, p. 81). La planche LVII reproduit un vase sumérien en albâtre avec des taureaux en relief, la tête de face, un épi dans le clouet au-dessus du dos, vers 2400 avant J.-C. Aussi une plaquette de jeu qu'on incline à reconnaître comme d'origine égyptienne et qu'Assurhaddon, après la conquête de 671, aurait introduite en Assyrie. Dans l'exposition on figurait un cylindre en albâtre du type d'Harappa et de Mohenjo-Daro (voir *Quarterly*, VII, p. 3-6) trouvé à Our dans le couche sumérienne antérieure à 2500 avant J.-C. À signaler quatre cylindres en cuivre découverts dans deux réceptacles en bragues.

La planche XVIII représente deux poignards de la région de Kirmanshah avec inscription cunéiforme (voir *Comptes rendus*, *Revue d'Assyriologie*, XXVIII, 1931, p. 105, et XXIX, 1932, p. 29) et un bol en bronze de la même provenance: arbre sacré entre deux taureaux, qui paraît d'époque assyrienne. On trouve planche XX, c, un relief en argent provenant de Perse: sanglier attaqué par deux chiens, M. Gadd, qui le commente, l'attribue à l'époque parthe ou aux premiers temps de la période sassanide. Signalons enfin une cruche chypriote de la fin de l'Ancien Bronze (pl. XXIII, a) et un plat en céramique de Raqqa (pl. XXI, b).



## NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES

**Syriens à Délos** — Un catalogue épigraphique complet, de l'année 118 avant J.-C., trouvé à Délos par M. Picard et publié par P. M. Roussel<sup>(1)</sup>, fournit une preuve nouvelle de l'importance de la colonie syrienne établie dans ce port. Elle confirme et permet de préciser les conclusions qu'on pouvait tirer d'autres documents<sup>(2)</sup>. « Dans la seconde moitié du II<sup>e</sup> siècle, la Jérarchie athénienne avait été en quelques sortes submergée par un flot saucisse grandissant d'étrangers » et parmi ceux-ci, les Syriens étaient de beaucoup les plus nombreux. Sur 91 noms énumérés dans la liste nouvelle, il n'y a pas moins de *trente-neuf* Syriens et Phéniciens qui se répartissent comme suit :

Antioche 16, Tyr 6; Ptolémaïs, Arados, Héracopolis, Berytos, chacune 3; Sidon 2. Apamée, Laodicée, Antiochus, chacune 1.

S'il était permis, sur la foi d'une seule inscription, de tenter une statistique générale et d'admettre la même proportion pour le nombre total des Syriens résidant à Délos, dont la population a dû osciller, suivant les calculs de M. Roussel, entre vingt et trente mille âmes, il s'ensuivrait qu'il n'y aurait pas eu moins d'une dizaine de milliers de ces colons orientaux habitant une petite île qui était alors un grand entrepôt commercial.

F. GUGUET

**Note sur une mission en Haute Mésopotamie.** M. Albert Gabriel, directeur

<sup>(1)</sup> *Bulletin de Corr. hell.*, LV, 1931, p. 438-449.

<sup>(2)</sup> P. ROUSSEL, *Délos, colonie athénienne*, p. 17-22.

de l'Institut français de Stamboul, nous envoie les renseignements suivants :

« En compagnie de M. Jean Sauvaget, je viens d'achever l'exploration de la région comprise entre Malatya et le lac de Van, région dont nous avions commencé l'étude, en avril-mai derniers, entre Urfa, Diyarbakir et Mardin<sup>(1)</sup>. Nous avons fait, cette fois, un séjour prolongé à Diyarbakir et je rapporte le plan complet de cette ville avec le détail des différentes portes, tours et ouvrages. La conclusion qui, dès maintenant, semble s'imposer, c'est que l'enceinte est de fondation byzantine et que les nombreuses inscriptions arabes ne sont que le témoignage de transformations ou de restaurations plus ou moins étendues. Tout ce qui a été dit des ouvrages de défense, en particulier par Van Berchem et Strzygowski, est à revoir entièrement. M. Sauvaget a pu, de son côté, copier un grand nombre d'inscriptions nouvelles et corriger ou compléter les lectures de Van Berchem qui, faites d'après des photographies, ne sont pas toujours exactes.

À Malatya et à Kharpout, j'ai relevé des mosquées fort anciennes. La mosquée d'Eski Malatya, notamment, possède encore, en partie, un revêtement de faïences comparable aux plus beaux exemples de Konya. Sur le même site j'ai étudié également un khan ottoman, très vaste, de l'époque de Murad II.

Vers l'est, nous sommes allés par Garzan (Arzen) jusqu'à Bittis, puis nous avons atteint le lac de Van à Akhlai; nous y avons relevé des turbes et mon compagnon a copié de très nombreuses

<sup>(1)</sup> Voir *Syria*, XIII, p. 315.

inscriptions inédites. Nous sommes rentrés à Diyarbêkir, après un arrêt à Mayafarkin où nous avons constaté que les anciennes églises publiques par Miss Bel, étaient entièrement détruites aujourd'hui. Nous avons pu toutefois étudier, outre la grande Mosquée, le mur d'enceinte, encore bien conservé, qui a fourni à M. Sauvaget plusieurs inscriptions inédites.

À notre retour, nous avons, de Martin, rejoint Hân-Kaifu avec l'intention de compléter les recherches que nous avions ébauchées en avril. Cette fois, nous avons pu demeurer deux jours sur place et relever, de manière complète les monuments, notamment le pont sur le Tigre, et les inscriptions. L'ensemble fournira une importante contribution à l'histoire des Ortokides.

Un tel voyage, bien qu'il ne présente pas de difficultés insurmontables, ne laisse pas d'être parfois d'une exécution malaisée. Nous avons eu la chance d'accomplir exactement notre programme sans le moindre incident, grâce à l'appui constant du Gouvernement turc et aux autorisations spéciales qui nous furent accordées. En résumé, nous avons parcouru 2.500 km. en automobile et 3.800 km. en chemin de fer. Nous rapportons, je crois, tous les documents essentiels qu'on puisse recueillir dans cette région sur les monuments byzantins et islamiques. M. Sauvaget a rassemblé, de son côté, une centaine d'inscriptions historiques, qui, pour la grande majorité, sont inédites. Elles donnent de nombreuses signatures d'architectes.

J'ajouterai que j'ai pu avoir, sur une partie du trajet, entre Madaïya, Diyarbêkir et Mardin, la collaboration de mon

collègue, M. E. Chaput, professeur aux Universités de Dijon et de Stamboul, et de Ismaïl Haki Bey, professeur à l'Université de Stamboul. Ces deux géologues ont réuni, au cours de leur voyage, les données d'une étude géologique et géographique des contrées parcourues. De cette manière, nous possédons les éléments d'une publication d'ensemble sur cette région d'Anatolie encore imparfaitement connue.

#### A GENÈVE

Stamboul, le 17 novembre 1932.

#### Les fouilles en Syrie dans l'année 1932

Comme nous le faisons au début de chaque année, nous noterons l'activité des champs de fouilles de la dernière année.

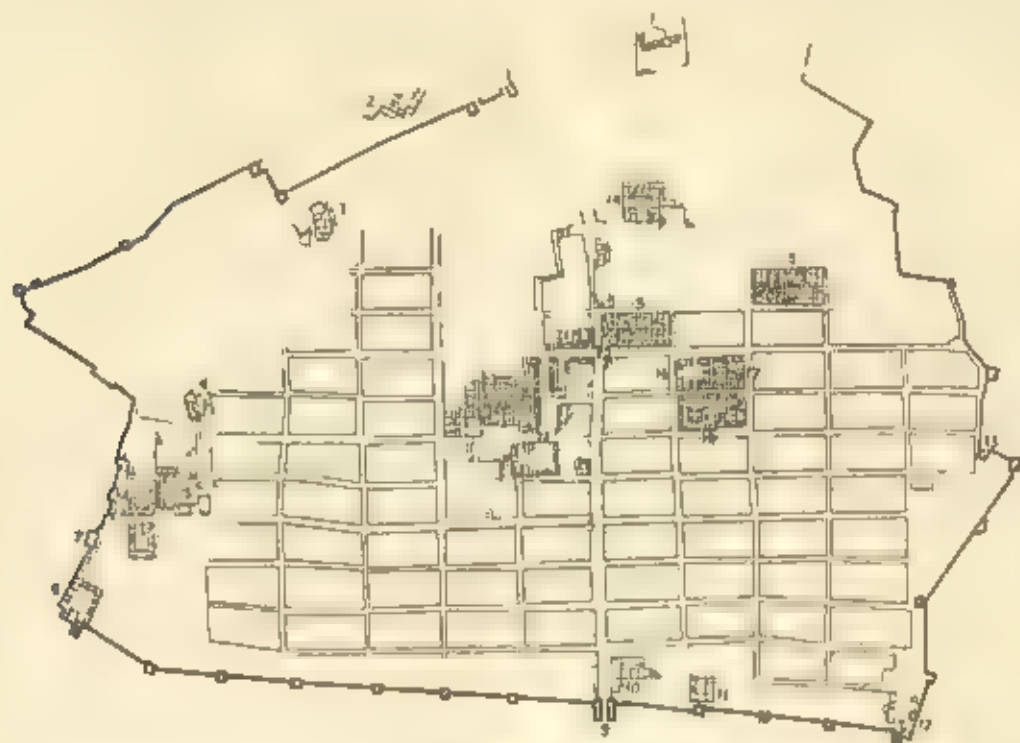
La campagne de 1931-1932 à Doura-Europos a été dirigée par le professeur Hopkins et a été fertile en découvertes. Nous avons déjà signalé la trouvaille de textes grecs et latins, ainsi que la mise au jour d'une chapelle chrétienne de la première moitié du IV<sup>e</sup> siècle, décorée de fresques figurant le cycle évangélique. Le plan que nous donnons ici fournit l'état des dégagements à la fin de la campagne 1931-1932. On voit que si le travail effectué est déjà considérable, il reste encore beaucoup à déblayer.

On trouvera dans les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions* (1932, p. 314), une importante notice de MM. Kestovtzeff et Hopkins sur le dégagement du marché principal de la ville et le quartier des affaires et sur la découverte du temple consacré à Aphod qui on a proposé de comprendre « le fils de Hadad » et qui est caractérisé comme dieu de l'Anat sur l'Euphrate.

Le stèle le représentant est datée de

54 de notre ère. Auprès du mur nord-est, on a mis au jour un grand temple consacré en 12-13 de notre ère à Artémis Azaanathkona. Cette déesse est représentée assise entre deux lions, tout comme Atargatis. Dans ce temple on a découvert d'importants papyri.

dépassées encore par les premières trouvailles de la campagne de 1932-1933 qui est dirigée, comme la précédente, par le professeur Hopkins, assisté de M. du Mesnil du Buisson et de plusieurs jeunes savants américains. Une synagogue de la première moitié du III<sup>e</sup> siècle de notre ère a



PLAN DE DURA-EUROPOS

1. Mur de la ville. 2. Temple d'Artémis. 3. Port. 4. Temple d'Artémis. 5. Temple d'Artémis. 6. Temple d'Artémis. 7. Temple d'Artémis. 8. Temple d'Artémis. 9. Temple d'Artémis. 10. Temple d'Artémis. 11. Église. 12. Synagogue. 13. Petite porte. 14. Palais. 15. Palais. 16. Palais. 17. Palais. 18. Palais. 19. Palais. 20. Palais. 21. Palais. 22. Palais. 23. Palais. 24. Palais. 25. Palais. 26. Palais. 27. Palais. 28. Palais. 29. Palais. 30. Palais. 31. Palais. 32. Palais. 33. Palais. 34. Palais. 35. Palais. 36. Palais. 37. Palais. 38. Palais. 39. Palais. 40. Palais. 41. Palais. 42. Palais. 43. Palais. 44. Palais. 45. Palais. 46. Palais. 47. Palais. 48. Palais. 49. Palais. 50. Palais. 51. Palais. 52. Palais. 53. Palais. 54. Palais. 55. Palais. 56. Palais. 57. Palais. 58. Palais. 59. Palais. 60. Palais. 61. Palais. 62. Palais. 63. Palais. 64. Palais. 65. Palais. 66. Palais. 67. Palais. 68. Palais. 69. Palais. 70. Palais. 71. Palais. 72. Palais. 73. Palais. 74. Palais. 75. Palais. 76. Palais. 77. Palais. 78. Palais. 79. Palais. 80. Palais. 81. Palais. 82. Palais. 83. Palais. 84. Palais. 85. Palais. 86. Palais. 87. Palais. 88. Palais. 89. Palais. 90. Palais. 91. Palais. 92. Palais. 93. Palais. 94. Palais. 95. Palais. 96. Palais. 97. Palais. 98. Palais. 99. Palais. 100. Palais.

La note de MM. Rostovtzeff et Hopkins apporte les premiers renseignements précis sur la chapelle chrétienne dont les murs sont ornés de scènes peintes à la fin du premier quart du III<sup>e</sup> siècle.

Ces importantes découvertes semblent

être dégagées à droite de la porte de Palmyre quand on regarde celle-ci de l'intérieur de la ville. La salle principale est entièrement décorée de scènes peintes se rapportant à l'Ancien Testament. On y a relevé des épigraphes en langue grecque.

notamment la mention d'un *Samuel, presbytère tōn Ioudaïōn*, d'autres en hébreu carré des premiers siècles, mais en langue araméenne. C'est tout autre chose que les peintures chrétiennes de la chapelle voisine : on y saisit l'adaptation, aux récits juifs, de l'art hellénistique syrien dont la personnalité s'affirme ici avec éclat.

— Une mission de l'Université de Princeton en collaboration avec les Musées Nationaux a entrepris, en 1932, les fouilles d'Antioche. Les travaux ont été conduits par M. Cl. Fischer, dont la haute compétence s'est déjà exercée sur de nombreux champs de fouilles en Palestine et en Iraq. M. J. Lussus, de l'Institut français de Damas, représentant les Musées Nationaux.

Les recherches ont porté dans la région de l'hippodrome, hors de la ville actuelle. Plusieurs belles mosaïques ont été mises au jour. On a dégagé de nombreux thermes du III<sup>e</sup> siècle, romains au v<sup>e</sup>.

En novembre dernier une découverte fortuite, à 'Ain-Djamous, a révélé une mosaïque dont la bordure est décorée des principaux monuments d'Antioche accompagnés de leur nom. M. Prost, conservateur du Musée d'Antioche, a pris toutes mesures pour en sauver les débris.

— Le chantier de Palmyre, installé par le Service des Antiquités, a fonctionné activement. L'arc triomphal a été consolidé et la clé remise en place par M. Amy. À l'intérieur du temple de Bel, le déblaiement a été presque achevé. Des inscriptions, notamment celle qui fixe en 32 de notre ère la consécration du temple (\*),

ont été découvertes, ainsi que de très curieux reliefs religieux que M. Seyrig se propose d'interpréter. L'an dernier, on avait déblayé un passage souterrain amenant de l'extérieur les animaux à sacrifier jusque devant l'autel. Cette année, non loin de l'autel, on a reconnu le bassin aux ablutions avec sa canalisation.

— Les travaux confiés à M. l'architecte Anus, assisté de M. Coupet, dans le grand temple de Ba'albeck ont consisté essentiellement dans la consolidation des colonnes restées debout (\*). Les soubassements de ces colonnes ont été injectés de ciment, les bases refaites, les fûts remis en état, les chapiteaux nettoyés et consolidés, les dévora goujonnés. M. Anus travaille actuellement aux linteaux et pense rendre bientôt visibles au public les six colonnes. Le bureau d'études de Ba'albeck s'occupera ensuite du temple rond et des propylées du grand temple.

— MM. Mayence et Lacoste ont mené leur seconde campagne à Apamée (Qal'at el-Moudiq, près de l'Oronte). Ils ont pu préciser le plan et la date des constructions. Une inscription en l'honneur de Lucius Verus (161-169) a été relevée sur une colonne du grand portique qui existait donc dès le milieu du deuxième siècle. La mission a pris des moulages des éléments architecturaux qui permettront de reconstituer, au Musée royal du Cinquantenaire à Bruxelles, une importante façade avec colonnes torses.

La troisième campagne (autonome 1933) a été conduite par M. Mayence seul. En dehors du développement normal des recherches, il faut signaler la découverte

(\*) On trouvera plus de détails dans les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, séance du 4 septembre 1932.

\* Syria, XIII, p. 319.

\* Voir l'article de M. Anus, *Syria*, XIII, p. 344.

d'une mosquée couvrant 200 mq. représentant sinon un jardin, du moins un parc, un paradis sur l'Oronte, avec une noria, telle qu'en les établit encore à Hama.

— Les recherches du P. Poidebard se sont continuées et ont abouti au relevé complet du *limes* syrien et des routes qui traversent le désert. Ce travail de longue haleine et qui a nécessité une grande dépense d'énergie fera prochainement l'objet d'une publication qui groupera la documentation recueillie par l'actif explorateur en liaison avec l'Aviation de l'Armée et le Service géographique de l'Armée du Levant.

— Les fouilles conduites à Hama par une mission danoise dirigée par M. Harald Ingholt, professeur d'archéologie à l'Université américaine de Reykjavik, ont progressé méthodiquement au cours de la seconde campagne (printemps 1932). On a atteint le niveau byzantin.

— Une mission de l'East Lat Oriental de Chicago se propose de fouiller dans la plaine du lac d'Anti-cho, dite el-'Amq, notamment à Tell Djedid et à Tabatal-Hunyak. Cette année a été consacrée aux travaux préparatoires de reconnaissance et d'installation conduite par M. Prost, nommé Field director.

— Au printemps 1932, MM. Schaeffer et Cheneb ont mené leur quatrième campagne à Ras Shamra et à M. nat el-Beda, avec un succès égal à celui des années précédentes. Nous publierons dans le prochain fascicule le rapport de fouilles par M. Schaeffer.

— Enfin, il faut signaler l'extraordinaire trouvaille qui a récompensé, au printemps 1932, la persévérance et le zèle méthodique que M. Maurice Dunand

déploie depuis nombre d'années à Byblos. Un nouveau sanctuaire d'un intérêt tout particulier a été mis en partie au jour et « livré plusieurs petits obélisques et deux importants dépôts de fondation. L'un de ces derniers était constitué par une jarre bourrée d'objets en or, argent ou bronze. Il y a là une haute statuette de bronze recouverte d'or vraiment impressionnante, des haches en or d'un bel effet, semi-circulaires à deux évidements, qui rappellent les armes égyptiennes, mais qui sont connues de la douille mésopotamienne. La pièce peut-être la plus surprenante, en tout cas la plus importante pour la connaissance de l'art phénicien à haute époque, consiste en un superbe poignard dont le manche est recouvert d'une feuille d'or estampée. La lame en or est d'un travail très sûr avec ses rainures franches. Le fourreau est décoré de chaque côté par une feuille d'or travaillée au repoussé avec un sujet figuré fort curieux et idéologique sur les deux faces : des personnages, dont l'un monté sur un mulet, et des animaux.

R. D.

**Le Congrès des Archeologues chrétiens à Ravenne.** — Pendant les derniers jours de septembre et les premiers jours d'octobre a siégé à Ravenne le III<sup>e</sup> Congrès international d'archéologie chrétienne. Ce Congrès fut préparé et organisé par l'Institut archéologique du Vatican, dont le directeur est Mgr J. P. Kirsch, universellement connu par ses efforts incessants en faveur de l'exploration des monuments chrétiens. Il faut bien dire que le siège du Congrès était admirablement choisi, car mieux que toute autre ville Ravenne pouvait nous représenter cette période



historique de la décadence de l'antiquité classique et de la naissance d'un art nouveau. Ici, l'empire romain a pris fin et deux nouvelles forces spirituelles sont entrées dans l'histoire, sous Théodoric les peuples du Nord, et peu de temps après les Byzantins. Il est donc bien naturel que les membres du congrès aient hautement apprécié l'excellente occasion de pouvoir, sous une direction compétente, visiter les églises et les mosaïques de Ravenne, et de compléter ensuite cette étude par une belle excursion aux rives opposées de la mer Adriatique, afin d'étudier de la même façon les églises de Pola, de Parenzo, de Trieste, d'Aquilée et de Grado. Ayant ainsi vu et étudié de près tous ces monuments, on a pu se faire une idée claire du rôle important que Ravenne et toute la région adriatique ont joué à partir du v<sup>e</sup> siècle : car c'est ici que se sont rencontrés les courants artistiques de l'Ouest, de Byzance et de l'Orient, et c'est d'ici que sont parties bien des idées nouvelles qui ont pris une haute importance pour la formation de notre moyen âge occidental.

Les orateurs du Congrès étaient presque tous des hommes qui avaient eux-mêmes pris part aux explorations des monuments chrétiens, leurs conférences, par conséquent, étaient autant de témoignages de l'extension immense qu'avait prise ce champ de travail pendant les dernières décades. Tout ce qu'on entendit fit comprendre que l'archéologie chrétienne n'est plus une discipline qui s'occupe uniquement des basiliques et des catacombes de Rome ou des églises de Byzance. Au contraire, par suite des découvertes inattendues de tant de ruines d'églises orientales, non seulement toutes

les côtes de la Méditerranée, mais aussi l'Asie Mineure, la Syrie, la Mésopotamie et même l'Arménie et la Haute-Égypte sont devenues des domaines très importants pour l'étude des monuments chrétiens. Les conférences sur les découvertes récentes en Italie (où c'est surtout l'Institut du Vatican qui prend soin des travaux dans les catacombes et dans les basiliques romaines), en Espagne, en France, en Allemagne et dans les Balkans (notamment de Salonique et de nouvelles découvertes de nombreuses basiliques byzantines en Grèce) remplissaient le programme des premières journées ; mais on a pu ensuite se convaincre que le travail est poussé avec autant d'ardeur sur les côtes asiatiques et africaines de la Méditerranée. En Tripolitaine, par exemple, les Italiens ont entrepris des fouilles considérables et en Asie Mineure les Autrichiens ont remis au jour la grande église de Saint-Jean à Ephèse.

Cependant, les pays les plus importants sont confiés à la France : l'Algérie, la Tunisie et surtout la Syrie et les régions adjacentes aux bords de l'Euphrate. Le compte rendu de l'Afrique du Nord fut fait par MM. Lantier et Albertini, qui parlèrent de diverses fouilles entreprises à Carthage et en Algérie ces dernières années, tandis que M. de Pierrefeu (parlant pour M. Moirer), nous donna un exposé des travaux archéologiques exécutés en Syrie. Avec beaucoup d'attention et d'intérêt le Congrès accueillit aussi la conférence de M. Luzzatto sur quelques églises cruciformes du Haaran et celle de M. Hopkins sur les peintures découvertes dans une église du iv<sup>e</sup> siècle.

Ce résumé ne peut naturellement donner qu'une idée très vague de la richesse des comptes rendus présentés au Congrès. Et



pourtant, malgré cette abondance de questions intéressantes ainsi traitées, j'ai regretté que la plupart des orateurs se soient bornés à présenter de simples rapports sur les travaux exécutés dans le passé, sans même mentionner les questions de principe que tant de faits nouveaux soulevaient. On n'a pu entendre aucun débat sur les problèmes systématiques, comme, par exemple, le caractère et les rapports réciproques des arts des

diverses contrées. Cependant une discussion sur ces questions fondamentales aurait certainement été très utile, car elle aurait pu nous fournir des directives pour les travaux archéologiques à venir. Espérons que cette lacune sera comblée au prochain congrès international d'archéologie chrétienne qui aura lieu dans cinq ans soit à Arles, soit à Trèves

S. GUYON

#### ERRATUM

Dans l'article de Dr. Baron Max von Oppenheim, *Syria* XIII, p. 244 à la ligne 9. lire « 211<sup>e</sup> siècle » au lieu de « 21<sup>e</sup> ».

---

Le Gérant : PAUL GEUTHNER

---

7406-33. — Tours, Imprimerie ARMAND ET C<sup>ie</sup>

# LES FOUILLES DE MINET-EL-BEIDA ET DE RAS-SHAMRA

## QUATRIEME CAMPAGNE PRINTEMPS 1932

### RAPPORT SOMMAIRE (1)

PAR

CLAUDE F. A. SCHAEFFER

La quatrième campagne de fouilles à Minet-el-Beida et à Ras-Shamra a duré du début d'avril au début de juillet 1932. Mon ami, M. Georges Chenet, de Clamart, m'a prêté celle année encore son très dévoué concours. Je tiens à l'en remercier ici. Pour la surveillance sur les chantiers, j'étais secondé en outre par M. Pierre Villforth, de Laire. Je remercie également les autorités qui, sur place, ont facilité l'accomplissement de ma mission à Beyrouth notamment le directeur du Service des Antiquités, M. Seyrig, ainsi que le général de Bigault de Granval, commandant supérieur des Troupes du Levant, puis à Lattaquié le gouverneur, M. Schœffler, M. Badli et Khazen, directeur des Travaux publics, le commandant Delattre, directeur des Affaires intérieures, et le commandant de Cadoudal, commandant d'Armes.

Grâce aux subventions accordées par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le Conseil des Musées Nationaux et le Gouvernement de Lattaquié, j'ai pu maintenir une main-d'œuvre de plus de 200 hommes pendant toute la durée de la mission. La température clémente a beaucoup favorisé nos travaux ; aucun accident n'est venu les contrarier.

Nos chantiers s'étant considérablement agrandis, les niveaux multiples et compliqués, je divise ce rapport en plusieurs chapitres :

(1) Ce rapport a été lu *in extenso*, le 7 octobre 1932, devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Il fait suite aux rapports sur les trois précédentes campagnes, *Syria*, X, 1929, p. 285-297 ; XII, 1931, p. 1-14, XIII, 1932, p. 1-27. Sa publication ne veut être qu'une

prise de date. La reproduction des illustrations n'est pas autorisée. La description détaillée des fouilles et l'étude des trouvailles sont réservées pour un travail ultérieur que je prépare en collaboration avec M. G. Chenet.

## 4 — LES FOUILLES A MINET EL-BEIDA

**Recherches et sondages dans l'ancien port de Ras Shamra** Au dixième millénaire avant J.-C., la baie de Minet-el-Beida qui constituait alors le port de Ras Shamra, était bien plus vaste et mieux abritée qu'aujourd'hui. A l'entrée d'une petite embouchure nous avons pu examiner, cette année, les falaises en crin de chevre blanc qui bordent l'entrée de la baie et qui lui ont fait donner le nom de *Minet el Beida* c'est-à-dire « Port Blanc ». Ces falaises s'avancent jadis bien plus loin dans le golfe, mais, par suite d'érosion, elles se sont effritées aux extrémités, et l'action des vagues les plus violentes les font encailler, les briser, que les pêcheurs collectent et jettent en débris dans la baie. L'ancien passage se trouve à peu près au milieu de l'entrée actuelle.

D'autre part, les sondages et les fouilles nous ont permis de constater que la rive antérieure, reconnaissable aux nombreux tessons de poterie du 2<sup>e</sup> millénaire, a été connue par l'action des vagues s'étendant à 120 m. environ en recul par rapport à la rive actuelle et constituée comme celle d'aujourd'hui par une plage de sable et de graviers fins, formant une pente douce sur laquelle on croit les navires lorsque le temps est mauvais, ou lorsqu'ils levèrent l'ancre longtemps sans prendre le large. La houle de la mer qui, pendant les tempêtes d'hiver, jette de grandes masses de graviers sur la rive, ainsi que celle du *Nahr el-Li* apportant des alluvions des montagnes, emportent de plus en plus la baie et en diminuent l'étendue.

A l'ouest de la grande baie, et séparée d'elle par les falaises formant un petit promontoire, se trouve une crique mieux protégée contre les vagues du large et un peu plus profonde que la baie, elle permet à des navires de faible tonnage d'y mouiller en toute sécurité. Du reste, de nos jours encore, les barques de pêcheurs et de caboteurs syriens viennent souvent s'y réfugier devant un grain toujours à se lever au large de cette côte rocheuse et inhospitalière. Les environs de cette crique sont encore inexplorés<sup>(1)</sup>, mais il parait

<sup>(1)</sup> D'après M. René Dussaud, à identifier avec le *Leke el-Louh* du *Sûnam* : *Al-Sûna* l'unique grappe buissonnière de la Syrie septentrionale et mé-

diéenne, Paris, 1927, p. 417.

Dans ces carrières longent la côte et, sur plus d'un kilomètre, quelques-unes ont

hors de doute que celle-ci fut utilisée à l'époque de Ras-Shamra concurremment avec la baie. Ras-Shamra disposait ainsi d'un port double où les marins pouvaient mo aller soit dans l'un, soit dans l'autre bassin, suivant leur préférence, ou selon la direction du vent <sup>(1)</sup>.

#### Fouilles dans la nécropole sur la falaise nord de Minet el Beida —

Déjà, en 1930 et 1931, nous avions remarqué des traces d'anciennes tombes sur la falaise qui domine l'anse située à l'extrémité nord de la baie de Minet-el-Beida <sup>(2)</sup>. Nous avons profité du dimanche 1<sup>er</sup> mai, pendant qu'une partie de nos ouvriers étaient en congé, pour faire des sondages étendus sur cette falaise.

Près du bord, nous avons déblayé cinq sépultures, taillées dans la roche calcaire, en forme de cuves quadrangulaires allongées, et que nous sommes tentés d'attribuer à l'époque romaine. Quelques os longs et une minuscule ampoule de verre écrasée sont tout ce qui restait de leur contenu. Deux de ces tombes n'étaient plus qu'à moitié conservées; l'autre partie s'était écroulée



FIG. 1. — Déblayement d'une tombe à céramique grecque et chypriote sur la falaise nord de Minet el Beida.

été exploitées jusqu'à ces dernières années. En plusieurs points nous avons ramassé des débris des tessons de poteries romaines.

<sup>(1)</sup> Nous avons reconnu le même aspect d'un petit port de nos investigations de la côte à 8 km. environ au nord de Minet el Beida, dans le port double de Mina el-Faari, l'an-

ci que P. de la C. R. Deshayes, *Top. hist. Syrie ant.*, p. 417. Voir aussi les observations analogues pour le port de S. I. n., dans la *Levant*, *La Civilisation Phénicienne*, Paris, 1926, p. 33.

<sup>(2)</sup> Cote 9 de la carte d'Etat-Major, au 50.000<sup>e</sup> 1929. Feuille Lattaquié N 1-36.

dans la mer avec le bord de la falaise. A quelques mètres plus au nord nous remarquons dans la falaise une poche remplie de terre d'implantation. Une fois vidée, nous trouvons au fond de la cavité quelques cétes humaines, ainsi que des fragments de vases chypriotes et mycéniens du type de ceux de la grande nécropole de Minet-el Beida des xiv<sup>e</sup> et xiii<sup>e</sup> siècles avant J.-C. Il s'agit, à n'en pas douter, des restes d'une sépulture latibé dans la falaise et détruite par éboulement (fig. 1). Il est à supposer que, du temps de Ras Shamra, une nécropole avait été installée ici avec des sépultures creusées dans la roche, mais elle semble avoir disparu presque complètement avec la falaise nacrée par la mer.

Le tumulus, à rebord peu arraisé, se trouve dans le champ situé en bordure de la falaise. Deux tranchées, longues de 30 m., larges de 4 à 6 m., ont été creusées l'une au nord et l'autre au sud du tumulus, de façon que chacune en enlève un segment, et l'on a dans leur partie supérieure de nombreux fragments de poterie romaine, de verre et les débris de mosaïque à cubes blancs et noirs. De trois monnaies romaines recueillies l'une est en grand bronze complètement fruste, les autres sont des petits bronzes du iv<sup>e</sup> siècle. Un grand mur dégagé dans la partie est de la tranchée nord paraît indiquer le vestige d'une assez importante construction, peut-être l'époque romaine (*villa rustica*) en raison de la profusion des vestiges de l'édifice.

Dans la partie ouest des tranchées nous n'avons au jour, à une faible profondeur, que l'azimut de blocs oblongs en pierre de taille, marquant l'emplacement de tombes d'époque romaine, en raison des fragments de poterie couverte d'émul vert pale qu'elles contenaient. La fouille a été arrêtée et les tranchées comblées.

**Fouilles dans la nécropole située près de la rive sud de Minet-el-Beida.** — Dans cette grande nécropole nous avons exploré cette année un terrain de plus de 3 000 m<sup>2</sup> situé immédiatement à l'ouest de notre chantier de l'année dernière. En outre, nous avons fouillé deux grandes bandes de terrain, réservées à l'évacuation des terres entre nos chantiers de 1940 et de 1941. Nos excavations ont été poussées partout jusqu'au sol naturel que nous rencontrons, suivant les endroits, entre 4 m. 30 et 5 m. de profondeur. Dans la partie est de la nécropole, il est constituée par les alluvions du Nahr et stratifiée suivant les crues successives. A l'ouest, il est formé par une ancienne falaise de

craye senonienne, décomposée à la surface et recouverte d'abord par une mince couche d'ancien hamis, puis par 2 à 4 m. d'écroulements archéologiques.

La nécropole a primitivement été installée sur cette falaise dominant la baie et couverte d'une végétation pauvre, sorte de lande impropre à l'agriculture.

Les sépultures les plus anciennes de la nécropole, dont nous avons trouvé cette année les deux premiers exemples, dénommés sépultures 1 et 2, consistent en de simples fosses de forme à peu près rectangulaire, taillées dans la craie, juste assez grandes pour contenir un cadavre allongé et son mobilier funéraire. La même fosse servit parfois à 8 inhumations successives. Pour gagner de la place, les ossements et le mobilier des premiers occupants étaient repoussés contre les parois de la fosse (fig. 2).



FIG. 2. — La sépulture 2 de Minet-el-Bida, taillée dans la craie du sous-sol.

Le mobilier se compose exclusivement de vases posés en grand nombre autour des squelettes. Les bouteilles allongées en terre rouge y dominent ainsi que les biduls et le bol à fond aplati, légèrement et acroûlé par et à anses ogivales; voir figure 3, d'après un dessin de M. Chenet. Il est digne de remarque que la céramique mycénienne peinte fait défaut complètement. Il faut dans ces sépultures, elles ont par conséquent antérieures aux grandes tombes avec chambre voûtée à encorbellement des XIV<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, caractérisées précisément par l'abondance de la céramique mycénienne. De reste des urnes aboutissant à la tombe V, découverte cette année et que je décrirai ci après, sont superposés



aux sépultures 1 et 2, enfouis dans la craie sous-jacente, ce qui confirme leur rapport chronologique. Pour fixer les idées, nous attribuons ces sépultures provisoirement au  $\text{XV}^{\text{e}}$  ou au début du  $\text{XVI}^{\text{e}}$  siècle. Cette date s'accorde à peu près avec celle qu'on a donnée aux vases du même type trouvés à Chypre<sup>1)</sup> et en Égypte.

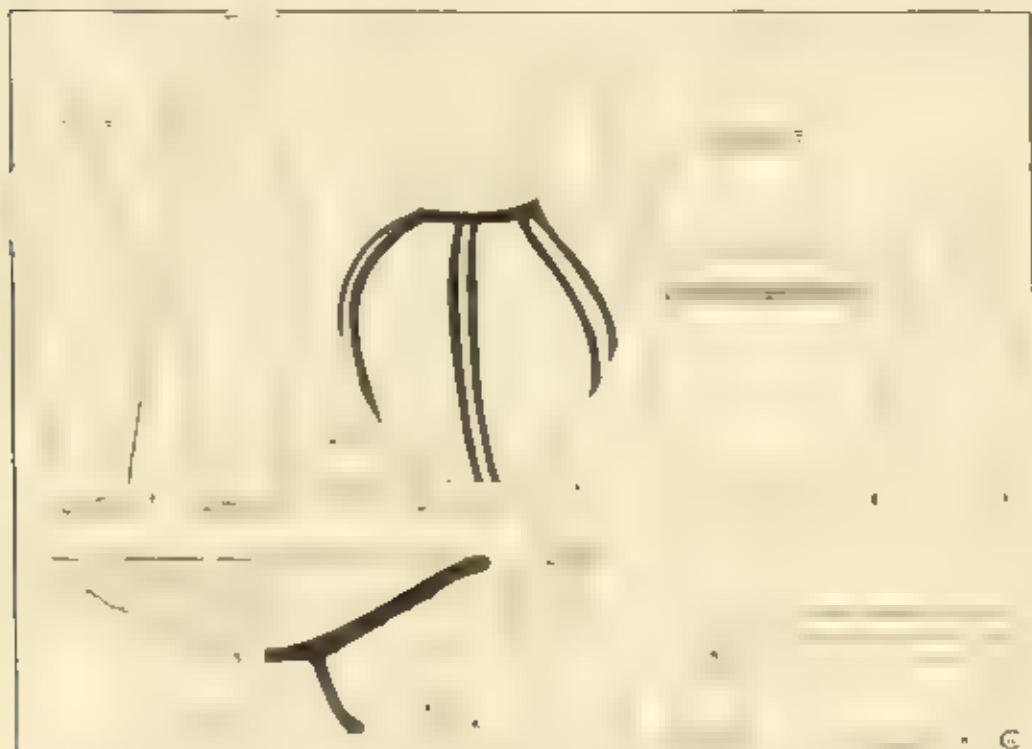


FIG. 2. — Types du mobilier céramique de la sépulture 2 de Minet-el-Baida.  
Dessin de G. Chevet

Dans ce dernier pays les *mitaks* et les bouteilles en terre rouge lustrée ont été découverts en effet dans les tombes contemporaines de la XVIII<sup>e</sup> dynastie<sup>2)</sup>, caractérisées par l'absence de la céramique mycénienne<sup>3)</sup>. À part

(1) Cf. R. Dussaud, *Les Civilisations préhistoriques*, 3<sup>e</sup> éd. L'auteur y dit, p. 210 : « Cette céramique, le bibli et les vases de matière analogue, dénommée par M. Myres *Base Ring Ware*, commence un peu avant l'époque mycénienne. » Nos fouilles de Ras-Shamra confirment une fois de plus cette observation.

(2) Sir Flinders Petrie auquel on doit la

plupart de ces trouvailles (voir la bibliographie dans E. Gurney, *Studies on Prehistoric Cyprus*, p. 318 et suivantes) les attribue au règne de Thoutmès II et III (1501-1447) et d'Aménophis II (1447-1420), dates que les constatations plus récentes de MM. Fourn et Enonias confirment (voir Gurney, l. c., p. 319).

(3) J'ai pu m'en convaincre récemment, en

quelques vases dont le type et la pâte indiquent une origine locale (voir fig. 3, n° 3), la céramique des sépultures 1 et 2 de Minet-el-Beida semble être d'origine étrangère : les bilbils et les bols (fig. 3, n° 7, 8) sont généralement attribués aux ateliers de Chypre. Quant aux bouteilles allongées en terre rouge lustrée (fig. 3, n° 2), l'aire de distribution — Chypre, Syrie, Palestine, Égypte, — est la même que celle des bilbils et les bols auxquels elles sont fréquem-



Fig. 4. — Commencement des fouilles dans la partie ouest de la nécropole de Minet-el-Beida.

ment associées, mais leur origine est encore indéterminée. Les égyptologues les croient importées dans la vallée du Nil. Les spécialistes de la céramique chypriote les designent également comme étrangères<sup>(1)</sup>. L'un d'eux suggère la Syrie comme pays d'origine<sup>(2)</sup>. Une chose me paraît certaine, c'est que les bouteilles rouges des sépultures 1 et 2 de Minet-el-Beida, ainsi que celles

octobre 1931, lors d'une visite au Musée Ashmolean à Oxford, où de nombreuses tombes de Kahun et d'Abydos sont exposées. Je remercie ici M. le professeur Jona L. Myers et le conservateur M. E. T. Lewis. Je révoque très obligamment facilité l'étude des riches matériaux de ce beau musée. J'ajoute qu'en Palestine aussi M. le professeur GASTANO a constaté l'absence de la céramique mycénienne

dans les tombes du xv<sup>e</sup> siècle du cimetière de Jéricho (voir *Palestine Exploration Fund, Quart. St.*, 1932).

(1) Jona L. MYERS, *Handbook of the Ceram. collection of Antiquities from Cyprus*, p. 41. L. GIERSTAD, *l. cit.*, p. 200 et autres.

(2) PASKYRON, *Meopotamia Syria and Egypt and their earliest interrelations*, dans *Royal Anthropol. Inst., Occas. Pap.* 6, London, 1926.

trouvées à Chypre — notamment à Enkomi <sup>(1)</sup>, près de Salamis, en face de Minet el-Beda, proviennent des mêmes ateliers. Outre leur identité de forme et de matière, elles portent sur leur base les mêmes marques incisées par le potier dans la pâte encore molle.

Du reste, l'identité du mobilier et des rites funéraires de ces sépultures avec ceux des tombes de la même époque de Chypre est frappante. Elle incite à croire qu'il s'agit dans ces sépultures de colons chypriotes, que le commerce avait amenés à Ras-Shamra. Cela expliquerait aussi la situation de cette nécropole immédiatement au bord de la baie, assez loin de la ville proprement dite : elle aurait été primitivement installée et utilisée par des Chypriotes et Égéens, étrangers au pays, que leurs occupations attachaient au port, tandis que l'élément autochtone d'origine semitique, se réservait les cimetières près de ses demeures sur le tell.

**Déconverte de la tombe V.** — Nous avons déjà fait remarquer que l'une des sépultures situées dans la tranchée se trouvait engagée sous un mur édifié postérieurement. En le suivant nous trouvions une nouvelle grande tombe, la cinquième jusqu'ici découverte à Minet el-Beda. Sa chambre funéraire mesure 2 m. 50 sur 3 m., sa porte est précédée d'un court *dromos* avec escalier ; voir le plan, figure 5.

Comme dans le cas de la tombe IV de 1929 <sup>(2)</sup> les murs, inclinés vers le haut, sont construits en petit appareil et couverts de grandes dalles plates, à l'imitation des tombes avec voûte et encorbellement. Le mur sud-est percé, au milieu, d'une fenêtre (pl. IX, 1). Une grande jarre, contenant plusieurs gobelets et coupes pour puiser, se trouvait posée à l'extérieur contre ce mur, le col à hauteur de la fenêtre et inclinée vers elle (pl. IX, 2). Par ce dispositif, rencontre exactement semblable dans les tombes II et III en 1929 <sup>(3)</sup>, on avait assuré aux morts enterrés ici l'accès à leur provision d'eau.

L'intérieur du caveau présentait un grand désordre, par suite d'un ancien pillage. À cette occasion les squelettes, appartenant à cinq individus au moins, avaient été bouleversés et fortement endommagés. Il en était de même du

<sup>(1)</sup> *Catalogue British Museum*, vol. I, part. II. *Chypriote, Hittite and Etruscan Vases*, p. 33.

<sup>(2)</sup> Voir le rapport sommaire de la 1<sup>re</sup> cam-

pagne, *Syria*, 1928, pl. LVIII, 3-4.

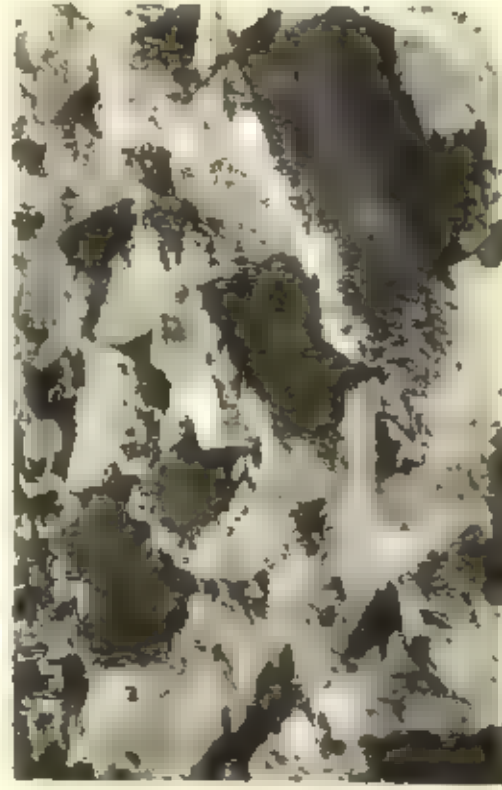
<sup>(3)</sup> Voir *Syria*, 1929, pl. LVIII, 2.



3 - ... ..  
de ... ..



2 - ... ..  
de ... ..



3 - ... ..  
de ... ..



4 - ... ..  
de ... ..



mobilier funéraire a part une belle tété de massue en pierre verte (insigne de pouvoir<sup>1)</sup>) il n'en reste que la céramique. Elle se compose principalement de vases mycéniens, parmi lesquels des coupes à pied surlevé, de nombreux vases à étrier, des plats, des rhytons, des hydries et des cratères peints. L'identité de cette céramique (pl. V) avec celle trouvée à Chypre et à Rhodes dans le cimetière de Ialysos est frappante et fait penser que l'une et l'autre proviennent des mêmes ateliers. Cela me paraît presque certain maintenant que mon ami Chenet et moi avons relevé sur le fond des vases de la tombe V des marques en peinture rouge, appliquées par le potier avant la cuisson, marques qui se trouvent également sur les vases de Iulysos, conservés au British Museum<sup>(2)</sup> et au Musée de Rhodes, ainsi que sur les vases du même type, provenant des environs de Larnaka et de Salamis, en face de Ras-Shamra sur la côte ouest de Chypre<sup>(3)</sup>.

Ces puissants ateliers qui, suivant l'opinion de MM. Dussaud et Charbonneaux, sont à chercher à Rhodes même<sup>(4)</sup>, exportaient leurs produits non seulement à Chypre et à Ras-Shamra, sur la côte syrienne, mais jusque dans la vallée de l'Oronte et en Égypte, où on les a retrouvés en assez grand nombre à Gizeh<sup>(5)</sup> à Sedment<sup>6</sup> et notamment

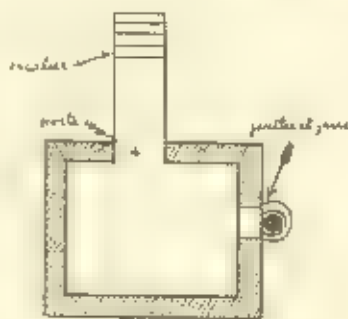


FIG. 5. — Plan de la tombe V de Minet-el-Beida.

<sup>(1)</sup> M. CHENET a bien voulu, en octobre dernier, me rejoindre pour quelques jours à Londres et me seconder pour l'identification des marques sur les vases de Rhodes et de Chypre. Ce m'est un agréable devoir de remercier également les conservateurs : MM. GALT, STUART SMITH, FORDYKE et PATER pour toutes les facilités qu'ils m'ont accordées pour l'étude des riches collections du British Museum. Dans la collection des vases rhodiens du Louvre un examen, que je dois à l'obligeante autorisation de M. MARIU, m'a permis de trouver une cruche minuscule, provenant de Ialysos, marquée sur le fond d'un croix peinte en brun.

<sup>(2)</sup> L'une de ces marques figure un signe en forme de trident qui se trouve sur les lingots de cuivre d'Agia Triada, voir DUSSAUD, *Civilisations préhelléniques*, 2<sup>e</sup> éd. fig. 178. Cf.

aussi SIR ARTHUR EVANS, *The prehistoric tombs of Knossos*, *Archæologia*, LIX, 1906, fig. 146, le même signe incisé sur les pierres de la tombe d'Isopatas. Le même signe revient fréquemment aussi sur les tablettes crétoises à écriture linéaire trouvées par sir ARTHUR EVANS (DUSSAUD, l. c., fig. 317), ainsi que sur certains cylindres chypriotes (DUSSAUD, l. c., p. 129). Il s'agit donc certainement d'un signe d'écriture.

<sup>(3)</sup> R. DUSSAUD, *Observations sur la Céramique du II<sup>e</sup> millénaire avant notre ère, Syrie*, 1928, p. 133-134.

<sup>(4)</sup> SIR FLINDERS PETER, *Kahun, Hierakonpolis and Hierakonpolis*, p. 42, 44, etc. D. FIMMER, *Die Kretisch-Mykénische Kultur*, p. 165.

<sup>(5)</sup> SIR FLINDERS PETER, *Sedment I, Egyptian Research Account*, 1931, pl. V, 91, etc.



dans le palais et la ville fondés par Aménophis IV à Tell-el-Amarna. Un récent examen des vases mycéniens trouvés dans ces sites et conservés au British Museum et l'Asiatickian Museum à Oxford ont fait croire qu'ils proviennent de mêmes ateliers qui ont fourni les vases du type analogue de notre tombe V de Minet-el-Beda, de Chypre et de l'île de Rhodes. Il y a, en effet, entre ces vases identité absolue de peinture et de pâte. En outre, j'ai relevé sur un vase retrouvé à l'époque avec un scarabée de Ramsès II à Gurob, maintenant au Musée Asiatique, une marque de potier analogue aux marques observées sur les vases mycéniens de la tombe V de Minet-el-Beda, de Chypre et de Rhodes.

Ces rapprochements autorisent, je crois, à fixer la date de notre tombe V à la fin de la XVIII<sup>e</sup> ou au début de la XIX<sup>e</sup> dynastie égyptienne, c'est-à-dire au XIV<sup>e</sup> ou au XIII<sup>e</sup> siècle avant J.-C.

En attendant qu'un examen ultérieur nous permette de préciser cette date, nous faisons remarquer que certains vases de cette tombe, notamment les *skyphos* (pl. XVI), appartiennent à l'extrême fin de la production mycénienne, au « pan-ean-style » (parallel style) des céramistes angais<sup>1</sup> qui donna naissance en Palestine notamment, à des imitations locales appelées « fort, semblé-til », « crumpe phlistine », et datées de la fin du XII<sup>e</sup> ou du début du XIII<sup>e</sup> s.

Nous lions pas que ces grandes tombes collectives ou de familles, à Minet-el-Beda ont dû être utilisées pendant un temps assez long comme le prouvent les inhumations successives qui ont eu lieu. Elles doivent contenir parmi leur mobilier funéraire des objets qui ne sont pas les compagnons. Nous verrons en étudiant la très grande tombe découverte cette année à Minet-el-Beda que l'on avait pris des précautions spéciales en prévision de sa longue utilisation.

**Découverte de la tombe VI.** — Nous l'avons trouvée à 40 m. au sud-ouest de la précédente. Elle est de dimensions exceptionnelles : sa chambre funé-

<sup>1</sup> Sir F. A. Haverland, *Tell el Amarna*, 1894, pl. XXVI-XXX.

<sup>2</sup> H. R. Hall, *The antiquities of Cyprus in the Bronze Age*, p. 136.

<sup>3</sup> H. Dussan, *Les céramiques préhelléniques*, 2<sup>e</sup> éd., p. 302 et *Observations sur la Céramique du II<sup>e</sup> millénaire avant J.-C.*, p. 160.



Sixty-five years of the pottery of the site of Tell Arpach.

MUSEUM



raire mesure intérieurement 3 m. 70 sur 6 m. 50, soit presque le double des autres caveaux jusqu'ici découverts à Minet-el Beida (voir le plan, fig. 6).

Le sol naturel de craie se trouve ici à 1 m. 40 environ sous la surface du sol ancien. On a dû donc éliger, pour obtenir la profondeur nécessaire à l'élevation du caveau, de construire celui-ci dans une énorme excavation, taillée préalablement dans la craie vive. Le sol soigneusement dallé de la tombe se trouve à 3 m. sous le niveau actuel (fig. 7).

Les murs et la voûte ont été enlevés jusqu'à l'avant-dernière assise par des chercheurs de pierre après que la tombe eût été pillée. Cependant des morceaux de la grande clef de voûte à coupe en forme de T, restés sur place, prouvant que le caveau était construit suivant le système en encorbellement. Heureusement, entre le pillage et la démolition de la tombe, s'était écoulé un certain laps de temps pendant lequel les pluies d'hiver avaient recouvert le fond du caveau d'une forte couche de boue et de terre d'infiltration. Cette couche, dans laquelle s'étaient réfugiés, pour hiverner, des milliers d'escargots, avait protégé ce qui restait du mobilier funéraire et des ossements lorsque les chercheurs de pierre sont venus enlever la voûte.

Les squelettes, fortement calomniés lors du sac de la tombe, appartiennent au moins à 28 individus parmi lesquels il y avait des hommes d'âge moyen et des vieillards, les femmes et les enfants <sup>1</sup>. Il s'agit donc d'un caveau collectif, ou d'un caveau de famille. En prévision de sa longue utilisation, on avait même la tombe d'une petite *cella* <sup>2</sup>, accessible seulement de l'intérieur du caveau. On y logeait, comme dans un ossuaire, les ossements et le mobilier funéraire des premières inhumations, afin de gagner de la place pour les suivantes (fig. 6 et 7).

Le mobilier funéraire était jadis d'une richesse inouïe. Les bagues et les

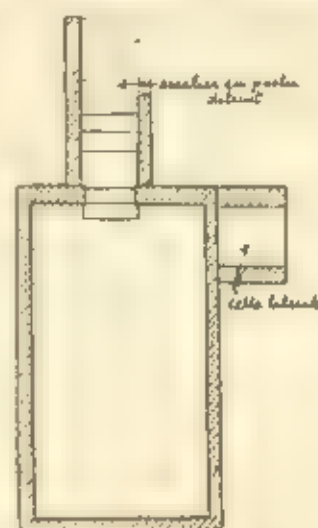


FIG. 6. — Plan de la tombe VI de Minet-el Beida.

<sup>1</sup> Les crânes et les parties des squelettes que nous avons pu sauver dans un état suffisamment complet seront étudiés par M. H. V. Valloin,

professeur à la Faculté de médecine de Toulouse.

<sup>2</sup> Ses dimensions intérieures : haut. 1 m. 35, prof. 1 m. 43, larg. 1 m. 40.

perles en or échappées de sa pailasse prouvent que les objets en métal précieux étaient nombreux, de même que ceux en albatre et en ivoire. Nous avons extrait de cette tombe des centaines de vases et crases, parmi lesquels domine la poterie mycénienne à côté d'un grand nombre de vases chypriotes. L'inventaire établi par M. Chenet, d'après les fragments et les pièces complètes, énumère : 25 petites bouteilles et urnes, 86 bols chypriotes à anses



Fig. 7. — Fragment d'ellé de la tombe VI de Minet-el-Beldi.

ogivales, 15 idoles féminines mycéniennes, 20 idoles en forme de bovide, 152 vases à écrier mycéniens, 31 hydries mycéniennes, et un assez grand nombre de vases divers. Sur la figure 8, je représente un choix d'après un dessin de M. Chenet.

Beaucoup de ces vases sont identiques à ceux du type de talysos, trouvés dans la tombe V. Du reste, les marques prouvent que les uns et les au-

tres sortent d'une même atelier. En outre, la tombe VI contenait une série de vases mycéniens de facture fort négligée, nettement décadente, notamment des hydries à représentation de char d'un dessin devenu très schématisé (fig. 8).

Les marques peintes, n'ayant pas son sur le fond des vases ne sont pas non fondre avec les nombreux graffites appliqués après la cuisson sur les anses, des hydries notamment. Les uns sont des marques d'atelier ou de potier, la signification des autres est plus difficile à préciser : marques de marchand intermédiaire, marques de propriétaire, marques relatives au contenu, au prix, etc. Nous allons, dans notre prochain de l'œuvre, en discuter la fait avec les comparaisons qui s'imposent.



Fig. 1. Terracotta head of a deity, probably a bull-headed god, from the temple of Baal, Hama, 1931.



Fig. 2. Terracotta head of a deity, probably a bull-headed god, from the temple of Baal, Hama, 1931.





ainsi que des copies de vases à étrier qui sans doute ne sont pas antérieures au XIII<sup>e</sup> siècle.

Mais ce qui caractérise surtout le mobilier de la tombe VI, c'est l'extraordinaire abondance des vases, gobelets, assiettes et bouteilles en faïence, en porcelaine tendre ou fritte et en verre multicolore.

La plupart de ces fragiles objets, fort rares ou inexistant dans les autres

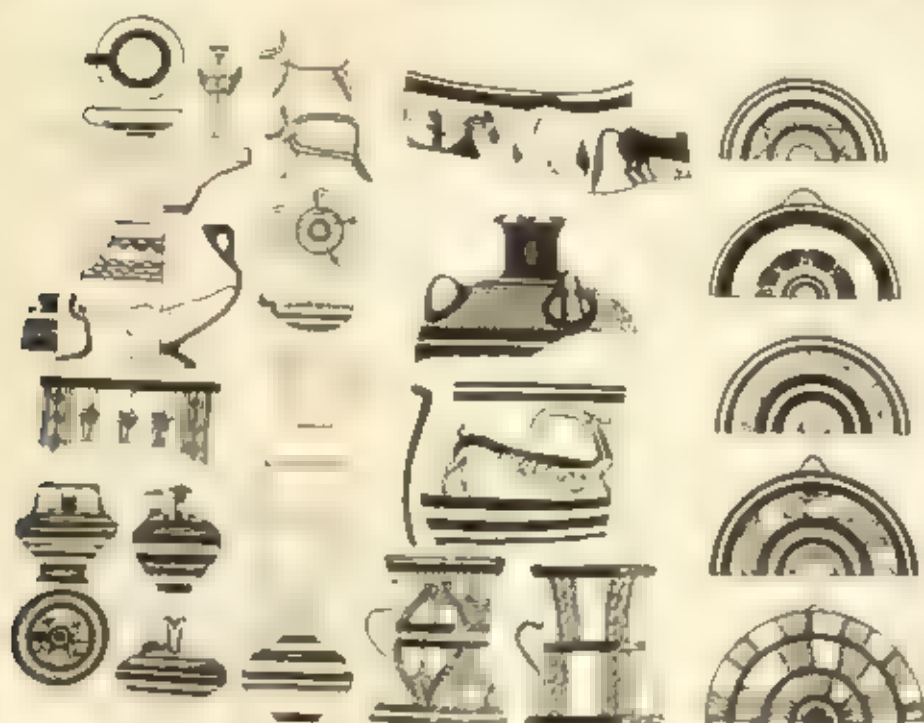


FIG. 8. — Types de vases de la tombe VI de Minet-el-Beida  
Dessiné de G. CHAN.

tombes de Minet-el-Beida avaient été brisées lors du pillage. Pourtant dans le petit ossuaire attenant au caveau et que les violateurs, vu l'exiguïté de ses dimensions, ont dû se contenter de fouiller de l'extérieur, nous avons trouvé plusieurs faïences et porcelaines intactes. Les plus remarquables sont les hauts gobelets ornés de masques féminins en bleu ou trois couleurs. L'expression fixe des yeux, la petite bouche souriante et les mèches de cheveux aplaties portées en « *necrocheveux* » sur le front et les joues, rappellent les figures féminines de l'art mycénien (pl. XI et XII, 3 et 4).

On ne connaissait ces porcelaines que par de rares échantillons provenant de la nécropole d'Enkomi à Chypre, d'où elles étaient parvenues au British Museum. Malgré des différences de détails, je crois qu'elles peuvent être attribuées aux mêmes ateliers que celles de la tombe VI. Jusqu'ici ces ateliers ont évidemment été cherchés à Chypre. Mais le nombre et la qualité des pièces maintenant connues de Ras-Sha'na pourraient faire songer aussi à une fabrication syrienne. Du reste, les porcelaines et les faïences trouvées dans la tombe VI ne sont pas toutes de style cyprien. Il y en a autant qui sont copiées sur les modèles égyptiens, comme par exemple la coupe magique (pl. XI, 2) figurant, entre une paire d'ankh et Horus, deux fois le signe hiéroglyphique *nfr* « bon ».

Quant aux beaux miroirs appliqués d'un aspect si sévère (pl. XI, 2) on n'en a pas trouvé jusqu'ici à Chypre. La Mésopotamie (Ur, Warka, Susse et Kish), en a, par contre, fait à plusieurs exemplaires, mais de taille plus réduite et, en partie, d'un type un peu plus récent. Il me semble

La question de la provenance de ces porcelaines est donc à reprendre à la lumière de nos nouvelles découvertes.

Quant aux petits flacons en verre multicolores qui ont assez mal résisté au temps, la matière en est opaque, et dure dans la masse et travaillable de façon à ne permettre des agissements, des ornements, lyers « à la plume d'oiseau » comme les verres égyptiens du temps d'Amarœa.

Pour la date de la tombe VI, à part quelques vases qui peuvent remonter au xiv<sup>e</sup> siècle, la plupart des objets de son riche mobilier me semblent indiquer le xiii<sup>e</sup>.

**Enclos rituels entre les tombes V et VI.** — Tout l'espace compris entre les tombes V et VI est occupé par une vaste construction en petits enclos (pl. XIII) qui se juxtaposent de tombes en enclos à ciel ouvert de plan rectangulaire ou carré<sup>19</sup>. Leur surface varie entre 6 et 20 mètres

<sup>19</sup> MERRAT & H. SMITH-EWALD, *Excavations in Cyprus*; R. DODSON, *Civilisations préhistoriques*, 2<sup>e</sup> éd., fig. 177; H. R. HALL, *The Civilization of Greece in the Bronze Age* (fig. 496-498).

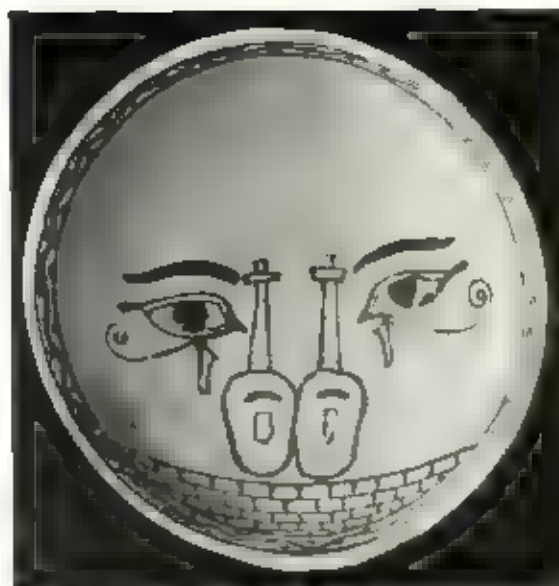
<sup>20</sup> Voir les exemplaires du Louvre, du Bri-

tish Museum et du Musée Ashmolean d'Oxford.

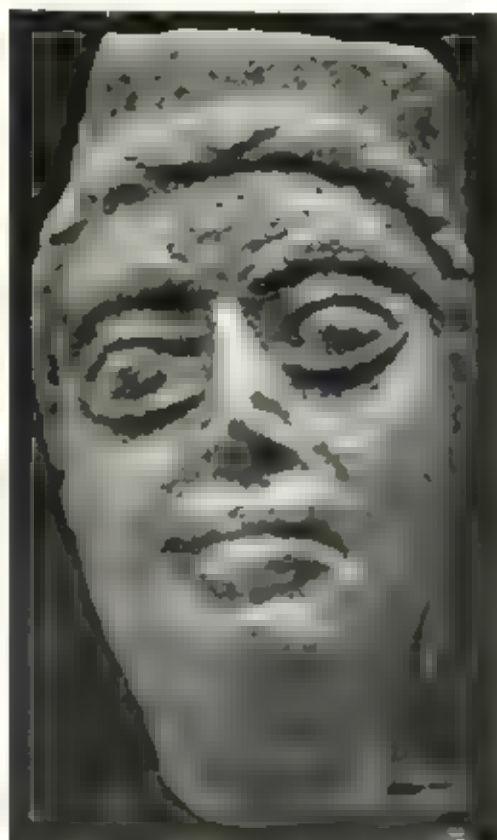
<sup>21</sup> Comparaison aux constructions comparées à l'ouest des tombes II et IV, en 1930 (voir *Syria*, XII, p. 2 et XIII, p. 4).



1. Cusp of Face, Ver. 1.  
 A. Long. of perforation . . . . . 12



2. Cusp of Face, Ver. 1, A. C. of perforation . . . . .  
 Long. of perforation . . . . . 12



3. Shaped in a rectangular form.  
 Face, Ver. 1, A. C. of . . . . . 12



4. Shaped in a rectangular form.  
 Face, Ver. 1, A. C. of . . . . . 12



carres. Chaque enclos est accessible par une petite porte aux jambages en pierre de taille. Un sol surélevé fait d'une couche de béton lissée à la surface divisait chaque enclos en deux étages (pl. XIII, 2). Dans l'étage supérieur se trouvaient de grandes vasques en pierre ou d'autres dispositifs destinés à recevoir des libations (pl. XIII, 1). À l'aide d'un trop-plein et d'une canalisation faite de tuyaux en terre cuite ou de rigoles en pierre (pl. IX, XIII), les libations s'écoulaient dans l'étage inférieur et le long des enclos ou avaient été enfouis des vases accompagnés souvent d'objets de parure, d'idoles mycééniques peintes ou d'armes et d'outils en bronze. Parfois on y avait ajouté des objets comme des fossiles, des sculptures d'éléphants ou des défenses d'hippopotames.

La bonne conservation et la variété des dispositifs découverts cette année nous permettent maintenant d'affirmer leur destination purement rituelle.

Les dépôts rituels qui revêlent l'importance des libations prouvent que les libations ont été souvent renouvelées pendant une assez longue durée de temps. Chaque enclos de ce vaste ensemble constituait sans doute une concession réservée aux cérémonies de son propriétaire. Lors du pillage de cette nécropole, la plupart des enclos ont été vides et dévalisés. Quelques perles et pendentifs en or, échappés aux chercheurs de trésors, prouvent que leur contenu était jadis assez riche. Parmi la céramique, il y a beaucoup de vases d'origine chypriote et mycénienne. L'art très bonne facture encore, permettant de fixer l'âge de ces constructions aux  $xiv^e$  et  $xv^e$  siècles avant J.-C. Quelques-unes remontent peut-être au  $xv^e$  siècle.

Après leur usage plusieurs enclos ont été restaurés. Dans ces constructions postérieures la poterie chypriote et mycénienne fait défaut. La céramique locale est d'une facture grossière. Le culte avait donc continué sous une forme appauvrie après l'abandonnement des premières dispositions.

Quant au culte pratiqué dans ces enclos, il me semble qu'il est nettement différent de celui qui se manifeste dans les grands caveaux et dans les annexes. Ici, il s'agit du culte funéraire avec ses offrandes et ses dispositifs pour l'alimentation des morts tandis que dans les enclos on se livrait à des pratiques magiques destinées à rendre féconde la terre et peut-être aussi les hommes et

(\*) Voir à ce sujet nos observations des années précédentes, *Syria* X, 1929, p. 286 et sui-

vantes ; XII, 1932, p. 12 et suivantes.



les bêtes. En effet, dans plusieurs de ces constructions, de gros phallus naturalistes en pierre, à côté d'autres lemmings non moins explicites, parlent en faveur de cette explication. Le mécanisme de ces singulières pratiques nous est du reste révélé dans une des tablettes de Ras-Shamra dont j'ai donné le texte dans mon rapport de l'an dernier <sup>4)</sup>.

L'hypothèse exprimée à ce moment que la nécropole de Minet-el-Beida était doublée d'un lieu de culte a été confirmée par nos découvertes et observations de cette année. Cependant, il ne nous est pas encore possible de distinguer si les deux destinations ont été originairement en relation. Nous pouvons seulement dire que les sépultures I et II, les plus anciennes de la nécropole jusqu'ici trouvées, semblent être antérieures de très peu seulement aux plus anciens enclos et dispositifs rituels. D'autre part, les plus anciens enclos rituels ont été établis près l'un siècle avant les plus récentes des grandes tombes à chambre voûtée et encorbellement. Mais les futures fouilles peuvent en changer la proportion, car nous n'avons nulle part encore atteint les limites de cette riche et singulière nécropole.

## B — LES FOUILLES SUR LE TELL DE RAS-SHAMRA

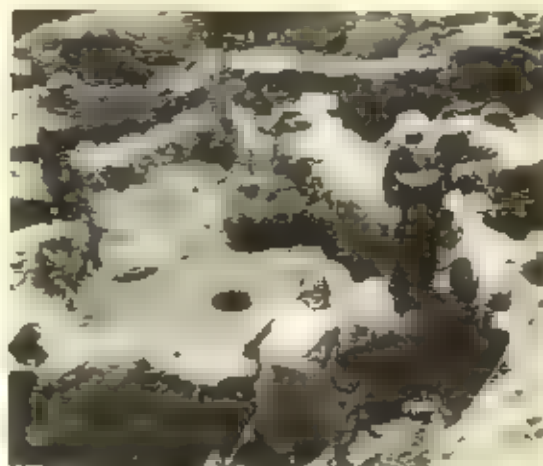
Après six semaines de fouilles j'ai dû suspendre les travaux à Minet-el-Beida pour porter nos efforts sur le tell de Ras-Shamra, où nos recherches, favorisées par une température exceptionnellement clémente, progressèrent fort bien jusqu'à la fin de la campagne.

**Découverte d'une nécropole au pied de l'acropole du tell** — L'un de nos chantiers fut installé au pied du versant nord de l'acropole, où le terrain est destiné à être reconvert par nos déblais (voir fig. 9). Nous trouvions ici une nécropole contenant dans sa partie supérieure des dépôts céramiques absolument identiques, en ce qui concerne la disposition, la composition, et sans doute aussi l'âge, à ceux de Minet-el-Beida. Ils semblent avoir été établis

<sup>4)</sup> *Syria*, XIII, 1933, p. 12 et suivantes.



1. Un des enclos en cours de dégage ment.  
A premier plan, le centre sordide de  
stations à arête, sans perçes de trous trous.



2. Sur le site de l'ancien enclos, au  
centre, la culture par les bœufs.



3. Ensemble des enclos après le défrichage, avec la toiture d'un bâtiment en place.  
A gauche, le centre des enclos par le site de l'ancien enclos, VI.



et après la violation des tombes avec chambre rectangulaire et petit *dromos* que nous dégagions un peu plus bas. Ces tombes reproduisent en dimensions réduites et avec des matériaux plus simples les grandes tombes n° IV et V de Minet-el-Beida. Les murs sont inclinés vers le haut et couverts de grossières dalles plates. Le très court *dromos* est fermé par une dalle posée debout contre l'entrée, haute seulement de 1 m. 20, large de 0 m. 60. La paroi opposée au

*dromos* est percée

d'une petite fenêtre,

exactement comme

dans les tombes de

Minet-el-Beida. Par

contre, la céramique

chypriote et mycénienne,

de très bonne

facture, est sans

doute antérieure à

celle des tombes pré-

citées. Il y a même

des bouteilles en

terre rouge lustrée

comme dans les sé-

pultures 1 et 2 de

Minet-el-Beida, ce

qui permet de fixer l'époque de ces tombes au *xiv<sup>e</sup>* siècle, sinon à la fin du *xv<sup>e</sup>*.

Notons aussi à ce propos la complète absence dans ces tombes des faïences,

porcelaines et verres.

Continuant les fouilles, nous minas au jour au-dessous de ces tombes, vers 1 mètre de profondeur, les sépultures collectives, véritables charniers enfouis à même le sol, sans aucune protection visible pour les squelettes. Plusieurs de ces sépultures avaient été partiellement remuées, ou complètement bouleversées lors de la construction des murs pour les tombes superposées. Leur disposition et leur mobilier funéraire, ou la céramique mycénienne fait encore complètement défaut sont analogues, du moins en partie, à ceux des sépultures de la nécropole du 2<sup>e</sup> niveau du tell. Comme dans l'une de ces



FIG. 2. Cône de débris des ruines de Bas-Shamra.

A son pied.

L'emplacement de la nécropole découverte pendant la 4<sup>e</sup> campagne.

dernières sépultures (cf. *Syria*, 1932, p. XI, fig. 4), nous y trouvions des vases en faïences (fig. 10, n° 1), très différents des faïences et porcelaines

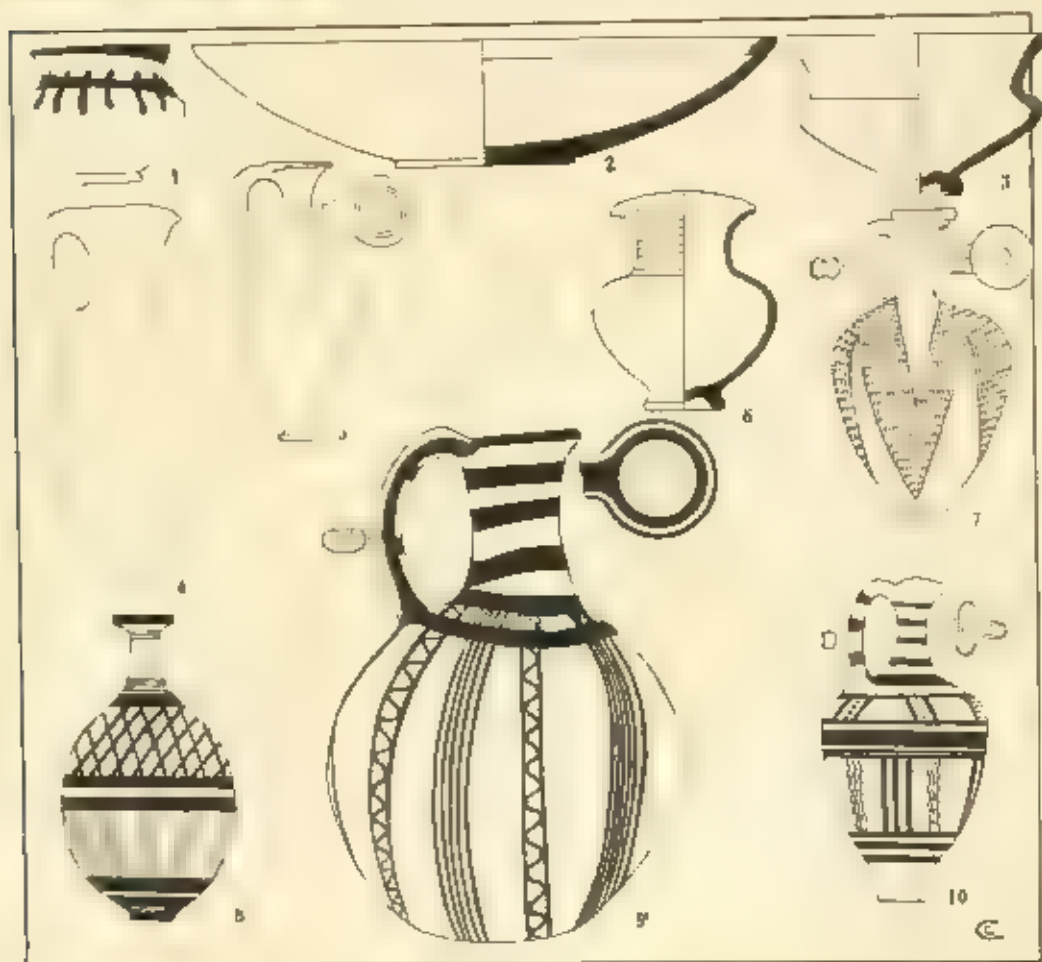


FIG. 10. — Types céramiques de la couche inférieure du cimetière au pied de l'acropole du Tell  
Dessiné G. Cheval

plus récentes des tombes de Minet-el-Beida. Leur provenance est encore problématique.

Les types céramiques les plus caractéristiques sont réunis sur la figure 10. Quelques-uns d'entre eux sont identiques aux vases trouvés par M. Myres dans le cimetière de Kalopsida, à Chypre<sup>(2)</sup>. Comme j'ai pu m'en convaincre récem-

<sup>(1)</sup> Voir *Syria*, XIII, 1932, p. 46-50.

<sup>(2)</sup> A 15 km. au sud-ouest d'Enkomi; voir

ment au Musée Ashmolean à Oxford — musée qui conserve une partie des travaux de Kalopsida — l'identité est telle que je suis disposé à croire que ces vases proviennent des mêmes ateliers <sup>(1)</sup>. Quant à la date de cette céramique l'association de vases analogues trouvés en Syrie, en Palestine et en Égypte avec des objets des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> dynasties indique les XV<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles <sup>(2)</sup>.

Cependant, nous placerions les tombes jusqu'ici fouillées dans cette nécropole plutôt à la fin qu'au début de cette longue période, sans vouloir exclure la possibilité que quelques-unes descendent même jusqu'à l'époque des Hyksos et au début de la XVIII<sup>e</sup> dynastie <sup>(3)</sup>.

Nos fouilles dans cette nécropole, au pied de l'enceinte (acropole) portant le temple et la bibliothèque, quoique poussées par endroits jusqu'à 8 mètres de profondeur, n'ont atteint nulle part le sol naturel. Il semble par conséquent que l'acropole dans toute sa hauteur soit due à un exhaussement artificiel du tell, ce qui permet d'espérer qu'au cours de nos futures fouilles nous y atteindrons des couches de très haute antiquité.

**Fouilles dans les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> niveaux sur l'acropole du tell** — En abaissant le niveau de la grande excavation au nord et à l'ouest de la bibliothèque, nous y avons trouvé plusieurs sépultures de la nécropole du 2<sup>e</sup> niveau, explorée déjà en 1933 et l'année suivante. À en juger par les types des armes — grandes haches à tranchant semi-circulaire percé de deux eyelements ovales, poignards à lames triangulaires avec goulières et grosses épingles à tête rentée et cul percé <sup>(4)</sup>,

J. L. MYRES, *Excavations in Cyprus, Journal of Hellenic Studies*, vol. XVII, 1897, p. 138. À comparer votre figure 49 avec figure n° 34 dans l'étude de M. Myres.

<sup>(1)</sup> La localisation de ces ateliers n'est pas encore faite. Les uns les cherchent en Chypre, les autres en Syrie. Nous discuterons le problème dans la publication définitive.

<sup>(2)</sup> Pour la cruche (fig. 10 n° 8), voir Sir F. L. PETRIE, *Makna, Ashan and Gurub*, pl. I, 48. Pour le vase du type dit de Tell-el-Jahoudiyé (fig. 10 n° 7) voir J.-L. MYRES, *loc. cit.*, p. 45 et R. DESSAUN, *Observations sur la Céramique*

du II<sup>e</sup> millénaire, Syria, IX, 1928, p. 147.

<sup>(3)</sup> Au Musée Ashmolean j'ai vu un vase pareil à celui de la figure 10 n° 8 qui semble avoir été trouvé avec des objets du début de la XVIII<sup>e</sup> dynastie à Qan-el-Mehir (Égypte). Sur la durée très longue du type de vase dit de Tell-el-Jahoudiyé (dont l'un au même musée, provenant d'Abydos, est associé à un *bitbit* et à une bouteille allongée en terre rouge des XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> dyn.; voir R. DESSAUN, *ibid.*, p. 150 et J.-L. MYRES, *Ceramic Collection*, p. 42.

<sup>(4)</sup> Du type des épingles trouvées par



ces sépultures semblent remonter au  $\text{vix}^{\text{e}}$  ou au  $\text{viii}^{\text{e}}$  siècle avant J.-C. au temps de la XII<sup>e</sup> dynastie. Elles appartiennent donc à la partie la plus ancienne du cimetière, not. encore atteinte jusqu'ici contemporaine de la statuette de la princesse Chennunt Nofr Hedj trouvée l'an dernier <sup>1</sup>.

Poussant nos fouilles jusqu'au dessous des couches du 2<sup>e</sup> niveau, nous minés au jour dans 7 à 9 mètres de profondeur des murs faits en briques jaunes légèrement enduits formant  $23 \times 6 \times 11$  cm appartenant à de très vastes constructions antérieures au II<sup>e</sup> millénaire. Elles témoignent de l'importance de ce 3<sup>e</sup> niveau de Ras-Shamra. L'exploration de ces couches profondes du tell et de celles qui gisent en dessous doit être poursuivie jusqu'au dégagement sans complet, du moins suffisamment étendu des deux niveaux superposés. Cette tâche me paraît nécessaire, non seulement pour des raisons de technique de fouilles, mais aussi pour la sécurité de mes collaborateurs et de mes ouvriers.

**Fouilles à la périphérie de la bibliothèque de Ras-Shamra** — L'évacuation des terres pendant les fouilles dans les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> niveaux fut assurée par deux rampes installées, l'une au nord (fig. 11), l'autre au sud de la grande excavation. Celle dernière longe la péripétie ouest de la bibliothèque (fig. 13). En enlevant ici deux extrémités de murs, nous trouvions deux nouvelles tablettes à inscriptions cuneiformes alphabétiques, ainsi que divers fragments complétant le lot découvert au même endroit à quelques centimètres plus haut en 1929 et qui nous ont alors sur la piste de la bibliothèque <sup>2</sup>. Pour la date de ces nouvelles tablettes et peut-être le tout ce lot, il me paraît important de signaler la présence d'un paire de *biblos* jumeles et complètes qui reposait par un elles dans la même couche. Or, ce type de vase chypriote n'a jamais

<sup>1</sup> Montet dans une cachette ou dans un dépôt de fondation à Byblos, voir *Byblos et l'Égypte*, pl. LXIX, 588.

<sup>2</sup> *Syria*, XIII, 1932, p. 20, figures 13, et pl. XIV.

M. Ch. Virolleaud, étant absorbé par le déchiffrement et la publication des grandes épopées (cf. ses études préliminaires dans *Syria*, 1931, p. 45, *Le Déchiffrement des tablettes alphabétiques de Ras-Shamra*, p. 193,

*Un poème phénicien de Ras-Shamra*, p. 350, *Note complémentaire sur le poème de Ras-Shamra*, p. 389, *Vocabulaire de Ras-Shamra en langue inconnue*, 1931, p. 113, *Un nouveau chant du poème d'Alaïn-Baal*), j'ai prié M. E. Dhorme d'étudier ces 2 nouvelles tablettes avec celles de 1929 dont M. Virolleaud avait donné dans *Syria*, I, p. 304 des transcriptions et les premiers essais de déchiffrement.

été trouvé à Ras-Shamra dans la partie supérieure du 1<sup>er</sup> niveau attribué aux xiv<sup>e</sup> et xii<sup>e</sup> siècles avant J.-C. Il convient de le reporter au xiv<sup>e</sup> siècle au moins. Cette conclusion me paraît confirmée par nos observations dans la nécropole de Minei el-Beda. La *bilbul* est le *bilbul* fait de fait dans les grandes tombes si abondamment pourvues de céramique mycénienne du xiv<sup>e</sup> et surtout du xii<sup>e</sup> siècle. Par contre, le *bilbul* est fréquent dans les dépôts antérieurs à ces tombes.



FIG. 12. — La rampe nord pour l'excavation des terres pendant les fouilles dans les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> niveaux de Ras-Shamra.

ainsi que dans les deux sépultures 1 et 2, découvertes cette année et attribuées au xv<sup>e</sup> ou au début du xiv<sup>e</sup> siècle. En ce qui concerne le type du *bilbul* proprement dit, nous l'avons trouvé en 1931 dans le très riche dépôt 213 de Minei el-Beda, ayant fourni près d'un millier de vases, dont plus de 200 *bilbuls*. C'est le type, comme l'indiquent la grande jarre ornée de la spirale cretaise, les ivoires et les grandes bouteilles allongées en terre rouge lustrée<sup>1</sup>, appartient certainement à l'époque de la XVIII<sup>e</sup> dynastie égyptienne, au xiv<sup>e</sup>, sinon au x<sup>e</sup> siècle. Enfin, n'oublions pas qu'en de très nombreuses trouvailles égyptiennes le *bilbul* chypriote<sup>2</sup> ainsi que la grande bouteille allongée en

<sup>1</sup> Syria, XIII, 1932, p. 4-10 et pl. V-X.

<sup>2</sup> Ibid., pl. VII 1, VIII 1-3, X, 2.

<sup>3</sup> À distinguer des imitations palestiniennes et puis re-syriennes en terre plus

terre rouge lustrée sont toujours associées à des objets de la XVIII<sup>e</sup> dynastie, particulièrement du temps de Thoutmes II et III et d'Amenophis II et III, c'est-à-dire du xv<sup>e</sup> et de la première moitié du xiv<sup>e</sup> siècle <sup>(1)</sup>.

L'association du *lulul* jumelé aux tablettes trouvées cette année, a moins d'admettre un remaniement, toujours possible dans ces couches et ayant produit le mélange d'objets de dates différentes, permettant donc de reculer la date de ces textes au delà du milieu du xiv<sup>e</sup> siècle. Cela s'accorderait avec l'opinion de M. Virville qui, à plusieurs reprises, dans des communications verbales et écrites, attire mon attention sur la grande ressemblance des deux lettres du lot de 1929 avec les textes d'El-Amarna <sup>(2)</sup>.

Au sud de la bibliothèque nous avons commencé à dégager une construction élevée. À en juger d'après la longueur et l'épaisseur les murs dirigés est-ouest. Les objets isolés trouvés parmi ces ruines étaient peu nombreux. Je signale trois scarabées dont l'un en améthyste <sup>3</sup> et un autre sert d'or ainsi que le basle d'une petite statuette féminine du style du Moyen Empire, certainement importée d'Égypte (voir pl. XV, 2). Ces objets tendent à faire admettre que la construction est contemporaine du 2<sup>e</sup> niveau <sup>4</sup>. Cependant son dégagement n'est que commencé et il convient d'attendre le résultat des futures fouilles.

Au sud-ouest de la bibliothèque, nous avons trouvé une grande tombe mycénienne avec chambre rectangulaire, dont la voûte, construite suivant le système à encorbellement forme une élégante ogive lancéolée <sup>(5)</sup>. Comme on peut s'en rendre compte sur les photographies (pl. XIV, 1-3). L'architec-

ordinaire, moins parfaitement culte et de forme moins élégante. Ces imitations peuvent être plus récentes.

<sup>(1)</sup> Cf. l'utile liste de toutes ces trouvailles dressée par E. GIZETAN dans *Studies on Prehistoric Syria*.

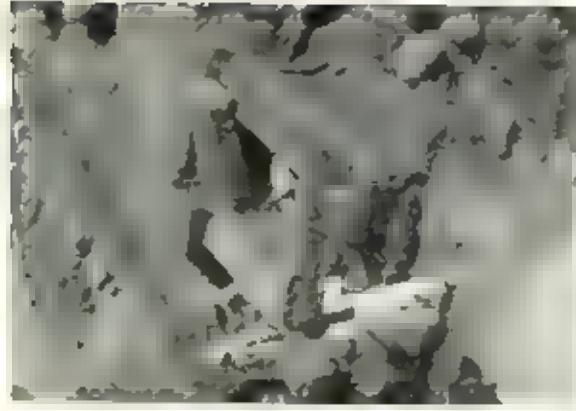
<sup>2</sup> Voir du reste *Syria*, I, 1929, p. 304, Cu. VIOTTEZAC, *Les Inscriptions cunéiformes de Ras Shamra*.

<sup>(3)</sup> Les scarabées et perles en améthyste sont caractéristiques à Ras-Shamra pour le 2<sup>e</sup> niveau. En Égypte, ils appartiennent généralement aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> dynasties. Voir à ce

sujet la très utile présentation dynastique et chronologique au Musée Ashmolean à Oxford *Summary Guide*, 4<sup>e</sup> éd., p. 48).

<sup>(4)</sup> À ce propos je rappelle que la statuette de la princesse Chnoumit Nefr Hedj de l'an dernier a été trouvée dans cette même région.

<sup>(5)</sup> Hauteur de la chambre 3 m., longueur 3 m. 75, largeur 3 m. 10. Il se peut que la forme surbaissée des tombes analogues n<sup>os</sup> II et III de Minet-el-Beda s'explique par l'impossibilité de les construire plus profondément dans la terre d'alluvion, en raison de la proximité de la nappe souterraine.



1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93 94 95 96 97 98 99 100

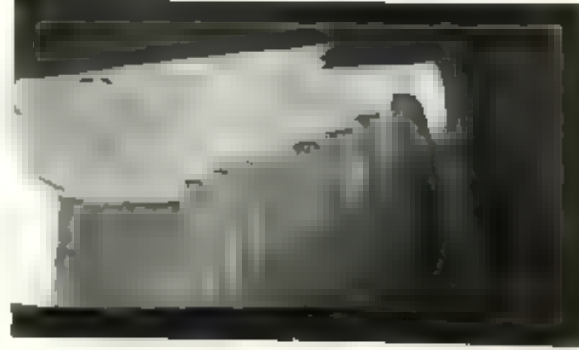


Fig. 1. The stone wall with a small opening.

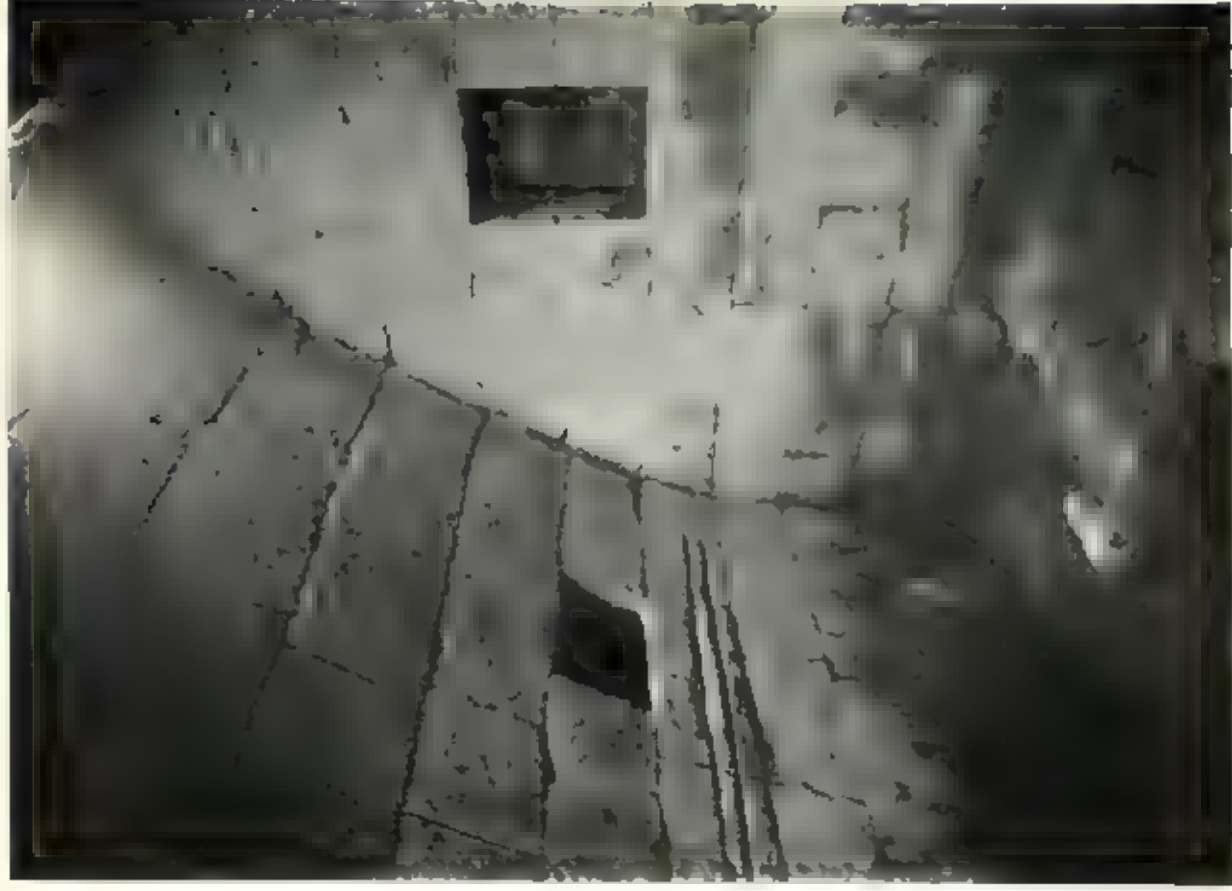


Fig. 2. The stone wall with a small opening.



ture de cette tombe est particulièrement belle. Le *dromos*, long de 3 m. 20, large de 1 m. 40, contient un bel escalier d'accès de 8 marches (pl. XIV, 5). La porte, depourvue de linteau, se termine en triangle, ce qui rappelle la construction des portes des grandes tombes à coupole de Mycènes.<sup>1</sup>

La tombe a été dévalisée déjà dans l'antiquité, et cela à deux reprises, semble-t-il. On y avait pénétré d'une part, par un trou pratiqué dans le centre de la voûte par l'arrachement d'une des dalles de couverture et, de l'autre, par le *dromos* en faisant basculer deux des longues dalles qui la couvraient. Après son abandon, la terre d'infiltration a complètement rempli le caveau. Le fond est couvert de dalles très irrégulières et dont l'assemblage est fort négligé, ce qui contraste avec le grand soin qui a présidé à l'édification de cette tombe. Au centre du caveau, caché sous le dallage, se trouve un puits circulaire muré. Il a été mis à découvert par des chercheurs de trésor qui avaient arraché une partie des dalles. Le puits (diamètre 0 m. 30) est en communication, par une conduite passant sous les dalles restées en place, avec une rigole taillée dans la surface même des dalles, le long de la paroi est du caveau. Cette rigole communiquait avec 4 cupules taillées également dans ces dalles (voir fig. 12). Un liquide versé dans ces cupules s'écoule par la rigole, puis par la conduite sous les dalles dans le puits central. Il ne paraît hors de doute qu'il s'agit ici d'un dispositif pour libation. Cela rappelle évidemment les puits et les jarres trouvés à l'extérieur des grandes tombes à Minei-el-Baida destinés à « desaltorer » les personnages enterrés dans ces caveaux. Cependant les libations qui, à Minei-el-Baida, pouvaient être intro-

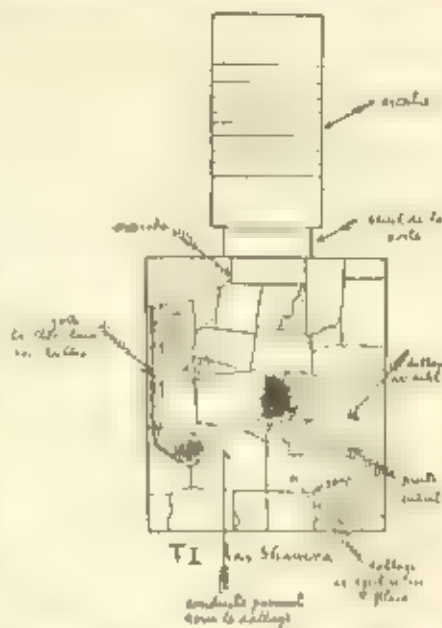


Fig. 12. Plan de la grande tombe cypréenne à Minei-el-Baida, au sud-est de la nécropole de Ras Shamra.

<sup>1</sup> Cf. R. Dussaud, *Les civilisations préhistoriques*, 2<sup>e</sup> ed., fig. 153 et A. J. B. Wace

*Oriens Antiqui of the British School of Athens*, XXV (1924-1925) p. 580 et suivantes.



duites par un ingénieux dispositif de l'extérieur de la tombe dans le puits vertical, ont dû être versées, en ce qui concerne la tombe I de Ras Shamra (caveau sous T. I) dans l'intérieur même du caveau.

Je rappelle à ce sujet les observations faites, en 1927 par A. W. Persson, dans les grandes tombes mycéniennes également à chambre rectangulaire et *dromos*, découvertes à Dendra, près de Midea, au sud de Mycènes<sup>1</sup>. À en juger d'après la chronologie<sup>2</sup>, elles sont de l'époque des tombes V et VI de Minet el Beida, ainsi que de la tombe I de Ras Shamra. Partant de là, il s'agit d'une qui, à part un important ensemble de vases en bronze achetés dans un puits sous l'entrée du caveau, ne contenant qu'un peu d'objets dans la chambre funéraire proprement dite. Sur le fond de cette chambre reposent plusieurs dalles poreuses de cupules et de rigoles que le découvreur interprète comme autel ou foyer et comme table de sacrifice. Sous le sol de la chambre on trouva deux puits étroits dont l'un complètement vide, l'autre rempli d'ossements de bœuf et de mouton, ainsi que de divers objets (premier). Le parallèle de ces dalles à cupules et de ces puits avec les hypogées observés dans la tombe I de Ras Shamra est remarquable et témoigne des rapports étroits de cette tombe avec celles de la Grèce mycénienne.

En ce qui concerne les os des personnages enterrés dans ce caveau, il n'en reste que quelques fragments d'os longs et de maxillaires appartenant à un ou deux individus au plus.

Du mobilier nous n'avons retrouvé que quelques débris de vases en albâtre, de vases peints chypriotes et mycéniens, les derniers du type de la vase ainsi que des fragments de vases et de coupes en argile et en porcelaine tendre. Leur similitude avec ceux retrouvés de la tombe VI de Minet el Beida nous permet d'admettre que les deux caveaux sont contemporains ou, au plus, séparés de la fin du xiv<sup>e</sup> ou plutôt du xiii<sup>e</sup> siècle. En tout cas, il s'agit de la

<sup>(1)</sup> Axel W. Persson, *The Royal tombs at Dendra near Midea*, 1931, p. 77-80 et fig. 53-54.

<sup>(2)</sup> A. W. Persson, *l. c.*, fig. 59, 61-64. L'auteur, p. 24 et 75, les attribue aux xiv<sup>e</sup> et xv<sup>e</sup> siècles.

<sup>(3)</sup> Cependant ils sont trop nombreux pour permettre de considérer cette tombe comme un

ossuaire, suivant une proposition du découvreur (*l. c.*, p. 80).

<sup>(4)</sup> Peut-être la conséquence d'un ancien pillage.

<sup>(5)</sup> Une coupe en argent sertie d'or, une boîte intaille en corailine, une fleur sculptée en ivoire et le fragment d'un couteau en bronze.

voûte de la tombe I de Ras-Shamra est située plus haut que le sol de la bibliothèque voisine (fig. 13), point à d'autres observations, indique que ce caveau est postérieur à l'existence de la bibliothèque. Il est compris dans une enceinte

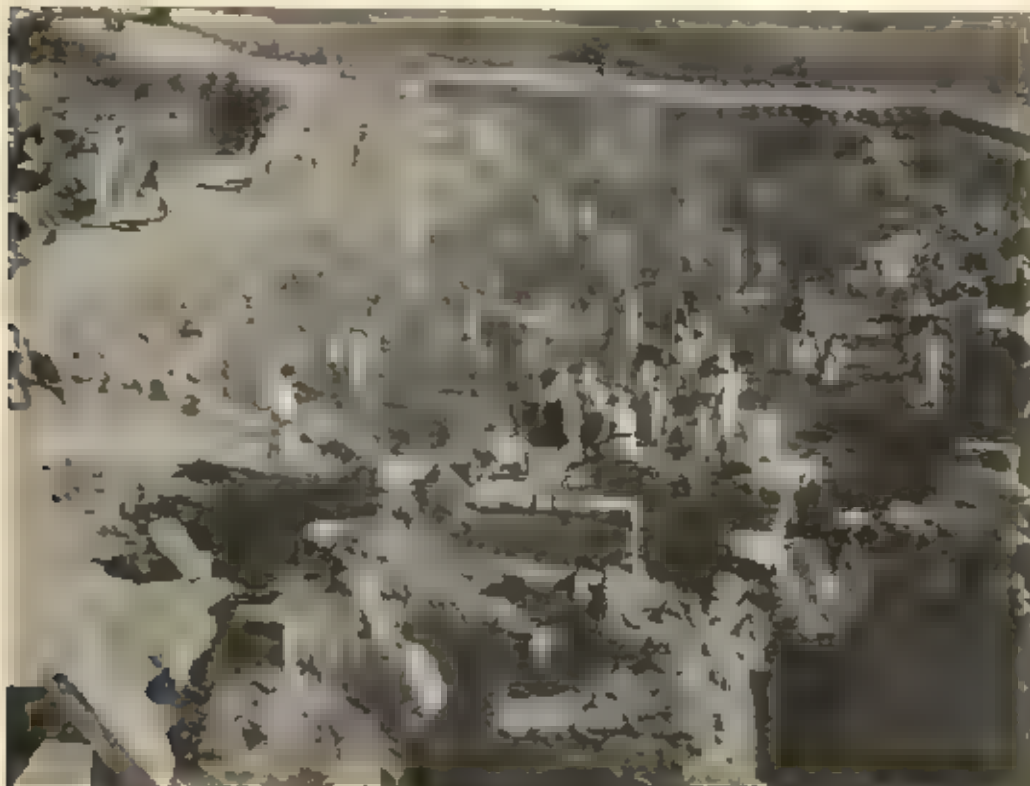


FIG. 13. — Chantier installé au nord de la bibliothèque. Au fond, les ouvriers ont atteint la base du 2<sup>e</sup> niveau. Dans l'angle inférieur gauche, — trace de la tombe mycénienne I avec une des dalles de couverture du dôme glissée sur le côté.

munie d'une belle entrée. Plusieurs piliers et pans de murs non encore complètement dégagés permettent de supposer que l'ensemble fait partie d'une vaste construction dont nous espérons pouvoir poursuivre le dégagement ultérieurement.

Cette belle tombe mycénienne, d'aspect royal, installée fièrement au milieu des ruines du temple et de la bibliothèque de Ras-Shamra, me paraît être comme un témoin de la prise de possession du pays par les Achéens aux dépens de l'élément phénicien. Cette conquête avait été préparée par l'importation de

la marchandise mycénienne dans la région de Ras Shamra, soutenue vraisemblablement par une immigration de marchands chypriotes et égéens. Les grandes tombes mycénennes de Minet el-Beida sont une preuve, me semble-t-il, de l'importance que cette colonisation avait acquise dès le xiv<sup>e</sup> siècle.

Au nord de la bibliothèque, nous avons mis à découvert des murs faisant partie d'une construction importante. Un étroit passage dans lequel se déversaient les conduites pour l'évacuation des eaux de pluie, la sépare du bâtiment occupant la région de la bibliothèque. À sa périphérie ouest sont adossées des chambrettes ou *niche* dont la construction est postérieure au 2<sup>e</sup> niveau xvi<sup>e</sup> siècle, puisque les fondations passent à travers plusieurs charniers de ce niveau dont la date est fixée par la céramique caractéristique. L'une de ces chambrettes contient, cachés sous une dalle circulaire de 2 m. 30 de diamètre, des ossements humains mélangés à des poteries chypriotes et mycénennes du 1<sup>er</sup> niveau. Le dégagement complet de ce puits funéraire a dû être remis à plus tard, en raison du danger d'écroulement des murs voisins.

En achevant le déblaiement des murs de fondation ayant soutenu la façade nord de la grande construction occupant la région de la bibliothèque nous avons trouvé, caché sous le seuil intérieur d'une porte de surche, à 1 m. 10 de profondeur, un dépôt se composant de 4 lances plates en bronze au talon orne de losanges remplis de traits parallèles, gravés après la fonte, et de deux lances d'une taille et d'un poids musites, également en bronze. La lame, effilée avec gouttières et nervures, de l'une de ces lances, est particulièrement élégante et marque une technique remarquable. Le bronze. L'anneau de ser-

(1) Voir R. Dussaud, *Note additionnelle au rapport de la 1<sup>re</sup> campagne, Syria, X, p. 301*. C'est contre cette colonisation et contre les autres étrangers qui pullulaient dans ce port de Ras-Shamra, d'où ils évinçaient de plus en plus les indigènes, que semble avoir régi la révolution décrite dans l'une des tablettes de Ras-Shamra cf. Ch. Virolleaud, *Les Inscriptions cunéiformes de Ras-Shamra, Syria, X, 1929, pl. LXII, n° 2* et où l'on chasse de la ville tous les « étrangers-bâtes » parmi lesquels semblent être cités, à côté des Hurrites,

Hittites et Assyriens, précisément les Ioniens et les Chypriotes. (Cf. les traductions de R. Dussaud, *Première traduction des textes phéniciens de Ras-Shamra, Revue Biblique, 1931, p. 31-39* et B. Hrosvy, *Les Ioniens à Ras-Shamra, Archiv Orientalny, 1932, p. 160*. Des doutes contre l'interprétation de ce texte ont été élevés par M. Dussaud, *Breves remarques sur les tablettes de Ras-Shamra, Syria, 1931, p. 75*, et M. Virolleaud a redonné de reconnaître la mention des Ioniens.

rage à l'extrémité de la dardelle est orné de deux têtes de sanglier en ronde bosse se tournant dans la direction de la pointe de la lance et formant arrêt. Il s'agit sans doute d'un épieu pour la chasse au sanglier — pratiquée encore de nos jours, non loin de Bas-Shamra, dans les montagnes boisées des Ansariéhs.

La disposition de ce dépôt a la plus grande analogie avec celle du dépôt des 74 armes et outils en bronze découverts, en 1929, au pied d'une porte intérieure du même bâtiment<sup>2</sup> et qu'une inscription en cuneiformes alphabétiques, gravée sur les bronzes, révèle comme ayant été offerts au grand prêtre du temple.

En terminant le dégagement d'un mur dont le tracé exact était resté incertain sur le plan, nous avons trouvé à la périphérie est du même bâtiment un morceau de vocabulaire sumérien qui complète ceux provenant de la même région, en 1930 et 1931 — et qui furent étalés par M. Thureau-Dangin dans *Syria*, XII, 1931, p. 225-266 et XIII, 1932, p. 233.

**Fouilles dans la région sud du grand Temple.** — La cour sud de ce temple — maintenant complètement dégagée — est accessible par une grande porte, large de 5 m. 70, précédée d'un escalier monumental dont nous avons trouvé une partie des marches encore en place (voir le plan, fig. 14). A 2 mètres de distance en avant de l'escalier, nous trouvâmes les soubassements d'un monument carré de 2 m. 20 sur 2 m. — situé dans l'axe méridien nord-sud du temple et paraissant, de ce fait, faire partie de ce dernier. Il s'agit probablement d'un grand autel posé devant l'entrée du temple. Deux marches placées du côté sud, 10 p. 10 de l'autel, le rendaient accessible aux prêtres. L'appareil des soubassements de cet autel est plus régulier, plus soigné que celui de l'ensemble du temple et s'apparente plutôt à la belle construction de la grande tombe mycénée que trouvée au sud-est, non loin de là. Il n'est pas impossible que cet autel ait été installé devant l'entrée du temple, lors d'un remaniement de celui-ci — en vue de son adaptation à un nouveau culte. Cela expliquerait aussi la situation de l'autel en dehors et juste en face de l'entrée du temple. Le terrain ne montre des traces d'un remaniement profond et il restitua, lors de nos fouilles, de nombreux morceaux de sculptures très

<sup>2)</sup> *Syria*, X, 1929, p. 295 et pl. IX.



diverses et manifestement mises en pièces. Je les enumère ci-après : 1° Un état de sculpture en pierre polie, verte, portant quelques signes d'une inscription en écriture cuneiforme accadéenne mais dont le sens reste indéterminé.<sup>1</sup> 2° De nombreux fragments d'un beau sphinx en pierre verte, certainement importé d'Égypte, portant le cartouche du pharaon Aménemhat III de la XII<sup>e</sup> dynastie, ayant régné de 1849 à 1801, d'après la chronologie courte (pl. XV, 4). Les fragments étaient très dispersés et se trouvaient en partie assez loin les uns des autres. Le sphinx paraît avoir été anthropoïde.<sup>2</sup> Sa crinière est stylisée à la manière des sphinx du nom du même pharaon, trouvés à Tani et conservés au Musée du Caire. L'inscription gravée entre les pattes antérieures et dont une partie seulement est conservée, ne nous apprend rien de précis sur les raisons qui ont motivé l'envoi de ce sphinx à Ras-Shamra.<sup>3</sup> Plusieurs fragments d'autres sculptures égyptiennes, dont un petit personnage du style du Moyen-Empire.<sup>4</sup> L'arrière-train d'un sphinx ou sphynx<sup>5</sup> (grandeur naturelle) en pierre calcaire, œuvre d'un artiste local peut-être, à en juger par le travail moins habile de la sculpture (pl. XV, 5). 6° Statue en calcaire, également de style grossier, représentant un personnage dont la tête a été brisée de haut, drapé dans un long manteau qui semble avoir été bordé de fourrure<sup>(6)</sup> (pl. XV, 1 et 3).

En résumé, il s'agit donc ici d'une part, de sculptures égyptiennes bien datées par le cartouche d'Aménemhat III au temps de la XII<sup>e</sup> dynastie et com-

<sup>1</sup> Je l'ai soumis à M. P. Thureau-Dangin qui, dans sa lettre du 6 décembre 1932, a bien voulu me donner son opinion, « Les deux lignes se lisent comme il suit.

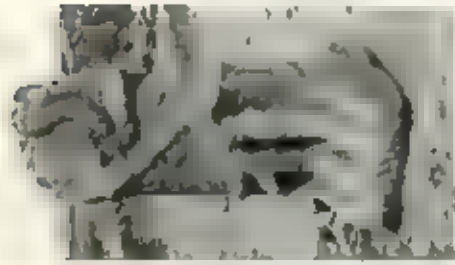
𐎧𐎠𐎵𐎠𐎧𐎠  
𐎧𐎠𐎵𐎠𐎧𐎠

Il est bien que non précédé du clou vertical déterminatif des noms de personne, a quelque chance d'être le début d'un nom de personne tout le premier élément serait : 𐎧𐎠𐎵𐎠. Il faudrait donc traduire « fils de 𐎧𐎠𐎵𐎠 ». C'est, je crois, tout ce qu'il est possible de tirer de ce fragment. Il est à noter que trois lignes ne sont pas inscrites. Il semble donc que l'inscription soit achevée. Cette inscription remonte certainement au deuxième millénaire. Mais il me paraît bien

difficile de lui assigner une date précise. »

<sup>(2)</sup> Il présentait peut-être les traits d'Aménemhat lui-même, comme le font les sphinx de Tanis.

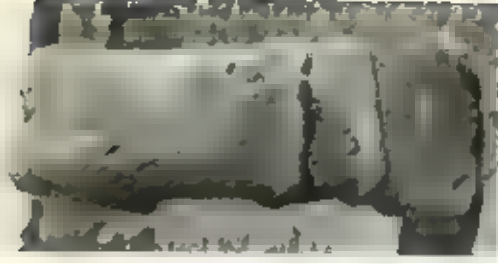
<sup>(3)</sup> Voir la statuette dite hiltite en bronze, au Louvre G, LORTOLLEAU, *Manuel d'Archéologie Orientale* II, fig. 737 et les personnages sur les cylindres du style syro-hittite (du même auteur, *La Glyptique Syro-Hittite*, n° 19, 88, 162, 167 portant le même manteau. L'idée qu'au lieu de la fourrure, les bouclettes devaient représenter un serpent enveloppant le personnage (ce qui rappellerait la déesse aux serpents dont nous avons relevé des représentations à Minet-el-Beida, cf. Syria, 1932, pl. I A), est, je crois, à écarter.



Shia 4533  
A person in a dark, patterned garment.



Shia 4533  
A person in a dark, patterned garment.



Shia 4533  
A person in a dark, patterned garment.



Shia 4533  
A person in a dark, patterned garment.



Shia 4533  
A person in a dark, patterned garment.





pletant la série des documents <sup>(1)</sup> attestant les étroites relations qui ont existé entre Ras-Shamra et l'Égypte au Moyen-Égypte. Le fragment d'inscription cubiforme et les deux sculptures en calcaire, 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup>, d'autre part, sont plus difficiles à dater, car, étant donné le remaniement du terrain, leur association aux sculptures égyptiennes du Moyen Empire n'implique nullement la contemporanéité. Elle n'est pas exclue cependant, notamment en ce qui concerne le morceau à inscription acadienne, tandis que les sculptures sur calcaire peuvent fort bien être plus récentes sans que nous voulions dire par cela qu'elles le soient forcément. La suite des fouilles dans cette région l'an prochain nous permettra peut-être de préciser les dates.

Au delà des murs immédiats du temple, au sud et au sud-ouest, le terrain montre une succession plus régulière des couches. La terre fine jaunâtre, passant par en lrous au noir, caractéristique du 2<sup>e</sup> niveau, commence à 1 m. déjà vers 1 m. 20 de profondeur. Aussi les objets du type du 2<sup>e</sup> niveau, notamment une série de hautes fenestrees et de hautes minuscules, certainement volives, font leur apparition déjà à partir de 0 m. 50 de profondeur, d'autres, du même type, descendent jusqu'à 1 m. 80. A 2 m. de profondeur, nous rencontrâmes des restes de constructions très anciennes, à murs en briques simplement sechées au soleil. Il apparaît que l'épaisse couche de terre fine sableuse du 2<sup>e</sup> niveau est un résultat de la désagregation complète de murs en briques.

Il convient de signaler dans cette région aussi la découverte d'une lettre en cunéiformes accadiens. Elle reposait à 1 m. de profondeur dans une couche qui, 5 m. plus au nord, donna un fragment du sphinx d'Amenemhat III. Il n'est donc pas exclu que cette lettre, trouvée en dehors de la région de la bibliothèque que proprement dite, remonte à l'époque du 2<sup>e</sup> niveau, au temps des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> dynasties. En effet M. Ch. Virolleaud, que j'ai prié d'étudier ce document, est arrivé, de son côté, à le supposer plutôt du début du II<sup>e</sup> millénaire que du temps de la XVIII<sup>e</sup> dynastie. Il exposa ses raisons dans une communication à l'Académie des Inscriptions, le 2 décembre 1932, où il donna également une traduction du document qui se révèle être une sorte de mandat d'arrêt lancé par un roi (du nom de Niku-iz) contre son trésorier prévaricateur qui s'était réfugié dans la région de Ras-Shamra <sup>(2)</sup>.

(1) *Syria*, I, 1929, pl. LIX, 4 et XIII, 1932, pl. XIV, 1.

(2) L'étude complète de ce document par M. Virolleaud paraîtra dans *Syria*, 1934.

**Fouilles dans la région à l'ouest du grand Temple** — À l'extrémité ouest de l'acropole, du 6 II nous avons continué l'exploration du sanctuaire qui semble avoir été installé ici après la destruction du grand Temple. C'est dans ce sanc-



Fig. 14. — Plan indiquant l'emplacement des stèles de 1930 (St. 1383) et de la grande stèle du Baal au fondre (St. 1382), par rapport au grand Heng-n de Ras-Shamra. A la l'emplacem. d. la vase contenant les deux statues en argent.

uaire que, en 1930 nous découvrimmes deux stèles en calcaire dont l'une figure le dieu à la haute couronne<sup>1</sup>. Notre espoir d'y trouver d'autres stèles ne fut pas trompé. À 7 m. au sud-ouest (Fig. 14), au milieu d'un amas de grès des

<sup>1</sup> Voir notre rapport dans *Syria*, XII, 1934, pl. VIII.



Grande stèle (haut. 1<sup>m</sup>12) du Ba'al au fondr.

RAS SHAMRA



pierres de taille " provenant d'un important édifice de très belle construction qui, a en juger d'après son niveau, doit être postérieur au grand temple, nous découvrîmes plusieurs fragments d'autres stèles d'un style analogue à celui des stèles du 1940, ainsi qu'une stèle complète plus grande et d'une valeur artistique supérieure (pl. XVI). Elle figure en un bas-relief qui est plutôt un champlévé, une divinité debout, brandissant de la droite une masse et tenant dans la gauche une lance, la pointe posée par terre. L'extrémité arborescente du manche est probablement une stylisation de la foudre. La divinité est coiffée d'un curieux casque à longue pointe et du frontal duquel émergent deux cornes. Ses cheveux forment de longues tresses enroulées aux extrémités, qui tombent sur le dos et par-dessus l'épaule droite. Une large ceinture dont le sculpteur a traité par soigneusement les détails retient le pagne qui est le seul vêtement porté par la divinité. Un long poignard à gaine recourbée à l'extrémité, est fixé obliquement à la ceinture. Devant la divinité est figuré, en petit, un personnage habillé de la longue robe syrienne et pose sur un socle ce qui, malgré sa taille réduite à côté de la divinité, lui confère une certaine importance. Elle s'exprime également dans son maintien et le geste de sa main droite levée avec le pouce à l'extérieur. Du reste, le fait que le personnage tourne le dos à la divinité, exclut bien, je crois, l'idée qu'il s'agit d'un simple adorateur. J'y vois plutôt un personnage ayant placé son pouvoir sous l'autorité de cette majestueuse divinité et qui pourrait être un des dieux locaux, un prêtre ou un roi de Ras-Shamra. Le costume du personnage nous inclinerait à accepter la dernière solution.

L'extrémité inférieure de la stèle est ornée de deux registres superposés de lignes ondulées et s'amincit légèrement pour être encastrée dans un socle.

Aucune inscription sur la stèle ne nous révèle le nom de la divinité représentée sur elle avec tant de soin. Mais en raison de ses attributs, la masse d'armes et le foudre, ainsi que de son attitude combative, il est vraisemblable que c'est un Hadad ou Baal de la montagne, commandant aux orages et aux vents, mais aussi aux pluies bienfaisantes dont tout dépend dans ces pays d'Orient.

Voir les mesures de quelques-uns des blocs : 1 m. x 0 m. 40 x 0 m. 65, 1 m. 10

x 0 m. 45 x 0 m. 60 (fig. 96) x 1 m. 30 x 0 m. 40



Les tablettes de Ras-Shamra montrent la place prépondérante dont le Baal a bénéficié dans la vénération des habitants de cette région \*. L'identification me paraît confirmée, en outre, par le décor de lignes onduleuses, sur le socle au pied de la divinité — que l'on peut rapprocher de l'ideogramme ou du déterminatif égyptien signifiant montagne.

Quant à la date de cette belle stèle, le milieu archéologique — auquel nous l'avons liée — daterait le *xii<sup>e</sup>* ou le *xiii<sup>e</sup>* siècle av. J.-C. Mais ces données sont à vérifier par l'étude du style très curieux de la sculpture — ou à l'art égyptien est mêlée une influence franchement syrienne (\*\*).

À 13 m. au nord de la stèle, en dehors du sanctuaire proprement dit et à la périphérie de l'acropole, vers la crête au-dessus de la terrasse inférieure du tell (fig. 13 A), nous trouvâmes un vase contenant deux statuettes en argent de style très curieux (fig. 14). Le vase, déjà anciennement privé de sa partie supérieure, était placé debout sur une pierre plate, à 1 m. 30 de profondeur, et protégé par des pierres posées de chant. Il s'agit donc d'un enfouissement intentionnel. Le vase était rempli de terre fine. En le vidant soigneusement, nous dégageâmes à l'intérieur la statuette en argent massif d'une divinité haute de 0 m. 28 posée debout sur le fond du vase (pl. XVII). À côté d'elle reposait une statuette plus petite du même style, haute de 0 m. 16. Quand nous les minâmes au jour, les statuettes étaient couvertes d'une patine blanche, qui disparaissait rapidement au contact de l'air, devenant bleuâtre puis violet clair, ensuite violet foncé, couleur qu'elle a conservée depuis. Au fond du vase — entre les deux statuettes gisaient une grande perle massive en or — deux petites perles cochlées — également en or massif, une petite pendeloque en or blanc — quelques débris de feuille d'or, un grand morceau et divers débris d'argent brut. En dépit des seuls pastilles marqués sur sa paroi interne, entre lesquels est gravée une sorte de croix, la grande statuette figure sans doute une divinité masculine caractérisée par la carrure des épaules et les longues jambes antérieures et postérieures. En outre, il semble que le dieu porte une barbe. Son cou est orné d'un torques

\* R. LUSSET, *La Mythologie phénicienne d'après les tablettes de Ras-Shamra*, *Revue de l'Histoire des Religions* 1911, p. 362-372 du même, *Le Sanctuaire et ses lieux Phéniciens de Ras-Shamra*, *Rev. Hist. Relig.*, CV

1932, p. 257 — du même R. H. R. 1933, juillet-août.

\*\* Nous reviendrons sur ces questions avec plus de détails dans une étude sur la stèle à paraître dans les *Mémoires du P. I. A.* de 1933.



Dieu (haut. : 0m28) et déesse en argent  
à ve. et or et signature en or

RAS SHAMRA



fait d'un fil bise en or a extrémités simplement recourbées formant crochet. Le pagne fait d'une feuille d'or jaune est retenu autour des hanches par une ceinture en or blanc ornée d'un décor repoussé formant chevrons, et se terminant par une frange qui retombe en avant. Dans la ceinture est engagée une lamelle également en or blanc en forme de poignard. Les jambes maigres aux genoux naïvement marqués se terminent par des pieds vaguement indiqués, se confondant avec le socle sous lequel est conservé le champignon de coulée très volumineux. Les mains tendues en avant sont à poing fermé grossièrement modelé. Celle de droite, à en juger par sa cavité, semble avoir supporté un attribut qui n'était plus à sa place lors de la découverte. Peut-être le dieu tenait-il une petite massue à manche en bois et dont la tête était formée par la grosse perle massive en or, trouvée à son pied.



FIG. 15. — Les deux statuettes en argent encore en place au fond du vase dans lequel elles avaient été déposées, la partie supérieure du vase étant enlevée.

La tête du dieu est caractérisée par l'excessif développement du nez, les sourcils en sillon et les yeux en creux destinés à être incrustés. Les cheveux, courts, tombent à la hauteur du cou, sont divisés au milieu par une raie verticale de laquelle partent des lignes plus ou moins horizontales. Vue de profil, la statuette est toute mince, la chevelure, les épaules, les hanches et les jambes sont regardées dans le même plan, comme si la statuette avait été découpée dans une feuille de métal, au lieu d'avoir été coulée à titre perdue.

Quant à la petite statuette, plus sommairement modelée que la grande, elle représente probablement une divinité féminine, par le dieu reconnaissable au « chignon » sur la tête, aux épaules plus arrondies et à la robe qui semble envelopper les jambes jusqu'aux pieds. Au lieu d'un pagne, elle porte une large ceinture en feuille d'or. Sous les pieds est conservé également le champignon de coulée. Le détail ainsi que la présence des morceaux de métal

brut, posés à côté des statuettes dans le vase<sup>1)</sup>, semblent indiquer qu'il s'agit des œuvres d'un orfèvre local.

Quant à la date de ces statuettes, le fait qu'elles ont été profondément enfouies dans une cachette, sans doute pour les mettre en sûreté, ne permet pas de fixer leur âge d'après leur position stratigraphique. Quoiqu'elles aient été trouvées à la limite supérieure du 2<sup>e</sup> niveau, elles appartiennent sans doute au 1<sup>er</sup> niveau de Ras Shamra, c'est-à-dire à la période comprise entre le xv<sup>e</sup> et le xii<sup>e</sup> siècles. Le style grossier<sup>2)</sup>, qui rappelle cependant encore quelques souvenirs de l'art égyptien — la coiffure et le pagne, semble indiquer que ces statuettes appartiennent à la dernière époque de Ras-Shamra, au xiii<sup>e</sup> ou au xii<sup>e</sup> siècle.

**Fouilles sur un tell découvert au bord du Nahr-el-Arab sur le territoire de Bordj-Islam** — Nous avons profité le deux journées de fête de nos ouvriers alaouites pour faire des sondages étendus sur le tell découvert l'an dernier au bord du Nahr-el-Arab, à 7 km. au nord de Ras-Shamra, sur le territoire du village de Bordj-Islam. La partie la plus élevée du tell vers son extrémité ouest forme un phare de forme ovale avec un diamètre est-ouest de 100 m., nord-sud de 110 m. Dans une tranchée longue de 15 m., large de 4 m., ouverte vers l'extrémité ouest, au point le plus élevé du tell, nous avons au jour deux murs larges nord-sud, ainsi qu'un très bel escalier, large de 1 m. 50, adossé d'un côté à un mur dirigé est-ouest. Il appartient certainement à une construction importante. Non loin de l'escalier ont été recueillis plusieurs clous en fer, un scarabee égyptien en pâte bleue et un fragment de vase grec avec peinture noire sur rouge.

Dans les trois autres sondages faits vers l'extrémité est de la partie supérieure du tell, nous dégagâmes quelques rares fragments de vases chypriotes et inédits des xiv<sup>e</sup> et xiii<sup>e</sup> siècles, ainsi que plusieurs tessons paraissant

<sup>1)</sup> C'était sans doute pour parfaire le poids de l'offrande que le donateur, suivant la coutume de l'époque, a dû indiquer dans son vœu.

<sup>2)</sup> Nous réservons pour la publication défi-

nitive les rapprochements qui s'imposent entre les statuettes de Ras-Shamra et celles de style analogue ou apparente conservées dans divers musées, notamment le Louvre, le British Museum et le Musée de Berlin.

être de l'âge du fer. Mais le plus grand nombre des fragments céramiques appartient à des vases correspondants à ceux du 2<sup>e</sup> niveau de Ras-Shamra.

En résumé, les sondages sur ce tell invitent à des fouilles plus étendues qui pourraient amener d'intéressantes découvertes.

Strasbourg, le 28 décembre 1932.

CLAUDE F. A. SCHAEFFER



# LA NAISSANCE DES DIEUX GRACIEUX ET BEAUX

## POÈME PHÉNICIEN DE RAS-SHAMRA

PAR

GIL VIROLLEAU D

Le poème qui est publié ci-après (pl. XVIII et XIX), et qui provient des fouilles de 1930, est l'un des mieux conservés de tous ceux que MM. Schaeffer et Clément ont recueillis à Ras-Shamra. C'est aussi le plus court de tous les textes mythologiques de la même provenance et le seul qui soit écrit « à pleine page ».

La tablette dont il occupe l'angle supérieur, à droite, mesure 195 mm sur 140.

Dans la première partie (ll. 1-29), le texte est gravé largement, et les différentes phrases sont séparées les unes des autres par un trait horizontal. Par contre, à partir de la ligne 30 et jusqu'à la fin, l'écriture est assez serrée et les épisodes se suivent sans aucune interruption.

Le titre que nous avons adopté ne s'applique, en réalité, qu'à l'une des scènes de ce drame : celle qui concerne la naissance des « dieux gracieux » (*elm n'um*) : ceux-là même qui sont invoqués dès le début (ll. 1-2\*) et qualifiés de « dieux gracieux et beaux » (*elm n'um w gamin*).

Les difficultés insurmontables que présente ce document, et dont on se rendra compte au premier coup d'œil, nous ont pas permis de substituer à ce titre restreint quelque autre désignation, plus compréhensive.

L'ensemble donne l'impression d'idées mal liées, exprimées par une langue d'une grande pauvreté. On peut croire sans doute, que cette impression ira s'atténuant à mesure que la langue même et les idées qu'elle exprime nous seront mieux connues. Mais, pour aboutir à ce résultat, il ne faudra rien moins que la collaboration de tous les spécialistes, et surtout la mise au jour d'un grand nombre de tablettes phéniciennes, mythologiques ou autres.

Il paraît superflu d'ajouter par la « traduction » reproduite pp. 132-136, bien qu'elle soit le fruit de méditations prolongées, ne représente cependant qu'un





essai, et qu'on ne devra l'utiliser qu'après avoir consulté le commentaire — chacun, bien entendu, demeurant libre d'apporter, tant au commentaire qu'à la traduction, toutes les retouches qui lui paraîtront convenables.

Pour la transcription, on se référera au tableau ci joint, remplaçant celui qui a été publié dans *Syria*, tome XII, page 194. Si je n'ai rien changé à la notation des trois *x*, ce n'est pas que j'ignore les inconvénients que cette notation présente, surtout en ce qui concerne le 3° *x*, mais ces inconvénients m'ont paru moindres que ceux des transcriptions qu'on pourrait substituer à celles-là.

	a			l	1
	e	x		m	13
	e			n	2
	li	2		s	0
	g	1		t	14
	d	7 ou 7 = 2		p	11
	h	11		s	12
	w	1		s	12
	z	7 = 1		q	10
	li	11		r	1
	h	11		s	12
	t	11		s	12
	y	1		t	14
	k	11		t	14

# TRANSCRIPTION

(1) *eqra* . *Elm* , *n[mm]* (2) *w ysmm* .

*ba s[rm]* (3) *qnm qrt l lq[ ]* (4) *b mlbr , sprm yd[ ]* (5) *rešhm , w yš[ ]m*

(6) *lhm b lhm [ ]y w šty , b hmr ynay*

(7) Šlm t(?)mlk?) . Šlm . mlkt . 'rbm . w Šnm

8) Mt . w Šr . yšb .

bth . h[ ] škl

bth (9) . h[ ] . šlm .

yšbrn . šbrn gpn

10 y[š]mln . šmdm . gpn .

yšql . šdmth (11) km gpn

(12) šb d . yrhm . 'l . 'd . w 'rbm . l'ny

13, w šd . šd Elm . šd Ašrt . w Rhm

14) 'l . ašt . šb d . šrm .

l(b[h] . g)d . b hlb a(?)nnh š hmat

15 w 'l . ugn . šb dm . dg[ ] t

16) tikm . Rhm . w tšd [ ]

(17) tšgrn . Šzr n'[m . Elm] (18 w nšm .

'rbm . yr[ ]

19 m[š]bt . Elm . šnn .

š[bt] (20) Pamt . š

21) eqnd . smt [Elm . n'mm?] ]

22) [b]n . šrm . [ ]

23 eqran Elm . n'mm [ ]

[agzr ym bn [ym 24 yny m b ap d . lsr]

[ ] 25 šps my p[ ] dltm [ ] 26 w šnbn slm rbn

Šu[ ] 27 bthm b dth n'at

28) šd [ . Elm] . šd . Ašrt . w Rhm (29 [ ] . y[š]b

(Tr. 30) [ ] bh(?) . gp ym .

w yšgd . gp . thm

(31) [ ] lp(?) māt'ltm . māt'ltm . l res . agn

32 hth(?) l šhl hth . trm .

hth . tšh . ad ad

33 w hth . tšh . ém . ém .

terhm . yd . El . k ym (34) w yd El . k mdb .

ark . yd . El . k ym (Rev., 35) w . yd . El . k mdb

yqh . El . māt'ltm (36 māt'ltm . l res . ugn .







*yq̄h . ys(t) . bbth*

(37) *El . h̄th . n̄ht* [.]

*El . yman . m̄t . ydh.*

*ysé* (38) *yr . šmnh . yr . bsmn.*

*ʿqr . yhr̄t yāt* (39) *l̄ phm*

*El* [.] *aštm . k̄ ypt . hm . aštm . t̄šn*

40) *y Mt . Mt . n̄htm . h̄tk . mmmmm . m̄t ydk*

(41) *h[l̄] . ʿqr . t̄hrr . l̄ est . šhrr̄t . l̄ phmm*

42) *a[s̄]tm . ašt . El . ašt . El . wʿl̄nh*

*whm* (43) *a[s̄]tm t̄šn*

*y . Ad Ad . n̄htm . h̄tk* (44) *mmmm . m̄t ydk .*

*hl̄ . ʿqr . t̄hrr . l̄ est* (45) *w šhrr̄t . l̄ phmm.*

*btm . bt . El . bt . El* (46) *wʿl̄nh*

*whn . aštm . t̄šn.*

*y . Mt Mt* (47) *n̄htm . h̄tk . mmmmm . m̄t ydk.*

*hl̄ . ʿqr* (48) *t̄hrr . l̄ est . w šhrr̄t . l̄ phmm.*

*wštm . a[št̄] . El* (49) *a[s̄]t . El . wʿl̄nh.*

*yhbr . spthm . ys[é]*

50) *hn . špthm . mtqtm . mtqtm . k̄ l̄mn .<sup>x</sup>*

(51) *[h]m . n̄sq̄ . w hr̄ . b̄ h̄bq̄ . h̄mhmt*

*tqt(n̄sn̄ . w[ʿ])* (52) *t̄d̄n . šhr̄ . w štm*

*rgm . l̄ El . ybl̄.*

*as̄[ty]* (53) *El . y[t̄]t̄.*

*mh . ylt̄.*

*yldy . šhr̄ . w šl̄[m]*

(54) *šé . ʿd̄b̄ . l̄ š̄p̄š̄ . rbl̄ . w̄l̄ k̄b̄k̄bm̄ . kn[ ]*

(55) *yhbr . špthm . ysé.*

*hn . spthm . mtqt[m]*

(56) *bm̄ . n̄sq̄ . w hr̄ [ . b̄]h̄bq̄ . w h̄[m]h̄mt̄.*

*yšbn̄ [ . w[ʿ])* (57) *yspr̄ . l̄ h̄m̄š̄ . t̄qb̄(?) [ ] šr̄ . phr̄ . hl̄at̄*

(58) *tytān . w tldā . tld(²) [ . Elm . ] n'mm .*

*agzr ym (59) bn . ym . ynqm . b ap [ . šd . Št . ]*

*[r]gm . l El . ybl*

60, *asty . El . ylt .*

*nh . ylt [ ]*

*Elm(²) n'mm (¹)*

(61) *agzr ym . bn ym . ynqm . b ap . šd . Št .*

*spt (62, l arš . špt l šmm .*

*wt 'rb . b phm . 'zr . šmm (63) w dg b ym .*

*w ndd [ ] z [ ] lz (²)*

*w (²) . y'db éymn (64) éšmal . b phm*

*w l[d] šb'ny . ašt . Elrh*

65 *ybn . Asd(²)l [ . ]*

*šé . 'd [b]tk . Mabr qdš*

66 *šm . tgrgr . l abnm . wt 'zm . šb' . šnt*

(67) *tmt . šmn . nqpt . 'd . Elm . n'mm*

*tlkn (68, šd . tšdn . pot . mabr . w ngš . hm . Ngr (69) mdr' .*

*w š(²)hbm . 'm . Ngr . mdr' .*

*y . Ngr (70) Ngr . pt(²) [ ] . w ptšh w . prš . b 'dhm*

(71) *w 'rb . hl(²)g . hm [ ] lhm . wtn (72) w nšhm*

*hūn . eš[ . yn . . . . w]jn . w nst*

73 *w 'ahm . Ngr mdr'*

*[ ] (74) eš . yn . d 'rb . b sk[ ] (75) mše(²)pt . lhm . lg*

*ynh [ ] (76) w hbrh . mla yn [ ]*

#### TRANSLATION

(1) J'invoque les dieux gi[acieux] (2) et beaux.

Les fils de p[rima(²)] (3) leur donneront une ville pour . . .

(4) dans le désert, ils [ ] (5) sur leur tête, et ils [ ] leur [ ]

(en disant :)

(¹) Il y a ici, dans l'original, les restes de trois ou quatre lettres qui paraissent avoir été effacées intentionnellement. Il semble qu'il y ait eu *agzr*, c'est-à-dire le mot même

qui figure au début de la l. 61. Il s'agirait donc d'une simple ditlographie, corrigée par le scribe.

(6) « Mangez du pain [ ]y, et buvez du vin *yony*.

(7) « (O) Salem<sup>1</sup> tu exorceras, o Salem<sup>1</sup> la royauté sur les Arabes et les Shenémites.

(8) Mól-et-Sár s'assied,

(tenant) à la main le sceptre de l'infécondité,

(tenant) à la main (9) le sceptre de la stérilité,

Les émondeurs émondent le cep,

(10) les lieurs lient le cep;

ils épierrent(?) son vignoble (11) comme le cep.

(12) Place les *ghm* sur le 'd; et tu répondras aux Arabes.

(13) Et liboure le champ des dieux, le champ d'Asherat et la Misera or  
dieux

(14) Sur le feu, place les *ghm*.

Fais cuire un cheyreat dans le lait ou a *nah* dans le beurre,

(15) et sur le bassin place-les; [ ]

(16) Tu iras (vers) eux, (ô) mon (dieu) Miséricordieux. Et tu rencon-  
treras [ ]

(17) Tu coindras Gazar le plus grand [eux les dieux] (18) et des hommes  
(Alors) les Arabes [ ] ont.

(19) Siège des huit dieux,

Ré[sidence(?)] (20) des sept *Pant*.

(21) Je jalouse les noms [des dieux gracieux(?)];

(22) les fils de prince [ ]

(23) J'invoque les dieux gracieux.

[Je l'andé la mer, le Fils] de la mer (24) se vengera sur le champ  
d'Asherat.

[ ] (25) (ô) Soleil! Qu'est-ce que [ ] les vaches maigres [ ]

(26) et les rousins, (offrande) pacifique des Arabes et les Shenémites,

(27) marchant dans la voie du sacrifice d'actions de grâces

(28) O champ des deux — champ d'Asierat et de son chien muscovite  
dieux! (29) [ ] il s'assiera.

(30) [ ] (au) bord de la mer,  
et il s'avance (au) bord de l'Océan.

(31) Il [ ] les deux *met it* — les deux *met it* qui sont — au haut du bassin  
(32) Son *hl*, sur le *'hl*, son *hl* s'élève;

Son *hl* crie : Ad ! Ad !

(33) et son *hl* crie : Mere ! Mere !

... la main de El comme la mer

(34) et la main de El comme le *mlh*;

... la main de El comme la mer

et la main de El comme le *mlh*,

El prend les deux *met it* — les deux *met it* qui sont — au haut du  
bassin

Il (les) prend (et les) met dans sa maison.

(37) El qui incline son sceptre ;

El ... le tremblement de sa main.

Il (le) ... le *q* vers les yeux — le *q* il le met dans les yeux  
l'oiseau, il (le) ... (et) il (le) met — (39) sur le charbon.

Quand El est seul, il s'adresse à ce que les femmes crient :

(40) « O Mal ! Mal ! C'est nous qui, l'osons s'incliner ton sceptre ; (nous  
qui) faisons ... le tremblement de la main.

(41) « Est-ce que, vraiment, l'oiseau, tu ne l'as posé sur le feu — et les  
*shrt*, sur les charbons ?

(42) « O bon nous ! Femme de El — Femme de El et son serviteur ! »

Et voici que — (43) les femmes crient :

« O V ! Ad ! C'est nous qui faisons s'incliner ton sceptre ; — (44) nous  
qui) faisons ... le tremblement de la main.

« Est-ce que, vraiment, l'oiseau, tu ne l'as posé sur le feu. — (45) et

les *phrt*, sur les charbons?

« O Maisons! Maison de El! Maison de El! — *ite* et son serviteur! »

Et voici que les femmes crient :

« O Mot! Mot! (47) (C'est nous qui) faisons s'incliner ton sceptre;  
(nous qui) faisons ..., le tremblement de la main.

Est-ce que vraiment l'oiseau — (48) toi — le bruleras sur le feu, et  
les *phrt*, sur les charbons?

« O Femmes! Femme de El! — (49) Femme de El et son serviteur! »

Il se penche sur leurs lèvres — puis il leve la voix en disant :

(50) « Voici que leurs lèvres sont douces, douces comme une grappe de  
raisins! »

(51) Dans le baiser et la conception, dans l'embrassement et le *hndnt*,  
elle ... (52) et elle enfante Sajar et Salem

(Alors) il envoie à El (ce) message :

« Ma femme, (53) (ô) El, a enfanté.

« Qu'a-t-elle enfanté? »

« Sajar et Salem me sont nés.

(54) « Lève (donc) l'offrande jusqu'à Syris, la grande — deess — et jusqu'aux  
étoiles! »

(55) Il se penche sur leurs lèvres — puis il leve la voix, en disant :

« Voici que leurs lèvres sont douces! »

(56) Dans le baiser et la conception — dans l'embrassement et le *hndnt* —

il recommence [et?] (57) il compte cinq .....

(58) Elle ... et elle enfante [les dieux] gracieux (en disant :)

« Je ferai la mer, — (59) Le Fils de la mer se vengera sur le champ  
de Sel! »

(Alors) il envoie à El (ce) message :

(60) « Ma femme, (ô) El, a enfanté.

« Qu'a-t-elle enfanté? »

(Elle a enfanté) mes(?) dieux gracieux (en disant :)



61 « Je fendrai la mer ! Le fils de la mer se vengera sur le champ de Set »

La terre (62) a des lèvres ! les cieux ont des lèvres !

et il [qui] entre dans leur bouche (apparaient) l'oiseau des cieux (63) et  
le poisson (qui est) dans la mer.

et le fugitif

et il [s]père la droite (64) et la gauche de sa bouche

« Et enfante Saba'ni. (6) Femme d'Etrah !

66 Il construira Asdol (?)

« Dresse le 'd au milieu du désert de Qadès.

(66) « La [tu] aux pierres et aux arbres pendant sept ans

(67) « Tu tueras les huit *nypt* du 'd des dieux gracieux !

« Tu ras [68] dans la plaine ! Tu battras les contours du désert et  
leur chef (est) Ngr (69)-mdr'.

« Et [app]elle (?) les avec Ngr-mdr' (en disant) :

« O Ngr 70 -mdr' O [v]re [71] et ouvre-le, et pénètre dans leur d

(71) « et entre (dans) le *hfy* (?)

« Voici qu'il y a [du pain, et donne, nous le] (72) et nous m[un]i-  
gerons !

« Voici qu'il y a [du vin] (73) et donne [à nous le], et nous bu[iv]rons ! »

(73) Et réponds-leur, (6) Ngr-mdr' :

« [74] (74) il y a du vin. Celui qui entre dans (75) ,  
pour elles Un *log* de son vin (76) et remplis de vin son *hbr*.

#### COMMENTAIRE

Toute la 1<sup>re</sup> partie (ll. 1-29) est une sorte de discours, prononcé probablement par El le quel interviendra et agira d's la l. 30). Tout à tour, le dieu qui parle, quel qu'il soit au juste, annonce ce qu'il va faire (*eqn*, l. 1, *eqn*, l. 21, *eqn*, l. 23<sup>a</sup> et *eqn*, l. 23<sup>b</sup>) et donne ses ordres à Salem (l. 7) et à Bahuu (l. 16).

#### 1-7.

1-2<sup>a</sup> — Les premiers mots se retrouvent vers la fin du discours (l. 24) sous une forme un peu différente.

Le verbe *gm* s'est rencontré déjà II AB<sup>10</sup>, VII 37 — *n mm* est restitué d'après I 23<sup>a</sup> et I 607, le second qualificatif, *gmnm*, est assez souvent associé, comme ici, à *n mm*. On comparera *gm* à ar. *جسم*, *acd* *asânu* (on dit d'ailleurs en *acd* *du asânu*), à cette même racine appartiennent les subst. *gmnt* de I AB, II, 20 et (forme redoublée) *gmnmnt* de II AB, IV-V, 15<sup>16</sup>.

Il résulte du rapprochement des II 513-52<sup>a</sup> et 58<sup>a</sup> que « les dieux gracieux et beaux » sont au nombre de deux, et qu'ils appartiennent à la même famille que les gemeux. Sur (sans doute Sahar, « l'aurore » ou « le matin », et Salem « le pacifique ». C'est à Salem, à l'exclusion de Sahar, que s'adresse l'exhortation de la I 7 — mais habituellement les deux dieux sont associés étroitement. Sur les humains de ce genre, cf. *Syrta*, XIII, 131, et ci-dessous, I 8. Mot « l-Sar, sur Salem, voir R. Dussard, *Revue Hitt. Hel.*, CIV, 363.

23-5 — L'expression *bu šrm*, lu aussi d'après I 22) pourrait à la rigueur, s'appliquer aux « dieux gracieux et beaux » — mais il est plus vraisemblable que c'est le sujet de *gmnm* (*m*, pour *bu*, désignant « les dieux gracieux et beaux eux-mêmes ». *Bu šrm* peut d'ailleurs ne représenter qu'un seul personnage « le fils des prières », comme on dit Bu-Elm, « le fils des dieux », on parlait de Mot, s'il s'agit de plusieurs personnes, on compare et les locutions figurées *bu rpnm*, « les fils du message », *bu qrtm* « les fils de la ville », *bu šlm* « les fils de la table ».

« la ville » (*qrt* à laquelle il est fait allusion ici est peut-être celle d'Asdod qui sera nommée vers la fin, I 61<sup>a</sup>, de même que *m bu* (« desert », I 4, se retrouvera, I 61<sup>b</sup> (*m bu qda*)). Cependant *qrt* peut correspondre à *qrt* (sg ou plur.) aussi bien qu'à *qrt*, on traduirait alors « il s' leur donnent des poutres pour (construire) une chambre haute », *lyt* = *qrt*.

*špm*, cf. heb. *שֵׁפֶט* ou *שֵׁפֶט*, mot qui est associé à *nothar* dans *Jeremie* 4 11 et 12, 12. Par analogie avec différents passages, où *as* et *qdqt* se trouvent en parallélisme, on peut proposer de lire à la fin de la I 10 : [*qphd*] *ba* « sur leur crâne ».

6 — Comme il n'y a, dans l'épigramme du moins, aucune différence entre le

<sup>1</sup> II AB — *Syrta*, XIII, 131-133 comme I AB = *Syrta*, XII, 109-110.

<sup>2</sup> Et aussi au dans *berb* *bu n* — *bu n n b*

*bu tem* « et *tanb* » — Un premier *n* dont la grâce est pareille à la grâce d'Anat, et dont la beauté est pareille à la beauté d'Asarié »

sg et le pl de la 2<sup>e</sup> pers.<sup>1</sup> on ne saurait dire si le dieu El<sup>2</sup>, s'adresse ici aux deux « dieux gracieux et beaux » ou seulement à l'un d'eux, et par exemple, à Salem, comme l. 7. Cependant, comme on lit à la fin (l. 72) *alhm* et *ast* « nous mangerons » et « nous boirons », on peut admettre que *thm* et *sty* s'adressent à deux personnes au moins.

Même emploi de la préposit. *h* que dans *Praverba*, 9, 5 — *hm* (heb. *חם*) ne se rencontre que très rarement. Les deux subst. *thm* et *hm* sont accompagnés de deux qualificatifs qui sont à en juger par la desin. *-y*, des adjectifs ethniques.

7 Salem (voir ci-dessus l. 2<sup>a</sup>), est désigné, dès avant sa naissance, (cf. 52<sup>a</sup> et 53<sup>a</sup>), pour exercer la royauté sur deux peuples qu'on ne trouve mentionnés que dans ce poème, iai et l. 20; pour *'rbm* seul, voir aussi l. 12 et 18. Il s'agit donc de divinités étrangères au panthéon phénicien — on notera d'ailleurs que dans la liste BS 1929 n° 17-12, Salem est nommé après Milkom, qui est le dieu des Ammonites.

*mlkt* (heb. *מלכות*) « Royauté » s'exprime habituellement au moyen du mot *mlk*, synonyme de *drkt* (I AB, V, 5-6).

## 8-11

Épisode concernant la culture de la vigne (voir aussi II AB, IV V lebit) fusant, en quelque sorte, pendant aux instructions de II 13-suy., concernant le labourage des champs — le tout se rattachant — plus ou moins directement, à l'ordre contenu dans la l. 6 : « Mangez ... et buvez ... ».

Le binaire Mot et Sar ne se rencontre qu'ici. Mot, qui est bien connu déjà par I AB et II AB, est interpellé plus loin (40 et 46), « couramment » avec Ad (33). Sur *st* voir ci-dessus l. 2. — Que l'on traduise *qyb* par « il s'est assis » (37), ou par « il s'en retourna » (37<sup>a</sup>) toute cette 1<sup>re</sup> partie (8-9<sup>a</sup>) paraît indiquer que Mot-et-Sar est découragé ou dans une période de déclin. Il s'agit donc de reprendre la culture, abandonnée par ses mains épuisées, et c'est alors (9<sup>a</sup>-11) qu'interviennent les émondeurs et les « lieurs ».

<sup>1</sup> Mais observation pour la 3<sup>e</sup> personne voir, par exemple, ci-dessous, L. 9<sup>a</sup> et 10<sup>a</sup>.

<sup>2</sup> *hm* = *hym qpn yamds amdn qpn*

Sur *labb*, pour *l q l b* cf. *Syria*, VIII, 118. Sur le sceptre *bt* de Mol, voir de J. I AB, VI, 29. *shl* et *clm* comme dans *Isac*, 17, 9 שׁל צלם.

La rac. *sh* de *shram shrm*, dentique à ar. شمر, correspond à héb. שׁמר I.

*pspl*, impf. *qal* (ou infal ! ) d'un verbe *shl*, de même sens probablement que heb. שׁלם dans *Isaie*, 5, 2.

*scot* = heb. סכות, sg. ou plur. se rencontre aussi dans la location *Zbl B l admt*, qualificatif d'Alejo-Baul, comme *Zbl B l arq*.

## 12

Debut d'une série d'instructions concernant la culture des champs et qui s'étendra jusqu'à la fin de l. 18 ou de l. 20.

12<sup>a</sup>. — *sh'd*, impératif de *shl* aussi l. 13 v. 10, avec la même proposition *qthm*, plur. de *qth*, qui désigne parallèlement au *shpl* la forme de lune (croissant; le disque étant désigné par *qpl*, voir US 1929, n° 3 et *Rev. Hist. Rel.*, LIV, 375). — *'d*, subst., représente quelque édifice ou édicule sacré; on dit par exemple *qst krt l th* « kerit s'assit sur son d »; à comparer à I AB, VII, 12: *qst B l l bht ' d* (voir aussi ci-dessous, l. 67<sup>a</sup>).

Rite magique ou astrologique devant précéder la réponse à faire aux *'rbm* (12<sup>b</sup>).

12<sup>b</sup>. — Réponse à ou ne sait quelle question : *rou send*, comme 18<sup>b</sup> au lieu de *'rbm(w) krum*, l. 7 et l. 26. Peut-être simplement « ceux qui entrent » ou qui sont entrés (dans le *'d*) pour consulter le sort.

## 13-15.

## 13. — Ordre concernant le labour

Les champs que il s'agit de labourer sont au nombre de deux :

1° Le « champ des dieux » aussi l. 28 qui se rapprochera du « champ de El » (*sd El*) ou des « champs de El » (*sdm El*), I AB, I, 6-7 ;

2° Le « champ d'Asheril-el-Ram » Ce nouveau bûcher ne se ren-

*bht* est sans doute le même tact que *bt* « maison ». On écrit de même *bht* ou *bt* pour

exprimer l'idée de l'outre (heb. בֵּית, *rum* בֵּית).

contre  $\text{q}^{\text{h}} \text{m}$  et l. 28 *Rhm* qualifie sans doute quelque dieu de premier plan, comme  $\text{r}^{\text{h}} \text{m}$  qualifie Yahvé et  $\text{r}^{\text{h}} \text{m}$  Allah. Sic *rhm* seul accompagne du pron. suffixe -y, voir ci-dessous l. 16 et 28. — Voir, d'autre part les observations d'Alammar, *Journal of the Pal. Or. Society* XII, 9, sur l'expression *Rhm m* le l. AB, II, 27. — Sur *sd* (verbe) l. 15 et l. 24<sup>2</sup> voir aussi *sd*  $\text{š}^{\text{h}} \text{m}$  et  $\text{sd}^{\text{a}}$ .

Dans *m sd*, *sd* paraît être l'imp. d'une racine telle que  $\text{š}^{\text{h}} \text{d}$  ou  $\text{š}^{\text{h}} \text{d}$ , en h. h. poét.,  $\text{š}^{\text{h}} \text{d}$  au piel = « labourer »,

#### 14-15 — Holocaustes à offrir ou rites à accomplir pour achever la fécondation du champ qui vient d'être labouré

14<sup>1</sup> — Sur *sd* l. et ci-dessus, l. 12 *qam* plur. de  $\text{q}^{\text{h}} \text{m}$  qui correspond bien phonétiquement à ar.  $\text{q}^{\text{h}} \text{m}$  « troupeau qui produit beaucoup de lait » — Sur le dieu  $\text{š}^{\text{h}} \text{m}$  voir ci-dessous, l. 17. Il existe aussi un « dieu des *qam* » (*qam*), comme il y a des dieux protecteurs des bœufs et des agneaux (*alpm* et *krm*) : II AB, VI, 47, 49.

14-2 — La restitution  $\text{h}^{\text{h}} \text{h} - \text{h}^{\text{h}} \text{d}$  est simplement conjecturale.  $\text{h}^{\text{h}} \text{h}$  se lit tout lire aussi, venant après « mettre sur le l. » (14) dont *šgahier* « faire cuire » comme en arabe et ben-moï, plutôt que « sacrifier », ce serait l'équivalent d'heb.  $\text{š}^{\text{h}} \text{h}$  — *qht* heb.  $\text{q}^{\text{h}} \text{h}$ , pl. *qht* se rencontre ailleurs, mais non pas cependant dans une scène du genre de celle-ci. La première lettre de *amh* est incertaine, le mot désigne sans doute un animal de la taille du chevreau. Aucune difficulté pour *hob* et *haut* qui correspondent exactement à heb.  $\text{h}^{\text{h}} \text{b}$  et  $\text{h}^{\text{h}} \text{b}$ , acd. *hūmēta*.

L'argument le plus fort, et qui paraîtra sans doute décisif en faveur de l'identification du signe  $\text{𐤒}$  avec  $\text{g}$  est fourni par le passage au v. 15

*ad lqh btk*  
*glmt lš'rh hark*

« tu prendras une femme (dans la maison),  
« tu feras entrer une *glmt* (dans) ton parvis. »  
Il semble évident, en effet, que *glmt* = « pel-

le » « jeune femme ». Le verbe *glmt* du précédent verset, qui est si fréquemment corrépond donc bien à  $\text{g}$ , comme on l'avait proposé déjà. Syria, XIII, 125 u 1. Il convient cependant de noter que  $\text{g}$  s'écrivait aussi  $\text{š}^{\text{h}} \text{m}$ , voir ci-dessous l. 43<sup>1</sup>, 46<sup>1</sup> et 49<sup>1</sup>. C'est aussi qu'il n'y a pas entre  $\text{g}$  et  $\text{h}$  de différenciation aussi tranchée qu'entre  $\text{g}$  et  $\text{h}$  ; il en est de même d'ailleurs pour  $\text{g}$  et  $\text{g}$ , comme on le note déjà. Syria, XIII, 115 u 1.

15. On doit poser les animaux qui viennent l'être ainsi sacrifiés sur un *apn* (heb. אֵפֶן, acd. *apn(n)a*), voir aussi plus loin, I 31 et 46. Dans *Exode*, 24, 6, Moïse met dans des bassins, פִּיזִּים, la moitié du sang des animaux offerts en holocauste.

## 16-18.

Deux nouveaux ordres adressés à une divinité appelée *Rhm*, sur laquelle cf. ci-dessus, I, 13.

16. — *am* dans *thm*, peut désigner les *rbm* dont il a été question I 12 et qui seront mentionnés I 18<sup>b</sup>. Les verbes *hka* et *xt* sont fréquemment associés, voir déjà I AB, II, 15, et ci-dessous, II, 675-68.

17-18<sup>a</sup>. — Le lieu *hcr* est appelé l'ordinaire *Et hcr*. Il est sensible à *hl*, le père de *Yld* cf. II AB, VII, 36-37. Sur le sens possible de *gr*, voir ci-dessus, I 14<sup>a</sup>. L'épithète qui accompagne ici son nom « gracieux des dieux et des hommes » ne se rencontre pas ailleurs. Pour *dm m'xm*, cf. II AB, VII, 61. C'est sans doute par ses chants que *Gcr* charmait les dieux et les hommes, on dit, en effet, *gr hcr thql*, « Gazer a la belle (lit. l'ore) voix chantée »<sup>10</sup>.

18<sup>b</sup>. — Peut-être *pr[d]* : « les *rbm* descendront ! »

## 19-20

Sans doute invocation ou appel adressé aux demeures des huit dieux et à la résidence (?) des sept *Pamt*. Voir plus loin, II, 363-362. *am*, *ht Et*, *ht Et*, au vocatif également.

19<sup>a</sup>. — *msht* est le plur. de *msb* qui s'est rencontré II AB I, 13<sup>a</sup> — voir aussi RS 1029, n° 33 : *am]mt htm* et n° 3, cf. *ath msb* « les quatre demeures ».

Sur les huit dieux cf. R. Dussard, *Rev. Hist. Rel.* CV, 267 ss.

19<sup>b</sup> 20. — *xlhl* : restitution vraisemblable, il s'agit en tout cas d'un mot de sens analogue à *msb*, voir l'ailleurs I AB, VI, 28. Les « sept *Pamt* » paraissent être des divinités féminines, associées aux « huit dieux » — le sens général de

<sup>10</sup> *gr* de rac. גָּרַע qui signifie aussi « jouer d'un instrument » ainsi que l'*hcr* est *gr* *gym* *ht m'm*, « Yald se leva et fit jouer des cym- »

antes (cf. גָּרַע *gr* *gym* *ht m'm* pour *hyd* *gym* et dessus 8<sup>a</sup> et 9<sup>a</sup> : *gracioso*).







ment un verbe de sens analogue à *apli*, et ensuite le nom du dieu suprême El, nom qui se rencontrera fréquemment à partir de 132.

104<sup>1</sup> le rac 722 ar *سعد* « s'avancer solemnellement » en parlant de Yahvé — *yp* s'est rencontré déjà au plur *yp* en parlant d'un vase II AB VII 10-37 — *thm* correspond exactement à heb. *thom* mais le mot se présentant aussi sous la forme *thom* ar. *thimma* qui s'est conservée dans le dual *thum*, sur lequel voir ci-dessous, n. 1.

31 — Le sujet de cette nouvelle phrase est El également d'après 155-362 — *met thm* est le partic. officiel I que grec. et, et dual de n. 1 cf. ci-dessus, p. 141, n. 1, *metm* et ci-dessous II n. 1 et 32 *mitim* — Il s'agit de deux objets, faisant la paire, que El place au sommet (*l'ass*) d'un bassin ou du bassin dont il a été posé sur ci-dessus 1-11. Les objets seraient de forme concave, si le terme qui les désigne doit être rattaché au rac 727 I.

32-33<sup>1</sup> — Le début de 32<sup>1</sup> est très incertain. En tout cas le sujet est *hl h* « son *h* » c'est-à-dire le *hl* de El ou plus exactement la *hl* de El a en juger par les verbes *hnc* et *th* deux fois — *hl* désigne évidemment un être animé qui se meut littéralement « se lève » *tem* du rac 277 et qui crie ou appelle.

Des deux vers par la *hl* de El poussé, le premier *ad* répété se retrouvera plus loin 43 — peut-être dans la bouche des femmes que El a séduites et qui s'adressent tour à tour à Ad et à Mot — Ad paraît ainsi être une forme abrégée, ou la forme primitive de Adu — Adous n'y aurait donc entre Ad et Adu la même différence qu'entre Ylp et Ylu, Syria VII 3-11 — *Sr h*, voir aussi ci-dessous, t. 41, 44<sup>1</sup> et 47<sup>1</sup>.

33-35<sup>1</sup> — Deux phrases parallèles et d'ailleurs identiques, nits à part les premiers mots *tekm* et *ark* qui paraissent se rattacher l'un et l'autre à la racine *ark* « être long » — *mtm* qui ne peut guère être qu'un synonyme de *ym* comp. *ym* et *thm* 40<sup>1</sup> et 43<sup>1</sup> ne se rencontre pas ailleurs.

<sup>1</sup> Les formes de ce genre sont assez fréquentes. On a *ym* 1 AB I, 6 et II AB IV V 32 *thm* — en deux vers — II Ah

III 6 *ym* — en deux vers — ar راح *rah* II AB III 40<sup>1</sup> I *ym* et *ark* — On pourrait citer ex. gr. *ark* *ym* *ym* etc.

35<sup>s</sup>-39<sup>s</sup> — Série de démarches de El, groupées deux par deux

1 35<sup>s</sup>-36. — Sur les *mot l'm*, cf. ci-dessus, l. 31 — la parait n. l'aspect salé de bre *qst* au lieu de *qs* voir, d'ailleurs, l. 38<sup>s</sup>, *qhet qst* — On dit aussi : *krt s* <sup>1</sup> [*qst h bth qst* : « keret le bras mel l'oiseau » : « qst s'embrasse » — Il sera question, plus loin, 45<sup>s</sup>, du *bt El* « la maison de El ».

2 37<sup>s</sup> et 37<sup>is</sup> — Ce que El fait et ce que les femmes qui prendront bientôt la parole le feront — ou le lui feront — charbon, ou la moue — les s'en flattent, bien qu'il vrait dire elles s'acressent, non pas à El lui-même — mais à Mol, puis à Ad, puis à Môt encore : II. 39<sup>s</sup>-40<sup>s</sup>.

Dans les deux cas, le parallélisme des *l'm* et *l'm* est très net, mais, par contre, le sens de *l'm* est obscur — En héb. *l'm* se dit de la main de Dieu qui s'appesantit — *Psalmes*, 38, 3, et, au piel, d'un arc qui plie. D'autre part, *l'm* exprime le tremblement de la main : *Levit.* 25 — *l'm*. Pour *l'm*, il s'agit bien, par comparaison avec *l'm*, de 40, 44<sup>s</sup> et 47<sup>s</sup>, d'une rac. *l'm*, en ar. *لَمَن*, d'où *لَمَن* fait. — Par comparaison avec les mêmes passages *l'm* *l'm* *l'm* parait être le parfait (pliel) de *l'm*.

3. 37-39<sup>s</sup> — *qst* parait représenter un phénomène atmosphérique. C'est aussi qu'on dit *qst qst* : « l'aspect ou elle fera pleuvoir le *qst* des nuages », et héb. *qst* « premières pluies » — *l'm* est le parfait exact d'héb. *לָמַח*. On dit aussi *l'm l'm* : « il a élevé sa main vers les cieux. »

*qhet* — En dehors du sens général, bien connu, le *het*, le mot signifie en arabe, « effeuiller ou recorer un arbre » — Peut-être s'agit-il ici de plumer l'oiseau avant de le mettre sur le charbon : *phm*. Pour le plur., de *phm*, *phmm*, voir déjà II AB, II, 9<sup>46</sup>, et ci-dessous II. 41, 45<sup>s</sup>, 48<sup>s</sup>.

39<sup>s</sup>-49<sup>s</sup> — Imprécations lancées par les femmes contre Môt et Ad

La scène qui commence ici peut être rapprochée du récit de Phéon de Byblos, concernant la séduction par El des trois filles du ciel : Astarté, Rhea

(1) Dans la préposition composée *l'm*, *l'm* correspond sans doute à héb. *לָמַח*. Dans les lettres d'El-Amarna, le mot cananéen équivalant s'écrit *zaru*, aussi bien que *zaru*. —

Autre exemple *l'm* : « l'ombre » et *l'm*, II AB, I. 1-3 et 18, « lieu ombragé », ou, d'après l'arabe, « dans, baliaquin ».









Šb m est le fils de « la femme d'Etrah » (47) — on peut penser que le père de toute cette famille se nommait Etrah. Or, ce nom se trouve ailleurs, sous la forme Trh, en particulier dans l'expression *est Trh* « femme de Tétrah », nom qui est identique à celui de 𐎧𐎶𐎵, le père d'Abraham<sup>(1)</sup>.

La fin de l. 57 est antithétique. On notera seulement que *est* « il faut bien lire ainsi » est rencontré dans l'AB, III-IV, 16 — *u qprq lbn*. De même pour *ph* — l'AB, III, 11-13 — *klm* apparaît parfois avec le sens accablant de *laldm* (ric 𐎧𐎶𐎵 « les deux mains ») — c'est ainsi qu'on dit *u qprq lbn b klm qdh* : « il mit un *krpn* (voir ci-dessous, p. 141, dans ses deux mains ».

58\*. — Le mot qui suit *tdm* est incertain. Il semble que le verbe soit répété, soit sous sa forme simple, soit à l'en-1. L'état 1. passage parallèle 51<sup>st</sup>-52\*, ne permet pas de trancher la question. — [*klm*] est substituée d'après l. 1 et surtout l. 60<sup>st</sup>.

1. 58<sup>st</sup>-59\*. — Le père ou la mère des cinq dieux gracieux prononce la phrase qui s'est rencontrée déjà ci-dessus 24<sup>st</sup>-25\*. On a *u val b ap sd l'rt* — Ici, d'après 61\*, il faut lire *b ap sd St* — *St* est le nom d'Ashural, pouvant s'expliquer par ar. *stt* « dame ».

1. 59<sup>st</sup>-60. — On annonce « Et la naissance des dieux gracieux » scène semblable à 52<sup>st</sup>-53, sauf qu'il manque *gldy*.

1. 61\*. — Fin du message envoyé. Et un simple récapitulatif de la déclaration 58<sup>st</sup>-59\*, qui avait précédé l'envoi de ce message.

## 61<sup>st</sup>-64\*

La terre et les cieux paraissent ici personnifiés, ou assimilés à des êtres vivants qui ont des lèvres (*špt*) et une bouche (*p*).

*ndhl*, sans doute part. qual. de 77\*, s'oppose peut-être à 'rh « celui qui entre ».

La phrase *u q dh*, etc., a été citée déjà du s. *Syriac* III, 114. Il est évident

(1) Le nom de la femme de Tétrah était Šb, à lire sans doute Šin = Sin. On lit, en effet dans un texte assyrien *u qpr Trh lula vb* : « Sa femme est Nkr mddth k erby l'kh qd ou l'bn pot mdr » : « Et Tétrah lit sa femme (lit. sortir) la nouvelle lune. Il », à Šin, sa femme et à Nkr (= Nikar, qu'on comparera à Nikal, du sumérien Nin-gal, son aïeule, comme les saute-elles, vous couvrirez la plaine (et) comme le

bon, les confins du désert ».

Ainsi dans la tradition phénicienne, Sin était une déesse et non pas un dieu comme en Mésopotamie. Il en est de même d'ailleurs pour Šapāš, « le soleil » ; cf. IAB, II, 24. Quant au nom de Tétrah, dieu de la nouvelle lune, il n'est sans doute pas sans rapport avec celui de 𐎧𐎶𐎵, ainsi qu'on l'a supposé jadis.

qu'il faut comprendre *b p hm* « dans leur bouche », comme l. 62<sup>b</sup> 4. — *Annuaire Journ. of the Pal. Or. Soc.*, VII, p. 9, a proposé, avec raison, peut-être, de considérer les formes *qum* 1. *qumal* comme des elatifs non annués des pluriels.

#### 64<sup>b</sup> 69<sup>a</sup> Naissance de Sb ny constructeur d'Asdod ?

Sa mère va au désert de Qades et y séjourne pendant sept ans

Sur la naissance de Sb ny, voir ci-dessus, p. 148 ss. Le nom d'Asdod, bien que la lecture n'en soit pas tout à fait sûre, et, en tout cas, le nom du désert de Qades, indiquent assez clairement que la scène — cette scène locale du moins — se déroule en Palestine, not. en Phénicie. Il y avait, de question déjà du désert, tout au début, l. 4.

Sur le *d*, voir ci-dessus l. 12. Le *d* dont il est question l. 65<sup>a</sup> 2 est sans doute le même que celui « les dieux grecs » l. 67.

Vert *d* — turent, semble-t-il, aller avec l'aut *qpt* que la « Femme d'Etrah », mère de Sb ny, « eut l'ordre de tuer ». Dans un autre passage on lit *qr emm qpt* d. [ ] le mot *qr* se présente ainsi sous les deux formes *qpt* et *qpt* se rattache peut-être à rac. 722 Il « endosser ».

Cependant, avant le *qr* « mort les lant *qpt* ». La Femme d'Etrah devra séjourner *qr* 722 pendant sept ans parmi les arbres et les pierres. Puis elle revient par degrés à la vie civilisée jusqu'à ce qu'elle rencontre le chef *ngt* heb. 722 les contours du désert ou de la plaine qui s'appelle « le jeune homme *ngt* » 722 du champ d'ensemencement », *mdr* 722 voir l'ya l. AB, II 1, et V, 10 *dr* — Peut *hkh* et *sd* ou *sdt*, voir ci-dessus l. 16.

#### 69<sup>b</sup> 72 La Femme d'Etrah, ayant quitté le désert, est envoyée auprès de Ngr-mdr et elle lui demande à manger et à boire

69<sup>b</sup> — Le pron. suff. *hm* est plus loin, l. 70 *b dhm* désigne sans doute les *el m m'mm*.

<sup>1)</sup> On comparera cet autre passage, extrait de l'Inscription n. 1 du Temple d'Aser:  
[*kpt* . l. a] [*ry ipi*] . l. 1 *mm*  
[ ] . l. 2 . l. 3 *kòkòmm*  
*y'rò* [Aieyn . B'] l. 4 *kòkò*

*b ph* . yrd .  
<sup>2)</sup> Peut-être, cependant, vaut-il mieux « comprendre ainsi : *hò 'dò k* .. » lève l'offrande dans... », par comparaison avec l. 54. Pour *th*, abrégé de *b k*, cf. II. AB VIII, 41.

**69-70.** — Sur la particule *y*, voir ci-dessus, L. 40. Le nom de Ngr-mdr<sup>1</sup> est abrégé ici en Ngr, et répété comme, ci-dessus, les noms de Môt et de Ad (40, 43<sup>b</sup>, 46r).

*w pñ h*. — On ne saurait dire ce que représente cet *h*. En hébr., *h* ne se dit parfois (*h. chel* 20-9), d'un pays. Le sens est peut-être « ouvrir (c'est à-dire explorer ou occuper) les confins du désert (ou la plaine) ».

*w pñ*, en m. b. 772 « faire une brèche » avec acc. ou prépos. *b*, et aussi « se jeter sur » (*Exode*, 19, 22, etc...) en parlant de Dieu.

**71.** Le verbe *'rb* est souvent suivi de l'accusatif, comme ici — voir ci-dessus, p. 140, n° 1.

### 73-79. — Réponse de Ngr-mdr

Ngr-mdr est invité à le « répondre » — c'est-à-dire à répondre à la Femme d'Etrah et à ceux ou à celles (cf. L. 7) *l ha* qui l'accompagnent; la Femme d'Etrah avait dit d'ailleurs (72) « nous mangerons (*nlhm*) et nous boirons (*nât*) ».

Le texte de la réponse est fort malade. On voit cependant qu'il y est question des choses mêmes qui préoccupent les personnes qui sont venues consulter Ngr-mdr, et surtout du vin.

**75** *h* = heb. 37 mesure de capacité pour l'huile, dans *Lévitique* 14, 40ss.

**76** *hbr* est peut-être à rapprocher d'ord. *haban*, sorte de vase (d'argile).

Le récipient le plus habituel pour le vin est le *kpn*, pl. *kpnim*. Il AB III 13-3 IV-A 37-41, 38. Mais on emploie aussi le *kl* heb. 32, pl. *kdm*. RS 1929 n° 1, 23 et la *chbt*. On dit, par exemple *lph chbt qn* « tu ouvras l'une ou des *chbt* de vin » et dans II AB, VI 1-3 *spq Elm chbt qn* le sens est probablement « verse aux dieux une ou des *chbt* de vin »<sup>2</sup>. En hébreu, 3277 « large » se dit d'un « coupe » (*Lévitique*, 23-32), et en aradien *lady cabu* « grand » employé substantivement désigne un vase de grandes dimensions.

CH. VIROLLEAUD.

<sup>1</sup> Cf. *Nombres* 19 15 מִדְרָם מִדְרָם.

<sup>2</sup> Dans I Ab. I 38-39 « fait sans que je comprenne » « puisse (*gabn*, imp. du 1 de מִשֶׁ) ... au moyen d'une *chbt*, puisse ... au

moyen d'une *chbt* ». A côté de *chbt* on rencontre *kabn*, qu'on rapprochera l'ac. I. *kabharu* « cruche ».

## ANTIQUITÉS SYRIENNES

PAR

HENRI SEYRIG

### 12 Textes relatifs à la garnison romaine de Palmyre

La plupart des textes que l'on va lire provient du nouveau village de Palmyre, que les habitants du sanctuaire de Bel, évacués en vue des fouilles, ont construit aux portes mêmes de la ville antique, au Nord-ouest de celle-ci, sur un emplacement offert par l'Etat au Syrie. Outre un certain nombre de pittoresques telles qu'il en peut résulter sur tout le périmètre de la ville, cette région a fourni un petit ensemble d'inscriptions antiques qui, il y a un certain jour, sur l'occupation de la Palmyrène par les Romains. L'époque de ces textes est variée, puisqu'ils comprennent la dédicace d'un champ de Mars, un ex-voto à Apollon et à Latona, un autel voué à une impératrice et plusieurs épitaphes. Et cette variété ne nous empêche pas de constater que les Palmyréens attendaient et recevaient à l'extrême d'un camp, d'un champ d'exercice, d'un sanctuaire et, ne s'apercevant pas de la nécessité d'entreprendre les efforts de la mission sur la sanctification de Bel nous a malheureusement empêchés d'entreprendre aucune recherche méthodique dans cette région militaire, et notre documentation se borne à ce que les habitants ont recueilli en dressant l'emplacement de leurs maisons. Cet ensemble suffit du moins à prouver qu'il y avait à Palmyre une véritable garnison romaine.

..

L'organisation militaire de la Palmyrène par les Romains est restée presque inconnue jusqu'en ces dernières années où les fouilles de Doura ont

<sup>1</sup> A Doura même, un temple était consacré sur le champ de Mars. HONIGER apud BARR

and ROSTOVITZKY, *Excavations at Dura-Europos, Second Season*, p. 84

permis à M. Lamon d'en tracer une première esquisse<sup>(1)</sup>, puis à M. Rostovtzeff d'en préciser certains points<sup>(2)</sup>.

On distingue assez clairement aujourd'hui dans les inscriptions de Doura que la Palmyre est restée occupée par les troupes impériales après la guerre parthique de Lucius Verus, et les textes que nous produisons ici confirment définitivement cette apparence. On base ou on a tel titre de 183<sup>(3)</sup>, connu encore l'établissement d'un champ de Mars et précédemment d'un tribunal pour ne rien monter l'*amans locutorum*. Un second texte<sup>(4)</sup> grave dans le puy-t par Ouest du sanctuaire de Bel, et qui se semble en tout tenir à la campagne de Lucius Verus, au premier de ce règne le septime-Sévère nommé un officier romain comme étant *prefet de l'ade qui est situum* etc. La ville avait donc, vers ce temps de l'occupation, une garnison permanente constituée par des cavaliers. Une troisième inscription<sup>(5)</sup>, connue depuis longtemps sous son vrai nom (sa tige parfaite), et est qu'un personnage syrien désigné dans le sanctuaire de Bel à l'an 167, la statue l'autre cavalier romain, *prefet de l'ade Thracum Heretadus* et l'on est bien tenté de croire que celle-ci est la statue même *l'ade qui est situum* à Palmyre, car on l'a trouvée non du Louvre, qui remonte à la même époque porte l'épithète d'un cavalier qui appartenait à la même suite. Enfin M. Ingholt me lit qu'il faut assigner à la deuxième moitié du II<sup>e</sup> siècle la statue de Jupiter Helioptalan qui a été trouvée dans le poste de Soukh<sup>(6)</sup> le *prefet de la cohorte II Thracum Syriae* et ce monument vient donc s'ajouter aux témoignages, maintenant nombreux et cohérents, qui attestent l'occupation régulière de la Palmyrène à la veille de l'avènement des Sévères.

Nous n'avons malheureusement trouvé à Palmyre aucune inscription qui nous renseigne sur la destination de la garnison l'époque sévérienne. Mais la région du camp nous a fourni un document un peu plus tardif. C'est la face d'un autel assez considérable, sur laquelle se lit une dédicace de la *cohorte I*

<sup>(1)</sup> LAMON, *Fautes de Doura*, pl. XLVII a.

<sup>(2)</sup> On trouvera les textes dans les rapports préliminaires de M. ROSTOVITZ, *Excavations de Doura-Europus*. Voir et lire ces rapports, ROSTOVITZ, *Excavations de Doura-Europus*, p. 113.

<sup>(3)</sup> Appendice, n° 8.

<sup>(4)</sup> Appendice, n° 1.

<sup>(5)</sup> Appendice, n° 2.

<sup>(6)</sup> Appendice, n° 3.

M. S. L. Catalogue des inscriptions de la région de Doura-Europus. II n° 1401. L'inscription est copiée par WINNIE dans *Catalogue* II p. 142. *Sex. Roscius Prætorius, præf. coh. II Thracum Syr.*





..

Un des textes que nous avons invoqués prouve que la garnison de Palmyre n'avait pas seulement pour objet de défendre la ville contre les incursions des nomades ou de l'ennemi, mais que son préfet joua l'encore dans l'administration de la cité un rôle important. Cette inscription<sup>1</sup> est gravée sur une console qui se trouvait jadis fixée à une colonne du sanctuaire de Bel, et qui est libellée de la façon suivante : *Le conseil et le peuple ont érigé cette statue de C. Vibius Celer, préfet de l'aire (statuarius aedilis), tout couronné et squédre, en son honneur et pour ses bonnes dispositions*.<sup>2</sup> C. Vibius Celer est très probablement le même qui fut procureur dans la province d'Arabie sous Commode et Septime Sévère, poste auquel il a dû être promu après avoir accompli dans la province de Syrie, toute voisine, une partie au moins de ses utiles équestres. Si les Palmyréniens donnaient ce chevalier romain pour leur concitoyen, c'est qu'il avait dû recevoir d'eux le droit de cité et titre de *conciptus*. Il est vrai que certains habitants de Palmyre étaient déjà parvenus à cette époque, aux carrières de l'ordre équestre<sup>3</sup>, mais il est peu probable qu'un officier ait été nommé gouverneur de sa ville natale, peu d'années auparavant, un édit de Marc-Aurèle avait défendu par principe qu'aucun provincial pût être nommé gouverneur de sa province<sup>4</sup>, et bien que les incrépements fussent d'une nature différente, on s'exposait à des débâcles en suivant un autre usage pour les grades subalternes. En outre, Vibius Celer porte le titre de *syndre*. Cette fonction n'est pas encore connue dans la hiérarchie palmyrénienne, sur laquelle nous sommes d'ailleurs mal renseignés<sup>5</sup>, mais son caractère est unique au siège dans une assemblée ou dans un collège. On connaît à Palmyre un sénat dont les membres sont dits *bonifentes*, un conseil des Dix ou *decaproles*, qui rappelle les *decampten* des villes anatoliennes, et qui était peut-être une commission émanée du sénat et chargée de certains pouvoirs gouvernementaux, enfin un

<sup>1</sup> Appendice, n° 1.

<sup>2</sup> C'est le cas de M. Ulpius Marcellus, mentionné dans un texte encore inédit du sanctuaire de Bel, et de deux autres préfets d'cohorte, originaires de Palmyre (CIL. III, dipl. 34, un autre cité par Février, *Essai sur l'histoire de Palmyre*, p. 66, d'après un ouvrage

qui ne m'est pas accessible).

<sup>3</sup> Cass. Dio, 72, 31, 4.

<sup>4</sup> La plupart des tentatives ont été faites par FÉVRIER, *Essai sur l'histoire de Palmyre*, p. 43 n., et CUSAT, *Comptes rendus de l'Acad. des Inscriptions*, 1912, p. 256.

<sup>5</sup> FÉVRIER, loc. cit.

college de deux archontes ou strateges, dont la magistrature était la plus haute de la cité. Peut-être l'un de ces consuls portait-il aussi le nom de *syndrion*<sup>1</sup>, et ses membres celui de *syndres*. Mais peut-être aussi ce dernier titre était-il simplement dévolu au représentant de Rome en même temps que le droit de *interjurer* avec les magistrats locaux pour que le poids de ses avis intervint dans toute décision officielle. Quoi qu'il en soit, Vibius Celer joignant à ses fonctions militaires un pouvoir civil qui ne pouvait être, vu son rang, qu'un des premiers de la cité. On ne peut s'empêcher de remarquer que cette double prerogative est presque exactement celle dont sera orné plus tard Palmyre après son indépendance : le fameux Vorod, procureur impérial et *argupelos*<sup>2</sup>.

Ce cas l'est pas isolé. MM. Gsell et Carcopino ont récemment montré, par le commentaire d'un décret des décurions de Sala, en Maurétanie<sup>3</sup>, que des pouvoirs civils étendus avaient été conférés dans ce municipium au préfet d'une aile qui s'y trouvait en garnison. Cet officier avait le titre de citoyen de la ville, exactement comme Vibius Celer à Palmyre, et si le décret ne nous dit pas quelle magistrature lui avait été conférée, il montre explicitement les pouvoirs qu'il exerçait, et dont les uns étaient d'ordre financier puisqu'on le loue de s'être montré *bonis le quærens de pueris an arbitrio beneuolent sans faiblesse et juste sans dureté*, les autres d'ordre judiciaire puisqu'il *tranchait avec sapience en tout tranchant selon la pure justice* — les *præces obscuras per la tout des temps*. Il est possible que Vibius Celer ait eu des pouvoirs aussi étendus, et aussi vastes, comme ceux de son collègue le *sala*, de ceux d'un curateur. On l'estime maintenant de quelle manière les Romains s'insinuaient dans le gouvernement des Palmyréniens en y plaçant un officier supérieur, apte à recevoir du légat des instructions directes et appuyé par la force armée du corps même auquel il commandait. Dessau a proposé jadis de le reconnaître le chef de la garnison

(1) Les mots *συνδρος* et *συνδρος* peuvent désigner, en soi, toute espèce de réunion de magistrats ou de représentants. À Athènes ils désignent la collége formé par l'archonte-roi et ses parèdres. BÉAULI, *Griechisches Staatsrecht*, 3<sup>e</sup> édit., p. 1060; en Grèce ils désignent souvent la Boule (ibid., p. 1454, LIEBERMAN, *Städteverwaltung*, p. 2275). Mais on ne connaît en Orient, jusqu'ici, que le *synhedrion* de Jérusalem.

SALEM SAUCHON, *Geschichte des jüdischen Volkes*, 2, p. 140, POLAKO, *Synedrion* (Palty-Witkown), p. 1340.

(2) CIL, II 3940 et ROSTOWTSEFF, *Mélanges* Glotz, p. 805.

(3) GSELL et CARCOPINO, *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, 48, 1931, p. 4.

(4) DESSAU, *Hermes*, 19, 1884, p. 491. Cette opinion a été reprise par M. ROSTOWTSEFF,



la ville à la province romaine de Syrie étaient forts. Aussi est-il permis de douter jusqu'à de nouvelles découvertes si les Romains se sont reposés sur les Palmyréniens jusqu'à la campagne de Lucius Verus, la soin de défendre leur frontière, et s'ils se sont bornés à leur fournir un secours technique, comme celui dont le besoin pouvait se faire sentir pour la construction des routes. Cette question se résoudra peut-être un jour lorsque l'on pourra déterminer l'époque à laquelle ont été établis les postes de *limites* de Syrie. Elle peut aussi recevoir un jour sa solution matérielle, par exemple par la découverte d'une nouvelle capitale, car jusqu'à la rencontre des textes par nous publiés aujourd'hui, le silence qui gardait sur la garnison de Palmyre les innumérables inscriptions de cette ville ne faisait croire qu'une telle garnison n'avait pas existé du tout.

## 2.

Nous avons joint à nos deux *monnaies* romaines un jeton de bronze d'un mécanisme p. 107 et pl. XX, n° 1, que possède le dépôt des antiquités de Palmyre<sup>1</sup>, et qui provient évidemment de la région militaire du nord au village. Cette circonstance paraît indiquer que le charnier en question faisait partie d'un de ces détachements de *diomedarii* qui étaient adjoints aux unités montées de l'armée dans les pays où le charnier trouvait son emploi<sup>2</sup>. De tels détachements n'ont pas dû faire défaut à Palmyre.

## APPENDICE

### I

Console très ornée (pl. XVI, 3), appartenant à un fragment de tambour de colonne qui se trouvait autrefois sur une *basilique* arabe, à l'entrée du sanctuaire de Bel immédiatement devant le grand propylée. La console, d'après ses moulures, appartenait à une colonne du portique occidental de la

<sup>1</sup> M. S. *variae* possède à présent le  
C. M. grave sur le monument d'Antioch par  
le nom du défunt.

<sup>2</sup> Sur des pilonniers attachés aux cohortes,  
voir *Lesquelles Armée romaine d'Égypte*  
p. 113; *Caracalla, Syria*, 5, 1925, p. 110 v.

cour. La ligne 1 de texte est gravée sur le panneau supérieur de la console, les quatre autres à l'intérieur du cadre orné.

[ή] βουλὴ [ἐπὶ τὸ δῆμος]  
 Γ' Οὐρανὸς Κρονὸς = χρονο  
 ἔκαστος ἐκαστὸν ἐκαστὸν  
 ἔκαστος ἐκαστὸν ἐκαστὸν  
 ἔκαστος ἐκαστὸν ἐκαστὸν

Une description de Hierasa et H. I, 118 — 114 lat.) nous a été précieusement  
 Adrien Celer, elle est gravée sous le logotype de G. Alfius Rusticus, qui fut  
 porte au consulat sous Septime-Sévère et une date déterminée. L'inscription  
*Felix consularis*, p. 10. Il est extrêmement probable que le même personnage  
 a commandé une aile à Palmyre, puis recueilli par le roi d'Arabie. Quant à  
 la date exacte de notre texte, elle est postérieure à celle de construction du por-  
 tique Ouest du sanctuaire de Bel. Ce portique semble avoir été construit, ou  
 en jeter par ses inscriptions et par le style de ses chapiteaux, sous Aurélien  
 le Pieux ou plus tard (Soudan, *Syria*, XIV, 1893, fascicule I).

44

Sur une console, le portique. C'est du sanctuaire d'Éleusis. Inscription grecque déjà publiée d'après *Inscriptiones latinae selectae*, 886<sup>9</sup>, mais incomplètement.

$$\begin{aligned} & \text{[1] } \text{[2] } \text{[3] } \text{[4] } \text{[5] } \text{[6] } \text{[7] } \text{[8] } \text{[9] } \text{[10] } \text{[11] } \text{[12] } \text{[13] } \text{[14] } \text{[15] } \text{[16] } \text{[17] } \text{[18] } \text{[19] } \text{[20] } \text{[21] } \text{[22] } \text{[23] } \text{[24] } \text{[25] } \text{[26] } \text{[27] } \text{[28] } \text{[29] } \text{[30] } \text{[31] } \text{[32] } \text{[33] } \text{[34] } \text{[35] } \text{[36] } \text{[37] } \text{[38] } \text{[39] } \text{[40] } \text{[41] } \text{[42] } \text{[43] } \text{[44] } \text{[45] } \text{[46] } \text{[47] } \text{[48] } \text{[49] } \text{[50] } \text{[51] } \text{[52] } \text{[53] } \text{[54] } \text{[55] } \text{[56] } \text{[57] } \text{[58] } \text{[59] } \text{[60] } \text{[61] } \text{[62] } \text{[63] } \text{[64] } \text{[65] } \text{[66] } \text{[67] } \text{[68] } \text{[69] } \text{[70] } \text{[71] } \text{[72] } \text{[73] } \text{[74] } \text{[75] } \text{[76] } \text{[77] } \text{[78] } \text{[79] } \text{[80] } \text{[81] } \text{[82] } \text{[83] } \text{[84] } \text{[85] } \text{[86] } \text{[87] } \text{[88] } \text{[89] } \text{[90] } \text{[91] } \text{[92] } \text{[93] } \text{[94] } \text{[95] } \text{[96] } \text{[97] } \text{[98] } \text{[99] } \text{[100] } \end{aligned}$$

A la ligne 4, la lecture traditionnelle est *Ἡρακλῆς, ἡρῶνας*, bien que Pseudo-Dion ait *ἩΡΑΚΛΙΑΝΟΣ* *ἩΡΑΚΛΕΑΣ*. Ma lecture est assurée par des vestiges assez nets. A la ligne 5, le mois d'Hyperboretaios est le seul dont le nom convienne à la ligne, le *ἡ* de *ἡ* jour manque. Le nom de Marcas est un nom semitique connu. *Wetzel* *Scythianische Menschenennamen* p. 72. Son porteur, puis par notre texte date le 147, a dû recevoir le droit de cité.



Lorius Verus, dont les créatures ont dû être les premières en Syrie à porter ce gentilibre.

La rédaction du texte, où le donateur et le bénéficiaire sont tous deux nommés au nominatif, est rare. Il arrive parfois que le nom du bénéficiaire soit au nominatif (Grenet, *Griechische Ehreninschriften*, p. 31), mais il constitue alors une simple légende de la statue. Notre texte semble résulter de la confusion d'une formule de ce genre avec celle d'un acte de donateur.

Pachstem ultimus Julius Julianus, non sans apparence, avec L. Julius Velidius Grates Julianus, qui fut préfet du prétoire sous Commode. Dessau, *Inscriptiones athenae selectae*, 1127. Notre texte doit être probablement une des plus anciennes mentions que l'on ait de la quatrième milice équestre, qui passe ordinairement pour n'avoir été instituée que par Septime Sévère.

*Lata Thraene Herenniana* semble avoir été stationnée en Orient dès le I<sup>er</sup> siècle; elle l'a quitte pour l'Égypte en Théodoric avant 480. Voir Cichorius, *Ala* (Paius-Wissowa), p. 1263; Lézouard, *Armée romaine d'Égypte*, p. 78 s. et une inscription récemment publiée. *Supplementum epigraph. graecum*, 6, 628. M. Persdrizet et moi avons copié à Seleucie de Perie une de la collection encore inédite et non datée, d'un préfet de cette asile à Zeus Keraucios; mais le nom de l'officier y fut défaut.

## 3

Reste principalement à nous vider l'œuvre épigraphique XV. 2). Dressons dans un cartouche à figures d'haronde, l'inscription suivante :

*Lata Apolloniae ephora  
alae Herennianae Astius M-  
nistratus herennius*

Le d'harond est figuré avec ses cheveux, dont la tête est cassée, mais dont l'encolure apparaît au-dessus de l'épaule gauche de Vitellius. Celui-ci tient dans sa main droite un fouet à mèche treasée, dans sa main gauche un objet que je ne reconnais pas, mais qui sera l'attribut à plusieurs autres malheureux sur des bustes palmyréniens, tant de cavaliers que de chariots (pl. XV. 1 et plus loin). Je n'en connais pas d'exemples dans les portraits de personnages civils, sans quoi l'on aurait pu y voir un volume. Mais cet attribut est déplacé chez des soldats, auxquels il serait présomptueux de supposer des lettres.



Statue of a seated deity



Statue of a seated deity



M. Ingholt, qui a bien voulu examiner le buste de Vibius, m'a dit que le style de ce portrait appartenait à la période qui va de 150 à 180, ce qui répond justement au témoignage de l'inscription de Julianas (ci-dessus, n° 2).

Le nom d'Apollinaris traduit celui de Barnabas Hermann und Peckstein, *Notizen aus Klemastern* (p. 398) Bz. 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 304, 305, 306, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 315, 316, 317, 318, 319, 320, 321, 322, 323, 324, 325, 326, 327, 328, 329, 330, 331, 332, 333, 334, 335, 336, 337, 338, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 353, 354, 355, 356, 357, 358, 359, 360, 361, 362, 363, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 371, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 381, 382, 383, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 390, 391, 392, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 403, 404, 405, 406, 407, 408, 409, 410, 411, 412, 413, 414, 415, 416, 417, 418, 419, 420, 421, 422, 423, 424, 425, 426, 427, 428, 429, 430, 431, 432, 433, 434, 435, 436, 437, 438, 439, 440, 441, 442, 443, 444, 445, 446, 447, 448, 449, 450, 451, 452, 453, 454, 455, 456, 457, 458, 459, 460, 461, 462, 463, 464, 465, 466, 467, 468, 469, 470, 471, 472, 473, 474, 475, 476, 477, 478, 479, 480, 481, 482, 483, 484, 485, 486, 487, 488, 489, 490, 491, 492, 493, 494, 495, 496, 497, 498, 499, 500, 501, 502, 503, 504, 505, 506, 507, 508, 509, 510, 511, 512, 513, 514, 515, 516, 517, 518, 519, 520, 521, 522, 523, 524, 525, 526, 527, 528, 529, 530, 531, 532, 533, 534, 535, 536, 537, 538, 539, 540, 541, 542, 543, 544, 545, 546, 547, 548, 549, 550, 551, 552, 553, 554, 555, 556, 557, 558, 559, 560, 561, 562, 563, 564, 565, 566, 567, 568, 569, 570, 571, 572, 573, 574, 575, 576, 577, 578, 579, 580, 581, 582, 583, 584, 585, 586, 587, 588, 589, 590, 591, 592, 593, 594, 595, 596, 597, 598, 599, 600, 601, 602, 603, 604, 605, 606, 607, 608, 609, 610, 611, 612, 613, 614, 615, 616, 617, 618, 619, 620, 621, 622, 623, 624, 625, 626, 627, 628, 629, 630, 631, 632, 633, 634, 635, 636, 637, 638, 639, 640, 641, 642, 643, 644, 645, 646, 647, 648, 649, 650, 651, 652, 653, 654, 655, 656, 657, 658, 659, 660, 661, 662, 663, 664, 665, 666, 667, 668, 669, 670, 671, 672, 673, 674, 675, 676, 677, 678, 679, 680, 681, 682, 683, 684, 685, 686, 687, 688, 689, 690, 691, 692, 693, 694, 695, 696, 697, 698, 699, 700, 701, 702, 703, 704, 705, 706, 707, 708, 709, 710, 711, 712, 713, 714, 715, 716, 717, 718, 719, 720, 721, 722, 723, 724, 725, 726, 727, 728, 729, 730, 731, 732, 733, 734, 735, 736, 737, 738, 739, 740, 741, 742, 743, 744, 745, 746, 747, 748, 749, 750, 751, 752, 753, 754, 755, 756, 757, 758, 759, 760, 761, 762, 763, 764, 765, 766, 767, 768, 769, 770, 771, 772, 773, 774, 775, 776, 777, 778, 779, 780, 781, 782, 783, 784, 785, 786, 787, 788, 789, 790, 791, 792, 793, 794, 795, 796, 797, 798, 799, 800, 801, 802, 803, 804, 805, 806, 807, 808, 809, 810, 811, 812, 813, 814, 815, 816, 817, 818, 819, 820, 821, 822, 823, 824, 825, 826, 827, 828, 829, 830, 831, 832, 833, 834, 835, 836, 837, 838, 839, 840, 841, 842, 843, 844, 845, 846, 847, 848, 849, 850, 851, 852, 853, 854, 855, 856, 857, 858, 859, 860, 861, 862, 863, 864, 865, 866, 867, 868, 869, 870, 871, 872, 873, 874, 875, 876, 877, 878, 879, 880, 881, 882, 883, 884, 885, 886, 887, 888, 889, 890, 891, 892, 893, 894, 895, 896, 897, 898, 899, 900, 901, 902, 903, 904, 905, 906, 907, 908, 909, 910, 911, 912, 913, 914, 915, 916, 917, 918, 919, 920, 921, 922, 923, 924, 925, 926, 927, 928, 929, 930, 931, 932, 933, 934, 935, 936, 937, 938, 939, 940, 941, 942, 943, 944, 945, 946, 947, 948, 949, 950, 951, 952, 953, 954, 955, 956, 957, 958, 959, 960, 961, 962, 963, 964, 965, 966, 967, 968, 969, 970, 971, 972, 973, 974, 975, 976, 977, 978, 979, 980, 981, 982, 983, 984, 985, 986, 987, 988, 989, 990, 991, 992, 993, 994, 995, 996, 997, 998, 999, 1000.

Le buste ressemble sensiblement, dans la mesure où l'on en peut encore juger, à celui de Vibius Apollinaris. On voit distinctement le cheval au-dessus de l'épaule de Bassus, et les mêmes attributs dans ses mains. Aussi Bassus n'est-il dû être enterré à Palmyre vers l'époque de Commode. Son corps de troupe y a-t-il tenu garnison? C'est ce que l'on ne peut dire aujourd'hui.

## 6.

Plaque de calcaire, trouvée au nouveau village. La partie inférieure est mutilée. Longueur 39 cm.; hauteur 29 cm.; lettres, 4 cm.

Valerius  
 Gaius  
 duptennius alar  
 flavius Agrippinus  
 VII

*Lula Flavia Agrippina* a contribué à former le corps de Lollius dans la guerre parthique de Lucius Verus (Bessat, *Inscriptiones latinae selectae*, 2724, cf. 9057, et ci-dessus, n. 4, et se trouvait en cre en Syrie sous les Sévères (ibid., 8874). Voir l'importante inscription qu'elle a laissée en Balamée. Le Bas et Watkinson, *Inscriptiones graecae*, 2121, et qui paraît remonter au III<sup>e</sup> siècle.

## 7.

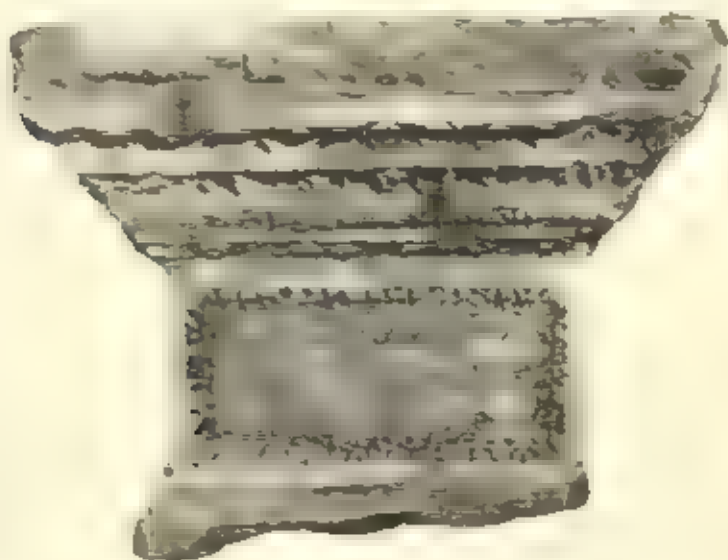
Bas-relief mutilé (cf. front. pl. XVI, 1). Hauteur 58 cm. — Longueur actuelle 65 cm. Provenant du nouveau village. À gauche, Latone est assise dans un grand fauteuil, dont l'esèce est connue par d'autres reliefs palmyréniens (Carratt, *Choix d'inscriptions de Palmyre*, pl. 27, n. 10-13). Devant, *Sticherorer Palmyrensk Sculptor*, pl. 12, n. 1. Les sièges paraissent être faits d'une fibre tressée, qui était peut-être celle du palmier, et l'on s'expliquerait alors leur rencontre à Palmyre, où les meubles de bois devaient être importés, et relativement coûteux. La déesse tient de la main gauche un grand rameau de feuillage, dans lequel je crois qu'il faut voir un arbre but de saule. On le trouve assez souvent aux mains des divinités syriennes, lesquelles ont dû l'emprunter au rituel de leurs frères. Aux exemples que j'en ai déjà donnés (*Syria*, VIII, 1952



Bas-relief de Latène et d'Antioch.



1. - Stèle de Laberius Frontus.



3. - Inscription de Vibius Celer.





p. 201 s.), j'ajouterai quelques tessères. LINDZBANSKI *Ephemera für semitische Epigraphik*, 3 (p. 35) et pl. 5, n° 5 (Lycate male non identifiée). CHAMOT, *Glossar d'inscriptions de Palmyre*, p. 132, n° 4 (un prêtre de Bêl). Aux pieds de l'idole est posée une corbeille à laine, qui symbolise sur d'autres bas-reliefs (par exemple, CHAMOT, *ibid.*, pl. 28, n° 16) le pouvoir domestique des dames palmyréniennes, dont la déesse a aussi emprunté le costume. À droite, Apollon se tient debout, vêtu seulement d'une chlamyde qui lui pend dans le dos. Il fait libation sur un petit autel carré, au pied duquel est sculpté son compagnon, le corbeau magique. Sur la plinthe du bas-relief est gravé le texte suivant :

*Lulorum et Apollinem (D?) IB & AV — — —  
præfec., Brizanus Tarsae equites) alar — — —  
fecerunt.*

Les deux auteurs de cette dédicace sont des militaires, appartenant à une aile de cavalerie dont le nom est perdu. Le second d'entre eux, Brizanus, fils de Tarsas, est un Thrace, simple cavalier, de qui on n'a pas su trouver d'exemple du nom de Brizanus, qui ressemble pourtant à Brizens (MATEESCU, *Ephemera Dacoromana*, I, 1923, cf. les noms illyriens du même type, Brizinus, Brizidus, VILLET, *ibid.*, 3, 1924, p. 207), et qui se rattache sans doute à la même racine que le mot thrace βριζα, lequel désigne le seigle (GALL, 6 514) — encore aujourd'hui βριζα. Mais le nom de Tarsas est le plus aléatoire (MATEESCU, *ibid.*, p. 119, cf. 202, ajouter KAZANOW, *Bulletin de l'Institut archéologique bulgare*, 3, 1930-1931, p. 126). L'autre donateur, nommé en premier, semble à première vue être le préfet de l'aile; mais il est peu probable que cet officier supérieur se soit associé pour une dédicace à l'un de ses cavaliers — de sorte que j'attribuerai à ce statue plutôt le titre, par exemple, d'un *beneficiarius præfeti*. Le nom de ce militaire a disparu presque en entier, et ce qui en reste est difficile à interpréter. La lecture *Tiberius* (ou *Tiber*) n'est pas probable, car le graveur, quelle que fut sa maladresse, savait faire un T. Faut-il lire *(D)ebus*? Ou bien le fleuron bizarre qui suit ces lettres n'est-il pas lui-même une lettre étrusque? Je n'en puis décider. Quant aux lettres AV, je verrais volontiers le début d'un nom thrace. Auza, Avatrakis, Auzacanthus (MATEESCU, *Ephemera Dacoromana*, I, 1923, p. 175-187), ou bien Auluzenus, Aulutrakis, Aulizelmis.



précède de l'expression *pro salute*. Puis vient la mention du gouverneur de Syrie, probablement comme ayant accompli la dédicace. On croit cependant reconnaître, malgré la corruption de la ligne 3, que ce haut fonctionnaire n'avait pas officiellement l'asiniens, mais avait été légat pour ce rite le commandant de l'unité à laquelle le Champ de Mars devait servir (voir un cas analogue : *Cambridge, Syria*, VI, 1925, p. 123, et *per. et. le nomos* *Leontionum*), enfin vient le nom du décurion-maître-d'armes, qui a exécuté les travaux et rédigé le texte. Les deux dernières lignes contiennent la date conclusive. La lecture de la ligne 7 n'est pas certaine, l'ut elle est mal grave. L'hypothèse d'un tribunal aux environs du Champ de Mars paraît très admissible. Il s'agit, c'est un temple que l'on construit sur le champ de manœuvres. *Herkens apud Bach et Rosovitzky, Excavations at Dura-Europos, Second Report*, p. 81 s.).

En 181, sous l'ancien consulat de l'empire et sous le légation de C. Domitius Dexter (sur ce personnage, voir HARRIS, *Studies in the History of the Roman Province of Syria*, p. 39 s.), le *nomos* *Leontionum* était donc stationné à Palmyre, et son établissement y était assez permanent pour justifier l'installation d'un champ de Mars. Son commandement, comme il arrive en général pour les unités de cette espèce (cf. *Agas, Tracer romaine d'Afrique*, 2<sup>e</sup> éd., p. 219, *Herkens apud Bach et Rosovitzky, Excavations at Dura-Europos, Second Report*, p. 84, et aux maîtres d'un centurium légionnaire, détaché à cet effet de la 2<sup>e</sup> Trajane, qui, était alors stationnée à Alexandrie. Lesquels *Tracer romaine d'Égypte*, p. 63 s.). Le *nomos* *Leontionum* resta l'équipe jusqu'à ce que par un seul document dont je dois la référence exacte, et celle des discussions auxquelles il a donné lieu à la suite de M. Farquhar, c'est une tige de fer, découverte à Londres, dans Union Street en 1876. HARRIS, *Ephemeris epigraphica*, t. n° 698. D'NAVOU, Moïse, a regardé ce monument comme un faux *Hermès*, 1887, p. 41, note 3, cf. *Ephemeris epigraphica*, t. n° 1189a, mais notre texte indique au contraire qu'il devait être authentique. On sait que les Voconces étaient les gens du Druis, pays de la Drome. Ils ont fourni deux miles de cavalerie, dont l'une a servi en Germanie et en Bretagne (*Straub, Kaiserliche Heere*, p. 106 s.). L'autre en Égypte (Lesouen *Tracer romaine d'Égypte*, p. 80 s.).

Il est peu probable que le *nomos* *Leontionum* nommé dans notre texte soit le même que celui dont le style est imprimé sur la tige de fer à Londres.

## 9.

Petite stèle à fronton, grossièrement taillée (pl. XVI 2), trouvée près de Bazouriyeh, au Sud de Palmyre (sur les ruines de Bazouriyeh qui appartiennent à des villas fortifiées voir WILKINS, *Palmyra* p. 10 s. Hauteur 53 cm. largeur 31 cm.

*C. Laberius Fro-*  
*nto mil(es) coh(ortis)*  
*II Hisp(anorum), (centuriae) Nymph-*  
*idi Heli filio*  
*suo h(oc) c(ondidit) s(epulcrum).*

Le nom *Heli* (ligne 4), qui paraît être celui du défunt, transcrit probablement un nom semitique, et rappelle celui que le Nouveau Testament (Luc, 3, 23) donne au père de Joseph. *Heli* Il y a eu plusieurs *cohortes II Hispanorum*, dont aucune, je crois, n'est encore attestée en Syrie. Comme nous ne disposons d'aucun indice pour dater notre texte, il paraît vain de conjecturer d'inquiétude de ces corps il s'agit. Si le nom de *Heli* est bien semitique (je ne pense pas qu'il puisse s'agir d'un centurion Nymphadius Helius et que le défunt soit alors un enfant mort en bas âge, et reste sans nom, il paraît indiquer que la cohorte était stationnée dans un pays semitique, et s'y recrutait. Il faut, d'ailleurs, que Laberius se soit trouvé à Bazouriyeh avec sa famille. Cette épigraphe donne la seule mention que l'on ait jusqu'ici d'un fantassin à Palmyre.

## 10

Plaque de calcaire moulurée en haut et en bas, qui a dû être appliquée contre un mur en guise d'autel. Provient du nouveau village. Hauteur actuelle, 75 cm; largeur sans la moulure, 41 cm.

*M(arcus) Otacilius*  
*Serena Aug(ustae)*  
*matri Philippi*  
*Caes(aris) et*  
*castrorum,*

*coh(ors) I Fl(avia) Chalc(idenorum)*  
*d(e)rota n(ummi) m(a)iestat(ue) eius.*

La *cohors I Flavia Chalcidenorum*, qui porte le nom d'une des deux Chalcis syriennes (Larcepin, *Syria*, VI, 1921, p. 119, note 5) est un corps d'archers montés (CIL, III, 6638) dont la présence est bien attestée en Syrie dès avant la guerre de Lucius Verus en 157 (Dessau, *Inscriptiones latinae selectae*, 9057), puis dans le corps de Lollianus (ibid., 2724, cf. *adlenda* et ci-dessus, n° 4), et vers la même époque, en 162 dans le poste de Dimer, à l'Est de Damas (CIL, III, 6638). Son séjour en Syrie est maintenant attesté jusque sous le règne de Philippe (244-249). Philippe le Jeune ne porte pas encore, dans notre texte le titre d'Auguste, qu'il semble avoir porté à partir du mois d'août 247.

## 11

Petite stèle très grossièrement façonnée apportée à Palmyre par un bedouin qui disait l'avoir recueillie dans le désert à trois jours de marche à l'Est de la ville. Hauteur 50 cm.; largeur 31 cm.

Λχχ.  
 ὁμοῦ  
 αὐτοῦ  
 2569.

Chalcidius était balistier ou servant d'une baliste, sans doute dans quelque poste du *limes*. Les balistiers apparaissent dans les légions au 3<sup>e</sup> siècle (CIL, 5, 6632), mais ils formeront plus tard des légions spéciales, dont l'existence est attestée au 4<sup>e</sup> siècle (Seeck, *Ballistarii* (Pauly-Wissowa), p. 2031). L'épithaphe de Chalcidius, vu sa relation laconique, doit être fort tardive.

## 12.

Le premier buste figure sur notre planche XX représente un méhariste, Shokhar, fils de Wahban fils de Male. Ce militaire, qui tient les mêmes attributs que le cavalier Vibius Apollinaris (ci-dessus, n° 3), est vêtu d'une tunique à



armes et drapé dans un ample manteau qui le protégera dans sa course à travers le désert. Derrière lui apparaît son chameau, dont on distingue la tête harnachée, la tige enroulée ornée du collier de perles prophylactiques qui orne encore ses semblables aujourd'hui, et le dos chargé d'un épais paquetage. Derrière la selle, probablement, étaient attachées les armes que l'on voit à gauche de la tête de Shakhbat : deux épées et l'étui d'un arc, tous deux ouvragés.

..

Il y a lieu d'ajouter aux textes que nous venons de citer quelques inscriptions qui nomment des militaires sans que l'on puisse affirmer qu'il s'agisse de soldats cantonnés à Palmyre. Il y a une inscription laminaire du *centurio* Coelestius, inscription funéraire inédite que je communique M. Lu gholt et qui commence par ces mots : *Iarnubena* fils de Sabura le vétérane. *Reper-tum est populi sanctique* 1946. inscription funéraire du *beneficiarius* Hauran

HENRI SEYRIG.

Beirut, avril 1933.

# TADMOREA

PAR

J. CANTINEAU

Des faits importants pour l'épigraphie palmyrénienne ont marqué l'année 1931 et la première moitié de 1932.

D'une part le déblaiement et la fouille du Temple de Bél activement conduits pendant cette période et qui sont maintenant achevés, ont fourni des inscriptions, dont quelques-unes de toute première importance. D'autres ont été découvertes en d'autres régions ou exhumées aux habitants. On trouvera ci-dessous une première édition des textes palmyréniens.

D'autre part, M. l'abbé J. B. Chabot a la séance du 4 mars 1932 de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, présenté le premier fascicule du tome du *Corpus Inscriptionum Semiticarum* consacré aux inscriptions palmyréniennes. On y trouvera tous les textes honorifiques, toutes les inscriptions religieuses connues jusqu'en 1911, et le début des textes funéraires. Le second fascicule que l'auteur nous fait espérer pour 1933 donnera la fin des textes

## INDEX DES ABBREVIATIONS BIBLIOGRAPHIQUES\*

Cn simple chiffre, sans aucune lettre le précédant (par exemple : 3991) renvoie à la partie palmyrénienne du *Corpus Inscriptionum Semiticarum*.

BAS : TH. NOLDEKE, *Lehrbuch der semitischen Sprachwissenschaft*, Strasbourg, 1904.

CaA : J. CANTINEAU, *Inscriptions palmyréniennes*, Damas, 1930.

CaG : J. CANTINEAU, *Textes palmyréniens provenant de la fouille du Temple de Bél*, Syria, XII, p. 116.

CHABOT J.-B. CHABOT, *Choix d'inscriptions de Palmyre*, Paris, 1922.

CRAI : *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*.

INVENTAIRE : J. CANTINEAU, *Inventaire des Inscriptions de Palmyre*, Beyrouth, 1930, 411 p.

MDOG : *Mitteilungen der Deutschen Orientalischen Gesellschaft*.

R : *Répertoire d'Épigraphie sémitique*.

ZDMG : *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*.

T : *Tarif dactylier de Palmyre* = 3913.

\* L'ouvrage est intitulé la couverture par la date de 1926. Les premiers feuillets portent même la date de janvier 1926, bien qu'ils aient subi des remaniements récents,

dont quelques-uns me sont dus sans que mon nom soit cité par exemple : J. B. CHABOT, 1922, p. 318.

funeraires et complètera l'ouvrage. Ce livre, impatiemment attendu depuis de longues années, rendra d'immenses services. Il pose beaucoup de questions et suggère de nombreuses remarques, les unes de détail les autres générales. Le présent article en formulera quelques-unes.

Soulignons dès maintenant l'importance des richesses épigraphiques que renferme encore le sol de Palmyre. M. J.-B. Chabot, *CHH*, 1932, p. 101, s'exprime ainsi : « Il semble qu'après ces récentes explorations il n'y ait plus guère l'espoir de rencontrer à Palmyre de longues inscriptions, et celles qu'on n'y a trouvées et qu'on pourra encore trouver dans les environs seront vraisemblablement peu nombreuses ». Je ne partage pas cette façon de voir, et j'estime que les textes inédits sont aussi nombreux et aussi importants que les textes déjà publiés. Le Tarif mis à part. Au Depot des antiquités de Palmyre sont entassées des centaines d'inscriptions ou fragments d'inscriptions inédites. Les textes découverts par M. Ingholt et non encore publiés doivent approcher de la cinquantaine et quelques-uns sont très longs. Enfin il y a tout ce qui est encore caché dans le sol. Jusqu'en 1922 on s'est contenté de glaner les textes gisant à la surface. Depuis 1922, il n'y a eu comme grand déblaiement que celui du temple de Bél, c'est-à-dire une toute petite partie des ruines. La grande colonnade est enterrée à 1 m. 50 et moyenne de hauteur. Dans le monument dit Agora l'ensablement atteint 2 m. 50. Le théâtre est totalement enseveli. Dans le reste des ruines l'ensablement varie de 50 cm. à 2 m. Restent d'autre part les nécropoles. La nécropole Sud-Ouest, largement exploitée par M. Ingholt, est cependant loin d'être épuisée. La nécropole Sud-Est, où j'ai fait quelques sondages en 1930, est presque vierge et renferme de splendides hypogées. Les nécropoles Ouest et Nord-Ouest, plus connues, ne sont certainement pas épuisées. En 1922, M. l'abbé J.-B. Chabot *ibid.*, p. 11, estimait à environ 700 les textes connus à cette époque. Je pense qu'il existe un nombre à peu près égal de textes inédits découverts ou à découvrir. On voit que les épigraphistes ont encore un long travail devant eux.

#### 1° LA DÉDICACE DU TEMPLE DE BÉL.

En janvier 1932 M. R. Amy découvrait pendant la fouille de la cella du temple de Bél une base de statue remployée dans un mur d'époque tardive.

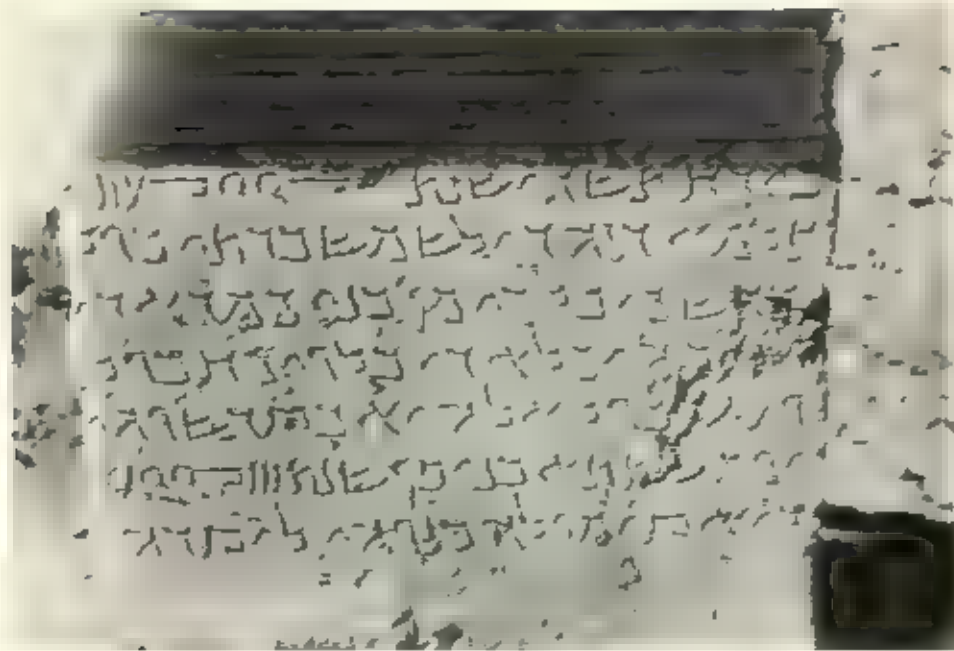


FIG. 1. — Inscription n° 11. Photographie d'original.

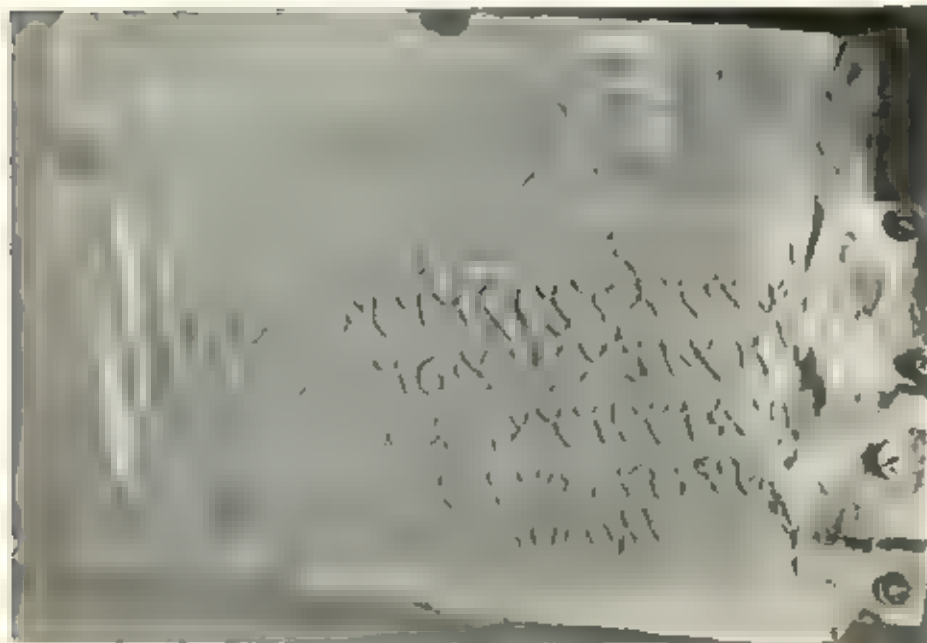


FIG. 2. — Inscription n° 13. Photographie de l'estampage.)



Elle se trouve maintenant au Dépôt des antiquités à Palmyre. La hauteur de cette base est de 88 cm., sa plus grande largeur 54 cm., et sa largeur minima 46 cm. Elle porte un texte palmyrénien de sept lignes (hauteur moyenne des lettres 18 mm.) que j'ai communiqué à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, grâce à l'intermédiaire de M. Dussaud, à la séance du 4 mars 1932 (voir *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1932, p. 98). Voici ce texte (se reporter à la photographie de l'original, pl. VIII, fig. 1).

CCCCV) SNT	1
Q̄S̄M̄ ȲS̄ D̄ S̄S̄M̄ B̄ Q̄S̄M̄	2
B̄ S̄S̄M̄ ȲS̄ D̄ B̄ S̄S̄M̄	3
Q̄S̄M̄ ȲS̄ D̄ B̄ S̄S̄M̄	4
ȲS̄M̄ ȲS̄M̄ ȲS̄M̄	5
CCCCXXXX SNT	6
ȲS̄M̄ ȲS̄M̄ ȲS̄M̄	7

Traduction. Au mois de Tisri (an 311) à l'ordre de cette statue est celle de Lismas, fils de Tabbal, fils de Sakhobal de [la tribu] des Bené Komarā, qui a dédié le temple des lieux Bēl, Yarthobal et Agabal avec ses structures (c'est-à-dire par ses offrandes sacrées), le sixième jour, en Nisān (an 313 = 6 avril 32) ses fils la j'ai ont élevée pour l'honorer.

L. 1. La date (lecture de la statue est bien 357 comme je l'ai vérifié sur la pierre).

L. 2. Q̄S̄M̄, le *corpus* n. 313 p. 78 commente ainsi ce mot (cf. hebr. קֹסֶם, *qosēm*, *genus et primitivus* « ombre », correspondant à l'araméen q̄s̄m̄ proposé par Fr. Dorn, *Prolegomena eines neuen hebr. aram. Wörterbuchs zum Alte Testamente*, p. 151. Est-il besoin de dire que cette étymologie n'a aucune ressemblance avec la racine qui signifie

être obscur, être sombre » ainf initial (cf. *q̄s̄m̄* les noms de *q̄s̄m̄* et de *suda* rabique *smd* s'opposent au rapprochement. Il est vrai que le mot a pu être en prunte par ces linguistes à l'accadien, SCHWARTZ et ZIMMERS, *Die Keilschriften aus dem Alte Testamente*, p. 471, ZIMMERS, *Akkadische Fremdwörter als Beleg für babylonischen Kulturinfluss*, p. 8, dans sous la forme accadienne *Q̄s̄m̄*. Il reste que même en accadien *q̄s̄m̄* n'a jamais, je crois, signifie « ombrer » le sens de la racine \**tm* est comme je l'ai dit « être obscur, être sombre » c'est au contraire la racine \**tl* qui fournit des noms de l'« ombre portée ».

L. 2-3. Les noms propres sont tous connus (voir LIEBOWITZ, *Handbuch*, p. 375 et 385).

Je suis très disposé à admettre l'hypothèse indiquée par M. H. Ingholt, *Syria*,





Cette date du 6 Nisan appelle à la réflexion. Étant donné le grand nombre des inscriptions palmyréennes datées du mois de Nisan, on se fait déjà demander plusieurs fois si la grande fête ou l'une des grandes fêtes palmyréennes ne tombait pas précisément ce mois. M. J. FRAUEN, *la Religion des Palmyréens*, p. 178-184, a réuni la bibliographie de la question et la discute à nouveau, en s'appuyant sur les statistiques précises. Il s'abstient de se prononcer, mais remarque cependant que les dédicaces au dieu anathème semblent groupées en deux périodes principales : mars-avril, août-octobre.

Les dates des inscriptions trouvées en place dans le temple de Bel confirment en quelque mesure ces remarques. Les inscriptions sont au nombre de dix. Une seule est datée du mois de Siwan (juin) (Cat. 1) une seule est datée du mois de 'Ab (août) (Cat. 3) mais trois sont datées du mois de Kamm (novembre) 3914, 3917, Cat. 4 (trois du mois de Adar (mars) 1913, 1921, Cat. 31, et deux du mois de Nisan 3916, 3919. Sur dix dates, nous avons donc trois de novembre et cinq de la période mars-avril. C'est un fait assez remarquable.

Il est possible d'expliquer qu'une proportion totale de les dédicaces soient datées de novembre : ce mois syrien kamm correspondant à Babylone le mois de Marheshwan, et nous savons que ce mois était consacré à Bel Marduk en tant que « troisième parent des dieux » (KIEFER, *Sternkunde und Chronologie von Babel*, I, p. 224, cite par DUBOIS, *la Religion Assyro-Babylonienne*, p. 97. Il est très assez naturel qu'on ait choisi pour dédier des statues ce mois consacré à Bel.

En ce qui concerne la période Adar-Nisan, les faits sont plus intéressants. Notre inscription nous apprend que le temple de Bel a été dédié le 6 Nisan, et il est impossible qu'on ait choisi pour cette cérémonie une date quelconque : le 6 Nisan devait correspondre à l'une des grandes fêtes religieuses de Palmyre, de même que la fête des Tabernacles avait été choisie pour faire la dédicace du temple de Jérusalem (cf. *Revue* VIII, 2). Or à Babylone (comme le fait remarquer H. DESSAU, *CRH* 1932, p. 99) la principale fête le Bel *akata* ou fête de la nouvelle année tombait le 1<sup>er</sup> au 11 Nisan. Notre texte nous autorise à penser qu'il en était de même à Palmyre. Cela explique en même temps l'abandon de dédicaces de statues en mars-avril : les nues sont mises en place au cours de la fête, en avril, les autres sont installées en mars, de façon à être en place pour la fête.

Reste à expliquer pourquoi c'est le sixième jour et non un autre jour de la fête qui a été choisi pour faire la dédicace du temple. Il faut évidemment en chercher la raison dans des détails du rituel. Pour Babylone, ce rituel est assez bien connu mais par malheur, notre texte principal. TURNEAR-DASOIX, *Rituels Accadiens* p. 127-154, s'arrête le soir du 5 Nisan et pour la suite de la fête nous en sommes réduits aux allusions qu'y font les textes historiques, des cérémonies du 6 nous ne savons qu'une chose : le dieu Nabû venait chercher son père Marduk, et l'introduisait dans son propre temple Erida (EKLING, *Real Encyclopædie*, art. *Marduk*, col. 1669). Prostitution de l'absence de la statue de Bel-Marduk pour accomplir les premières cérémonies de la dédicace de sa nouvelle demeure ?

## 2° ARCHITECTES ET ARTISTES PALMYRÉNIENS.

Jusqu'à présent nous n'avions à Palmyre aucun nom d'architecte ou d'artiste, et les monuments si nombreux qui parsement la ville antique étaient restés anonymes. Deux textes, dont l'un est important, viennent de combler en partie cette lacune.

A. Le premier est une base carrée trouvée dans une maison, à l'intérieur du temple de Bel. Sa hauteur est de 54 centimètres, sa plus grande largeur 56 centimètres et sa plus petite largeur 37 centimètres. Elle porte deux lignes de grec (hauteur des caractères : 3 centimètres et demi).

Ἀλεξάνδρος τοῦ τελεῖ-  
ου θεοῦ Βελού ἀρχιτέκτων

*Alexandre, architecte du dieu Bél, a fait.*

L'immense édifice qui est le temple du Bel devait réclamer constamment soit des aménagements, soit des réparations. Un architecte y était donc attaché en permanence.

B. L'autre inscription est un texte honorifique trilingue (latin-grec-palmyrénien), gravé sur une colonne enfouie dans le sable, au point 82 du plan



*patre et put pour sa patrie*. A en juger par l'emploi de l'accusatif Ba drel est le surnom de Hairin, et non celui de son père Baal. Noter les mots grecs *bule*, *philopatris*, passés dans le texte latin.

Le texte grec est déjà plus précis. *Le Saint et le Peuple à Hairân, pls de Bâmal* [appelle] *rasse Habb et, décorateur parut et qui aime sa patrie pour l'honneur*, l'an 385 au mois de Vachkos (avril 74). Au début de la ligne 2 j'ai restitué *wa za*, mais la lacune est un peu étroite pour cette restitution. Au début de la ligne 3 j'ai restitué *qawarjir*, d'après le texte palmyrénien.

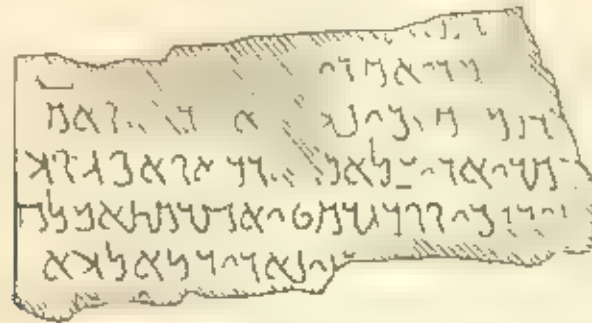
Celui-ci est de beaucoup le plus complet. *Le Saint et le Peuple à Hairân, pls de Bâmal, surnomme Habb et, décorateur dans les édifices des dieux et qui aime sa patrie*, ils lui ont élevé cette statue pour l'honneur au mois de Visân l'an 385 (avril 74). Il n'est pas sans présenter quelques difficultés. On attirait d'abord l'attention sur le mot *qawarjir* qui paraît vouloir dire « son décorateur », celui de la cité de Palmyre — à moins qu'on ne pense à une construction analogue à *qawarjir qawarjir*, mais une semblable construction avec la préposition *z* ne semble pas attestée par ailleurs. Le sens du mot *qawarjir* lui-même n'est pas douteux : des textes divers, par exemple *Incantation* IV, 43, montrent que *qarjir* signifie « faire les sculptures et les peintures d'un édifice ». La restitution *qawarjir* est évidemment conjecturale puisqu'il ne reste plus que quelques traces du *z* : on pourrait aussi restituer *qawarjir*. On ne peut pas, en tout cas penser à un autre mot, étant donné les termes des deux autres textes : *qum* *wa b* — il ne peut guère s'agir d'édifices profanes.

On voit par ce texte que la décoration des édifices était confiée à un personnage distinct de l'architecte. Il est intéressant de connaître le nom l'un de ces artistes. On notera aussi que cette inscription est la plus ancienne qui porte la mention *Le Saint et le peuple*. (H. SEYDoux, *Syria* VII, p. 269).

### 3° PRÊTRES ET ÉDIFICE DE BEL.

En 1931, en démolissant des maisons à l'intérieur du péribole du temple de Bel, un ouvrier trouva un petit fragment de console (25 centimètres de long sur 11 de haut) portant sept lignes de palmyrénien très mutilées, et en tout

petits caractères : 1 centimètre 1/2 de hauteur. C'est l'extrémité gauche d'une console de colonne, portant un texte honorifique.



יהל א	1
.....	2
חסי בן בוסר	3
בשריה די בל אלהא דבא יאסרדי	4
בגין בוסר ובגוססיה קדמיה סק	5
בגוססיה די בל אלהא	6
.....	7

Je n'ai rien pu tirer des lignes 1 et 2.

L. 3 : *il a consacré à ses freres*. On trouve ordinairement, dans les textes palmyréniens où il est question d'une consécration ou d'une offrande d'objet, le verbe קרב. C'est la première fois à ma connaissance, qu'apparaît dans ce sens le verbe חסי « sacrifier, consacrer aux dieux un objet ». Ce terme est caractéristique de l'araméen oriental, comp. syr. *hissi*. Il semble inconnu en araméen occidental. On désirerait vivement savoir quel est l'objet consacré, mais la suite de la ligne est très effacée et je n'ai rien pu en tirer.

L. 4 : *les prêtres de Bél, le grand Dieu, et aussi il*

Les premiers mots sont clairs, mais la fin de la ligne יאסרדי l'est beaucoup moins. Je crois qu'il faut y voir la conjonction ו + au mot דרר à expliquer, il ne peut pas s'agir du verbe « être » : il s'écrit à Palmyre דרר.

L. 5 : *les fils de Barhayô et pendant le premier secrétariat, il est monté*. Le nom propre ברקיי n'est pas attesté par ailleurs, mais on connaît ברקיי. LUDBARAKI, *Handbuch*, p. 243 a. Le « secrétariat » est une importante fonction officielle comp. γραμματεὺς βουλῆς καὶ δήμου, T. I, 3 et Ca A6.

L. 6 : *l'édifice du dieu Bél*

Ce texte devait présenter un vif intérêt à se juger par ces lambeaux. Mais il est si mutilé qu'on ne peut même pas en deviner le sens général.



## 4° L'INSCRIPTION DE 'UNN ES-ŠALĀBĪL.

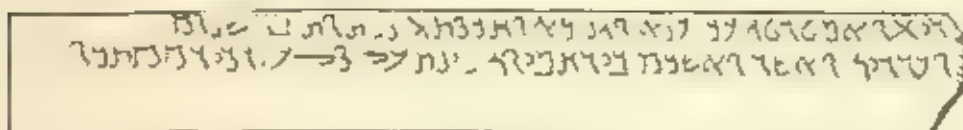
En printemps de 1931, M. Seyrig me signala qu'il avait trouve chez un antiquaire, a Alep, un bas-relief palmyrenien representant cinq divinites, et portant sur son socle une inscription de 2 lignes. Peu de temps apres, M. Ploux le Rotrou, inspecteur du Service des Antiquites a Alep, m'envoyait une photographie de l'objet et plusieurs estampages de l'inscription. Je reconnus que ce texte interessant, mais enigmatique, etait gravement mutilé et que toute la partie droite de l'inscription et, par conséquent, du bas-relief faisait défaut. Des lors, j'eus le desir de trouver la partie manquante de cet objet. En novembre 1930, je me rendis a Alep et je questionnai l'antiquaire. Il m'apprit que cet objet avait été apporte par un Es-donn qui declarait l'avoir trouve dans le Wadi l-Miyah, mais ne me donna aucune precision. En 1931, je me rendis moi-même dans le Wadi l-Miyah et j'y le descendis depuis Saggi jusqu'a Bir Hanayne, en explorant non seulement le Wadi lui-même, mais ses environs et en questionnant soigneusement tous les Bedouins rencontrés. Je me figurais, peut-être a tort, qu'un objet aussi beau devait provenir d'une ruine importante. Cette recherche n'aboutit a rien. Je ne vis que peu de ruines toutes en appareil tres pauvre et rosees jusqu'au sol. Je rentrai decouragé.

En février 1932, l'emir Ga'far Abd el-Qader se rendit a Alep afin d'acheter l'objet pour le musee de Damas<sup>1</sup>. Il questionna les antiquaires et nous obtinmes enfin des precisions. L'homme qui avait apporte le bas-relief a Alep était un habitant de Salme. Abu Hsen Ali l-Gennabi. Un mois apres, en avril 1932, nous nous rendîmes a Salme, trouvâmes l'homme en question qui accepta de nous conduire au lieu de la trouvaille. Il nous mena droit au Wadi l-Miyah, au lieu dit 'Unn es-Šalābīl. A. Musu (*Map of Northern Arabia* 4-11) et nous affirmait avoir trouve le bas-relief dans un groupe de tombes d'époque arabe qu'il nous montra. Près de là, on voyait au ras du sol des fondations d'édifices en appareil tres pauvre, que j'avais déjà notés a mon premier passage. En mars 1931, l'un des édifices nous parut de date palmyrenienne et nous attribuâmes le site

<sup>1</sup> L'objet se trouve maintenant dans ce musée, sous le n° P 510.

Quelques semaines plus tard, j'eus comme assistant des recherches du R. P. Pordebarl, qui venait curieusement recouper les intentions en ce qui concernait l'immensité du R. P. Pordebarl s'occupait du relevé de la voie romaine de Palmyre à Hitt et de ses différents postes de relais. Or, son itinéraire nous conduisit à *Wadi el-Maqah* et à ce dernier point les photos *l'ancien sanctuaire* dans les ruines misérables que nous avions vues, le plan d'un *poste de relais*. Nous tombâmes d'accord pour penser que ce poste avait dû posséder un petit sanctuaire et que le bas-relief en provenait. Il serait donc à souhaiter qu'une fouille à cet endroit mette à jour ce sanctuaire et nous apprenne si l'espoir de retrouver l'autre moitié du bas-relief est chimérique.

En attendant cela voici ce que nous possédons du texte<sup>1</sup> (dimensions : 68 cm sur 5 cm. ; hauteur des caractères : 2 cm.).

[illegible]

La première ligne est susceptible d'une traduction certaine :

• [ . . . ]  $\Lambda$ , fils de  $\Lambda$ , qui est stratège [propose, à moi et à toi] et son [et moi] tra-  
çant (?) Kaphathâth, fils de Solôm, »

La larvae natale devait donner le nom du personnage et sa filiation

La ville de  $\alpha\tau\tau$  actuellement *Isot*, sur la rive droite de l'Éuphrate, a une centaine de kilomètres en aval d'Abu Kemal possédant un camp palmyrénien déjà connu par l'inscription 3973 = LITWASS, *JL*, 1901, p. 381-194, datée de septembre 142. Nous voyons par notre inscription que ce camp avait pour

<sup>1</sup> Le bas-relief a été publié et soigneusement commenté par H. Seyrig, *Syria*, XIII p. 2-4, 250 et pl. LVI. M. Seyrig fait remarquer que le son extrême gauche s'est pas brisé.

mais présente une surface d'allente. Le bag-  
relet et la description d'usage, d'après les le-  
gendes sur deux blocs n.

commandant un officier palmyrénien avant le titre de stratège. La ville de *trambî* 𐤐𐤓𐤁𐤀, est sans doute l'actuelle *Trameqla*, à 5 km. en aval de Aza. Voir Mesli. *the Middle Euphrates*, p. 20, *Map of Northern Arabia* 11-16.

Le sens du mot 𐤐𐤓𐤁𐤀 n'est pas clair. Je traduis « remplaçant, lieutenant » en pensant à l'arabe *خليفة* mais je ne me dissimule pas que l'araméen ignore une pareille acception.

Le nom propre 𐤐𐤓𐤁𐤀 est déjà connu par l'inscription 4173 = Kekowzoff 1.

Le nom propre 𐤐𐤓𐤁𐤀 est d'ordinaire féminin. R 408 R 731, *šagrātā* d'un bâtard ?

La seconde ligne est d'interprétation beaucoup plus difficile. On y distingue trois parties :

a) Les trois premiers mots du début 𐤐𐤓𐤁𐤀 𐤐𐤓𐤁𐤀 𐤐𐤓𐤁𐤀 ont résisté à toutes nos tentatives d'explication. Tant que la moitié droite du texte n'aura pas été retrouvée, il sera prudent de surseoir à la traduction de ce membre de phrase.

b) Puis vient la date « au mois de Souda de l'année 536 (juin 225) ».

c) Les deux derniers mots de la ligne 𐤐𐤓𐤁𐤀 𐤐𐤓𐤁𐤀 font aussi difficulté. 𐤐𐤓𐤁𐤀 signifie évidemment ici, comme partout « qui m'a soutenu le... ». Le mot suivant est de lecture incertaine, la seconde lettre est un 𐤐 ou un 𐤑, mais plutôt un 𐤑. On peut l'interpréter de deux façons :

1. Il peut d'abord être un nom propre, comme d'habitude après 𐤐𐤓𐤁𐤀 nom de sculpteur, par exemple. Mais aucun nom 𐤐𐤓𐤁𐤀 ou 𐤐𐤓𐤁𐤀 n'est attesté jusqu'ici. De plus, l'absence de filiation est étonnante. Il est vrai que le nom du père de ce personnage pouvait figurer dans une troisième ligne, sur le fragment de droite.

On peut aussi voir dans 𐤐𐤓𐤁𐤀 la lecture 𐤐𐤓𐤁𐤀 est impossible dans cette seconde hypothèse) un infinitif de causalif par exemple. Je proposerais dans ce cas de traduire « qui m'a soutenu de représenter allégoriquement » dans le sens de *šyr antel* BRUCKERMAN *Lexicon Syriacum*<sup>2</sup>, p. 409 b. Cette seconde hypothèse est encore moins satisfaisante que la première.

## 5° DÉDICACE A ALLÂTH ET A RHM.

En mai 1912, un antiquaire de Hama Mahmmud Sultan montra à l'emir Ga'far Abd-el-Qader, conservateur du Musée de Damas, la photographie d'un bas-relief trouvé à *Harbet es-Suq*, à quelques kilomètres à l'Est-Sud-Est de *l'Abbat* (= 'Agerbat = Agareb) *Musl. Map of northern Arabia*, c-6. Il y a là quelques ruines et M. Ploix de Retrou, conservateur du Musée d'Alep, va y entreprendre une fouille.

Le bas-relief représente Allâth casquée, l'épée sur la poitrine, une lance à la main, assise entre deux lions. À sa droite, un personnage debout jette de l'encens sur la flamme d'un brûle-parfum <sup>(9)</sup>.

Sur le socle de ce bas-relief est gravée une inscription palmyrénienne de 2 lignes.

ⲛⲁⲛⲁ ⲛⲁⲛⲁ ⲛⲁⲛⲁ ⲛⲁⲛⲁ ⲛⲁⲛⲁ ⲛⲁⲛⲁ ⲛⲁⲛⲁ ⲛⲁⲛⲁ  
ⲛⲁⲛⲁ ⲛⲁⲛⲁ ⲛⲁⲛⲁ ⲛⲁⲛⲁ ⲛⲁⲛⲁ ⲛⲁⲛⲁ ⲛⲁⲛⲁ ⲛⲁⲛⲁ

1. ⲛⲁⲛⲁ ⲛⲁⲛⲁ ⲛⲁⲛⲁ ⲛⲁⲛⲁ ⲛⲁⲛⲁ ⲛⲁⲛⲁ ⲛⲁⲛⲁ ⲛⲁⲛⲁ  
2. ⲛⲁⲛⲁ ⲛⲁⲛⲁ ⲛⲁⲛⲁ ⲛⲁⲛⲁ ⲛⲁⲛⲁ ⲛⲁⲛⲁ ⲛⲁⲛⲁ ⲛⲁⲛⲁ

« Pour Allâth et pour Rhm — et à elle — j'ai eu de grâces par Rhm et fils de Arîbî, fils de Yabî. Qu'on se souvienne de Saluî fils de Cassianus ».

Il est intéressant de voir réunis encore une fois ici *Allâth* et le dieu arabe *Rhm*. Le fait s'était déjà présenté sur l'inscription 39 (= *Inventaire* V. 8) où sont mentionnés : « *Sams, Allâth et Rhm, les dieux bons* ».

Les noms propres sont tous connus. *Saluî* fils de *Cassianus* pourrait être le sculpteur qui a exécuté le bas-relief.

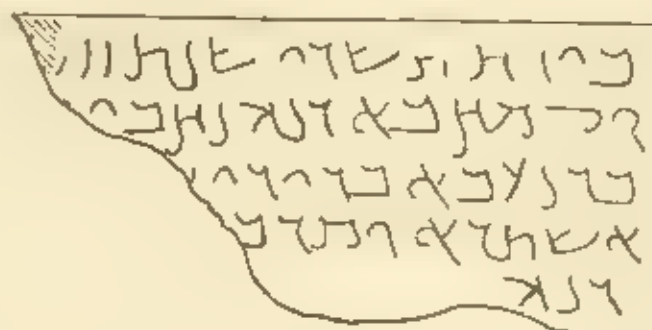
D'après l'aspect de l'écriture, je place ce texte au i<sup>er</sup> siècle de notre ère.

## 6° DÉDICACE A IŠTAR (9)

Socle de bas-relief, brisé à gauche, et au-dessus duquel on distingue les deux pieds et le bas de la robe d'un personnage féminin. Au Dépôt des Anti-

<sup>(9)</sup> Ce bas-relief vient d'être publié par MM. PLOIX et LE RETROU, *op. cit.* dans Syria XIV, p. 12-13 et pl. IV.

quites à Palmyre. Dimensions : 24 cm. de long, 9 cm. de haut, 5 lignes de palmyrénien, hauteur moyenne des caractères : 1 cm. 2.



- |     |     |   |    |
|-----|-----|---|----|
| CCC | ... | בִּיחַד תְּשִׁי שְׁנַת                  | 1. |
|     |     | אֲחָא בְּעָמָא דְּנָחָא נָעֵב יִדְעֵבֵל | 2. |
|     |     | בִּר נָעֵבֵא בִּר יִדְעֵבֵל לִיקָר      | 3. |
|     |     | אֲשִׁידָא וְקִרֵּב                      | 4. |
|     |     | דְּנָחָא                                | 5. |

Au mois de Tisri, l'an 337a<sup>2</sup>, cette stèle a été dressée par 1 [bi bēl] fils de Na bēl fils de Y'di[bēl, en l'honneur d']Istar (?), et il a consacré ce...

La date n'est pas sûre : il est possible qu'il y ait un ou deux signes 20 à la fin de la ligne 1.

Le nom propre נַחְבָּא signifie « corbeau » : syr. *na bēl* ar. *na bu-* comp. NOLEKEZ, *Tiernamen als Personennamen* (Leipz., BSB, p. 85).

La restitution בִּיחַד à la fin de la ligne 3 est très hypothétique.

Le R. P. R. nzevalle me fait remarquer, à propos du nom divin אֲשִׁידָא par, dans les textes araméens d'Assur et de Hatra : ce nom divin est employé comme nom commun, dans le sens de « déesse » (Jensen, *MDOK*, n° 60 (1920), p. 27 : de même en syriaque *ʿesēd* a le sens d'« idole féminine » *Thesaurus syriacus* col. 126). Cette observation est intéressante, mais je crois qu'elle s'applique seulement au cas où אֲשִׁידָא est précédé d'un autre nom : on traduira donc אֲשִׁידָא סַבְחָא אֲשִׁידָא Cat. 11, par *Astāt la bonne déesse*. Mais je crois au contraire que la traduction *Istar* est à maintenir quand אֲשִׁידָא est isolé : par exemple Cat. 12. Dans l'inscription ci-dessus il est difficile de se prononcer : car il se peut qu'un nom de déesse ait disparu à la fin de la ligne 3.



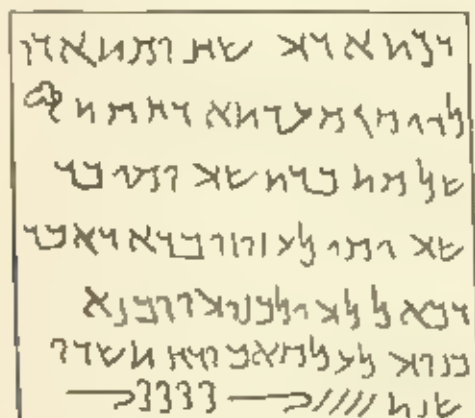




On voit que la « maison des archives » avait des attributions étendues. Non seulement elle enregistrait la propriété des sépultures, mais encore elle fixait des amendes à payer à l'Etat par ceux qui violeraient cette propriété.

#### 8<sup>e</sup> LE TOMBEAU, LIEU SACRÉ.

Plaque de pierre, primitive mont en astre dans un mur, maintenant au Musée de Damas sous le n<sup>o</sup> P 439. Inscription palmyrénienne de 7 lignes, à l'intérieur d'un cadre en relief. Dimensions de l'inscription : longueur 20 cm., hauteur 22 cm. ; hauteur des caractères 1 cm.



- |    |                        |
|----|------------------------|
| 1. | דנהא דה שדיסמא די      |
| 2. | לגו סן סמרימא דמסת     |
| 3. | שלסמ בדת שדיסמ די      |
| 4. | שהיסמ ימיונו בר א"א די |
| 5. | רבאל לה ילבעהוי ובנא   |
| 6. | בנהא לעיסמ בידה יסודי  |
| 7. | שנת CCCCCLXXX          |

« Ce tombeau qui est à l'interieur de l'hypogée a été cédé par Sabnath, fils de Saharne, fils de Saharne, à Adab, fils de Adab, fils de Rabl et, pour lui, ses fils et ses fils de ses fils, à jamais. Au mois de Tisri de l'an 1701 (octobre 178) »

Le texte est intéressant en ce qu'il contient des expressions et des noms propres nouveaux — mais malheureusement le  $\alpha$  et le  $\gamma$  sont absolument confondus l'un avec l'autre, et cela gêne notablement la lecture.

L. 1  $\alpha\alpha\alpha\alpha\alpha\alpha\alpha\alpha$  Le mot  $\alpha\alpha\alpha\alpha$  signifie « lieu » à comp. aram.  $\alpha\alpha\alpha\alpha$ , syr. *daklath* : « où »  $\alpha\alpha\alpha\alpha\alpha\alpha\alpha\alpha$ , je crois qu'il faut le traduire par « profane » comp. syr. *shand* « simple, pur, sincère, vulgaire, commun, profane, laïque ». Le lieu en question est « profane » parce qu'on n'y a encore enseveli aucun corps, si au contraire plusieurs locaui de ce lie avaient déjà été « sésés », il en serait  $\alpha\alpha\alpha\alpha$ , « sacré ». Je crois que nous avons là un aperçu intéressant sur la sainteté des sépultures chez les Palmyréens.

L. 3  $\alpha\alpha\alpha\alpha$  à lire ainsi :  $\alpha\alpha\alpha\alpha$  et non  $\alpha\alpha\alpha\alpha$  ou au propre non encore « sésé ». Je crois qu'il faut en rapprocher gr.  $\alpha\alpha\alpha\alpha$ ,  $\alpha\alpha\alpha\alpha$  WILKINSON *Semitische Menschennamen*, p. 107-11) et lat. *Sohaenius*, nom d'un des dynastes d'Émèse. On avait jusqu'ici restitué un nom sémitique  $\alpha\alpha\alpha\alpha$  ou  $\alpha\alpha\alpha\alpha$ . Notre inscription nous donne la vraie forme du nom.

L. 4 On peut lire  $\alpha\alpha\alpha\alpha$  ou  $\alpha\alpha\alpha\alpha$ . Le  $\alpha$  pr.  $\alpha\alpha\alpha\alpha$  étant abondamment attesté, LITZBACH *Handbuch*, p. 338, il vaut mieux adopter la première lecture.

Le  $\alpha$  au propre  $\alpha\alpha\alpha$  n'est pas attesté jusqu'ici — il faut en rapprocher gr.  $\alpha\alpha\alpha$ ,  $\alpha\alpha\alpha$ ,  $\alpha\alpha\alpha$  peut-être  $\alpha\alpha\alpha$ , WILKINSON, *Semitische Menschennamen*, p. 13, ou le peut pas en séparer le nom syriaque  $\alpha\alpha\alpha$  et les noms grecs  $\alpha\alpha\alpha$  +  $\alpha\alpha\alpha\alpha\alpha$  WILKINSON, *ibid.*

### 9° LA TRIBU DES BENÉ MITHÂ.

Pendant le dégagement du tunnel et du plan incliné qui permettait aux victimes destinées aux sacrifices d'accéder à l'intérieur du sanctuaire sans passer par les propylées, on a découvert le tambour supérieur, reconnaissable à une ancore (astragale) d'une petite colonne en pierre tendre. Ce tambour portait une inscription palmyrénienne de 3 lignes en écriture très archaïque. Longueur 32 cm., largeur 15 cm., hauteur moyenne des caractères 3 cm. 1/2.

$\alpha\alpha\alpha\alpha\alpha\alpha\alpha\alpha$   
 $\alpha\alpha\alpha\alpha\alpha\alpha\alpha\alpha$   
 $\alpha\alpha\alpha\alpha\alpha\alpha$

1.  $\alpha\alpha\alpha\alpha\alpha\alpha\alpha\alpha$   
 2.  $\alpha\alpha\alpha\alpha\alpha\alpha\alpha\alpha$   
 3.  $\alpha\alpha\alpha\alpha\alpha\alpha$

• Statue de  $\alpha$ , fils de  $\alpha\alpha\alpha\alpha$  chef de la tribu des Bené Mithâ •

A la l. 2 les deux dernières lettres du mot 772 manquent bien que la pierre soit intacte. Est-ce un oubli du graveur ?

Cette inscription est parfaitement inscrite par son contenu. L'intérêt réside dans l'aspect archaïque de l'écriture, qu'on peut dater de la fin du 1<sup>er</sup> siècle avant notre ère ou du début du 1<sup>er</sup> siècle après — au plus tard. Il réside aussi dans une nouvelle mention de la tribu des *Bene Mitha*.

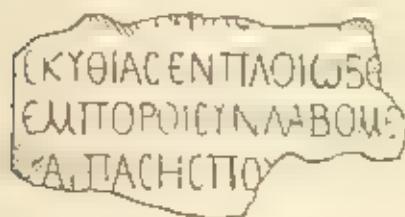
Les mentions de la tribu des *Bene Mitha* ne sont pas nombreuses, mais toutes sont anciennes. 4 sont funéraires : 4119 de 1 av. J.-C. 4116 de 50 apr. J.-C. 4119 de 57 apr. J.-C., une est honorifique — celle-ci de date inconnue — une est relative à la construction d'un monument (4111) — une est — une lessive (4169), une est de sens général — inconnu — ci-dessus n. 7 B, de 60 ap. J.-C. — en tout 7 mentions toutes antérieures à 100 apr. J.-C.

Le nom de tribu est assez singulier. Il n'y a pas lieu de se demander avec Clermont-Ganneau, *Corpus* 4112, si cette tribu était pas formée d'étrangers — les noms propres 772, 772 ne prouvent rien dans toutes les tribus palmyréennes — il y a des noms arabes. Mais je me demande si ce nom ne cache pas une corporation — en effet 772 signifie « les fils du mort — les fils du cadavre » — à quoi ce nom conviendrait-il mieux qu'à ceux qui font métier de puer les cadavres — de les embaumés et de les ensevelir ? M. Lévain, Syria, VIII, p. 283, n. 1, a ingénieusement supposé que la tribu des 772 était la corporation des prêtres, la caste sacerdotale de Palmyre. Pourquoi les 772 ne seraient-ils pas la corporation, je ne dis pas des « embaumés » — mais du moins des « ensevelisseurs » ?

#### 10<sup>e</sup> LA SCYTHIE.

Fragment de console portant sur une de ses faces une inscription grecque (4 lignes visibles ; longueur : 19 cm. ; hauteur : 19 cm. ; hauteur des caractères : 1 cm. 8) et sur la face adjacente une inscription palmyréenne (3 lignes visibles ; longueur : 24 cm. ; hauteur : 8 cm. 5 ; hauteur des caractères : 2 cm.).

Texte grec.



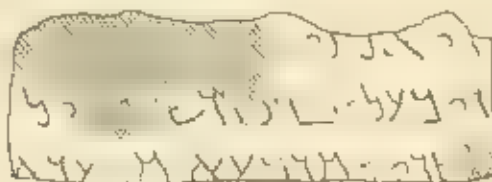
1. . . . .
2. Σαυθας in πλστω Βα . . .
3. . . . .
4. . . . .

Le texte est trop mutilé pour qu'on en puisse donner une traduction cohérente.

L. 2. La mention de la *Scythie* et d'un « navire marchand » est intéressante. Les relations commerciales de Palmyre s'étendaient donc jusqu'à... A la fin de la ligne, peut-être un nom propre, commençant par *Bo-* ou par *Le-* (plût *Bo-*). La proximité du nom de la Scythie fut penser au Bosphore théaurien: *Bozopos*. Mais ces deux possibilités, à un rapprochement fortuit, et il est possible qu'il faille restituer tout autre chose.

L. 3. La mention de « commerçants » est aussi à souligner.

### Texte palmyrénien



1 די אקויר  
2 די בעל, בופור שרם  
3 שרי יקירטא סדנא

L. 1. *Qu'ont élevée...* Il s'agit donc d'une dédicace honorifique.

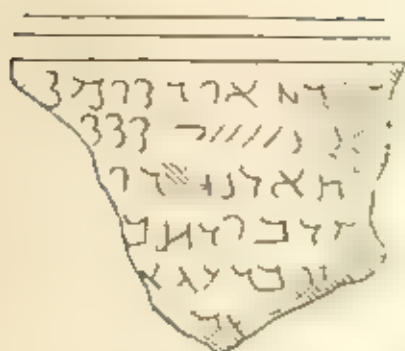
L. 2. *des Seigneurs de BOPILR ?*. Il semble bien que nous ayons ici le nom de ville qui est brisé dans le texte grec, L. 2. Mais les trois lettres médiales sont fort douteuses. Les 1<sup>re</sup> peuvent être aussi des 7 ou des 7, e 2 peut être un 7. La suite de la ligne est malheureusement très mutilée.

L. 3. *il commande* 1. *Comp. syr. sarra* « commencer ». On attend *si* ou *si* un nom, et *לביבא* semble en effet en être un, précédé de 7, mais je n'ose proposer aucune traduction.

### 11° AUTEL AU DIEU ANONYME.

Petit autel trouvé à Ghibbal-Qdeym, dans les montagnes au nord de Palmyre (Musi, *Map of Northern Arabia* n°8, maintenant au Depot des Antiquités de Palmyre). Ses dimensions sont : 0 m. 64 de hauteur, largeur maxima 0 m. 23, largeur minima 0 m. 30. L'une de ses faces porte une inscription grecque de 8 lignes (hauteur moyenne des caractères : 1 cm. 2); la face opposée porte une inscription palmyrénienne de 6 lignes (au moins) (hauteur moyenne des caractères : 1 cm. 1), toutes deux fort mutilées. Les deux faces non inscrites portent l'image d'une chèvre debout sculptée en bas-relief.

## Texte palmyrénien.



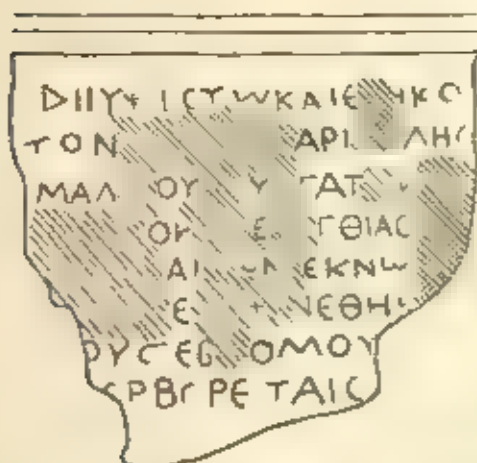
- |        |                    |   |
|--------|--------------------|---|
| XXV .  | בן יצחק מלך יום .  | 1 |
| CCCCXX | שנת . . . . .      | 2 |
|        | (ב' יתא דנר די שני | 3 |
|        | יבן יצחק מלך יום . | 4 |
|        | שנת . . . . .      | 5 |
|        | יבן יצחק מלך יום . | 6 |

« Tu mois de *Appar*, au jour 25 . . . l'an 16 . . . et autel [re]che fait, et consacré par *Yarkobôl*, fils de *Mañkha*, fils de *Eph* [fils de X, a Celui dont] le nom [est] benta jamais]

Dés unités peuvent manquer au chiffre des jours, le chiffre de l'année est également très incomplet.

Noter l'absence d'accord et la gaucherie de la formule *ד' ד' א' א'* le rédacteur du texte devant être presque illettré. Les noms propres sont bien connus. Il peut manquer 2 lignes à la fin de l'inscription.

## Texte grec.



- |   |              |
|---|--------------|
| 1 | Δ . . . . .  |
| 2 | ... ..       |
| 3 | Μα . . . . . |
| 4 | ... ..       |
| 5 | [... ..]     |
| 6 | [... ..]     |
| 7 | [... ..]     |
| 8 | [... ..]     |

« I Zeus très haut et acourpde, *Yarkobôl*, fils de *Mañkha*, fils de *Eph* [fils de X, a Celui dont] le nom [est] benta jamais]



*a fait et a consacré cet (sacré) puits, qu'il le maintienne en bonne santé, lui et ses enfants, l'an sept, au mois d'Hyperberetaios (octobre). »*

Je démontre dans un article sous presse pour le *Journal Asiatique* que le nom propre palmyr. n° 832 était transcrit en grec par  $\Lambda_{\rho}\epsilon\sigma$ . On ne s'attendait pas le trouver ni au génitif  $\Lambda_{\rho}\epsilon$  et ailleurs un génitif  $\epsilon_{\rho}\epsilon$ , les noms propres palmyréniens en  $\epsilon$  ont en grec une déclinaison très peu fixe. Au génitif ils peuvent avoir trois terminaisons différentes  $\epsilon\sigma\sigma$ ,  $\epsilon\sigma$ ,  $\epsilon$ . J'ai déjà signalé, Cat. V, p. 39, que *Bozzz*, l'usant au génitif tantôt *Bozzz\sigma\sigma* tantôt *Bozzz*. D'autre part *N\sigma\sigma\epsilon*, a un génitif *N\sigma\sigma\epsilon* (I 1 J) et un génitif *N\sigma\sigma* (W 100, 2 389, I 1 J). Il n'est donc pas étonnant que *\epsilon\_{\rho}\epsilon* ait deux génitifs.

L. 4. Le graveur, confondant sur sa copie le  $\epsilon$  et le  $\theta$ , a écrit  $\sigma\theta\theta\alpha\varsigma$  au lieu de  $\sigma\epsilon\alpha\varsigma$ . La formule  $\sigma\epsilon\sigma\epsilon\sigma\sigma\sigma\sigma\sigma\sigma$   $\sigma\epsilon\sigma\sigma\sigma$   $\sigma\epsilon\sigma\sigma\sigma$  est la traduction habituelle de  $\sigma\epsilon\sigma\sigma$   $\sigma\epsilon\sigma\sigma\sigma$  sur les autels bilingues.

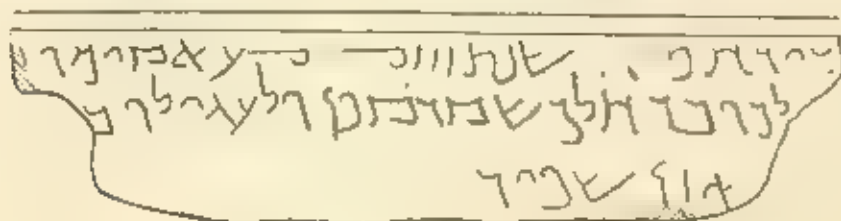
L. 6. La restitution  $\sigma\epsilon\sigma\sigma\sigma\sigma$  est douteuse. Le verbe correspondant du palmyrénien est également restitué.

L. 7-8. L'année 7 est  $\sigma\epsilon\sigma\sigma$  l'année 50,7 avec omission du chiffre des centaines. La date  $\sigma\epsilon\sigma\sigma\sigma\sigma\sigma\sigma\sigma\sigma$  50,7 n'est pas la même que celle du texte palmyrénien, qui ne peut pas être supérieure à 100. On trouverait, à Palmyre, quelques exemples d'une différence de 10 entre la rédaction grecque et la rédaction palmyrénienne d'un même texte, notamment sur l'inscription 3940 (Inv. III, 9).

La graphie de ce petit texte est fort négligée. Des traits inutiles viennent compliquer la lecture. Ils proviennent d'un texte palmyrénien qui a été gratté pour graver le texte grec. On en aperçoit encore quelques lettres au bas de la pierre.

## 12° TEXTES ABCHIAQUES.

A. Fragment portant trois lignes de palmyrénien. Longueur : 50 cm. largeur : 16 cm., hauteur moyenne des caractères : 2 cm.



1. מלכו מלך שנה עשרה  
2. [ב]לכו מלך חלש קדש וזבד  
3. אבדו שנה

Traduction : « *La mort de Suran de l'an 317, juiv. 1, ont eue Malko, fils de HLKS QRQPN et 'Ogeilô, fils de... d'un bel aspect (?)* »

L. 1. La date de ce texte lui confère un grand intérêt. Parmi les textes archaïques datés, il vient au 3<sup>e</sup> rang, après Corpus 430<sup>o</sup> de l'ay. J. 4 et 411<sup>o</sup> de l'ay. J. 6. C'est le plus ancien des textes non funéraires.

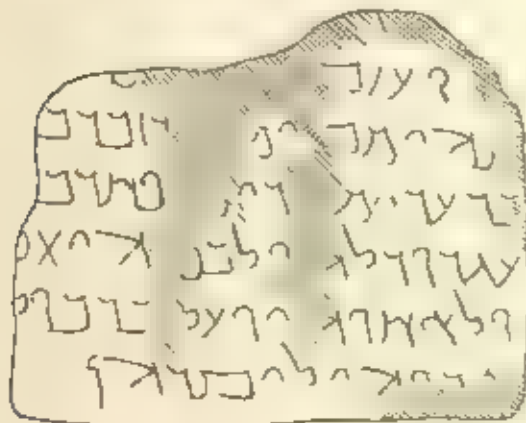
La pierre est brisée gauche, mais je ne crois pas qu'il manque grand chose.

L. 2. Le nom propre מלכו מלך est très mystérieux. Faut-il rapprocher מלכו מלך « orène », ou penser à un nom parthe ?

L. 3. Sens très douteux ; je rapproche, avec beaucoup de doute, מלכו מלך « aspect forme », mais cela ne me satisfait nullement.

Le sens général de l'inscription n'apparaît pas. On ne voit pas ce qu'ont élevé Malkô et 'Ogeilô, ni à qui ils l'ont élevé.

B. Bloc de pierre rectangulaire (longueur 45 cm., hauteur 44 cm.), portant 7 lignes de palmyroen, d'une écriture très archaïque (hauteur moyenne des lettres : 3 cm. 5).



1	מלכו מלך
2	מלכו מלך
3	מלכו מלך
4	מלכו מלך
5	מלכו מלך
6	מלכו מלך
7	מלכו מלך

L. 1. Entièrement détruite — on aperçoit seulement le bas de la hampe d'une lettre.

L. 2. מלכו מלך. Mot énigmatique, peut-être un nom propre.

A partir d'ici, on peut proposer une traduction cohérente :

« Qu'il a bâti Moqimî, fils de Zabdibel, fils de Armod, de la tribu des Bent  $G_R^D W_H^D$  pour lui, ses fils et ses frères, et pour Zabdibel, son père, en leur honneur. »

L. 3  $\text{בְּנֵי־יִשְׂרָאֵל}$  est le parfait 3<sup>e</sup> p. sing. masc., du verbe  $\text{בָּנָה}$ , suivi du suffixe de 3<sup>e</sup> pers. sing. masc. Il faut lire *b'nayh*. La forme est solidement attestée par 1 exemple en araméen bilingue  $\text{בְּנֵי־יִשְׂרָאֵל}$  Elr. V 11 et par 3 exemples du Targum d'Oukelos  $\text{בְּנֵי־יִשְׂרָאֵל}$  Num. xviii, 7,  $\text{בְּנֵי־יִשְׂרָאֵל}$ , iv, 3  $\text{בְּנֵי־יִשְׂרָאֵל}$  Num. xxxv, 16. Darius *Grammaire des jüdisch-palästinischen Aramäisch*<sup>1</sup>, p. 185. Le syriaque a une forme un peu différente *g'layh y*.

L. 4. Le nom propre  $\text{בְּנֵי־יִשְׂרָאֵל}$  est déjà connu par Ca A 36, l. 2 et 3.

L. 5. La tribu des *Bene G<sub>H</sub> H<sup>D</sup> R<sup>D</sup>* n'est pas attestée jusqu'ici. Je n'ose proposer aucune étymologie. Les signes de remplissage à la fin de la ligne se rencontrent sur d'autres inscriptions archaïques : 4113, 3000, CaC 48.

L'inscription est certainement funéraire.

L'écriture est extrêmement archaïque, dans tous ses détails, sauf le  $\text{נ}$ . Je date ce texte de la fin du premier siècle av. J.-C., ou au maximum des premières années de notre ère.

### 13° La « Bonne Époque ».

La seule remarque de détail que je ferais dans cet article au sujet du *Corpus de M. l'Abbé J.-B. Chabot* est relative à l'inscription religieuse 3993, p. 177. A la ligne 2, le savant épigraphiste corrige

$\text{וְלֵבִי מִן־יְרֵמְיָהּ בְּנֵי־יִשְׂרָאֵל}$

malgré la liste des épithètes du lieu anonyme qu'il a établie à la page précédente 176. Il suffit en effet de se reporter à cette liste pour voir que jamais les épithètes  $\text{בְּנֵי־יִשְׂרָאֵל}$  ne sont précédés de  $\text{וְלֵבִי}$ . La correction est donc invraisemblable.

En réalité, la copie du Waddington publiée à la p. 177 est exacte, comme on peut s'en convaincre en se reportant à la photographie, pl. XXII et il n'y a rien à y changer, sauf  $\text{וְלֵבִי}$  à lire  $\text{וְלֵבִי}$ . On lira donc

$\text{וְלֵבִי מִן־יְרֵמְיָהּ בְּנֵי־יִשְׂרָאֵל}$

• Celui dont le nom est ben y jermia, et à la Bonne Époque •

$\text{וְלֵבִי מִן־יְרֵמְיָהּ}$  est en effet le *Bon Temps*, la *Bonne Époque*. Je crois qu'il faut y voir l'équivalent des formules latines, *Felicitas Temporum*, *Felicitas Saeculi*. Mais *Felicitas Temporum* n'est usité sur les monnaies romaines qu'à

partir de 104, sous Marc-Aurèle et Lucius Verus (Millingly et Sydenhato, *Roman Imperial Coinage*, 3, p. 213 et 317), *Temporum Felicitas* et *Felicitas Sacculi* n'apparaissent qu'à partir de 116 (sous Antonin *carac.*, p. 93 et 133) <sup>1</sup> tandis que notre inscription est d'octobre 111, donc du règne de Trajan. Il n'y a cependant pas lieu, je crois, de nier l'identité des deux formules  $\text{ܠܠܬܝܡܢܐ ܠܠܦܝܠܝܬܐ}$  et *Felicitas Temporum*, cela prouve seulement que la seconde a été en usage avant de figurer sur les monnaies.

#### 14. REMARQUES SUR CaC, *Syria*, XII, 2, p. 116 à 141.

Voici quelques corrections et remarques relatives au précédent article.

P. 118. A propos de la ligne 8 de l'inscription n° 2, il faut rétablir ainsi le texte de E. LITTMANN : « deux *thani* bedentel » Diener » und so l. se ich » *wahrend fidiye* » Knaben » bedentel ».

P. 124. E. Litmann voit dans  $\text{ܠܠܦܝܠܝܬܐ}$  une graphie phonétique, passage de *a* à *o*, fait fréquent dans les inscriptions de la Syrie et du Nord de la Mesopotamie (général en syriaque de l'Ouest). Brockelmann pense à une faute, provoquée par  $\text{ܠܠܦܝܠܝܬܐ}$  qui suit.

P. 126. E. Litmann rapproche de  $\text{ܠܠܦܝܠܝܬܐ}$  non un de tribu, le nom *Soua* qu'il a entendu chez les Beduins de Syrie (Arch. Gott. Ges. I, Wies. 1921, p. 12. On peut penser aussi, dit-il, au mot *Foucat*. On trouve *Souat* (Ibn Dur. 123<sub>2</sub>, *Souatlat* (musc. Wostenfeld. *Rep.* 31). Il y a peut-être un passage de *l* à *a*.

P. 128. E. Litmann rapproche de  $\text{ܠܠܦܝܠܝܬܐ}$  le gr. *Ouz* (Princeton Expedition in Syria, III, n° 93, Wuthnow, p. 88.

P. 131. La tessère <sup>10</sup>, dont on voit ci-dessous le fac-similé nous fournirait un analogue du nom divin  $\text{ܠܠܦܝܠܝܬܐ}$ , à savoir  $\text{ܠܠܦܝܠܝܬܐ}$ .

Revers :  $\text{ܠܠܦܝܠܝܬܐ}$   
 $\text{ܠܠܦܝܠܝܬܐ}$

« Que protègent Bel  
et Bel 'astor ! »



Face : un lion ou un  
griffon (la tête est  
inscrite dans un rectangle)  
au-dessus d'un  
autre animal beau-  
coup plus petit

<sup>10</sup> Références simultanément et simultanément  
par M. H. Seyrig.

<sup>11</sup> Musée de Damas n° 1.1367

E. Littmann donne une interprétation très vraisemblable de ܫܕܝܐ. Il faut lire *sed'ayd*, ce serait le pluriel du mot qui est en syriaque *sed'â* « Démon ». C'est un emprunt à l'accaïen *šdu*. En syriaque le mot désigne de « mauvais démons » mais en accadien, il s'applique aussi à de « bons démons ». Cette explication de ܫܕܝܐ me paraît tout à fait satisfaisante.

P. 137, n° 16, l. 4, il faut lire : ܫܕܝܐ.

Je vais maintenant examiner deux questions théoriques soulevées par le *Corpus* de M. l'abbé J. B. Chabot, p. 1 et 2. L'une est relative à l'écriture, l'autre à la langue palmyrénienne.

### 15° LA LANGUE PALMYRÉNIENNE.

M. l'abbé J. B. Chabot s'exprime ainsi, *Corpus* p. 1 et 2 : *Facta igitur fere eadem scriptura Palmyrenorum ac Syriaca, diversa tamen lingua. Sermo enim palmyrenus ad classem aramæarum dialectarum occidentalem pertinet. Eius affinitas cum dialectis palestiniensibus, quam olim notaverat Noldeke* <sup>1</sup> *nonis totalis comprobata est.*

Cette phrase, par le manque de nuances dans l'expression, risque d'induire en erreur le lecteur non averti. Il faut préciser ce qu'on entend par *lingua Palmyrenorum, sermo palmyrenus*. S'il ne s'agit que de la *langue des inscriptions*, on peut dire qu'elle est, en effet, de l'araméen occidental, mais *en gros seulement*, et il ne faut pas oublier de souligner qu'elle présente *sporadiquement*, et surtout au troisième siècle *des traits orientaux bien nets* : les états emphatiques masculins pluriels en -e, la préposition-conjonction *d*, les infinitifs de thème *qathole*, *aqthole* (considérés par J. B. Chabot, *Corpus*, p. 323, comme une preuve du caractère occidental du palmyrénien) : la chute de la voyelle *a*, desinences de *d* pers. pl. du parfait. À cela s'ajoutent les faits de vocabulaire : voir par exemple, ci-dessus p. 177.

Cela laisse supposer que la *langue parlée* à Palmyre, le *sermo palmyrenus*, n'était justement pas l'araméen occidental. En Orient, on ne écrit presque jamais la langue qu'on parle : il y a généralement une distinction très nette entre la

<sup>1</sup> NOLEDKE *Hebräer ar hebräer u. aramäischer Dialecte*, III, Ueber Orthographie

und Sprache der Palmyrenen, ZDMG XXIV (1870), p. 85-109.

langue écrite archaïque traditionnelle et plus ou moins factice. D'une part et la langue parlée change pour d'autre part. Il devait en être ainsi à Palmyre. On comprend que l'araméen ancien l'aspect *occidentale* soit devenu sous un aspect légèrement archaïque la *langue écrite* des Palmyréniens<sup>1</sup>. Mais, comme le prouvent les faits déjà cités, en *particulier* à Palmyre un *dialecte oriental*, proche du syriaque — au fur et à mesure que la connaissance de la langue ancienne écrite déclinait, les faits orientaux plus nombreux filtraient de la langue parlée dans les inscriptions.

#### III. L'ÉCRITURE PALMYRÉNIENNE

Le savant épigraphiste s'exprime ainsi p. 1 :

« *Tres species scripturae* monstrant tabulae nostrae. Eleganter est quae in titulis publicis adhibetur. Literae incursantur, qualesque adaequatis ligantur et praesertim omnium amplitudo ita temperatur, ut totius versus *aequabilis fiat aspectus* ad aemulacrum earum inscriptionum. In scripturae tenuis est quae exemplis praefatae in titulis, textum lapidei fastigii parietum adeo firmare fuisset statutus lapsus bonae scripturae plane ignarus videtur lapidei, qui tunc in *versu* *versu* et abaque literis et *verso* capite sculptis. Et cum ita penderent ab exemplis sculptores, factum est ut per tria saecula *incorruptae manserint formae litterarum*. Et sic quas bene mutantur typi nostri a Vogüe delineati.

Kodem tempore in usu erat *vulgaris scriptura* *arabica*, minus elegans, et ad *versu* *aspectus* litterae quaedam antiquitatem *formam* quod dicitur *antiqua* *relinquit*, quae boni magis deformatae ad speciem *syriacae* scripturae *juncturae* *rigoris*. Hanc scripturam *vulgarem* unam tamen in usibus dissitis regionibus et *non* *non* *vixit* et non raro *Palmyrae* in *privatis titulis* *fax. gr.* sub n° 4046, 4049, 4072.

De *non* *scriptura* *syriaca* *vix* *palmyrenae* *species* *litterarum* *palmyrenarum* *quas* *extremis* *aliqua* *videtur* *habet* *habebant*. Hujus scripturae specimen *paucis*, *parcibus* *documentorum* *notata*, ad nos *perveenerunt* *vide* *sub* *n°* 4176, 4207, 4227) ».

J'avoue n'être pas d'accord avec l'auteur sur plusieurs points :

D'abord sur le nombre des types d'écriture palmyrénienne. Pour moi il n'y en a que deux : l'écriture monumentale et l'écriture cursive. La seconde espèce de M. Labbe Chalcé n'est pas, d'après moi, un type d'écriture d'fin — c'est simplement le résultat du travail de scribes ignorants qui, ne connaissant vrai-

<sup>(1)</sup> Comp. S. NAGORSKI, *Iranische Beiträge*, 1, p. 30 et 31.



ment bien que l'écriture cursive, ont essayé néanmoins de composer une inscription en écriture monumentale — d'où des erreurs et des incohérences — certaines lettres sont du type monumental, d'autres du type cursif.

Ensuite l'phrase *factum est ut per tres menses me scriptor manseret fornice litterarum* prête à confusion. Je ne puis croire que le savant épigraphiste ait voulu nier l'évolution de l'écriture palmyrène en une monumentale; dans le cours de son ouvrage, il lui arrive de préciser la date d'un texte en se basant sur l'écriture : par exemple p. 170, p. 241, etc. Il a sans doute voulu insister seulement sur le fait que les formes des lettres n'ont pas été gravement altérées. Toutefois quelques lignes auparavant, la phrase *manuum (litterarum) amplitudo etu tempore etu et totas res eas acquirat et adspicias, ad instar quædam in scripturam* prouve que le détail de l'évolution lui a échappé — une des caractéristiques de l'écriture palmyrène — une archaïque est justement que certaines lettres dépassent en dessous de la ligne tandis que d'autres ne sont pas posées dessus. Ce n'est que très tard qu'a été réalisé le type d'écriture de hauteur uniforme, à l'imitation de l'épigraphie grecque.

Je désire indiquer ici, schématiquement, les grandes lignes de l'évolution de l'écriture palmyrénienne *monumentale*. Je dis les grandes lignes, car je réserve le détail des faits pour l'ouvrage que j'espère écrire un jour sur le palmyrénien. Mon enquête s'est portée sur une vingtaine de textes, échelonnés tous les 10 ou 15 ans.

Précisons d'abord le sens de l'évolution. L'écriture palmyrénienne archaïque est une écriture large, d'allure libre et dégagée, sans aucun souci de cadrer les lettres dans le sens vertical, ou dans le sens horizontal.

Certaines lettres, comme je l'ai déjà dit, dépassent sous la ligne — le 2, le 3, le 4, le 5; d'autres ne posent pas sur la ligne — le 6, le 7, le 8 se cabrent d'une façon singulière. Dans le sens de la largeur, il y a encore moins de régularité — tandis que le 9 n'a que l'épaisseur d'un trait, d'autres lettres : le 1, le 2, le 3, tiennent une place considérable. C'est une écriture élancée; les seules lettres confondues sont le 7 et le 9 (l'usage du point est rare); au contraire, le 4 et le 5, le 6 et le 8 sont bien distincts.

Dans l'écriture même des lettres, les scribes recherchent les longues courbes harmonieuses, à double courbure — l'échine du 2, du 3, du 4, la hanche du 5, la haste du 7. On semble éviter les lignes droites et les angles. Pour avoir une

idée de ce type d'écriture, on se reportera, par exemple, à l'inscription du tombeau d'Atthabathan 1191 (de 19) ou à l'inscription 1196 (de 11) XXXI n° 5, ou aux inscriptions ci-dessus : n° 4, pl XXII (de + 23), n° 12 (de + 4).

Ce type d'écriture se maintient pendant tout le premier siècle de notre ère, mais plus ce siècle approche de sa fin, plus ses particularités du type s'estompent : les lettres repassent maintenant sur la ligne ou ne la dépassent que légèrement. Les lettres les larges s'approchent de la normale. Les courbes deviennent moins hautes et moins rondes. On tend vers une écriture sans charme et sans originalité.

C'est alors que se constitue un nouveau type d'écriture. Deux tendances le caractérisent. 1° la *répétition* : ce n'est que l'aboutissement d'une tendance qui avait commencé de se préciser au siècle d'avant, mais elle est poussée jusqu'à ses dernières conséquences, même jusqu'à l'absurde, d'ailleurs. Non seulement aucune lettre ne dépasse plus sous la ligne, mais encore on évite les dépassements au-dessus de la ligne supérieure. Le haste du  $\pi$  sera énergiquement rogné, jusqu'à sa disparition presque complète. Le  $\tau$  comprime dans le sens vertical devient difficilement discernable du  $\pi$ . Dans le sens horizontal, même tendance à restreindre les expansions : celui qui en souffre le plus est le  $\zeta$  qui, à la fin du III<sup>e</sup> siècle, deviendra presque semblable au  $\pi$ . 2° l'autre tendance est plus caractéristique encore, et elle donne à ce nouveau type d'écriture son originalité : c'est la *brisure des courbes*. Les longues courbes de l'écriture du siècle précédent sont remplacées par des lignes brisées ou par des complexes : ligne droite, angle, courbe. Cette transformation ne s'est pas effectuée d'un seul coup. Pour la première fois, elle s'est faite à une époque différente, qu'on pourra peut-être (à l'aide du grand nombre d'inscriptions datées qu'on possède) constater seulement au troisième siècle qu'elle s'applique à toutes les lettres.

Au second siècle, quand elle n'est pas encore complètement achevée, elle embellit beaucoup l'écriture et lui donne un aspect monotone et soigné qui n'est pas sans agrément. On en verra un bon exemple dans l'inscription 1194 (de 10), pl XXXI n° 7 (de 181). A la fin du troisième siècle, quand toutes les lettres sont brisées, l'écriture prend un autre aspect, peut-être moins élégant, voir l'inscription CaG2 (de 272).

Je vais reprendre maintenant l'alphabet lettre par lettre en faisant ce que

je tiens note de l'évolution de chacune d'elles. On se reportera au tableau ci-joint pour suivre cette évolution.

1. À l'ère antérieure la boucle ne pose pas exactement sur la ligne. Dans le courant du 1<sup>er</sup> siècle on a des formes très abrévées (411a bis, 411b), qui persistent jusqu'au début du 2<sup>e</sup> siècle (993 de 111). Puis apparaît une forme qu'on peut qualifier de normale et qui dure jusqu'à la fin de l'écriture monumentale.

2. Il est très remarquable qu'à l'ère antérieure, jusque vers 30 environ, la hampe n'est pas rigoureusement droite, mais légèrement voûtée, et qu'en bas, au lieu d'un angle on a une courbe. Mais cette particularité disparaît très vite et à partir du milieu du premier siècle apparaît la forme qui persiste jusqu'au bout.

3. Au premier siècle, il est assez large. Par la suite il devient plus étroit, mais sans que sa forme se modifie beaucoup. Au troisième siècle, il existe des formes nouvelles assez caractéristiques.

4. Dans l'écriture monumentale antérieure la hampe de cette lettre n'est pas exactement droite, mais un peu inclinée (cf. Menathim). La courbure peut d'ailleurs être prononcée. Puis la brisure se produit vers le début du 2<sup>e</sup> siècle (993, de 111), accentuée et seule à la fin du second siècle et au troisième siècle. À côté de ces formes, il en existe à hampe droite qui appartiennent à l'écriture cursive : voir ci-dessus, n° 8.

5. Au début de notre ère, cette lettre a une forme (cf. Menathim) qui se maintient avec de légères variantes. Puis au 2<sup>e</sup> siècle la lacope se brise (1221 de 129), et cette brisure s'accroît au 3<sup>e</sup> siècle.

6. Nôber se lève large et un peu aplatie, sa hampe légèrement infléchie au début de notre ère. L'histoire de la hampe est parallèle à celle de la hampe du 7 (brisure au second siècle (1221 de 129), accentuée au troisième). Les formes à hampe droite sont confirmées par la cursive.

7. Il y a peu de choses à dire sur cette lettre : c'est une barre verticale, plus ou moins infléchie, qui se maintient pendant toute l'évolution.

8. L'histoire de cette lettre est intéressante : elle confirme l'éléments susceptibles de brisure. À l'ère antérieure, la lettre est large et sans brisure.

Les brisures sont latines : 1027 de 14 c. elles affectent d'abord la barre m-

α	Α α α	β	β β β
γ	γ γ γ	δ	δ δ δ
ζ	ζ ζ ζ ζ	θ	θ θ θ θ θ
τ	τ τ τ	ν	ν ν ν
π	π π π	ς	ς ς ς
ι	ι ι ι	ξ	ξ ξ ξ
ρ	ρ ρ ρ	σ	σ σ σ
ω	ω ω ω	φ	φ φ φ
ψ	ψ ψ ψ	χ	χ χ χ
κ	κ κ κ	η	η η η

drine et la hampe de droite. La hampe de gauche se lisse au troisième siècle

Toutefois, le lissage de la barre médiane apparaît seulement sur le texte archaïque n° 128 ci-dessus.

2. Son histoire présente peu d'intérêt : sa forme se maintient à peu près constamment.

3. Au début de notre ère, la lettre est horizontale. Au second siècle, elle se présente légèrement inclinée et elle devient verticale au III<sup>e</sup> siècle.

4. La *deja* indique p. 196 qu'au premier siècle, cette lettre dépasse au-dessous de la ligne et passe au-dessus vers le second siècle au moment où il disparaît. La brisure de la belle courbure de la hampe semble se produire à cette époque. On a dès lors une forme qui persiste jusqu'à la fin de l'évolution.

5. L'histoire de cette lettre est aussi convenablement que celle du 2. *Jai* dit déjà p. 196 qu'elle date au moins du I<sup>er</sup> siècle et est très longue, tandis que la boucle inférieure, très petite, ne repose pas sur la ligne. La boucle s'agrandit dès le III<sup>e</sup> s. (199) elle est normale. La hampe diminue progressivement (Ca2, de 272).

6. Au début de notre ère, cette lettre dépasse sous la ligne. Au III<sup>e</sup> siècle p. 196, ses dimensions deviennent normales. Au IV<sup>e</sup> siècle, la lettre a tendance à s'allonger un peu, ce qui la rapproche faiblement du 2.

7. Comme les précédentes, cette lettre dépassait sous la ligne au début de notre ère (voir p. 196). Au second siècle, elle pose sur la ligne comme les autres lettres. La courbure de la hampe se brise très faiblement au III<sup>e</sup> siècle (117), de 241. L'évolution de la forme finale est intéressante. La tête est différente au I<sup>er</sup> siècle de ce qu'elle sera au II<sup>e</sup> siècle.

8. Dans la forme ancienne, la hampe se grille *perpendiculairement* à la barre terminale. C'est un fait très certain. La liquide que le *la* voit apparaître sur une inscription. Au début du second siècle, la lettre a pris sa forme définitive.

9. L'évolution de cette lettre n'est pas nette et sa forme varie peu. Toutefois les exemples où la notation s'élève très haut sont du III<sup>e</sup> siècle.

10. À l'époque ancienne, cette lettre affecte une forme sans brisure. Le premier exemple de brisure que nous donnons en tableau est de 340, 4027, mais il est possible que le fait se soit produit plus tôt.

11. Comme p. 197, la forme du début de notre ère a été comprimee verticalement, jusqu'à donner au III<sup>e</sup> siècle une forme très pareille au *n*.

z J'ai déjà signalé, p. 197, la diminution de largeur de cette lettre qui finit par la rapprocher du  $\pi$ . Les faits de brisure, le jumelage de droite sont rares.

z Cette lettre est exactement semblable au  $\pi$  et évolue comme lui. L'emploi du point supérieur n'est pas très fréquent, mais on le trouve dès le 1<sup>er</sup> siècle.

z L'évolution de cette lettre n'est pas nette. La branche de droite et la branche médiane s'implantent toujours sur la branche de gauche, mais la longueur de la branche de droite est très variable et sans chronologie nette. La forme avec branche gauche quasi verticale est très tardive.

z Ici, au plus, on ne distingue pas nettement le sens de l'évolution. Il existe une forme habituelle qui varie peu. Une brisure sur la hampe intervenant dès 175 (3914), mais elle n'est pas constante.

Je ne m'exagère pas la valeur de ces brèves indications. En ce qui concerne les dates, il peut y avoir des erreurs, mon réseau de faits n'étant pas très serré. Puis, ce qui est vrai pour un dessinateur de lettres peut être faux pour un autre. Par exemple, un veul aristo peut avoir conservé des formes sans brisure bien après que les peuples auront adopté les formes brisées, de sorte qu'on peut trouver des formes non brisées après les formes brisées. Au début de l'évolution, quand la mode de la brisure n'a pas encore été bien établie, l'artiste n'est pas très précis, conséquent, et pourra mélanger les formes brisées et les formes non brisées dans une même inscription. J'ai vu des faits de ce genre.

Enfin, une brisure peut apparaître isolément, dans une seule lettre : par exemple, la brisure de la barre médiane du  $\pi$  dans le texte n° 12 B d'aspect très archaïque, c'est une initiative personnelle. L'artiste qui n'a pas eu d'imitateurs immédiats.

En somme, il ne faut pas vouloir être trop précis, et il faut faire une large place aux effets de la routine, le désir d'arriver à saisir l'archaïsme, voire des défauts de la pierre. Et surtout il ne faut pas s'attacher à un seul détail de l'écriture, mais examiner l'ensemble du texte. Il y a des inscriptions d'aspect archaïque et d'autres d'aspect tardif. Et en définitive, c'est cela qui importe.



Même chose limite la connaissance de l'évolution de l'écriture permet des conclusions intéressantes — par exemple, les inscriptions de Malikko Hasas dans le temple de Bel datées respectivement le 10 vend. (21 novembre 23, juin 25), ne sont pas chtoniques — ce sont des copies faites au second siècle. M. D. Schlumberger était déjà parvenu à la même conclusion en étudiant les chapiteaux des colonnes — avant que le portique fût entièrement construit, les statues honorifiques étant posées sur des *bases quadrangulaires*. L'inscription d'El-Hessas est gravée sur une de ces bases — puis une fois le portique construit on a mis les statues sur les consoles des colonnes et l'on a *regravé* les inscriptions sur ces consoles.

Même chose pour l'inscription de Nes (1916) — fin d'avril 132. C'est une copie de la fin du III<sup>e</sup> siècle.

En conclusion, la connaissance de l'évolution de l'écriture — il est donc possible de dater un texte avec une approximation suffisante et de distinguer les textes originaux des textes copiés ou regravés pour ne faire à quelconque.

Damascus, août 1932.

JEAN CONTINÉAL.

## LES LAMPES D'ARGHIUN

PAR

GASTON WIEF

Quelques semaines avant sa trépassée inspiration, mon ami en maître Paul Bayasse, avait bien voulu m'offrir le fruit d'un étude qu'il avait entreprise : sa conversation le ramenait avec émotion à la vie de l'air qu'il avait connue il y a quarante ans. Nous échangeons nos réflexions et nos impressions sur le caractère semi-européen que revêt actuellement la capitale égyptienne et je ne me fassais pas d'écouter celui qui en avait vu toute l'histoire orientale.

Cette évocation du passé, où la retrouve dans ses admirables descriptions du Laïre fatimide, où le sujet du pittoresque si le souvenir réussit à recomposer l'enthousiasme et le plus sûr. L'ouvrage que sa famille a fait éditer après son décès témoigne des mêmes qualités<sup>1</sup>. La biographie de l'officier marseillais Argliun se lit avec une curiosité toujours croissante : c'est qu'en effet les pages qui lui sont consacrées, à travers une fine psychologie, nous font pénétrer au cœur d'un régime politique extrêmement vivant, un des plus passionnants de l'histoire musulmane. Nous ne saurions le résumer sans sécheresse et nous ne pouvons mieux faire que de le recommander à la lecture, attachante à tant d'égards.

Une lampe en verre ou en métal portant une inscription est le prétexte de ce tableau historique si plein de vie et de vérité. Certains aspects de l'onomatopée épigraphique vont à leur tour soulever quelques objections. J'ayais réuni sur ces points de détail à éclaircir les convictions de Bayasse et j'ai l'intime conviction qu'il se serait rallié à une lecture me librant de l'inspiration. L'ouvrage posthume offre de graves dangers : tout au moins la critique qu'on en fait n'entache-t-elle point la mémoire de son auteur.

<sup>1</sup> Une lampe en verre ou en métal portant une inscription est le prétexte de ce tableau historique si plein de vie et de vérité. Certains aspects de l'onomatopée épigraphique vont à leur tour soulever quelques objections. J'ayais réuni sur ces points de détail à éclaircir les convictions de Bayasse et j'ai l'intime conviction qu'il se serait rallié à une lecture me librant de l'inspiration. L'ouvrage posthume offre de graves dangers : tout au moins la critique qu'on en fait n'entache-t-elle point la mémoire de son auteur.

et la page 100 pages. Paris, 1930, éd. Paul Geuthner.



Le nom d'Arghūn se lit sur six lampes en verre émaillé parvenues jusqu'à nous<sup>11</sup>.

Deux d'entre elles affectant la forme d'un globe, sont inscrites au nom d'Arghūn lui-même.

L'une se trouve au Musée des Arts décoratifs, l'autre est présentement dans la collection Morot. On sait que celle du Musée des Arts décoratifs est une réplique d'une lampe de la collection Troupl qui, soumise au feu en vue de certaines réparations fut refaite en miettes. Celle de la collection de Mme Morot est rigoureusement identique à celle du Musée des Arts décoratifs et il est donc légitime de lui attribuer la même origine.

Une troisième, cette fois d'une forme classique, appartenait à la collection Gustave de Rothschild — son propriétaire actuel est inconnu. Elle porte aussi le nom d'Arghūn<sup>12</sup>.

Les trois autres pièces procurent exactement la même inscription, disposée de la même façon et offrant les erreurs identiques. Pour les passages essentiels, dans lesquels je ne suis pas d'accord avec Rivaissi, les planches XXIII et XXIV sont destinées à justifier ma lecture<sup>13</sup>. Ce sont trois lampes, appartenant à la collection Kaimoropoulos, au Musée Jacquemart-André et à la collection J. Chappée.

Le texte commence autour du col (A) pour se terminer autour de la panse (B).

[A] ماما عمل برسم ورد المقر العاصي بموئوي امجرمي المحدثي الناصري ناصر الدين  
محمد بن المقر [B] المرحوم رعون بنوادر بمكي الناصري محمد هم الله تعالى رحمه

*... qui a été fait pour l'enfant le Sa haute Excellence, notre maître, seigneur et bon seigneur, Yassa al-din, Muhammad fils de Sa défunte Excellence Arghūn, d'aujourd'hui*

<sup>11</sup> Cf. Wiert, *Les lampes*, app. 1, n° 12, 13, 24, 42 — voir aussi *Lampe en verre émaillé* *trouvée à Égypte* XIV, 1, 124-125, n° 24, 27.

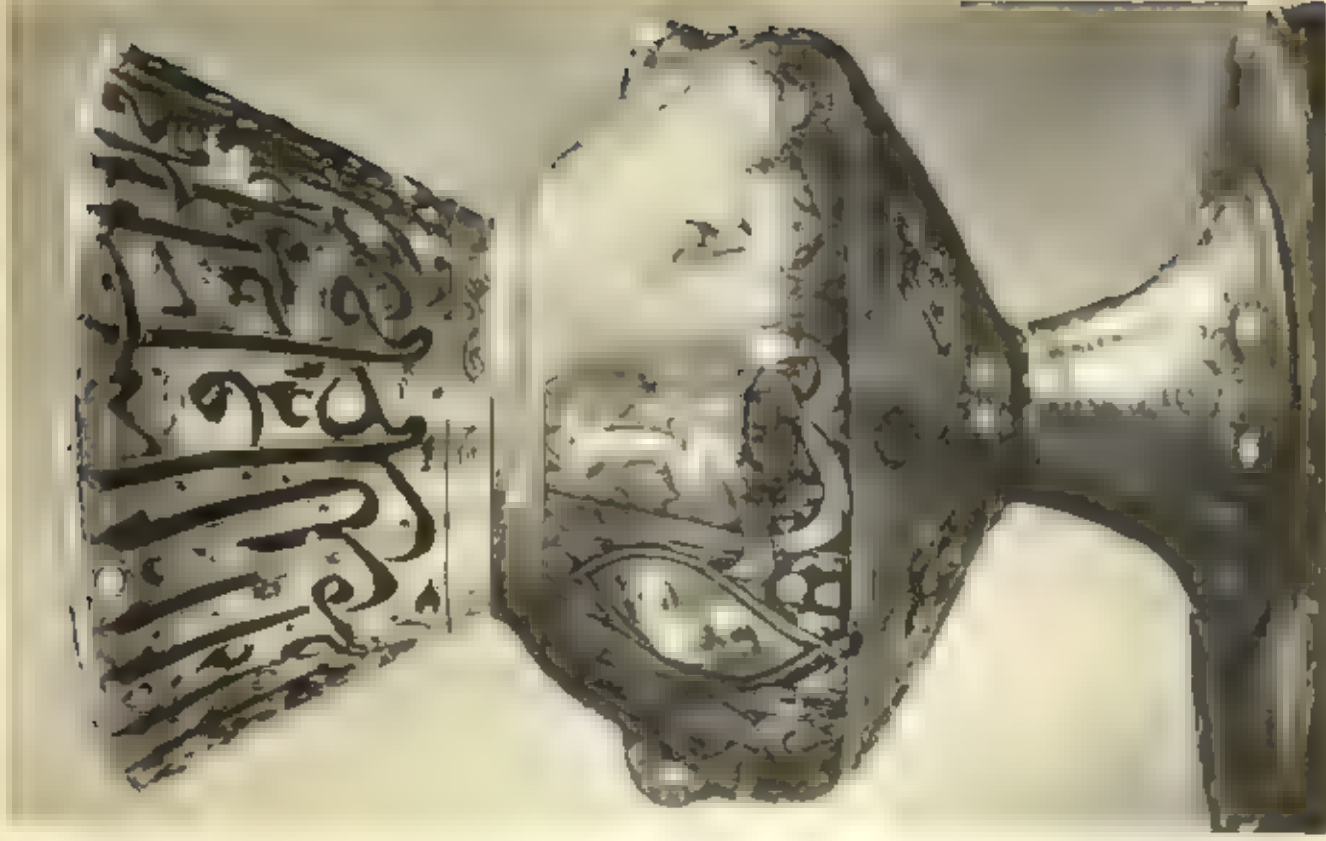
<sup>12</sup> Cf. Wiert, *Cat. des lampes*, n° 14, *Musée, Saracenic Heraldry*, p. 77.

<sup>13</sup> Je fais les photographies à la courtoisie de M. Kaimoropoulos et de M. Benoite Lavenex, le conservateur adjoint du Musée Jacquemart-André.



Figure 1. The vessel.





Lampe du Musée, 100 x 110 x 100





*al-Mahdi al-Mahdi al-Nasir Muhammad ibn Khatun qui Dieu les euvre de sa main rigide !*

Je ne veux pas m'attarder à discuter la lecture et l'orthographe de Ravaisse des règles essentielles du protocole mamlouk, ni, si l'on a exposées par van Berchem, y ont été négligées.

À premier regard, il peut paraître extraordinaire que le dessinateur ait omis, à la fin de la première ligne, le mot *bi* que j'ai mis entre parenthèses. Mais si l'on observe l'agencement des lettres, on constate que le groupe final de *bi* dont est la deux fois *karabouk* a, le premier, exposé ces cas d'initiales<sup>1</sup>, le fin des sig. alors, on le quelques exemples, concernant précisément le mot *bi* (2).

Il s'agit donc de trois lampes dédiées à un fils — *walid* — qui n'est pas nommé (3), de Nasir al-din Muhammad, fils de feu Arghūn. Les lampes sont donc postérieures à la mort d'Arghūn, qui survint en 731-1331. Muhammad était décédé quatre ans plus tôt (4).

En ce qui concerne spécialement la lampe de la collection Chappée, un examen attentif de la pièce suppose. D'après les photographies on ressent déjà quelques imperfections. Cette lampe semble beaucoup trop parfaite, par sa forme et sa décoration. Les lettres de l'inscription sont à la fois trop régulières et trop gauches, suivant que le dessinateur était à l'aise dans le sommet des lampes par exemple, ou qu'il interprétait les lettres dont il comprenait mal le dessin. Le comble, dans cet ordre d'idées, c'est *تقديهم*, le mot écrit verticalement. Frontispice et pl. II-VI-VII. Un autre fait plus grave est la présence d'un blason — *naqsh* — qui n'apparaît dans les autres lampes et dont on ne conçoit guère la présence.

<sup>1</sup> *al-Mahdi al-Mahdi al-Nasir Muhammad ibn Khatun* d. *al-Mahdi al-Mahdi al-Nasir Muhammad ibn Khatun*, vol. CXXXV.

<sup>2</sup> Van Berchem-Greuter, *Ar. Inschr.*, n° 164; Wirt, *Cat. des objets en cuivre*, p. 10; Hout, *Cat. du Musée arabe*, 2<sup>e</sup> 60, 1, 272 n° 6; Kuchuk, *Islam Stoffe*, p. 77; Wirt, *Lampes*, n° 329.

<sup>3</sup> Nous en connaissons d'autres exemples dans l'épigraphie de l'époque mamlouke.

SILVA. — XIV.

Comité des mon. de l'art arabe, II, p. 23, XXVII, p. 135; Wirt, *Cat. des objets en cuivre*, p. 106.

*Walid* on saurait, en principe, indiquer l'âge de l'individu (voir CIA, *Jerusalem*, II, n° 233).

<sup>4</sup> Ravaisse, p. 50, 64; Wirt, *Les bîgrr. du Mansur Saïf*, *Mém. Inst. d'Égypte*, XIX, n° 362.

Ces réserves faites, je ne saurais assez insister sur l'intérêt qu'offre l'étude de Ravaisse, si pleine d'aperçus originaux et de détails pittoresques.

G. WITT.

Cet article fut composé lorsque j'ai eu connaissance d'une notice de M. Mayer *Leun Palästina in der Zeit Alt*; j'ai plaisir à constater que nos conclusions sont identiques.

## BIBLIOGRAPHIE

II. H. von DER OSTEN et EDITH F. SCHMIDT. — *The Alishar Hüyük, Season of 1927, Part II. (Researches in Anatolia, III)*. Un vol. in-8° de vii et 134 pages. Chicago, University of Chicago Press, 1932.

EDITH F. SCHMIDT. — *The Alishar Hüyük, Season of 1928 and 1929, Part I. (Researches in Anatolia, IV)*. Un vol. in-8° de xxi et 293 pages avec un frontispice et XLVI planches. Chicago, University of Chicago Press, 1932.

Nous avons à deux reprises (*Syria*, 1930, p. 293-298 et 1932, p. 302-305) appelé l'attention de nos lecteurs sur l'importance des fouilles pratiquées à Alishar, en Cappadoce, par l'Oriental Institute de Chicago. Les deux volumes que nous annonçons apportent une abondante documentation.

Le premier achève de faire connaître les résultats de la campagne de 1927, notamment les petits objets et les monnaies (Edm. T. Newell). On propose de classer le strate III au pré-empire hittite, le strate IV au temps de l'empire hittite et le strate V après la chute de cet empire. Le strate VI réunit les vestiges hellénistiques romains et byzantins, tandis que le strate VII répond à l'époque des Seldjoucides et des Osmanlis.

Le volume concernant les campagnes de 1928 et 1929 reproduit en couleur les principales pièces céramiques, notamment le beau calice qui s'inspire de pièces de métal égéennes (voir *Syria*, 1932, p. 303 et suiv.).

Les figurines archaïques de la période I (fig. 62) sont rapprochées, comme nous l'avions signalé (*Syria*, 1932, p. 303), des idoles de Troie et des Cyclades. Les épingles de cuivre ou bronze, sont à tête plus ou moins sphérique (fig. 67), un certain nombre à tête enroulées. A côté du métal se poursuit l'usage du matériel lithique notamment en obsidienne, ce qui est normal.

Le strate II a fourni un matériel nettement plus évolué. A notre avis, il est postérieur à 2 000 avant notre ère, aussi bien le beau calice mentionné plus haut que la céramique semblable à celle de Kültepe. La peinture géométrique sur vase fait son apparition. Une tablette a fourni la mention du prince Anitta que M. Schmidt propose d'identifier avec le roi Anittash de Kishshar MM. Chiera, Pöbke et Julius Lewy déclarent que ce texte n'est pas antérieur à 1800 av. J.-C., ce qui confirme notre datation du strate II.

Les strates II et III peuvent se recouvrir en partie ; mais le III semble répondre au plein développement de l'empire hit-

lité : belles coupes à anses verticale et fond conique décorées d'une éclatante peinture géométrique en deux tons brun noir et brun rouge sur fond clair.

Le strale IV est également plus tardif qu'on le suppose. S'il remonte jusqu'en 1400 ou plus avant — la séparation n'est pas absolue — il atteint et remplit les premiers siècles du I<sup>er</sup> millénaire avant notre ère. La preuve en est fournie par l'abondance des fibules et par les armes en fer : lances de lance, pointes de fleche et lames de poignard. Même en admettant, avec l'appui des tablettes d'El-Amarna, que l'Asie Mineure fut la première à fabriquer des armes en fer, elle ne le fit tout d'abord que très exceptionnellement et l'usage ne se répandit pas avant 1200 av. J.-C. Ras Shmra n'en a encore livré aucun spécimen.

(C. D.)

**EUGÈNE CAVAIGNAC.** — *Subbiluliuma et son temps* (Public. de la Fac. des lettres de l'Univ. de Strasbourg, 58). Un vol. in-8<sup>o</sup> de 109 pages. Paris, Les Belles-Lettres, 1932.

L'idée est heureuse de grouper ces événements si importants qui ont agité l'Asie antérieure sous le règne du grand roi hittite Subbiluliuma (env. 1300-1350). Les campagnes en Syrie de ce monarque ont complètement modifié le régime politique de la région nord du pays.

En effet, les Mitanniens ou Khurrites dominaient dans la Syrie du Nord : les documents trouvés à Qatna et à Ras-Shmra confirment le témoignage des textes de Boghaz-Keu. Mais cette extension du Mitanni n'est point celle d'un

empire solidement constitué et centralisé comme le sera bientôt l'empire assyrien ; les chefs mitanniens installés en Syrie sont quelque peu abandonnés à eux-mêmes. C'est pourquoi le mitannien Akizzi de Qatna se tourne, non vers le Mitanni, pour obtenir du secours contre Subbiluliuma et ses Hittites, mais vers l'Égypte, ce qui ne lui réussit pas davantage.

Le point de vue de M. Cavaignac est quelque peu différent dans le détail. Il place vers 1385 le sac de Qatna par Subbiluliuma et les lettres d'Akizzi au pharaon seraient postérieures à cet événement, ce qui implique une restauration de la ville détruite.

Les résultats obtenus par les fouilles de M. du Mesnil du Buisson ne favorisent pas cette hypothèse. Le sac des sanctuaires marque leur abandon définitif. Les tablettes donnant l'inventaire du trésor de Nis-Egal gisaient sur le sol du temple où les conquérants les avaient jetées après avoir fui l'appel des objets. Personne n'a plus touché aux décombres incendiés et il est difficile d'admettre qu'une installation d'Akizzi n'aurait pas été accompagnée d'une restauration des temples.

D'après le compte de M. Cavaignac, Subbiluliuma reste en Asie Mineure de 1378 à 1358 époque à laquelle il revint en Syrie pour un séjour de six ans. Il installe des princes hittites à Alep et à Karkémish, et signe avec Mattiwaza du Mitanni un traité qui a été conservé.

Signalons que, dans la *Revue hittite et assyrienne*, II, 8 (juillet 1932), p. 254-258, M. Cavaignac discute *La localisation de Barga et de Iarubatta* où, comme nous l'avons déjà proposé, il écarte l'identifi-

cation du second vocable avec Arvad et tout rapport entre le premier et Burgylas.

R D

**PALMYRE.** — *Ergebnisse der Expeditionen von 1902 und 1917*. Hragg. von Theodor WIEGAND, Berlin 1932. Grand in-4°. Le vol. de texte de 171 p par D. KREMER, O. PUCHSTEIN, B. SCHULTZ, C. WATZINGER, Th. WIEGAND et K. WULZINGER (avec contribution par A. FICK, H. LENTZ et E. WEIGAND). Le album de 100 planches et une carte, Berlin, Heinrich Koller, 1932.

Rien n'a été négligé pour donner à cette publication une forme parfaite : le papier, la typographie, les dessins au trait et les planches hors texte en font un livre de luxe.

On y a rassemblé les résultats de deux explorations allemandes accomplies à quinze ans d'intervalle. La première mission dirigée par O. Puchstein, auquel s'étaient joints H. Schultz et D. Kremer séjourna à Palmyre du 4 au 26 mai 1902 ; la seconde, qui comprenait C. Watzinger et K. Wulzinger, fut conduite par M. Th. Wiegand lui-même et demeura sur le champ de ruines du 6 au 24 avril 1917. Malgré la brièveté des séjours sur place, les archéologues allemands ont pu réunir un riche ensemble de documents graphiques et photographiques commentés dans un texte précis.

Une notice cursive est tout d'abord consacrée à Kaṣr el-Heir, bâti par H. sham en 100 H. (727) entre Damas et Palmyre. Au croquis de la planche 3 on préférerait une photographie analogue à celles que complètent heureusement les plans de Hazime, Bazuriye et Baharra. Ces études prélimi-

naires, qui forment les trois premiers chapitres, sont dues à M. Th. Wiegand.

À Palmyre même, K. Wulzinger a étudié le château arabe de Ḥul'at Iḥu Ma n dont la silhouette domine de manière si pittoresque l'ensemble des ruines. Sa construction, de date incertaine, ne paraît pas antérieure à l'époque ottomane. Le chapitre v contient une description du plan de la ville par Puchstein et le chapitre vi des remarques sur ce même plan. Sur ce point, rien de bien nouveau n'est ajouté à ce qui a été publié jusqu'ici. Ce qui a trait aux diverses nécropoles est plus approfondi. Aux plans d'ensemble et aux relevés de détail est jointe une esquisse historique de G. Wulzinger : *Zur Geschichte der Grabtürme* qui conclut à une influence persane.

Le chapitre xi est un des plus substantiels de l'ouvrage il est consacré au « Camp de Diocletien » et contient notamment un bon plan d'ensemble du monument. La restitution des façades demeure nécessairement conjecturale sur certains détails, mais la mission allemande a interprété de la manière la plus judicieuse l'état actuel des ruines. Des fouilles seraient nécessaires pour obtenir un résultat plus complet : je ne crois pas qu'elles pourraient modifier de manière sensible les conclusions essentielles de *Palmyra* établies sur des bases solides.

En 1917, M. Wiegand a découvert, à l'ouest du théâtre, un temple corinthien dont les éléments architectoniques ont été mesurés avec soin (fig. 152-153) : il y a là d'utiles éléments de comparaison avec les autres monuments de Palmyre. L'attribution du temple à Atrigatis n'est qu'une hypothèse.

Quelques pages sont consacrées au



temple de Balsamin, puis commence l'étude abondamment documentée du Grand Temple de Bel. Au regretté Bruno Schults on doit une importante série de relevés, plans, coupes, façades et détails où s'affirment les plus sérieuses qualités de rigueur et de clarté. Il est certain que tous ces relevés, exécutés parmi l'enchevêtrement des constructions modernes, exigèrent beaucoup de labeur et de sagacité. On ne pouvait prévoir que quinze ans plus tard une mission française dégagerait la totalité de la vaste plate-forme et permettrait une étude qui, maintenant seulement, peut être définitive. Lors d'une visite à Palmyre, en novembre dernier, j'ai pu constater qu'après le débâlement du temple se posaient des problèmes multiples et souvent complexes, en tout cas entièrement nouveaux.

Le livre se termine sur une dissertation de M. E. Weigand, qui, avec quelque mauvaise humeur, semble accuser d'esprit grégaire ceux qui ne pensent pas comme lui (p. 161). On pourrait lui retourner ses compliments, mais ce ne serait là qu'une vaine querelle. Il est possible qu'on ait sous-estimé le rôle de Rome dans le développement des formes artistiques et surtout des types monumentaux durant les premiers siècles de l'ère chrétienne, mais la critique de certaines théories n'a-t-elle point abouti, depuis quelques années, à un excès contraire ? De toute manière, ces questions fort complexes ne sauraient être liquidées en quelques pages à l'aide de quelques exemples isolés. On notera d'ailleurs que M. Weigand n'a jamais visité Palmyre, ce qui affaiblit singulièrement la valeur de ses affirmations tranchantes et catégoriques.

*Palmyra* marque une nouvelle étape

vers la connaissance complète de la ville du désert. Il est probable que longtemps encore, on attendra la publication d'ensemble des travaux de la mission française dont les archéologues poursuivent l'exploration méthodique du site de Palmyre. D'ici là, le livre de Th. Weigand et de ses collaborateurs sera utilisé comme un document capital.

Il faut féliciter l'éminent savant d'avoir été l'animateur d'une entreprise de pareille envergure et d'avoir ajouté à son œuvre, si abondante et si variée, une publication qui illustre ses méthodes de manière magistrale.

ALBERT GAUDET

A. C. CRESWELL. — *Early Muslim Architecture, Part 1: Umayyads, A. D. 622-750. With a contribution on the Mosaics of the Dome of the Rock and of the Great Mosque at Damascus, by MARGARET VAN BEACONSFIELD*. XXII, 414 p., 491 figures dans le texte, 80 planches hors texte en phototypie. In-folio. Oxford, Clarendon Press (Humphrey Milford), 1931. Prix : £ 10.10 s.

Le premier volume, dû à la munificence du roi Faisal, est consacré aux monuments omayyades. C'est une publication de grand luxe, admirablement présentée, où la typographie et l'illustration attestent une fois de plus à quelle perfection peut atteindre l'industrie anglaise du livre.

D'une manière générale, il ne s'agit point de monuments inédits : la coupole du Rocher, la grande mosquée de Damas, Kuseir 'Amra, Mshatta, Kaysr el-Hair, la mosquée de Harran ont été déjà publiés et commentés, mais les conclusions aux-

quelles ont abouti les différents auteurs restent flottantes, sinon contradictoires. M. C. s'est proposé de réunir les documents déjà connus, de les vérifier, de les compléter et de mettre sous les yeux du lecteur tous les éléments relatifs à des questions qui, sur bien des points, attendent une solution définitive. Il n'a consulté aucune source d'information et, avec une attention minutieuse, il a lu toutes les chroniques, byzantines ou arabes, tous les récits des voyageurs, tous les articles scientifiques, anciens ou récents : son enquête bibliographique apparaît comme absolument exhaustive. Et c'est déjà un des mérites, et non des moindres, de cette belle publication, de constituer en quelque sorte la *corpus* de nos connaissances sur les monuments des premiers siècles de l'Islam.

M. C. ne s'est pas borné à des recherches de textes : la visite des édifices et leur étude directe lui ont permis d'enrichir son livre de magnifiques photographies qui sont et demeureront des documents de premier ordre, divers dessins au trait, d'après les relevés de l'auteur, complétant sur certains points les travaux de ses devanciers.

Dans les deux premiers chapitres (1-20 et 21-41) intitulés l'un et l'autre *Primitive Islam*, M. C. ne pouvait qu'interpréter des textes, nombreux il est vrai, mais fort peu explicites. Ils ne lui ont fourni qu'un assez maigre bilan. Que la maison de Muhammad n'ait point été une mosquée, on s'en doutait déjà, mais que l'architecture n'ait pas existé en Arabie avant le VII<sup>e</sup> siècle, c'est déjà moins certain : l'auteur lui-même paraît admettre (p. 7, n. 3) qu'un tel axiome appelle quelques réserves.

La mosquée primitive de Kufa (fig. 6) entourée d'un simple fossé, sans aucun mur d'enceinte, paraît d'un type bien singulier dont on aimerait à connaître l'origine. La toiture, selon Tabari, était disposée *comme celle des églises grecques* faut-il entendre par là que le monument était couvert d'une charpente à pignons, comme le croit M. Creswell, ou par une voûte décorée de mosaïques? Cette dernière hypothèse, due à H. Lammens, semble confirmée par les récentes découvertes anglaises de Ktesiphon et de Hira. La mosquée primitive de Kufa fut rebâtie en 50 H (670) et le nouvel édifice fut souvent décrit par les chroniqueurs arabes, notamment par Ibn Djahiz. En 1767, Niebuhr put, d'après les ruines qui subsistaient, en tracer le plan sommaire. Dans celui que donne M. C. (fig. 8), seuls quelques détails secondaires sont hypothétiques. On est en présence du plan-type des anciennes mosquées groupant autour d'une vaste cour quatre ailes de portiques aux points d'appui disposés en quadrangulaire. L'aile sud qui correspond à la salle de prière proprement dite, est plus profonde que les trois autres.

La nouveauté d'une telle composition, la netteté avec laquelle est tracé le plan et surtout la fortune à laquelle il sera appelé plus tard dans le monde islamique auraient justifié, dès maintenant, une recherche des conditions auxquelles il doit sa naissance. Sans doute, M. C., lorsqu'il étudiera les mosquées abbassides, reprendra-t-il la question des origines de la mosquée du type de Kufa. Déjà il a tenté (ch. 1 et 11), de fixer les origines de certains éléments de la mosquée, le mihrab, la makṣura, le minbar, le minaret.

Le chapitre IV est consacré à un monument qui compte parmi les chefs-d'œuvre de l'architecture, la Coupole du Rocher de Jérusalem. A M. Creswell, nous devons un plan coté, très exact ; la coupe correspondante est suffisante pour faire comprendre la structure générale du monument. Quant au réseau de triangles et latéraux qui couvrent ce dessin, il est arbitraire, comme tous les schémas du même ordre qui prétendent établir les proportions générales d'un édifice.

Et plan, où des recherches du même ordre peuvent conduire à des résultats intéressants, le tracé bien connu proposé par Maass paraît, au moins dans ses grandes lignes, répondre à la réalité. Les cotes, à 1 millimètre près, mesurées par M. C., me laissent incrédule et n'ajoutent rien à notre connaissance du monument. Je me permettrai d'ailleurs de présenter, à ce sujet, une remarque d'ordre général : il n'est pas douteux qu'une trace géométrique préliminaire ait guidé l'implantation de certains monuments de l'antiquité et du moyen âge, mais il faut tenir compte également de la nécessité où se trouvait le constructeur d'employer les mesures de longueur et leurs sous-multiples en nombres rationnels. Or, tout tracé géométrique conduit à des cotes dont certaines s'expriment en nombres irrationnels, les facteurs  $\sqrt{2}$  et  $\sqrt{3}$  étant fréquents. On conçoit donc que l'architecte ait été dans l'obligation de modifier légèrement le tracé géométrique pour substituer aux nombres irrationnels, par excès ou par défaut, des multiples entiers ou fractionnaires des unités de mesure. Ainsi, quelque intérêt que présente la découverte du tracé géométrique du plan, ce n'est là que la première partie de la question.

Dans la seconde, beaucoup plus ardue, il faudrait rechercher comment furent corrigés les chiffres fournis par l'épure primitive et établir, par conséquent, la valeur exacte des unités linéaires.

Par ailleurs, on admettra volontiers la restitution proposée par E. Herzfeld pour l'église de Bosra — et la similitude du plan de cet édifice avec celui de la coupole du Rocher. Mais vouloir trouver dans chacun d'eux le même tracé fondamental, c'est aller un peu loin : le diamètre de la coupole de Bosra restant indéterminé, le champ des hypothèses est vraiment trop vaste.

Touchant la date de construction et les transformations de la coupole du Rocher, M. Creswell a rejeté avec raison l'hypothèse de J. Strzygowski, selon laquelle le mur octogonal externe serait une adjonction postérieure ; mais peut-être est-il exagéré de considérer le très intéressant mémoire de l'éminent savant comme un « tissu d'inepties ». M. C. croit que le monument nous est parvenu, sauf quelques restaurations secondaires, dans son état primitif, y compris le dôme de bois : on pourrait à ce sujet présenter quelques réserves.

La fin du chapitre, assez désordonnée, aboutit à une sorte de décompte qui rappelle les formules de l'analyse chimique quantitative plutôt que les conclusions modestes auxquelles peut prétendre l'histoire de l'art. Selon M. Creswell, voici comment se répartissent les diverses influences qui se manifestent dans la Coupole du Rocher : Romain 22 p. 100, Byzantin 22 p. 100, Syrien 55 p. 100. On observera qu'un centième d'influence est resté au fond de l'éprouvette.

Le chapitre V est une véritable monographie

graphie de la grande mosquée de Damas. A un bon plan, dû à l'auteur (fig. 57), sont jointes des coupes un peu trop schématiques, vu l'importance du monument. M. C. montre aussi clairement que possible que la mosquée ne saurait être considérée comme résultant de la transformation d'une église et qu'il s'agit là d'une création où la façade d'un palais byzantin fut gravée sur un plan à trois vaisseaux parallèles. Les vues de M. Creswell, touchant les origines du type, paraissent un peu courtes et la comparaison avec la *Ahalke*, sur laquelle Thiersch avait basé déjà une théorie inacceptable, repose sur une documentation qui demeure incertaine. Mais, dans l'ensemble, les conclusions générales de l'auteur sont parfaitement judicieuses et ses recherches, si consciencieuses, ont ici d'autant plus d'intérêt que la Mosquée de Damas, depuis qu'ont été mis au jour les restes de ses mosaïques, a pris une importance capitale pour l'histoire de l'Art.

Ces mosaïques, ainsi que celles de la Coupoles du Rocher, sont étudiées dans le chapitre v par Mlle Marguerite van Berchem. Nous lui devons les pages les plus originales du livre. L'analyse des formes décoratives, qui constitue la partie la plus substantielle de son exposé, témoigne notamment d'un esprit d'observation aussi méthodique que perspicace.

Certes, l'opinion de Mlle van Berchem, touchant l'origine des artisans, qu'elle croit avoir été un majeure partie syriens, paraît difficilement admissible, et les comparaisons avec Constantinople, Rome, Alexandrie, Salonique, ne suffisent point à élayer certaines théories. Au reste, nos connaissances dans ce domaine se sont enrichies singulièrement depuis peu : les

fouilles récentes de Djerash, Douma, Hesi-siphon, Hama, nous ont fourni des éléments nouveaux qui doivent désormais entrer en ligne de compte.

Mais il faut louer sans réserves Mlle Van Berchem d'avoir, de manière si pénétrante, dégagé d'ensembles complexes les formules décoratives fondamentales des mosaïques de Jérusalem (p. 168), d'en avoir analysé si minutieusement les formes et la technique et d'avoir montré avec clarté l'unité de l'œuvre. Un travail analogue, servi par les mêmes qualités, est consacré aux mosaïques de Damas et, pour l'un et l'autre de ces monuments, les photographies inédites de M. Creswell mettent entre les mains des spécialistes une documentation aussi complète que possible.

Avec le chapitre vi, M. Creswell aborde *Kusur Amra* contrairement à l'opinion de Karabach, il en attribue la construction au calife al-Walid et fixe sa date entre les années 711 et 715. Hammam al-Sarekh serait postérieur (723-730). De la présence d'arcs brisés dans les deux édifices M. C. conclut que cette forme est d'origine syrienne et non iranienne. La question, à mon sens, reste entière. Quant aux pages suivantes, où sont examinés différents systèmes de voûtes, elles n'apportent rien de nouveau à nos connaissances.

Il semble bien, d'ailleurs, que M. C. soit assez mal à l'aise devant les problèmes techniques les plus simples. Au chapitre vii, il donne une esquisse de l'évolution du pendentif. Était-il bien nécessaire de remonter à Pantikapaïon et à Vetulonia? L'expression : *Spherical triangle pendentive*, si elle peut traduire *Hängeswickel*, ne saurait correspondre à



*Calotte sur pendentifs; Continuous sphere et non continuous sphere dome* sont, en effet, des expressions peu satisfaisantes. M. C. aurait été bien inspiré en laissant de côté, dans un livre de cette valeur, ces pages de manuel élémentaire qui n'ont même pas le mérite d'exposer clairement des faits extrêmement simples, bien connus de tous.

Possédons-nous, d'autre part, des documents suffisants pour affirmer que le plan triconque est né en Égypte? Et ne semblerait-il pas quelque peu singulier que le judiciculus dérive des lazzines préislamiques?

Au chapitre VIII, sont passées en revue les constructions des califes Sacerman et Hisham. La date du minaret de Kaïrouan est discutée et toutes les constructions de Ksar el Meir sont attribuées à Hisham. Récemment, j'ai marqué moi-même mes doutes au sujet des dates que j'avais proposées tout d'abord. Il n'en demeure pas moins qu'au petit château, il n'y a pas qu'un seul arc plein cintre, comme le dit M. C. À côté de l'arc de décharge de la porte, les niches sont également plein cintre et aussi les arcatures du décor de stuc, au sommet des tours de l'entrée. Comment, d'autre part, n'être point frappé de certaines différences de technique entre les deux châteaux? M. Creswell restitue une mosquée dans l'angle du grand Ksar et j'accepte volontiers sa restitution, encore que fasse défaut la preuve essentielle, le mihrab. Mais les murs en sont construits suivant une technique beaucoup moins soignée que celle des châteaux, du petit surtout. Quant au minaret, aussi bien sur la médiocre photographie que j'avais publiée que sur celle de M. C., on verra qu'il est d'appareil

tout à fait irrégulier avec assises inégales, lits discontinus et remplis. Il me paraît bien difficile d'accepter la date unique proposée par M. C. et, d'ailleurs, je reste convaincu, aujourd'hui comme en 1925, que des fouilles, ou au moins des sondages, seraient indispensables pour établir une publication définitive.

De même, j'ai pu me convaincre récemment (avril 1932) qu'à la mosquée de Harran, des fouilles seules pourraient fournir les éléments d'une restitution complète. Les dessins que donne M. Creswell marquent quelque progrès sur ceux de E. Preusser, mais ils ne sont que provisoires. D'autre part, l'attribution de la mosquée à l'époque omeyyade me paraît fort discutable.

De Mshatta, M. Creswell reproduit les plans de Brünow-von Domaszewski et de Stzygowski-Schulz. Les planches qui donnent en plein in-folio les détails du décor sont les meilleurs et les plus complets des documents publiés jusqu'à ce jour sur l'énigmatique palais. M. C. a examiné à fond la question de la date et dressé le tableau de toutes les opinions énoncées jusqu'ici. À ceux qui ont considéré le château comme préislamique il oppose divers arguments (p. 401) et il répond aux objections contre la théorie omeyyade (p. 402) en faveur de laquelle il conclut.

Le plaidoyer de M. C., étayé sur une abondante bibliographie résume une thèse qui rallie chaque jour de nouveaux adeptes. Je reconnais que la balance penche de plus en plus vers l'attribution omeyyade, mais certaines raisons, alléguées autrefois pour appuyer les thèses adverses, gardent leur valeur: en l'absence d'un texte catégorique, il me semble que,

contrairement à ce qui fut affirmé à diverses reprises de manière péremptoire, il existe toujours un problème de *Mshatta*.

Le zodiaque de Huseir 'Amra a fourni matière à deux appendices : dans le premier, Fritz Saxl décrit et analyse les peintures ; dans le second, Arthur Beer étudie le zodiaque au point de vue astronomique.

Tel est ce livre dont la riche substance et les matériaux abondants auraient pu, sans doute, être plus clairement ordonnés. En laissant de côté bien des pages qui n'ont avec le sujet qu'un rapport lointain, M. C. eût donné à l'ouvrage plus d'unité et de cohésion. Mais l'auteur, désireux avant tout d'être complet, semble s'être soucié assez peu de la composition, au sens où nous l'entendons : il ignore, en tout cas, l'art des sacrifices nécessaires.

Ceci dit, il serait injuste de ne point rendre hommage à une œuvre dont quelques faiblesses ne sauraient diminuer les solides et profondes qualités. Le livre contient la somme de nos connaissances non seulement sur l'architecture omayyade, mais sur bien des questions relatives à l'art byzantin. A elles seules, la bibliographie et les planches assurent à l'ouvrage, dans toute bibliothèque archéologique, une place d'honneur. Plus encore que de son labeur, on louera sans réserves M. Creswell de l'entière bonne foi avec laquelle il a tenté de résoudre, par une interprétation scrupuleusement objective de faits complexes, certains des problèmes les plus ardu de l'histoire de l'Art.

ALBERT GABRIEL

R. THOMIN — La Maison syrienne dans la plaine hauranaise, le bassin du

Barada et sur les plateaux du Qalamun. Documents d'études orientales, tome II, 39 pages, 35 planches et une carte. Institut français de Damas. Paris, E. Leroux, 1932.

Trois régions voisines font l'objet de cette monographie soignée, qui nous montre en premier lieu la réaction du sol sur l'habitation : « Les pays considérés se présentent sous trois aspects caractérisés par la lave, le calcaire et l'argile. » On trouve dans le Hauran des maisons en lave, tandis que dans le Qalamun, les murs sont en pierre et qu'enfin, dans les régions argileuses, on construit la demeure en terre : à peu près partout le bois est inemployé, parce qu'il est rare, et son utilisation fréquente n'est constatée qu'à Damas et dans sa banlieue immédiate. Telles sont les données générales, avec des zones de transition pour les villages qui bordent la frontière de deux régions.

La maison en terre comprend trois types principaux, sur lesquels M. Thomin donne des détails techniques : les murs sont montés à l'aide de pannesaux de béton, ou bien avec de larges briques, ou encore au moyen de lits de petites briques séparés par des bois. Ces types correspondent à des degrés divers de richesse : nous aurons de pauvres petites cubes de terre, d'aspect sale dès leur naissance, et des demeures moins modestes, plus coquettes, surmontées d'une terrasse.

La demeure en pierre offre plus de complexité et ne saurait comporter des subdivisions aussi précises. Dans certains endroits, on a utilisé les beaux blocs taillés des temples antiques, et de ce



bel appareil on pourrait tirer des conclusions bien trompeuses. Ailleurs nous rencontrons des murs faits de moellons noyés dans du mortier, et enfin des murs en pierres plates, unipilées les unes sur les autres, sans mortier, mais parfois avec un réel souci de pittoresque.

La maison en lave est très caractéristique, par son apparence noireâtre et triste, par l'absence de mortier et de bois : plafonds et terrasses sont formés de dalles de lave. Pour obtenir des pièces suffisamment larges, on se sert de soutiens intermédiaires. Ainsi sont constituées des agglomérations monotones, qui ne procurent pas un agrément nouveau à cette région volcanique du Hauran, si désolée et si déserte.

Cette documentation, que nous travaillons presque en la réduisant à un résumé succinct, est accompagnée de nombreuses photographies, qui permettent de suivre aisément les explications données. Un chapitre, illustré de vingt-sept plans, nous permet de connaître la disposition intérieure de ces demeures. Les plus pauvres ne comportent, bien entendu aucun plan régulier, et certaines pièces ressemblent plus à un trapèze qu'à un rectangle. Les gens riches ont besoin de demeures plus compliquées, mais ils n'éprouvent pas l'envie d'avoir plus de fenêtres que les humbles villageois. Les pièces s'étendent le long d'une cour, ou entourent une cour centrale, et, en général, n'ont aucune communication directe entre elles.

Le dernier chapitre est d'un grand intérêt par l'aperçu qu'il fournit des procédés de décoration rudimentaires et naïfs de ces milieux ruraux. Il est bien évident que cette documentation, par

modelage dans les murs pour ménager des placards ou procurer des étagères, sera bientôt remplacée par des meubles : certains riches sont déjà fiers de leur armoire à glace.

D'autre part, les dessins de plaques sommairement stylisées, de petits personnages au peu puérils, de motifs géométriques assez gauches, cèdent peu à peu la place à des photographies. On doit donc être infiniment reconnaissant à M. Thomin d'avoir montré comment les paysans de ces régions avaient essayé d'embellir leurs intérieurs. Si maladroit que soient certains décors, ils nous paraissent plus intéressants que les articles de bazar que l'on pourra voir là-bas dans une vingtaine d'années.

Cette publication prend dignement sa place à côté de l'étude sur l'habitat rural en Égypte que MM. Lozach et Hug viennent de publier sous les auspices de la Société royale de Géographie d'Égypte. Ces enquêtes sont d'autant plus utiles que les écrivains arabes ont négligé de parler des campagnes, d'autant plus urgentes que les facilités de communication vont profondément et rapidement modifier l'aspect des villages du Proche Orient.

G. WINT.

L.-H. VINCENT et F. M. ABEL. — *Emmaüs, sa basilique et son histoire*. In-4°, xv-142 p., 27 pl., 114 fig. Paris, E. Leroux, 1932.

Ce nouveau volume dû à la collaboration du P. Vincent et du P. Abel est digne de ceux que ces deux savants ont déjà publiés sur Jérusalem et sur les monuments de Palestine.

Les ruines d'Amwâs, près de la route

de Jérusalem à Jaffa, ne sont pas inconnues ; des fouilles y avaient été faites par le capitaine Guillemot, et Clermont-Ganneau qui les avait visitées, en 1875 et 1885, y avait reconnu les restes d'une basilique chrétienne et d'un monument remontant au temps des Croisés.

Ces fouilles furent longtemps suspendues ; elles n'ont été reprises qu'en 1924, par l'École Biblique et Archéologique française de Jérusalem, et terminées en 1930. Ce sont ces fouilles et les résultats que l'on en peut tirer que publie ici le P. Vincent, tandis que le P. Abel étudie l'histoire d'Emmaüs.

Sur l'emplacement d'une villa romaine dont on a retrouvé des mosaïques, fut construite une basilique à nef et bas côtés, séparés sans doute par une colonnade, et terminée à l'Est par une abside empiétée dans un chevet à trois pans. Flanquée de deux absidioles creusées, à l'extrémité des bas côtés, dans un mur plat, l'abside et absidioles sont construites en grand appareil mesurant 0 m. 75 à 0 m. 80 de haut, assemblé avec soin à joints vifs. On a découvert, au centre de l'abside, une sorte de puits peu profond, large d'environ 1 m. 80, encaissant une cuvette naturelle creusée dans le roc et percée à sa partie inférieure d'une faille. Malgré la ressemblance de cette disposition avec les ouves à déchoie de sacrifice de certains temples païens, le P. Vincent écarte cette origine, et établit que c'était là une cuve établie sous l'autel et destinée à recevoir l'eau des ablutions, comme dans le martyrium eudocien de Saint-Étienne de Jérusalem. Ces conclusions me paraissent d'autant plus certaines, qu'à côté se trouve une annexe dont le sol est creusé d'une cuve quadri-

lobée et qui paraît bien être un baptistère chrétien.

Ce monument devait donc être une basilique chrétienne, et le P. Vincent en propose une restitution très étudiée, mais dont certains détails restent encore hypothétiques. Quant à la date, le P. Vincent s'efforce de démontrer que cette basilique remonterait à la première moitié du III<sup>e</sup> siècle. Le plan très particulier du chevet rend cette hypothèse quelque peu incertaine : il n'apparaît que bien postérieurement dans les églises d'Orient. Butler n'en compte que quatre ou cinq exemples dans les églises syriennes du V<sup>e</sup> siècle, et nous sommes habitués à le considérer comme l'aboutissement du plan du chevet des églises syriennes et palestiniennes du IV<sup>e</sup> et du V<sup>e</sup> siècle, où l'abside est flanquée de deux sacristies, diaconium et prothèse, qui deviendront ensuite des chapelles.

Une peste, en 639-640, ravagea la région, et la petite ville d'Amwas fut presque anéantie.

Au XII<sup>e</sup> siècle, les Croisés employèrent l'abside ancienne et construisirent en avant une large nef, dont les murs en pierres taillées à la hache, les pilastres sur dossiers renforcés de contre-forts, prouvent l'origine occidentale, ainsi que l'avait vu Clermont-Ganneau et que le prouve définitivement le P. Vincent. Cette nef unique, large de près de 12 mètres — on n'a pas retrouvé de fondations de piliers divisant ce vaisseau en nef et collatéraux — devait être couverte d'un barreau brisé en moellons noyés dans du mortier, renforcé d'arcs doubleaux à deux rouleaux d'une largeur de 1 m. 35.

Dans les murs étaient percées des fe-

nâtres à double ébrasement, dont la baie ne dépassait pas 0 m. 73 de large. Le P. Vincent a cru pouvoir résoudre le couronnement de ces baies en arc en tiercepoint, ce qui me paraît hasardé, la plupart des églises de Terre-Sainte au XII<sup>e</sup> siècle n'étant éclairées que par d'étroites fenêtres en plein cintre ou à peine brisées, ainsi que l'a établi Eulart; il a supposé, qu'une deuxième rangée de fenêtres était percée dans les reins de la voûte, ce qui est improbable. Cette église était précédée d'un petit porche voûté d'arêtes.

Ce travail archéologique très consciencieux — les moindres détails et les observations faites au cours des fouilles sont notés avec le plus grand soin — nous fait donc revivre deux monuments religieux très importants de Palestine, et enrichit encore l'histoire pour les jours mieux connus de l'art chrétien d'Orient.

MARCEL AUBERT

#### PÉRIODIQUES

W. F. ALBRIGHT. — An anthropoid clay coffin from Sabab in Transjordan, dans *American Journal of Archaeology*, 1932, p. 295-306.

Sabab est une localité de Transjordanie située entre 'Amman et Azaq. En 1929, M. G. Horsfield, directeur des Antiquités de Transjordanie, signala à M. Albright la découverte d'un sarcophage en terre cuite dont le couvercle de 0 m. 45 sur 0 m. 45 est modelé en forme de tête humaine (pl. XII, f).

Le savant archéologue le classe aux X<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècles avant notre ère et il en rapproche les sarcophages découverts par MM. Fisher (1922) et Rowe à Beisan et

par M. Petrie à Tell-el-Farah qui appartiennent, d'après M. Fisher et M. Albright, aux XII<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècles. Toutefois, en 1926, M. Rowe a découvert dans la même nécropole de Beisan des vases mycéniens des XIII<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècles, aussi un couvre-bouche en or. Les scarabées, allant de la XVIII<sup>e</sup> dynastie jusqu'aux Ramessides, ne sont acceptés que comme un *terminus post quem* ils paraissent, cependant, indiquer que certaines tombes remontent au XII<sup>e</sup> siècle, ce qui rend difficile l'attribution de ces sarcophages aux Philistins.

Il est beaucoup plus probable que ces sarcophages sont une imitation barbare des sarcophages anthropoïdes égyptiens. La vogue de ces derniers se maintiendra longtemps surtout chez les Phéniciens de l'époque saïte (Tabnit et Eshmunazar) et jusqu'en plein troisième siècle avant notre ère.

M. Albright souscrit à l'opinion de M. Unvala que les sarcophages anthropoïdes de Susa, d'époque parthe (II-IV<sup>e</sup> siècles av. J.-C.), représentent une branche des sarcophages anthropoïdes phéniciens. Quant à la race de ceux qui établirent les premiers de ces sarcophages pseudo-égyptiens, M. Albright ne se prononce pas et déclare le problème insoluble pour l'instant.

R. D.

S. RUTZEVALLER. — Notes et études d'archéologie orientale, deuxième série, III, *Hethoseiros. Le prétendu « char d'Astarté »*, 1<sup>re</sup> partie. Extr. de *Mélanges de l'Université Saint-Joseph*, t. XVI Gr. in-8<sup>e</sup> de 63 pages et 11 planches Beyrouth, imprimerie catholique, 1932

Le savant orientaliste de Beyrouth reprend une étude déjà signalée (*Syria*,

1934, p. 189) en y apportant quelques retouches. Il y ajoute une lettre du P. E. Burrows, qui discute l'étymologie du nom Heluseiros, et un appendice sur l'origine du signe « dit de Tanit ». Ce dernier est dérivé de la « croix ausée » égyptienne, comme l'avait déjà pensé Raoul Rochette. Un grand nombre d'exemples sont diligemment réunis (4).

Une étude attentive des monnaies de Sidon au type du char divin a convaincu le P. Ronzevalle que les numismates ont eu à tort dans ce dernier le char d'Astarté. Le char en question ne porte pas le bœuf d'Astarté, mais le globe solaire. De nombreuses reproductions, notamment des agrandissements de monnaies, illustrent la démonstration.

R D

S. RONZEVALLÉ. — *Bronze syrien*. Extr. de *Mélanges de l'Université Saint-Joseph*, t. XVI, 2.

Il s'agit d'un bronze de facture assez bizarre où le P. Ronzevalle a reconnu le contournement d'une enseigne religieuse (hauteur totale : 0 m. 219) représentant essentiellement une triadécésie, qui ne serait autre que la triade d'Héliopolis-Ba'albeck. L'authenticité de cette pièce semble avoir été fortement suspectée en Syrie, à quoi le savant archéologue répond qu'il n'en croit rien et que « même s'il était absolument prouvé un jour que nous avons réellement affaire à un faux, ce faux revêt, en l'espèce, un tel caractère d'originalité, qu'il dépasse en

intérêt intrinsèque la tiare de Salla-pharais, de pitoyable mémoire ».

On ne peut émettre une opinion sans avoir vu l'original ; mais l'argument que sa facture dépasse la technique d'un faussaire oriental, n'a pas grande valeur, car nombre de faux écoulés en Orient sont fabriqués en Europe.

R D

ROLAND JAEGER. — *Die Bronzetüren von Bethlehem*. *Jahrbuch des deutschen archäologischen Instituts*, Band 45, erstes und zweites Heft Berlin, 1930.

On néglige trop souvent les travaux des archéologues du siècle dernier. M. Jaeger le constate à propos des portes de bronze ajouré de la basilique de la Nativité de Bethléem, placées aux côtés de l'autel et conduisant à la grotte inférieure.

En 1858, Gallabaud les attribuait à la première époque chrétienne. Nul n'a tenu compte de cette étude ; les deux dernières publications, l'une anglaise, l'autre française, relatives à la basilique, signalent ces portes sans entrer dans le détail et les considèrent comme appartenant à l'époque des croisades.

Or, il existe dans ce même monument des portes de bois avec application de métal qui sont assurément une œuvre du xiii<sup>e</sup> siècle (datées de 1227) ; elles n'ont aucun rapport avec les portes de bronze. M. Jaeger signale d'autres portes à Jérusalem dues aux croisés et qui n'ont pas davantage de relation artistique avec celles-ci.

Au contraire, si l'on cherche des analogies, on peut en trouver avec de nombreux monuments du v<sup>e</sup> et du vi<sup>e</sup> siècle

(4) Sur le relief de Hmewé (pl. VI, 108), actuellement au Musée de Beyrouth, le troisième symbole ne serait-il pas un miroir, probablement magique ?

que signale M. Jaeger au Sinai, à Navenne, à Rome, etc.

Ainsi il faut revenir à l'opinion de Gauthabaud. Pour préciser l'époque d'exécution de ces fort belles portes, M. Jaeger propose celle de Justinien qui restaura l'église de la Nativité. On peut admettre que ces portes furent conservées et remployées par les Croisés, car ni les Perses, ni les Musulmans ne firent de dommage à cette église chrétienne particulièrement vénérée.

M. Jaeger a bien fait d'appeler l'attention sur ces portes qui sont le témoin le plus important par ses dimensions (2 m. 02 de haut sur 0 m. 67 de large) et le plus intéressant parmi ce groupe de monuments du début du moyen âge.

P. L. DESCHAMPS

Bulletin des Études orientales. Année 1932. Tome II, fasc. 1, publié par l'Institut français de Damas. Paris, E. Laroux.

Ce fascicule comprend les articles suivants :

J. SALVAGET, *Décrets mameluks de Syrie*. Si parmi le grand nombre de textes arabes qu'il a relevés et étudiés sur place, dont nombre sont inédits, l'auteur a choisi de publier les décrets, c'est qu'ils « donnent des indications sur des détails de procédure administrative négligés par les manuels et les formulaires de chancellerie. Ils combient certaines lacunes de la chronologie en citant des noms de fonctionnaires en exercice. Ils nous éclairent sur des faits d'histoire locale. Mieux : ce sont de précieux documents d'histoire financière et économique ». Enfin, ils permettent de pénétrer

dans la vie de la population qui travaille et qui commerce.

ROBERT MONTAGNA, *Quelques aspects du peuplement de la Haute Djéziré*. — Le directeur de l'Institut français de Damas fixe l'état actuel de cette région où le repeuplement au sud de la frontière turco-syrienne s'accélère depuis cinq ans, soit par le fait de l'immigration de montagnards kurdes, soit par la fixation d'Arabes nomades.

Jean LASSUS, *Images de stylites*. — On trouvera là un groupement d'images, la plupart inédites et fort curieuses, figurant soit saint Syméon l'ancien, soit saint Syméon le jeune, de la montagne Admirable. Il y manque le monument du Louvre, mais M. Lassus l'a cependant intégré dans la discussion des autres reliefs. L'auteur est arrivé à expliquer dans le détail un relief aussi énigmatique que celui qu'il a découvert lui-même à Qasr Abou Samra, au nord de Hama. Le stylite, portant la cuculle, est représenté en buste sur sa colonne, tandis qu'une colombe dépose une couronne sur son capuchon. Le sculpteur a figuré l'échelle qui permettait aux fidèles d'accéder jusqu'au près du stylite pour communiquer avec lui. Ici, c'est un autre moine qui s'est ainsi rapproché de Syméon et qui l'encense. En pendant à l'échelle est figuré un cep de vigne que M. Lassus interprète comme un symbole d'immortalité — de résurrection serait probablement plus exact. Tous ces gestes sont confirmés par les eulogies généralement établies avec plus de soin et aussi par les textes. Un point seulement de cette remarquable monographie demanderait à être précisé. M. Lassus estime évidemment que tous ces monuments ne peuvent être pos-



toriours au vi<sup>e</sup> siècle. Il a peut-être raison ; mais la venue de l'Islam, qu'il invoque, n'est pas suffisante, car les sanctuaires des deux saints Syméon prospérèrent encore dans les premiers siècles de l'Islam.

J. GATZWISSA, *Note sur un épisode poétique de la rivalité entre Homs et Hama*. — En dehors des luttes d'ordre historique, qui ont opposé les deux cités, l'auteur insiste sur les querelles relatives à l'utilisation des eaux de l'Oronte et en donne un exemple récent.

Ed. PANTY étudie *l'évolution du dispositif en T dans les mosquées à portiques* en utilisant les éléments importants de structure que de récents travaux ont révélés au sanctuaire de la mosquée d'al-Hakim au Caire. Cette dernière « se sit dans l'histoire des sanctuaires à portiques, après la mosquée de Qairouan, édifice dont les conquérants fatimides gardaient le souvenir ». Contrairement à l'opinion de Saladin, M. Panty cherche à démontrer que le dispositif en T, qui constitue l'armature des plans du type de mosquées à portiques, est une création purement musulmane.

J. CARTMELAN, *Élimination des syllabes brèves en hébreu et en araméen bibliques*. Discussion très technique qui aboutit à cette conclusion qu'en gros, tant en hébreu qu'en araméen biblique, la langue ne comporte plus que des syllabes longues et des syllabes ultra-brèves dont la quantité est voisine de zéro.

*British Museum Quarterly*, VII, 3. Londres, Oxford University Press (Humphrey Milford), 1933.

A signaler une tablette en sumérien correspondant à la XII<sup>e</sup> tablette de l'épo-

pée de Gilgamesh. Sur sept vases donnés comme provenant de Nihavand (Perse), M. Sidney Smith soupçonne que deux en terre grise proviennent plutôt de Daughan.

Le British Museum vient d'acquiescer un lot important de bronzes chinois anciens, en tout cent dix pièces des dynasties Chou (1122-256 av. J.-C.) et des Han (206 av. J.-C. et des 29 av. J.-C. à 220 ap. J.-C.).

Un don a fait entrer deux Lokapatas, d'élégante facture, provenant d'un tombeau Tang (618-907).

Un trésor d'argent ibéro-romain, du premier « la avant notre ère, provient de Cordoue.

*Orientalistische Literaturzeitung*, novembre 1932. — D. H. Baneth, *Zu dem altkanaanitischen Epos von Ras Shamra* (Nachtrag), ajoute quelques notes à celles qu'il a données précédemment. Il rejette la valeur  $\zeta$  que M. Albright (*Bulletin of the American Schools of Oriental Research*, 1932, p. 47) avait proposée pour une lettre douteuse que, depuis, M. Virolleaud a pu déterminer. Actuellement M. Virolleaud a achevé la détermination de l'alphabet de Ras Shamra ; on en trouvera le tableau dans l'article qu'il publie ci-dessus.

Comptes rendus : A. Evans, *The Palace of Minos*, II, 1 et 2 ; III (Georg Karo), Carl Meinhof, *Die libyschen Inschriften* (A. Klingenheben signale que l'auteur apporte des corrections à l'alphabet de Joseph Halévy).

*Idem*, décembre 1932. — H. Grimmer, *Zur ädänisch-äthiopischen Schrift*. — Comptes rendus : C. H. Becker, *Das Erbe der Antike im Orient und Okzident*.



W. Schubart). — Franz Böhl, *Das Zeitalter Abrahams* (accepte un fondement historique dans le chap. xiv de la Genèse où Tidal serait le roi hitite Tudalia II contemporain de la XVIII<sup>e</sup> dynastie, ce qui écarte tout rapprochement avec le temps d'Hamourabi. Le recenseur Kuef Galling émet des doutes sur l'utilisation de Gen. xiv comme *Leitfaden* d'un récit historique). — P. Blouys Schötz, *Schuld und Sündopfer im Alten Testament* (Max Löhr). — Ernst Herzfeld, *Die vorgeschichtlichen Tapferen von Samarra* (publie une céramique trouvée sous le pavage de l'installation musulmane et la met en parallèle avec la céramique d'al-'Ubeid, de Suse I et I bis, aussi avec la céramique de Tell Halaf que M. Herzfeld n'hésite pas à dater vers 3000-2750. Le recenseur, M. A. Christian, n'est pas de cet avis et ne pense pas pouvoir faire remonter la céramique de Tell Halaf plus haut que le milieu du II<sup>e</sup> millénaire avant notre ère (voir *Syria*, 1931, p. 90-93). Si, donc, il y a une relation étroite entre la céramique, dite préhistorique, de Samarra et celle de Tell Halaf, la conclusion d'une date relativement basse s'impose).

Idem janvier 1933. — M. E. Diorme à propos de *O. L. Z.*, 1932, 103 et suiv. propose de reconnaître un troisième Sh dans le signe que M. Virolleaud avait d'abord noté h et où il a reconnu ensuite un second 'ain qui ne correspond pas toujours à ghain.

Karl Hadank, *Haben die Jeziden Gotteshäuser?* H. Thiersch, *Zum Heiligtum von Assuba*, insiste à la suite du Père S. Ronzevalle (*Mél. Univ. St-Joseph*, XV, p. 139 et suiv.) sur l'importance du lieu de culte

qui se dressait jadis sur la colline de Qassaba. Pour la monnaie de Ma'arin, le savant archéologue estime que les nécessités de la gravure ont amené à grouper deux sauculaires qui, en réalité, étaient distincts et se dressaient en des points différents de la ville.

Comptes rendus de J. Capart, *Documents pour servir à l'étude de l'art égyptien*, H. G. Roeder; H. Schäfer, *Armenisches Holz in ägyptischen Wagnereien. Die ägyptische Königsstandorte in Kadesch am Niloten* (T. E. Peet, G. Boyer, *Contribution à l'histoire juridique de la 1<sup>re</sup> dynastie babylonienne* M. Schner); Sakenk et Mayer, *The third Wall of Jerusalem* H. G. pour qu'il s'agit du mur d'Agrippa I (61-44 après J.-C.) dont la construction fut interrompue par ordre de Rome et non, avec les auteurs, des préparatifs bâties de 66-67 destinés à parer à l'attaque des Romains. Les baltes pierres de taille qui mesurent de 3 m. à 5 m. de long sur 1 m. 20 à 1 m. 75 de haut n'indiquent pas un travail bâti; Alan Rowe, *The Topography and History of Beth-Shan* et G. M. Fitzgerald, *The four Canaanite Temples of Beth-Shan* (J. Hempel); Max Löhr, *Das Arylwesen im Alten Testament* Georg Beer; œuvre de valeur, abstraction faite des tendances anti-Wellhausen; J. G. et J. L. *Lescriptions palmyréniennes. Fouilles à Palmyre; Textes funéraires palmyréniens; Inventaire des inscriptions de Palmyre* (J. Schacht); M. S. Diwan, *A Handbook of Mohammedan decorative Arts* (Fr. Barro); J. Daridan et S. Stelling-Michaud, *La peinture séfève d'Ispahan. Le palais d'Ala Qapy* (E. Kohnel); René Grousset, *Les Civilisations de l'Orient*, II J. von Negelein).

## NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES

**Les ossements juifs et le *Διτάγμα Καίσαρος*.** — On a beaucoup écrit sur la coutume funéraire qu'avaient les Juifs palestiniens, de recueillir les ossements du cadavre décomposé et de les déposer dans des casselles de bois ou des coffrets de pierre, et un grand nombre de ces ostothèques nous sont parvenues<sup>(1)</sup>. Clermont-Lannou, qui s'occupa à plusieurs reprises de ces modestes monuments, était finalement arrivé à la conclusion qu'ils étaient tous antérieurs à la prise de Jérusalem par Titus et appartenaient à la période hérodiennne<sup>(2)</sup>; Lulzburski les attribuant aux deux derniers siècles du royaume juif, et les découvertes de Gézir ont, en effet, démontré que les plus anciens de ces coffrets remontaient à l'époque des Machabées. Et voici que, dans un article récent, le Père Vincent, dont nul ne contestera la compétence, a repris l'examen de la question à propos de l'attaque d'un certain « Jésus, fils de Joseph » où des journalistes en quête de nouvelles sensationnelles avaient prétendu reconnaître Jésus-Christ en personne, et il défend l'opinion que ces ostothèques juives s'échelonnent sur quatre siècles environ de 200 avant à 200 après notre ère<sup>(3)</sup>.

(1) Cf. Bussacq, *Les Monuments palestiniens du Musée du Louvre*, 1902, p. 38 ss., où l'on trouvera la bibliographie antérieure.

(2) *Revue d'archéologie orientale*, V, p. 340.

(3) L. H. VINCENT, *Rendiconti della Pont. Accad. Rom. di Archeol.*, VII, 1932, p. 213-239. Le Père Vincent s'oppose ici à M. Sekonik, qui admet qu'aucun des ossements n'est postérieur au soulèvement de Bar-Kokhba et que la grande masse en appartient aux deux siècles qui ont précédé la destruction du temple, cf. *Archaeol. Anzeiger*, XLVI, 1931, p. 309 ss.

Sans prendre parti dans cette controverse chronologique, je voudrais attirer l'attention sur un élément nouveau dont il faudra désormais tenir compte : c'est le *Διτάγμα Καίσαρος* envoyé de Nazareth à Froehner et dont la publication récente<sup>(4)</sup> a provoqué déjà l'éclosion de toute une littérature<sup>(5)</sup>. Car cette ordonnance, qui émane probablement d'Auguste ou tout au moins, d'un de ses premiers successeurs, défend rigoureusement, on s'en souviendra, toute exhumation de cadavre. Si, dans la première partie, cette défense ne paraît s'appliquer qu'à ceux qui ont versé les mains *dolo malo* et en leur faveur, et injure, la fin ordonne péremptoirement « qu'on honore les défunts » *κατασκευάζειν*; elle mentionne les défunts *κατασκευάζειν* de la peine capitale. Cette interdiction s'applique à d'autres d'accord avec le préambule : les tombes, qui ont été construites par piété envers les parents, il s'agit « restor à jamais inviolables » (*μνημεία κατασκευάζειν τοῖς αἰσχροῖς*).

Je n'oserais affirmer que le *Διτάγμα* impérial ait été dirigé expressément contre la coutume juive de transférer les ossements de la tombe dans des coffrets pour faire place à de nouveaux cadavres. Les cas où l'autorité romaine est intervenue pour supprimer certaines pratiques religieuses des peuples soumis à sa domination sont extrêmement rares, même quand ces pratiques étaient condamnées.

(4) *Revue historique*, CLXIII 1930, p. 241 ss.

(5) On la trouvera indiquée et discutée dans un article de F. de ZELENSKA, *Journal of Roman studies*, 1931, pp. 184 ss.

bles. Si les sacrifices humains des Druides furent prosaïques par Tibère et par Claude, il fallut attendre le règne d'Hadrien pour qu'une pareille prohibition fût étendue à tout l'empire<sup>(1)</sup>, et les prostitutions sacrées furent tolérées en Phénicie jusqu'à celui de Constantin<sup>(2)</sup>. Souvenons-nous toutefois que pour la piété romaine, l'inhumation des restes humains était une chose aussi abominable ou presque que l'immolation d'un esclave. C'était une atteinte sacrilège portée à la sainteté de la tombe, une profanation dangereuse, propre à provoquer le courroux des Mânes. On n'autorisait le changement de sépulture que dans des cas exceptionnels : elle exigeait une décision solennelle du Collège des Pontifes et des cérémonies expiatoires. On ne peut donc exclure absolument l'hypothèse que les Césars aient cherché à supprimer l'usage impie de « verser les os du squelette dans des ostothèques »<sup>(3)</sup>. Ils le pouvaient d'autant mieux que c'était dans le Judaïsme une pratique funéraire récente, introduite à l'époque hellénistique et que désapprouvait sans doute l'orthodoxie des Juifs les plus attachés à leurs vieux rites. Hadrien ne prétendit-il pas abolir une coutume beaucoup plus ancienne et tenue pour obligatoire, celle de la circoncision, au risque de provoquer un soulèvement des communautés juives<sup>(4)</sup>?

Mais, même si l'ordonnance d'Auguste

fut provoquée par une cause occasionnelle, par un incident comme celui qu'a invoqué M. Cartapino<sup>(5)</sup>, il est certain que cette loi criminelle punissait sévèrement la coutume dont témoignent les nombreuses ostothèques conservées.

Dès lors, nous nous trouvons devant ce dilemme : ou bien le *Acetypus* impérial a produit son plein effet, et alors aucun de ces ossements ne peut être postérieur aux premières décades de notre ère sur toute l'étendue du territoire soumis aux autorités romaines ; ou bien on a continué à les employer jusqu'au II<sup>e</sup> siècle, et alors l'interdiction de Rome est restée inopérente et les mœurs ont, une fois de plus, été plus fortes que la loi.

Je ne puis trancher ici cette question : elle ne peut l'être que sur place par de minutieuses recherches archéologiques ; mais peut-être ne sera-t-il pas inutile d'en avoir nettement formulé les termes.

F. CLAUDEL

**Reconstitution d'une partie du Portique d'Apamée au Musée du Cinquantenaire, à Bruxelles.** — MM. Mayence et Lacoste, dont on sait les heureuses découvertes à Apamée, ont eu l'heureuse idée de rapporter les moulages d'un des côtés de la grande colonnade qui traversait la ville de part en part, sur une longueur de 1 600 mètres. Ainsi, ils ont abouti à une reconstitution absolument exacte ; seul le plafond a été restitué. Le mur de fond, qui a entièrement disparu à Palmyre, a été conservé à Apamée, grâce aux terres qui l'ont en partie recouvert. On imagine une colonnade parallèle

<sup>(1)</sup> PONTIUS, *De Abstin.* II, 56.

<sup>(2)</sup> Cf. *mes Relig. Orientales*, p. 267, n. 37.

<sup>(3)</sup> Cf. *Paul. Sent.*, V, 19 n. = *Dig.* XLVII, 12, 11 : « Rei sepulchrorum violatorum, si corpora ipsa extraxerint vel ossa eruerint, ... summo supplicio adficiuntur », Cf. *Dig.* XI, 78.

<sup>(4)</sup> MANNING, *Strafrecht*, 1899, p. 633. Cf. nos *Faustes de Doura Europos*, p. 347.

<sup>(5)</sup> *Revue historique*, CXVI, 1931, p. 68 ss.

à celle reproduite ci-contre, à la distance de 23 m. 50, on retrouve la majestueuse avenue percée par la ville. Ici les colonnes sont à cannelures torques et à nœuds aux angles de la base.

Deux des colonnes sont munies, vers le milieu du fût — ce qui est fréquent à Palmyre — d'un socle et tombent dans le bloc d'un tambour; elles portaient des bustes qui reposaient sur les bases par une



Portique d'Apollon, excavations au Musée royal du Caire (photo de B. Bruch).

ici, les constructeurs ont adopté différents types de colonnes. Toujours avec un chapiteau corinthien.

L'architrave, qui porte les lourds fûts des ordres ionique et corinthien, est surmontée d'une frise d'arête qui supporte des triglyphes et des métopes, parfois ornées d'une tête en relief.

description — *Antiquities of the Jews*, t. II, p. 161-162. On a donc lu un *terminus ante quem* pour l'érection de la colonnade.

Le grand arc qui, sur la gauche, marque l'entrée de la colonnade, se présente le débouché d'une voie latérale. Un des pilastres corinthiens, qui flanquent l'arc, est orné

de symboles bacchiques, notamment d'une figure de Lyncæus, pris dans les branches de la vigne.

Le mur de fond, retrouvé sur une hauteur de 3 à 6 mètres, est percé de portes donnant accès aux édifices qui ouvraient sur le portique.

L'inauguration de cette imposante reconstitution, qui s'est tenue le 18 mars dernier, au Musée du Cinquantenaire, en présence de LL. MM. le roi et la reine des Belges, a valu à M. Mayanoe et Lacoste de légitimes félicitations.

R. D.

**Fouilles de M. Montet à Tanis.** — L'éminent égyptologue a présenté à l'Académie des Inscriptions un rapport (*Comptes rendus*, 1932, p. 227), sur les quatre années de fouilles qu'il a consacrées à Tanis, site

de la ville de Tanis, les travaux de Mariette. M. Montet a pu constater que la forteresse des Ramsès, ou simplement Ramsès, résidence fondée par Ramsès II, dans le Delta oriental. Il nous fait savoir que M. Gardiner s'est rallié à son point de vue.

Avec le concours de M. Fougetonno, l'actif archéologue s'est attaché à relever le plan du grand temple et il signale une inscription où Ramsès II se vante d'avoir occupé la montagne de Sârt, « identique évidemment à la montagne de Seir, dans le pays d'Edom ».

Dans un groupe de constructions, deux statues de la déesse Ania, l'Anat des Cananéens, justifient le nom de temple d'Ania, proposé pour cet ensemble.

**L'Art musulman aux Musées de Berlin.** — Un savant arrangement de cette im-

portante collection vient d'être présenté au public (décembre 1932). Le nombre des salles (17) a permis une exposition très large, avec aménagement architectural d'autant plus nécessaire que la décoration musulmane fait généralement corps avec les édifices.

La place d'honneur est donnée à la façade de Medinet (salle 10). La première salle est consacrée à l'épigraphie, puis vient la salle de Ctésiphon, celle de Samarra, meublées avec le produit des fouilles régulières pratiquées sur ces sites. Une salle est consacrée à l'islam primitif; la salle du Caire réunit des pièces d'époques fatimide et mamlouke. Une salle de céramique syrienne conduit à un cabinet arabesque. Une pièce est consacrée aux étoffes sortues des tombes égyptiennes. On passe ensuite à l'art seljoukide, à l'art persan du moyen âge et de l'époque safavide, puis à l'époque des Ottomans, avec l'exposition des tapis. Une salle est consacrée en partie à une décoration d'intérieur provenant d'Alep, une autre aux miniatures de l'Inde. Dans les *Berichte* des Musées de Berlin (1933, 1), M. Kuchner explique le dispositif adopté, M. Kurt Erdmann décrit la riche collection de lapis (un nettoyage approprié a rendu beaucoup d'éclat à plusieurs pièces). M. J. Heinrich Schmidt traite de la céramique islamique qui a joué un si grand rôle dans les revêtements (la collection compte notamment deux *mihrabs* datés, celui de Kashan, de 1220, et celui de Kumm, de 1264). M. R. Ellinghausen étudie les bois sculptés (dont quelques pièces archaïques). La présentation de cet ensemble d'art musulman est remarquable et facilite grandement l'étude.

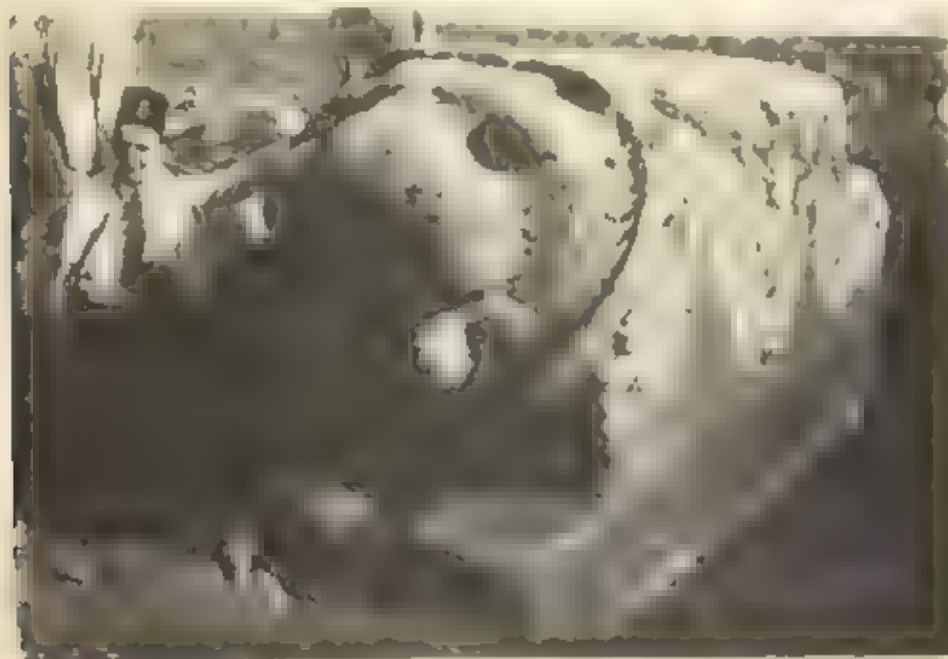
R. D.



**Lion mitannien de Sandiq** — L'œuvre de M. Ploix de Retron ne se limite pas à l'installation du Musée national d'Alep dans le palais de la Naoura, elle s'étend aussi dans une série de fouilles. Depuis plusieurs années ces derniers, réduits, il développe l'exploration de

servi de base à une statue qui n'a pas été  
 R. D.

**Un ivoire de Ras Shamra** — Dans le lot d'ivoires d'Arslan-Pash conservé au Musée du Louvre, se trouvait un petit fragment représentant la partie antérieure



La tête de Sandiq, dégagée par M. Ploix de Retron

l'intérieur de la citadelle d'Alep. Nous avons signalé la belle découverte d'un bas-relief qui se rattache à l'art de la Syrie du Nord où se perçoivent à la fois les influences phéniciennes et assyriennes, plutôt que hittite (voir *Syria*, 1931, p. 95).

Nous reproduisons un gigantesque lion dit hittite, mais plutôt mitannien, dégagé par M. Ploix de Retron, à Sandiq, non loin de Bab (est d'Alep). Ce monument, qui mesure 1 m. 74 de hauteur, aura,

d'un quadrupède couché et reposant sa tête. Cet objet ne figurait pas sur nos catalogues, et aucun de nous ne se souvenait de l'avoir vu sortir du sol. Après avoir longtemps hésité, nous l'avons cependant publié avec les ivoires d'Arslan-Pash, mais en faisant d'expresses réserves sur sa provenance (voir pl. XLIII, n° 84 et p. 12).

Or, cette provenance est maintenant élucidée, grâce à un renseignement que M. Dussaud vient d'obtenir du réparateur



M. André, et qu'il me transmet par une lettre datée du 21 mars. Selon M. André, cette pièce se trouvait dans la terre apportée avec les ivoires de Ras-Shamra. On comprend que M. Schaeffer ne l'ait jamais vue sortir de ses fouilles, puisqu'elle n'a été dégagée que chez le réparateur de la terre qui l'enveloppait.

Rendons donc à Ras-Shamra ce qui appartient à Ras-Shamra.

#### LE CODEX VATICANUS

**Claudii Ptolemaei Geographia.** — Nous recevons le prospectus de la belle publication par le professeur Joseph Fischer (Stella Matutina, à Felskirch), de l'œuvre

du célèbre géographe, en 4 volumes in-8° et grand in-folio (50 x 72).

Outre une monographie détaillée sur la vie et l'œuvre de Ptolémée, on y trouve entièrement reproduit le *Codex Urbinas Graecus 82* de la Vaticane, avec le texte et les 27 cartes plées en toute grandeur.

On a reproduit encore les 27 cartes plées du meilleur manuscrit latin et des épreuves de 54 autres importants manuscrits. Une introduction paléographique et critique du *Codex Urbinas Graecus 82* est présentée par Pio Franchi de Cavalieri.

Le prix est de 155 florins neerlandais. On l'achète chez J. Brill, à Leyde, ou Otto Harrassowitz à Leipzig.

---

Le Gérant : PAUL GUTHNER

---

187-11. — Tours, Imprimerie ARNAULT et C<sup>ie</sup>



Un second  $\text{𐤀}$  ayant le plus souvent la valeur du *qam* arabe, a pour signe  $\text{𐤀}$ , comme le fait suggère Virolleaud<sup>61</sup> et Baneth<sup>62</sup>. Nous le transcrivons  $\text{q}$ .

Il n'y a pas lieu de distinguer deux *p*, dont l'un équivaldrait à *f*. Le signe qu'on avait la *f* est, en réalité, composé de *p* et  $\text{𐤀}$ . En *p*<sup>63</sup> et *an*(*p*)<sup>64</sup>.

Un second *s* a été reconnu par Virolleaud dans le signe  $\text{𐤀}$ <sup>65</sup>. Nous le transcrivons *ss*.

Jusqu'à plus au  $\text{𐤀}$  informe ces consonnes, le transcrire  $\text{𐤀}$  par *v* et  $\text{𐤀}$  variante  $\text{𐤀}$  par *s* le fait en reconnaissant que, du point de vue étymologique, le signe transcrit *s* correspond à l'ar.  $\text{𐤀}$ . Mais nous ne pouvons savoir si le  $\text{𐤀}$  de l'original *𐤀* *th* a pris le son  $\text{𐤀}$ . La cadén est un témoin d'une transformation très ancienne. L'hébreu ne connaît pas la valeur phonétique originale. Le phénicien n'a conservé que le son *v*. Les faits doivent rendre circonspects ceux qui veulent transcrire  $\text{𐤀}$  par *h* (c) somme primitive *h* ou *th*. Carlinian propose diverses hypothèses sur l'articulation de cette consonne à Ras-Shamra<sup>66</sup>.

Voici donc la transcription qui, pour le moment du moins, nous paraît la plus objective de l'alphabet de Ras-Shamra :

$\text{𐤀}$	$\text{𐤀}$ d	$\text{𐤀}$ h	$\text{𐤀}$ m	$\text{𐤀}$ q	$\text{𐤀}$ r
$\text{𐤀}$ z	$\text{𐤀}$ k	$\text{𐤀}$ t	$\text{𐤀}$ n	$\text{𐤀}$ p	$\text{𐤀}$ s
$\text{𐤀}$ y	$\text{𐤀}$ w	$\text{𐤀}$ g	$\text{𐤀}$ b	$\text{𐤀}$ t	$\text{𐤀}$ x
$\text{𐤀}$ l	$\text{𐤀}$ j	$\text{𐤀}$ k	$\text{𐤀}$ q	$\text{𐤀}$ s	$\text{𐤀}$ x
$\text{𐤀}$ a	$\text{𐤀}$ h	$\text{𐤀}$ l	$\text{𐤀}$	$\text{𐤀}$ q	$\text{𐤀}$ t

<sup>61</sup> Syria, 1932, p. 123, n. 1.

<sup>62</sup> OLZ., 1932, col. 705. Nous renvoyons à notre hypothèse d'un  $\text{𐤀}$ .

<sup>63</sup> Baneth, OLZ., 1932, col. 705.

<sup>64</sup> Syria, 1932, p. 115, n. 1.

<sup>65</sup> Voir les statistiques de Hans Braun, op.

cit., p. 123.

<sup>66</sup> A. CARLINIAN, Bulletin of the American schools of oriental research, n° 46 (avril 1932), p. 17.

<sup>67</sup> Syria, 1932, p. 166.

Nous donnons maintenant la transcription et la traduction, avec les notes justificatives, des deux nouvelles tablettes dont l'une est un texte religieux, l'autre une lettre. Il va sans dire que notre interprétation est reformulée sur plus d'un point. Mais il y avait intérêt à publier le plus tôt possible ces deux documents si intéressants.

RS 1932. 4474

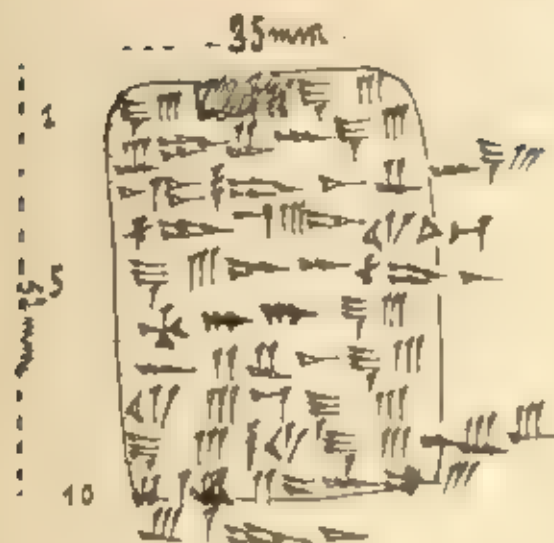
	Transcription	Traduction
Face,	1. <i>šl b... šl</i>	1. Conjuration par ... El.
	2. <i>šr bn šl</i>	2. demeure des Ben-El.
	3. <i>mpšrt bn šl</i>	3. communauté des Ben-El.
	4. <i>šr mlk šl 'm</i>	4. Un taureau du roi, une brebis du peuple.
	5. <i>šl w 'šrt</i>	5. pour El et Ashirat;
	6. <i>šnn šl</i>	6. supplication à El.
	7. <i>nyšt šl</i>	7. à la statue d'El;
	8. <i>šlm šl</i>	8. un pacifique pour El.
	9. <i>šl šš šl 'd,</i>	9. El, hâte-toi ! El, viens au secours !
	10. <i>šqd šnn kl</i>	10. Saphon a ravagé tout
	11. <i>šrt</i>	11. Ugarit
Revers,	12. <i>b mlk šl</i>	12. Par la fierté d'El !
	13. <i>b šl 'i</i>	13. Par la gloire d'El !
	14. <i>b šnd šl</i>	14. Par le joug d'El !
	15. <i>b šn šl</i>	15. Par l'onction d'El !
	16. <i>b šp šl</i>	16. Par l'holocanste d'El !
	17. <i>b šnt šl</i>	17. Par la vérité d'El !
	18. <i>b šyn šl</i>	18. Par notre serment à El !
	19.	19. . . . .

## Commentaire.

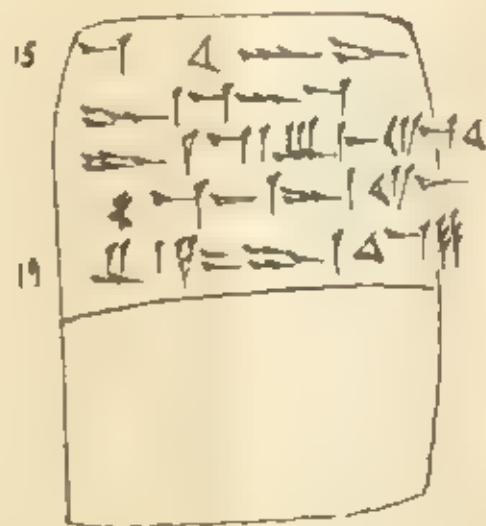
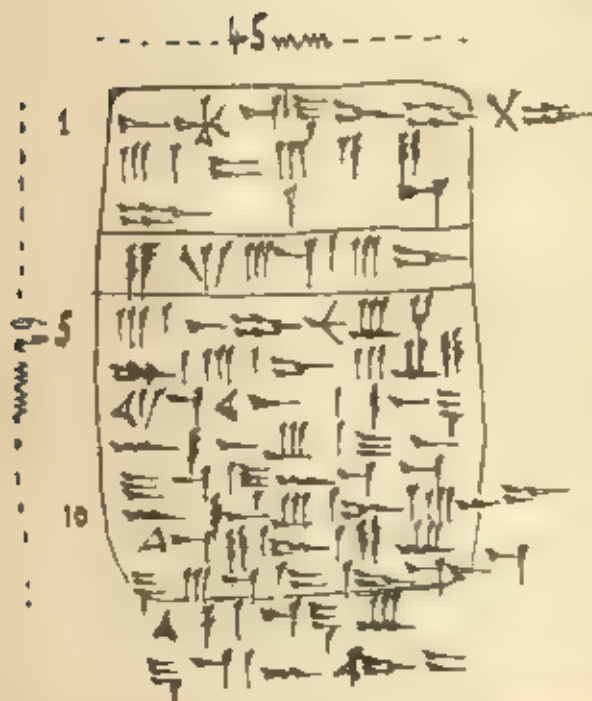
1. Le premier *šl* ne nous semble pas représenter le nom divin El. C'est l'introduction au texte. Nous préférons y reconnaître l'actif et direct de la racine *šl*, l'ougarite *šlwh*, *šlwh*, *šlwh* « serment », l'hébreu *šlwh* « maledice » et *šlwh* « malediction », l'araméen *šl* « conjuration » (*Piquant*, I, 2). La ougarite *šlwh*, *šlwh*, *šlwh* « bligation, dette, reconnaissance écrite » appartient à une racine apparentée. Le sens le plus convenable est « conjuration » dans le sens technique *Beschwörung*.



RS. 1932.4474



RS. 1932.4475







1929, n° 3, 52, n° 3, 7 et 3-13. Dans 1-1 : les axiomes  $\alpha$  et  $\beta$  ont été revus et pacifiques. Le mot  $\alpha$  apparaît à la 1<sup>re</sup> de l'écriture. Dans *RS* 1929 n° 1-14, lire  $\alpha$  et  $\beta$  entre  $\alpha$  et  $\beta$ , comme la correction de *RS* 1929 n° 1-14, p. 70, n. 6.

9. Vous pouvez dire que la et d'après eux un serafin, sans exister la possibilité de  
poutlet 3<sup>e</sup> p. m. g.

La verb *ha* se regroupe dans *an* (la *an* du *de* *Sera* 1902 pl XXXIII et VII 38).

[illegible]

10.11 Nous avons fait passer de la lecture de  $b_1$  que ça va être l'exercice  
une  $b_1$  dans la main à la fois à l'exercice  $b_1$  de la tablette nous a fait opter  
pour  $b_1$  et ça signifie que ça va être aussi à piller, ça va.

[illegible]

Comme on le sait, M. Dossy a écrit  $\sqrt{2} = 1,41421356237$  et non  $\sqrt{2} = 1,41421356237$  des virgules. On avait bien  $\sqrt{2} = 1,41421356237$  et non  $\sqrt{2} = 1,41421356237$  car on se voit par l'écriture que  $\sqrt{2} = 1,41421356237$  et non  $\sqrt{2} = 1,41421356237$ . M. Dossy a écrit  $\sqrt{2} = 1,41421356237$  et non  $\sqrt{2} = 1,41421356237$  car on se voit par l'écriture que  $\sqrt{2} = 1,41421356237$  et non  $\sqrt{2} = 1,41421356237$ .

Donc les tableaux alphanumériques des Shemsi correspondants dans  $H^1$  (voir n° 14) sont ceux qui ont une longueur  $l$  telle que  $l \leq 17$  et simple (on suppose, dans les tableaux,  $l \leq 3 + 4 + 2 + 1 + 2$ ). Ces tableaux ont une longueur  $l$  telle que  $l \leq 17$  et simple. On a donc les tableaux suivants : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 304, 305, 306, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 315, 316, 317, 318, 319, 320, 321, 322, 323, 324, 325, 326, 327, 328, 329, 330, 331, 332, 333, 334, 335, 336, 337, 338, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 353, 354, 355, 356, 357, 358, 359, 360, 361, 362, 363, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 371, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 381, 382, 383, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 390, 391, 392, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 403, 404, 405, 406, 407, 408, 409, 410, 411, 412, 413, 414, 415, 416, 417, 418, 419, 420, 421, 422, 423, 424, 425, 426, 427, 428, 429, 430, 431, 432, 433, 434, 435, 436, 437, 438, 439, 440, 441, 442, 443, 444, 445, 446, 447, 448, 449, 450, 451, 452, 453, 454, 455, 456, 457, 458, 459, 460, 461, 462, 463, 464, 465, 466, 467, 468, 469, 470, 471, 472, 473, 474, 475, 476, 477, 478, 479, 480, 481, 482, 483, 484, 485, 486, 487, 488, 489, 490, 491, 492, 493, 494, 495, 496, 497, 498, 499, 500, 501, 502, 503, 504, 505, 506, 507, 508, 509, 510, 511, 512, 513, 514, 515, 516, 517, 518, 519, 520, 521, 522, 523, 524, 525, 526, 527, 528, 529, 530, 531, 532, 533, 534, 535, 536, 537, 538, 539, 540, 541, 542, 543, 544, 545, 546, 547, 548, 549, 550, 551, 552, 553, 554, 555, 556, 557, 558, 559, 560, 561, 562, 563, 564, 565, 566, 567, 568, 569, 570, 571, 572, 573, 574, 575, 576, 577, 578, 579, 580, 581, 582, 583, 584, 585, 586, 587, 588, 589, 590, 591, 592, 593, 594, 595, 596, 597, 598, 599, 600, 601, 602, 603, 604, 605, 606, 607, 608, 609, 610, 611, 612, 613, 614, 615, 616, 617, 618, 619, 620, 621, 622, 623, 624, 625, 626, 627, 628, 629, 630, 631, 632, 633, 634, 635, 636, 637, 638, 639, 640, 641, 642, 643, 644, 645, 646, 647, 648, 649, 650, 651, 652, 653, 654, 655, 656, 657, 658, 659, 660, 661, 662, 663, 664, 665, 666, 667, 668, 669, 670, 671, 672, 673, 674, 675, 676, 677, 678, 679, 680, 681, 682, 683, 684, 685, 686, 687, 688, 689, 690, 691, 692, 693, 694, 695, 696, 697, 698, 699, 700, 701, 702, 703, 704, 705, 706, 707, 708, 709, 710, 711, 712, 713, 714, 715, 716, 717, 718, 719, 720, 721, 722, 723, 724, 725, 726, 727, 728, 729, 730, 731, 732, 733, 734, 735, 736, 737, 738, 739, 740, 741, 742, 743, 744, 745, 746, 747, 748, 749, 750, 751, 752, 753, 754, 755, 756, 757, 758, 759, 760, 761, 762, 763, 764, 765, 766, 767, 768, 769, 770, 771, 772, 773, 774, 775, 776, 777, 778, 779, 780, 781, 782, 783, 784, 785, 786, 787, 788, 789, 790, 791, 792, 793, 794, 795, 796, 797, 798, 799, 800, 801, 802, 803, 804, 805, 806, 807, 808, 809, 810, 811, 812, 813, 814, 8

[illegible]



rite n. Sens abstrait comme pour ont le m. l. 17 l. hebreu, *nd'vch* (on en de *nd'vch* n. beau, agreable, amable), donner. La signification n. *beaut* q. n. n. s. semble moins dans le ton du morceau.

11. Le verbe *gand* « être » apparaît dans Soma 1932, pl. XXXI, col. IV, 5, 9, et le substantif *gand* « dieu » dans Soma 1931, p. XII, 3. On trouve un *bel and* « maître du jeu » dans l'inscription de Kulamu, B, l. 45.

15 Le mot *tra* appartient à la même racine que l'ebra *desse* «graisse», qui a fourni le verbe *duien* avec le sens d'«ondre» dans *Psautze* XXIII, 5.

18 16 Sur le p. 106 de la 1<sup>re</sup> édition, voir *Revue de la géographie* 1934, p. 46 et ci-dessous note de la

17 Le mot *kant* peut signifier « être », « acquiescer », « aller avec », pour *kantu*. On pourrait songer aussi à l'araméen *kanti* = « compagnie, service ».

[8] Pour la validité de signature par substitution voir ZINGALES, *ibid.* 1992, col. 707 et VROCHAKIN, *Sovrem.* p. 125 n. 4. A ces remarques à la vue d'un précédent avis proposé dans *ibid.*, 1993, col. 8.

The term *united* de proupe-se-re-e-saŋ 1<sup>st</sup> pers. plur. Dans ce mot, y a-t-il un rattachement lyngue et traité d'usage, d'arrangement de S'ŋ. Dans S'ŋ, *l'amplex tendus* (1931, p. 31). Dans l'œuvre *l'œuvre d'arrangement*, VIII, 1932, p. 3).

## RS 1932. 4475.

	Transcription.	Traduction.
Face.	1. <i>šm   ʕer ʕr</i>	1. Message d'Our-shar :
	2. <i>l   play</i>	2. à Play
	3. <i>rgm</i>	3. dis :
	4. <i>yslm   lk</i>	4. salut à toi !
	5. <i>l   tr ts</i>	5. concernant Tr'ds
	6. <i>n     kabb</i>	6. et concernant kabb,
	7. <i>im't   h't</i>	7. j'ai entendu que vraiment
	8. <i>nht<sub>2</sub>   h</i>	8. ils ont été ennemis. En
	9. <i>hrr   ʕn mm</i>	9. eux il n'y a pas de culpabilité.
	10. <i>nht<sub>2</sub>   w   l'h</i>	10. (pourtant) ils ont été ennemis. Donc, renvoie-les
	11. <i>mq   ʕ   qd</i>	11. près de nous. C'est que la main
	12. <i>ʕm   p   kmim</i>	12. des dieux, dans leur famille,
	13. <i>ʕ   m'd</i>	13. est très forte.
	14. <i>ʕm   nckp</i>	14. Est-ce que nous allons être ruinés

	Transcription.		Traduction.
<i>Heperz.</i>	45. m'uk	45.	à cause de toi ?
	16. w   mwm	46.	Et à leur sujet
	17. rym   d   lam'	47.	dis ce que tu entendras
	18. smt   w   st	48.	là-bas et mets-(le)
	19. b   qpr   'my	49.	dans une lettre à moi.

## Commentaire

1 Le *pe-then* est l'adjectif composé de *pe* RS 1921, n° 18, l. 10. Il s'agit ici du premier adjectif de ce genre en *pe-then* (cf. *pe-then* Syriac, l. 10, p. 36). Il s'agit d'un substantif masculin de la 3<sup>e</sup> décl. *pe-then* (cf. *pe-then* OLZ, 1932, col. 452), et nous y voyons un « message ».

2 Le *pe-then* est pris dans le sens de « message » (cf. *pe-then* OLZ, 1932, col. 452, n° 15,5 et *pe-then*, n° 28, rev. 9).

3 Le *pe-then* est pris dans le sens de « message » (cf. *pe-then* OLZ, 1932, col. 452, n° 15,5 et *pe-then*, n° 28, rev. 9).

4 Le *pe-then* est pris dans le sens de « message » (cf. *pe-then* OLZ, 1932, col. 452, n° 15,5 et *pe-then*, n° 28, rev. 9).

5 Le *pe-then* est pris dans le sens de « message » (cf. *pe-then* OLZ, 1932, col. 452, n° 15,5 et *pe-then*, n° 28, rev. 9).

6 Le *pe-then* est pris dans le sens de « message » (cf. *pe-then* OLZ, 1932, col. 452, n° 15,5 et *pe-then*, n° 28, rev. 9).

7 8 Le *pe-then* est pris dans le sens de « message » (cf. *pe-then* OLZ, 1932, col. 452, n° 15,5 et *pe-then*, n° 28, rev. 9).

9 Le *pe-then* est pris dans le sens de « message » (cf. *pe-then* OLZ, 1932, col. 452, n° 15,5 et *pe-then*, n° 28, rev. 9).

10 Le *pe-then* est pris dans le sens de « message » (cf. *pe-then* OLZ, 1932, col. 452, n° 15,5 et *pe-then*, n° 28, rev. 9).

11 Le *pe-then* est pris dans le sens de « message » (cf. *pe-then* OLZ, 1932, col. 452, n° 15,5 et *pe-then*, n° 28, rev. 9).

12 Le *pe-then* est pris dans le sens de « message » (cf. *pe-then* OLZ, 1932, col. 452, n° 15,5 et *pe-then*, n° 28, rev. 9).





## ANTIQUITÉS SYRIENNES

105

HENRI SÉYRIG

### 13. — Le culte de Bél et de Baalshamin

Bél et Baalshamin peignent tous deux, dans les inscriptions grecques de Palmyre, le nom de Ζεύς<sup>1</sup>. Comme tous deux ont une empreinte qui caractérise le dieu suprême, les religieux hellénistiques il est probable que les plus cultes des Palmyréniens s'expriment par ces deux formes d'une même personnalité divine. Mais les deux dieux n'ont pas la même origine, et chacun leur culte la suit dans une marche particulière qui affecte la structure d'une hiérarchie différente. La connaissance de ces deux aspects de la religion palmyrénienne est importante pour celle les cultes syriens en général. Des ouvrages récents témoignent que elle est encore obscure, et, pour ce qui est des pages qui vont être présentées, on ne peut présenter un tableau complet d'un seul-

<sup>1</sup> M. ROZOVITZKY a tenté de montrer récemment (*American Journal of Archaeology*, XXXVII, 1933, p. 58 et p. par l'étude d'une série de tessères, que les Palmyréniens vouaient aussi au culte important à Hadad. Bien que je ne puisse entreprendre ici la discussion détaillée des témoignages allégués, je dois dire que presque toutes les tessères apportées au défilé ne semblent représenter des dieux certainement distincts de Hadad. En outre, où l'on croit voir un dieu assis entre deux bœufs, représente peut-être Hadad. De même l'identification d'une série de déesses avec Atargatis reste-t-elle extrêmement problématique, même lorsque la déesse semble flanquée de lions, car des animaux, à Palmyre, accompagnent certainement Adonis et Gad, et pourraient accompagner aussi bien Baalshamin qu'Atargatis : il y a lieu d'être très

circonspect dans l'exégèse des images qui n'accompagnent aucune inscription. La preuve du culte d'Atargatis à Palmyre, pour l'instant, n'est pas dans les représentations figurées, mais dans une inscription (où elle est même nommée *ατργα*; *Had.* *CISam*, II, 3927 et sur une tessère inédite, donnant simplement son nom. Quant à Hadad, il n'est nommé nulle part encore à Palmyre, bien qu'il semble naturel de penser qu'il fut associé à Atargatis. Au total, les témoignages relatifs au culte de ce grand couple divin sont encore incertains, malgré l'abondance des monuments. La tessère publiée sous le n° 9 n'est pas inédite; elle avait été publiée par Vogüé (n° 132) et par Mordtmann (n° 39). Elle n'a pas de rapport au culte de Hadad. Voir d'ailleurs plus loin, p. 281.

me n'entente d'en tracer le plan, et remette que j'ai pu les grandes lignes, en laissant de côté ce qui est connu, ou évident, ou insuffisamment attesté.

..

La découverte récente d'une inscription araméenne <sup>(1)</sup> a prouvé que le principal sanctuaire de Palmyre était voué à Bel, à Lartubol, et à Aglibol. Le groupe forme par ces trois dieux était déjà connu par deux inscriptions et cinq représentations figurées <sup>(2)</sup> et tous ces monuments sont éphémères sur une longue période, depuis le III<sup>e</sup> siècle avant J.-C. jusqu'au III<sup>e</sup> siècle. Une hiérarchie invariable accorde à Bel la préséance de la triade, et au dieu solaire Lartubol la préséance sur le dieu lunaire Aglibol.

Le nom de Bel est indubitablement araméen, tandis que ceux de Lartubol, et d'Aglibol sont proprement palmyréniens <sup>(3)</sup>. Au premier abord, cette diversité semble trahir le caractère composite de la triade, et l'on croit distinguer que Lartubol et Aglibol appartiennent à une religion originale, local, dans laquelle serait venu s'insérer un élément étranger. En considérant les choses de plus près, cependant, on ne peut empêcher d'être frappé par le fait que cet élément étranger reste isolé. D'une part en effet, les quatre dieux de la triade ne présentent aucun rapport avec ceux de la triade, mais ressemblent beaucoup à ceux de la Syrie <sup>(4)</sup>. D'autre part, l'imagerie même de Bel ressemble étroitement à celle de ses parents, et bien loin de rappeler les dieux babyloniens, elle est très comparable de la longue série des dieux syriens indurés <sup>(5)</sup>. Les caractères occidentaux du culte palmyrénien ne sont pas incontestables avec ce que l'on sait de la plus ancienne histoire de la ville, puisque celle-ci, lorsqu'elle est

<sup>(1)</sup> GUTHRIE, *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1932, p. 84; *Syria*, 14, 1933, p. 180 s.; cf. DUBOIS, *Syria*, 13, 1932, p. 313.

<sup>(2)</sup> *GISem.*, 2, 3004 = *IG*, 14, 912. Le second texte est gravé sur le bas-relief du musée de Bruxelles, que j'ai discuté, ainsi que les cinq monuments figurés de la triade, dans *Syria*, 13, 1932, p. 191 s.

<sup>(3)</sup> L'élément *-bol*, certainement sémitique, me semble peu favorable à l'hypothèse de M. HOSKINS (*Journal of the American Oriental*

*Society*, 31, 1931, p. 130), qui pense que la triade est venue de Bours à Palmyre, et qu'elle est iranienne.

<sup>(4)</sup> L'analogie que l'on a relevée entre le plan du temple de Bel et celui des temples babyloniens (ROSTOVETZKY, *Caravan Cities*, p. 128), est superficielle. M. Amy et moi publierons très prochainement une discussion de ce point, telle que la permettent les dernières recherches.

<sup>(5)</sup> Notamment celui de Jupiter Héliopolitain

nommée pour la première fois vers la fin du xii<sup>e</sup> siècle, compte parmi les cites d'Amourru. L'antériorité de son plus grand culte avec ceux des régions amériennes de la Syrie centrale semble donc caractéristique. Les linguistes estiment d'ailleurs, en général, que les noms de Iarlibol et d'Aglibol doivent être rattachés au groupe *ca-ai-en*<sup>2</sup>. C'est donc dans un milieu très proche de celui où l'on suppose que Bbl a été importé de Babylone.

Il n'existe aucune raison plausible de croire que la population de Palmyre contiât un élément babylonien de quelque importance<sup>3</sup>. Nous n'en concluons pas que les Palmyréniens n'aient jamais adoré de divinités babyloniennes, et il se peut qu'ils aient adopté quelques-unes étrangères, comme Nabo-Ishtar ou Nannar<sup>4</sup>, encore qu'en soit malaisé à affirmer, par les traces ne recouvrant pas certaines divinités locales. Mais l'est le plus paradoxal de croire que les Palmyréniens aient fait d'un dieu étranger, comme il est pour eux Bel de Babylone, leur divin le plus important par excellence. On lui a pu officiellement attribuer un exemple d'un tel fait, et il est toujours de se demander si ce culte de Bel n'a pas été donné par les Palmyréniens à leur dieu local, l'attribution de Cassander au grand dieu babylonien.

On pourrait arguer l'abord en faveur de cette hypothèse, que les Palmyréniens n'ont jamais eu le sentiment d'adresser un culte étranger lorsqu'ils s'adressaient à Bel, puisque celui-ci relevait d'un culte public de la ville et du pays. Mais il semble même que l'on puisse approcher la vérité le plus près, lorsque l'on considère les noms des deux cultes qui appartiennent à tout cas à l'élément originaire du culte : Iarlibol et Aglibol, et que l'on se demande quel culte serait naturel de supposer leur chef, il paraît évident qu'on n'a pu être que celui de Bbl. Or, ce dieu est connu, mais il n'est mentionné par l'onomastique

<sup>2</sup> Duong, *Revue Biblique*, 33, 1924, p. 106 s. ; Kautia, *Amurru* (*Beiblätter für Assyriologie*), p. 100 b ; 101 s. ; Pokam, *Aramu* (*ibid.*), p. 131 b, 132 s.

<sup>3</sup> Nöldeke, *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, 13, 1859, p. 474 ; Fournier, *Religion des Palmyréniens*, p. 48-51.

<sup>4</sup> M. Rostovtzeff, à vrai dire, estime que c'est de Babylone que sont venues à Palmyre les grandes familles commerçantes qui avaient pour dieux ancestraux ceux qui constituent

la triade (*Mélanges Glotz*, p. 809). Mais c'est une hypothèse, et l'on ne voit pas comment Iarlibol et Aglibol seraient les dieux ancestraux de familles babyloniennes.

<sup>5</sup> En tous cas, ce sont là des cultes secondaires, pour lesquels on peut admettre sans difficulté ce qui semble impossible pour le premier culte de la ville.

<sup>6</sup> CISDev, 2, 1904. De même pour Iarlibol : Laguardie, *Syria*, 13, 1932, p. 219.

des Palmyréniens, où il occupe une place tellement importante, que l'on s'est toujours demandé pourquoi l'on ne trouvait aucun monument le son culte<sup>1</sup>. Il ne me paraît pas fâcheux que le maître du panthéon palmyrénien ne fût justement cette mystérieuse figure dont le nom se proteste si bien à être trop que contre celui le Bel par son large emploi de doctrines babyloniennes<sup>2</sup>. Comme il n'y avait et Chaldee ni Eblon, ni Aglibab. Les paroliers de Bel conservent leurs noms et légendes, et sans doute les Palmyréniens savaient-ils encore très bien, lorsqu'ils appelaient leurs enfants Zabdhôl ou Bôrrephu, qu'ils les mettaient sous la protection de ce grand et puissant Bel n'a donc probablement pas disparu du culte palmyrénien, sans charge de nom. Et le seul élément indiscutablement babylonien de ce culte n'est-il pas Bêl, c'est le nom de Bêl.

Peut-être cette hypothèse peut-elle se léguer de jour d'un commencement de preuve. M. Cantinneau a publié récemment une inscription palmyrénienne en langue arabe, dans un très beau volume. Belstar. Les euphémismes de ce type passent généralement pour admettre un peu de désignation de la divinité dont le nom constitue le premier élément du composé. Nous aurions donc ici pour la première fois un nom arabe d'une forme de Bel, le Bel d'Astar, c'est-à-dire peut-être le Bel qui est le parolier d'Astar, ou encore celui dont l'image se dresse dans le temple d'Astar. Mais l'existence de Belstar est rendue plus intéressante encore par la mention sur une tessere<sup>3</sup> d'un autre dieu nommé Belastar. Il est assurément possible que Belastar et Belstar soient deux dieux distincts, mais on ne peut dire que la chose soit plausible dans une ville où les noms composés de cette manière sont tout à fait exceptionnels, et l'on semble plus probable que l'usage d'un tel nom est dû à une divinité dont le nom avait encore d'un peu de quelques hésitations. On la part les titulaires. On sait que

<sup>1</sup> Voir les documents réunis par M. FÉVÉ, *Religion des Palmyréniens*, p. 48, et ajouter l'inscription récemment publiée par M. CANTINNEAU (*Syria*, 12, 1931, p. 131).

<sup>2</sup> On sait ce qu'a été l'influence babylonienne dans les cultes syriens, et la stèle de Sfiré vient encore d'en fournir un témoignage frappant; elle a dû s'exercer davantage à Palmyre, mais elle y a affecté plutôt les doctrines que le culte, comme on Syrie. Les

cultes syriens de Bêl (GEMONT, *Études syriennes*, p. 257 s.) sont-ils importés de Babylone? Je serais porté à en douter, et le Bêl de Chéne, notamment, avec ses deux lauréaux, a plutôt l'air d'un Bêl qui que l'on aurait baptisé Bêl.

<sup>3</sup> CANTINNEAU, *Syria*, 12, 1931, p. 131.

<sup>4</sup> Voir en dernier lieu R. M. W. W. W., *Zeitschrift für die alttestamentliche Wissenschaft*, 8, 1931, p. 6 s.

<sup>5</sup> CANTINNEAU, *Syria*, 14, 1933, p. 103.

alors comme sur le vif la transformation de Bâl en Bel, et les flottements qui la marquèrent.

La triade de Bel semble avoir été liée par une forte cohésion, car on ne connaît ni représentation de Bel seul, ni dieu représenté à lui seul<sup>1</sup>. Sa composition paraît être raisonnée pour cette groupe aux côtés du dieu suprême, probablement conçu comme un dieu du ciel<sup>2</sup> les deux grands dieux-mères. La notion de cette triade céleste devait être essentielle aux yeux des Palmyréniens, car l'autre forme sous laquelle ils adoraient le dieu suprême, celle que l'on appelle le dieu anonyme et qui se confère sans doute pas de Baalshamin, est flanquée elle aussi de la Lune et du Soleil<sup>3</sup>. Les Palmyréniens ne seraient pas les seuls des Syriens à s'être figuré de cette manière la tête de leur Panthéon, mais il faut remonter très haut dans le cours de l'histoire pour en trouver les exemples. Le traité conclu au milieu du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle entre Sathmalianna de Hatti et Wathwaza de Mitanni nomme au premier rang des dieux mitanniens qui seront les garants la paire *fechoubi, maître du ciel et de la terre Sin et Shamash*<sup>4</sup>. Un inscripteur assyrien de Cilicie qui remonte probablement au <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle invoque aussi la grande triade *Ba-shamun le grand, Sahr et Shamash*<sup>5</sup>. Il est plus intéressant de noter qu'une corréction semblable devait régner chez les peuples voisins des Juifs, puisque Josias, d'après le 2<sup>e</sup> livre des Rois, *chassa les prêtres qui offraient l'encens à Baal, au Soeur, à la Lune et à tout l'armée des cieux*<sup>6</sup>. Ces témoignages, trop éloignés l'un de l'autre dans le temps et dans l'espace pour que l'on puisse supposer un lien entre eux, nous font croire qu'il paraissait naturel à divers peuples syriens de subordonner au dieu du ciel le Soleil et la Lune regardés comme ses plus claires manifestations. Les deux triades palmyréniennes reflètent cette conception.

<sup>1</sup> Les inscriptions qui mentionnent le temple de Bel, ou encore les prêtres de Bel, emploient des expressions abrégées qui ne reviennent pas dans les dédicaces trouvées jusqu'ici. Seules quelques fois reviennent Bel avec ses parèdres.

<sup>2</sup> C'est bien ce qui paraît ressortir des bas-reliefs de la cella du temple : voir plus bas p. 253 s.

<sup>3</sup> Voir plus bas, p. 251 et 281.

<sup>4</sup> WATSON, *Political Documents* nos

8 et 9, en particulier S. 110 n. 1, p. 113-114.

<sup>5</sup> LUDWIG, *Epigraphie für semitische Epigraphik*, 3, p. 64.

<sup>6</sup> II Reg., xxiii, 13.

<sup>7</sup> Cette tendance paraît étrangère à la religion babylonienne. La triade formée par Sin, Shamash et Adad répond par sa composition à celles que nous venons de citer, mais non par sa hiérarchie, ce qui est le plus important. Adad n'y est pas dieu suprême, mais seulement dieu de la foudre. Au reste cette triade

L'ancienneté de la triade de Bêl ne peut être qu'un sujet de conjectures. Parmi ces conjectures, il en est une cependant qui vient assez naturellement à l'esprit pour qu'il soit concevable de l'écarter. Dans les cultes gréco-orientaux de l'époque hellénistique et romaine, de nombreux bas-reliefs et des certaines médailles placent les images et les symboles du Sol et de Luna de part et d'autre de la divinité suprême, qu'elle que fut d'ailleurs la forme de celle-ci : Jupiter de Baalbek ou Zeus Hégios de Tripoli, Jupiter Dolichenien ou Artemis le Purgé<sup>1</sup>. L'un pourrait donc être tenté de voir dans la triade de Bêl l'expression de cette même doctrine, ce qui ferait attribuer la formation de la triade à l'époque tardive où la lecture en question s'est répandue. Il suffira d'observer que le Soleil et la Lune n'apparaissent dans les cultes auxquels nous venons de faire allusion que comme les simples attributs des divinités suprêmes, comme un complément théologique de l'image qu'ils ne accompagnent, et non comme les objets d'un culte propre. L'extrême diffusion de tels symboles sur les monuments de ces époques rend même plus remarquable encore le fait que le culte de la triade formée du dieu suprême et des deux Lunnés est au plus, comme nous l'avons vu, très rare à l'époque hellénistique, au point que nous ne croyons en avoir rencontré aucun exemple hors de Palmyre. Dans cette ville, au contraire, Baal et Aglibol ont une personnalité bien

paraît se rencontrer très rarement : Jastrów, *Religion Babylonica*, I, p. 144.

<sup>1</sup> J'ai cité un certain nombre de dieux syriens dans Syria, 13, 1932, p. 55, note 7. Voir les curieuses effraies d'effigies solaires à Ouno de Pergé. PACHA, *Anatolian Studies presented to Sir William Ramsay*, p. 304 s. Autres exemples anatoliens publiés par RAMSEY, *Asiatic Elements in Greek Civilization*, p. 196 s. (Zeus et ses parèntes flancés du Soleil et de la Lune) ; 279 (Cybèle flancée de même). Le dernier de ces monuments présente une analogie frappante avec les deux autels libanais publiés naguère par M. GUMONT (Syria, 8, 1937, pl. XXXVIII et XXXIX), et qui traduisent la même idée. — Ayant eu l'occasion de revoir à Aqoura le second de ces autels, j'ai constaté qu'il représentait la même triade que le premier, car sa face gauche, très mutilée, ne re-

présente pas une tête de bœuf, mais un buste masculin aux épaules d'un énorme croissant.

<sup>2</sup> Ces attributs n'ont pas une autre signification que le zodiaque, dont la même époque se plaît à entourer l'image des divinités cosmiques, par exemple Dion à Ptolemais (ROUVIER, *Numismatique des villes de la Phénicie*, n° 1033, 1039), ou le bétyle de Sidon (*British Museum Catalogue, Phœnicia*, pl. 24, n° 10), ou Helios (*Catalogue of Engraved Gems in the British Museum*, n° 1168), ou Setapis (*ibid.*, n° 1668) et CIMONAT, *Zodiaques* (Saglio-Pottier), p. 1043 s. — De même, les images des Dioscures, représentant les hémisphères célestes ne accompagnent-elles l'image des dieux suprêmes, par exemple Atergatis ou Héra Ourania (FURTWÄNGLER, *Antike Gemmen*, pl. 66, n° 54), et d'autres ? cf. GUMONT, *Archiv f. Religionswiss.* 9, 1906, p. 323, 324, et plus loin, p. 280, note 3.





tradition et si les partisans de celle-ci cherchaient à rassembler leurs arguments, ils ne pourraient invoquer que le témoignage d'une seule tessere : le dieu est figuré avec un nimbe radial<sup>14</sup>. Or les attitudes solaires, dans le paganisme néo-grec-oriental, sont sujettes à double interprétation : ils peuvent manifester un trait de la nature originelle du dieu, dans le cas où ils peuvent n'être que la marque du syncrétisme solaire dans lequel les cultes syriens ont fini par se fondre à la fin de l'époque romaine<sup>15</sup>. Il ne semble pas que l'on puisse hésiter entre ces deux solutions dans le cas du culte de Bel. La abondante décoration symbolique de la cella du temple ne contient aucune allusion à la nature solaire du dieu<sup>16</sup>, et les bas-reliefs qui représentent Bel ne lui donnent jamais aucun attribut solaire, bien que leurs auteurs connussent assez le nimbe radial pour en parer l'archaïol et parfois même l'aglaïol<sup>17</sup>. Au surplus de cette nombreuse et cohérente série de monuments officiels inspirés par le dieu, on y trouve en si petit nombre des Bel-Zatholol ne pouvant former un ensemble. Il prouve simplement que cette famille — et d'autres sans doute — se faisant du Bel une idée qui était conforme aux croyances populaires du temps, mais qui n'était pas sanctionnée par la tradition du sanctuaire. Jusqu'à l'époque de Palmyre, Bel et le soleil sont restés parfaitement distincts dans l'esprit d'Aurélien, rapportant les deux statues à l'empereur par un motif malheureusement confondu leurs divinités<sup>18</sup>. On dit communément que ce prince aurait pris sur tout à Palmyre l'idée de la religion solaire qui allait imposer à l'empire : nous ne voyons pas quels arguments peuvent justifier cette opinion. S'il est un fait caractéristique dans la religion des Palmyréniens, c'est justement que

<sup>14</sup> MONTMANN, *Neue Beiträge zur Kunde Palmyras*, *Sitzungsberichte der bayrischen Akademie*, 1875, II, Supplementband III, p. 80 et p. 89. On a souvent argué, en faveur de la nature solaire de Bel, du prétendu signe de Bel, formé comme un disque d'où partiraient vers le bas trois rayons. Mais cette explication est douteuse, et ce qui est sûr, c'est que ce symbole accompagne aussi les noms de Beria et du Nanaï (CHASSOT, *Choix d'inscriptions de Palmyre*, p. 132, n° 6; p. 136), de Nébo (GASTIGNAUD, *Inscriptions palmyréniennes*, n° 90); d'ARSON (*CISem.*, 2, 3975). On ne sa-

rait donc en faire aucun cas dans la discussion.

<sup>15</sup> Ce serait le cas du nimbe radial donné à Bacchus, s'il faut bien reconnaître cet attribut sur la frange publiée par M. LEBOUR (*Acta archaeologica*, 3, 1934, pl. 4).

<sup>16</sup> Voir plus bas, p. 253.

<sup>17</sup> J'en ai cité des exemples dans Syria, 13, 1932, p. 192. Ajouter le monument cité plus bas, p. 247, note 4.

<sup>18</sup> C'est ce que prouve le texte souvent cité de Zosime (I, 61), où il est dit qu'Aurélien érigea dans le temple qu'il venait de construire à Rome les statues de Bel et d'Hélène.

le Soleil, malgré son importance, a toujours été tenu dans un rang absolument subordonné.

Le temple de Badshaman à Palmyre se dressait en ors presque entiers<sup>12</sup>, mais sa construction n'a pas été achevée. Les petites dimensions du temple et son site excentrique auraient que les Palmyréens ne regardaient pas le dieu comme une divinité puissante. On peut dire que Badshaman était d'ailleurs pour eux un étranger. Les plus anciens documents le concernant des lieux sont phéniciens. Au début du vi<sup>e</sup> siècle, il s'agit de dieu à la tête du panthéon de Byblos<sup>13</sup>, au milieu du v<sup>e</sup> siècle Hiram au censier dans l'archaïsme d'Idol<sup>14</sup>, au vi<sup>e</sup> siècle, l'Israélite dans le temple construit par Assurbanipal avec le roi Bad de l'Assyrie au v<sup>e</sup> siècle, un texte araméen le cite en même temps au fronton sous sa protection<sup>15</sup> et c'est lui qui survit dans les innombrables Zous de la Parthie à l'époque grecoromaine. Sans doute tout il aussi reconnaître Badshaman dans un sens. Les monuments sont plus anciens que tous ceux cités dans ce livre. Des mythologues le Bas-Shamra qui mettent son attribut au fait est le dieu, ou à moins lui d'un surprenant nommé Bad<sup>16</sup>. Au reste le culte de Badshaman est aussi très ancien dans la Syrie centrale, où le dieu est le protecteur. Hiram d'Idol de Hama du I<sup>er</sup> à 800<sup>e</sup>. Plutôt

<sup>12</sup> C'est en corrigeant les épreuves de cet article que je prends connaissance de l'étude de M. Neuman (Sonnenkult und Sonnenreligion, dans *Archiv für Religionswissenschaft* 30, 1933, p. 144 s.), où la rôle cultuel donné des deux soleils dans la religion syrienne est très judicieusement souligné.

<sup>13</sup> Le temple est étudié par Schaller dans la récente publication allemande : *Palmyra*, p. 122-29.

<sup>14</sup> Dussan, *Revue biblique*, 1939, p. 321 s. *Monothéisme Égyptien* (voir l'ouvrage) *Antiquité*, t. 6, 3, 3, et Ed. Meyer, *Geschichte des Altertums*, 2, 2, 2<sup>e</sup> édit., p. 121.

<sup>15</sup> Wiedemann, *Afghanistanische Forschungen*, 2, p. 10 s.; Leysen, *Ancient Records of Assyria*, 2, p. 28.

<sup>16</sup> LUDWIG, *Ephemeris für semitische*

*Epigraphik*, 1, p. 64.

<sup>17</sup> Ed. Meyer, *Geschichte des Altertums*, 2, 2, 2<sup>e</sup> édit., p. 150, note 2. En 132 avant J.-C. Badshaman est nommé dans une inscription de Lachmide de Dussan : *CSem*, 1, 1.

<sup>18</sup> Dans les pages qui il a consacrées à ce dieu, M. Dussan (*Revue de l'histoire des religions*, 105, 1932, p. 255 s.) l'a assimilé à Hadad, ce qui est certainement juste si l'on se place au point de vue de ses fonctions. Et il est assurément possible que Hadad fût adoré, en effet, à Bas-Shamra. Mais je crois que c'est un dieu phénicien qu'il faut chercher sous une personnalité aussi marquante de la mythologie locale, qui est phénicienne.

<sup>19</sup> LUDWIG, *Ephemeris für semitische Epigraphik*, 3, p. 1 s.; GUTHMANN, *Afghanistanische Texte*, p. 143 s.

qu'à Hadad ce fut être à la queue de la procession du culte d'un *seigneur supérieur*, de Baulbek, et les cultes de l'Hermion et de la Damascène; c'est à son propre nom qu'est dédié en tout cas le principal haut lieu de la Batanée, le sanctuaire de Seëin <sup>(1)</sup>. Telles sont les régions d'où son culte a dû se propager vers Palmyre, en passant par Nazala, dont le *grand-dieu* <sup>(2)</sup> n'est probablement autre que lui.

Les monuments palmyréniens relatifs à Baalshamin remontent tous à une brève période comprise entre 67 et 133. Le dieu y est vu sous son caractère de dieu suprême, nommé Zeus dans les textes grecs : il n'est pas seulement le *maître des cieux*, mais le *maître du monde*, et en cette qualité, il gouverne le Soleil et la Lune <sup>(3)</sup>. Alors que Bêt, cependant, paraît n'avoir pas d'autre fonction que sa suprématie, Baalshamin a conservé un caractère particulier, il brandit la foudre <sup>(4)</sup> comme les deux autres grands lieux de la Syrie occidentale, Tadmor et Hadad. Tous trois avaient à protéger contre la sécheresse, par leurs orages périodiques, la végétation dont dépendait la vie de leurs adorateurs. Sans doute Baalshamin s'installa d'abord à Palmyre lorsque s'y développèrent les cultures et l'élevage indispensables à sa subsistance. L'agriculture, son culte comme le développement agricole en question, est probablement un don de la civilisation araméenne <sup>(5)</sup>.

<sup>(1)</sup> LITTMANN, *Samitic Inscriptions* (Princeton Expedition), p. 95, n° 1.

<sup>(2)</sup> *CISem.*, 2, 39, 1. cf. LA BATAIE, *Wanderungen*, 2571 c.

<sup>(3)</sup> *CISem.*, 2, 39, 12 ; 3950, 3983, 3986-3988, CANTERBURY, *Inscriptions palmyreniennes*, n° 10. On trouvera communément réunis dans l'*Inventaire des inscriptions de Palmyre*, de M. CANTERBURY, les textes du sanctuaire de Baalshamin, et parmi eux (n° 5) une inscription de dédicace qui ne figure pas encore au *Corpus*.

<sup>(4)</sup> M. INGHOUL a décrit naguère (*Actes du V<sup>e</sup> Congrès International d'histoire des religions*, Lyon 1929, p. 146), un médaillon de la collection Froehner, où l'on voit un buste radié, avec le croissant aux épaules. La dédicace à Baalshamin, qui est gravée sur ce monument, ne me paraît pas prouver que le buste soit celui de ce dieu, comme le suppose

M. NUSSEN (*Arch. für Religionswissenschaft*, 30, 1933, p. 162). J'ai réuni ailleurs les monuments où Aglibôl est représenté ainsi, et le médaillon Froehner en est un de plus. Il semble que l'on dédiait à Baalshamin, comme il était naturel pour un dieu cosmique, les effigies des luminaires célestes, et l'on rapproche cet usage, par exemple, de celui qui est signalé plus haut (p. 243, note 1), d'après M. PIERRE dans le culte d'Artémis de Pergé.

C'est ce qui prouve la filiation de Thylé, car celui-ci est appelé Zeus Karamios (*CISem.*, 2, 112 = DITTENBERGER, *Orientalis graeci inscriptiones selectae*, 831), et ce témoignage est confirmé par une tessère que M. INGHOUL et moi publierons prochainement.

<sup>(5)</sup> LAGRANGE, *Palmyrene Inscriptions* (*Excerpta*), p. 59.

On voit apparaître dans les inscriptions de Palmyre<sup>1</sup> au début du II<sup>e</sup> siècle, un dieu qui n'est désigné par aucun nom, mais saupement par la formule de celui dont le nom est bon pour l'éternité<sup>2</sup>. Beaucoup d'encore a coulé pour prouver que ce dieu anonyme et atavistique a Baalshamin ou ne l'était pas. Le problème n'est pas susceptible d'une solution indiscutable dans l'état présent de nos connaissances. L'analogie qui existe entre les deux dieux est certainement frappante. Tous deux sont des dieux du tonnerre<sup>3</sup> et les fonctions assignées par l'onomatopée avec vraisemblance. Le régime licencieux de Baalshamin, sont encore attestés formellement. Les conceptions anonymes, ce peuple au moins le reconnaît<sup>4</sup>. Tous deux aussi sont des seigneurs dans les inscriptions grecques par le nom de Zeus très-haut<sup>5</sup>. Enfin, tandis que les autres dieux de Palmyre reviennent fréquemment le leurs fidèles les épithètes de *bon* et de *monarque*, Baalshamin et le dieu anonyme se distinguent par celle de *quadrécordien*, qui suppose chez leurs adorateurs un sentiment religieux d'une espèce particulière fondé sur la crainte à la compassion et à l'amour du dieu. Les deux cultes se ressemblent donc aussi bien par la nature de leurs dieux que par la disposition de leurs fidèles et ces remarquables affinités sont appuyées encore par certaines considérations chronologiques<sup>6</sup>. Les monuments de Baalshamin s'échelonnent de 97 à 134, et ceux du dieu anonyme de 103 à 268. Il est bien paradoxal de voir disparaître un dieu comme Baalshamin à l'époque où nous avons les inscriptions de Palmyre sont les plus nombreuses et où certainement du jour à un temple vient de lui être construit. Aussi examinons volontiers que le dieu anonyme n'est qu'un aspect de Baalshamin, un aspect nouveau qui reflète une mentalité nouvelle de la pitié. Mais les deux cultes diffèrent sur certains points qui il est malaisé de ne

<sup>1</sup> Les dédicaces adressées au dieu anonyme sont au nombre de 140 environ. *CISem.* I, 3081; 3089, 3090, 3091-4100; quelques textes ont été publiés depuis lors, notamment Gauthier, *Syrie*, 12, 1931, p. 130, n° 16, 14, 1933, p. 188. Ajouter quelques dédicaces rédigées en grec. Le Bas et Waddington, 3571c-3574 voir également plus bas, p. 203 a.

<sup>2</sup> Les variantes de cette formule ont été recueillies par M. Cusior. *CISem.*, II, 3804. *Choix d'inscriptions de Palmyre*, p. 76.

<sup>3</sup> La foudre orne les autels de Karnak et le pyrée de Gédém, dédiés au dieu anonyme : voir plus bas, p. 267.

<sup>4</sup> Voir plus bas, p. 267, la discussion du pyrée de Gédém.

<sup>5</sup> Dans le culte du dieu anonyme, les bilinguales au nombre d'une quinzaine nomment le dieu Zeus très-haut.

<sup>6</sup> Celles-ci ont été exposées d'abord par M. Cusior, *Choix d'inscriptions de Palmyre*, p. 78.

ghiger. On négligerait peut-être la différence de leur attitude à l'égard de l'anonymat divin, qui est rendue incertaine par l'existence de deux types<sup>1)</sup> que leur dédicace vante simplement *au maître du monde* — si l'on choisit de les attribuer au seul dieu palmyrien qui porte cette épithète, et qui est Baalshamin, au lieu de reconnaître que Baalshamin manifestait lui aussi une tendance à l'anonymat — et si l'on préfère les attribuer au dieu anonyme, on sera conduit à parer celui-ci de l'épithète la plus usuelle, le Baalshamin. Mais il reste singulier si les deux dieux n'en font qu'un, que la ville de Palmyre ait de lui les autels d' *Karassi* <sup>2)</sup> en 114 au lieu anonyme, et qu'elle soit revenue au nom le Baalshamin d' *Assad* d'après de la statue de Male Agrippa <sup>3)</sup> en 131. De plus, le lieu anonyme reçoit de ses fidèles une offrande qui lui est tout à fait particulière, celle du pyrex de pierre <sup>4)</sup>, que l'on ne rencontre pas dans le culte de Baalshamin. Ces incertitudes nous font qu'il ne faut pas se hâter de conclure, et que la question ne sera vraiment tranchée que le jour où le sanctuaire de Baalshamin aura été fouillé. Au reste, d'importants motifs de savoir si les deux dieux étaient formellement identiques, c'est-à-dire adorés dans le même sanctuaire, que le savoir s'ils étaient identiques en fait, c'est-à-dire si leurs fonctions et l'attitude religieuse de leurs fidèles étaient semblables. Or, c'est là ce dont on ne peut guère douter. Le dieu anonyme est ou bien Baalshamin lui-même, ou le lieu d'une secte humaine de son culte, issu de lui ou formé d'après son modèle.

Les monuments du dieu anonyme portent certaines marques indiscutables d'une influence juive. La formule de celui-ci *tout le nom est bon pour l'éternité*, et l'invocation par laquelle on vient certaines dédicaces *bon soit son nom pour l'éternité*, ont été introduites dans son culte par des personnes qui connaissent le psaume LXXI <sup>5)</sup> et l'analogie qui existe entre le psaume CXXIII <sup>6)</sup> et une

<sup>1)</sup> Cf. Sen. 2 3180 (du de 235) 1990 non latin.

<sup>2)</sup> Cf. Sem., 2, 9994.

<sup>3)</sup> Cf. Sem., 2, 3059.

<sup>4)</sup> Voir plus bas, p. 363 s.

<sup>5)</sup> Cette influence a été soulignée maintes fois : LUDWIG, *Ephemeris für semitische Epigraphik*, I p. 256; GUMPERT, *Religions orientales*, 4<sup>e</sup> éd., p. 263, note 82; CHANOT, *Choix d'inscriptions de Palmyre*, p. 80; BAC-

CHESSE, *Annuaire*, p. 84-117. Cf. L'inscription du chapitre sur L'AMWIL, *Parthicus*, p. 283 s. (avec la bibliographie); et les analogies mandéennes citées par le même auteur, p. 391, note 1.

<sup>6)</sup> Ps. 71, 10 *béni soit à jamais son nom glorieux*. Cf. DANIEL, II, 20 *béni soit le nom de Dieu, d'éternité en éternité*.

<sup>7)</sup> Ps. 117, 5 *du sein de ma détresse j'ai invoqué l'aide, et il m'a exaucé dans la détresse*.



autre *dedicace*, dont les rédacteurs ont le dir. *parce qu'ils l'ont invoqué dans l'urgence et qu'il les a aidés dans la débâcle*, c'est pris fort à la nôr plus. Ces rapports avec le judaïsme sont naturels dans une ville où l'existence d'une colonie juive est attestée<sup>1)</sup>, et ils ne se sont probablement pas bornés à l'adoption de deux formules. Mais il est difficile de distinguer ce que le culte du Dieu anonyme a de *ex-contrast* et ce qu'il a pu tirer de sa propre fonde. La notion de l'omnipotence divine est commune à cette époque d'uns bon coup de cultes par exemple dans celui de Bel dont le prêtre en l'ass. l'ont les destinées telles que les cours des astres les lessine l'uns le ciel nous avons vu que les fables de Baalshamin se se ligament pas autrement par *maître du monde* et le Dieu anonyme ne s'en distingue guère lorsqu'il est flaque du Soleil et de la Lune<sup>2)</sup>. Quant à l'omnipotence du Dieu divin elle pourrait sans doute être attribuée, elle a aussi à s'entendre les philosophes du temps et us comme elle est exprimée dans une formule attestablement copulée au judaïsme, et qu'elle étut la règle dans cette religion il parait probable de voir son origine dans l'emprunt *moine*<sup>3)</sup>. Nous serions portés à en dire autant de l'attribut de *merci* qui est le plus caractéristique et le pins fréquent du Dieu anonyme. Si il est vrai qu'on le trouve dans des cultes très divers<sup>4)</sup>, il semble avoir fait entièrement défaut aux lieux le Palmyre. — Les deux autres sont nommés *bons et rémunérateurs*, mais seul le Dieu anonyme et Baalshamin sont *mentionnés*, et celle épithète qualifie l'un quelque chose de plus que les deux autres, ou attribut plus permanent de la divinité. Le sens hite plus tendre du fidèle l'absence la miséricorde de l'Esprit est souvent invoquée par les

<sup>1)</sup> *GlSem.*, 2, 4400.

<sup>2)</sup> Inscriptions hébraïques de Palmyre. LAMBAVEN, *Sitzungsberichte der preussischen Akad.*, 1884, p. 433; Euting, *Ibid.*, 1885, p. 669; MITTUCH, *Beiträge zur Assyriologie*, 6, 1891, p. 303 s. — Sur la colonie juive de Palmyre. OLSEN, *Religiona orientales*, 4<sup>e</sup> éd., p. 283, note 81; LANGE, *Paulus von Tarsus*, p. 23. La découverte récente d'une synagogue du III<sup>e</sup> siècle à Doura ne manquera pas de jeter une nouvelle lumière sur l'histoire de la diaspora dans ces régions.

<sup>3)</sup> Voir plus bas, p. 281; 284, les monuments de cette association.

<sup>4)</sup> Une inscription du Beryte (*GlO.*, 8873) évite aussi de nommer le Dieu, peut être dans la même intention que les inscriptions de Palmyre. *Εὐχαριστῶ τὸν θεὸν ὁ ἐκείνου ἀνέστη*.

<sup>5)</sup> FABRETT, *Attributes of God*, p. 177 s.

<sup>6)</sup> On peut citer en particulier un texte (*GlSem.* 2, 3974) qui donne ce titre à Axiou, mais M. ISIDORE a montré (*Studien über Palmyrenak-Sculptur*, p. 43) qu'il fallait l'attribuer à l'année 211 près d'un siècle après la première mention de la miséricorde du Dieu anonyme (*GlSem.*, 2, 3906, ou 128).

Juifs, il est probable que cette anomalie, dans un culte où l'affluence juive est sensible par ailleurs, n'est pas fortuite.

Les inscriptions du dieu anonyme sont nombreuses, mais il est difficile de se faire une idée précise de leur contenu religieux. L'inélabilité du nom correspond certainement à une notion large et sublimée de la divinité, mais on aurait tort de voir en elle, par exemple, la marque d'une tendance décadée au monothéisme. L'association du lieu anonyme avec le Soleil et la Lune sous la forme très personnelle d'Aghdoh et de Malakbel ne paraît pas avoir été rare, et les *deux frères saints* qui le accompagnaient ailleurs, donnent également au culte un aspect très pieux<sup>1</sup>. Il faut en dire autant des attaches que le lieu anonyme avait conservées avec ses divinités originelles, qui le faisaient apparaître sous la forme très positive d'un Jupiter barbu, l'éclaircissant la foudre<sup>2</sup>. Il est vrai que nous croyons pouvoir lui attribuer une divinité dont on lira le texte plus loin<sup>3</sup>, et qui s'adresse *au dieu toi, seul, au-dessus de tous*. Mais ce document reste exceptionnel, et ne caractérise pas le niveau général du culte. Il caractérise sa capacité d'accueillir, ou peut-être même de faire naître, certains actes de foi particulièrement avancés. C'en serait assez, d'ailleurs, pour montrer que c'est dans le culte du dieu anonyme qu'est l'histoire religieuse de la Palmyre à l'apogée.

Les monuments relatifs à Baalshamir d'ailleurs peu nombreux, comptent toujours le dieu seul. Parmi les très nombreuses, le lien avec le dieu anonyme, il en est une seule, au contraire, qui associe à ce dieu des parricides.

Une dédicace datée de 188 et qui probablement n'est qu'un bas-relief daté de 240, donne au lieu anonyme la compagnie de la Lune sous forme d'Aghdoh et du Soleil sous forme de Malakbel. Cette triade répond exactement, par sa signification, à celle de Bel-Musplah et que l'expriment les parricides de cet acte, l'Arlobol et Aghdoh, il semble que l'un et l'autre aient eu culte distinct, le celui de Bel, celui que recevaient en commun dans un autre sanctuaire Aghdoh et Malakbel.

<sup>1</sup> Voir plus bas, p. 251, 259, 261.

<sup>2</sup> Le visage du dieu anonyme n'est connu que par un seul fragment, un personnage de 140, qui se trouvait près d'un dieu et d'un dieu, et dont nous publions plus bas (p. XXVI) la photographie. Sur l'attribution du foudre au dieu anonyme, voir plus bas, p. 267.

<sup>3</sup> Voir plus bas, p. 269.

<sup>4</sup> *GlSem.*, 2, 3984; cf. *Syria*, 13, 1932, p. 915. *GlSem.*, 2, 3984; cf. *Syria*, 13, 1932, p. 915. *GlSem.*, 2, 3984; cf. *Syria*, 13, 1932, p. 915.

<sup>5</sup> Voir plus haut, note 2.

Le culte, attesté par de nombreux *hymns*, est très ancien, comme tout ce qui a quelque rapport avec Malakbel, et l'on ne voit pas ce qui a pu le lier avec celui du dieu anonyme. Il semble bien que cette triade, qui n'a probablement pas été l'objet d'un culte officiel, ait été créée pour reporter à celle du Bel, et pour exprimer la puissance — jusqu'à ce qu'il devienne sous une forme qui était familière aux Palmyréniens.<sup>2</sup> C'est là tout ce que nous trouvons à en dire pour l'instant.

Trois autres textes sont dédiés au dieu anonyme et *au deux autres saints*<sup>3</sup>. On identifie parfois<sup>4</sup> ces divinités avec Aglabel et Malakbel, ce qui est bien possible. Mais peut-être faut-il y reconnaître des *gros acolytes* qui auraient joué auprès du dieu anonyme le même rôle que les Dioscures auprès de Jupiter Dolichenus et de diverses autres divinités orientales, celui de représenter les deux hémisphères du ciel.<sup>5</sup> De toute manière, nous ne sortons pas encore du cercle des acolytes castiques. On en peut lire presque à tout le dernier texte — où le dieu anonyme ne soit pas comme seul — il y est à lire avec la *Bonne époque*. C'est là, probablement, quelque équivalent de la *Peccata temporum*, émanation de la divinité suprême qui régit le cours du temps.

<sup>1</sup> J'ai cité ces documents Syria, 13, 1932, p. 193. Ajouter une inscription inédite, citée par M. Ingoult, Syria, 13, 1932, p. 269.

<sup>2</sup> Il paraît difficile de rattacher la triade du dieu anonyme à celle qu'une inscription araméenne de Cilicie groupe autour de Baalshamin, et dont la hiérarchie est exactement la même (plus haut, p. 242, note 3). Cette triade ne paraît pas avoir constitué un aspect aussi fréquent du culte du dieu pour qu'une telle hypothèse soit raisonnable.

<sup>3</sup> Voir plus bas, p. 279.

<sup>4</sup> CHAMOT, *ad ClSem*, 2, 4001, CARTIGNAU, Syria, 13, 1932, p. 183.

<sup>5</sup> Voir plus bas, p. 280.

<sup>6</sup> CARTIGNAU, Syria, 14, 1933, p. 192. Peut-être faut-il citer ici également un autre texte, récemment publié par M. CARTIGNAU (Syria, 13, 1932, p. 137), et dont l'interprétation n'est malheureusement pas tout à fait claire. Il s'agit d'une dédicence araméenne à Baalshamin et à une autre entité divine. La relation est la sui-

vante : *A celui dont le nom est bonté, et...* Après le mot *et*, vient un mot que M. Cartignau hésite à traduire par *au Roi* ou par *à ses anges*. — Le premier sens serait bien singulier. Le second, au contraire, aurait l'appui d'autres textes. Quatre dédicaces de Stratonice de Carie s'adressent, en effet, à Zeus très-haut et à un *bon ange* ou *ange digne* (Le Bas et Waddington n. 306; HALLÉY, BÉNAÏ et DENOÏ, *Bulletin de correspondance hellénique*, 3, 1881, p. 182; cf. CHAMOT, *ibid.*, 15, 1891, p. 418), et bien que le Zeus très-haut de Stratonice soit probablement plus voisin de Jéhvé que de Baalshamin, les influences juives qui sont sensibles dans le culte de ce dernier permettraient de supposer une relation entre le texte de Palmyre et les deux autres. Cf. CHAMOT, *Hypothèses*, p. 4; et 5, note 1. — Mais pour le moment la question posée par notre texte est d'ordre philologique, et bien qu'il est prudent d'éviter toute conclusion dans un autre domaine.

# 14. — Nouveaux monuments palmyréniens des cultes de Bél et de Baalshamin

1. *Bas-relief de la niche du temple de Bél*. — La niche du temple de Bél à Palmyre contient (fig. 1) à chacune de ses extrémités un ensemble architectural dans lequel s'ouvre une niche, où devaient être exposés à la vue des fidèles (sinon à leur accès permanent) d'importants objets de culte, peut-être les idoles du sanctuaire. Nous appellerons chacun de ces ensembles pour l'espace du long et finis par le mot grec *thalamos* (le terme propre du grec de *thalamos* tel est, en effet, le mot qu'emploie Lucien pour décrire le lieu réservé, et surélevé, dans lequel apparaissent aux visiteurs du temple des Hieropolis les statues de Jupiter et de Junon). Les niches des deux *thalamos* de Palmyre sont sculptées avec profusion. Mais alors que celle du *thalamos* du Sud est ornée d'un décor presque exclusivement géométrique, l'autre, celle du *thalamos* du Nord présente deux importants tableaux mythologiques. La seule édition que l'on ait de ces bas-reliefs a été donnée par Wood à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>(1)</sup> : il y règne une telle fantaisie, qu'elle laisse son objet presque méconnaissable sans avoir induit en erreur ceux qui y ont été toujours présents. La description suivante, ainsi que le croquis que nous devons grâce à l'obligeance de son auteur M. Cayro, permettront de se faire une idée exacte de ces documents. Pour ce qui est de la position des tableaux, le premier est le haut au-dessus de la niche, et l'autre, son pendant, le bas, a renvoyé le lecteur à l'entrée du temple de Bél que Schultze a donnée dans le récent et magnifique publication des recherches allemandes sur Palmyre<sup>(2)</sup>.

Le tableau sculpté au-dessus du haut (fig. 2) représente un dieu debout, porte sur l'épaule une grande aigle dont la tête faisant sautoir sort de la pierre. Parmi les étoiles, près du bras postérieur du dieu, on voit un serpent d'un pied de six gubiles. À l'encre est un dieu assis et regardant duquel un astre se distingue des étoiles environnantes par sa forme bisulcée. L'extrémité gauche du tableau est occupée par un tout autre dieu. Il est aisé de reconnaître

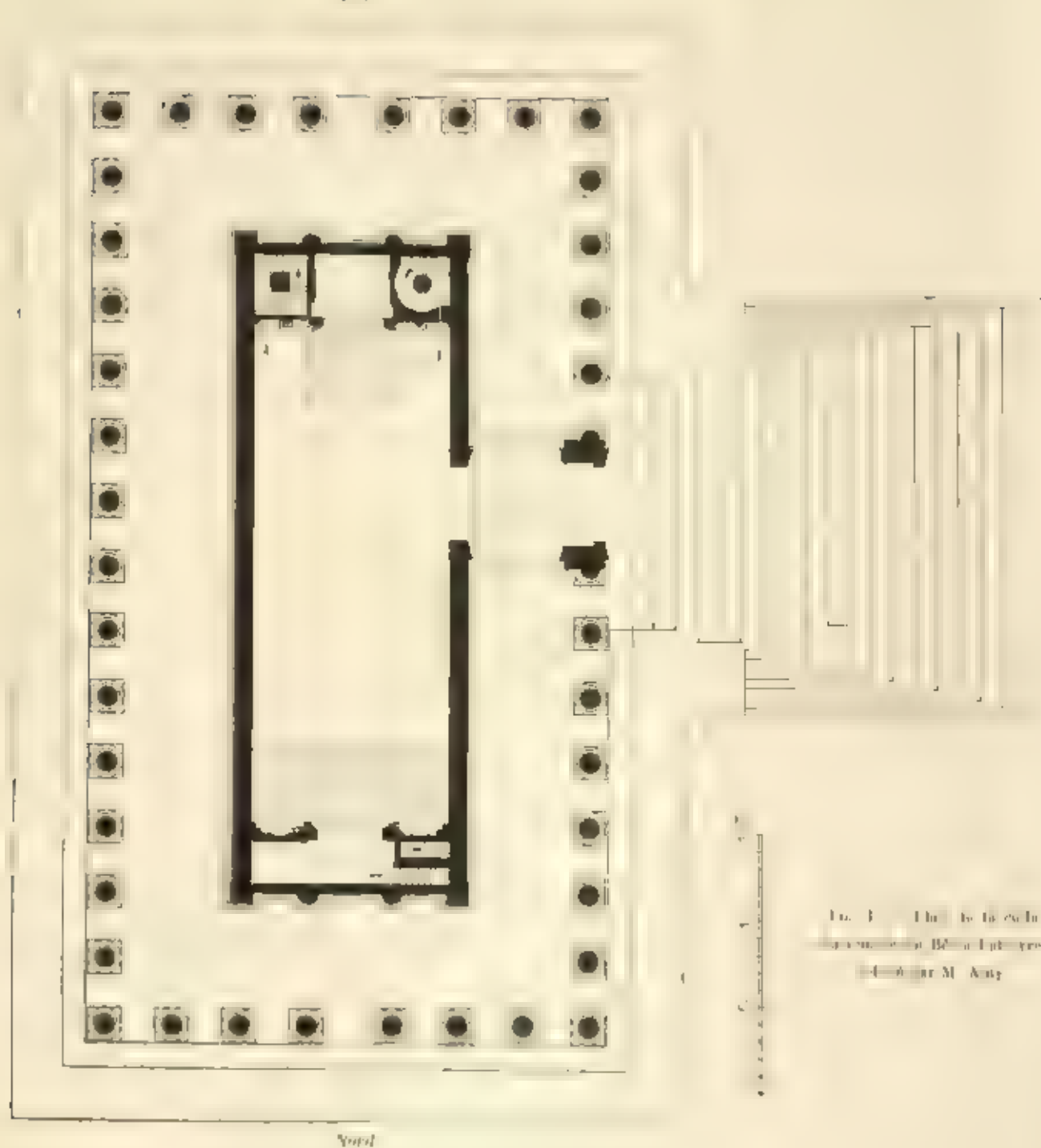
<sup>(1)</sup> Lucian., *Deu syr.* 34.

<sup>(2)</sup> *Palmyra*, p. 127 n.

<sup>(3)</sup> Wood, *Relins of Palmyra*, pl. XVIII et XIX.

Stela, — XIV.

S.W.



l'archéol dans le dieu radié, et à côté de lui, figuré au naturel, le Soleil dont il est un image lumineuse. On peut dire d'auc sans grande chance l'erreur l'image l'Aghbol et de la Lune. L'extrémité gauche du linteau. Quant à l'aigle, on sait que sa symbolique est souvent ambiguë en Syrie. Une tradition orientale le fait en lui le représentant de Sade l'et cette dualité est illustrée par nombre de monuments<sup>(1)</sup>, mais d'autres monuments reflètent la tradition



Fig. 2. Linteau du thésaurus Nord du tombeau de Héli. Dessin de M. Cayro.

gréco-romaine, où l'aigle est l'oiseau de Jupiter<sup>(2)</sup>. J'inclinerai ici vers cette dernière exégèse, qui ferait apparaître sur notre linteau une image de la triade l'aigle de Zeus Beles entre l'archéol et Aghbol, on verra tout à l'heure que le décor du plafond de la niche suppose lui aussi une tradition grecque.

Quant au serpent flanqué des six globules, il figure le système planétaire. Les six sphères représentent six des sept planètes connues : les anciens Saturne, Jupiter, Mars, Vénus, Mercure et la Lune, et le serpent représente le Soleil qui était la septième. Cette symbolique du Soleil, fondée sur ce que le mouvement annuel de cet astre décrit une courbe sinuée, est attestée en Égypte<sup>(3)</sup>, et notre linteau prouve qu'elle était connue en Syrie, ou elle semble d'ailleurs avoir laissé sa trace sur plusieurs autres monuments, qui n'ont pas encore attiré l'attention des archéologues, et qu'il sera bon de citer ici.

Celui de ces monuments qui ressemble le plus au linteau de Palmyre est le

<sup>(1)</sup> C'est la théorie exposée par M. GUMONT dans ses *Études syriennes*, (p. 55-112).

<sup>(2)</sup> ROBERTALLA, *Mémoires de la faculté orien-*

*tale*, 2, 1911, p. 17. — GUMONT, *Syria*, 2, 1927, p. 163 n.

<sup>(3)</sup> *Syria*, 43, 1932, p. 89.



l'entree d'un temple de Uluze<sup>1</sup> sur les pentes de l'Heracon. On y voit d'abord un aigle tenant une couronne dans son bec et un palme dans ses serres. À l'extrémité gauche est un astre. En dessous de l'aigle est un long serpent, qui doit avoir la même signification que celui de Palmyre, bien que l'absence des six globes rende le tableau moins clair. — Un bas-relief hauranien, publié par M. Dunand<sup>2</sup>, représente un aigle éployant ses ailes pour l'Hesperos et le Phosphoros



Fig. 3. — Tableau d'un temple d'Uluze à Hauran.

porteurs de torches. Les genres d'astres que l'aigle est celui du Soleil, or l'oiseau tient dans son bec un long serpent, que je serais tenté d'expliquer comme ceux de Palmyre et de Kulte. Le long serpent n'est d'ailleurs un motif fréquent de la sculpture hauranienne. Il est probablement interpréter de même le reptile qui s'avance sous les pas du dieu cavalier sur un bas-relief de Hama<sup>3</sup>. La représentation, à cet égard, est voisine des images égyptiennes du sphinx panthos<sup>4</sup>, et je crois que le serpent fournit le meilleur des arguments en faveur du caractère solaire du cavalier. — Enfin,

<sup>1</sup> Ce monument m'a été signalé, comme tant d'autres, par l'obligeance du R. P. Monterde, ce qui m'a permis d'aller le voir et la photographier. Il est mentionné par DUNOYANOFF, *Travels in Syria and the Holy*

*Land*, p. 49.

<sup>2</sup> DUNAND, *Syria*, 7, 1926, p. 531, pl. 65.

<sup>3</sup> DUNAND, cité par VIGNAZZAGO, *Syria*, 5, 1924, p. 120 pl. XXXI.

<sup>4</sup> *Syria*, 12, 1931, p. 89.

Al Phay de Rotrou, découverte récemment à Tell Arr à quelque dix kilomètres au Nord-Est de la gare d'Akhtera, sur la frontière turque<sup>1</sup>, un groupe de basalte qu'il veut bien me permettre de publier ici (fig. 4), et qui ajoute, si je ne me trompe, un exemple à notre série. Ce groupe, qui pourrait avoir constitué un acrolère de fût<sup>2</sup>, représente un eagle sous les ailes duquel se tiennent deux



FIG. 4. — Groupe en basalte trouvé à Tell Arr : a) face ; b) profil.

figures. À droite, une femme, long-voilée, tient dans sa main droite un objet allongé, qui ne descend pas jusqu'à terre, et que l'on ne saurait mieux comparer au la facor d'un stèle, qu'à un crige. Il s'agit presque certainement d'une torche. À gauche est un homme coiffé d'un bonnet et tenant dans

<sup>1</sup> Dussaud, *Topographie historique de la Syrie*, cart. III, C 2.

<sup>2</sup> Voir par exemple, énonciation dans une note trouvée à Baalbek, et dont les architectes

allemands ont fait un acrolère (Baalbek 2, pl. 62 a.; et p. 103, note 2). Des groupes analogues ont aussi été découverts au Hauran (Dussaud, *Syrie* 7, 1936 pl. 61, n° 2).

ses nœuds un long serpent à tête plate, dont le sculpteur a figuré sans grand succès le regard. Le serpent porte en son centre dans ce groupe de symboles de Jupiter, et il sera facile de reconnaître Jupiter Caribée, à l'époque des deux grands Inca



Fig. 5. - Plafond des galeries Nord du temple de Baal Dneith de M. Cava.

noirs. Le fût, ainsi qu'on peut le constater, se distingue par le serpent qui l'entoure. Tous ces exemples paraissent bien confirmer notre explication. L'intérieur de l'œuvre et qui vient par le serpent et l'entour en vertu d'une tradition fort répandue en Syrie.

Le plafond de la niche de Baal (Fig. 6) est orné, comme le linteau, de sujets

astologiques. Au haut du schéma on peut diviser en sept sections hexagonales, dont chacune contient un buste. On place, dans les six hexagons de la périphérie, les bustes de Sol radieux, de Mars armé et casqué, de la Lune sous le croissant de Vénus voilée et le minotaure d'Saturne tenant la harpe, et de Mercure au caducée. Comme chacun de ces six dieux régit une planète, on reconnaît dans le buste du minotaure central qui se présente comme le plus ancien attribut de la Lune la septième planète, l'Uranus.

Il est notable que la Lune soit figurée sous les traits de Sétémé dans le temple même où elle est adorée sous forme d'une divinité male, conformément à la tradition des Sémites. En l'Uranus, c'est un mobile céleste, qui a guidé les prêtres sacré-pont. Il est remarquable aussi que l'Uranus figure en tête des six autres dieux planétaires, et se place à première vue, par cette place d'honneur devant revivre plutôt au Soleil que les astrologues sémites, et l'Uranus par les autres planètes, dont il est le moteur, comme par ses gardes du corps. Si on est tenté, c'est par la planète Jupiter, le vent passer pour l'astre de Bel à Palmyre, comme elle passait pour celui de Marduk à Babylone, et pour celui de Zeus ou de Jupiter dans le monde gréco-romain<sup>(1)</sup>. De là sa place d'honneur.

Au pourtour du schéma est un zodiaque qui figure par ses positions, aux bustes planétaires, les étoiles fixes, et complète ainsi le tableau du ciel. Le zodiaque ne présente de remarquable que l'usage du Scorpion, dans les places encadrées embrassées, et signe le triomphe du croissant sous l'aile d'un minotaure, devant une Balance. Or le signe de la Balance n'a été introduit dans le zodiaque traditionnel qu'au 1<sup>er</sup> siècle avant J.-C., au lieu des Pinces du Scorpion<sup>(2)</sup>. Le zodiaque de Palmyre qui remonte probablement à l'époque hellénistique,

<sup>(1)</sup> Sur Marduk et la planète Jupiter Jastrkow, *Religion Babylonica* 3, 1, p. 144 s.; Jankowsky, *Handbuch der orientalischen Geographie*, p. 176, et le passage du génie de la création (Jankowsky, *Altorientalische Texte*, p. 120) où Marduk crée les sept planètes et fixe le point d'exaltation de la même Sétémé (Jupiter). Cf. l'usage des Sémites, qui consacrent le 5<sup>e</sup> jour de la semaine à la planète Jupiter, sous le nom de Bel Es-Nadim, *Mémoires*, 4. — Sur la relation des dieux plané-

naires grecs avec ceux de Babylone: Houbert, *Uranus, Sternkunde und Sternkunde* 3, p. 18.

<sup>(2)</sup> La balance est mentionnée d'abord par Varro (*De lingua lat.*, 7, 16) dans *Sphaera*, p. 180, Gémont, *Zodiaque* (Sagittaire-Pottier), p. 100 b.; cf. Weissenborn, *Revue archéologique*, 18, 1932, p. 39 s.; Gémont, *Libra*, *Paul-Weissenborn*, p. 116 s.

<sup>(3)</sup> C'est ce qui paraît résulter des étoiles nettement au cœur, dont le résultat n'est pas encore, à vrai dire, tout à fait assuré.







que le dieu a choisie lui-même entre toutes pour son asile<sup>1</sup> et ce que racontait les Chaldeens qui sont les poètes de ce dieu. Les gens venaient aussi sans toutefois que tout descendant ne puisse croire que le dieu pancher quelquefois dans le temple et repose sur le lit, exactement comme il arrive à Thèbes d'Égypte si l'on en croit les Égyptiens. Car là aussi, une femme dort dans le temple de Zeus Thotmou. Les deux femmes ne d'ont jamais été examinées avec un miroir. De même à Patara de Lycie la prophétesse du dieu — dans le temple le lit panché, car l'usage n'est pas permanent — est enfoncée dans le temple avec le dieu pendant la nuit. Ce rapport d'Herodote est confirmé par des documents babyloniens, qui placent au sommet de la tour intérieure nommée *Shiduru* ce que les assyriologues interprètent comme le plafond le plus interne de l'habitation. La chambre à coucher = l'interieur local du sanctuaire le *Bit-ashu*, ou maison du lit<sup>2</sup> — interialement un lit pour Marduk, et les textes vont jusqu'à former les dimensions des trumeaux de ce noyau, long de neuf coudes, et large de quatre<sup>3</sup>. Herodote insiste surtout sur la destination nocturne du lit de Bel et les textes cuneiformes attestent aussi son usage dans les rites de la rogation — on ignore si les Palmyréens partageaient sur ce point l'habitude que l'historien grec railla chez les babyloniens. Mais la présence d'une table d'or près du lit du dieu montre que ceux-ci lui offraient des collations analogues à celles que suppose le *manège de table* dédié dans le temple de Palmyre.

Le rituel du lit divin n'est pas spécial aux cultes de la Babylone — on le trouve à Palmyre dans le culte très ancien d'Belshamta<sup>4</sup> — ainsi que dans certains cultes du Hauran<sup>(5)</sup> et de la Palestine<sup>(6)</sup>.

Il est bien probable que le litisterne de Bel à Palmyre fournissait aux

<sup>(1)</sup> Usener, *Babylon*, p. 176; cf. p. 177, sur le Bit-hammou.

<sup>(2)</sup> *ibid.*, p. 178.

<sup>(3)</sup> Sur les lits divins des Babyloniens, voir Sponner, *Beit. (Beiträge) für Assyriologie*, p. 22 avec une série de références.

<sup>(4)</sup> CISem., 2, 3912; à Belshamta, seigneur du monde, Agathangelos a offert cette niche et ce lit Διὶ καὶ θεῷ Βελσάμτα. *Arch. Pal.*

Αδελφός της Δεσποίνης της καρχον καὶ της ἀδελφῆς ἐκ τῶν ἀνδρῶν (août 124). Voir aussi plus loin, p. 276, la possibilité d'un tel usage dans

le culte du dieu anonyme.

<sup>(5)</sup> Dussaut, *Mission dans la Syrie moyenne*, p. 312, n° 19; Liotarsky, *Ephemeris für numismatische Epigraphik*, 2, p. 236: c'est est le lit qu'ont fait faire X. et Y.

<sup>(6)</sup> C'est du moins ce que paraît impliquer Isala, LXV, 11: vous qui avez abandonné l'autel d'Israël, montrez-moi, qu'il dressez une table à Gad et remplissez une coupe pour Meni. Cf. Liotarsky, *Études sur les religions sémitiques*, 2<sup>e</sup> éd., p. 340.

prêtres du dieu l'occasion d'un banquet car les réjouissances de cette sorte tenaient une grande place dans leurs rites comme on peut le conjecturer du fait que le grand prêtre portait parmi eux le titre de symposiarque<sup>1</sup>. Plusieurs tessères portaient la mention *Des prêtres de Bél*<sup>2</sup> et ont servi aux distributions qui marquaient une fête de thèse. Certains de ces jetons portent aussi le nom d'un particulier, ce qui il faut peut-être reconnaître le symposiarque qui faisait les frais de ces largesses. La tessère qui figure le *pal-ma* de Bél porte aussi à son revers le nom d'un particulier, Oukhmas le Barrepha qui pourrait bien être le symposiarque sous le pseudonyme auquel eut lieu l'actesme.

∴

1. *L'offrande du cuivre le jour du dîner annuaire*. — Les deux textes suivants sont gravés sur deux paries de pierre conservées à l'autre au dépôt des antiquités.

Δὲ ὑψίστου καὶ ἱεροῦ  
 τοῦ Ἀνατοῦ Νισα καὶ  
 [α]νός καὶ παύου (sic)  
 [ὅσις αὐτὸν]αυ

1. *Zeus très haut et vénérable*. — Anatos fils de Nesa, ayant prêté et ayant été craindre, a dédié (ce monument).

(1) Le symposiarque des prêtres de Bél est mentionné dans les sept textes suivants. *CISam.*, 2, 3919 (pendant la symposiarchie des prêtres de Bél; avril 417); *GASTINKAU*, *Syria* 12, 1<sup>re</sup> 31, p. 120 (ἀρχιεὺς καὶ συμποσίαρχος ἱερῶν μεγίστου θεοῦ Διὸς Βελού, août 193; *CISam.* 2, 4070 bilingue, mêmes titres, mais avec la forme συμποσίαρχος; avril 303, *Isacopolit.*, *Syria*, 7, 1936, p. 161 (pendant la symposiarchie de .., le nom du lieu n'est pas mentionné, mais il s'agit très probablement de Bél comme dans les autres textes; octobre 243). *CISam.* 2, 3942 (συμποσίαρχος τῶν τοῦ θεοῦ Διὸς ἱερῶν

ἱερῶν; avril 285); *GASTINKAU*, *Inscriptiones palmyreniennes*, n° 31 (pendant la symposiarchie de... mars 272). *Ibid.*, n° 44 (συμποσίαρχος ἱερῶν Διὸς ἱερῶν; sans date). — Malgré l'objection du R. P. LAUNAGUE (*Revue biblique*, 41, 1932, p. 471), je serais porté à conclure du texte publié par M. Ingholt que la symposiarchie était annuelle, car pourquoi, sans cela, louer au symposiarque d'avoir donné du vin vieux aux prêtres toute l'année?

(2) *LIEBOWITZ*, *Epikleria für semitische Epigraphik*, 3, p. 34, *Ibid.*, p. 156, *GASTINKAU*, *Inscriptiones palmyreniennes*, n° 105.

[Δω. 12. 770 12  
 [72 70 Σ2. 222  
 [72. 120. 222 12  
 12

4 *Zeus très-haut et secourable, Saramman fils de Juhannus action de grâces*

*Zeus très-haut et secourable* n'est autre, on le sait grâce aux textes bilingues, que le *dieu anonyme* : celui que les textes araméens de Palmyre appellent *celui dont le nom est bon pour l'éternité*. Les dédicaces faites à ce dieu sont les plus nombreuses qu'il y eût le sol de Palmyre. Sauf les dédicaces de trois autels monumentaux, érigés par la ville sur la route d'Émèse, toutes sont gravées sur de petits cippes de pierre moulures à base carrée, et dont la grande majorité se termine par une cupule très-exigüe dans laquelle on brûlait des grains d'encens.<sup>1</sup> J'ai pu m'assurer que tous les autels dédiés à d'autres dieux et retrouvés jusqu'ici sur le site de Palmyre sont des autels à surface plane, parfois divisée en compartiments, et destinée à recevoir d'autre chose que le l'encens.<sup>2</sup> La dédicace des pyrees et des cippes semble donc un rite particulier au culte du dieu anonyme.

Les ruines de Palmyre ont livré jusqu'ici cent vingt exemplaires à peu près de cet *ex voto*, et l'on peut bien évaluer à un chiffre égal le nombre de ceux qui ont dû disparaître depuis le siècle de la ville. Aucun de ces objets n'ayant été découvert en place dans un sanctuaire, on pourrait songer à voir en eux les monuments d'un culte domestique très répandu. Mais cette hypothèse ne résiste pas à l'examen. Les dédicaces contiennent toujours les noms des donateurs, ce qui n'est pas usuel dans les cultes domestiques, et elles mentionnent souvent

<sup>(1)</sup> Voir, outre l'exemplaire reproduit sur notre planche, et nos figures 6 et 7, un certain nombre de profils dessinés par le H. P. Sarracén, *ad CISEm.*, 2, 3972.

<sup>(2)</sup> Il est souvent malaisé de contrôler le fait, car les éditeurs ont généralement négligé de noter la présence ou l'absence de la cupule. J'ai fait moi-même les recherches que j'ai pu, et ne conserve de doute que pour un seul monument (*CISEm.*, 2, 3976), qui se trouve au

musée de Constantinople, et dont je n'ai pas la reproduction. Il est probablement dépourvu de cupule comme tous ceux de ses congénères qui sont dédiés à d'autres que le dieu anonyme.

<sup>(3)</sup> *CISEm.*, 2, 3989-3993, 3995-4108, Le Has et Waddington, 2571-2574, à quoi il faut ajouter quelques textes dispersés dans diverses publications, ou inédits. Cf. p. 247, note 7.

LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER, S. A.  
13, RUE JACOB, PARIS (VI<sup>e</sup>)

**VIENT DE PARAÎTRE :**

LEXIQUE  
DE LA  
TERMINOLOGIE LINGUISTIQUE

J. MAROLZEAU

Professeur à la Sorbonne  
Directeur d'études à l'École Pratique des Hautes Études

Le volume de 205 pp., pet. in-8, 1933

Pr1x 45 fr

se entendre exactement entre eux  
des sens divers, ou même opposés.  
possible en vue d'une unification.

du présent lexique.

à la fin du volume.



L'occasion de l'offrande, laquelle se trouve n'avoir jamais le rapport au culte domestique. Un pyrée porte même un règlement interdisant sa pollution<sup>1</sup>, ce qui ne se conçoit que dans un lieu public. Celui-ci paraît bien le pouvoir être qu'un sanctuaire, et cette hypothèse semble confirmée par l'uniformité singulière que présentent d'une part l'aspect des pyrées, d'autre part la redaction des formules dedicatoires : une telle unité doit être plutôt l'effet d'un soin vigilant d'un clergé que celui de l'initiative individuelle d'un aussi grand nombre de donateurs.

Mais quel sanctuaire a pu avoir besoin de cent vingt pyrées ? pour ne citer que le chiffre de ceux qui nous ont été conservés<sup>2</sup>. Comme ces monuments n'ont attiré jusqu'ici que l'attention des épigraphistes, la plupart n'ont pas été reproduits en image, et il est difficile de faire une statistique exacte de leurs formes, surtout lorsqu'elles sont dispersées dans les musées de l'Europe. Mais il en existe au moins un exemplaire dépourvu de cupule, et cet exemplaire se termine en pyramide, si bien qu'il était impossible d'y poser quoi que ce fût. Il semble donc que la conclusion de l'encens ne correspondeit qu'à un rite subsidiaire, par exemple à un rite d'inauguration, et que l'offrande du cippage lui-même constituait le rite principal. La présence des pyrées ne répond donc pas à un besoin pratique : ce sont de simples *cruciatos*, dont le nombre peut être illimité.

Il est difficile de se figurer quelle pensée particulière animait les donateurs d'objets aussi particuliers. Nous venons d'indiquer pourquoi l'offrande de l'encens sur les pyrées semblait constituer un rite subsidiaire : c'est aussi ce que porte à conclure une comparaison de ce rite avec ce qu'était l'offrande de l'encens dans les autres cultes palmyréniens. Ceux-ci n'ont laissé derrière eux aucun pyrée, mais leurs bas-reliefs nous montrent que l'encens était leur offrande la plus précieuse, expliquant que nous n'en ayons aucune trace : c'est que les receptacles de l'encens, chez les autres dieux, semblent avoir toujours été des pyrées de métal, richement ciselées et godaillonnées, dont la matière était fatalement exposée à servir quelque jour à d'autres usages. Cette dif-

<sup>1</sup> *CISem.* 2, 3998, 1050.

<sup>2</sup> Bas-relief du musée d'Oxford dédié à Shamash (*CISem.* 2, 3678, p. 21), bas-relief du musée de Damas dédié probablement à la

trinité de Bel-Syr (*CISem.* 13, 1312, p. 59, pl. LVI), bas-reliefs archaïques du temple de Bel à Hama (*Ann. Arch. Syrie* en 1900). Ajouter la fresque du trépan à Hama (*Ann. Arch. Syrie* en 1900).



férence dans le mode d'édification ne paraît superflue, et qu'au premier abord elle traduit en réalité deux conceptions distinctes de l'offrande. Le pyrée ou le cuvier du dieu anonyme est regardé comme un monument durable du sacrifice, et son poids, sa matière, sont prévus pour assurer sa permanence dans le lieu où il a été dédié. On ne voit rien de pareil dans les autres cuilles palmyreniennes, et l'on ne s'explique pas, pour éprouver le besoin de terminer le sacrifice d'une offrande aussi banale, et où il est plus que probable que le libérateur se contentait d'apporter sa part d'encens pour le brûler sur un pyrée public. Je croisrais certains très volontiers qu'il y ait eu de tels pyrées dans le temple du dieu anonyme pour servir aux offrandes occasionnelles des passants. Mais la dédicace du pyrée de pierre implique quelque chose de plus. Par son expression — je ne veux pas dire par son objet — elle rappelle un peu le rituel punique. On sait que les Carthaginois avaient coutume, après avoir offert leur prière, d'en faire brûler des branches, d'élever sur une stèle, ou sous un arbre, ou sous un obélisque, la pierre qui contenait les cendres du sacrifice. Un sanctuaire voisin de Carthage<sup>4</sup> a fourni la preuve de ce rituel en montrant par l'ordre serré de ces petits monuments, et l'on sait que lorsque la place venait à manquer dans le sanctuaire, le fait était noté sous une colonne de terre pour que l'on put recommencer, au même plus haut, une nouvelle plantation du même genre. Nos pyrées ont probablement été élevées, de leurs rangs serrés, le sanctuaire du dieu anonyme, soit qu'ils fussent eux-mêmes la matérialité du feu sacré, soit qu'ils fussent destinés à recueillir l'holocauste que mentionnent certains textes. Rien n'indique la reste que ce sacrifice ait aucun rapport avec celui des Carthaginois.

de Douai, p. 91), et la dédicace d'un pyrée du dieu anonyme (voir *Revue archéologique*, 1913, p. 128). Le bas-relief d'un collecteur d'eau sur lequel on voit un prêtre sacrifiant à Achabôl (Garnier, *Revue archéologique*, 1913, p. 128) a peut-être un caractère qui ressemble au pyrée anonyme, quel que soit le prêtre. Je serais tenté d'interpréter de même le bas-relief du musée de Damas qui figure un sacrifice à Arsoû et Anizon, et dont les figures sont frustes (Dauvergne, *Choix d'inscriptions de Palmyre*, pl. 22, n° 1). Voir aussi l'offrande d'un pyrée de bronze, probablement à Shamash (CANTIERE,

*Inventaire des inscriptions de Palmyre*, 8, 3, n° 1000, 1, p. 12). — Au reste je ne révoque nullement l'opinion précédente, mais elle empêche de croire que l'on ait pu dresser exceptionnellement un pyrée en pierre à un autre que le dieu anonyme. Cela n'est pas probable, encore que je n'en sache aucun exemple. Mais ce qui est notable c'est que le culte du dieu anonyme est le seul où une telle offrande, et le seullement religieux qu'elle suppose, sont courants.

(4) PONSARD et LANTIER, *Revue archéologique*, 47, 1913, p. 36 s.

..

4. *Le pyrée de Gidém*. — Sur la route d'Emessa à une vingtaine de kilomètres de Palmyre, au lieu dit Karass, se dressent dans la steppe trois autels monumentaux élevés en 114 par la ville au dieu anonyme<sup>(1)</sup>. Deux de ces autels sont ornés en bas-relief, sur leur face, d'un grand foudre. Mais ce que l'on n'a pas observé jusqu'ici, c'est qu'à défaut du dieu lui-même, le sculpteur a représenté la main du dieu, et que le foudre est tenu par elle. La main tenant le foudre est sculptée aussi sur un autre monument, encore inédit. C'est un petit pyrée de pierre (fig. 7), qui a été trouvé par un bedouin au village de Gidém<sup>(2)</sup>. Ses faces latérales portent chacune une inscription, l'une grecque et l'autre araméenne. Mais ces textes, que M. Cantracou publie d'autre part<sup>(3)</sup>, et qui ont été gravés en l'honneur du dieu anonyme, entre 187 et 193 après J.-C., ne sont qu'une surcharge, et remplacent un texte plus ancien, effacé pour leur faire place. C'est ce texte-là qui nous aurait renseignés sur les circonstances dans lesquelles a été sculpté le bas-relief qui orne la face antérieure de l'autel, mais ses quelques vestiges ne permettent aucune conclusion.

Le bas-relief est malhabile, et inutile, mais clair. On y distingue nettement un foudre au-dessus de quatre animaux qui ont pu être pourvu être que des chèvres. Dans l'angle supérieur droit est un disque contenu dans les branches d'un papyrus. Je ne crois pas que ce dernier symbole figure sur

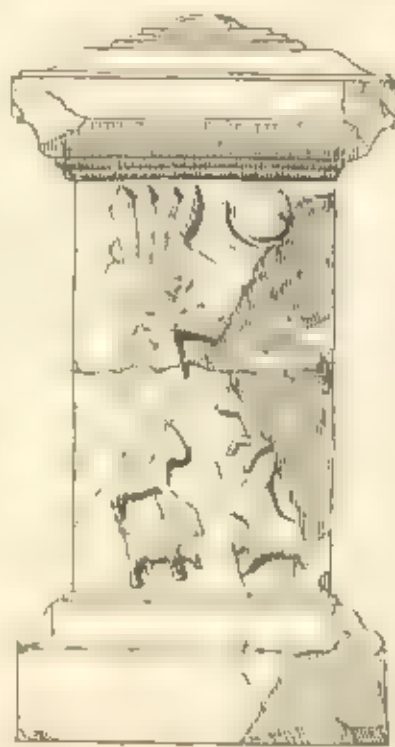


Fig. 7. — Pyrée de pierre trouvée à Gidém.

<sup>(1)</sup> Cantracou, *Chouard oue phénice Palmyre*, p. 77, pl. 22; *GISem.*, 2, 3914.

<sup>(2)</sup> Gidém est situé presque exactement au Nord de Palmyre, à quelque 55 km. de celle-ci.

sur la post. qui se charge le Soudan vers Alep par Abou-Fayat et Iarjé.

<sup>(3)</sup> *Syria*, 14, 1933, p. 186 a.

aucun bas-relief palmyrénien, mais il est fréquent sur les tessères<sup>1</sup>, ou il ne paraît constituer l'attribut particulier d'aucun dieu. On l'interpréterait aisément sur notre pyrée comme figurant le Soleil et la Lune, que gouverne le dieu suprême, mais il est plus sûr jusqu'à nouvel ordre de ne lui donner au une signification plus précise que celle qu'il a ailleurs en Syrie<sup>2</sup>, celle d'un attribut de divinité sans qualité spéciale.

Quant à l'ensemble de la scène figurée sur l'autel, son interprétation n'est pas évidente. Je pense d'abord qu'elle rappelle moralement la chute de la foudre sur un tronc, et que l'autel avait été érigé comme une offrande propitiatoire. Ce que j'ai pu observer en Palmyrène au début de 1932 et de 1933 m'incline aujourd'hui vers une exégèse opposée. Le tonnerre, bon d'être un agent de destruction, doit être ici le précurseur de l'orage bienfaisant, qui a procuré aux moutons et aux chèvres la pâture qu'une sécheresse prolongée avait empêchée de pousser. En 1932 (pas de nouveau en 1933) les pluies ayant tardé, les terres jusque et y compris Palmyre à l'Euphrate restèrent sèches. Les troupeaux, qui avaient brouté les derniers brins d'herbe dans les dépressions des *ouadi*, moururent en grande partie, et l'on pouvait voir çà et là sur le sol de la steppe, entourés d'une multitude d'oiseaux de proie, les groupes qui comprenaient parfois plus d'une centaine de cadavres. La catastrophe prit de telles proportions que certains propriétaires, qui le pouvaient, transportèrent leurs troupeaux par caravans vers les régions moins éprouvées de l'Ouest. Naturellement, les malheureux habitants ne se firent pas faute d'organiser des supplications. Il paraît probable qu'une circonstance analogue a fait desher notre petit autel au maître des orages en le priant d'être reconnaissant. Les catastrophes du genre de celles que nous venons de décrire et toujours été fréquentes en Syrie. On sait comment S. Porphyre de Gaza<sup>3</sup> en eutria une par ses

<sup>1</sup> Par exemple DELAPORTE, *Catalogue des cylindres orientaux du musée du Louvre*, A 1476; LEONHARDT, *Ephemeris für semitische Epigraphik*, 3, pl. 3, n° 3; pl. 12, n° 8. — M. THOMAS a publié récemment (BAU, KONTOWITZ, HALLINGER, *Excavations at Larnak-Europos, Third Season*, p. 68 s. et pl. 49, n° 1) un bas-relief qui représente une enseigne de victor en forme d'un croissant dont les branches renferment un petit disque. Ce monument a

été trouvé en place, dressé dans le sanctuaire des dieux de Hiérapolis (PILLET, *ibid.*, p. 10), ce qui est fatal à l'hypothèse de l'éditeur, d'après qui il s'agirait d'une offrande chrétienne. L'enseigne en question est presque certainement celle de Hadad.

<sup>2</sup> Voir sur ce point les conclusions très prudentes et raisonnables du R. P. BONNIVILLE, *Mélanges de la faculté orientale*, 5, 1911, p. 637.

<sup>3</sup> MARC. DIACON, *Vita Porphyrii*, 19 s.

prières, et il s'est efforcé de multiplier les exemples d'une intervention de la religion dans ces matières.

Si cette explication est correcte, elle jette sur la nature du dieu anonyme un jour intéressant. Une tendance naturelle porterait une voir en Palmyre que la ville du désert, dont la seule occupation aurait consisté au commerce et aux caravanes. En réalité, Palmyre est au milieu d'une oasis qui était plus considérable autrefois qu'aujourd'hui et cette oasis n'est pas au milieu d'un désert, mais d'une steppe, qui se laisse cultiver si elle est irriguée et qui produit malgré tout avec les quelques ongles qu'elle reçoit en hiver une pâture suffisante pour le bétail et les troupeaux de moutons et de chèvres. De plus — et c'est ce qui est le plus remarquable — elle ne gêne et ne permet l'étude détaillée — certains points de sa contrée à peu près stérile qui s'étend à l'ouest de Palmyre avec ses clochers et ses tours dans l'antiquité et des systèmes de barrage établis jusqu'ous la civilisation arabe, les forêts hivernaux en vue d'une irrigation prolongée. Il y avait donc dans le pays, et abntour de la ville même, une population de cultivateurs et de petits éleveurs, moins considérable que celle des marchands et des caravaniers, mais qui avait son importance et sur laquelle reposait notamment en grande partie la charge de nourrir la ville. Le principal souci de ces gens, comme de nos jours celui des bergers et les producteurs de Palmyre, devaient être l'attente de la pluie toujours rare et dont le retard pouvait les ruiner complètement. Comme le culte de la foudre ne présente pas d'intérêt pour le commerce des caravanes, c'est probablement à cette partie importante de la population qu'il faut attribuer l'origine du culte agraire qu'est celui du dieu anonyme<sup>(2)</sup>.

Le Pyramide au lieu de ses mesures actuelles. Au nombre des monuments de toute provenance qui furent recueillis et demeurèrent les maisons arabes dans l'enceinte de la ville, on trouve la figure d'un petit pyramide de pierre calcaire,

(2) Je dois la connaissance de ce fait au R. P. Poldubski, qui doit publier prochainement les documents qu'il a recueillis.

(3) Voir plus haut, p. 24. 267, ce qui a été dit de Basileus à cet égard.

que reproduit notre figure 8, et sur la face duquel est grave le texte suivant

ΕΥΧΕΤΑΙ ΜΑΧΩΝ ΒΑΡΕΑ ΤΩ ΜΑΧΩΝ ΠΑΤΕΡΙ ΜΕΤΕΧΩΝ ΓΕΝΩ.

*Action de grâces de Metchos fils de Hareos fils de Mithchos au lieu au seul, mis-  
ricordieux.*

La traduction que je donne de ce petit texte n'est pas absolument indiscutable, et j'en ai conscience <sup>1</sup>. On peut songer à donner aux εὐχεται, et γενω, un sens relatif qui exclurait toute profession de hémichéisme. Les exemples les plus notables de cette acception se trouvent dans certaines formules d'acclamation. Lucien, décrivant la réception de Peregrinus par les gens de Parium, s'exprime ainsi <sup>2</sup> : ἀν' ἁπασιν εὐχαι εἶναι καὶ τῶν καὶ τῶν καὶ τῶν ἀπὸ ἀμερὸς φιλοσοφίᾳ μονικῇ, c'est-à-dire philosophie sans pareil, philosophie entre tous. Des formules analogues ont souvent été adressées à des divinités. Il est vrai que ces acclamations religieuses remontent toutes à l'époque du syncrétisme, si non qu'il est impossible l'affirmer, pour aucune d'entre elles, qu'une certaine notion de l'unité divine ne s'y mêle pas, la simple intention d'exalter les mérites exceptionnels du dieu. Cette notion s'y mêle visiblement dans plusieurs textes chrétiens, et l'on sera toujours libre de l'y chercher dans ceux où la lecture est permise, comme aussi dans les textes juifs et païens. Il n'en reste pas moins que l'usage profane de cette forme particulière d'acclamation a précédé incontestablement son usage religieux <sup>3</sup>, de sorte que celui-ci a dû commencer

<sup>1</sup> La même difficulté se trouve lorsque l'on veut traduire l'acclamation εὐχαι, et les acclamations analogues. M. PETERSON ne l'a presque jamais traduite dans son livre, dont elle a fourni le titre. On y lit (p. 134), à propos de l'expression liturgique εἰς αἰῶνα, εἰς αἰῶνα, *Einzig heilig, einzig Herr, wenn die Übersetzung: Er allein ist heilig, etc., zu gewagt erscheinen sollte.* »

<sup>2</sup> LUCIEN, de morte Peregr., 48. — Sur le double sens du mot εἰς dans les acclamations voir LE BLANT, 150 inscriptions de pierres gravées (Mémoires de l'Académie des Inscriptions, 38, 1898, 1), p. 81 s. ; WILHELM, Neue Urkunden zur Syriaca Religion, p. 37 s. Plus

récemment, des inscriptions on se rencontre la formule εὐχαι, qui ont été réunies et discutées par M. PETERSON, l. c. 810, n° 56 du Catalogue. 1126. Les travaux de ces dernières années permettraient déjà d'ajouter à ce recueil un petit supplément. Il existe à Palmyre un des textes en question : PETERSON, n° 68 (C. XI, 1126), Inventaire des inscriptions de Palmyre, p. 40.

<sup>3</sup> Les plus anciens textes chrétiens datés où apparaisse la formule εἰς αἰῶνα appartiennent au IV<sup>e</sup> siècle (PETERSON, l. c. 810, p. 304). Quant à la formule εἰς τὰς ἀρχαίας, elle apparaît presque uniquement sur des pierres gravées d'une espèce très tardive, dont aucune, je

tout au moins par avoir le même sens, ou l'idée d'une unité formelle n'a aucune part. Il ne paraît donc pas absolument impossible de traduire la *d di-*

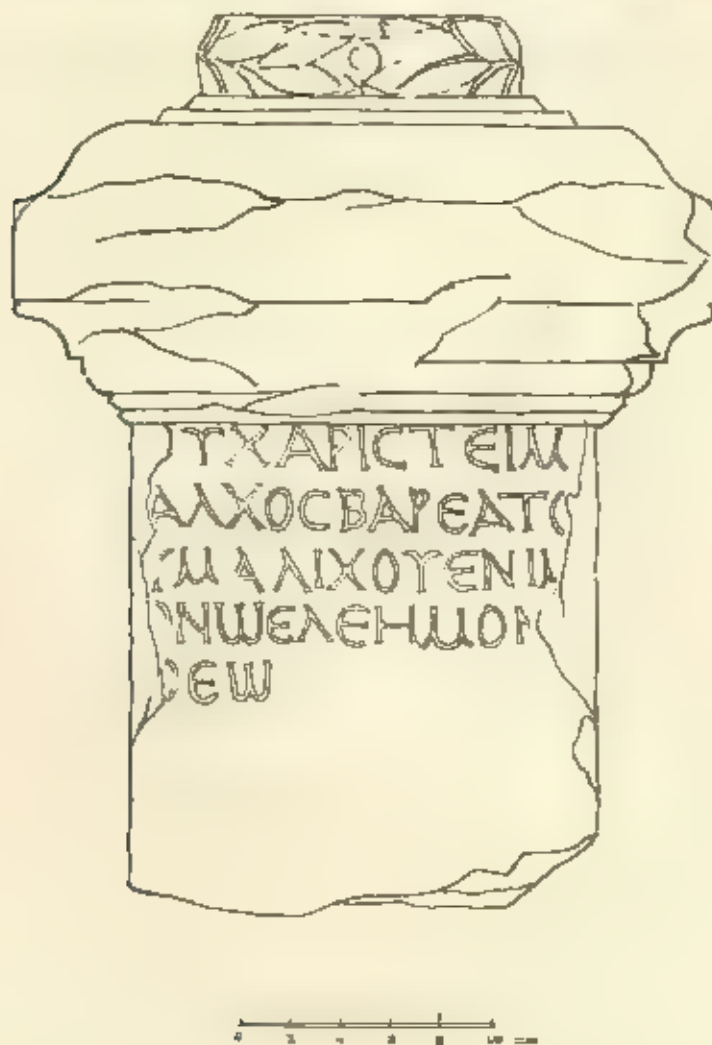


FIG. 8. — Pyrée dédié par Melchior au dieu un, seul, miséricordieux

penso, ne peut être considérée comme antérieure au II<sup>e</sup> siècle (sinon au III<sup>e</sup>) ; peut-être trouve-t-on un vague reflet d'une telle acclamation dans un passage d'Amisipha (Scrip., § 20 s. Keil, cité par Wesselingh, *Neue Urkunden zur Harari-Religion*, p. 26 s.). Au con-

traire l'usage profane du mot *αἷ*, qui atteste le passage de Lucien cité plus haut à ses antécédents chez les Latins MARTIAL. *Epig.* 15 *Hermes omnia solus et ter unus* CATULL. 29 14 : *imperator unice* ; et PATERSON, *Elz. Græc.*, p. 271, note 2.





monument chrétien ne rappelle même de loin notre pyrée, et ce fut mesurer la probabilité qu'il y avait à reconnaître en Malchos un chrétien. Il semble donc que notre choix ne puisse heurter vraisemblablement qu'autre l'idée d'une offrande juive et celle d'une offrande païenne.

Il y a beaucoup à lire et à fixer de la première, qui permettrait de donner aux épithètes d'un dieu une plus forte acception, et expliquerait le nom du dieu. En outre, plus d'un passage biblique<sup>1</sup> donne à l'idée d'un dieu de miséricorde, que porte le nom de Malchos. Le texte de la dedication paraît donc en lui-même très favorable à cette hypothèse. En revanche, on n'hésite pas sans restrictions l'idée qu'un Juif ait offert la ~~pyrée~~ d'un pyrée. L'abolition de l'Écriture, aux yeux d'un observateur de la loi, ne pouvait s'y faire qu'à Jérusalem, ou dans le seul temple, et même après la destruction de cet unique lieu de culte, les Juifs de la dispersion continuèrent, lorsqu'ils restèrent fidèles à la règle, à avoir par des lieux de culte et de prière, sans autels, l'autel sans sacrifices<sup>2</sup>. Si Malchos est le dieu sans pyrée à l'idée, il est donc un Juif sépharadite, attaché à certaines pratiques idolâtres. On sait qu'il y en avait. Mais cette hypothèse même se laisse peut-être présumer, puisque nous savons maintenant que les Palmyréniens réservaient l'offrande d'un pyrée le père au culte du dieu anonyme. Les pratiques idolâtres de Malchos — à supposer qu'il l'ait été lui-même — lui ont donc sans doute été inspirées par l'exemple des Juifs de ce dieu. De même que l'on voit notamment les communautés juives de la Cappadoce corrompre le culte de leurs divinités par certains usages perses<sup>3</sup>, de même un Juif de Palmyre a pu se laisser attirer par les rites qu'il devait accomplir pour le dieu anonyme, dont la nature était particulièrement apte à se confondre avec celle de l'idée. Cette hypothèse n'a rien en soi que de plausible, mais elle se fonde sur la légende de Malchos. Les noms de Malchos et de Malchos ont été portés assurément par des Juifs de marque, mais ces Juifs portaient des noms arabes, qui, à Palmyre, font partie de la meilleure et de la plus courante onomastique

<sup>1</sup> Par exemple Exod., XXXIV, 6 *supra*; 4 Rois 17, 34; 18, 31; 23, 24; 24, 3; 25, 17; 26, 10; 27, 12; 28, 18; 29, 1; 30, 1; 31, 1; 32, 1; 33, 1; 34, 1; 35, 1; 36, 1; 37, 1; 38, 1; 39, 1; 40, 1; 41, 1; 42, 1; 43, 1; 44, 1; 45, 1; 46, 1; 47, 1; 48, 1; 49, 1; 50, 1; 51, 1; 52, 1; 53, 1; 54, 1; 55, 1; 56, 1; 57, 1; 58, 1; 59, 1; 60, 1; 61, 1; 62, 1; 63, 1; 64, 1; 65, 1; 66, 1; 67, 1; 68, 1; 69, 1; 70, 1; 71, 1; 72, 1; 73, 1; 74, 1; 75, 1; 76, 1; 77, 1; 78, 1; 79, 1; 80, 1; 81, 1; 82, 1; 83, 1; 84, 1; 85, 1; 86, 1; 87, 1; 88, 1; 89, 1; 90, 1; 91, 1; 92, 1; 93, 1; 94, 1; 95, 1; 96, 1; 97, 1; 98, 1; 99, 1; 100, 1.

<sup>2</sup> Sur ces faits, voir LOISEL, *Essai historique sur le sacrifice*, p. 519 et. SCHLATTER, *Ge-*

*schichte Israels*, p. 344 et.

<sup>3</sup> SCHÖNBACH, *Sitzungsberichte der preussischen Akad.*, 43, 1897, p. 210 et.; COMONT, *Hypostatos* (Supplément à la Revue de l'Instruction publique en Belgique); Id., *Hypostatos* (Paul Weyrich).



pant avec cette tradition, a évidemment tenu à marquer une pensée qui n'était pas celle de tout le monde, et il a chassé de son *ex voto* la dernière trace de phraseologie païenne. Un tel soin n'est pas ne des tentatives propres du culte du dieu anonyme, culte puëu que nous avons vu s'assimiler au culte d'autres dieux, et qui ne levait pas repugner au culte de Zeus, surtout si ce nom, comme on le dit volontiers, était vide de sens. On peut supposer que Malchos était un philosophe qui aura cherché dans le plus pure des cultes de Palmyre un terrain où sa doctrine paraissait se concilier avec la tradition de ses pères. Mais cette hypothèse, contre laquelle il n'est peut-être pas facile d'invoquer un argument positif, paraît moins bonne avec que celle qui verrait en Malchos un adorateur d'un dieu anonyme fortement influencé par le judaïsme. La proclamation de l'unité de Dieu et de sa miséricorde, de même que la poursuite et l'élimination des termes paëns, s'expliqueraient aisément de la sorte, et nous nous résoudrions à autant plus volontiers à le croire que des traces prodigieuses d'influence juive ont déjà été signalés depuis longtemps : on l'a vu plus haut, dans le culte du dieu anonyme. Il est donc assez plausible que le pyrée de Malchos nous montre l'effet dernier de cette contamination, qui aura décidé le donateur à franchir la dernière étape qui le séparait encore du monothéisme absolu.

..

6. *Débris de rituels*. — On a vu plus haut qu'un rite fréquent dans le culte du dieu anonyme consistait à offrir un cippus ou un pyrée de pierre en guise de memorial. Peut-être le dieu recevait-il aussi, comme Bel et Baalshamin, l'hommage du lectisternie. C'est du moins ce que je serais porté à conclure du bas-relief mutilé qui décore le troisième autel de Karassit (fig. 9.), et qui n'a pas encore été interprété<sup>(1)</sup>. L'examen du monument lui-même m'a convaincu que le bas-relief figure un siège, dont les pieds seuls subsistent : ce doit être la *antrône* analogue à celui que figure la tessère de Bel.

Il existe au dépôt des antiquités, à Palmyre, deux fragments de calcaire,

(1) CHANOT, *Choix d'inscriptions de Palmyre*, pl. 23, n° 7.



L'holocauste est mentionné dans un second texte <sup>(1)</sup>, qui mérite de retenir notre attention. Fort mutilé lui aussi, il est gravé sur l'architrave d'une stèle



Fig. 10. — Fragment de stèle avec vestiges d'une loi sacrée, et représentation d'un taureau sacré

dont la forme est celle d'un édicule corinthien (fig. 10), et sa teneur est la suivante :

- CTI	K - TIA - - ΩΝ	- - - - -
EICT	καρπία ·· ΩΝΚΑΙ - ΙΩΝΟΥCC	- Ε - -
[ἀλέ]ε[α]υτ[ο]υ θ[εο]υ κατ' ἐνός τῆς αἰῶνος ἡμετέρας διαμετα		· ε[τους]
vacat	δοῦ' ἀπὸς Θεοῦ, =	α α α

Il paraît bien s'agir d'une fondation ou d'une loi sacrée, promulguée le 6 avril 161 et qui avait pour objet de prescrire un sacrifice holocauste chaque année au Bon Jour pour toujours. Ici encore, le rite semble être prescrit à l'occa-

(1) ΣΑΥΤΗΚΑΝ, *Inscriptions de Palmyre*, 6, 13. — La lecture que je donne ici est plus sûre que celle que j'avais donnée en son temps à M. Cantinneau, mais tous mes efforts n'ont pu l'améliorer : ils m'ont confirmé dans l'idée qu'il n'est pas question de res-

tituer au début une dédicace à Zeus très-haut, et montré que la lecture même de la ligne 3, telle que j'avais pu pouvoir l'établir d'après un estampage, était aventurée. En revanche, ma restitution de la ligne 3 est certaine.





observant que le temps d'Anou et d'Ymoun à Ourank a été, sinon de la fête, du moins fondé sur l'essence de la fête de Nisan, qui tombait le 2<sup>e</sup> jour en 182 avant J. C.<sup>6</sup> Il faut que la grande fête de Bel était antérieure à la fête de Nisan. On n'a pu seulement dire l'encaustique de cette fête avait une origine babylonienne, car il s'agit simplement d'une fête païenne, d'un spectacle qui eut lieu en Syrie qu'en Chaldée. C'est ainsi que la principale fête du sanctuaire de Héraclée avait lieu dans cette saison<sup>7</sup>, et que le mois de Nisan était encore chez les Sabéens le plus saint de l'année<sup>8</sup>.

Cette dernière remarque doit nous mettre en garde contre une attribution trop rapide de notre texte au culte de Bel, et cette attribution se trouve justement exclue par un autre détail du moment où entre les corniches des pilastres de la salle est suspendue une guirlande ornementée d'un foudre ailé. Comme cet emblème se rencontre on l'a vu au culte de Bel, mais qu'il est caractéristique des cultes de Baalsham et du dieu anasyrien, c'est probablement à l'un de ces deux dieux qu'il faut attribuer notre texte.

7. *Pape adieu dieu anasyrien et ses deux fêtes saintes*. — Un fragment de pierre conservé à Palmyre au Japon, les inscriptions porte le texte suivant :

Δ	α	δ	ι	ου	α	ν	α	σ	υ	ρ	ι	ου
α	ν	α	σ	υ	ρ	ι	ου					
Μ	Ο	Υ	Θ	Ε		-	-					
Ο	Υ	Κ	Α	Ι	Α	-	-	-	-	-	-	
Ο	Α	Ι	Μ	Α	Η	-				[	α	ν
δ	ι	ε	ρ	α	ν	-						
α	ν	α	σ	υ	ρ							
α	ν	α	σ	υ	ρ							

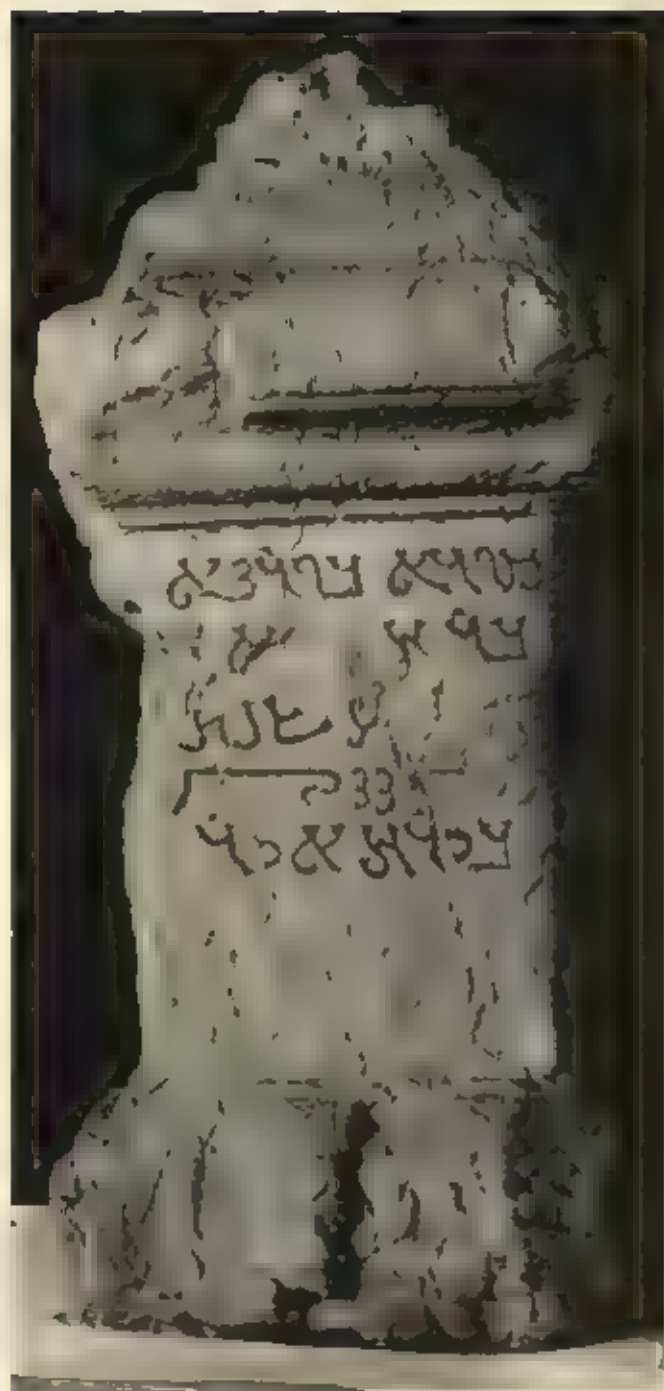
<sup>6</sup> Jordan, *Druck Works*, p. 41.

<sup>7</sup> Lucian, *Dei Syri*, 49 : fête de la pyre, avec holocaustes vivants.

<sup>8</sup> Les Sabéens célébraient pendant les trois premiers jours de Nisan des sacrifices dont les victimes étaient brûlées vives. Les al-Nabaw, *Mémoires*, 5, § 1, Le wolowski, *Des Sabéens*

2, p. 186). La Pâque des Hébreux est elle aussi une fête de printemps, et la fête des Arabes au mois de Redj, qui concorde avec celle de Nisan. Lucian, *Études sur les religions sémitiques*, p. 298 s.). Précisément aussi faut-il citer le rituel égyptien de l'holocauste d'un mouton à Apérouthé, le 1<sup>er</sup> avril dont l'ana-





AUTEL PALMYRÉNIEN AU DIEU ANONYME



nité cosmique est flanquée de deux génies de cette espèce. Le culte dolichomène en fournit un bon exemple. Jupiter y est accompagné de deux démons malhistogues l'un de l'autre, les *Ectastores*<sup>1</sup>. Ceux-ci sont peut-être un héritage de l'latino-religion indo-européenne ou bien venant au couple de dieux-jumeaux, mais la symbolique de l'époque romaine vivait probablement en eux, comme on sait qu'elle le vivait dans les Dioscures attachés à Athéna<sup>2</sup>, la personnalité de ces deux héros célestes. Une compagnie de ce genre ne serait pas déplacée pour un Zeus très-haut comme le dieu archaïque, et bien que je n'ose entrer dans le détail d'une telle hypothèse, je serais porté à considérer de préférence sous ce jour la nature des *teut. fideles sancti*. Et il n'est pas impossible que les deux génies eussent été sur une bessure bien connue, velus à la perse et porteurs l'un d'une torche levée, l'autre d'une torche abaissée, soit et justement des acolytes cosmiques attachés à Bel ou Baalshamin ou au dieu anonyme<sup>3</sup>.

8. *Autel figurant le dieu omme et ses deux parches* — L'autel que représente votre planche XXXI n'est pas un dit — mais les photographies qui en ont été prises étaient destinées aux épigraphistes et faisaient par le cas du bas-relief qui offre une face du monument de Louis XI. Schneider, conservateur adjoint du musée national de Saint Germain les deux vues excellentes que l'on trouvera ci-joints, s'en sont bien rendus compte. Le monument est conservé à la bibliothèque de Strasbourg, avec les autres objets qui proviennent, comme lui, de la collection du regretté Euting.

La dedication au réalisateur Lucien et l'âge de 230 est barrés. Elle s'adresse, comme tout Lucien au directeur anonyme. Mais le bas relief qui l'accompagne est

les Dieux sculptés sur le temple d'Ira à  
Pithou. De même, les Dieux de la région  
du sud sont principalement des Dieux agricoles.  
Ils, c'est-à-dire les Galates.

Religions orientales, p. 110. *Études syriennes*,  
1933, p. 170.

[illegible]

Vous trouverez ci-jointes n° 1 et  
2. M. THOMAS de Lamoignon, à la Cour de  
Nancy, n° 38 Cl. BREVETTES, American  
Patent Office, n° 100 p. 64 ident  
l'exégèse est peu probable.

<sup>4</sup> L'annuaire de la préfecture de l'Indre-et-Loire  
pl. XVIII n° 65 m. 2 et pl. XVII.



tout à fait unique en son genre. On y voit le dieu dieux revêtu d'un ample manteau et coiffé de la tiare plate qui caractérise les peuples palmyréniens, dans l'attitude de la prière. debout il tient ses coudes collés au corps et étend les avant-bras en présentant ses mains grandes ouvertes. Au-dessus de lui planent trois bustes divins. Celui du milieu est barbu et son manteau couvre son épaule gauche pour passer sous l'aisselle droite. Le sien qui laisse visible la moitié de la poitrine du dieu. Cet être autrement gracieux forme un contraste avec celui des deux. Leur places à droite et à gauche. Ceux-ci sont identiques entre eux, mais les numéros d'un même côté sont de la cuirasse qui couvre en partie le *paludamentum* agrafé sur l'épaule droite.

Il faut évidemment reconnaître au centre du groupe dans ce Jupiter barbu, le dieu auquel est dédié le temple. Le dieu anonyme que les hellènes grecs appellent Zeus Très-Haut. Quant à ses deux parents idéologiques, on pourrait songer à les identifier avec les deux grands saints qui honorent certaines des traces au lieu anonyme. Nous indiquons d'ailleurs pourquoi à voir Aglaïa et Malakbel. Le Dieu et le Saint qui n'est autre de l'essence même du même dieu. L'absence du croissant aux épaules de l'un d'eux nous empêchera, sans doute, d'être trop catégorique dans cette identification, mais elle peut provenir d'une négligence du tailleur de pierres. Il faut se demander que d'autres trouvailles prouvent au jour se cette triade fait l'attribution venant des Palmyréniens.

ELIAS SEIDEL

Bejrout, 1933.

Le dieu anonyme rappelle la représentation des divinités égyptiennes, particulièrement les pyrrés du dieu anonyme (voir les planches du *Choix d'inscriptions de Palmyre* de M. Guano), un pyrré, encore inscrite porte même une

légende égyptienne. Pour une étude de ces divinités, voir le livre de M. Guano.

¶ Voir plus haut, p. 270 s.

¶ Voir plus haut, p. 251.

# LES FORMES ANCIENNES DU CHAPITEAU CORINTHIEN EN SYRIE, EN PALESTINE ET EN ARABIE

PAR

DANIEL SCHLIMBERGER

Introduction. — I. Les chapiteaux corinthiens en Syrie. — II. Les formes antiques du chapiteau corinthien en Syrie. A. Les chapiteaux du sanctuaire de Léd à Palmyre. B. Les chapiteaux des temples de Syriani d'Amicheh, de Palmyre et de Kist et ceux des sanctuaires de Jupiter à Baalbek, et enfin quatre restaurations d'après le modèle des chapiteaux A et B. III. Les formes latines. Les chapiteaux corinthiens du sanctuaire de Léd à Palmyre. Les chapiteaux corinthiens du sanctuaire de Jupiter à Baalbek, des formes canoniques en Syrie.

Le style des monuments classiques de la Syrie et des contrées par la pros-  
tologie au Sud a fourni des matériaux aux voyageurs et aux archéologues

1. Les observations suivantes des géomètres  
de l'expédition française de 1890-1891.

A. A. E. S. American Archaeological Expedition  
to Syria in 1890-1891. New-York, 4 v.,  
1903-1913.

Baalbek. Baalbek, Ergebnisse der Ausgrabun-  
gen u. Untersuchungen, 1894-1903, heraus-  
gegeben von Th. Wiegand, 3 vol., Berlin-  
Leipzig, 1921.

C. I. S. : Corpus Inscriptionum Semiticarum.  
P. A. E. S. : Syria, Publications of the Prin-  
ceton University Archaeological Expedition to  
Syria, 1904-1905. Leipzig, 6 vol., 1906-1930.

Palmyra. Palmyra, Ergebnisse der Expedi-  
tionen von 1902 u. 1917, herausgegeben von  
Th. Wiegand, Berlin, 2 vol., 1932.

Petra. Wissenschaftliche Veröffentlichungen  
des deutsch-türkischen Denkmalschutzkom-  
mandos, herausgegeben von Th. Wiegand,  
Heft 3, Petra, Berlin-Leipzig, 1921.

Baalbek. A. R. A. Z. W. I. Baalbek, Les  
chapiteaux corinthiens de Baalbek.  
Mémoires de l'Institut de la Sorbonne  
1911, Paris, 1912.

Hoxce. M. d'Alex. : K. Hoxcewskij, Descrip-  
tion des chapiteaux corinthiens et autres  
du musée d'Alexandrie, ibid. XVI, Paris,  
1927.

Hoxce. Rom. Kap. K. Hoxcewskij, Römische  
Kapitelle mit pflanzlichen Voluten, das  
Jahrbuch des deutschen archäologischen  
Instituts 1931.

Hoxce. Rome. K. Hoxcewskij, Kapitelle des  
Jahrbuch des deutschen archäologischen  
Instituts 1932.

W. 1. 14. E. Wiegand, Die römische  
Kapitelle von ihrer Entstehung u.  
Differenzierung, ibid. 1914.

Wieg. 24. E. Wiegand, Baalbek, Datierung  
u. kunsthistorische Stellung seiner Bau-  
werke, das Jahrbuch für Kunstwissenschaft  
1924.

la matière d'observations nombreuses<sup>1</sup>. Cependant il n'est guère qu'un savant qui ait cherché — dans trois études consacrées principalement à des analyses attentives — la décoration sculptée des monuments de l'époque romaine — à définir les caractéristiques générales de ce style.

Dans ces études une grande place revêt, comme il est naturel, cette forme importante de l'ornement architectural qui est le chapiteau corinthien. L'histoire de cette forme — telle qu'on nous la retrace<sup>2</sup>, paraît assez bien assurée pour le second siècle de notre ère<sup>3</sup>. De l'avis de M. Weigand lui-même<sup>4</sup>, elle est plus incertaine dans le premier siècle. Quant au chapiteau des temps hellénistiques, il est très mal connu — des observations sur le détail des formes n'existent que pour certains chapiteaux de Pétra — hellénistiques par le style, sinon sûrement par l'âge, et dans quelque mesure pour le chapiteau dit « nabatéen »<sup>5</sup> — seule une précaution remarquable en passant par M. Weigand nous révèle au particulier, à vrai dire fondamentale, des chapiteaux de cette période<sup>6</sup>.

<sup>1</sup> En particulier A. A. E. S. II chap. III et A. A. E. S. II, Ronce, Haine, S. II Monum. *Hellenistic Architecture in Syria*, Princeton, 1917. *Petra, Basilek*.

<sup>2</sup> E. Weigand dans W. 14, Wmo. 14, et *Palmyra*, ch. xvi.

<sup>3</sup> Wmo. 14, p. 43-46, 52-63, 68-69, 88-89; Wmo. 24, p. 80-83, 88-91, 94-97.

<sup>4</sup> Elle ne l'est pas si bien que M. Weigand n'en attribue au « début de l'époque impériale » un temple de Palmyre, qui pour tant, comme nous espérons le montrer ci-dessous p. 297 note 7, appartient incontestablement à ce siècle.

<sup>5</sup> Wmo. 24, p. 94 : « während das erste Jahrhundert, das die volle Form (des kor. Kapitells) schafft, nicht ganz eindeutig ist, » et *Palmyra*, p. 156 : « Da die stlgeschichtliche Entwicklung der syrischen Architektur im Verlauf des ersten nachchristlichen Jahrhunderts wegen des Fehlens genau datierter Denkmäler noch durchaus ungeklärt ist, etc. ».

<sup>6</sup> Ronce, Haine.

Ci-dessous, p. 288, note 10.

<sup>7</sup> Cette incertitude croissante à mesure

qu'on remonte dans le temps n'est que le reflet d'une pauvreté croissante à mal de notre documentation. C'est un fait que les ruines gréco-romaines de la Syrie et de la Palestine, sinon de l'Arabie, appartenant dans leur très grande majorité à l'époque qui s'étend de l'âge des Flaviens à celui de Dioclétien. Il en est ainsi de presque tous les édifices que datent des inscriptions ; cf. par exemple (P. A. E. S. II B. p. 347), l'index des monuments datés relevés par l'expédition de Princeton (des sept inscriptions antérieures au second siècle citées dans cet index, quatre seulement, celles des temples de Si<sup>1</sup> et de Mouchannaf, celle de la Kalybé d'El-Balyât, et celle de Samama, qui a trait non point à un « temple » mais à la construction d'une « partie du sanctuaire », se rapportent sûrement à des « édifices »). Les monuments non datés sont eux aussi — si l'on en croit les indications de leur style, que grâce aux travaux de M. Weigand l'on commence à être en mesure d'apprécier — presque tous postérieurs à la période julio-chrétienne. Nous ne saurions citer de monuments corinthiens datés de l'époque hel-

Cette remarque est la suivante : ces chapiteaux, à en juger par les exemples que nous fournit l'archéologie orientale et occidentale, les bases la Syrie du Sud et dans l'Arabie, sont pas des chapiteaux du type dit « normal ».

Examinons en effet les nombreux chapiteaux de ces pays qui peuvent avec une certaine certitude se dire de témoignage étrusque, ils sont par le style très attachés à ce type, le même que nous voyons, à une longue histoire de chapiteaux normaux de l'Europe, mais sans se reconnaître l'option des chapiteaux normaux.

Ainsi donc un certain nombre de types de chapiteaux conduisent à ces conclusions par rapport à la tradition qui conduit Vitruve vers le début du règne d'Auguste et jusqu'à des époques si bien exposées et employées dans

l'architecture au début de l'époque romaine, et subsistant encore aujourd'hui, que en trois endroits, tous trois excellents par rapport à la Syrie du Nord et à la Phénicie, foyers de la vie urbaine et de la civilisation : 1° à Médine-Saleh, dans l'extrême Sud du royaume assyrien, une série de tombeaux (cf. *Excavations at Medinet Sali, Mission arch. en Arabie* I, p. 307, p. 402, p. 500); 2° à Si, dans le Nord du même royaume, des parties du temple de Belshamin (cf. *P. A. E. S. D. A.* I, p. 374); 3° à Palmyre, le temple de Bél et de Sévastos (p. 291). A ces monuments l'on en peut ajouter quelques autres, non datés, mais qui leur style place sans aucun doute dans la période considérée. Ce sont, dans l'ordre vraisemblable de leur chronologie : 1° le château d'Arak el-Emir (cf. *P. A. E. S. D. A.* I); 2° le temple de Soueida (cf. *A. A. E. S. D.* I, p. 327); 3° presque tous les édifices et tombeaux de Pétra et de Petra; 4° Le grand temple de Baalbek dans certaines de ses parties (cf. *Waco*, 14, p. 43, *Waco*, 24, p. 88); 5° un édifice des environs de cette ville (cf. *Baalbek* I, p. 26-27, *Waco*, 24, p. 178).

Sur la répartition des chapiteaux corinthiens en deux familles, l'une dont l'ordonnance générale est conforme à la description que Vitruve donne de cette forme, l'autre qui comprend toutes les variétés de chapiteaux

non conformes à cette description, cf. *Dauvergne, Hellenica Italica in Latium* II, p. 159-162, *Waco* 14, p. 42-43. Bibliogr. dans *Revue*, *Variancia* p. 113, note 1. Rappelons brièvement la caractéristique essentielle du chapiteau normal : au-dessus de la corbeille d'ovules surgissent, de huit « calices » d'acanthies portées sur une tige, huit paires de « crochets » — soit huit crochets d'angle et huit crochets médians — qui supportent l'abaque. Pour éviter toute erreur dans les mots, soulignons tel que les termes de « chapiteau normal » et de « chapiteau vitruvien » ne doivent pas être pris pour synonymes. Le chapiteau vitruvien est un chapiteau normal, le chapiteau normal n'est pas nécessairement un chapiteau vitruvien : par ses origines, il remonte au 4<sup>e</sup> siècle avant J.-C.

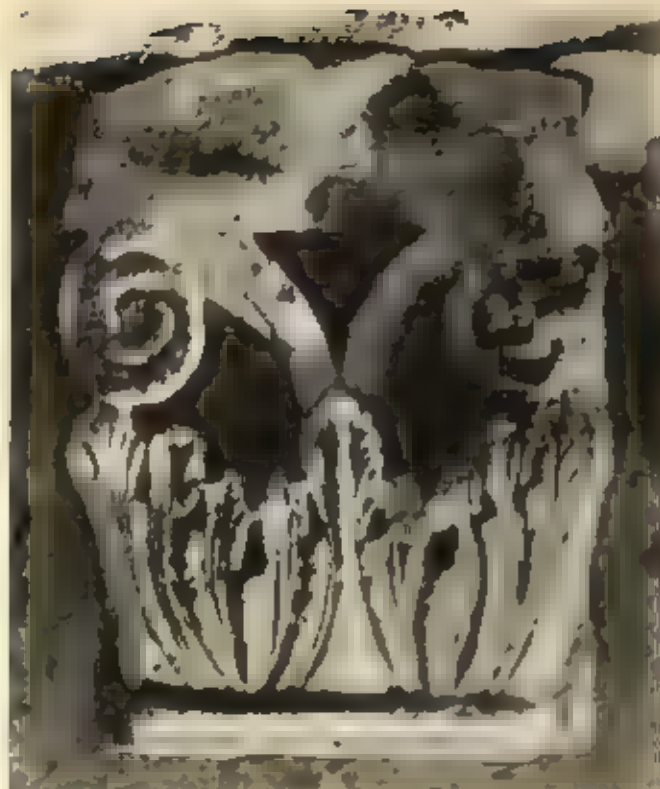
*Waco* 14, p. 42, dès le 4<sup>e</sup> siècle avant J.-C. (*Dauvergne*, loc. cit., p. 143, notes 2 et 3, II). Les des chapiteaux normaux non conformes dans leurs grandes lignes (mais dans leurs grandes lignes seulement) à la description que Vitruve, bien plus tard, donne de ce type. C'est cette description qui croira, en fixant jusqu'aux détails, le type vitruvien.

En Syrie, en Arabie les formes « nabatéennes » survivront isolément jusqu'au second siècle (cf. *P. A. E. S. D. A.*, p. 343, ci-dessous, p. 347).





1 - Amathonte



2 - Palmyre



3 - Palmyre



4 - Palmyre Fragment





Enfin il va de soi que les chapiteaux *de site*, ou dont tout au moins la provenance est assurée, ne sont pas les seuls dont il faille tenir compte. De très nombreux chapiteaux isolés, épars dans les champs de ruines ou remplacés dans les constructions de toutes époques, se rencontrent dans tous les pays d'Orient. M. Weigand a fait un large usage de documents de cette espèce. Or il n'est pas rare que l'on découvre aujourd'hui encore de tels fragments : nous nous proposons d'en présenter ici quelques-uns, tous selon nous antérieurs à l'époque flavienne ou au plus tard flaviens et que nous croyons inédits.

Nous passerons d'abord une brève revue des divers types de chapiteaux hétérodoxes. Nous étudierons ensuite les formes du chapiteau normal proprement dit, puis une troisième catégorie de chapiteaux, que son caractère de catégorie de transition, à mi-chemin des deux premières, rend particulièrement intéressante.

#### I. — LES FORMES HÉTÉRODOXES

Les chapiteaux hétérodoxes qu'on rencontre en Syrie peuvent être répartis dans trois catégories, selon la décoration que reçoit, entre les crosses d'angle et sur chacune des faces du chapiteau, le haut du calathos. Cette décoration peut consister soit en crosses, qui se distinguent des crosses médianes du chapiteau normal en ce qu'elles ne surgissent pas de calices d'acanthes, soit en motifs végétaux, soit en bustes.

Le premier de ces trois types est celui dont la tholos d'Épidaure fournit l'exemple le plus ancien qui soit venu jusqu'à nous. L'Égypte hellénistique et, par survivance, l'Égypte romaine en ont fait un usage courant, comme le montrent une série de chapiteaux du musée d'Alexandrie <sup>(1)</sup>, et ceux d'un monument de Denderah <sup>(2)</sup>. C'est à ce groupe alexandrin que se rattache <sup>(3)</sup> un chapiteau d'Amathonte, probablement hellénistique, que nous conservons aujourd'hui le musée de Nicosie, et que nous reproduisons ici (pl. XXVII, 1).

lui-même, sur lequel, faute d'une documentation suffisante, M. Weigand n'a pu présenter que les remarques suivantes (*op. cit.*, p. 153-155).

<sup>(1)</sup> Roxca., *M. d'Alex.*, n°s 1 à 3. Chapiteaux que leur style date de l'époque romaine n°s 6 bis, 8, 10 etc..

<sup>(2)</sup> *Ibid.*, p. 8, fig. 5 a et 5 b.

<sup>(3)</sup> Par l'ordonnance générale de ses éléments par le dessin de son acanthe comparable par exemple à Roxca., *M. d'Alex.*, n° 3 (pl. II, 1), par la disposition des crosses médianes (cf. Roxca., *Hase*, p. 74).

Le second type est fréquent en Occident<sup>1</sup>, et encore en Egypte<sup>2</sup>.

Quant aux chapiteaux à busles nous n'en saurions guère citer en dehors de la Nabatéenne, que les exemples occidentaux<sup>3</sup>. Mais à vrai dire aucun de ceux que nous connaissons n'est vraiment comparable aux étranges spécimens qu'en offre l'art nabatéen.

Les trois catégories sont représentées en Syrie et en Arabie, par les exemples suivants :

A) Chapiteaux à crosses médianes.

1. Château d'Arak el-Emir<sup>4</sup>.
2. Mosquée de Baulbek (remplon

B) Chapiteaux à motifs végétaux.

I. A fleur centrale :

1. Chapiteau du pavillon de la canalisation de Baulbek<sup>5</sup>.

II. A enroulements : chapiteaux de Pétra<sup>6</sup>.

1. 15-16, grand ordre du rez-de-chaussée (deux rangs de feuilles)<sup>7</sup>.

<sup>1</sup> Une série d'exemples occidentaux de chapiteaux de ce type dans ROZEZ, *Variantes et Rares*, Bonn, 1899.

<sup>2</sup> Métropole d'Alexandrie. E. DACCIA, *Cat. général des antiquités égyptiennes*, Le Caire, 1912, pl. XIX, 21, SCHAFER dans SYKES, *Ancr. in Alexandria*, p. 284 sq. fig. 214 et 215. Temple d'Auguste à Philae. BONCHAMPT, *Jahrb. des arch. Instituts*, 1903, p. 73 sqq. fig. 3, pl. III, IV, V. Les enroulements végétaux manquent précisément, il est vrai, dans le chapiteau de Philae. Mais on peut penser qu'ils étaient peints, cf. *Petra*, p. 93. Ce qui rend le rapprochement avec les chapiteaux de Pétra (*ibid.*) très intéressant, c'est qu'un cha-

pit. de pilastre inachevé du temple d'Philae a la forme même qu'ont, à Pétra et ailleurs, les chapiteaux inachevés d'un nabatéen.

<sup>3</sup> *Archäol. Anzeiger*, 1925, p. 161.

<sup>4</sup> P. A. E. S. II A. 1; ROZEZ, *Revue*, p. 63-66, fig. 17-19.

<sup>5</sup> Wied. 14, p. 41, fig. 1.

<sup>6</sup> Baulbek, I, p. 27 et pl. VI.

<sup>7</sup> Nous reproduisons ici trois petits chapiteaux (pl. XXVII, 2 et 3, XXVIII, 4) qui représentent assurément, avec un quatrième fragment (pl. XXVII, 4), ce que nous possédons aujourd'hui de plus archaïque en fait d'ornement architectural palmyrénien. Ces quatre fragments sont conservés au dépôt d'antiquités de Palmyre et proviennent de points indéterminés du site. On peut douter si le quatrième est même un morceau d'un chapiteau. Quant aux trois premiers, ils ne rentrent strictement dans aucune des catégories distinguées ici pour la grande architecture. Mais tous quatre ont l'intérêt de montrer, par le dessin de leur acanthe, une parenté certaine avec quelques chapiteaux de Pétra (ROZEZ, *Revue*, fig. 12 et 13), quelles que soient d'ailleurs les divergences qui les en séparent. L'extrémité non recourbée de la feuille, l'absence de motif végétal entre les crosses.

<sup>8</sup> ROZEZ, *Revue*, p. 40-53, fig. 1-10 et 20-31.



1 - Église indétectable à Palmyre



2 - Sa khad



3 - Souk da



4 - Portique surst au sanctuaire de Baal à Palmyre

# CHAPITEAUX CORINTHIENS



2. Bas-reliefs des papyrus le long du rez-de-chaussée (ordre de l'entrée) (un rang, <sup>(1)</sup>).
3. Thermes (un rang) <sup>(2)</sup>.
4. Porte monumentale (un rang) <sup>(3)</sup>.
5. Tombeau (un rang) <sup>(4)</sup>.
6. Kasr Firaoun (deux rangs ?) <sup>(5)</sup>.
7. Temple périptère (deux rangs ?) <sup>(6)</sup>.

Au premier se rattache en outre le vaste péristyle des hypocaustes « nabatéens » de Petra <sup>(7)</sup>, de Médain-Saleh <sup>(8)</sup>, de Bosra <sup>(9)</sup>, de Si <sup>(10)</sup>.

(<sup>1</sup>) *Ibid.*, p. 56-60, fig. 11-16.

(<sup>2</sup>) *Petra*, p. 47, fig. 40-41. ROSEN., *Variantes*, p. 171, fig. 69, ROSCH., *Hasne*, p. 90, fig. 39.

(<sup>3</sup>) *Petra*, p. 53, fig. 43, ROSEN., *Hasne*, p. 89, fig. 48.

(<sup>4</sup>) BAUXNOW u. v. DOMASZEWSKI, *Prov. Arab.*, *Arabia*, I, n° 706, p. 388, fig. 192 et 135; ROSEN., *Hasne*, p. 86-87, fig. 35.

(<sup>5</sup>) *Petra*, p. 61.

(<sup>6</sup>) *Ibid.*, p. 43.

(<sup>7</sup>) БАУСНОВ и. в. ДОМАЗЕВСКИ, *Prov. Arab. Arabia*, I, p. 137 s.

(<sup>8</sup>) JANSSEN et SAVIGNAC, *Mission arch. en Arabie*, I, p. 307 s.

(<sup>9</sup>) P. A. E. S. II A 4, p. 236 et 239.

(<sup>10</sup>) Temple Sud (P. A. E. S. II A 6, p. 394, fig. 341). Comme l'a reconnu Vogüé, il y a près de cinquante ans (Lettre à G. M. Doughty dans DOUGARTY, *Travels in Arabia*, I, p. 624; comme l'ont montré à leur tour H. Kott. (Kasr Firaoun, p. 26, et G. WATZMAN *Petra*, p. 93). Il est hors de doute que ces formes étranges sont de simples épannelages de chapiteaux corinthiens. Ce fait a été méconnu par G. DALMAN *Petra a seine Festschüttigung*, p. 269, par H. C. BUTLER P. A. E. S. II A 4, p. 237, nié par JANSSEN et SAVIGNAC *Mission*, I, p. 396) c'est qu'en effet ils ne retrouvent pas dans les chapiteaux « nabatéens » les bossages auxquels les avaient habitués les monuments de la Syrie romaine. (Exemples de chapiteaux épannelés d'époque romaine : HAUBERK, II, fig. 35 c et pl. 28, *Syria*, I, p. 192, fig. 4

et 4 bis, et pl. XVIII *Palmyra*, p. 91, fig. 94.

Quand les BB. PP. JANSSEN et SAVIGNAC affirment qu'il serait absolument impossible de sculpter dans les chapiteaux de Médain-Saleh des chapiteaux corinthiens, ils songent sans doute au type normal, et alors ils ont raison, car les chapiteaux de Médain-Saleh sont trop évités en effet pour que l'on puisse prendre aux dépens de leur masse les callosités qui caractériseraient ce type. — Mais ils pourraient être transformés en chapiteaux du type du Hasné, tout au moins dans les tombeaux les plus anciens. La dégénérescence rapide de la forme « nabatéenne », dans le courant du premier siècle de notre ère (*Petra*, p. 93) montre qu'elle était devenue une fin en soi. Elle atteint dans certains tombeaux de Petra, dans les chapiteaux de la porte Est de Chahda (probablement inédits), un dernier stade de son évolution. Les chapiteaux de ces monuments n'ont pas été laissés lisses. Mais le sculpteur qui les a décorés, bien loin de disséquer la forme nabatéenne, d'en extraire une abaque, des croisées, une corbeille d'acanthes, l'a scrupuleusement respectée (BAUXNOW u. v. DOMASZEWSKI, *Prov. Arab.*, I, n° 70, fig. 145 et 165; n° 362, p. 328, fig. 190 et 362). — Elle n'était à l'origine qu'une forme temporaire, de laquelle serait tiré le relief final du chapiteau; elle est devenue une forme définitive, complétée seulement, à l'orientale, par une décoration des surfaces (H. Kott., *loc. cit.*)





## II. — LES FORMES ANCIENNES DU CHÂTEAU NORMAL.

Nous vous prions, pour la connaissance des faits antérieurs et compte tenu normal en Syrie, des documents suivants :

#### A) Les chapiteaux du sanctuaire de Hal à Poltvyre

B) Quelques chapiteaux isolés.

1. Certains chapitres du guide (par exemple Barbeck et al., Wengand) ont signalé déjà les remarquables particularités

Nous allons étudier successivement ces trois catégories.

## Chapiteaux du sanctuaire de Bêl à Palmyre Les chapiteaux

du sanctuaire, le Bâti nouveau est divisé par son style en trois groupes : 1. Les chapiteaux des six colonnes engagées dans la façade du thalamos Sud de la cella<sup>2</sup> ; 2. Les chapiteaux des portiques vers le triconch<sup>3</sup> ; 3. Les pilastres de l'extrémité Nord du portique Sud et les chapiteaux du portique haut de la cour (à l'exception de ceux qui viennent d'être cités), et ceux du propylée.

Le sanctuaire de Bèl offre une série d'inscriptions qui semblent devoir appeler un grand secours au problème de la datation de ses diverses parties. Ce sont :

El tiempo que nos interesa es el tiempo a lo largo de 32 de metro por día.

2<sup>o</sup> Les  $\pi$ -réactions des réactifs homologues, graves sur les sélectivités des p-  
toluènes, les chlorures d'alkyles se trouvent entre 41 et 44 % de notre cas.

(1) Le sanctuaire de Bé est essentiellement composé d'une salle à section carrée, comprise d'une arcade aux faces intérieures de laquelle s'ouvrent deux portiques. Au N. de la salle, au Sud, la couverture de ce portique repose sur une colonnade de six colonnes. De la salle, sur une courtine d'angle, l'escalier conduit au propre sanctuaire, la chambre du dieu, dans laquelle se trouve la source, au centre de laquelle, on a pu voir, le temple. — Cf. nous-même *Palmyra*, chap. xv et pl. LXVIII.

16. Ainsi que les petits champignons de la  
17) petite coupe et de l'arbre la  
facile du thalmon Nord

<sup>34</sup> Syron, XIV, 49.49, p. 170

S., II, 3015, 26 Syria, XII, 1931,  
 11104, 11105, 11106, 11107, 11108, 11109,  
 11110, 11111, 11112, 11113, 11114, 11115,  
 11116, 11117, 11118, 11119, 11120, 11121,  
 11122, 11123, 11124, 11125, 11126, 11127,  
 11128, 11129, 11130, 11131, 11132, 11133,  
 11134, 11135, 11136, 11137, 11138, 11139,  
 11140, 11141, 11142, 11143, 11144, 11145,  
 11146, 11147, 11148, 11149, 11150, 11151,  
 11152, 11153, 11154, 11155, 11156, 11157,  
 11158, 11159, 11160, 11161, 11162, 11163,  
 11164, 11165, 11166, 11167, 11168, 11169,  
 11170, 11171, 11172, 11173, 11174, 11175,  
 11176, 11177, 11178, 11179, 11180, 11181,  
 11182, 11183, 11184, 11185, 11186, 11187,  
 11188, 11189, 11190, 11191, 11192, 11193,  
 11194, 11195, 11196, 11197, 11198, 11199,  
 11200, 11201, 11202, 11203, 11204, 11205,  
 11206, 11207, 11208, 11209, 11210, 11211,  
 11212, 11213, 11214, 11215, 11216, 11217,  
 11218, 11219, 11220, 11221, 11222, 11223,  
 11224, 11225, 11226, 11227, 11228, 11229,  
 11230, 11231, 11232, 11233, 11234, 11235,  
 11236, 11237, 11238, 11239, 11240, 11241,  
 11242, 11243, 11244, 11245, 11246, 11247,  
 11248, 11249, 11250, 11251, 11252, 11253,  
 11254, 11255, 11256, 11257, 11258, 11259,  
 11260, 11261, 11262, 11263, 11264, 11265,  
 11266, 11267, 11268, 11269, 11270, 11271,  
 11272, 11273, 11274, 11275, 11276, 11277,  
 11278, 11279, 11280, 11281, 11282, 11283,  
 11284, 11285, 11286, 11287, 11288, 11289,  
 11290, 11291, 11292, 11293, 11294, 11295,  
 11296, 11297, 11298, 11299, 11300, 11301,  
 11302, 11303, 11304, 11305, 11306, 11307,  
 11308, 11309, 11310, 11311, 11312, 11313,  
 11314, 11315, 11316, 11317, 11318, 11319,  
 11320, 11321, 11322, 11323, 11324, 11325,  
 11326, 11327, 11328, 11329, 11330, 11331,  
 11332, 11333, 11334, 11335, 11336, 11337,  
 11338, 11339, 11340, 11341, 11342, 11343,  
 11344, 11345, 11346, 11347, 11348, 11349,  
 11350, 11351, 11352, 11353, 11354, 11355,  
 11356, 11357, 11358, 11359, 11360, 11361,  
 11362, 11363, 11364, 11365, 11366, 11367,  
 11368, 11369, 11370, 11371, 11372, 11373,  
 11374, 11375, 11376, 11377, 11378, 11379,  
 11380, 11381, 11382, 11383, 11384, 11385,  
 11386, 11387, 11388, 11389, 11390, 11391,  
 11392, 11393, 11394, 11395, 11396, 11397,  
 11398, 11399, 11400, 11401, 11402, 11403,  
 11404, 11405, 11406, 11407, 11408, 11409,  
 11410, 11411, 11412, 11413, 11414, 11415,  
 11416, 11417, 11418, 11419, 11420, 11421,  
 11422, 11423, 11424, 11425, 11426, 11427,  
 11428, 11429, 11430, 11431, 11432, 11433,  
 11434, 11435, 11436, 11437, 11438, 11439,  
 11440, 11441, 11442, 11443, 11444, 11445,  
 11446, 11447, 11448, 11449, 11450, 11451,  
 11452, 11453, 11454, 11455, 11456, 11457,  
 11458, 11459, 11460, 11461, 11462, 11463,  
 11464, 11465, 11466, 11467, 11468, 11469,  
 11470, 11471, 11472, 11473, 11474, 11475,  
 11476, 11477, 11478, 11479, 11480, 11481,  
 11482, 11483, 11484, 11485, 11486, 11487,  
 11488, 11489, 11490, 11491, 11492, 11493,  
 11494, 11495, 11496, 11497, 11498, 11499,  
 11500, 11501, 11502, 11503, 11504, 11505,  
 11506, 11507, 11508, 11509, 11510, 11511,  
 11512, 11513, 11514, 11515, 11516, 11517,  
 11518, 11519, 11520, 11521, 11522, 11523,  
 11524, 11525, 11526, 11527, 11528, 11529,  
 11530, 11531, 11532, 11533, 11534, 11535,  
 11536, 11537, 11538, 11539, 11540, 11541,  
 11542, 11543, 11544, 11545, 11546, 11547,  
 11548, 11549, 11550, 11551, 11552, 11553,  
 11554, 11555, 11556, 11557, 11558, 11559,  
 11560, 11561, 11562, 11563, 11564, 11565,  
 11566, 11567, 11568, 11569, 11570, 11571,  
 11572, 11573, 11574, 11575, 11576, 11577,  
 11578, 11579, 11580, 11581, 11582, 11583,  
 11584, 11585, 11586, 11587, 11588, 11589,  
 11590, 11591, 11592, 11593, 11594, 11595,  
 11596, 11597, 11598, 11599, 11600, 11601,  
 11602, 11603, 11604, 11605, 11606, 11607,  
 11608, 11609, 11610, 11611, 11612, 11613,  
 11614, 11615, 11616, 11617, 11618, 11619,  
 11620, 11621, 11622, 11623, 11624, 11625,  
 11626, 11627, 11628, 11629, 11630, 11631,  
 11632, 11633, 11634

Une inscription érotique datée de 167 sur une colonne du portique nant les inscriptions datées de 173 — de 191 — de 272 — dans le propylée.

Enfin, il ne faut pas oublier le premier étage des colonnes qui sert de base pour le sujet qui nous occupe. Le moment où ont été sculptés les chapiteaux du temple est donc facile à saisir dans les travaux de l'architecte ou le type a été défini. Pour les inscriptions les portiques et le propylée, dont la plupart ne concernent pas la structure du sanctuaire, elles devaient sembler à leur place et à leur place ne conduisant à aucune conclusion, les colonnes et les murs et elles sont gravées sur des éléments qui les précèdent mentalement. Or nous croyons pouvoir remarquer qu'il en est ainsi dans le portique, les colonnes du propylée, cette conclusion doit être répétée pour les portiques des — Nous voudrions le prouver par l'examen des chapiteaux eux-mêmes.

Si l'on cherche à dégager des travaux de M. Weigand sur l'ornementation des monuments de Baalbek — ce qui est peut-être un peu trop touchant l'examen — on lui trouve un certain nombre de points communs, on constate que cette évolution porte essentiellement sur quatre points : 1° l'ordonnance générale du chapiteau, 2° le rapport qui existe entre elles ses trois zones, 3° la ligne d'axe, 4° la forme du calice, et les procédés employés pour l'obtenir.

1° Dès le début de l'époque impériale, conformément au canon de Vitruve, le rang supérieur des colonnes est situé au-dessus d'une zone en sautoir, au-dessus d'une zone entre la zone des feuilles inférieures et la zone des calices et des crosses. Pourtant la division horizontale en trois zones n'est pas encore rigoureuse. Les feuilles du rang supérieur ont leur arc de leur point de départ à la base même

de la colonne. Les chapiteaux des colonnes de 173 — de 191 — de 272 ne sont plus la même. Nous les retrouvons dans le portique et le propylée. Les chapiteaux des colonnes de 173 — de 191 — de 272 ne sont plus la même. Nous les retrouvons dans le portique et le propylée. Les chapiteaux des colonnes de 173 — de 191 — de 272 ne sont plus la même. Nous les retrouvons dans le portique et le propylée.

(1) *Repert. d'Ép. Sem.*, 2454.

(2) *CIS*, II, 3913.

(3) *Syria*, XI, 1931, p. 119, n° 3.

(4) *Revue d'Assyriologie*, XXII, 1930, p. 45.  
n° 21, *Syria*, XII, p. 117, n° 2.

Les chapiteaux des colonnes de 173 — de 191 — de 272 ne sont plus la même. Nous les retrouvons dans le portique et le propylée. Les chapiteaux des colonnes de 173 — de 191 — de 272 ne sont plus la même. Nous les retrouvons dans le portique et le propylée. Les chapiteaux des colonnes de 173 — de 191 — de 272 ne sont plus la même. Nous les retrouvons dans le portique et le propylée. Les chapiteaux des colonnes de 173 — de 191 — de 272 ne sont plus la même. Nous les retrouvons dans le portique et le propylée.

(5) *Id.* — p. 284, note 3.

du chapiteau, comme celles du rang inférieur, entre lesquelles elles interviennent aux étages dans certains intervalles. Avec le temps, ces intervalles n'ont cessé d'augmenter et ne laisseront plus la place à sculpter les feuilles supérieures, lesquelles, de moins en moins longues, naîtront de plus en plus haut, finalement presque au niveau du sommet des feuilles inférieures. Alors l'intervalle qui séparait les feuilles inférieures se réduira à rien : les feuilles se soutiendront par les extrémités de leurs ramifications, ce qui a pour effet un étagement de vides triangulaires, qui annonce l'aspect de certains chapiteaux byzantins. En même temps, presque tous les éléments inférieurs de la décoration à s'élever vers le haut, les éléments supérieurs, calices et crosses, sont comme comprimés contre la tranche inférieure de l'abaque, et s'efforcent de se resserrer sous elle.

2. La tige d'infundibule, souvent cannelée dans les exemples antérieurs, cesse d'être cannelée, s'amincit, se raccourcit, se réduit à une sorte de bourrelet informe, disparaît.

3. Les calices, bipartites et parfois restreints, sont d'abord largement ouverts. Ils s'allongent ensuite en hauteur<sup>1)</sup> et se ferment. Dans leur axe vertical les deux feuilles qui les constituent se soutiennent par les extrémités de leurs arêtes latérales, en sorte que ces axes sont marqués par l'étagement de trois, de quatre vides triangulaires. Par là suit les brèches envahissantes des éléments inférieurs du chapiteau, ce laisseront plus de place à un tel développement en hauteur. Les calices reviendront à des formes plus étalées. Mais resserres, atrophiés, ils ne retrouveront pas l'harmonieuse ampleur de ceux du premier siècle.

4. Le relief des divers éléments de la décoration est d'abord assez faible. Les acanthes, les crosses vigoureuses sont étroitement collées au calathos. Plus tard une recherche exagérée des contrastes entre la lumière et des ombres dégage feuilles et crosses, porte en avant le haut de la feuille, la détache des

1) En son allongement en hauteur n'est pas l'indice d'une date. Les chapiteaux des tours de Jamblique et d'Elabbé, par exemple, sont notablement plus récents que les chapiteaux de la façade intérieure Sud du temple de Bél, ou que le premier chapiteau du portique Sud de la cour de ce temple (ci-dessous

p. 296) : il n'en ont pas moins des calices beaucoup plus étalés. Ce qui importe c'est qu'antérieurement au second siècle le calice, même quand il est allongé en hauteur, n'est jamais fermé, en d'autres termes, qu'il n'y a pas dans son axe vertical de « vides étagés ».

la moitié de sa hauteur du calathos qui la supporte — en base par où l'extrémité qui porte les verticilles est terminée — et accentue le relief par l'importance croissante qu'elle donne à une profonde rainure des bords de chacune des folioles. Les croisses sont effacées dans l'ensemble et l'on aperçoit dans leur clair-voie, sur un socle d'aplomb, tout le calathos. On tend ainsi à la richesse, aux formes fleuries est sans cesse dans le fléchissement du calathos, dans les croisses et dans les petites feuilles, les triangles inverses qui prennent place dans les rainures des croisses entre les éléments habituels de la décoration et on apparaît ainsi avec la silhouette du calathos. Plus tard encore, avec la décoration de la sculpture, le relief accentue la foliole, qui sont des différents techniques d'épaulement des éléments de la décoration, les croisses, mais menues, les feuilles de leur classe de leur vigueur, les feuilles crues anguleuses, prives de toute souplesse se sont à nouveau contre un calathos dont la forme cylindrique va se perdant.

Le résumé d'un chapitre sans grand relief, aux formes parfois vigoureuses, terminées et discrètes, on passe progressivement à des formes folioles pittoresques et effacées, pour aboutir au chapitre du chapiteau aux croisses et aux autres drophes à l'aspect général broché, anguleux, lège et à nouveau sans grand relief.

Ce qui précède donne une signification chronologique claire à la plupart des traits par lesquels les divers groupes de chapiteaux du sanctuaire se distinguent entre eux.

Les chapiteaux du périptère fait et le propylée sont très folioles (pl. XXVIII à XXIX, XXX). Les croisses et les axes de leurs folioles soulignent de rainures profondes. Les folioles du rang supérieur qui naissent au niveau de la deuxième ou même de la troisième foliole des folioles inférieures, les croisses (fig. 2) les angles de l'abaque sont fortement portés et avant l'extrémité supérieure du plan presque horizontal qui forme le sommet de la feuille pointue de la croisse comme l'axe, l'axe. Les croisses — même les croisses médianes — sont les croisses de la croisse rayonnante au milieu, qui se

(\*) Cette particularité est décrite comme suit par M. Weigand : « der Ueberfall... erhebt... nur die mittlere Spitze, die dann oft wie abgelenkt und mit abg. zackiger

Berandung... gegeben wird » Weig., 44, p. 88.

(\*) Dans un chapiteau probablement inédit de Bonna.



1 — Portique ouest



2 — Portique nord



3 et 4 — Dernier sapin au port. ne sud

CHAPITEAU DU SANCTUAIRE DE DÊL A PALMIRÉ







1. Portique sud



4. Aile nord-ouest



2. Portique sud



4. Aile nord-ouest

CHÂTEAUX DU SANCTUAIRE DE BÉL A PALMYRE



à l'achèvement, comme un belvédère d'axe et de latérales. L'une la belle forme, cylindrique en bas, ovale en haut, reste répétée et sensible encore derrière celle du créneau. La tige du dôme est très courte, parfois même masquée par des éléments secondaires, par les feuilles, les coiffes, ou par les anches inférieures des feuilles supérieures, qui sont les autres elles, de l'anneau au-dessus de l'axe des feuilles inférieures, ou le gonflement au-dessus. Les anches sont très allongées en largeur et fines. Les deux axes se joignent dans quatre axes triangulaires. Le fleuron du tabac est souvent d'une grande richesse. Tous ces caractères nous ramènent vers l'archaïsme de l'évolution que nous venons de tracer. Les particularités des chapiteaux en portique linéaire reproduisent le belvédère et celles du groupe s'expriment d'abord par M. Weigand à propos des chapiteaux linéaires du temple de Badliak<sup>1</sup> et qui d'après l'entre 120 et 130<sup>2</sup>. Ce sont plutôt des environs. Le style second date que nous adopterions, non pas que l'inscription du 167 conserve, dans le portique haut nous paraisse un argument en faveur d'une date plus, puisque enfin elle n'a pas pu être terminée, mais les chapiteaux du Périptère qu'on peut dater avec certitude, les premières années du second siècle, nous présentent encore des formes nettement archaïques. Ce n'est pas avant 130 que l'on trouve un chapiteau qui s'apparente à celui de ceux que nous venons d'étudier (pl. XXXI, 1). Par ailleurs, la comparaison avec les chapiteaux d'Asie, d'Asie, du mode en second siècle est instructive. Le capitulum, comme on s'en convaincra facilement, peut être pas possible de placer aussi tard, sinon ceux du périptère, nous nous en contenterions.

Comparés avec les chapiteaux que nous venons de faire, ce groupe de ceux des portiques latéraux (groupe b, pl. XXIV, 3, 4, XXX, 1, 2, XXXI, 1, XXXIII, 1) paraissent très différents. Le relief en est beaucoup moins marqué, les feuilles sont croisées, on ajoute les latérales, sont celles au caténaire. L'extrémité recourbée de la feuille est plus massive. L'axe de la feuille, visible sur cette extrémité, présente assez l'aspect d'un coquillage coile. Les

<sup>1</sup> Weigand, *op. cit.*

<sup>2</sup> C'est ce que M. Weigand lui-même dans sa récente étude (*Palmyra*, p. 15) ne reconnaît pas, mais sans doute ne peut en tirer aucune conclusion.

<sup>3</sup> *op. cit.*, p. 17.

<sup>4</sup> C'est l'opinion de l'archaïsme de l'art de l'Asie, *op. cit.*, p. 15, 16.

<sup>5</sup> C'est l'opinion de l'archaïsme de l'art de l'Asie, *op. cit.*, p. 15, 16.

tiges cannelées des colonnes, partout apparentes, sont plus longues. Mais il convient d'insister sur l'attribution même de ce groupe de chapiteaux notre groupe b) certaines subdivisions intéressantes. Nous y distinguerons deux types. Le premier, *a 1*, comprend pour représenter les chapiteaux les pilastres du mur Nord de l'étréacide (pl. XXIX, 2) et un chapiteau trouvé dans le portique Nord (pl. XXXIII, 1-3), et, par une singularité que nous tenterons d'expliquer, le premier chapiteau de la façade du portique Sud (pl. XXX, 1 et 2). Le second, *a 2*, comprend les chapiteaux des pilastres et des colonnes du portique Est (pl. XXXI, 1-3) ceux de l'étréacide Nord du mur Ouest (pl. XXX, 1), auxquels il faut joindre le chapiteau du pilastre qui se trouve à l'extrémité du mur Nord (pl. XXX, 4). Aux fentes rudes du second type, ces cannelures anguleuses et des rainures ne soulignent pas seulement la tige de la feuille mais aussi l'axe le charact. des folioles; le premier propose une feuille aux contours rudes, aux folioles souples et la cannelure axiale rappelle les pos en creux. Dans le premier type, le vide qui s'insère entre les folioles a la forme d'un petit arc; parfois souligné d'une ride à la base. Le second type n'a aucune tendance à se fermer dans le second, les vides s'agrandissent, s'allongent surtout, se font parfois triangulaires; la petite ride a disparu; le calice commence à se fermer, et déjà dans son axe deux vides se superposent.

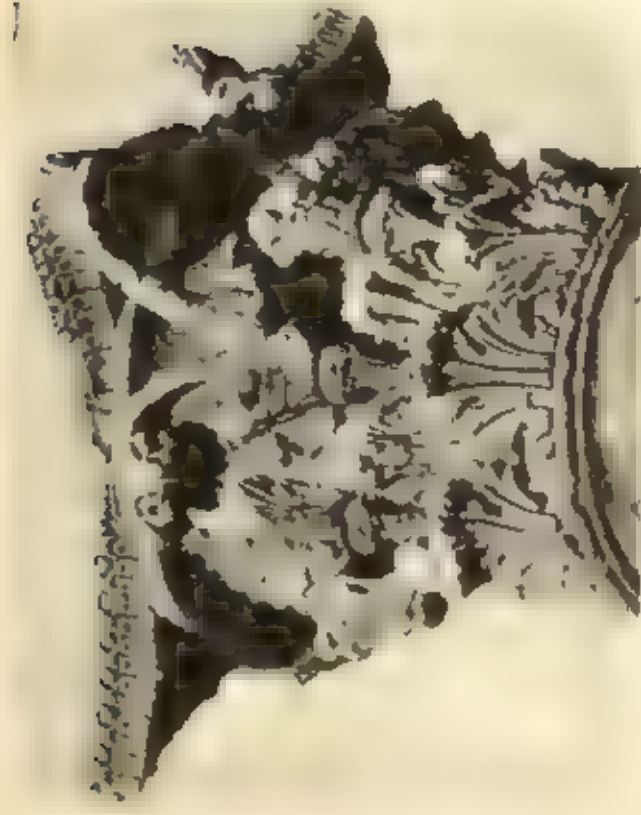
Or, l'appréciation de la date de ces chapiteaux est facilitée par une circonstance heureuse, l'existence en dehors du sanctuaire de Bel de monuments

<sup>1</sup> Ce chapiteau est des plus remarquables que nous ayons rencontrés. Quoiqu'il soit tout posé sur ses racines, on a l'impression d'un objet qui vient d'être posé. Il est probable qu'il provient du sous-sol du portique Nord ou d'un autre portique Nord antérieur (murs du port) lorsqu'il y fut remployé dans le sanctuaire de Bel. Le détail de son axe se peut grouper tout au plus avec le type qui l'entourne et qui est antique.

<sup>2</sup> En parlant de l'étréacide, et sans compter la colonne engagée par laquelle se fait le raccord du portique bas avec le portique haut, cette colonne se voit dans *Palmyra*, fig. 170 (au

second plan, et la suivante entre deux colonnes). Le portique Ouest, dit dans *Palmyra*, *Revue d'inscriptions de Palmyre*, pl. IV, n° 1 (à droite des colonnes engagées jumelées qui supportent le fronton de la porte d'entrée).

<sup>3</sup> En détail, quoique peu visible sur notre photographie, est visible dans les cannelures du premier chapiteau de l'étréacide Sud comme je m'en suis assuré en allant observer de près le chapiteau par le moyen d'une échelle de cordes. Il paraît, par contre, manquer des chapiteaux d'espaces entre le mur Nord



- Colonne horti-frique datée de 138



- Tombeau de Jamblique



1. - Tombeau d'Elahbel.



4. - Portique est du sanctuaire de Bêl







1. - Fronton du temple de Baalshamin à Palmyre.



2. - Thalamus sud du temple de Bel à Palmyre



3 - Sebasteion



4 - Archaische



des « vides » les chapiteaux furent tous sculptés en ligne continue parallèle à celle des chapiteaux les précédents. La comparaison des deux séries donne les résultats suivants : 1° les chapiteaux *b 1* du sanctuaire de Bel sont traités tout à fait comme les chapiteaux des tours funéraires de El-Habâh (pl. XXXI, 2 et 3) ; 2° les chapiteaux *b 2* du sanctuaire de Bel sont traités par un chapitre du mur oriental du sanctuaire (pl. XXXI, 4) ; 3° les chapiteaux *b 2* de la tour de Bel sont traités comme les chapiteaux encore plus avancés que ceux du type *b 2* sculptés dans la colonnade de la rue dite de Damas (encadré dans l'ouvrage) ; 4° le chapiteau *b 2* centrale du *propylaeon* de Bel est traité comme les chapiteaux du temple de Baalshamin (pl. XXXII, 1). Or le temple de Baalshamin date de 83 — c'est El-Habâh de 100 —, les colonnes de la rue de Damas en plus tard (cf. 129) — le temple de Baalshamin au plus tard de 134 <sup>(1)</sup>. Si l'on en juge par le style, c'est donc

<sup>(1)</sup> Deux vides déjà dans l'axe vertical principale, alors que les entées des chapiteaux du mur Nord et des deux tours funéraires n'en offrent jamais qu'un seul.

<sup>(2)</sup> Le seul de ce mur qui soit conservé in situ.

<sup>(3)</sup> Voir la publication allemande, *Palmyra*, p. 49-50.

<sup>(4)</sup> *CIS.*, II, 4123 et 4123 bis.

<sup>(5)</sup> *Ibid.*, t. 34. Dans une comparaison des chapiteaux des deux tours, les détails suivants indiquent la date plus basse de la tour d'El-Habâh :

1° Dans le chapiteau de la tour de Jambligue, la feuille médiane du rang supérieur a encore pour point de départ la base même du chapiteau. Il n'en est plus ainsi dans la tour d'El-Habâh.

2° Dans les feuilles inférieures, le dessin triangulaire de la tige, par lequel le point de départ des folioles est représenté vers la droite et vers la gauche, est plus marqué dans la tour de Jambligue que dans celle d'El-Habâh.

3° L'entaille de l'un des chapiteaux de la tour de Jambligue, celui que nous reproduisons, présente encore des « vides » soulignés d'une petite ride. Il n'en est plus ainsi dans

aucun chapiteau de la tour d'El-Habâh, mais les « vides » y ont une tendance à prendre plus d'importance. Les chapiteaux *b 1* du sanctuaire de Bel ressemblent par certains traits les petites rides de certains, et dessus p. 496, note 3, le dessin de la feuille, pl. XXXII, 1) à ceux de la tour de Jambligue ; par d'autres le dessin de la feuille ; la tige des folioles supérieures disparait avant d'atteindre la base du chapiteau (pl. XXXI, 2), à ceux de la tour d'El-Habâh.

<sup>(6)</sup> *CIS.*, II, 3053.

<sup>(7)</sup> L'argumentation par laquelle M. Waddington (*Palmyra*, p. 152) met en doute le témoignage de l'inscription *CIS.*, II, 3050, touchant la date du temple ne paraît pas acceptable. Le mot « *constructus* » manque dans le texte grec, mais existe dans le texte arabe, comme veut bien me le confirmer M. Castelain et t. 6 de la traduction latine. Mais Agrippa n'est, au plus tard en 134, un don destiné à l'édification et à l'ornementation du temple, tel est l'usage même le plus fréquent qu'apporte l'inscription. D'autre part, d'après la notice de M. Waddington (*Palmyra*, p. 156), je doute qu'il faille dater de la même époque les chapiteaux des colonnes du pro-

approximativement entre 80 et 120 on l'aurait placé sur les chapiteaux des portiques bas du sanctuaire de Bel.

Comment concilier ces résultats avec les inscriptions d'où paraissent résulter que les portiques bas étaient en construction dès le premier quart du premier siècle ? Les observations de M. Cantreau<sup>(1)</sup> sur l'évolution de l'alphabet arabe en Palmyre sont venues à point pour résoudre cette apparente contradiction. En effet, me le dire, les lettres c sans raphia se verraient pas antérieures au début du second siècle, et l'on serait en présence de textes régravés. La date de ces textes venant d'être proposée ne rencontre, au fond, plus d'obstacle<sup>(2)</sup>.

ainsi et ceux des pilastres du pourtour de la cella (pl. XXXIII, 2). Mais je ne crois pas que le style des premiers la) que le premier siècle. M. Weisses lui-même a noté l'une des difficultés de cette datation, « *Schwierigkeiten darin, diese Datation, ist der Umstand dass die Kranzblätter bis fast zum Überfull zusammengegriffen, so dass die Kranzblätter nicht einmal mit der Metapher zwischeln abhaken können* » Et les crosses à gorge et à moitié, les calices à l'égale ont parfois, se trouvent, à Palmyre et ailleurs. Jusqu'à vers le milieu du second siècle. La date approximative de 100 convient aux chapiteaux du pourtour, une date plus basse à ceux du pourtour de la cella, soit que le don de Male Agrippa n'ait pas suffi à l'exécution de toute l'ornementation du temple soit simplement que les travaux aient été longs.

(1) *Syria*, XIV, 1933, p. 19.

(2) M. Weisses, qui envisage cette éventualité (col.-dessous 292, note 5) admet des régravements de cette espèce pour certaines inscriptions au de Pompéophas d'Olba (*Palmyra*, p. 162, note 5). J'ai vu les chapiteaux de Pompéophas et suis d'accord avec M. Weiland sur l'impossibilité de les dater plus haut que le second siècle en dépit d'inscriptions d'Auguste et de Tibère.

(3) Les conclusions de M. Cantreau, *ibid.* p. 203, sur lesquelles mon ignorance de

l'araméen m'interdit de porter aucun jugement, ne sont fondées que sur l'étude d'un petit nombre de textes. En attendant qu'elles soient confirmées par une enquête plus large, nous verrions donc s'en faire état que comme d'une suggestion d'un moyen plausible de résoudre une difficulté. Si, comme elles n'étaient pas confirmées, en d'autres termes et vu qu'il les portiques bas étaient en retravaux ou en construction dès l'an 21 de notre ère, je pense qu'il faudrait admettre que la décoration sculptée n'en a été exécutée qu'avec un retard considérable. De tels retards ne sont possibles, et dans le cas plus surprenant de petits monuments, comme par exemple le temple rond de Banabeck, W. 10 24, p. 98 (l'estimation de ce retard à plus d'un siècle me paraît d'ailleurs excessive). Cf. aussi *ibid.*, p. 92, des raisons plausibles d'un retard de même espèce dans la décoration des grands sanctuaires héliopolitains. De la date de la décoration du temple de Soueldi (col.-dessous, p. 315) Soit que tout au fait, mais qui est pour nous le fait principal me semble hors de discussion, de quelque façon qu'on l'explique : c'est que les chapiteaux des portiques bas, et différents des chapiteaux du temple, qui sont du temps de Tibère mais si semblables à une série de chapiteaux bien datés de l'époque flavienne et de celle de Trajan, n'ont été sculptés que dans

le second ou premier

Nous en venons maintenant aux chapiteaux de notre groupe 1, ceux de la façade du Thémiscyris (temple de Bel, pl. XXXI, 2) qui se rapprochent du chapiteau *b* / par plus d'un trait leur caractère s'explique. L'axe principal de la membrure est le point de départ des tiges des feuilles superérieures et à la base du chapiteau. Mais un contraste notable se marque d'une part dans une succession non moins suggestive. D'autre part dans les particularités suivantes : 1° Les petites feuilles sont placées sur l'axe, et dans l'intervalle les autres s'appuient sur les faces du chapiteau, sont dans l'axe les flurons qui sous les angles de l'oblique. 2° Les grosses feuilles, rondes et cornues, mal développées ne supportent pas l'abaque et ne sont pas tangentes aux cordes. 3° L'astragale est au 1<sup>er</sup> rang de perles. 4° Les feuilles ont leurs tiges chargées à la base et les ramures peu ramifiées qui sont généralement tangentes aux cordes se guille le départ des folioles, se détachent pour laisser entre elles une surface plane, le terme allongé, à peu près triangulaire, dont la base repose sur l'axe principal et les tiges caudales des autres s'appuient sur les cordes, et les très petites en partant sont les feuilles du 1<sup>er</sup> rang ou le chapiteau normal n'ayant pas encore pu se développer pas encore subi toutes les équations qui ont mené et fait le chapiteau nouveau.

Reste à résoudre un problème : cela que pose l'absence de chapiteau de la colonne Sud. La présence d'un chapiteau du type *b* / dans cette colonne au travers les autres sur lesquels sont du type *b* / et précisément au point où elle se rencontre avec le portique haut chapiteau *x* / est d'ailleurs un fait singulier. Nous voudrions suggérer un moyen plausible de l'expliquer.

Les différences qui existent, d'ailleurs, du groupe 1, chapiteau nous semble *b* /, nous ont fait remarquer, c'est que le décoratif des portiques bas commence dans l'angle Nord-Ouest, du portique, s'est fait dans le portique Nord vers l'Est, dans le portique Est, dont les chapiteaux sont plus avancés, vers le Sud, ou sur les chapiteaux les plus avancés. On en fait

(1) Tout comme dans certains chapiteaux hétérodoxes, par exemple, Rosca, *Itine*, p. 48, fig. 6 et p. 63, fig. 20.

(2) M. WEIGAND (*Palmyra*, p. 151) note que l'astragale fait corps avec le chapiteau. En fait, le chapiteau, l'astragale et le fût ne font qu'un bloc avec la paroi à laquelle ils sont adossés.

ce qui fait perdre à cette remarque son intérêt.

(3) C'est ainsi que les interprète M. WEIGAND loc. cit.

(4) Le progrès de cette évolution, ci-dessus, p. 297, est tout à fait noté dans les chapiteaux des pilastres de l'encolure, cf. pl. XXIX, 2 (Nord), XXXI, 4 (Est), XXXI, 1 (Sud). Quant



peut montrer que cet alignement de la déviation ne fut que représentative d'un mode de la construction pour le retard de maladroit par lequel s'est fait dans l'angle Sud-Ouest le contact des colonnades haute et basse. En ce point, à partir de là, qui se termine au Sud la colonnade du portique haut et qui se voit sur un plan comme engagée l'entablement de la colonnade basse venant de l'Est se trouve, par suite, l'entablement bas, et ce n'est pas d'un alignement et de cet alignement. Pour composer cette œuvre, l'ouvrier a trouvé d'autre ressource que d'imprimer à l'entablement, entre la dernière colonne adossée au pilier et la dernière colonne du portique bas, une déviation<sup>11</sup>. Le recours à une solution aussi simple ne se contenta que si le colonnade haut a commencé d'être construit par l'extrémité opposée en partant de l'angle Sud-Ouest. La solution est, en effet, tout à fait manquante de l'angle Sud-Ouest, puis s'est terminée les travaux. Or, il est singulier que l'on trouve pas en l'angle Sud-Ouest qui serait le plus ancien de l'œuvre, le chapiteau du type le plus ancien. Il

aux chapiteaux des colonnades l'on ne relève entre ceux qui en subsistent la même que de très petites différences, par exemple, l'axe la décoration que reçoit la frange de l'abaque, et qui consiste le plus souvent, non pas toujours, en un rang d'oves superposés à des palmettes, différences qui s'expliquent à interpréter comme des notions chronologiques. Une circonstance très regrettable est la disparition du portique Nord dont aucun chapiteau n'est plus en place, à l'exception des deux derniers à l'Est, tout à fait sont les mêmes déjà à ceux du portique Est. Mais il faut ajouter qu'un certain nombre de fragments trouvés dans la région Nord-Ouest de la cour pendant le déblaiement, et qui ne peuvent guère être attribués qu'au portique Nord, offrent des formes beaucoup moins avancées, et assez semblables (pour autant qu'on en ait l'aspect actuel permet d'en juger, à celles des chapiteaux des prêtres de la partie correspondante de l'enceinte. La décoration de la colonne Nord ne serait donc faite en même temps que celle du mur Nord; celle de la colonne Est, en revanche, n'est notablement plus avancée que celle du mur Est, après celle-ci. La

plateau du mur Sud, qu'aucune différence notable ne sépare des chapiteaux des colonnades Est et Sud, pourrait être légèrement antérieur auquel cas les murs Est et Sud auraient été achevés au moment où fut commencée la décoration des colonnades.

<sup>11</sup> Cette déviation est bien visible, aujourd'hui surtout que les maisons qui cachaient les bases des colonnes ont disparu. Mais elle s'aperçoit auparavant; elle apparaît à qui regarde attentivement dans la figure 170 de la publication allemande (*Bildern* p. 115) les fondements des deux blocs de l'acrotère du portique bas (au second plan dans l'ombre, les deux colonnes du portique haut).

<sup>12</sup> Une très particulière le retard, quand il se produit, est ordinairement de sens inverse: c'est un retard de la décoration sur la construction (cf. ci-dessus, p. 298, note 1). Il n'est guère de monument antique de la Syrie qui ne présente quelque chapiteau, quelque ornement laché (cf. ci-dessus p. 289 note 10) ou pourrait être une infinité d'autres exemples), par où l'on voit que l'usage fait à l'alignement général était de ne exécuter la décoration des monuments, qu'après leur cons-



reproduite en la faisant selon leur tempérament particulier, leurs habitudes d'abord dans les chapiteaux du portique Nord<sup>1</sup> (groupe *b*) puis, à mesure qu'avance le temps, et conformément à l'évolution générale du chapiteau corinthien, dans les portiques Est et Sud. Les travaux étant terminés, on aurait fait l'ordonnée du dernier chapiteau, n'importe le modèle.

Quelle que soit la valeur de cette explication, nous ne doutons pas que le dernier chapiteau de la colonnade Sud se soit élevé aux du mur Nord, le plus ancien chapiteau des portiques bas. Nous l'attribuons comme nous l'avons fait pour eux, dans les premières années de l'époque flavienne.

La chronologie des trois parties du sanctuaire de Bél, tout au moins pour ce qui est de sa décoration, s'établirait donc comme suit :

1<sup>re</sup> Décoration de la colonnade sous Trajan — Chapiteaux du groupe *a*, normaux, mais encore irréguliers au regard du canon vitruvien dans certains détails<sup>2</sup>.

2<sup>e</sup> Décoration des portiques bas et de la colonnade du premier siècle et dans les premières années du second — chapiteaux du groupe *b*, vitruviens.

3<sup>e</sup> Décoration du portique haut de la cour sous Hadrien et sous Antonin le Pieux — chapiteaux du groupe *c*, vitruviens, et du propylée sous Marc-Aurèle et Commode.

<sup>1</sup> C'est à une habitude sans doute héritée d'époque hellénistique (cf. ci-dessous, p. 314. le chapiteau du mausolée de Séleucide) qu'il faut reporter l'aspect particulier de la ligne des bases, qui, dans ces chapiteaux, est courbée et non déduction du calatras et portée en avant, sur l'extrémité de l'arcus medianus. La plupart des chapiteaux des portiques bas (pl. XXIX 2-XXXI, 4) présentent ce trait ou quelque chose d'analogue — on note de surcroît de l'extrémité des feuilles du calatras au sommet de la feuille médiane (pl. XXXI, 4).

<sup>2</sup> Les chapiteaux du mur Nord vont jusqu'à la paroi inférieure, ont creusement achetés, du chapiteau terminal du mur du portique Ouest

(pl. XXX, 4), ce qui semblerait évidemment indiquer que c'est le mur Ouest qui a été construit le premier. Je m'en suis attaché d'abord à cette idée comme à une quasi-certitude. Si je l'ai abandonnée ce n'est pas seulement parce qu'elle me paraît, dans l'impossibilité de fournir une explication satisfaisante de l'évolution stylistique des chapiteaux du sanctuaire, mais aussi parce qu'il est alors surprenant que ce soient les portiques bas qui contiennent toutes les inscriptions anciennes gravées mais sans doute dans leurs emplacements primitifs, alors que celles du portique haut et du propylée sont toutes postérieures au milieu du second siècle (cf. ci-dessus p. 297).

B — Chapiteaux isolés de types normaux anciens — Nous voudrions maintenant adorer l'ordonnement sur quelques chapiteaux isolés que des archéologues ont assignés à ceux des chapiteaux du groupe A, ou du moins les particularités de leur style, obligés à placer soit à l'époque hellénistique, soit dans les débuts de l'époque impériale. Ces chapiteaux, au nombre de quatre, proviennent respectivement de Samarie (pl. XXXII, 3) d'Antioche (pl. XXXII, 4), de Palmyre (pl. XXXIV, 1), et de Kair-el-Hir (pl. XXXIV, 2). Chacun d'eux est très différent des trois autres. Nous ne nous attacherons pas à la description de leurs ressemblances si manifestes. Notre raison de rapprocher cependant ces chapiteaux, c'est qu'au moins quatre sont pré-byzantins ou au plus tard byzantins. Les traits ou le relief auxquels se reconnaît particulièrement sont pour chacun d'eux les suivants :

1° *Chapiteau de Samarie* <sup>(1)</sup>.

a) L'ordonnance des éléments de ce chapiteau est loin d'être vitruvienne. L'extrémité des feuilles supérieures dépasse de très peu celle des feuilles inférieures. C'est à peine si la zone des acanthes occupe la moitié du chapiteau qui, par là, est encore près des modèles hellénistiques.

b) Les tiges des calices sont très différentes de tout ce que nous offre l'époque impériale. Vigoureuses, aussi larges à la base qu'à la naissance du calice, elles apparaissent cannelées, mais peut-être s'ornent-elles d'aux décrites comme un faisceau — retenu par un lien en forme d'anneau double — des nervures des feuilles qui, au-dessus de l'anneau, s'épanouissent dans le calice <sup>(2)</sup>.

c) Les crasses médianes peu développées, qui ne devaient pas s'élever jusqu'à l'abaque et qui ne sont pas l'égales entre elles, sont assez comparables à celles du chapiteau  $\alpha$  du sanctuaire de Bêl.

d) L'acanthé présente une tige élargie à la base semblable à celle du chapiteau  $\alpha$ . L'extrémité retournée de la feuille est large et massive. Les vides en

<sup>(1)</sup> L'autorisation de publier ce document d'après une photographie que nous avons obtenue de M. R. du Vivier et d'ailleurs accordée par M. Guérin, directeur de la mission de Samarie.

<sup>(2)</sup> Cette forme rappelle assez celle que pré-

sente le chapiteau du monument de Laodizea (Mile. Wilcox, *Mon.* I, n° fig. 273). Nous ne saurions assurément pas que le chapiteau de Samarie représente l'époque à laquelle on attribue celui de Milet (III<sup>e</sup> siècle avant notre ère) (*ibid.*, p. 273).

forme d'yeux, visibles même sur cette extrémité, sont petits, ronds, bien marqués et comme soulignés de deux traits au-dessus. Les formes rustiques des petites règles, les chapiteaux *a* et *b* du sanctuaire de Bel. Les divisions de la feuille sont très nombreuses. Les folioles de l'extrémité inférieure, qui, en Syrie, total au moins, ne dépassent jamais le nombre de sept d'un côté et de l'autre, plus l'extrémité recourbée de la feuille, sont une douzaine au plus, et trois ou quatre rien que dans l'extrémité. Il en résulte qu'elles sont très, très coupées, resserées et constituées chacune d'une sorte de long-fleau angulaire, bien différente de la foliole à indentations de l'époque romaine.

c. De petites feuilles placées entre les côtes, au-dessus des tiges de chaque chapiteau, surmontent la feuille inférieure du rang supérieur, tout comme dans les chapiteaux *a* du sanctuaire de Bel.

#### 2<sup>e</sup> *Chapiteau d'Intach*

Le chapiteau d'yeux d'Intach se présente par ses angles avec le chapiteau *a* du sanctuaire de Bel. Les principales sont : 1<sup>re</sup> la position de resserrement des feuilles du rang inférieur, qui ne resserment pas les feuilles supérieures qui n'ont pas d'autre espace pour s'étendre la base en dessous. 2<sup>e</sup> la petite feuille qui surmonte la feuille inférieure du rang supérieur et se pose à l'opposé de ces feuilles inférieures des côtes, et les côtes mesurées, un peu plus vigoureuses, pénétrant et longes et latérales, mais non longues entre elles et disproportionnées au regard des côtes d'angle. Mais, en revanche, pénétrant par les côtes d'angle dans la corne de la base haute. La petite feuille est la véritable base de la tige, par support de la tige, en part de la base, face que dans le chapiteau de Samarra, sans sans l'anneau qui surmonte la base du cône. Par là, la base du chapiteau d'Intach apparaît plus nettement comme une tige, comme l'épanouissement du nombre végétal, comme un et non pas comme un et un qui le supporte. Les tiges cannelées des flûtes. L'aspect d'un cône, les folioles des règles resserées et les recouvrements qui forment le tissu de la feuille. L'aspect de l'intervalle des folioles, des côtes du cycle, lequel doit être recouvert, et l'aspect de l'extrémité du

c. Par l'absence de la petite règle qu'on pourrait attendre à la base de la tige.

la forme angulaire des côtes vides, dont les côtes inférieures sont comme en des côtes





4<sup>e</sup> Chapiteau de Kastr el-Heyr (près Soukhné)<sup>15</sup>.

C'est encore des chapiteaux *a* et *af* du sanctuaire de Bel qui il faut rapprocher ce beau fragment. Dans l'un et dans l'autre, la tige cannelée du calice a la même forme, vasee vers le haut. Dans l'un et dans l'autre, la tige de la corolle surmonte part de la base du chapiteau. Par sa forme de sa tige triangulaire et la base en sorte que les premières folioles sont comme rapprochées vers la droite et vers la gauche. La corolle du chapiteau de Kastr el-Heyr s'apparente à celle des chapiteaux *a*, par la forme de l'ex-cuvier le dessus régulier des folioles, elle s'apparente aux chapiteaux du type *af* par les excroissances peu saillantes soulignées de petites ailes, elle rappelle les uns et les autres ce fragment datant du milieu du premier siècle.

2.

La chronologie la plus plausible de nos exemples antiques de la forme corinthienne normale serait, en résumé, la suivante :

Chapiteau de Samarie (époque hellénistique) — Chapiteau d'Antioche (derniers siècles du premier siècle avant notre ère) — Chapiteaux *a* du sanctuaire de Bel vers 12 de notre ère — Chapiteau de Kastr el-Heyr (avant le début de l'époque chrétienne) Vers le milieu du 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> siècles le chapiteau de la colonne à l'inscription trilingue, et les chapiteaux *ab* du sanctuaire de Bel — Sous Dioclétien et sous Trajan les chapiteaux des tombeaux de la synagogue et d'Haldet et les chapiteaux *a* 2 du sanctuaire de Bel — En 129, le chapiteau de la rue de Damas — vers cette date, et pas plus tard que 141, ceux de portes du temple de Baalshamin.

La comparaison de ces chapiteaux permet les conclusions suivantes, touchant l'évolution de la forme normale :

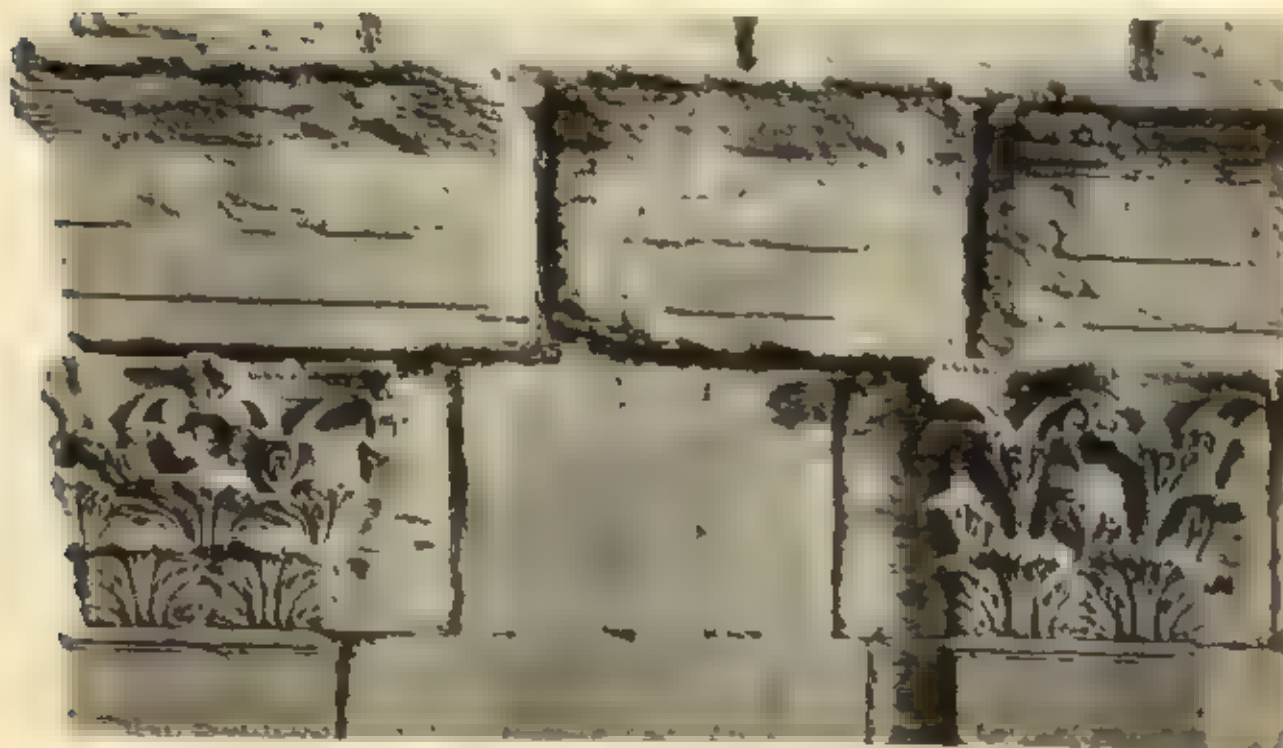
1<sup>o</sup> Pour ce qui est de l'ordonnance, tous, sauf les deux premiers, présentent la même division en trois zones d'importance à peu près égale qui est une caractéristique du chapiteau vitruvien. Le chapiteau d'Antioche, où

<sup>15</sup> Mentionné par Gagnon, *Syria*, VIII, 1927, p. 318, fig. 13 qui le regarde comme

byzantin et par Musil, *Palmyrena*, p. 77, fig. 19



1. Chapiteau trouvé dans le portique nord du sanctuaire de Bel.



2. Temple de Baalshamin, Monastère de Qasbiya  
vue de l'extérieur et au N.-O.



les feuilles du rang supérieur dépassent à peine vers le haut la moitié du chapiteau, mais on la tendresse en une division de la corolle en deux couronnes de feuilles superposées est devenue nette, peut être considérée comme la dernière étape de l'évolution qui mène à la corolle à trois zones. Cette ordonnance est le rôle avant l'ancien du premier siècle. Au cours du premier siècle la nette de la division en trois zones s'accroît et par la disparition progressive de la tige que les feuilles supérieures poussaient dans la zone inférieure.

2° Une petite feuille existe dans les plus anciens de nos chapiteaux au-dessus de la couronne supérieure des acanthes et à hauteur des calices, dans chacune des faces, parfois aussi sous les crosses d'angle. La disparition de ce détail doit certainement être mise en rapport avec les modifications et lesas décrits de l'ordonnance du chapiteau qui ont été et mis nécessaire cette décoration secondaire en réduisant l'étendue de la zone des crosses. Elle se produit dans la seconde moitié du premier siècle : la petite feuille paraît encore dans le chapiteau à l'inscription trilingue, mais n'existe plus, à une exception près (pl. XXXIII b), dans les chapiteaux à motifs communs du tableau de l'antique.

3° Le calice, dont les exemples les plus anciens présentent une disproportion extrême entre la feuille d'angle et la feuille inférieure, prend dans le cours du premier siècle un équilibre nouveau par le développement de cette dernière. La disparition de la petite feuille qui se plaçait entre les calices a seule permis ce développement. Le chapiteau de la colonne à l'inscription trilingue, où les feuilles médianes du calice sont légèrement épanouies au-dessus d'une feuille secondaire de dimensions réduites, représente un stade de transition.

4° La disproportion symétrique de celle des feuilles du calice, qui existe dans les chapiteaux les plus anciens entre les crosses médianes peu développées et de vigoureuses crosses d'angle, disparaît vers le milieu du premier siècle. Très nette encore dans le chapiteau a, elle n'existe plus dans le chapiteau b, ni dans le chapiteau à l'inscription trilingue.

5° La tige du calice, vigoureuse et étirée végétale dans nos exemples les plus anciens, prend au premier siècle un aspect architectural, s'arrête de bas se raccourcit, elle disparaît dans le cours du second siècle.

6° Le dessin de l'acanthé, enfin, subit de profondes transformations. La

tige repose d'abord sur une large base triangulaire qui s'affaiblit. Les chapiteaux *b 1* et *c 1* du temple de Jamblique l'ont encore atténuée, mais elle a disparu des chapiteaux *b 2*, dans lesquels les rainures axiales les folioles s'écartent pour s'ouvrir vers le milieu de la base de la feuille au lieu de s'en écarter. Elles descendent bien loin vers la pointe tournée vers le bas, alors par un rebord du premier siècle classé en formant un de sens contraire. Cette dernière s'accroît dans le courant du second siècle.

Les folioles d'une en deux en évolutions les chapiteaux *f 1* *Succarie* et *Jamblique* se développent pour atteindre un plein paroisement et la forme la plus harmonieuse dans la série *c 1* du premier siècle au chapiteau de *Kast el Heri* au chapiteau *f 1* et au chapiteau *f 1* inscription *beling*. A ce style les folioles s'accompagnent de « yeux » ovales, soigneusement dessinés et soulignés de petites rides. Mais bientôt les petites rides disparaissent le dernier exemple se trouve dans les chapiteaux du tombeau de *Jamblique*. Un peu plus tard, dans les premières traductions du second siècle les rainures semblent dans lesquelles un peu à peu se concentrent tout l'effet et relief de leur apparition. En même temps la feuille s'agit les contours se font aux lieux, la division en folioles devient moins apparente. Elle le sera de moins en moins car les « yeux » qui dans l'intérieur de la feuille marquaient cette division, vont perdant leur forme deviennent eux aussi anguleux s'allongent et déjà tendent à se confondre avec les rainures.

**1. — Chapiteaux de Baalbek.** — Nous n'avons jusqu'ici étudié que très accessoirement les chapiteaux de Baalbek. L'occasion est venue de comparer avec nos résultats les processus typiques des chapiteaux de M. Weigand sur ces chapiteaux.

Trois points essentiels sont mis en lumière. Quelques-uns des chapiteaux du grand temple de Baalbek sont sans parallèle dans l'architecture romaine de la Syrie. Ce n'est pas qu'ils n'en aient ailleurs. C'est surprenant mais inévitable, ils sont parents d'une série de chapiteaux augustéens de Rome ou de villes de l'Occident. Le chapiteau du pavillon de la canalisation de Baal-

Weigand, p. 41. — *Baalbek*, t. 1, p. 10. — L'ouvrage porte M. Weigand a considéré lesdits chapiteaux de Baalbek et de

Rome comme contemporains. Par ailleurs *Polmyra*, p. 454, il admet que les chapiteaux du sanctuaire de BM sont d'une époque un

bek <sup>1</sup> s'apparente lui aussi à des types orientaux, tant par l'ordonnance de ses éléments que par les particularités de son acanthe. 2° Les autres chapiteaux du grand temple sont tout différents. Leur acanthe est le « type » orient. qu'offrent tous les chapiteaux syriens, « du premier au troisième siècle <sup>(2)</sup> » ; 3° les chapiteaux du petit temple et ceux des roes présentent des formes intermédiaires : « un chapiteau à Baalbek et les autres, toutes les combinaisons possibles des deux types sont réalisées <sup>(3)</sup> ».

Les recherches de M. Weigand l'ont mené loin à reconnaître en Syrie d'une part, au second siècle, un type du chapiteau normal romain distinct du type occidental de la même période. D'autre part, au début du premier siècle, un chapiteau particulier à Baalbek très analogue aux chapiteaux occidentaux du même temps. Cette observation a conduit M. Weigand à conclure que ce dernier chapiteau est venu à Rome et exporté de Rome en Syrie, ayant subi en Orient et en Occident une évolution différente, en expliquant la ressemblance des chapiteaux orientaux et des chapiteaux occidentaux au 1<sup>er</sup> siècle. Au contraire de cette théorie nous pensons avoir trouvé, par l'étude des chapiteaux de Samarie, d'Antioche, de Palmyre et de Koss el-Hair, que le chapiteau vitruvien de Syrie est sorti dans le cours du premier siècle de notre ère et par une évolution progressive, de chapiteaux plus anciens, orientaux eux aussi, ornes des huit paires de crosses issues de calices d'acanthes qui définissent la forme normale et simplifient chaque fois, en regard du canon vitruvien.

Dans cette évolution — telle que nous la présentons — le chapiteau de Baalbek n'a pas sa place <sup>4</sup>. L'un des chapiteaux choisis qui doivent en être approxi-

peu plus haut que ceux de Baalbek, se présente assés avec une manière de voir, qui est tout maintenant justifiée, sur que les chapiteaux d'Antioche ne se paient que vers 12<sup>e</sup> et 13<sup>e</sup> siècles, à chercher la date de ceux de Baalbek dans les débuts du second tiers du premier siècle.

(1) Cf. dessus, p. 288.

(2) Weig. 14, p. 49.

*Ibid.*, p. 62.

(3) Le seul chapiteau syrien qui puisse en être rapproché — non par l'âge, car il n'est certainement pas antérieur au 1<sup>er</sup> siècle, mais par le style occidental de ses acanthes, — est

celui de Samarie, qui est un exemplaire de Baalbek. M. Weigand (Weig. 14, p. 49) l'a rangé parmi les types occidentaux, se voyant par ailleurs que les chapiteaux purement orientaux. Il est manifestement, comme celui de Baalbek, l'oeuvre d'un sculpteur d'Occident, la contre-partie de cette série de chapiteaux à acanthe orientale, trouvés à Rome (Weig. 14, p. 89, à l'apert. M. Weigand aurait pu joindre un chapiteau à bustes de Vienne *ibid.*, fig. 11), aux acanthes si évidemment orientales mais



malivement contemporains, comme les chapiteaux *a* et *b* 1 du sanctuaire de Bel (C) au pignon de la colonne à l'inscription trilingue, et celui de Kasr el-Hsi, (C) au p. 123. C'est tantôt que ceux du second siècle et ceux n'y retrouvent aucune forme des traits spécialement occidentaux de l'acrotère de Baalbek, et que ceux des ondées qui soulignent l'axe vertical de la feuille *c*, ces feuilles se terminant à des consoles chacune par une seule surface concave. Il est vrai qu'il existe à Baalbek même des formes intermédiaires entre les types occidentaux et les types orientaux, mais l'existence de ces formes ne suffit pas à prouver que les seconds types soient sortis des premiers. Elles ne sont ni un et pas que les formes d'une continuation, qui montrent ce qui a été indigène, est venu à la forme occidentale transplantée en Syrie, soit absorption par le milieu oriental <sup>(6)</sup>.

Il se voit d'ailleurs que le peindre d'après au natural date que nous étudions à Syrie, en passant au Palmyrène se place que vers la fin du règne de Dioclète et que l'invasion qui sépare cette date des dates vraisemblables des chapiteaux antichrétiens de Samarie et d'Antiochies correspond précisément à la période à laquelle M. Weigand a attribué le chapiteau de Baalbek (acrotère) et à chaque fois l'époque de Dioclète ne nous étant donné, se voit tout ce qui par nous et nous nous ne se pourrait qu'on ait la même forme et se conserve une certaine forme qui est l'œuvre. Les recherches ayant de par ces chapiteaux servants nous et se peut et le caractère de certains vases ou chapiteaux nous pourrions avec regards précieuses comme les signes d'une influence de l'Occident.

On peut opposer à cette vue une objection grave: la feuille du chapiteau *a* du sanctuaire de Bel présente en effet les caractères de la même acrotère orientale <sup>(7)</sup>. Si nous elle prouve la forme occidentale l'évolution par

<sup>(6)</sup> Weig. 44, p. 43: *ein ganz schöner Fries mit gemalten Banden*.

<sup>(7)</sup> Les mêmes expressions de M. Weigand Weig. 44, p. 41: *... (1) les formes mixtes de Baalbek ... (2) une Durchdringung der östlichen und westlichen Typen dar* pourraient faire croire que tel est son point de vue. Il

est en fait *... (3) l'œuvre* (Weig. 44, p. 41, cf. ci-dessus p. 230, no 2). — Par ailleurs, pour une autre forme du décor archi-

tectural, la coquille, il résulte avec une complète netteté de l'exposé de l'archéologue allemand (Weig. 44, p. 64-7) que les formes occidentales de Baalbek ne sont en Orient, « des formes isolées, exceptionnelles. Ces feuilles nous paraissent en contradiction avec les conclusions de M. Weigand (cf. aussi *Ibid.*, p. 67 en bas

<sup>(8)</sup> La comparaison (*Palmyra*, p. 134) avec l'acrotère du temple de Castor à Rome (Weig.



1. - Pâmyre, colonnade du temple ad dé de dé 14



2. - Karye Her



3. - Temple de Soueida

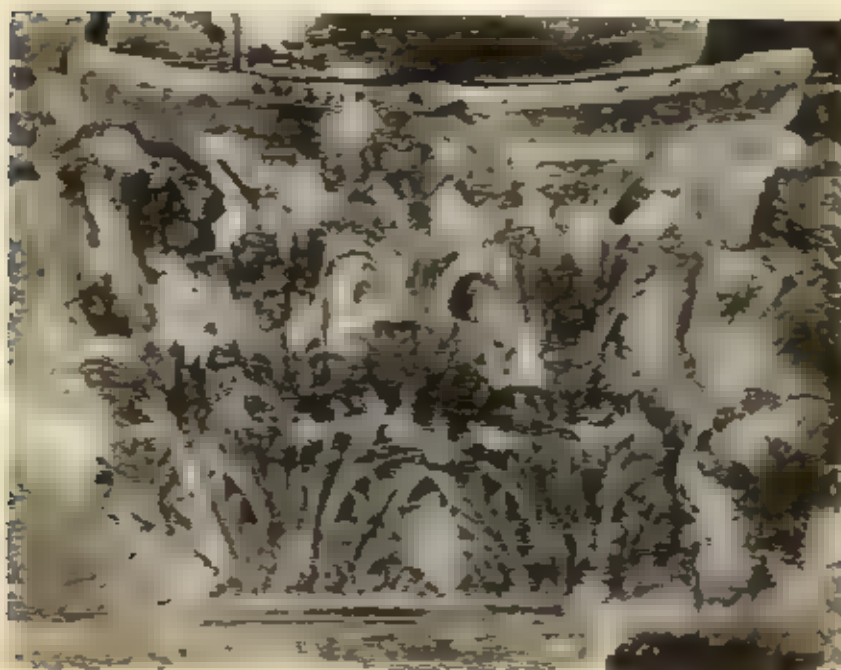




1 - Chapiteau du temple de Sousse



2 - Autre vue du même chapiteau

3 - Palmyre. Près du sanctuaire de Bél  
à l'extrémité du basiliques arabe



## LES FORMES ANCIENNES DU CHÂTEAU CORINTHIEN EN

laquelle elle se serait éloignée de cette origine se placeraient singulièrement loin.

Mais surtout il est possible de remonter plus haut, jusqu'au temps même où les formes hellénistiques divergentes surviennent encore dans le style corinthien. Une série de chapiteaux nous permettent de saisir ces formes au moment où elles vont disparaître, de préciser comment s'est faite leur élimination d'un milieu où elles se développaient jusqu'à leur évanescence, et de les comparer avec les formes normales. Or, comme on va le voir, ces chapiteaux de transition ne représentent rien qui de près ou de loin rappelle les formes occidentales.

### III. — LES FORMES DE TRANSITION.

Ces formes paraissent dans les chapiteaux suivants : A) Soncoda : 1° les chapiteaux du temple (pl. XXXIV et XXXV, 1 et 2) XXXVI, 1 et 2 ; 2° deux chapiteaux naguère publiés par Kondakoff<sup>1</sup> et provenant d'une église voisine du temple (pl. XXXVI, 3 et 4) ; 3° un chapiteau employé dans une église (pl. XXXVII, 1) ; 4° un chapiteau du musée de provenance incertaine (pl. XXXVII, 2) — B) Adjouch, un chapiteau retrouvé dans les ruines d'une église où il avait été employé<sup>2</sup> (pl. XXXVII, 3) — C) Palmyre : les chapiteaux (pl. XXXVII, 4) d'un monument compris dans l'aire du castrum de Dioclétien<sup>3</sup>.

De notables divergences les séparent :

1° Le chapiteau de Djouch et la plupart de ceux de Soncoda sont ornés de bustes, cette décoration fait défaut dans le chapiteau de Palmyre et dans quelques-uns de ceux de Soncoda.

2° Certains chapiteaux de Soncoda présentent des crasses sur les faces du patera kondakoff. Parfois ces crasses sont placées sur les crêtes des chapiteaux

14, fig. 6), qui est occidentale et très analogue, par exemple, à celle du temple de la Fortune à Pompéi (*ibid.*, fig. 7), ou à celle de Baalbek (*ibid.*, fig. 4), ne nous paraît pas justifiée.

<sup>1</sup> *Voyage en Syrie* (en russe), p. 104, fig. 15, et p. 239, fig. 65.

<sup>2</sup> Nous devons à l'amabilité de M. Hany

field, directeur des antiquités en Transjordanie, la permission de publier cet intéressant monument.

<sup>3</sup> *Palmyra*, p. 89 et 153, pl. 52 c. — Mon appréciation de ces chapiteaux diffère de celle de M. Weigand en ce que leurs acanthes ne paraissent être précisément ce qu'ils ont de moins hellénistique (ci-dessous, p. 314).



Le type le plus extrême chapiteaux du temple d'Anta des fasces de l'un des chapiteaux de Karkass. Quelques bizarres paelles sont d'Anta le chapiteau de Palmire, où elles inclinent vers une sorte de ruban posé à plat sur le calathos, quel que soit le cas où elles soient dans ce cas de Dyrach. Il est certain qu'elles y existent. Mais, à Soteria, elles naissent au chapiteau de l'église, et à Soteria des chapiteaux du temple.

1° Le chapiteau de Dyrach, antérieur au calathos du chapiteau de Dyrach et le chapiteau de l'église de Soteria, rappelle encore certaines formes hétérodoxes. Celles du chapiteau de Palmire se rapprochent beaucoup du feuillage de certains chapiteaux orientaux de la même ville. Enfin, l'on ne voit guère de parallèles à l'acanthé des chapiteaux du temple et du chapiteau de Karkass.

2° Les éléments de nos chapiteaux sont très diversement ordonnés. Par exemple les extrémités des feuilles supérieures et inférieures sont très rapprochées dans les chapiteaux de l'église de Soteria. Disposition par laquelle ces chapiteaux se rapprochent des types hétérodoxes étudiés ci-dessus, ou les types normaux du chapiteau normal. Au contraire les extrémités des feuilles supérieures et inférieures s'éloignent dans les chapiteaux de Dyrach et de Palmire. Dans le chapiteau de Karkass de Soteria, on a la tendance à une division en trois zones apparaît déjà clairement.

Mais ces différences ne dépendent pas de la forme commune.

1° Tous présentent des traits archaïques qui interdisent de les dater plus bas que le début du premier siècle de notre ère.

2° Surtout, si différents qu'ils soient des chapiteaux normaux auxquels nous sommes accoutumés, tous, à l'exception du chapiteau du musée de Soteria, offrent l'élément qui caractérise le chapiteau normal, le calice d'acanthes. En d'autres termes, nos chapiteaux sont à mi-chemin des types hétérodoxes étudiés ci-dessus et du chapiteau normal.

On pourrait ne voir en eux que de simples formes de contamination. Les formes hétérodoxes sont manifestement de la famille d'El Djaur, et la forme normale coexistent dans le monde grec depuis le quatrième siècle<sup>(1)</sup>. Il n'y aurait rien de surprenant à ce qu'il y ait des formes intermédiaires, des témoins de l'influence qu'auraient eue l'une sur l'autre deux séries destinées par ailleurs

<sup>(1)</sup> Cf. par ex. *Milet*, I, 7, fig. 274; également *Jahrbuch des deutschen archäologischen*

*Institut*, 36, 1921, p. 82, fig. 7.

<sup>(2)</sup> *Wieg.* 14, p. 42.



Temple



Capiteau ho-djano

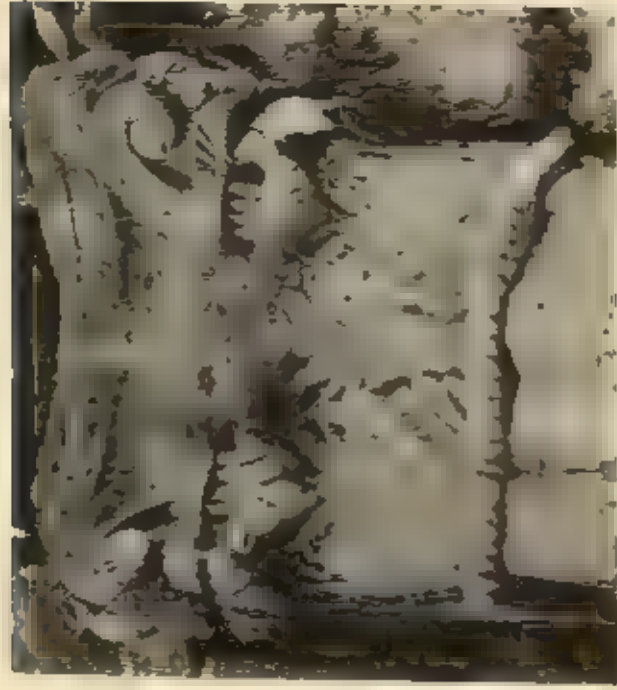


1. - Temple.



4. - Chapiteau ho-djano





Source: *Journal of the American Medical Association*, 1964, 191: 1253-1254.



2.  $\Gamma_{\text{H}} = 0.00015$  2.  $\Gamma_{\text{H}} = 0.00015$



1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 304, 305, 306, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 315, 316, 317, 318, 319, 320, 321, 322, 323, 324, 325, 326, 327, 328, 329, 330, 331, 332, 333, 334, 335, 336, 337, 338, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 353, 354, 355, 356, 357, 358, 359, 360, 361, 362, 363, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 371, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 381, 382, 383, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 390, 391, 392, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 403, 404, 405, 406, 407, 408, 409, 410, 411, 412, 413, 414, 415, 416, 417, 418, 419, 420, 421, 422, 423, 424, 425, 426, 427, 428, 429, 430, 431, 432, 433, 434, 435, 436, 437, 438, 439, 440, 441, 442, 443, 444, 445, 446, 447, 448, 449, 450, 451, 452, 453, 454, 455, 456, 457, 458, 459, 460, 461, 462, 463, 464, 465, 466, 467, 468, 469, 470, 471, 472, 473, 474, 475, 476, 477, 478, 479, 480, 481, 482, 483, 484, 485, 486, 487, 488, 489, 490, 491, 492, 493, 494, 495, 496, 497, 498, 499, 500, 501, 502, 503, 504, 505, 506, 507, 508, 509, 510, 511, 512, 513, 514, 515, 516, 517, 518, 519, 520, 521, 522, 523, 524, 525, 526, 527, 528, 529, 530, 531, 532, 533, 534, 535, 536, 537, 538, 539, 540, 541, 542, 543, 544, 545, 546, 547, 548, 549, 550, 551, 552, 553, 554, 555, 556, 557, 558, 559, 560, 561, 562, 563, 564, 565, 566, 567, 568, 569, 570, 571, 572, 573, 574, 575, 576, 577, 578, 579, 580, 581, 582, 583, 584, 585, 586, 587, 588, 589, 590, 591, 592, 593, 594, 595, 596, 597, 598, 599, 600, 601, 602, 603, 604, 605, 606, 607, 608, 609, 610, 611, 612, 613, 614, 615, 616, 617, 618, 619, 620, 621, 622, 623, 624, 625, 626, 627, 628, 629, 630, 631, 632, 633, 634, 635, 636, 637, 638, 639, 640, 641, 642, 643, 644, 645, 646, 647, 648, 649, 650, 651, 652, 653, 654, 655, 656, 657, 658, 659, 660, 661, 662, 663, 664, 665, 666, 667, 668, 669, 670, 671, 672, 673, 674, 675, 676, 677, 678, 679, 680, 681, 682, 683, 684, 685, 686, 687, 688, 689, 690, 691, 692, 693, 694, 695, 696, 697, 698, 699, 700, 701, 702, 703, 704, 705, 706, 707, 708, 709, 710, 711, 712, 713, 714, 715, 716, 717, 718, 719, 720, 721, 722, 723, 724, 725, 726, 727, 728, 729, 730, 731, 732, 733, 734, 735, 736, 737, 738, 739, 740, 741, 742, 743, 744, 745, 746, 747, 748, 749, 750, 751, 752, 753, 754, 755, 756, 757, 758, 759, 760, 761, 762, 763, 764, 765, 766, 767, 768, 769, 770, 771, 772, 773, 774, 775, 776, 777, 778, 779, 780, 781, 782, 783, 784, 785, 786, 787, 788, 789, 790, 791, 792, 793, 794, 795, 796, 797, 798, 799, 800, 801, 802, 803, 804, 805, 806, 807, 808, 809, 810, 811, 812, 813, 814, 815, 816, 817, 818, 819, 820, 821, 822, 823, 824, 825, 826, 827, 828, 829, 830, 831, 832, 833, 834, 835, 836, 837, 838, 839, 840, 84



4 - Page - 105 of 105



a poursuivre une évolution séparée.<sup>1</sup> Nous croyons que nos chapiteaux sont quelque chose de plus — des documents sur la façon dont s'est fait le passage des types hétérodoxes qui disparaissent au type normal qui devient exclusif, sur la façon dont le second a éliminé les premiers.

Isolons ce qui dans nos chapiteaux est étranger au type vitruvien — ce sont avant tout dans la décoration des faces : 1° les bastes ; 2° la petite feuille qui surmonte la feuille médiane de la carène supérieure des acanthes, tout comme dans certains exemples anciens le chapiteau normal. A l'exception du chapiteau Kondakoff et y compris ceux mêmes de nos exemples qui possèdent des crosses médianes — chapiteaux de Djerrah, de Palmyre etc. — nos chapiteaux ont l'abaque porté sur quatre paires de crosses d'angle, et non sur huit paires de crosses.

Examinons maintenant les traits « normaux » de nos chapiteaux, soit la tige et la feuille du calice, ainsi que les crosses médianes — dans presque tous les cas ces traits nous apparaissent comme des éléments secondaires au regard de ceux que nous venons d'évoquer. Souvent il semblerait qu'on n'ait en vérité pas su ou les placer ainsi en vertu de ces toutes petites crosses médianes qui apparaissent sous la baste du chapiteau de Djerrah — les feuilles, les calices dans les chapiteaux de l'église et du temple de Souenda, décoration à peine visible du calathos derrière une puissante feuille médiane ; enfin, de ces crosses médianes si bizarrement superposées aux fustes dans le chapiteau du musée de Souenda dans certains chapiteaux du temple, et sur la quatrième face du chapiteau Kondakoff. S'il en est ainsi, c'est que ces éléments, qui dans le chapiteau vitruvien, forment à eux seuls la décoration de la partie supérieure des faces du chapiteau, trouvent en obstacle à leur développement précisément les éléments non-vitruviens. Nos chapiteaux sont d'un temps où déjà des crosses médianes issues d'un calice à tige cannelée apparaissent comme des éléments indispensables du chapiteau corinthien — et on pourtant se conserve encore l'habitude de faire porter l'abaque sur quatre paires de crosses et non point sur huit, ou bien de décorer les faces du chapiteau de feuilles supplémentaires de fustes. Les bizarreries de nos chapiteaux résultent de ce qu'ils juxtaposent des éléments qui ne sont pas faits pour être juxtaposés. Dans les chapiteaux de Souenda, il faut naturellement porter au compte de la barbarie naba-

<sup>1</sup> Cf. *ibid.* une particularité du chapiteau de la mosquée de Bualbek expliquée de cette façon.



tenue la maladresse avec laquelle ont été réalisées ces juxtapositions. Mais c'est précisément la ce qui fait l'intérêt de ces chapiteaux : dans un milieu plus hellénisé, le sculpteur eût trouvé le moyen de concilier ses tendances qui le portent à grossir au chapitre les personnages, avec son désir d'être médicale, qui l'entraîne à leur son œuvre les cosses médianes, intégralement pleines plaçant celles-ci sur la portique de ceux-ci. Il n'est pas étonnant qu'les cosses médianes ne deviennent plus des arêtes sur la face latérale, mais la calice l'entraîne avec laquelle il concède le motif et l'œuvre fut bien saisir le caractère le secret d'un qui est celui d'une somme d'espérance.

Nos chapiteaux de trépasan présentent le trait manifeste d'une évolution nous voudrions avoir le moyen d'observer de la reconnaître.

Les plus anciens doivent être ceux de la Esquadrille Sonenda et celui de Djérah. Non seulement la formation de la face y est encore essentiellement constituée par l'élément fondamental les lisses mais comme nous l'avons dit, les corbelles d'angle y sont aussi d'un pur type ordinaire, que par la nature de leurs feuilles, sont en effet de présenter les aspects de l'époque romaine.

Dans le chapitre de Palmyre comme dans les précédents, l'élément nouveau vient à la fin de la feuille médiane supplémentaire, sur laquelle prend appui la forte face du fleuron formant le motif principal de la face, derrière lequel les cosses sont relégués à l'arrière-plan. Mais le calice avec ses grandes feuilles l'angle est beaucoup plus développé et la disposition des corbelles d'acanthos, le dessin de la feuille font penser à ceux des chapiteaux impériaux.

Enfin, si l'on des faces des deux chapiteaux de Palmyre ont atteint un stade encore plus avancé : elles ont pour décoration essentielle des calices bipartis, l'élément principal est celui des calices palmyréens du milieu du fin du premier siècle, et de vigoureuses cosses médianes qui supportant l'abaque tout comme les cosses d'angle. L'élément secondaire est la feuille médiane supplémentaire, qui s'est tellement atrophiée qu'elle ne gêne plus l'épanouissement des arêtes. L'évolution se termine de ce côté est en les points d'impasse celle que nous avons retracée à Palmyre dans le chapiteau normal ancien, à celle par exemple qui sépare le chapiteau  $\alpha$  du sanctuaire de Bôl du chapiteau à l'inscription trilingue <sup>(1)</sup>.

<sup>(1)</sup> Pl. XXXII, 1 et XXXIV, 1. La coexistence d'une acanthe relativement aussi avancée qu'

celle du chapiteau de Palmyre avec un dessin aussi anormal de la zone supérieure est évi-

Un moment, le temple de Souda nous offre comme un raccourci de cette évolution. Nous avons fait dans le chapitre précédent voir suffisamment la dégradation des éléments religieux. Si l'on admet<sup>1</sup> que le temple de Souda est une construction de la fin du premier siècle avant notre ère, l'on daterait cette époque le chapiteau pépère de M. Weigand<sup>2</sup> et où les éléments normaux se peignent en sautoirs tant de sent de figures ne consistent qu'en des bœufs et sautoirs, et ne tiennent pas plus la place que dans le chapiteau de Dyrrachion dans celui de l'église de Souda. Un second stade nous montre des capituleux différents et première vue mais auxquels pourtant un élément se superpose : les grosses acanthes qui figurent sur le buste (pl. XXXI, 1 et 2). Des acanthes en stèle continue à plus de bustes, les grosses méduses s'y sont substituées (pl. XXX, 1 et 2). À vrai dire, on examine attaché contre elles sont établies sur une sorte de bosse. Cette particularité ne peut guère s'interpréter que d'une façon : c'est que les grosses ont pris la place par l'insuccès du chapiteau normal, avant de prouver par un buste à l'extrémité du chapiteau l'insuccès de l'élimination du temple et l'achèvement de sa décoration. Le mode d'arrangement du corinthien normal se sera imposé et c'est ainsi que du bossage d'un chapiteau des acanthes s'écarteront comme l'avaient été ceux du premier stade. Il se sera efforcé de tirer un chapiteau normal, la date très tardive du chapiteau se reconnaît en particulier à l'aspect des acanthes dont les contours anguleux et celui d'un paucement par des cannelures font d'un corinthien complet avec l'acanthus les chapiteaux du premier stade. Si, par ailleurs, notre regard se porte sur des traits qui se combinent fort mal avec une date basse : des feuilles supérieures qui dépassent les autres comme du chapiteau et dont les extrémités dépassent à peine des feuilles inférieures, c'est que ces traits sont déterminés par l'acanthus qui remonte la corinthienne haute-

devenant frappante. Il n'est pas moins étonnant de voir une zone supérieure ordonnée comme l'est celle du chapiteau Kundakoff voisiner avec des acanthes aussi écartées. Dans des acanthes écartées, comme l'almire et Souda, on ne peut guère douter que ce ne soit d'après leurs éléments les plus avancés

qu'il faille dater les chapiteaux, et d'autres formes ces éléments ne sont pas en avance sur leur temps : ce sont les éléments archaïques qu'il faut considérer comme retardés.

<sup>1</sup> Weig. 24, p. 81.

<sup>2</sup> Ibid., fig. 2; reproduit les (pl. XXXIV, 3).

## CONCLUSIONS

Dans les dernières décades du premier siècle avant notre ère, une transformation profonde se fait dans l'architecture classique. Au goût des combinaisons inédites, à la fantaisie, à l'extrême liberté qui avaient de la tendance, le la création artistique dans ce siècle des révolutions de l'Occident et de la complète désintégration des états grecs et étruscs succède sous Auguste une réaction à l'ordre, à la règle. Ce mouvement dont le *De Architectura* de Vitruve est l'expression littéraire se traduit dans les monuments par l'emploi de proportions strictes, par une épuración qui est aussi un appauvrissement du répertoire des formes.

À la même époque Auguste rend dans le domaine politique l'ordre et la paix au monde romain.

Il est tentant d'attribuer à Rome aussi le retour à l'ordre dans l'art. Nous l'avons dit, c'est la solution de M. Weigand. Le néo-classicisme du I<sup>er</sup> siècle d'Auguste est pour la chose romaine. Les deux grands redressements, le politique et l'artistique, ont les mêmes auteurs, les maîtres de Rome. Rome assure sa puissance par la création de colonies, comme Bérée et Héliopolis en Syrie, et celles-ci sont les intermédiaires par lesquels elle établira la suprématie de son art. La discussion d'une thèse de cette importance dépasse nettement le cadre de notre étude.

Nous espérons cependant avoir montré que, sur un point, — mais sur un point dont M. Weigand fait à vrai dire l'un de ses principaux arguments — cette thèse doit être soigneusement révisée. On peut soutenir que le chapiteau corinthien impérial de la Syrie, de la Palestine et de l'Arabie, ait bien une origine locale, mais les stades de l'évolution par laquelle le chapiteau vitruvien est sorti des formes plus anciennes du chapiteau normal, tous les stades de l'évolution au cours de laquelle il a supplanté les formes hétérodoxes, nous les avons reconnus dans les monuments de ces régions. Les formes de Byblos se comportent d'us cet ensemble comme un corps étranger, de même que la colonie d'Héliopolis dans le milieu syrien.

Sans doute, ce mouvement est parallèle aux progrès de la domination romaine. Il est frappant de constater que le chapiteau normal en Syrie n'égale

(1) *Wien.* 24, p. 81.

sans partage des le lathen du r. sie le 2<sup>e</sup> alors qu'en Arabie les formes heterodoxes restent en emploi jusqu'à l'époque flavienne<sup>2</sup> et apparaissent isolément plus tard encore<sup>3</sup>. Mais nous ne pensons pas que ce parallélisme oblige à voir dans le chapiteau vitruvien une forme corollaire. Nous avons noté, en effet, dans notre revue des chapiteaux heterodoxes<sup>4</sup>, que ceux-ci n'étaient pas représentés, jusqu'ici, dans la Syrie du Nord. D'autre part, un chapiteau au moins, celui d'Antioche<sup>5</sup>, témoigne de l'ancienneté relative de la forme normale dans cette région. Enfin, le *chapiteau-modèle* de Palmyre<sup>6</sup>, qui est sans doute le plus ancien chapiteau véritablement vitruvien que l'on ait dans cette ville, présente quelques particularités — trançantes et la trachitipalmyrénienne et celle de la Syrie du Sud, mais vraisemblablement communes dans la Syrie du Nord.

S'il fallait présenter une hypothèse, la suivante nous paraîtrait la plus plausible. A l'époque hellénistique, la parenté qui lie les formes alexandrines à celles de la Syrie du Sud<sup>7</sup> ne s'est pas étendue aux formes de la Syrie du Nord. Les architectes de cette région ont continué d'employer le chapiteau normal. C'est à Antioche qu'il est apparu d'abord en Syrie<sup>8</sup> soit qu'il y ait pris naissance, soit qu'il y soit venu d'Anatolie. C'est là qu'il a pris ou repris, vers le temps d'Auguste, sa forme classique, d'où sont dérivés par la suite tous les chapiteaux de la Syrie romaine, forme qui ressemble à la forme vitruvienne de Rome par la disposition et la nature de ses ornements mais qui en diffère dès l'abord par le dessin du corinthe. C'est de cette région la plus hellénisée de la Syrie qu'il se sera propagé en même temps que la forme *modèle* des Romains, sauveurs de l'hellénisme, vers la Syrie du Sud et vers l'Arabie.

DAVID SCHUMMIGER

<sup>2</sup> Simon plus tôt. Ce qui m'inciterait surtout à la prudence en cette matière, ce sont les deux très avancées des chapiteaux *bonchakoff* et du chapiteau « de transition » de Palmyre (p. 315, note 1), qui pourraient bien n'être pas antérieurs au milieu du premier siècle.

<sup>3</sup> El-Ragha. Les derniers chapiteaux palmyréens datés sont de l'an 75 JAVIER et SEVERE, *Mission archéol. en Arabie*, I, p. 314, et fig. 160.

<sup>4</sup> Toulouan de Sextus Florentinus BACH-Strau — XIV.

now and DOMASKEWNA, *Provincia Arabia*, I, p. 381, n° 763, II *ibid.*, *Basile*, p. 80, attribué à par exemple à Petra ou à celui de Trajan.

<sup>5</sup> Cf. dessus, p. 287.

<sup>6</sup> Cf. dessus, p. 301.

<sup>7</sup> Du type b 1. Cf. dessus, p. 301.

<sup>8</sup> Cf. dessus, p. 301.

<sup>9</sup> Cf. dessus, p. 290.

<sup>10</sup> DELAPORTE, *Hellenistische Bauten in La-  
bien* 2, p. 163.

• 1971 • *THE UNIVERSITY OF CHICAGO* • p. 28 29







association symbolise une promesse d'heureuse navigation —, sinon peut-être « le voyage de l'au-delà après la mort, que les Anciens ont souvent représenté comme une traversée <sup>(1)</sup> » ?

Je ne crois pas indispensable d'orienter ainsi l'utilisation du motif. M. G. Contenau aurait pu en effet ajouter, aux types à représentation de navires qu'il a si justement cités, celui d'une stèle funéraire de Sinope, au Musée de Stamboul <sup>(2)</sup>. Le titulaire de la stèle, Ionlios Kallinaios, avait été *καίκληρος*, comme les Hérytiens de l'Établissement des Poseidonastres à Délos. Il est censé parler lui-même sur son épitaphe et il explique que la mer, où il a fait de nombreux voyages, lui a été moins dangereuse que la terre, sur laquelle il est mort de maladie à trente-deux ans :

Ο πολλὰ πλεύσας Καλλιναῖος | κύματα  
 κινύσας ἄντα κείνην τὴν ἀστυρίαν ἐπέ

Or, le navire de la stèle de Sinope rappelle assez près celui du sarcophage de Salou, et non moins celui de la peinture de Pompéi — où une Tyche tient le gouvernail <sup>(3)</sup>. Ces divers documents — païens — doivent être en core proches du début de l'ère impériale : la décoration des longs côtés (guirlandes) le prouverait aussi <sup>(4)</sup>.

CH. PICARD

Mars 1933

<sup>(1)</sup> G. CONTENAU, I, I, p. 29.

<sup>(2)</sup> *La Syrie antique et médiévale* (I, XXXIII).

<sup>(3)</sup> Cf. *Le grand livre A. S. V. 1920* (I, 11).  
 M. V., 1920, p. 134 sqq. (fig. 1 a la p. 3) — et  
 sur la stèle un grand navire (avec pilote)  
 et une harque. L'inscription était signalée

(par M. D. Robinson), depuis 1906.

<sup>(4)</sup> Cf. CONTENAU, I, I, p. 289 (fig. 124).

<sup>(5)</sup> C'est plus tard qu'à Pompéi le dauphin a été représenté et symbolisé (monnaie d'argent — voir la *Néréide* (niche sculptée d'un tombeau).



FIG. 1. — Petit côté du sarcophage salouite,  
 du « du navire ».

## BIBLIOGRAPHIE

H. FRANKFORT. — *Archæology and the Sumerian Problem* (*The Oriental Institute of the University of Chicago. Studies in Ancient Oriental Civilization*, n° 4), 1932

Pour M. Frankfort, on peut distinguer par leur céramique, à l'époque énéolithique, trois foyers de culture en Asie Antérieure. Le premier, en Syrie, est caractérisé par une poterie à décor orange brillant, sur épais engobe créneux. Le second va des premières installations mésopotamiennes jusqu'au Baluchistan, en passant par le plateau iranien ; sa céramique est peinte, comme celle du troisième foyer qui comprend l'Asie Mineure, le Caucase, le nord de l'Iran et le Turkestan russe. Au deuxième foyer appartient la période de Tell-el-Obéid, au troisième la période dite d'Uruk rencontrée à Warka. Et M. Frankfort se pose cette question : à quel moment les Sumériens ont-ils pénétré en Mésopotamie ? A la période d'Uruk ou bien à celle d'el-Obéid ? Il conclut que les Sumériens sont non seulement les auteurs principaux de la civilisation mésopotamienne, mais aussi les plus anciens occupants de la contrée.

M. Frankfort poursuit son enquête à travers les quatre grandes périodes archaïques que l'on a délimitées dans l'ar-

chéologie de la Mésopotamie. A l'époque de la première dynastie d'Ur et à celle des Tombes Royales, période qui a bien son individualité, et pour laquelle il rejette à bon droit les dates trop basses de M. Christian, les Sumériens sont en Sumer, les inscriptions le prouvent, mais les fouilles montrent, par les crânes exhumés, que les races sont déjà très mélangées.

A la période de Jemdet-Nasr, nombre de caractères de la période précédente se retrouvent ; le monument Blanc, le « personnage aux plumes », les colonnettes de la tombe de Tépé Ali-Abad si semblables comme technique à celles d'el-Obéid, le langage des tablettes, tout cela est semé-

A la période d'Uruk, dont la céramique se retrouve à Gawra, Ninive, Kish, Ur, Tell el Suse, un sceau de Warka montre que les modes qui seront en faveur en Sumer sont déjà en usage ; on se sert des cachets et des cylindres comme marques de propriété ; les bâtiments, faits d'argile crue, sont déjà décorés de panneaux longitudinaux ou de cônes fixés dans les murs, et dont les lêtes forment dessins.

« Cf. G. CORTÉAU, *La chronologie en Asie Occidentale antienne et la controverse de Gêbel-el-Arak* ; *Revue d'Assyriologie*, LXXIX (1932), p. 71-78

L'auteur y voit encore une preuve de la présence des Sumériens.

Mais à l'époque de Tell-el-Obéid ? La céramique qui caractérise cette période a été recueillie sur le sol non remanié à Ur, Suse, Khammeh, Samarra, Uruk ; donc en ces différents points il s'agit de la céramique des premiers occupants ; pour M. Frankfort, c'est à Suse, dans le style I, qu'il faudrait chercher la période antérieure à celle d'el-Obéid. Mais l'auteur, pour conclure à la présence des Sumériens à cette époque, fait état de l'opinion du docteur Andriani qui explique beaucoup de particularités de l'architecture mésopotamienne par le développement des principes de construction de cette période. La démonstration est ingénieuse et, si quelques preuves sont assez fragiles et résultent plus des conditions du milieu où vivaient les habitants que de leur libre choix (écriture sur argile, constructions en argile de l'époque d'Uruk), M. Frankfort sait rendre sa théorie très plausible par une accumulation de détails impressionnants. Cependant, même en admettant un substratum sumérien, il n'en reste pas moins que le fait caractéristique des périodes d'el-Obéid, Uruk et Jamdet-Nasr, cette céramique peinte, répandue sur une aire si vaste, ne semble pas l'œuvre des Sumériens, d'abord en raison de sa dispersion, ensuite parce que, lors de l'apparition des Sumériens au premier plan de la scène historique, la céramique peinte a disparu.

Planes appariées accompagnées de schémas démonstratifs ont trait à la stratigraphie comparative des divers sites, à la distribution de certains types primitifs d'outils en métal, à celle de vases proba-

blement appartenant à la période de Suse II. M. Frankfort essaie de distinguer les divers éléments qui la constituent ; il remarque que Suse I et Suse II sont, comme il l'avait pensé jadis, nettement séparés et que la poterie trouvée à Obéid n'est pas antérieure à Suse I, mais lui est postérieure, et qu'entre Suse I et Suse II, on a retrouvé des céramiques de la période d'Uruk. Certains décors animaux, comme les ibex, les lauresux de Suse II, auraient, selon lui, leur source dans la poterie chaldéenne du Sultan et du Balatch-

Le travail, comme tout ce que nous donne M. Frankfort, est riche de faits, et suggère mille pensées ; il fait au mieux sentir la quantité de problèmes souvent contradictoires, que ces questions soulèvent. N'avons-nous même pas chance, si nous admettons la présence des Sumériens en Sumér dès les plus hautes époques, de pouvoir un jour nous orienter de nouveau, pour leur berceau et pour l'origine de leur civilisation, vers la mer, ce Golfe Persique dont leurs propres traditions nous garantissent l'importance ? La succession de ces poteries peintes serait un apport étranger au fond de la civilisation sumérienne élaborée sur place ! Autant de questions qu'il nous faut actuellement laisser sans réponse. Je crois cependant que sur certains points (la succession des styles Suse I, el-Obéid et Suse II, l'âge de la céramique noire lustrée), les fouilles de Néhavend dont les

(1) La couche « de transition » qui sépare Suse I de Suse II (et correspond à la couche dite d'Uruk) ne se rencontre pas sur tous les points à Suse, ni avec la même épaisseur ; parfois Suse II succède à Suse I presque immédiatement.

résultats viennent à peine d'être publiés<sup>1</sup> pourront apporter quelques modifications assez notables.

G. COHENAT

ANDRÉ Lods. — *Israël. Des origines au milieu du VIII<sup>e</sup> siècle*. Un vol. in-8° de 396 pages, 3 cartes, 38 fig. et 12 planches. Paris, La Renaissance du Livre, 1930

Nous sommes bien en retard pour signaler cet important ouvrage de la collection Henri Beaumont. Du moins, cela nous permet d'annoncer qu'il vient d'en paraître une seconde édition où la conscience de l'auteur se marque par quelques additions des idées à leur son œuvre au courant des découvertes.

L'*Israël* de M. Lods est remarquable non seulement par la connaissance complète du sujet lui-même, mais aussi par celle des civilisations avoisinantes. Les résultats des fouilles archéologiques y sont utilisés et aussi l'histoire comparée des religions.

Tout l'intérêt d'une étude d'Israël repose sur sa religion, mère du christianisme, du judaïsme et de l'islamisme. Il y a une telle prudence à ne pas donner son propre avis sur ce sujet que d'un jugement sûr et pondéré. Les conceptions ont fait leur temps qui ne reposaient pas sur un triage scrupuleux des documents. Dans sa préface, M. H. Beaumont note justement : « Ad. Lods transpose en histoire positive des conceptions ou trop métaphysiques ou trop littéraires. » Le succès de ce livre fait l'éloge du maître qui l'a écrit, mais il témoigne aussi des progrès de l'esprit public.

<sup>1</sup> Cf. *Syria*, 1933, p. 1 et suiv.

Le plan adopté est tout un programme. Une première partie traite de Canaan avant l'établissement des Israélites. On y étudie l'état religieux de la Palestine vers le temps de l'établissement des Israélites. La deuxième partie brosse un tableau qui fait pendant à la civilisation cananéenne, c'est celui de la civilisation hébraïque avant l'installation en Palestine.

Ces lignes bien arrêtées, on aborde le développement d'Israël en Palestine jusqu'aux invasions assyriennes. La précision, la clarté, la solidité de ces pages témoignent de la maîtrise de l'auteur.

Une grave question que M. Lods a abordée avec sa franchise coutumière est celle des emprunts que les Israélites ont faits aux Cananéens au milieu desquels ils se sont installés. Le savant exégète n'admet pas des emprunts aussi larges que l'a proposé M. Dassaud<sup>2</sup> ; il les réduit à quelques fêtes agraires. Cependant, la récente publication des textes phéniciens de Ras-Shamra, par M. Vroblewski, rend la position de M. Lods difficile à maintenir. Quand le savant professeur à la Sorbonne envisagera une reprise de son œuvre pour la mettre au courant des dernières découvertes, il semble qu'il devra fondre ensemble les deux premières parties de l'ouvrage, car au temps du culte commun du dieu El, il est impossible de distinguer les Israélites des Cananéens.

MAGNIE RITTER

<sup>1</sup> Voir *Revue de l'Histoire des Religions*, 1931, I, p. 201-220.

<sup>2</sup> Voir R. Dassaud, *Les Phéniciens dans le Négéb et en Arabie*, dans *Revue de l'Histoire des Religions*, 1933, II, p. 5-49.



A. ROES. — *Greek Geometric Art, its symbolism and its origin*. Un vol. in-8° de 128 pages avec 103 figures. Londres, Humphrey Milford (Oxford University Press), 1933.

L'auteur recherche avec une remarquable application le sens et l'origine des éléments décoratifs qui constituent l'art géométrique grec. À part les funéraires et les batailles navales des vases du Dipylon, le répertoire du style géométrique est peu varié et se limite à un petit nombre de sujets : un personnage dressé entre deux chevaux affrontés, un oiseau tenant un poisson ou un serpent au bout de son bec, un oiseau et un cheval précédés de deux serpents, un oiseau devant un poisson ou encore un poisson entre deux oiseaux affrontés. Des étoiles, svastikas, disques pleins ou pointillés, cercles concentriques sont placés dans le champ du motif principal.

Mlle Roes cherche en Orient, notamment sur les cylindres hittites et mésopotamiens, le sens de ces symboles qu'elle estime représenter le soleil. Elle note que, sur les poteries proto-élamites, les bronzes perses, les bas-reliefs syriens, les oiseaux accompagnent le soleil. Ces rapprochements tendent à établir la prédominance des cultes solaires dans l'art géométrique grec.

D'autre part, plusieurs analogies sont à noter au commencement de l'âge du fer avec l'art de Villanova et la civilisation de Halstatt. Mais c'est en Perse, en Syrie, en Mésopotamie que Mlle Roes relève le plus d'analogies avec les éléments décoratifs de l'art grec géométrique. De nombreux dessins viennent appuyer ces constatations. Nous hésitons

toutefois à déduire de la présence de signes solaires auprès d'oiseaux, de chevaux ou de poissons, que ces animaux sont par là caractérisés comme solaires.

Souhaitons, avec le savant auteur, que des travaux et des découvertes viennent éclairer ses intéressantes déductions qui mettent en jeu des comparaisons très étendues. Précisément M. Charbonneau vient de publier dans *Préhistoire* une étude qui nous paraît décisive en ce qui concerne l'identification du dieu dressé entre deux chevaux affrontés.

M. D. B.

ELEAZAR L. SUKANIK. — *The ancient synagogue of Beth Alpha*. Un vol. in-4° de 58 pages, 50 figures et 36 planches hors texte. Jérusalem, University Press (Londres, Oxford University Press), 1932.

Découverte en 1929, la synagogue de Beth Alpha, située dans la vallée qui de Yearéel descend à Beisan, au pied des monts Gilboa, fut fouillée en 1929 par M. Sukanik pour le compte de l'Université hébraïque de Jérusalem.

L'édifice est de plan basilical à trois nefs et trois portes, avec une abside où l'on devait déposer l'armoire (*aron* ou *théba*) renfermant les rouleaux qu'on se proposait de lire au cours de la cérémonie.

M. Sukanik pense que cette basilique est du v<sup>e</sup> siècle ; on ne l'aurait décorée d'une mosaïque formant pavement qu'au vi<sup>e</sup> siècle. Vers la fin du vi<sup>e</sup> siècle on aurait installé, pour le lecteur, le béma de pierre placé sur la gauche. À ce propos le savant archéologue rappelle le béma de la mosquée al-Hayat à Alep, primitivement une synagogue.



Une mosaïque décore la nef centrale de la synagogue de Beth Alpha. D'abord, en entrant, est figuré le sacrifice d'Isaac, puis le zodiaque disposé en cercle autour du char du soleil avec les quatre saisons dans les angles, enfin, apparaissent entre deux rideaux écartés, l'arche sainte accostée de deux lions, de deux coqs et de deux ânes, et de sept brachistes.

M. Sukonik note que, pour la première fois, sont apparues à Beth Alpha des représentations de sujets bibliques, ce qu'on ne connaissait jusqu'ici que dans l'art chrétien. Les synagogues de Kefar Bir'im et de Na'aran n'utilisaient que le zodiaque. Depuis, on a découvert à Djerash une autre synagogue avec une autre scène de l'Ancien Testament : la sortie de l'Égypte.

Ces découvertes sont venues à point pour montrer que la synagogue de Doura-Europos, entièrement décorée de peintures, a été exceptionnellement riche par l'ampleur de la décoration. Elle est aussi la plus ancienne (245 ap. J.-C.).

La publication de M. Sukonik est admirablement illustrée et avec les reproductions de pièces de comparaison, elle groupe une excellente documentation.

R. D.

**Benny Hrozný. — Les inscriptions hittites hiéroglyphiques, livraison 1.** In-8° de 119 pages. Prague, Orientalni ústav ; Paris, Geuthner ; Leipzig, Harrassowitz, 1933.

Cette première livraison d'un ouvrage qui en comptera deux ou trois contient, d'après le sous-titre, un « essai de déchiffrement, suivi d'une grammaire hit-

lite hiéroglyphique en paradigmes et d'une liste d'hiéroglyphes ».

Le déchiffrement des hiéroglyphes hittites est entré dans une voie nouvelle, ces dernières années, grâce aux travaux simultanés de Sayce, Carl Frank, Morriggi, Bossert, Gelb, Forrer. J'ai l'intention de présenter prochainement aux lecteurs de cette revue les résultats qui me paraissent acquis. L'étude de Hrozný, dont le nom reste attaché à la première interprétation des textes hittites de Boghaz-Kœui, est conduite avec la sûreté de méthode qui caractérise les travaux du savant maître. L'imprimerie d'État de Prague a fait graver des caractères spéciaux pour la reproduction des hiéroglyphes asiatiques. Ainsi a pu être établie la liste des 63 signes, avec leurs variantes, leur valeur phonétique ou idéographique, dont l'importance sera appréciée de tous ceux qui se sont adonnés à la poursuite de cette écriture maintenant traquée. Hrozný ne se prononce qu'à bon escient. Il rejette les conclusions de Jensen dans la nouvelle position qu'il a prise en contradiction avec son *Hittiter und Armenter* de 1898. Il contrôle, critique, admet ou conteste les autres opinions. Nous verrons bientôt, dans une confrontation des divers auteurs, les déchiffrements qui offrent le plus de garanties scientifiques.

E. DODD.

**D. Sidonsky. — Les origines des légendes musulmanes dans le Coran et dans les vies des prophètes.** In-8° de viii + 101 pages. Paris, Geuthner, 1933.

C'est à l'instigation du regretté Clément Huart que M. Sidonsky a entrepris

le présent travail. La question des sources orales ou écrites du Coran et de ses commentateurs a été souvent reprise depuis que Th. Nöldeke a montré l'influence qu'ont exercée sur Mahomet et ses adeptes les traditions des Juifs d'Arabie. Après une courte, mais très suffisante introduction, dans laquelle l'auteur insiste sur l'Aggadah juive, telle que nous la connaissons par le Talmud et les Midrashim, on passe en revue les grandes lignes des légendes bibliques et des récits apocryphes de l'Ancien et du Nouveau Testament. Chaque sujet est décomposé en ses principaux éléments. Au cycle d'Adam appartiennent la création de l'homme, le paradis, la qualité de prophète, la chute de l'homme, la sortie du paradis, le parler des animaux, Caïn et Abel, Adam et David. Les figures d'Abraham, de Joseph, de Moïse, de Salomon sont entourées par l'imagination juive et musulmane d'une foule de traits qui amplifient le texte de la Bible.

L'auteur se contente de citer les passages du Coran qui font allusion à tel ou tel récit légendaire et de mettre en regard la source juive, ou plutôt l'anecdote qu'on trouve parallèlement dans la littérature midrashique. Ce qui frappe le plus dans ces comparaisons, c'est la quantité d'emprunts ou de plagiat qu'on rencontre non pas tant dans le Coran lui-même que dans les commentateurs du Prophète, surtout *al-Kissaf* et *Tabari*. Un coup d'œil sur l'index alphabétique montre que ces deux noms sont partout cités. La table des Sourates du Coran (p. 154) permettra de se rendre compte du folklore judéo-chrétien de l'Arabie, tel qu'il nous est conservé par les disciples immédiats de Mahomet. Car M. Sidersky ne s'est point

limité aux personnages de l'Ancien Testament. Les légendes musulmanes sur la Vierge Marie et sur Jésus, sur les sept dormants, telles qu'elles apparaissent dans le Coran et les Apocryphes, sont signalées et commentées. Nous avons donc un précieux recueil, très objectif et complet, des formes sous lesquelles se sont transmis des récits merveilleux, souvent d'une naïveté déconcertante, qui ont charmé les oreilles des enfants juifs, chrétiens, musulmans, avant de se fixer dans l'Aggadah des rabbins et les Légendes Dorées des moines, comme dans le Coran et dans les Hadiths des premiers âges de l'Islam.

E. DUCOM

HAYFORD PEIRCE et ROYALL TYLER. **L'Art byzantin, des origines au déclin.** Cinq volumes in-4° contenant mille photographies tirées par Daniel Jacomet. Paris, Librairie de France, 1932.

Les trésors d'églises, les musées, les collections particulières d'Europe et d'Amérique se partagent les objets d'art byzantins qui, dès l'époque des Croisades, avaient émigré de leur lieu d'origine. Cette dispersion rendait infiniment désirable la publication d'un ouvrage d'ensemble. Durant de longues années, MM. Hayford Peirce et Royall Tyler ont exploré les collections, étudié quantité d'objets et amassé une énorme documentation photographique, d'où ils ont extrait plus d'un millier de planches. Dans leur introduction générale, où ils dégagent en un excellent raccourci les caractères de l'art byzantin, les auteurs font remarquer que les œuvres généralement comprises dans la catégorie des arts mineurs sont,

pour l'époque byzantine, exactement sur le même plan que la grande sculpture ou la grande décoration murale, tant par leur qualité que par l'originalité de leur conception. Aussi ont-ils adopté l'ordre chronologique, sans aucune hiérarchie de genre.

Le premier volume se rapporte aux iv<sup>e</sup> et v<sup>e</sup> siècles; MM. H. P. et R. T. y distinguent quatre phases de développement — époque des Tétrarques, de Constantin, seconde moitié du iv<sup>e</sup> siècle comprenant l'époque de Théodose, enfin v<sup>e</sup> siècle — et ils en définissent les caractères. Ce, exposé stylistique, concis et savant, étayé sur les monuments datés, est précédé d'un utile résumé des événements historiques se rapportant à la même époque et est suivi de la description de tous les objets reproduits.

On sent, dans ce bel ouvrage, un acte de foi, où la parfaite probité scientifique n'a pas démenti l'enthousiasme. Mais comme il n'y a guère de grand amour sans partialité, les auteurs n'ont pu se défendre d'isoler leur sujet sur un piédestal. Sans doute, ils sont dans leur droit en faisant débiter l'art byzantin avec le iv<sup>e</sup> siècle; pourtant, la fusion Orient-Occident remonte à l'hellénisation du Proche-Orient par suite des conquêtes d'Alexandre, la colonisation romaine n'ayant fait qu'accentuer cette pénétration. Les fresques de Doura-Europos, que *Syria* publia pour la première fois en 1922, en sont un témoignage indiscutable. Ce style graphique, ces personnages vus de face et dont les pieds s'inclinent en avant, cet allongement des figures emprunté aux Arsacides perses, autant de caractères qui seront plus tard proprement byzantins.

Parfois aussi, leur admiration a porté les auteurs à prendre une technique instinctive pour une conception raisonnée: si les yeux énormes des Tétrarques de Venise (pl. 2 et 3) sont une déformation voulue « parce qu'il y a une échelle commandée par la distance entre le spectateur et l'objet », comment expliquer la même déformation sur des pièces d'orfèvrerie, comme la médaille de Constantin (pl. 20), ou la coupe d'argent de Kertsch (pl. 27)?

Nous en avons encore qu'il eût été bon de signaler l'origine de certains motifs; ainsi la statuette d'argent (pl. 37) est une transcription abâtardie, mais évidente, de la Tyche d'Antioche, exécutée au iv<sup>e</sup> siècle av. J.-C. par Eutychydès de Sicione.

Les observations de détail ne touchent en rien d'ailleurs à la valeur foncière de l'ouvrage. Les auteurs eux-mêmes sollicitent le contrôle du lecteur qui contribuera ainsi « à éclaircir un domaine encore plein d'inconnu ». Tel sera bien le double rôle de ce magnifique ouvrage d'être une mise au point de ce qu'on sait actuellement de l'art byzantin et un instrument de recherches dont aucun travailleur en ce domaine ne saurait désormais se passer.

M. CHEVALLIER-VÉREL.

F. VOLBACH, GEORGES SALLES et GEORGES DUBOIS. — *Art byzantin*. Cent planches reproduisant un grand nombre de pièces choisies parmi les plus représentatives des diverses tendances. Un vol. in-4° de 70 pages et 100 planches. Paris, les éditions Albert Lévy, s. d.

Cet ouvrage n'est pas un album servant de manuel, car il y manque des repro-

ductions de la grande peinture, mais un souvenir fort utile et bien présenté de l'exposition byzantine au Pavillon de Marsan, dont le succès, en 1931, fut la meilleure récompense des organisateurs. Trois d'entre eux se sont associés pour présenter un choix des pièces exposées.

Dans l'introduction, M. Georges Salles brosse un large tableau des caractéristiques de l'art byzantin, cherchant à justifier certaines imprecisions ou maladresses voulues, par l'exemple des artistes modernes. M. Duthuit s'occupe des techniques; cette mise au premier plan de la matière est instructive, car les artistes byzantins ont eu le mérite de travailler ou d'utiliser d'innombrables matériaux, avec une recherche tout orientale d'éclat et de richesse.

M. F. Volbach a rédigé les notices descriptives et bibliographiques des 100 planches classées par matière: sculpture sur pierre, dont la décadence est aussi rapide que totale, ivoires, dont la vogue a maintenu l'usage et perfectionné le style (pl. XXVI-XXIX, coffret en ivoire de la cathédrale de Troyes; pl. XXXIII b, le Christ couronnant Romain et Eudocie), camées, cristal taillé, verre, monnaies du IV<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle, d'intérêt surtout historique, le calice d'Antioche attribué au IV<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>, le beau disque de l'Académie d'histoire de Madrid où, à côté des figures de l'époque (dernier quart du IV<sup>e</sup> siècle) traitées à la mode de Byzance, on conserve dans l'allégorie le souvenir de la manière classique (pl. XLVI-XLVII), divers bijoux, la patène Bliss (pl. LVI,

<sup>1</sup> La planche XLV reproduit le Christ à l'agneau, la restauration du bras gauche vupprimée; cf. *Syria*, 1931, p. 307 et suiv., pl. LIX et LX.

classée VI-VII<sup>e</sup> s., dans l'argenterie syrienne), les émaux cloisonnés sur or de la couronne de Constantin Monomaque, la croix-reliquaire en or émaillé de la cathédrale de Cosenza (pl. LXI-LXIII), la reliquaire en argent doré de la cathédrale d'Exlergan (pl. LXV, détail bien venu sur pl. LXVI), plats en faïence, dont certains surprenants, mosaïque naturelle-ment peu représentée, feuillets de manuscrits, enfin, une précieuse collection de tissus (pl. LXXX-C), où l'influence sassanide est si marquée.

Les planches, fort réussies d'après de bons clichés, permettent vraiment l'étude des monuments reproduits.

R. D.

AROLAN HATTEM. — *Les poèmes épiques des Croisades* (genèse, historicité, localisation). — In-8°; xiii + 427 p. Paris, Geuthner, 90 fr.

Cet ouvrage, solidement documenté et élaboré selon une méthode rigoureuse, est incontestablement un de ceux qui font le plus grand honneur à la jeunesse syrienne. L'auteur y étudie d'une manière systématique, en s'attachant spécialement à la *Chanson d'Antioche*, à la *Chanson de Jérusalem* et aux *Châtifs*, le cycle des Croisades, dont il propose une interprétation nouvelle, à la vérité fort séduisante.

Après avoir consacré à la *Genèse de l'idée de Croisade* (p. 29-78) un chapitre dont l'importance est sans doute hors de proportion, mais qui ne paraîtra pas inutile si l'on se représente combien de données périmées circulent encore à ce sujet, l'auteur procède à une *étude comparée des manuscrits* (p. 79-116) Abor-

dant ensuite la *Chanson d'Antioche*, il conclut qu'il a existé effectivement un poème de ce nom, qui ne nous a été conservé qu'à travers un remaniement de Grégoire de Bouai (p. 117-130), précise la part qui doit être attribuée à ce dernier (p. 131-134), puis analyse la « chanson » primitive, œuvre de Richard le Pèlerin : celui-ci aurait été un témoin oculaire de la première croisade, ce qui rendrait compte du caractère historique de certains passages qui ne doivent rien aux chroniqueurs (p. 135-235). Les *Châtifs* et la *Chanson de Jérusalem* sont ensuite l'objet de résumés (p. 237-257 et 258-278) qui mettent en valeur leur caractère légendaire. La partie capitale de l'ouvrage est celle où l'auteur, après avoir donné un tableau de la vie franque en Syrie (p. 279-325), cherche à démontrer qu'à l'origine les poèmes primitifs des Croisades ont été composés en Orient, par des Français d'Orient et pour des Français d'Orient (p. 326-408). Cette conclusion lui paraît justifiée, en ce qui concerne la *Chanson d'Antioche*, par l'originalité même du poème et par certains indices tirés des textes : pour les deux poèmes légendaires, par des détails (éloge des rois de Jérusalem, mention de pèlerinages célèbres de Terre-Sainte, traits de mœurs, légendes, etc.), qui demeurent inexplicables si l'on ne tient pas compte du milieu dans lequel vivaient les Français d'Ouest-Mer.

L'auteur n'a point, à notre avis, donné à sa démonstration le caractère péremptoire qu'on pouvait attendre : en procédant trop souvent par affirmations que rien ne vient étayer, en indiquant par des références, au lieu de les citer, bien des traits qu'il considère comme probants

(ainsi : p. 372. l. 11), il a donné à sa thèse une apparence spéieuse qui laisse rait sceptique sur sa solidité si elle n'avait pour elle la vraisemblance historique. Les arguments manquent parfois de portée : il en serait cependant d'excellents, tels que la mention des sablos auxquel la ville de Hamleh doit son nom (p. 307, dernier vers cité), ou l'énumération du bétail raxié par des Croisés (p. 367 : *de brebis et de chèvres et de maint oras mouton, — de camels et de bugles et si ot maint aunan* ; noter l'absence caractéristique de bœufs et de vaches). On aimerait rencontrer, au cours de la lecture, plus de détails concrets, immédiatement contrôlables, semblables à ceux que nous venons de souligner.

Ces légères critiques n'entachent en rien le mérite de M. A. HARRIS, ni les qualités de son œuvre : son travail demeure une contribution des plus importantes à l'étude de la littérature épique du moyen âge, d'une part, à notre connaissance de la vie des colonies franques en Terre-Sainte, d'autre part, et on ne pourrait qu'avoir foi en l'avenir de l'Université Syrienne si ses étudiants nous donnaient plus fréquemment des travaux aussi distingués.

J. SALVAGNY.

*The Damascus Chronicle of the Crusades, extracted and translated from the Chronicle of Ibn AL-QALĀNISI by H. A. R. GIBB. Un vol. in-8° de 368 p. Londres, Luzac, 1932.*

Alors que, dans les rangs des Croisés, plusieurs d'entre eux ont raconté les phases diverses de la première Croisade, on a cru longtemps qu'il n'existait pas de



chronique arabe rédigée par un contemporain de cette grande campagne militaire. On avait cependant observé que les historiens orientaux, qui en parlaient, avaient puisé à une source très sûre, œuvre d'un témoin immédiat des événements qu'il rapportait.

La *Continuation de la chronique de Damas*, par Ibn al-Qalanisi, dont il n'existe qu'un manuscrit, passait à tort pour ne relater que des faits postérieurs à la 2<sup>e</sup> Croisade, alors que cet ouvrage commence avant l'arrivée des Francs en Orient et se termine en 1130. Ibn al-Qalanisi, qui fut un important fonctionnaire de la chancellerie de Damas, naquit vers 1070 et mourut en mars 1150. Il continua la chronique de l'historien Hild ibn al-Mahassin al-Sûbi, qui s'arrêta à 1050. Le texte arabe avait été publié par Amedroz.

M. H. A. R. Gibb, voulant apporter un instrument de travail aux érudits s'occupant des Croisades, n'a entrepris sa traduction qu'à partir de l'année 1097, où la lutte entre Croisés et Musulmans va commencer en Asie Mineure.

Cette chronique donne maints renseignements sur l'occupation de la Syrie par les Croisés, et sur les nombreuses opérations militaires des princes latins et de leurs adversaires pendant la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle. M. Gibb observe que beaucoup des événements relatés étaient déjà connus, puisque les principaux historiens arabes tels qu'Ibn al-Athir et Abū Chayyā tirant dans leurs compilations de fréquents emprunts à Ibn al-Qalanisi. Cependant, cet auteur a le mérite d'être tout à fait original et de rapporter des faits qu'il tenait souvent de témoins oculaires; en outre, on trouve dans son œuvre des détails qu'ont né-

gligés ses successeurs. C'est ainsi que, très souvent, il indique le jour de la semaine où s'est passé tel événement et cette indication peut être précieuse pour l'établissement rigoureux de la chronologie. On rencontrera dans cette histoire des indications qui ne figurent pas ailleurs, par exemple, sur le siège de Tyr en 1111-1112, sur la secte des Assassins, sur les combats entre l'atabek de Damas Togtakhi et les rois de Jérusalem Baudouin I<sup>er</sup> et Baudouin II. Les relations étroites que Damas entretenait à cette époque précise avec la cour fatimite d'Égypte, ont permis à Ibn al-Qalanisi de donner d'abondants renseignements sur la part prise par les Égyptiens dans la lutte contre les chrétiens, et il est possible de trouver là des aperçus nouveaux pour l'histoire des premiers temps de l'occupation franque.

Cette chronique ne donne pas un tableau d'ensemble de la guerre sainte en Syrie, en Palestine et en Égypte; cette œuvre d'un damasquien n'envisage souvent les événements que de Damas et pour ce qui concerne Damas. Les épisodes rapportés concerneront donc surtout le voisinage du royaume de Jérusalem et il sera fait beaucoup moins de place à tout ce qui intéresse la Syrie du Nord, la lutte des comtes d'Édesse et des princes d'Antioche avec les émirs d'Alep ou de Mossoul. L'Histoire d'Alep de Kamal ad-din, qui, d'ailleurs, a fait, lui aussi, des emprunts à Ibn al-Qalanisi, apportera là-dessus beaucoup plus d'informations.

M. Gibb a fait précéder sa traduction d'une excellente préface qui pourrait servir d'introduction à une histoire des colonies franques d'Orient. Il s'est attaché à montrer l'état de la Syrie musulmane au



moment de l'arrivée des Français et à prouver que l'anarchie qui la déchirait alors facilitait beaucoup la progression des chrétiens. Quelques années plus tôt, la tâche eût été presque impossible; les troupes turques ne seraient hourtées à des chefs puissants, capables de les empêcher de prendre Antioche et, à plus forte raison, en mesure de leur barrer la route de Jérusalem.

Mais au moment où commence l'ère des Croisades, non seulement les califes abbassides de Bagdad et les califes fatimides d'Égypte se disputaient la domination lointaine et illusoire de la Syrie, mais sur son sol même les Turcs Seljoukides, qui se faisaient les champions du califat de Bagdad, étaient divisés entre eux; leurs atabeks, c'est-à-dire les tuteurs des princes, véritables maîtres du palais, s'attribuaient le pouvoir, tandis que de grands seigneurs syriens se déclaraient souverains indépendants de certaines cités. Ces rivalités, que les Croisés exploitèrent habilement, empêchèrent l'union de l'Islam qui aurait pu briser l'effort des Occidentaux.

#### UN DEUXIÈME

J. SALVANDY. — *Les Monuments historiques de Damas*. Un vol. in-8° de viii et 116 pages avec 6 planches. Beyrouth, Imprimerie Catholique, 1932.

Le secrétaire général de l'Institut français de Damas donne ici un pendant à son *Inventaire des monuments musulmans de la ville d'Alep* (voir *Syria*, 1932, p. 311), mais sous une forme un peu plus développée, ce qui s'explique parce que la matière est plus complexe et qu'il n'est pas toujours facile de distinguer le mu-

sulman de l'époque précédente. L'auteur a bien défini son plan : « On y trouvera essentiellement une liste d'édifices classés par ordre chronologique, l'indication brève des particularités qui leur donnent une valeur documentaire ou artistique, enfin, un certain nombre de dessins fixant quelques aspects caractéristiques de l'art syrien à l'époque musulmane. » Une connaissance approfondie des monuments et des inscriptions, une expérience peut-être unique de la topographie de Damas donnent une valeur exceptionnelle à ce répertoire que les archéologues devront consulter au même titre que le *Damascus* de MM. Watzinger et Watzinger, ou le récent *Early muslim architecture*, I, de M. K. A. C. Creswell.

La difficulté de démêler le plan ancien ou l'organisation ancienne sous les constructions musulmanes est illustrée par la citadelle de Damas, dont M. Sauvaget a traité d'une façon très complète dans *Syria*, 1930, p. 50 et 210. Au cours de l'impression de son nouveau travail, M. Sauvaget s'est pris à douter de l'origine antique de la citadelle, dont la fondation lui avait jusque-là apparu comme devant remonter à Dioclétien, à la fin du III<sup>e</sup> siècle. Dans les « additions et corrections », il abandonne ce point de vue : « Il est probable, dit-il, p. 34, que la fondation de la forteresse ne remonte qu'au X<sup>e</sup> siècle : elle aurait alors été construite en briques crues; les parties les plus anciennes de l'édifice actuel seraient dues à une reconstruction du XI<sup>e</sup> siècle. »

Bien des monuments sont signalés ici pour la première fois; c'est le cas, croyons-nous, du moins sous une forme déformée, pour la maison de As'ad-Pacha al-'Azam, autrement dit « palais Azem »,

dont la construction remonte à 1749 M. Sauvaget dit fort bien l'intérêt capital de cette demeure syrienne comme témoin d'une disposition traditionnelle, bien que des modifications, mais surtout dans la décoration, aient été introduites au milieu du xix<sup>e</sup> siècle et que l'incendie de 1923 ait endommagé notamment la grande salle de réception.

R. D

LALHENCE BINYON, WILKINSON et GRAY.  
— *Persian Miniature Painting*, 8d. in-quarto, xvi-212 p., CVIII pl. dont 12 en couleurs, Oxford University Press.

En dehors du catalogue illustré et d'un petit volume illustré, qui ne prétendant être qu'un souvenir, aucune publication ne rappelait les fastes de l'Exposition d'art persan de Burlington House. Cette lacune est désormais comblée pour la peinture, qui s'échoie à bon escient, comme la manifestation la plus complète et la plus représentative de l'Exposition.

Par une révision et une mise à jour des études antérieures et des matériaux connus, auxquels viennent s'ajouter ceux révélés par l'Exposition, les auteurs nous donnent une histoire de la peinture persane, que seules les œuvres exposées illustrent.

Une introduction esthétique, d'une belle tenue littéraire, où les vues ingénieuses abondent, représente la contribution de l'artiste délicat qu'est M. Binyon, tandis que deux orientalistes distingués, MM. Wilkinson et Gray, donnent une analyse brève et minutieuse des écoles et des miniaturistes, du xiii<sup>e</sup> au xviii<sup>e</sup> siècle.

Dans un champ aussi vaste et qui sou-

lève d'innombrables problèmes, il est difficile d'être toujours d'accord avec les auteurs sur les solutions adoptées.

Pour la période ilkhanienne, l'*Histoire des Mongols* de la Bibliothèque nationale est ramenée du commencement du xiv<sup>e</sup> au xv<sup>e</sup> siècle, sur la base hypothétique qu'il s'agit d'une copie. Or, ce manuscrit forme non seulement un chaînon dans le développement de l'école du xiv<sup>e</sup> siècle, entre les œuvres parfois hybrides du *Djann-el-Tevarikh* arabe, de Londres et d'Edimbourg, de 1300, et les miniatures si évoluées de Djunéid Naïkachi, de 1307; mais aucune infiltration timorée ne décelé une réplique postérieure. La graphie n'est pas non plus le *nestalik*, dont on suit l'évolution au cours de tout le xv<sup>e</sup> siècle, mais correspond à l'écriture linéaire et difforme de la période antérieure.

Au sujet de la question cruciale de l'œuvre de Behzad, des peintures authentiquement, signées Kassim Abi, sont attribuées à Behzad, des rapports de maître à élève étant considérés comme une justification suffisante; tandis que toute une suite de portraits qui sont au nombre des plus belles productions de la fin du xv<sup>e</sup> et de l'aube du xvi<sup>e</sup> siècle, et qui possèdent ce caractère « monumental et soigné » auquel il est fait allusion dans l'introduction de M. Binyon, sont contestés à Behzad. L'authenticité des inscriptions de ces effigies semble mise en doute sans raison probante; quant à la divergence que l'on invoque de leur style avec celui des manuscrits enluminés, elle n'est que naturelle dans un genre qui s'oppose à l'illustration anecdotique, et dont les dimensions mêmes sont différentes.

On se trouve en présence du même

phénomène avec le portrait de Mir Ali Chir par Mahmoud Muzébib, dont personne ne songe à mettre la paternité en doute.

Pour ce qui est de la question Aka Riza et Riza-i-Abbassi, les auteurs acceptent la distinction entre le calligraphe Ali Riza Abbassi et le miniaturiste Riza-i-Abbasi (la confusion de ces deux artistes avait permis de prêter au second une grande notoriété et de le situer sous Chah Abbas), reconnaissent la différence de style des pièces respectivement signées Aka Riza et Riza-i-Abbassi, admettent que le titre d'Aka peut faire partie intégrante d'un nom (les exemples contemporains en Orient sont nombreux); mais leurs conclusions n'en restent pas moins flottantes.

On constate d'une façon générale, comme dans ce dernier cas, une tendance à ne pas trahir, autant que faire se peut, les idées de Sir Thomas Arnold. Malgré les services que cet éminent orientaliste a rendus à la miniature persane, surtout par des traductions de textes, il est difficile de ne pas convenir qu'il a été malheureux dans ses jugements et appréciations sur les artistes. Au point de vue critique, la piété lémoignée à sa mémoire n'est pas sans présenter certains inconvénients.

Ces quelques réserves faites, nous devons être très reconnaissants à la brillante équipe du British Museum, pour le beau travail dont elle a enrichi les études d'art persan, et qui restera un monument digne de la prestigieuse exhibition qu'il commémore.

L'Oxford University Press, par sa typographie impeccable, la netteté et les valeurs de ses planches en noir, ainsi que la

perfection de la plupart de ses reproductions en couleurs, s'est avérée à la hauteur de sa tâche.

ARMÉNAG SAKISIAN

## PÉRIODIQUES

F. THUREAU-DANGIN — La stèle d'Asharné, ext. de *Revue d'Assyriologie*, XXX, 2, p. 53-56, avec une planche.

Le savant assyriologue publie et commente un fragment de stèle en basalte, trouvé en 1924 par le commandant Malignan, près du pont d'Asharné, sur l'Oronte, non loin d'Apamée. La pièce est aujourd'hui au Musée de Beyrouth. Sur trois de ses faces elle porte une inscription cunéiforme qui s'étendait probablement aussi sur la quatrième.

M. Thureau-Dangin y a reconnu un monument commémorant la bataille de Qarqar remportée par Sargon II, en 720, contre les troupes syriennes coalisées qui avaient à leur tête Yau-bidi, roi de Hamma. On y trouve mentionnée la ville de Hadrak et une ville de lecture mal assurée, *Sadu'-a*.

Comme la stèle de Chypre, le nouveau texte signale simplement que Yau-bidi fut emmené avec sa famille en captivité. Dans les fastes inscrits sur les murs de Khorsabad, on nous apprend que le personnage fut écorché vif et le supplice est même représenté. Le supplice eut-il lieu après l'érection des stèles d'Asharné et de Chypre, ou bien faudrait-il voir là une concession aux sentiments des populations asservies?

R. D

NOËL AIMÉ-GIRON. *Un naos phénicien de Sidon* (avec 4 planches). Extrait du *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale*, t. XXXIV, p. 31-42. Le Caire, 1933.

Le savant orientaliste consacre une étude détaillée au naos sidonien<sup>1</sup> entré au Louvre en 1890 et constitué par un parallélepède calcaire que caractérise, sur sa face principale, une niche qui devait porter une représentation divine en bronze. Sur les deux faces latérales figure l'image d'un personnage debout, coiffe du bonnet pointu, imitant la haute couronne égyptienne.

L'identité de fonctions est certaine entre les deux personnages latéraux du naos et l'acolyte figuré derrière l'Astarté d'un curieux bas-relief conservé au Musée du Caire et dont on doit la publication au savant archéologue<sup>2</sup>. Le rapprochement avait déjà été fait, lors de la publication d'un fragment de naos analogue, par M. Maurice Dunand qui y reconnaissait le pharaon lui-même<sup>3</sup>. Pour M. Giron, l'acolyte, qui pratique à la fois la libation et l'encensement, serait un dieu — dédoublé dans le naos du Louvre — et précisément le dieu-fils qui accompagne naturellement la déesse. Dans le cas du naos des Musées de Stamboul, où des

déeses ailées apparaissent sur les faces latérales, nous aurions la déesse-mère accompagnant l'image du dieu-fils. L'explication est ingénieuse, malheureusement incontrôlable par suite de la perte des idoles en métal qui garnissaient l'intérieur des naos<sup>4</sup>, mais à vrai dire peu vraisemblable.

Au risque de multiplier les propositions incertaines, on peut se demander si l'acolyte en question ne serait pas plutôt une représentation du roi de Sidon. Nous savons, tout au moins pour la dynastie d'Eshmounazar, que le roi de Sidon était grand-prêtre d'Astarté<sup>5</sup>. Cette hypothèse — à l'inverse de la précédente — peut s'appuyer d'un rapprochement qui nous semble décisif. On distingue très nettement sur certaines monnaies de Sidon, frappées au IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère, marchant derrière le char du roi de Perse, le roi de Sidon tenant de la main droite le sceptre court à tête d'animal et de la main gauche une *enochobé*. Non seulement l'identité des attributs — sur certains exemplaires de bonne frappe<sup>6</sup>, le sceptre, auquel est attaché l'encensoir, est surmonté du disque aux *urae* — et du

<sup>1</sup> Un autre naos de construction semblable au Louvre AO. 4090 : LEONAIN, *Catalogue*, n° 114) ne porte aucune figure sur les faces latérales.

<sup>2</sup> Le titre du prêtre d'Astarté est porté par Tabalt sur son épitaphe et précède son titre de roi des Sidoniens. Le roi Amashtari porte également le même titre, mais non son fils Eshmounazar II, qui était mineur. Voir aussi JOSEPH, *C. Ap.*, I, 48.

<sup>3</sup> Très net dans BASSON, *Les Perses achéménides*, pl. XXX et surtout G. F. HILL, *Brit. Mus. Cat. of Phoenicia*, pl. XIX, 5, avec peut-être la variante d'une tige ou fleur plantée dans l'*enochobé*.

<sup>4</sup> La provenance sidonienne n'est pas douteuse, le naos AO. 2060 ayant été acquis avec un lot d'un habitant de Saïda. C'est à tort que M. Giron tire d'un soi-disant *Catalogue manuscrit du Musée*, un renseignement qu'il n'a pas eu d'ailleurs utiliser complètement et qui figure dans le *Livre d'entrée* du département des Antiquités orientales dont le seul souci est de donner un numéro d'inventaire aux objets entrant dans les collections nationales.

<sup>5</sup> Voir *Syria*, 1923, p. 97.

<sup>6</sup> *Syria*, 1926, p. 12<sup>e</sup>.

geste, mais aussi celle du costume et de la coiffure sont telles, si complètes et si précises, qu'on ne peut mettre en doute qu'il s'agit sur les monnaies et sur les reliefs du même personnage ou plutôt de la même classe de personnages.

Des variantes interviennent suivant les règnes, qui témoignent que ce personnage ne peut être le pharaon. Si on adopte le classement d'E. Babelon, on constate que, dans la première moitié du IV<sup>e</sup> siècle, le personnage à la suite du char est coiffé de la tiare plate — ce qui est, en effet, la mode de l'époque. Plus tard, il est tête nue et cela s'explique si, avec Babelon, on y reconnaît un grec, Evagoras de Salamine. Ce ne serait que dans la seconde moitié du IV<sup>e</sup> siècle, avec Straton II (340-332), que le roi de Sidon, toujours avec les attributs caractéristiques, porterait le haut bonnet pointu. On rejoint ainsi la date présumée du bas-relief conservé au Caire.

On en déduira une série d'observations que nous ne pouvons indiquer ici que fort brièvement. D'abord, s'il en était besoin, on y verrait la confirmation de l'attribution de ce monnayage à Sidon, attribution, longtemps contestée, que l'on doit à la perspicacité d'Ernest Babelon.

D'autre part, il est intéressant de constater que le roi de Perse reçoit à Sidon les honneurs dus à la divinité, ce qui s'accorde avec le titre d'*adon melakim* « Seigneur des rois », qui lui est attribué dans l'inscription d'Eshmounazar et dont on saisit ainsi toute la valeur.

On notera que la position relative des personnages est constante et ne vérifie pas non plus les propositions de M. Giron : nulle part l'écolyte ne se présente de profil par rapport à la déesse posée de face.

Le roi de Sidon est toujours représenté derrière la déesse ou derrière son aureau.

Enfin, le rapprochement avec les monnaies fournit une indication utile pour la date, assez incertaine jusqu'ici, de nos monuments qu'on a proposé de placer, tout au moins pour les naos, depuis le début du V<sup>e</sup> siècle jusqu'au milieu du III<sup>e</sup>. On peut tenir fermement pour le IV<sup>e</sup> siècle, plus probablement la seconde moitié du siècle, tout comme la statue du Caire, mais naturellement avant 332.

R. D.

J. CARTIEREAU. — *Inventaire des inscriptions de Palmyre*. Fasc. VII et VIII. In-8°. Beyrouth, Imp. Catholique. 1931 et 1932.

Le premier de ces fascicules groupe 13 textes relevés dans les nécropoles Nord-Ouest et Nord de Palmyre. La plupart de ces textes étaient connus, mais le savant épigraphiste apporte des améliorations à plusieurs d'entre eux.

Le fascicule VIII groupe 24 textes appartenant à des stèles funéraires individuelles, conservées dans le Dépôt des antiquités de Palmyre. Ces textes très simples offrent une grande variété de noms propres. Trois d'entre eux (n<sup>os</sup> 6, 8 et 37) portent une formule nouvelle :

אנן אפרחא אדון מלכא

que nous sommes tenté de comprendre : « Cette stèle (est) celle de l'affranchi (Yarhai) par Sama. » Yarhai aurait été affranchi, comme il est de règle, au même temps que ses deux fils à qui appartiennent les épitaphes n<sup>os</sup> 8 et 37.

R. D.



**Orientalistische Literaturzeitung**, février 1933. Sous le titre *Zur Lesung der »hethitischen« Hieroglyphenschrift*, P. Mørggi publie (col. 73-83, une importante mise au point des résultats obtenus par Sayce, Frink, Galb, Forrer, surtout Bossert, et lui-même. Les terminaisons du nominatif et de l'accusatif, découvertes par Sayce, celle du datif sont assurées. On serait en présence non du véritable hittite, mais d'un dialecte apparenté syro-cappadocien. En somme, Mørggi a enregistré un progrès considérable fait dans la lecture de ces hiéroglyphes. Comptes rendus de S. Ronzovale, *Vanus lagens et Adonis Byblus* et R. Montard, *Le tilwaw de Dardanus* (H. Thiersch); André Bartholot, *L'Asie ancienne, centrale et sud-orientale d'après Platon* (Hans von Meißner); A. Bruno, *Der Rhythmus der alttestamentlichen Dichtung* (Carl Kuhl).

**Idem**, mars 1933. — Comptes rendus : De Julius Jordan, *Zweiter und Dritter vorläufiger Bericht über die von der Naturforschenden Gesellschaft der Deutschen Wissenschaft in Urak unternommenen Ausgrabungen* (H. Frankfort insiste sur les édifices de haute époque qui constituent la partie la plus importante des découvertes de Warka et la malice de J. Jordan à les dégrader). Blanckenhorn, *Genlogie Palästinas nach heutiger Auffassung* (G. Dalman); H. A. Winkler, *Salomo und die Karina* (C. Brockelmann); G. Contonau, *L'Archéologie de la Perse des origines à l'époque d'Alexandre* (O. G. von Wesendonk).

**Idem**, avril 1933. — M. Pieper, *Eduard Meyers letztes Werk* rend compte de la 2<sup>e</sup> éd. du tome II, 2 (1931) de l'*Histoire de l'Antiquité*. Martin David, *Beiträge zu*

*den altassyrischen Briefen aus Kappadokien* (textes publiés par Julius Lewy en 1929 et 1930). Richard Hartmann, *Das Institut français de Damas und seine Veröffentlichungen* (compte rendu favorable de l'activité déployée par cette institution sous la direction de M. Montagne). — Comptes rendus : Böhl, *Palästina in het licht der jongste opgravingen* (E. Sellin); W. Hores, *Die alten Ortsnamen Palästinas* (K. Galling); les toponymes non-sémitiques sont comparés avec les vocables d'Asie Mineure antérieurs au grec et sont rattachés à l'invasion des Hyksos; R. Montagne, *Villages et haubus barbares* (W. Cusko).

**Idem**, mai 1933. — Comptes rendus : H. Th. Bossert, *Geschichte des Kunstgewerbes aller Zeiten und Völker*, I, III et IV (Robert Schmidt); K. Bernheimer, *Romanische Tierplastik und die Ursprünge ihrer Motive*, utilise les monuments du ancien Orient (Valentin Müller); H. de Genouillac, *Textes religieux sumériens du Louvre*, I et II (A. Falkenstein); Charles-F. Jean, *L'art d'après les textes cunéiformes* (M. San Nicolò); Edmund Pottier, *L'Art hittite*, fascicule II (A. Götz a rendu compte du fascicule I dans *OLZ*, 1928, 108, consacré à la sculpture); il estime que cet art ne dépend pas des Hittites de Boghazkœui, mais plutôt des Khurrites (Subaréens); par contre, le second fascicule traite bien de céramique hittite, puisque les pièces examinées proviennent de Cappadoce. Le reviewer signale en passant la très curieuse céramique polychrome de Tell Halaf; Peter Thomsen, *Palästina und seine Kultur in fünf Jahrtausenden*, 3<sup>e</sup> éd., 1931 (G. Dalman); J. Garrow Duncan, *Corpus of dated*



*Palestinian Pottery* (Peter Thomsen); Dhorme, *Langues et écritures sémitiques* (H. Bauer estime qu'à Zondjir) le passage du cananéen à l'araméen dans les textes officiels eut lieu sous Bar-Rekouh et correspond au changement protocolaire de « roi de Yadi » en « roi de Samal »).

R. D.

## NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES

Un bol au nom d'un prince seldjoukide du Kirmân. — Dans un récent fascicule du *Burlington Magazine* mai 1933), M. MEISNER AGA-OGU faisait connaître un magnifique bol persan de style minai, orné d'un éléphant portant son cornac, un personnage assis dans une chaire, et un esclave noir cramponné sur la croupe. L'auteur attribuant cette pièce à la fin du x<sup>e</sup> siècle de notre ère, croyant reconnaître dans une inscription qui court sur la face extérieure du bol le nom d'un prince

bouride du Fars. Il concluait de cette indication chronologique à la haute antiquité de l'industrie céramique à Rey, terrain sur lequel on ne peut le suivre, toute son argumentation reposant sur une interprétation erronée de l'inscription.

En raison de l'intérêt que présentent les pièces datées pour assurer le classement de faïences musulmanes, il ne sera pas inutile de proposer une version plus correcte de ce petit texte épigraphique, dont je donne ici une nouvelle lecture, d'après la photographie publiée par le *Burlington Magazine*, mais en négligeant les lettres restituées par M. Mohamet AGA-OGU dans les lacunes : on a tout lieu de douter de leur ancienneté, malgré toutes les précisions que l'auteur apporte à ce sujet. Les quatre derniers mots (à l'exception de l'avant-dernier, me paraissent de même être des retouches modernes. On lit :

عز الأمير الآجل العالم العادل المويّد  
المصنّف بمصور عماد ندين محي الإسلام

عز الأمير الآجل العالم العادل المويّد  
المصنّف بمصور عماد ندين محي الإسلام

عز للأمير الآجل العالم العادل المويّد  
المصنّف بمصور عماد ندين محي الإسلام

عز الدولة | [1 ou 2 mots] وا جلال  
لامرآه أبو (sic) نصر كومانشا [d] ... الدين

*Gloire à l'émir très considérable, instruit dans les sciences musulmanes, juste, assisté de Dieu, vainqueur, victorieux, 'Imād ad-Dīn, le vivificateur de l'Islam, le bras droit de la dynastie, .., la grandeur des émirs, Abū Naṣr Kirmān-Chāh),...*

On croit pouvoir identifier le personnage mentionné dans cette inscription avec un prince seldjoukide du Kirmān : *Kirmān-Chāh*, qui régna de 466/1073 à 467/1075 (Zakaria, p. 222). Cette attribution nouvelle me paraît justifiée par les caractères de la titulature, qui relève du cycle sunnite; — par le type de l'écriture, où l'on reconnaît la calligraphie souple et très cursive du temps des atabegs; — enfin, dans une certaine mesure, par le nom même du personnage. Les textes historiques, que je n'ai malheureusement pas sous la main, doivent permettre de confirmer définitivement cette identification par une vérification du surnom en *ad-Dīn* et de la *kunya*. En tout cas, on ne saurait lui opposer l'absence du titre de *soultān*, qui a surpris M. Mehmet Aga-Oglu : des personnages aussi considérables que les atabegs de la Haute-Mésopotamie et les souverains arlokhides ne portent point, à pareille date, ce titre réservé au grand-seldjoukide, « l'associé du Prince des Croyants » : on ne saurait l'attendre davantage dans le protocole d'un seldjoukide du Kirmān.

J. SAVOYET

**Liste des rois assyriens.** — M. H. Frank fort annonce qu'il vient de faire une nouvelle et importante découverte dans le temple de Nebo à Khorsabad, celle d'une liste complète des rois assyriens, ayant régné depuis le III<sup>e</sup> millénaire jusqu'au VII<sup>e</sup> siècle, avec les années de règne.

Cet document ne présentant aucune lacune, certaines difficultés chronologiques, notamment celle touchant la première dynastie babylonienne, pourront être définitivement réglées. L'histoire du proche Orient y gagnera une précision fort utile.

**Stèle d'el-Balou'a Moush.** — M. G. Horsfield et le P. Vincent ont publié (*Revue Biblique*, 1932, p. 417-444, pl. IX-XV) et savamment commenté une stèle en basalte, récemment découverte, de forme conique, portant une inscription de 6 lignes dont on n'a pu fixer la nature. Au-dessous, un personnage est représenté entre deux divinités, un dieu qui le protège et une déesse qui l'assiste. Le dieu est vêtu à l'égyptienne (pagne, double couronne mauve de la tête de gazelle et du fanon tombant du sommet de la couronne), comme c'est la coutume à cette époque, qui doit être celle de Ramsès II ou de Ramsès III. Le personnage, vraisemblablement un roi ou un grand sheikh local<sup>1</sup>, est tourné vers le dieu, les deux mains levées en signe d'adoration. Ce détail est très net sur les deux photographies reproduites. Le dieu que les auteurs prennent pour une tête de massue (la tête serait beaucoup trop courte) est un troisième astre. Si cette interprétation est exacte, il en résulte que ces trois astres ne s'appliquent pas néces-

<sup>1</sup> Le costume est-il apparenté au costume égyptien, comme on y incline p. 432? Complètement de la gauche du sculpteur, ce vêtement ne peut-il se rattacher à la mode cananéenne du deuxième millénaire? Longue robe serrée à la ceinture et, jeté par-dessus, le manteau à franges (détail bien asiatique), dont l'extrémité, qu'on laisse pendre, est généralement rabattue sur l'épaule gauche?

sacrament aux deux divinités ou, du moins, que nous ne pouvons les répartir entre elles.

On suggère, étant donné que la stèle a été découverte dans le pays de Moab, au sud de l'Arnon, qu'elle figure Camosh et sa pared *As*. C'est possible. Mais, dans ce cas, comme il y a vraiment peu de rapport entre le dieu de la stèle de Balou'a et celui du relief de Houdjm el-'Abel, dit encore de Shihān, conservé au Louvre, cette dernière figure ne peut, elle aussi, représenter Camosh. Il y avait plus d'un dieu en Moab.

Enfin, les considérations (p. 440) sur la coiffure du personnage doivent être écartées pour faire place à un rapprochement plus significatif. Cette coiffure caractérise notamment un des prisonniers qui, à Medinet Hatou, symbolise une des contrées conquises par Ramsès III<sup>1</sup>.

R. D.

P. S. — M. Oriolon (*Revue Bibl.*, 1931, p. 353 et suiv.) vient de reprendre l'étude de la stèle de Balou'a. Il a bien vu que l'orant avance les deux mains vers le dieu. Celui-ci tiendrait d'une main le sceptre *was* et de l'autre le croix *ankh*. Le costume de l'orant est expliqué comme étant égyptien. La « chéchia » est bien commu-

<sup>1</sup> Voir la publication de l'*Oriental Institute* de Chicago, *Mediterranean*, t. II, pl. XC.VII et pl. CXXV, registre B.

tée d'après les reproductions qu'en donnent les monuments égyptiens; elle caractérise la coiffure des Shasou, non des Hittites, comme le pensait Wrzesniski. Enfin, le savant égyptologue conclut que le monument date du début du xii<sup>e</sup> siècle avant notre ère.

**British Museum.** — La direction nous demande d'insérer cet avis :

An extensive scheme of reconstruction on the northern wing of the British Museum will involve the closing of all the rooms on the upper floor in the Department of Egyptian and Assyrian Antiquities, save the First, Second and Third Egyptian Rooms. The objects from these exhibition galleries will for the most part have to be packed away, and will be inaccessible until the reconstruction is completed. The attention of scholars is requested to this point, and they are informed that these galleries will be shut on October 1st.

This reconstruction will also necessitate the demolition of the present Students' Room. It is hoped to provide temporary accommodation elsewhere, so that scholars may have access to tablets and papyri; but this work will take several months. The Students' Room will be shut as from Monday, October 10th, 1934, a statement as to re-opening may, it is hoped, be made in the *British Press* in March, 1935.

Le Gérant : PAUL GUTHMANN

## OÙ EN EST LE DÉCHIFFREMENT DES HIÉROGLYPHES HITTITES ?

PAR

E. DHORME <sup>(1)</sup>.

Depuis ces loates dernières années, des travaux d'une importance capitale sont en voie d'arracher leur secret aux nombreuses inscriptions hiéroglyphiques qui illustrent les bien connus hittites d'Asie Mineure et de Haute-Syrie. Le moment me semble venir de faire le point, ce qui ne permettra de rendre hommage à la sagacité et à la méthode des quelques chercheurs qui ont assumé cette besogne d'Oédipe.

On sait que l'écriture de ces textes se présente sous une double forme : la lapidaire et la cursive. La dernière est la mieux représentée sur les tablettes de plomb exhumées par les fouilles allemandes à Assur et publiées en 1924 par W. Andra <sup>(2)</sup>. La dénomination de « hittites » pour ces hiéroglyphes restés jusqu'à présent indéchiffrables a été proposée dès la première heure par le regretté A. H. Sayce. Ce qui justifiait le terme de « hittites », c'est que la zone où se rencontraient les hiéroglyphes était précisément celle où les Hatti avaient étendu leur domination dans la seconde moitié du deuxième millénaire avant notre ère. Aux matériaux anciennement connus et qui avaient été admirablement collés par L. Messerschmidt dans son *Corpus inscriptionum hittitarum* (1900-1906) <sup>(3)</sup> s'ajoutaient les nombreux textes lapidaires exhumés par les fouilles anglaises à Karkemish (*Harabes*) et publiés par C. L. Woolley en 1921 <sup>(4)</sup>.

<sup>(1)</sup> J'exprime ici toute ma reconnaissance à M. B. Hrozný et à l'imprimerie d'État de Prague, dont la bienveillance a facilité l'impression de cet article, par un prêt des caractères typographiques hittites qui n'existent point en France. J'attire l'attention des lecteurs sur la date (22 août 1933) où j'ai terminé ce premier article. Je n'ai pu qu'utiliser en note les études parues depuis.

<sup>(2)</sup> *Hittitische Inschriften auf Bleistreifen aus Assur*. Un essai d'interprétation de ces textes vient d'être proposé par B. Hrozný dans *Archiv Orientalni*, vol. 3 (1933), n° 2, p. 208 ss.

<sup>(3)</sup> *Mitteilungen der vorderas. Gesellschaft*, 1900, 1902 (1<sup>er</sup> supplément), 1906 (2<sup>e</sup> supplément).

<sup>(4)</sup> Dans le deuxième volume de *Karkemish*.

Or la ville de Carchemish ou Gargamish a toujours été la tête de pont des Hittites sur l'Euphrate. Les découvertes de l'expédition Woolly-Lawrence confirment le parallélisme entre l'écriture hiéroglyphique et l'act. hittite.

Le matériel scripturaire n'a cessé de s'accroître, comme on peut le voir par l'écarternaire et l'article de H. von der Osten, *Four Sculptures from Urush*, dans *Metropolitan Museum Studies* II, 1929, p. 119. Le même explorateur a édité un certain nombre d'inscriptions inédites dans les « Communications » de l'Institut Oriental de Chicago (n° 2, 1927 ; n° 6, 1929 ; n° 8, 1929) et dans les « Publications » du même Institut (vol. 6, 1930). La stèle de Restan a été éd. par S. Bonzoville dans les *Mémoires de la Revue Orientale* de Beyrouth 1908 ; celle de Tell Munir par Thureau-Dangin dans *Syllab.* X (1920).

Julius Levy a publié « une nouvelle stèle avec écriture hiéroglyphique hittite » dans *Zeitschrift für Assyriologie* III (1926). Un Texte d'Angora (*Angara*, Anvers) a été édité par A. Cameron dans le *Journal de la Royal Asiatic Society* (1927). C'est dans ce journal périodique que Savce a étudié en 1931 l'écritement hittite de Karabel. Herzfel rapporte sa contribution au Corps des descriptions hittites par ses manuscrits, in *Hittitica* dans les *Archéologiques Hittites* (enq. *Ann.* II, 1930) ; signalons encore la nouvelle édition de l'ouvrage si intéressant et si bien illustré de John Garstang, *The Hittite Empire* (1929).

L'écriture fournissait aussi une documentation intéressante. Nous aurons l'occasion de signaler les plus importants des sceaux ou empreintes, parfois bilingues, dont les quelques signes ont suggéré ou confirmé les hypothèses des chercheurs. Les publications de Ward, Zabitsky, Hogarth, Delaporte, Weidner, Verbeke, Osten et Schmidt sur cet inépuisable sujet ont été cataloguées et utilisées par Gelb dans ses *Hittite Hieroglyphs*. Ferrer a édité pour la première fois dans *Die hethitische Bilderschrift* (1932), le sceau de Labarna (p. 8, et empreinte de Ziti (p. 10). Le premier de ces documents se retrouve maintenant sur la couverture du fascicule 9 de la *Revue hittite et assyriologique*.

Desde la primera fuente los historiadores y los epigraphistas ont été attirés par cette écriture bizarre et déconcertante. Les signes ont souvent gardé l'aspect de la figure primitive, têtes d'hommes et d'animaux, membres divers, fleurs, plantes, visages, ornements linéaires, symboles plus ou moins intelligibles. Nous

<sup>10</sup> Voir la page 350 de la bibliographie.

avons dit qu'une écriture cursive, spécifiquement reconnaissable sur les tablettes de plomb d'Assur, s'étant développée à côté de la graphie lapidaire. Le double aspect est clairement sensible dans le tableau qui accompagne le premier fascicule des *Hittites hieroglyphs* d'Ignace J. Gelb, paru en 1944<sup>14</sup>, et dans la liste dressée par Hrozný, à la fin de la première livraison de son ouvrage *Les Inscriptions hittites hiéroglyphiques*, parue en 1933. D'autre part, suivant les dates et les lieux, les hiéroglyphes présentent des silhouettes assez variées, comme on le constate aisément en jetant un coup d'œil sur les signes que Bossert a regroupés d'après leur évolution chronologique et leur origine locale dans la table qu'il a annexée à sa brochure *Santas und Kupapa*, parue en 1942. Grâce à la réduction des variantes à un hiéroglyphe type, on a réussi à diminuer de près de moitié le nombre des caractères qu'on évaluait d'abord à environ deux cents. Il en restait assez pour permettre de conjecturer qu'on était en présence d'une écriture complexe mixte-ideographique, mixte-syllabique. Nous verrons et dessous comment les ideogrammes étaient discernables grâce à un signe particulier et comment les syllabes composant un mot étaient distinguées aussi par une marque conventionnelle.

L'un des traits marquants de cette écriture pictographique est la disposition en boustrophédon. La seconde ligne se lit en sens inverse de la précédente, la gauche à droite et la première est à lire de droite à gauche, et vice versa. Comme chez les Égyptiens, les figures font face au début de la ligne, ce qui ne laisse point place au doute, quand on veut savoir par quel bout commencer.

Tous ceux qui se sont occupés de déchiffrement savent le rôle important que jouent certains détails extérieurs de la graphie pour l'intelligence des textes. Les plus récents travaux sur les hiéroglyphes hittites ont mis en lumière les déterminatifs des noms propres et des ideogrammes.

Un trait oblique s'annonce un nom de personne, quel qu'en soit le sexe.

Un signe spécial indique qu'on se trouve en présence d'un ideogramme.

Les mots peuvent être séparés par l'absence. C'est la plus précieuse des indications. On sent que les barres de séparation ont été le guide le plus sûr dans l'élaboration du déchiffrement des tablettes alphabétiques de Ras Shamra.

<sup>14</sup> Dans les *Studies in ancient oriental civilization* de l'Institut Oriental de Chicago.



Ferrer préfère considérer « comme une jointure ou une articulation ( *Gelenk*) destinée à enboîter les membres de phrase les uns dans les autres ». Conjonctif ou disjonctif, le signe « remplit l'office d'une véritable ponctuation. Son utilité ne saurait être exagérée.

## II. — LES ÉTAPES DU DÉCHIFFREMENT.

Une double tâche s'imposait aux savants qui se sont attelés au déchiffrement de cette écriture hiéroglyphique. Il fallait discerner la valeur des idéogrammes et, en même temps, chercher à identifier les syllabes. L'un de ceux qui se livrèrent avec le plus d'ardeur à ce labour ingrat fut le vétéran de l'assyriologie britannique, Sayce, dont le nom restera attaché à l'histoire du déchiffrement <sup>(1)</sup>. Les premières tentatives de ce pionnier paraissaient dans le *Journal de la Royal Asiatic Society* (1922, 1923, 1930). L'Anglo-terre avait vu naître, à côté des publications ininterrompues de Sayce, de pénétrantes études de Thompson <sup>(2)</sup> et de Cowley <sup>(3)</sup>.

En Allemagne, Jensen, le fameux assyriologue de Marbourg, posait déjà, en 1894, les bases d'un déchiffrement valable que vaille <sup>(4)</sup>. En 1898, il se flattait de ramener la langue des inscriptions hittites à l'arménien <sup>(5)</sup>. Mais les progrès dans le déchiffrement et l'interprétation ont été, durant toute une génération, si lents, si désespérants, que le même savant brûle maintenant ce qu'il a adoré et ne veut plus voir dans les signes hiéroglyphiques que de purs idéogrammes <sup>(6)</sup>.

Un pas sérieux étant fait vers les solutions définitives par Carl Frank, dans ses brochures *Die sogenannten hettitischen Hieroglypheninschriften* (1923) et *Studien zu den « hettitischen » Hieroglypheninschriften*, I (1924). Quelques valeurs syllabiques, découvertes par lui, ont été confirmées depuis, comme on peut le cons-

<sup>(1)</sup> *Die hettitische Bilderschrift*, p. 4.

<sup>(2)</sup> Les quelques identifications heureuses de Sayce sont signalées dans une note de HROSEN, à la page 49 de son livre, *Les Inscriptions hittites hiéroglyphiques*, I (1933).

<sup>(3)</sup> *A new decipherment of the Hittite hieroglyphs*, 1913.

<sup>(4)</sup> *The Hittites* (1920).

<sup>(5)</sup> Dans *Zeitschr. der deutsch. morgenl. Gesellschaft*, XLVIII (1894).

<sup>(6)</sup> *Hittiter und Armenier*, 1898.

<sup>(7)</sup> *Zeitschrift für Assyriologie*, N. F. I (1924), p. 245ss. *Kleinasiatische Forschungen*, I (1930), p. 462 ss.

# SYRIA

REVUE D'ART ORIENTAL ET D'ARCHÉOLOGIE



# SYRIA

## REVUE D'ART ORIENTAL ET D'ARCHÉOLOGIE

publiée sous le patronage  
du Haut Commissaire de la République française en Syrie

### TOME XIV

Avec de nombreuses figures et 42 planches hors texte



PARIS  
LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER  
13, RUE JACOB (VI)  
—  
1933

La direction de la Revue *Synchr.* est assurée par MM. Eugène Porcigis, rédacteur de l'Institut et secrétaire du Comité des Musées Nationaux, et René Desbats, membre de l'Institut, conservateur des Musées Nationaux.

liser par le tableau qu'a dressé P. Meriggi dans *Orientalistische Literaturzeitung*, 1933, col. 83 s.

Nous venons le mentionner P. Meriggi. En août 1928, ce docte orientaliste avait lu un mémoire sur le déchiffrement des hiéroglyphes hittites, au cinquième congrès des orientalistes allemands. Les conclusions de ce mémoire étaient justifiées dans un article publié, en 1930, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, N. F. V, p. 165 ss., qui attira sur l'auteur les foudres de Jensen. Meriggi ne s'est point laissé impressionner par les réflexions de son contradicteur. Dans une série d'articles, en allemand ou en français, il a eu la bonne idée de reviser lui-même ses premières hypothèses, gardant ce qui était reconnu juste, renonçant à ce qui s'avérait insoutenable, en particulier à son groupe *ayennesis* qui l'avait mal aiguillé. Dans le tableau I (OLZ 1933, col. 83 s.) il pouvait mettre en vedette les valeurs syllabiques proposées par lui et confirmées par la suite. Qu'il ne soit permis de le remercier d'avoir bien voulu m'adresser les différents travaux qu'il a publiés depuis sa première étude parue en 1930. On y sent le souci permanent d'une mise au point très objective et rationnelle.<sup>1</sup> J'exprime en même temps ma reconnaissance à MM. Gelb, Bossert, Forrer, Hrozný, dont je dois parler ci-dessous. Ils ont eu, eux aussi, l'ambition de me faire parvenir leurs importantes contributions au déchiffrement des hiéroglyphes hittites.

Une œuvre l'élucidation méthodique des travaux de ses devanciers, le Sayce a Meriggi, Ignace J. Gelb a pu entreprendre une publication d'ensemble sous le titre *Hittite Hieroglyphs* dont la première partie a vu le jour, en 1931, dans la collection des études sur l'ancienne civilisation orientale éditée par l'Université de Chicago. C'est dans la même collection que paraît, en 1932, l'ouvrage fondamental de Forrer, *Die hethitische Bilderschrift*. Je suis obligé, pour la précision de mon exposé, de commencer par Gelb (tout en reconnaissant que la première partie du travail de Forrer, intitulée « I. Le déchiffrement de l'écriture » avait fait l'objet d'une communication au congrès des orientalistes de Leyde,

<sup>1</sup> Voir les articles OLZ, 1932, col. 362 ss. sur l'ouvrage de Gelb *Hittite Hieroglyphs* I, col. 655 ss. (sur l'ouvrage de Bossert, *Sinhal and Kapapa*, 1933, col. 73 ss. *Zur Lesung der hethitischen Hieroglyphenschrift*). Dans la *Revue Hittite et Assyriologique* ont

paru deux longs articles de Meriggi. L'un en octobre 1932 l'autre en avril 1933 à propos du travail de Forrer, *Die hethitische Bilderschrift* (1932). Voir encore *Tric. o. hethitische Hieroglyphenschriften* dans la *Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes* XL,



le 9 septembre 1931, et avait été publiée, presque dans sa forme actuelle, dans l'*American Journal of Semitic Languages*, XLVIII (1931-1932). Chose plus déconcertante, Forrer déclare que les constatations qu'il synthétise sur le déchiffrement lui sont venues, en une seule semaine, au mois de juin 1923<sup>11</sup>. Les phases de cette découverte sont décrites dans le *Vorwort* à la *Tabatische Grammatik*, qui est signé du 11 juillet 1933. L'intérêt de cette étude rétrospective est de montrer comment, par les voies tantôt parallèles, tantôt divergentes, les savants arrivent à des résultats similaires. Il serait vain de contester la priorité sur tel ou tel point. Ce qu'il faut regretter, c'est que les circonstances n'aient point permis à Forrer de publier aussitôt les données certaines de son enquête. La tâche eût été singulièrement facilitée aux autres chercheurs.

Non content de retracer les étapes de son déchiffrement, dans cette préface qui est un plaidoyer *pro domo* et qui provoquera certainement une contre-offensive, Forrer esquisse toute une grammaire de la langue qu'il appelle *Tabatische*, parce qu'il ne voit en elle que l'idiome des peuples issus du pays le Taoud de *Tabat* de la Bible. Cette grammaire a été polycopiée avant la préface. Elle est un exposé méthodique, et surchargé de références, d'un système qui seul un minutieux contrôle pourra rendre définitif. Ce n'est point l'objet de notre présent travail que nous voulons limiter à la détermination de ce qui nous paraît hors d'écartèle dans la lecture des signes. À cette grammaire, parue en 1932, il y aura lieu de comparer celle de Hrozný, publiée en 1933 et dont nous parlerons ci-dessous.

Sur ces entrefautes paraissant dans les *Mitteilungen der altorientalischen Gesellschaft*, VI, 3, en 1932, la brochure de Bossert, dont le titre bizarre *Santas und Kuppis*, suggère que le nom d'un couple divin avait servi de point de départ à l'auteur pour une lecture des hiéroglyphes hittites. Par une analyse minutieuse et complète des groupes de signes syllabiques ou idéographiques, les identifications de termes géographiques et onomastiques deviennent définitives. Les derniers doutes sont enlevés par l'application d'une méthode des plus suggestives.

Les travaux de Meriggi, Gelb, Bossert, Forrer sont mentionnés à la suite de ceux de Thompson, Cowley, Sayce, Frank, Jensen, dans la liste des essais

<sup>11</sup> *Die hethitische Bilderschrift*, p. 31.

le déchiffrement que le célèbre orientaliste de Prague, B. Hrozný, publie au début de son ouvrage fondamental, *Les Inscriptions hittites hiéroglyphiques*, dont la première livraison vient de paraître en 1933 <sup>(1)</sup>. La méthode de l'auteur est empirique. Il commence par une traduction et un copieux commentaire de l'inscription de Karubarum. Vient ensuite sous forme de paragraphes une grammaire de la langue. La partie la plus utile, du point de vue pratique, est sans doute la liste des principaux signes phonétiques, avec la justification des valeurs adoptées (pp. 101-116). En cette même année 1933, Hrozný, dans une petite brochure, *Die Entzifferung eines neuen indoeuropäischen Textes im alten Orient*, formulant lui aussi des conclusions sur le peuple « hiéroglyphique ».

On voit que parallèlement à la lecture des signes, les considérations sur la langue transmise par cette écriture se développaient spontanément. Dejà Gelb croyait discerner un mélange l'indo-européen et de caucasique dans ce langage à peine entrevu (p. 82). Pour nous, qui voulons éviter toute aventure dans cette enquête purement objective nous nous contenterons, comme nous l'avons dit, le préciser ce que nous croyons acquis à la suite de la lecture des hiéroglyphes dits hittites.

## II. — LES IDÉOGRAMMES.

La forme des signes est souvent un précieux indice de leur valeur idéographique, puisque l'image évoque l'idée et le mot qui l'exprime. La méthode de déchiffrement aurait pu s'inspirer de la comparaison avec les autres écritures pictographiques. Mais les hiéroglyphes hittites diffèrent sensiblement des hiéroglyphes égyptiens, comme aussi des pictogrammes sumériens qui sont à l'origine des écritures cunéiformes.

Des rapprochements assez suggestifs avec les anciens signes des syllabaires crétois ont été proposés presque simultanément par Gelb <sup>(2)</sup> et Bessert <sup>(3)</sup>. Mais on sait que les écritures crétoises n'ont pas encore livré leur secret. Elles ne peuvent donc aider au déchiffrement des hiéroglyphes hittites.

<sup>(1)</sup> A Paris, chez Paul Geuthner.

<sup>(2)</sup> *Hittite Hieroglyphs*, I (1931) p. 80, avec un tableau comparatif à la page 81.

*Santus und Knappe* (1932) p. 7 et Bessert n'a connu le travail de Gelb que durant l'impression de sa brochure (p. 22, note).

Quant à l'analogie avec le syllabaire égyptote, ainsi formulée par Gell<sup>1</sup> : « Le système général du syllabaire hittite correspond exactement à celui du syllabaire égyptote, hormis que, dans l'écriture hittite, les idéogrammes ou signes-mots continuent d'être employés en même temps que le syllabaire », c'est à naus constater, d'empirisme, dont rien d'utile ne peut être déduit pour l'interprétation des caractères hittites qui diffèrent radicalement des signes égyptotes.

Ce n'est donc pas dans la comparaison avec d'autres écritures que les hiéroglyphes hittites devaient trouver leur explication. Une bonne bilingue aurait ouvert la porte du dédoublement. Mais la fatalité a voulu que les textes ne se présentent que dans leur rédaction unique. Il y avait bien le sceau, ou plutôt l'impression de sceau dite de Turkandemos, qu'on ne connaît plus que par des moules. Ce document représente un homme debout, coiffé d'une sorte de casquette ronde et portant les soulers à la paillardie. Le vêtement et l'équipement du personnage l'apparentent aux guerriers hittites des reliefs de Boghaz-keui<sup>2</sup>. De chaque côté du personnage se répète symétriquement un groupe de six signes hittites. Dans le cercle qui entoure la figure et les hiéroglyphes court une inscription circulaire, dont il est facile de discerner, à première vue, la composition. En tête le signe vertical, marquant les noms de personnes, puis un nom propre suivi de l'indication corrélatrice dans les textes babyloniens de Boghaz-keui : « roi du pays de la ville de », enfin le nom de la ville ou du pays en question.

Pur malheur, les assyriologues qui se sont occupés de la légende cupéiforme ont été trompés par l'apparence des syllabes qui composent le nom du roi et celui de la ville ou du pays. Le nom du roi a été lu *Tar-kum-shu-me*, qui a fait naître toute une littérature sur l'*exotisme*. Le terme géographique a été lu tantôt *Me-e* tantôt *Me-tan*, ce dernier fournissant un si intéressant rapprochement avec le Mitanni.


Or il semble bien acquis par les dernières études sur cet inépuisable sujet que le nom de roi est à lire *Tar-qa-ku-ur* et le nom de ville *Me-ra*<sup>3</sup>.


On devine à combien de méprises pouvant conduire l'erreur initiale. Et


<sup>1</sup> Loc. cit., p. 3.


<sup>2</sup> Voir COHENAT, *Moules d'archéologie orientale*, II, p. 944 s. et fig. 650.










<sup>3</sup> ALBRECHT, *Archiv für Orientforschung*, IV 1927, p. 131 s.; J. FREYER, *kleinasiatische Forschungen*, I (1930), p. 367.

portant le sceau fatidique permettant d'identifier l'hiéroglyphe de « roi », dans l'écriture hittite : à savoir le signe , qui est le bonnet conique des anciens Asiatiques.

L'autre idéogramme était fourni par le même document, c'était l'hiéroglyphe de pays représenté par un double pie .

Par une dissimination facile à comprendre, un seul pie représentait une ville, le pays étant composé de plusieurs villes. On doublait ainsi à l'hiéroglyphe de ville, .

Sayce, dont il faut reconnaître le travail du pionnier, avait abouti à ces identifications sommaires. Il avait aussi, par l'analyse des textes multilingues, reconnu que l'idéogramme de « dieu » était exprimé par .

Les travaux de Meriggi, Gelb et Forrer, ont singulièrement allongé cette liste d'idéogrammes. Meriggi a eu la bonne fortune de reconnaître dans le signe  l'idéogramme de « fils » ou plutôt « enfant », qui a permis de reconstituer les listes généalogiques, cet idéogramme se développant par des desinences dans les sens de « petit-fils », « arrière-petit-fils », etc.<sup>4</sup>. Les sceaux bilingues de Labarna et de Ziti ont fourni à Forrer l'idéogramme  « pierre » et celui de « sceau » . Le même déchiffreur reconnaît un motamment, une stèle, dans un signe  ou Boss et verrait plutôt un ariel . L'accord est fait sur l'emploi de la volute  au-dessus de l'idéogramme de roi pour signifier « grand roi » et au-dessus de la figure féminine  pour signifier « grande reine ». Nous aurons l'occasion de revenir sur l'édicule qui sert de cartouche aux noms de rois (en dessous à propos de *Hattusil*) et sur l'idéogramme  dans lequel Forrer voudrait voir une mer. Gelb plus justement un fleuve (en dessous, à propos de *Sapta*). Certaines représentations figurées, telle la tour , rapportent avec elles leur explication. Meriggi a soumis à une critique serrée les hypothèses de Forrer et a facilité ainsi au lecteur le discernement entre le certain et l'incertain dans les lectures hiéroglyphiques.<sup>5</sup> La petite liste d'idéogrammes de Gelb<sup>6</sup> appelle aussi un certain nombre de cor-

<sup>(4)</sup> Voir Fournu, *op. cit.*, p. 21.

<sup>(5)</sup> *Ibid.*, p. 8 et 30.


<sup>(6)</sup> *Ibid.*, p. 44.


<sup>(7)</sup> *Santal und Kupapa*, p. 84.

<sup>(8)</sup> Fournu, *op. cit.*, p. 45, n° 23.

<sup>(9)</sup> *GLZ*, 1933, col. 73, n. 1; *Revue hittite et anatolique*, fasc. 9 (octobre 1933), p. 49 v.

<sup>(10)</sup> *Hittite Hieroglyphs*, I, p. 86.

rectifs. C'est seulement dans la dixième livraison de son ouvrage sur *Les inscriptions hittites hiéroglyphiques* que Hrozny donnera son interprétation des principaux idéogrammes. Mais déjà, au cours de son exposé, il laisse deviner son système, qui, dans les grandes lignes, concorde avec celui des autres déchiffreurs. Pour type de déclinaisons (p. 78 ss.), il donne simplement les idéogrammes de « dieu », « roi », « pays », suivis de déterminatifs phonétiques et de désinences casuelles. L'idéogramme  dans lequel Forrer reconnaît le sens de « pierre de taille » est, selon lui, un « niveau de maçon », avec la signification : « pierre de construction » (p. 33). Le personnage debout, soit en entier, soit en buste, qui ouvre certaines inscriptions, en portant la main à la hauteur de la bouche, est justement considéré comme signifiant le pronom « je, moi ». Hrozny accumule les exemples de cette entree en matière<sup>(1)</sup>. Il est pleinement d'accord avec les autres déchiffreurs sur les idéogrammes de « fils » « petit-fils », etc.<sup>(2)</sup>. Plusieurs de ses trouvailles sont suggérées par la physionomie des signes. Quelques-unes restent sujettes à caution. Attendons la liste définitive avant d'enregistrer toutes les identifications proposées.

La combinaison de l'écriture idéographique et de l'écriture syllabique donne lieu parfois à des constatations du plus haut intérêt. C'est ainsi que l'idéogramme , dans lequel Thompson proposait de voir un arbre, a été heureusement identifié par Gelb<sup>(3)</sup> avec un rameau de vigne, un pampre. Or, ce signe, dans une même inscription, est deux fois suivi du même groupe de trois syllabes. D'après ses lectures syllabiques, Gelb proposant la leçon *tu — (i + i) — sa*. En fait, il faut lire *tu — ra — i — sa*. Mais le rapprochement de *belu* avec le grec *βελου*, *divise* n'en garde pas moins toute sa valeur.

### III. — LES SYLLABES.



C'est dans le domaine des lectures syllabiques que la connaissance des hiéroglyphes hittites a été complètement renouvelée durant ces trois dernières années.

<sup>(1)</sup> *Op. cit.*, p. 11.

<sup>(2)</sup> *Op. cit.*, p. 10 ss.

<sup>(3)</sup> *Ibid.*, p. 52 ss.

<sup>(4)</sup> *Op. cit.*, p. 40.

Sayce, dont nous avons plusieurs fois cité le nom, avait deviné, en raisonnant sur la déclinaison probable des noms propres, que le signe , si fréquent en fin de groupe, devait contenir la sifflante *s* nominatif, et que le signe , qui joue un rôle analogue, correspondait à la nasale *n* (accusatif).

Cowley avait pressenti qu'un trait oblique ou parfois perpendiculaire, souvent accolé au signe précédent, représentait le son *r*, s'ajoutant à la voyelle de la syllabe exprimée par le signe. Cet appendice, qu'on appelle tantôt l'épine, tantôt la queue, remplit vraiment, comme nous le verrons ci-dessous, la fonction que lui assignait Cowley. Cependant Forrer tendrait à le représenter par une apostrophe et Hrozný voudrait en y voir que la désignation de la longueur d'une voyelle. Mais ce dernier consent à y voir parfois l'indice d'un *r* « qui suit (rarement) ou précède (?) une voyelle <sup>(1)</sup> ».

Le sol s'est affermi sous les pas quand on a consenti à faire une étude méthodique des noms propres. C'est par eux seulement qu'on pouvait arriver à une détermination sûre des valeurs syllabiques. Nous avons dit que Frank avait déjà réussi à fixer quelques syllabes. Depuis 1930, les travaux de Merrigi, Gelb, Bossert, Forrer, Hrozný ou plutôt la publication des recherches entreprises par ces savants durant de longues années, ont amené la question à son point de maturité. Je me contenterai dans les pages qui suivent de montrer par quelle méthode les noms géographiques d'abord, les noms de personnes ensuite, les noms divins enfin, ont pu être reconnus, identifiés, décomposés en leurs syllabes essentielles. Ce sera, je l'espère, rendre service aux déchiffreurs futurs.

### A) Les noms géographiques.

#### 1. — Karkemish

Dans un groupe de syllabes dont les variantes sont alignées par Gelb <sup>(2)</sup> et Bossert <sup>(3)</sup>, Jensen, l'un des premiers, avait flairé le nom de la célèbre citadelle de Karkemish. La provenance des inscriptions, le nombre de signes, la présence des desinences casuelles, tout concourait à rendre cette lecture plus que

<sup>(1)</sup> *Op. cit.*, p. 37.


<sup>(2)</sup> *Op. cit.*, p. 101.



<sup>(3)</sup> *Op. cit.*, p. 27.


<sup>(4)</sup> *Op. cit.*, p. 23.




raisonnable. Si Jensen, dont nous avons signalé le complet revirement, a renoncé à cet atout dans son jeu, il n'en reste pas moins que sa première hypothèse a été reconnue exacte par tous les déchiffreurs d'aujourd'hui.

Le premier signe du groupe est, avec quelques nuances de graphie, l'hiéroglyphe . Gelb et Bossert s'accordent à lui reconnaître la valeur *karko*, en admettant que le signe suivant, qui a pour valeur *ka* ou *qa*, forme un complément phonétique de *karko*. Bossert raisonne longuement sur la forme de l'hiéroglyphe et, par comparaison avec les signes égyptiens, voudrait y voir la « palanche » des porteurs d'eau. Il évoque le mot *ⲕⲁⲣⲁⲓⲁ* qui est mentionné par Hesychius avec les sens de *ⲕⲁⲣⲁⲓⲁ* « falx » et de *ⲕⲁⲣⲁⲓⲁ* « lien ».




Si Gelb et Bossert postulent pour le signe en question la valeur complexe *karka*, c'est que dans deux cas la syllabe *ka* ou *ka*, dont il est habituellement accompagné pour l'écriture syllabique de *karkamash* ou *karqamash*, a été omise. Mais c'est une exception qui peut s'expliquer par une erreur du scribe. En fait, le nom de la ville commence régulièrement par  . Or, le premier signe porte un indice, qui n'est autre que le petit trait (à droite) dont nous avons vu qu'il avait la valeur *i*. Nous pouvons donc y reconnaître une syllabe représentée par *i*, c'est-à-dire *ka + i* (Meriggi) ou simplement *kar* (Frank, par erreur). Évidemment à l'opinion de Bossert, Hrozny voudrait voir dans l'aspect du signe *kar* « une image le rempart » et rapprocher du babylonien *karu* « rempart, biver, fort ». Mais il est d'avis, lui aussi, que le trait, autrement dit « l'épine » est adventice. Il faut lire donc *kar ka + i = kar* (voir ci-dessus la lecture de Meriggi).



La valeur *ka* du signe , sous ses différentes formes, est l'objet même de l'étude par Gelb et Bossert. Tandis que Frank, Meriggi, Forrer ont opté pour la valeur *ka*. L'analyse des orthographes *karkamash* et *karqamash* explique ces dissensions. Hrozny donne les deux valeurs *ka* et *qa*<sup>10</sup>.

La troisième syllabe du nom géographique est exprimée par le signe . C'est précisément le signe qui figure au début du nom géographique dans la colonne le *Tarqumana*. Il est accompagné alors de l'infixe *i* qui fixe la lecture *me + i = Mer*, correspondant à *Me-ra* du texte babylonien. L'unanimité est




<sup>10</sup> Les Inscrip. hitt. hiéroglyphiques, I, p. 409  
et *ibid.*

faite sur la lecture *me* (Frank, Gellb, Forrer-Hrozný) ou *ma* (Meriggi, Bossert) <sup>(1)</sup>.

La quatrième syllabe apparaît sous deux formes  et  qui, l'une et l'autre, doivent représenter le son *s*. Le premier signe est celui qui figurait dans l'une des graphies de *ma-ur-su* Meriggi et Gellb sont d'accord pour une lecture *sa*, que Hrozný transcrit *sa* (ou *sa*), tandis que Forrer préfère lire *se*. La différence ne porte que sur la voyelle. Quant à l'autre signe, , auquel Frank attribuant la valeur *ss*, il est transcrit *ss* par Meriggi, *sa* par Gellb, *sa* par Hrozný, *ss* par Forrer.

Parmi les variantes orthographiques colligées par Gellb et Bossert il en est une qui intercale entre le signe *me* et la sifflante  l'hiéroglyphe  Meriggi, Gellb et Hrozný s'accordent pour y reconnaître la voyelle *a* tandis que Forrer lit *e*. Ce signe apparaît en tête du nom géographique de Hamath, ce que constatant Bossert a lui donner la valeur *ha*. Nous allons examiner le problème en étudiant le groupe des hiéroglyphes représentant Hamath. Ainsi, nous restons dans la sphère d'influence des Hittites.

## 2. — Hamath

Dans deux textes provenant de Hamath, l'ancienne Hamath, les ideogrammes de pays et de roi sont précédés de cinq signes qui doivent contenir le nom du pays <sup>(2)</sup>. Les deux derniers de ces cinq signes, à savoir  et , représentent ailleurs <sup>(3)</sup> comme desinences après des noms géographiques et représentent ce que Forrer appelle justement une terminaison ethnique <sup>(4)</sup>. Il reste donc les trois premiers signes pour désigner Hamath. Le tout premier est précisément  sous sa forme lapidaire, Bossert a voulu le lire *hi*, ce qui enlève à ce signe sa valeur de voyelle exigée par l'une des orthographes de *harkames* (ci-dessus) et par le rôle que jouera ce même signe dans la flexion grammaticale

<sup>(1)</sup> Dans le *Vermont* à sa *Tabulae Grammaticae* (p. 2), daté du 11 juillet 1933, Forrer déchiffre que la lecture *gar-qin-ur* avait été trouvée par lui en juin 1929.

<sup>(2)</sup> Voir les reproductions de Bossert, loc. cit., p. 25, Abb. 15, n° 2-3, les variantes gra-



phiques dans GELB, loc. cit., p. 31 et HROZNÝ loc. cit., p. 31.



<sup>(3)</sup> Voir le tableau de BOSSERT, p. 25.

<sup>(4)</sup> *Die hethitische Bilderchrift*, p. 24.
















<sup>(5)</sup> HROZNÝ, loc. cit., p. 31.

Par contre, la lecture *a*, reconnue par Meriggi, Gelb, Hrozný, remplit toutes les conditions désirables. Il suffit de retenir que les inscriptions cunéiformes ont parfois transcrit *Auat* le nom de la grande capitale syrienne. Nous avons dit que Forrer préférait la valeur *e* qui satisfait moins aux différents contextes.


Il va sans dire que le second signe du trisyllabe aura la valeur *ma*. Il se présente sous deux formes, tantôt la tête de monton , tantôt la réduction cursive . Alors que Frank proposait *am*, la lecture *ma* est reconnue par Meriggi, Gelb, Bossert, Forrer, Hrozný.


La troisième syllabe, représentée par le signe  ou sa variante , est évidemment *tu* (Frank, Meriggi, Bossert, Forrer, Hrozný). Gelb a opté pour *ti*, mais par une fausse interprétation du sceau d'Indimma<sup>1</sup>.

### 3. — Gurgum.



L'un des noms géographiques les plus suggestifs est celui du pays de *Gurgum* ou *Kurkum*. La répétition de la syllabe *ku* ou *ka* nécessite la répétition du caractère hiéroglyphique. C'est de Marash, l'actuelle *Marqash*, capitale du pays de *Gurgum*<sup>2</sup>, que proviennent précisément les textes qui mentionnent ce nom de pays suivi de la désignation ethnique dont nous avons parlé à propos de Hamath. Le groupe se présente ainsi                  

4. — *Tuwana*.

La terminaison ethnique dont nous avons déjà parlé figure à la suite de trois syllabes et devant l'ideogramme de ville dans une inscription de Bor, localité au nord de l'ancienne Tyana. Les trois syllabes sont représentées de la façon suivante :  <sup>10</sup>

Le premier signe est la syllabe *tu* du groupe *a-ma-tu* (ci-dessus). Le troisième est la terminaison *a* déjà déterminée par Sayce, comme nous l'avons dit. La vocalisation de cette consonne est douteuse : *na* (Frank Forrer, *n* (tiell), *na* ou *an* Meriggi) ou (Bossert), *na-na-a*, peut être aussi *n* (Hrozný). Quoiqu'il en soit, le second signe doit représenter la syllabe interne de l'ancien nom de Tyana (Τῶνα de Xénophon). Cet ancien nom a été repéré par Hrozný dans les textes cunéiformes de Boghaz-keui sous la forme *Ta-a-na-na-a* qui détermine la lecture *na* pour le signe . Frank lisait *a* et tiell lit *i*. Mais la lecture *na* (ou *ni*) est sérieusement appuyée par les observations de Meriggi, Bossert, Forrer, Hrozný.




5. — *Alep*.

Un groupe de signes, suivi de la désinence ethnique et de l'ideogramme de ville ou de pays, a été très heureusement reconnu par tiell (p. 20) comme représentant le nom d'Alep. C'est de cette ville, d'ailleurs, que provient l'une des inscriptions où le groupe apparaît. Les deux premiers hiéroglyphes forment un ideogramme composé dont voici l'aspect ordinaire :  <sup>11</sup>. Le troisième hiéroglyphe, qui a la forme d'un vase  <sup>12</sup>, est une syllabe que tiell voudrait lire *pa*, mais qui a certainement la valeur *ba*, comme l'a prouvé Bossert par l'analyse du nom divin *Ku-pa-pa* (p. 155). Meriggi préfère la lecture *ba*, mais Hrozný propose les valeurs *pa*, *ba*, *p*, *b*. La question des articulations *p* et *b* dans les langues asiatiques est toujours délicate. Si l'on songe que l'ancien nom d'Alep était *Halpa* dans les textes hittites rédigés en cunéiformes <sup>13</sup> mais qu'on pouvait lire aussi *Halba*, *Halab*, on aura le choix entre *ba* et *pa*.







Geis, p. 18, Bossert, p. 25, Abb. 15 n° 5.

<sup>11</sup> Voir mon article *La plus ancienne histoire d'Alep*, dans *Syria*, 1927, p. 38.

6. — *Sagur*

Parmi les idéogrammes qui admettent un nom géographique il en est au dont la forme est celle de l'eau courante. C'est le signe  auquel Gelb (p. 14) et Hrozný (p. 29 s.) donnent, à juste titre, le sens de « rivière, fleuve ». Forrer est moins heureuse en voyant la « mer » (p. 37). Dans un texte de Karkemish cet idéogramme est suivi des deux signes  . La valeur *sa* du premier signe est connue par la lecture du nom de Karkemish. Le signe suivant est *ga* + *r* ou *ka* + *r* que nous avons trouvé dans le mot *šargum* (ci-dessus). Nous sommes donc, comme l'ont reconnu Gelb, Hrozný, Meriggi (OLZ, 1933, col. 80), en présence du fleuve *Sa-gur*, aujourd'hui le *Sarad*, affluent de l'Oronte<sup>(1)</sup>.

7. — *Musku*

Dans un texte de Karkemish l'idéogramme de ville est précédé d'un groupe de quatre signes    . Le second signe est la syllabe *sa* de *kar-ga-mes-sa* (ci-dessus) et le troisième signe a la valeur *ga* ou *ka*. Dans ce même mot (ci-dessus), Gelb a reconnu dans le groupe le nom de *Musku* (p. 33) mais il se reprend sur la valeur du premier signe qu'il lit *ma*, alors que la lecture *mu* (Bossert, Meriggi, Forrer, Hrozný) est garantie par le nom de roi *Mu-na-ta-ia*, dont nous parlerons ci-dessous. Le dernier signe exprime la syllabe *u*, par combinaison de  + *i*, et du signe  + *a*, placé horizontalement (Hrozný). Nous pouvons donc lire *Mu-sa-ka-ri*, avec Hrozný (p. 68), plutôt que *Mu-sa-ka-ri* de Gelb (p. 11). Une variante intéressante est signalée par Hrozný dans une autre inscription de Karkemish. C'est le gentilec *Mu-sa-a-ka-ri-a-na-u* (p. 68).

Le peuple et le pays dont il s'agit sert à identifier avec *Musku*, *Musku* des textes cunéiformes, *Mosch* de la Bible, *Mosch* d'Hérodote<sup>(2)</sup>.

A noter que les chars des *Musku* sont sous la conduite de *Katubas*, l'un des princes mentionnés par une inscription de Karkemish<sup>(3)</sup>.

(1) *Les pays bibliques et l'Assyrie*, p. 8.

(2) Voir mon article *Les peuples issus de Japhet...*, dans *Syria*, 1937 à la page 30 s.





(3) Hrozný, *op. cit.*, p. 70 s. Voir ci-après, p. 363, le nom de *Katubas*.






(p. 58 s.). *Mu-wa-ta-li* est roi de la ville de *Tu-na-na-ra* que nous avons déjà pu lire dans les textes hiéroglyphiques hittites. Ainsi avons-nous un point de repère chronologique de tout premier ordre pour dater les inscriptions de Bor et des environs. Par analogie avec ces inscriptions d'autres seront échelonnées dans le temps. Le tableau que Bossert a annexé à la fin de son travail donne déjà les variantes d'écriture des textes de Karkemish (entre 860 et 750 av. J.-C.), de Hamath (entre 850 et 825), de Gurgum (entre 835 et 735), d'Iyritz (en 735). Rien de plus utile pour ramener à l'unité les variantes de la graphie initiale.

### 2. — Muwatali.

Sur deux inscriptions de Marash, en plein pays de Gurgum, se rencontre un même nom avec deux orthographes différentes.  +  et  + . Saivent alors des desinences casuelles <sup>(1)</sup>





Nous connaissons les syllabes du début *Mu-wa* (Gelb, qui lit *Mu* : les deux premiers signes, n'a pas hésité à reconnaître dans le groupe le nom de *Mu-tu-tu*, connu par les annales de Sargon d'Assyrie (721-705 av. J.-C.) comme assassin et successeur de son père, *Tarhulara* roi de Gurgum <sup>(2)</sup>). Cette identification, admise par Forrer (p. 29) et Hrozny (p. 49), semble hors de conteste d'autant plus que le troisième signe a la valeur *ta* (Bossert, p. 48). Le second groupe finit par la voyelle *a* que nous connaissons bien, ce qui impose la lecture *ta* pour le signe . D'autre part, le quatrième signe du premier groupe a la valeur *li*, reconnue par Gelb, Bossert, Forrer, Meriggi, Hrozny. Nous lisons donc *Mu-wa-ta-li* (1<sup>re</sup>) et *Mu-wa-ta-la-a* (2<sup>e</sup>). Nouveau point de repère chronologique, dont l'importance est capitale pour le déchiffrement.





Dans son *Urgeschichte* à sa *Fabelhafte Grammatik*, date du 11 juillet 1933, Forrer déclare (p. 2 s.) qu'il avait déjà en juin 1933 identifié le groupe *Mu-wa-ta-li*, ainsi que le groupe *Ki-paranda* dont nous nous occuperons ci-dessous. L'émiment a leur ajouté qu'il avait alors fait part de sa découverte à feu E. Meyer, qui l'avait signalée à C. Frank.

<sup>(1)</sup> Voir les tableaux de Bossert, *Abh.* 41 et 42, p. 68 s.

<sup>(2)</sup> *Les pays bibliques et l'Assyrie*, p. 55 s.




## 3. — Urhileti

A la bataille de Qarqar, en l'an 853-852 av. J.-C., figure, à côté du roi de Damas, un roi de Hamath, dont le nom nous a été conservé par les annales de Salmanasar III. Ce nom est écrit tantôt *Urhileti*, tantôt *Urhilem*<sup>1</sup>. Déjà Thompson avait proposé de reconnaître ce nom dans un groupe de signes l'une inscription de Hamath, groupe qui se répète sur une inscription de Restan<sup>2</sup>. Quatre signes le composent    . Le premier signe est une forme cursive de la tête de bœuf (Hrozný, p. 110, n° 40), avec l'appendice (entre les deux traits sinueux) pour marquer la consonne *r*, ce qui nous donne *Ma + r*. Le troisième signe est *li* de *Ma-ra-ta-li*, le quatrième est le signe dont la valeur consonantique *n* est depuis longtemps reconnue et dont la valeur syllabique pourrait être *ni*<sup>3</sup>.

Nous obtenons ainsi *Ma-r-li ni*, dont la lecture *Ma-r-li-ti-ni* s'impose (celle faisant *ni + ri-ha-li-ai*, tout en admettant l'identification avec *Urhilem* (p. 47 et 68). La lecture *li* du signe  a été confirmée d'éclatante façon par Bossert, grâce à la lecture du nom de la déesse   , *Hi-pa-ta*<sup>4</sup>.

## 4. — Kalparunda

Les inscriptions de Salmanasar III mentionnent deux *Kalparunda*, l'un roi de Hamath, l'autre roi de Gurgum<sup>5</sup>. Le premier porte aussi le nom de *Kalparundi*<sup>6</sup>.

Dans les inscriptions généalogiques de Marash, donc du pays de Gurgum, se rencontrent plusieurs mentions de rois dont les noms commencent par    groupe de signes correspondant à l'idéogramme de *Halpa*, avec le complément phonétique *pa* ou *ba*<sup>7</sup>. Ce début *Halpa* fait naturellement songer au nom de personne *Halparunda* ou *Halparanda* (pour *Kalparunda*). En comparant les

<sup>1</sup> Les pays bibliques et l'Assyrie, p. 44 et p. 44.

<sup>2</sup> Bossert, p. 62, Abb. 35.

<sup>3</sup> Voir ce que nous avons dit au sujet de *Ta-ra-na*.

<sup>4</sup> OLZ., 1933, col. 85-86.

<sup>5</sup> L'Assyrie, loc. cit. 1, p. 222 n° 613.

<sup>6</sup> Ibid., p. 240, n° 633; Les pays bibliques et l'Assyrie, p. 47, où il faut lire *Hamath* au lieu de *Patia*.

<sup>7</sup> Cf. dessus, à propos du nom d'Alep.

diverses orthographes <sup>1</sup>. Bossert a reconnu que, dans les cas d'écriture syllabique, le dernier signe était toujours le pied,  $\text{𐎗}$ , dont la valeur phonétique comportait une dentale (p. 48-73). La lecture *da* était donc suggérée pour cet hiéroglyphe. Le signe entre *Halpa* et *da* est tantôt un cercle avec échelle inscrite le  $\text{𐎗}$ , tantôt un bois de cerf  $\text{𐎗}$ . Le cercle à l'échelle aura la valeur *ra* (Bossert, Meriggi, Hrozný). Par contre, le bois de cerf est très probablement l'ideogramme du lion *Randa*, *Radi* dont l'existence est signalée par Meriggi (OLZ, 1913, col. 81). Ainsi le second élément de *Halparanda* ou *Halparadi* serait écrit tantôt par les syllabes *ra-da* tantôt par l'ideogramme le *canda* ou *rada*, suivi du complément phonétique *da*. Il est à retenir que la valeur *da* du signe  $\text{𐎗}$  est confirmée par les observations de Hrozný sur les variations orthographiques de certaines inscriptions (p. 49).

Grâce aux noms de *Halparada* et de *Muratali*, les inscriptions généalogiques de Marash ont permis à Hrozný <sup>2</sup> de reconstituer toute une dynastie des princes de *Gurqum*, dont la ville principale était *Marqasi* (Marash). Voici cette liste, dont l'importance historique n'échappera à personne :

*Lammas I.*

*Mucunos*, fils du précédent.

*Halparatas I*, fils du précédent.

*Mucutalis*, fils du précédent.

*Halparatas II*, fils du précédent <sup>(3)</sup>.

*Lammas II*, fils du précédent.

*Halparatas III*, fils du précédent : auteur du lion de Marash.

### 5 — Hattusli


Les *Forschungen und Fortschritte* du 19 janvier 1933 publiaient une courte notice de Bossert intitulée *Die Datierung des Heiligtums von Yaslikaya* <sup>4</sup>. On sait que le sanctuaire de Yaslikaya se trouve à environ 3 km. au N.-E. de Boghazkoi, l'ancienne Hattusas : capitale de l'empire hittite. La mission


<sup>(1)</sup> Voir GALE, p. 39, et BOSSERT, p. 72, Abb. 47.

<sup>(2)</sup> *Op. cit.*, p. 63.




<sup>(3)</sup> L'inscription de ce roi n'est connue que par HROZNÝ, *op. cit.*, p. 60 ss.

<sup>(4)</sup> L'auteur a bien voulu m'envoyer un exemplaire de ce numéro. Je l'en remercie vivement ainsi que pour les autres publications qu'il a eu l'obligeance de m'adresser.

Chantre en Asie Mineure a jadis étudié les reliefs hittites qui ornent les parois rocheuses de cette installation et d'autre (1). Depuis longtemps on a remarqué que le sculpteur hittite a inscrit les noms des rois dans une sorte d'édicule ou de niche, dont le toit est formé par le disque solaire aux ailes éployées et les colonnes latérales par l'hiéroglyphe de roi surmonté de la volute, pour signifier « grand roi » : . En comparant cinq des inscriptions gravées dans

ces édicules (trois à Yasili-Kaya, une à Emre-Ghazi, une autre à Karakuyu, Bossert a constaté que les signes étaient arrangés de telle sorte que, à partir de la ligne médiane qui contient deux hiéroglyphes superposés, on pouvait continuer soit à gauche soit à droite (2). C'est le procédé employé dans les textes gravés sur carchés. Il se trouve que, des deux signes superposés dans la ligne médiane, le premier seul varie tandis que le second est partout le même. On arrive ainsi à deux groupes dont l'initial seul diffère. Sur deux des reliefs de Yasili-Kaya, ce signe initial est le dieu-montagne. Son corps est constitué, des pieds jusqu'à la ceinture, par le symbole d'un pic montagneux, d'où émerge le buste. L'un des bras est levé, l'autre tendu. Le monton porte une barbe. La tête est coiffée du bonnet conique des divinités hittites. Dans un autre relief de Yasili-Kaya, dans ceux d'Emre-Ghazi et de Karakuyu, le dieu-montagne est remplacé par un hiéroglyphe beaucoup plus simple et dont voici la forme courante : .

Les trois signes qui complètent le nom se présentent dans l'ordre suivant :

   Le dernier signe, la fleur, est celui qui termine le nom d'Urballa (3). Le nom finit donc par la syllabe *la*. Le premier signe, la jambe couchée, a la valeur *tu*, comme on le voit clairement dans le nom de la Déesse *He-pa-tu*, à Yasili-Kaya (4).

(1) Voir la procession des dieux et déesses dans CORTENAU, *Manuel d'archéologie orientale*, I, p. 243, fig. 131, les guerriers, *ibid.*, II, p. 269, le dieu-épée, *ibid.*, II, p. 274. Description du sanctuaire, *ibid.*, II, p. 283 ss. Photographie de deux des reliefs royaux avec les édicules onomastiques dans FOUAN, *Die hethitische Bilderschrift*, p. 3, Abb. 1 et 2.



(2) Voir FOUAN, *Die hethitische Bilderschrift*,

p. 2 s.

(3) Voir les dessins de Bossert, Abb. 1, à la p. 49 de l'article cité.

(4) Voir les variantes graphiques dans HUGGINS, *Les Inscriptions hitt. hiéroglyphiques*, p. 440, n° 31. Pour le nom d'Urballa, voir ailleurs, p. 357.

(5) Voir les graphies que Bossert a groupées dans *OLZ*, 1933, col. 85-86.


Le nom de roi est donc à lire *x tu-x-lu*, que Bossert a immédiatement complété en *Ha* (ou *Hat*) *tu-n-lu*. Il se trouve ainsi amené à conclure que la figure du lieu montagne et le signe , qui peut lui être substitué, sont des désignations ideographiques du dieu *Hutu*. On rencontre, d'ailleurs, l'hieroglyphe  précédé du déterminatif divin dans quelques passages <sup>1</sup>.

Si les sculpteurs ont usé de deux signes différents pour la première syllabe, c'est que le même nom représentait de *x* personnages distincts. L'un des deux rois de Yasli-kaya <sup>2</sup> est, en effet, perché sur deux pics de montagne, ce qui signifie qu'il est mort <sup>3</sup>, tandis que l'autre foule du pied le sol <sup>4</sup>.


Nous avons donc affaire à deux *Hattusili*. L'auteur des reliefs et inscriptions est évidemment le vivant. Or nous savons que « la date du xiii<sup>e</sup> s. de, pour ces images, a été le plus souvent admise <sup>5</sup> ». Il nous semblerait assez logique, malgré les hésitations de Bossert, de reconnaître dans le *Hattusili* vivant de Yasli-kaya le fameux *Hattusili III*, païssa avec le pharaon Ramsès II le traité sur tablette d'argent, aux environs de l'an 1274 avant J.-C. <sup>6</sup>

#### 6. — Subbiluluma

Sous le titre *Das Siegel des Hattusili-königs Subbiluluma* <sup>7</sup>, Weidner a publié un sceau bilingue du grand roi des Hittites.

Malheureusement, la partie hiéroglyphique est très dégradée. Seul le signe  dont nous connaissons la valeur (voir ci-dessus *Mawatili* et *Ichum*) est encore visible <sup>8</sup>.

#### 7. — Banduari

Quand nous examinerons les noms divins, nous verrons comment Bossert est arrivé à établir l'ideogramme composé  avec le nom du dieu

<sup>(1)</sup> Reproduits Abb. 2 de *Forschungen und Fortschritte*, 40 janvier 1933, col. 49.

<sup>(2)</sup> Foucart, loc. cit., p. 3, Abb. 2.

<sup>(3)</sup> Tel est le sens de l'accadien *emêdu ladd-lu* « parvenue à sa montagne ».

<sup>(4)</sup> Foucart, loc. cit., p. 3, Abb. 4.


<sup>(5)</sup> COHENAT, *Manuel d'archéologie orientale*,

II, p. 363.

<sup>(6)</sup> *Revue biblique*, 1931, p. 470 s.

<sup>(7)</sup> *Archiv für Orientforschung*, IV (1927), p. 135 ss.

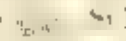
<sup>(8)</sup> Voir GLEN, p. 37; MEXICUS, *Olz.*, 1933, col. 78.

*Santa* ou *Souda*, qui correspond à Sandas, Sandès, Sandon des Asianiques. Or l'on rencontre cet idéogramme composé comme premier élément de noms propres. L'un de ces noms est représenté par le groupe , suivi de désinences casuelles <sup>(1)</sup>.

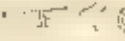

La valeur *wa* + *i* du dernier signe nous est connue par le nom de *Urbella* (= *Urbella*, ci-dessus).

La lecture est donc *Sandu-wa*, qui correspond, comme désignation onomastique, à *Sanduari*, roi de Labrie au temps d'Isaraddon <sup>(2)</sup>. A propos de ce nom et du nom de *Sandassarne*, successeur de *Sanduari*, je fusais remarquer, il y a plus de vingt ans, qu'ils contenaient « l'élément *Sand* de dieu des Hittites Sandon, Sandès <sup>(3)</sup> ».

#### 8. — *Katuwas*.

Hrozy <sup>4</sup> relève dans une inscription de Karkemish le nom d'un prince représenté par le groupe . Si l'on se reporte à la transcription de Karkemish, de Hamath, de Tuwana (ci-dessus), on n'aura pas de peine à lire *Ka-tu-wa-s*, qui apparaît sous la forme *Katous* dans les inscriptions lydiques. C'est ce prince qui a sous sa conduite les chars des *Hiska* (ci-dessus).

#### 9. — *Kamanas*.

Le groupe  nom de person—sur les reliefs de Karkemish, est bien lu par Hrozy *Ka-ma-na-s*. Nous connaissons les valeurs *ka* (ci-dessus) et *ma* (voir *Hamath*, ci-dessus). La valeur *na* du signe  était déjà fixée par Gelb <sup>5</sup>. La syllabante finale nous est connue par le nom de *Musi* (ci-dessus).

<sup>(1)</sup> Bossert, *Santal and Kupapa*, p. 47, n° 5-6.

<sup>(2)</sup> *Les pays bibliques et l'Assyrie*, p. 89 n.

<sup>(3)</sup> *Ibid.*, p. 111, n. 1.

<sup>(4)</sup> *Op. cit.*, p. 15 s.




<sup>(5)</sup> *Op. cit.*, p. 23.

<sup>(6)</sup> *Op. cit.*, p. 22 s.





## C. — Les noms divins.

## 1. — La déesse Kupapa






L'une des plus remarquables trouvailles de Bossert, dans sa brochure *Santas mal Kupapa*, est d'avoir discerné sous les multiples graphies des hiéroglyphes hittites l'unique divinité venue d'Asie Mineure sous les noms de Santas et Kabele, Cybele. Un coup d'œil sur les pages 32-33 permet de reconnaître les diverses formes dont on représentait la déesse. Le déterminatif , qui est le déterminatif des noms divins, est suivi parfois du seul hiéroglyphe de la colombe, l'usuel signe de la déesse. Mais le plus souvent, la colombe est intercalée entre le signe losangulaire  dont nous savons la valeur *ku* voir *ku-ku-mi-ec-ssas*, et les deux signes , c'est-à-dire *pa-pa* ou *ba-ba*, voir *ec-ssas* *hep*. La lecture *ku-pa-pa* ou *ku-ba-ba* est désormais reprise. On pourra abréger le nom, en écrivant simplement l'initiale *ku*, soit seule, soit accompagnée de la colombe. On pourra aussi n'insérer qu'une fois le signe de *pa* ou *ba*, c'est-à-dire la suite *ku* et le de la colombe. Le lecteur ne pouvait s'y tromper. Il s'agissait bien de *kupapa* ou *kababa*, c'est-à-dire de Cybèle-Cybèle.

## 2. — Le dieu Teshup

Le déterminatif divin, dans certains passages abîmés par Bossert à la page 37, est suivi simplement du signe , dont nous connaissons la valeur *pa*. Or cette désignation figure sur le socle d'une statue de Karkemish, qui représentait un personnage porteur du sceptre et de la double hache. C'est évidemment le dieu *Teshup*. Dans les textes hittites, le nom *le Teshup* est très souvent employé pour signifier un dieu qui compte. On dit « le *Teshup* de telle localité », pour parler du dieu local. Nous croyons donc que le déterminatif divin prouve la valeur de *Teshup*, la syllabe *pa* déterminant la lecture *Teshupa*. Il nous semble inutile d'ajouter, avec Bossert, que le signe hiéroglyphique  ait pris la valeur phonétique *tes*, qui serait même l'origine de *tes* <sup>(1)</sup>.

(1) GLZ., 1933, col. 85-86.

## 3. — Le dieu Sandan.

Nous avons anticipé le nom de ce dieu, en traitant du nom de personne *Sanduari* (ci-dessus). Comme pour la déesse *Kupara*, Bossert commence à aborder toutes les variantes graphiques (p. 44-45). Le déterminatif divin est suivi tantôt d'un idéogramme simple , tantôt d'un idéogramme composé . Il se trouve que ces deux formes du même nom illustrent trois chefs de provenance diverse. L'un d'Arslan-Tepe (cf. p. 42, Abb. 25 a), l'autre de Babylone (*ibid.* Abb. 25 b), le troisième d'Ivrit (*ibid.* Abb. 25 c). Le dieu représenté est un personnage barbu et moastachu. Sur le relief de Babylone, il s'identifie avec *Teshup*, dont il a toutes les caractéristiques : coiffure en cône tronqué, foudre dans la main gauche et bache dans la main droite, pagne et courte opée, soulève à la posture. De même type, le dieu d'Arslan-Tepe, mais son arme est une faucille et il tient de la main gauche les rênes d'un attelage qui tire son char de guerre. C'est à Ivrit que le personnage se différencie nettement de son emule, *Teshup*. Il porte des grappes de raisin à la ceinture et dans la main droite des épis dans la main gauche. C'est bien le dieu de la moisson et de la vendange, le dieu de la fertilité du sol. Sur les monnaies de Tarse, le baal de Tarse, c'est-à-dire le dieu Sandan, se présente sous le double aspect du dieu de la foudre (= *Teshup*) et du dieu de la végétation. Il était donc de bonne logique de le reconnaître dans l'idéogramme  ou . Et il se trouve que parfois ces écritures sont suivies du déterminatif phonétique , le pied, dont la valeur *da* est bien attestée (voir ci-dessus *Kalparanda*). La lecture *Sanda* suppose. On aura *Sandus* ou *Sandan*, suivant les exigences de la déclinaison.

## 4. — La déesse Hepat.








La déesse *Hepat* est bien connue de tous ceux qui se sont occupés de la langue des Hittites<sup>1</sup>. Elle a tenu une grande place dans le panthéon d'Asie

<sup>(1)</sup> La Cilicie, comme on pouvait le deviner d'après les noms en *Sanda* ci-dessus. C'est l'un des centres les plus importants du culte

de Sandan.

Sur *Ta-ri-ke-Dan-na*, *Syll.* 1930 p. 258

\* *Hitt. text. Arch. orient.* 1932, p. 121

Mineure. On ne s'étonnera donc point de la retrouver dans les textes hiéroglyphiques hittites. Une note concise de Bossert dans *OLZ*, 1933, col. 85-86, ne laisse pas de doute à cet égard. En trois endroits d'une inscription de *Gurum* le déterminatif divin est suivi de   . La valeur *tu* du dernier signe est connue par le nom de Hamath (ci-dessus). Le second signe est *pu* ou *bu*, nous le savons de reste. Quant au premier signe, sa valeur est bien *hi*, comme nous l'avons vu dans *Uchihia* (ci-dessus). Lisons donc *Hi-pu-tu*. Une variante du plus haut intérêt est fournie par le nom de la déesse principale de Yashkhaya. Le déterminatif divin est suivi de   . Le signe du milieu est toujours *bu* ou *pu*. La jambe couchée, à la fin, a la valeur *tu* comme dans l'écriture de *Hattusil* (ci-dessus). Reste le signe initial, dont la valeur *he* est confirmée par l'orthographe *he-pu* nom de la déesse *Hepu*, succédane de *Hepat*, 3<sup>e</sup> second élément d'un nom de reine à Fraktin. Ces constatations ont une importance exceptionnelle. Elles permettent de donner à  sa valeur *he*, qui rejoint celle de *ha*, postulée par Forrer (p. 30 ss.), alors que Gelb et Hrozny lisent *u*, *a*, *u*. Dans une note très erudite de Holger Pedersen, qui vient de paraître<sup>1</sup>, c'est la valeur *ba* qui est mise en vedette pour le signe litigieux.

#### IV. — Conclusions.

Ceux qui auront eu la patience de lire les pages qui précèdent seront convaincus, je l'espère, que le déchiffrement des hiéroglyphes hittites est désormais entré dans sa phase définitive. Le travail le plus urgent, celui de la lecture des ideogrammes et des signes syllabiques, n'attend plus que des compléments de détail et quelques perfectionnements. Par prudence, je m'abstenrai de me prononcer sur les traductions et grammaires qui ont été proposées. Les textes les plus simples étaient déjà transcrits, avec une première interprétation, par Gelb, dans les pages 60-71 de sa brochure. Aux traductions de Forrer se juxtaposent et parfois s'opposent, celles de Meriggi<sup>2</sup>. Quant à Hrozny, nous constatons qu'il applique à l'intelligence des textes cette acrobatie et cette exaltation qui lui ont rendu accessibles les textes hittites cancéreux. Je

<sup>1</sup> *Hittitische Etymologien*, dans *Archiv Orientalni*, V (1933), n° 2, p. 183 ss.

<sup>2</sup> *Revue hittite et asiatique*, avril 1933, p. 100 ss.

Boghaz-keui, avant tout autre savant<sup>1</sup>. Mais des différences sur certains points essentiels, la lecture doit rendre circonspect quiconque voudrait utiliser dès maintenant les grammaires établies par Hrozný et Forrer. Plus encore convient-il d'attendre avant de chercher à déterminer le peuple, ou les peuples, dont émane l'écriture qui est en train de livrer ses secrets. Ce qu'il faut retenir, c'est que l'aire de diffusion de ces hiéroglyphes concorde en général avec celle de la culture hittite. Même quand les Hittites ont disparu comme empire asiatique, ils n'ont cessé de se survivre à eux-mêmes dans les principales vallées entre l'Euphrate, la Méditerranée, le Taurus, l'Halys, ou les Assyriens ne cessent de rencontrer sur leur chemin des princes dont les noms gardent une saveur hittite. N'oublions pas que la désignation du pays de Hatti a subsisté durant toute la première moitié du premier millénaire avant notre ère. Les Sargonides distingueront entre le vaste pays d'*Amuru* et le pays de *Hatti*<sup>2</sup>. Au temps de Sargon (721-705 av. J.-C.), et de Sennachérub (704-684), on bâtit des maisons à fenêtres qui reproduisent un palais du pays de Hatti, qu'on appelle en amorrite en *bit-halnu* (hebr. *bayith halban* : « maison à fenêtre<sup>3</sup> »).

Cette persistance de la civilisation hittite nous incite à penser que, suivant la toute première désignation, la langue exprimée par les hiéroglyphes d'Asie Mineure et de Syrie septentrionale est bien la langue des Hittites. La question, selon nous, serait de reconnaître auquel des dialectes attestés par les textes hittites de Boghaz-keui pourrait s'apparenter la syntaxe des inscriptions hiéroglyphiques. Il sera temps alors de remonter aux origines et de chercher quelle est celle d'entre les multiples populations asiatiques qui a recouru, la première, aux symboles-figures pour exprimer sa pensée par le langage écrit.

E. DHONNIZ

22 août 1933.

(<sup>1</sup>) Voir, en particulier, sa traduction et son commentaire de l'inscription de Ananburan, dans *Les inscriptions hittites hiéroglyphiques*, I, p. 9 ss.; du texte hittite hiéroglyphique *Karkemish*, I, A, 5, dans *Archiv Orientalni*, 1933, p. 414 ss.; des lettres sur les tablettes

de plomb d'Assur (*ibid.*, 1933, p. 208 ss.), des inscriptions de Karkemish (*ibid.*, vol. VI, p. 307 ss.)

(<sup>2</sup>) Voir mes articles sur *Les Amorrites* (*Revue Biblique*, 1931, p. 179).

(<sup>3</sup>) *Ibid.*, p. 179 s.

## ANTIQUITÉS SYRIENNES

PAR

HENRI SEYRIG

### 15. De Junon Dolichénienne à Dionysos.

L'aspect de Jupiter Dolichenien, debout sur un taureau et tenant la foudre et le foudre, est assez constant. Celui de Junon sa parèdre, varie davantage, de sorte qu'il semblait encore impossible, il y a peu de temps, d'en déterminer le type primitif<sup>1</sup>. Les notes suivantes, fondées principalement sur deux bas-reliefs nouveaux, ont pour objet de remédier à cette confusion. Je m'efforcerai en même temps de deceler dans certaines images trouvées en Occident la physionomie des idoles qui abritaient le temple de Dolbe, d'où le culte s'est répandu sur l'Europe, et de rattacher ce couple divin, plus clairement qu'on ne l'a fait jusqu'ici, à certaines images syriennes plus anciennes d'un millier d'années.

La dame de Dolbe est généralement figurée debout sur une biche, à laquelle la maîtresse des artisans a parfois donné l'air d'une génisse<sup>2</sup>. Dans un cas, elle est montée sur une lionne qui trahit manifestement l'influence du

<sup>1</sup> Sur le complexe Ebehenien, voir le recueil de KAH, *De Jovis Dolicheni cultu* (Groningue, 1901), A. B. Cook, *Zeus* I, p. 663 s. — E. MULLER, *Recht und Kultur der Griechen* I, 190. — COMPTON, *Études syriennes*, p. 17, 202, loc. Syria, I, 1920, p. 483-485. — *Religions orientales*, p. 197. Quelques monuments ont été publiés depuis lors : DONTAS, *Musee belge*, 26, 1922, p. 119. — BERNHARDT, *Archäologischer Anzeiger*, 1928, p. 112. — KAZANOW, *Annuaire du Musée national de Sofia*, 1942-1945, p. 121, loc. *Jahreshefte des österreichischen Instituts*, 27,

1932, p. 168 s. L'article de JACQUET, *Bericht des Saalburgmuseums*, 6, 1914-1924, p. 168 s., m'est inaccessible. Le musée du Paré possède un taureau en marbre, sans doute méditerranéen, dont on voit la trace des pieds du dieu. Un élève de M. Charles Picard, M. Morlat, prépare actuellement un ouvrage sur les manifestations du culte dolichénien.

<sup>2</sup> Sur la frange de Kamilah, LEROULT, *op. cit.* II, 445. *Publécottas* ou *Requinsgeschichte*, 9, n° 121. Junon monte une chèvre.

culte de Cybèle. Quelques monuments enfin la placent sur le dos d'un daïm<sup>1</sup>, et ce sont eux que je voudrais énumérer et discuter ici.

1. — Tablette de bronze décrite par le faussaire Ligorio<sup>2</sup>. À gauche, Jupiter debout sur un taureau, tenant de la main gauche une bipenne, de la droite un sceptre; à droite, Junon debout sur un daïm, tenant de la main gauche un sceptre, de la droite un miroir discorde. De dieux à Jupiter Dolichéen et à Junon Assyrienne.

2. — Le Hollandais Marten De Smet rapporte<sup>3</sup> qu'il a vu, vers 1550, dans la vigne du cardinal Ferrari sur le Quirinal, un bas-relief qui représentait, devant un autel chargé d'un cône de pin, un taureau sur lequel se tenait un dieu barbare vêtu de braves<sup>4</sup>, et en face de lui, sur une éminence, un animal qui pouvait être un bœuf. Le même monument a été vu vers le même temps par Pighius, dont le dessin est d'accord avec la description de De Smet, et montre que le dieu n'était conservé que jusqu'à la ceinture. L'absence du torse explique que De Smet n'ait mentionné que les braves. Enfin, un dessin de Dupérac (fig. 1), qui remonte à Ligorio<sup>5</sup>, représente évidemment le même bas-relief, mais au complet. Le dieu apparaît maintenant vêtu de la cuirasse, il brandit la bipenne dans sa droite et tient dans sa main gauche un foudre, un glaive court est suspendu à son côté, sa tête porte une espèce de couronne rudine, ou peut-être une tige ornée de pointes, et de sa nuque descend

(1) Je désigne à dessein, dans cet article, la monture de Junon comme étant un daïm. Cet animal est le seul cervidé à grande ramure que l'on trouve en Asie Mineure et en Syrie. Aujourd'hui, il n'existe plus en Syrie, mais, comme on voit encore beaucoup de bois de daïm chez les habitants d'Alep, sa disparition doit être récente : à moins encore que ces trophées ne proviennent du Taurus, maintenant séparé d'Alep par la frontière turque. Il est caractéristique que la chasse au daïm soit une de celles qui figurent les bas-reliefs du monument de Hama (Anas, Syria, 43, 1932, p. 297 et pl. LVIII bis), et l'on peut en conclure que le daïm habitait les forêts du Liban vers le début de notre ère. Voir O. KELLER, *Tiere der kanaanischen Altertümer*, p. 73 s.

DAÏM, Hirsch (Pauly-Wissowa).

(2) Décrite et commentée par KAY, *De Jovis Doulichii cultu*, p. 80, n° 94. Je ne vois pas de raison de douter de l'authenticité de ce monument, sinon la fâcheuse réputation de Ligorio.

(3) DE SMET et PIGHIUS ne me sont pas accessibles et je les cite d'après KAY, *op. cit.*, p. 78, n° 90.

(4) C'est-à-dire d'oxyrides. Je reviendrai prochainement sur le port de ce vêtement par les dieux syriens.

(5) Publié par FAUGERON, *Musée de France*, p. 33. Cet ouvrage m'est inaccessible aussi, mais je dois à la grande obligeance de M. Dussaud le calque du dessin qui reproduit la figure 1.



jusqu'à hauteur de ses reins une longue chevelure sa figure est imberbe, et près de son épaule droite un oiseau qui semble un corbeau, mais qui doit être un aigle. Il porte une couronne. La partie droite du relief contient l'image de Junon. La déesse porte un yf tenant la lèvre et sa nuque est voilée. De la main gauche elle s'appuie sur un sceptre long, de la droite elle tient un



Fig. 1. — Bas-relief romain, d'après Ligorio.

n noir etrouvure et le croissant de la lune brille à son front. Ses pieds reposent sur un dauphin et non sur le tétier que De Smet les lui a reconnus, et l'on voit sous cet animal non pas le monnaie d'or par De Smet, ni les vagues indications le terrain d'inscrites par Pighius, mais bien une haute base sur laquelle est gravée une dédicace à Jupiter Dolichenien. Les épigraphistes n'ont jamais regardé ce texte sans soupçon.

Mais que penser du bas-relief tel que Ligorio le représente ? Ligorio l'a-t-il restitué grâce aux ressources de son imagination ? L'a-t-il restitué en s'inspi-



1. - Taure sur un bas-relief d'Alep



2. - Bas-relief de Anquarim de Berthe (trouve à Rome)



rant d'un monument analogue ? Ou l'a-t-il par hasard copié sincèrement, dans un temps où la pierre n'avait pas encore subi les mutilations qui la défigurent dans les rapports de De Smet et de Pighius ?

L'*Antiquarium* de Berlin possède la partie supérieure d'un bas-relief de provenance romaine <sup>(1)</sup>, qui ressemble tellement au dessin de Ligorio que la première de ces hypothèses se trouve immédiatement écartée. Il faut ou bien que Ligorio ait restitué le relief du cardinal Ferrari, d'après un monument semblable à celui de Berlin, ou bien que les deux reliefs n'en constituent qu'un seul, que Ligorio aura vu avant sa mutilation. La question ne semble guère pouvoir être tranchée que dans le second sens, et j'ajoute : *car* <sup>(2)</sup> les raisons qui me paraissent presque décisives à cet égard. Quelque solution que l'on choisisse, personne n'hésitera à restituer la partie inférieure du relief de Berlin d'après le dessin de Ligorio, tout au moins pour ce qui est du taureau sur lequel se tient Jupiter.

Le relief de Berlin (pl. XXXVIII, 2) représente encore le lion jusqu'à mi-cuisse. Son torse est même dans une attitude collante, venue sur la poi-

(1) H. : 60 cm., l. : 66 cm., ép. : 13 cm. L. C. Rolot, dans Haas, *Bilderkatalog zur Religionsgeschichte*, fasc. 8 n° 116. Je dois notre excellente photographie à M. Zahn, qui m'a aussi donné, avec son amabilité coutumière, tous les renseignements dont il disposait sur l'origine du monument. Celui-ci (inventaire n° 4778) est entré à l'*Antiquarium* avec la collection d'antiques légués à ce musée par Dressel, qui l'avait acquis à Rome en vente publique (not. Consistoriel Cie, *Verkauf Luc. Lurrie*, etc., 14-20 avril 1903, n° 675, pl. 1). Le don porte les traces d'un bas-relief plus ancien (pas de manteau d'un homme debout) dans lequel a été taillé le bloc actuel.

(2) La composition du relief de Berlin est identique à celle du relief de Ligorio, sinon que celui-ci est un peu moins serré, ce qui peut tenir à la commodité du dessinateur. Je ne vois que deux différences importantes : Jupiter est imberbe sur le dessin et barbu sur le relief ; Junon porte un croissant au front sur le dessin et n'en porte pas sur le relief. Les

manches de la tunique et le deuxième glaive ont pu être ajoutés par inadvertance de Ligorio. Quant à la coiffure de Jupiter, que Ligorio traduit comme une espèce de couronne radiée, il est bien tentant d'y reconnaître seulement l'effet d'une méprise de la part de ce dessinateur : la tiare du dieu, sur le relief de Berlin, est mutilée de telle sorte que sa forme devait rester intelligible à un érudit du xvi<sup>e</sup> siècle qui n'avait aucune connaissance des tiaras « hitites », et je croirais que la couronne radiée traduit l'embarras de Ligorio. Cette explication me paraît même si probable que j'y verrais un argument plus décisif en faveur de l'identité des deux images que ne le seraient en faveur de leur diversité la présence d'un croissant et l'absence d'une barbe sur le dessin de Ligorio. Enfin les bois du dieu figurent seulement dans le fragment supérieur du bas-relief, ce qui explique très bien pourquoi De Smet, qui n'a connu que le fragment inférieur, a cru y voir, plus ou moins, un bélier.

traine d'un masque de Méduse et sur l'abdomen de deux griffons affrontés. Les lambrequins qui garnissent le bas de la cuirasse laissent apercevoir ce qui semble être le bord inférieur d'une tunique, légèrement plus longue qu'eux, et dont les manches couvrent les bras jusqu'aux poignets. On distingue enfin quelques-uns des maxyrides qui revêtaient les jambes. La face du dieu est barbare et la chevelure abondante paraît être attachée sur la nuque, d'où elle s'échappe en un long flot qui descend le long du dos. Le sommet de la tête porte une haute tiare conique, côtelée à base très étroite. Derrière la tête, enfin, un aigle apporte une couronne. Le dieu brandit de la droite une épée, et tient le foudre dans sa gauche. En outre, il porte un gante à chaque côté, usage dont nous ne connaissons pas d'autre monument.<sup>(1)</sup> La déesse, vêtue d'une tunique longue, est coiffée d'un calathos très déprimé, en partie caché sous un voile qui couvre aussi la nuque. Elle tient dans sa main droite un miroir rond et s'appuie de la gauche sur un long sceptre. Beaucoup plus petite que le dieu, elle se tient sur un animal dont le dos n'est plus visible qu'à peine, mais qu'une ramure assez abondante permet d'identifier comme un daim.

3. — Bas-relief de l'ancien collectionneur Ludovisi<sup>(2)</sup>, Junon Dolichéenne, le diadème au front, debout sur un daim, sa main gauche s'appuie sur un sceptre, sa main droite est baissée. La dédicace de ce petit monument a été faite par un chevalier romain, un certain Aurelius Iulianus, qui a dédié aussi un cippe à Jupiter Dolichénien<sup>(3)</sup>.

4. — Le sanctuaire dolichénien de l'Esquilin a fourni une base de marbre<sup>(4)</sup>

(1) Il y vient à l'idée d'invoquer ici l'usage iranien — adopté aussi par les peuples qui ont pris le costume de la Perse, comme les Palmyréniens — de porter au côté droit une courte dague, alors que le côté gauche était réservé au glaive, qu'il fallait pouvoir dégainer de la main droite. Voir par exemple la coupe sassanide trouvée près de Perse; Sal. BERNARDI, *Repertorio dei rilievi*, 3, p. 311, n° 4, et le bas-relief palmyrénien que reproduit notre figure 2. Ce morceau, conservé à Palmyre, provient du tombeau n° 76 (Palmyre, p. 58) et représente un serviteur de laquelle tenant une cruche. Le même usage de deux armes est attesté par d'autres reliefs

(par exemple) J.-B. CHANOT, *Choix d'inscriptions de Palmyre*, p. 27, 12). On sait, d'autre part, que les légionnaires romains portaient souvent, eux aussi, la dague à droite et le glaive à gauche (par exemple LIEPMANN, *Altgermanische und römische Vorzeit*, 4, 104, 4). Mais nulle part on ne voit le port d'un glaive à droite et d'un autre glaive ou poignard à gauche.

(2) SCARABIA, *Die antiken Bildwerke der Villa Ludovisi*, n° 527; je décris d'après KIL, *Die Jovis Dolicheni aedicula*, p. 75, note 4.

(3) KIL, *ibid.*, n° 80.

(4) VISCONTI, *Bollettino della Commissione archeologica municipale*, 1875, p. 240 s.,

sur laquelle est posée une tête de daim aux bois opulents — sur cette tête est perché un aigle éphrèze et la base porte une dédicace — l'un motif rustique et attique le Dédicé (fig. 2). Comme le daim est l'animal de Junon et l'aigle celui de Jupiter, ce petit ex-voto combine les symboles du couple divin <sup>(1)</sup>.

Les monuments que l'on vient de voir sont les seuls, je crois, où Junon ait un daim pour attribut, et ils sont tous de provenance romaine. Cette particularité est-elle due à la fantaisie des Romains, ou représente-t-elle, au contraire, une tradition plus correcte, que les deux sanctuaires dolichéniens de la capitale auraient plus fidèlement conservée que n'ont fait les communautés provinciales ? Le bas-relief de l'Antiquarium de Berlin ne permet guère d'hésiter sur ce point.

La figure que donne à Jupiter ce précieux monument diffère des autres images du dieu par deux remarquables objets. Le premier est une tiare d'une espèce haute et effilée, formée comme un pain de sucre et ornée de fortes côtes : cette coiffure, passée de mode en Syrie depuis de longs siècles, a son parallèle exact dans les sculptures de Yaslikara <sup>(2)</sup> et se montre pour la dernière fois dans l'imagerie syro-littée des débuts du premier millénaire (pl. XXXVIII, 1) <sup>(3)</sup>. Le second est l'abondante chevelure qui descend en flots et boules jusqu'aux reins du dieu et dans laquelle il est impossible de ne pas reconnaître la lourde tresse qui tombait de la tiare des dieux littés et charrades. Ainsi l'image de Jupiter, mal-



Fig. 2. — Base trouvée sur Esquie.

pl. 21, n° 3. De là notre dessin. L'original est au palais des Conservateurs : je n'ai joint pu en obtenir la photographie. Eas, *De Jovis Dolichen cultu*, p. 66, n° 6<sup>7</sup>.

<sup>(1)</sup> Cette image a probablement un certain rapport avec une nombreuse série de petits bronzes anatoliens, dont le sujet est analogue. COMONT, *Byzantion*, 6, 1931, p. 528.

<sup>(2)</sup> Voir par exemple l'excellente photographie donnée par OTTO WEISS, *Heitulusche*

*basreliefs* (Orbis pictus, n° 1, pl. 1).

Bas-relief découvert dans la citadelle d'Asp : Syria, 42, 1931, p. 95.

<sup>(3)</sup> Eas, *Mythen und Kultur der Chetiter*, p. 12, et p. 67, fig. 56 et 57 (Terbouh de Babylone et de Sinjarch), etc. Il y a comme un souvenir de cette tresse, prise pour un manteau, sur le bronze dolichéniens de K. mlod en Hongrie. LEIPOLDT, *apud Eas Bilderatlas zur Religionsgeschichte*, 3, n° 121.



gr. son style roman, reproduit une idole qui avait conservé certains traits extrêmement archaïques. Il est plausible de croire que les particularités de l'image de Junon s'expliquent de même, et c'est là ce qu'il est possible de montrer en effet.

Le fragment que reproduit notre planche XXXIX, 1, et qui constitue la moitié inférieure d'une stèle de basalte, a été recueilli à 1 km. de la grosse bourgade d'Azaz par le capitaine Larniesle, aux soins intelligents duquel tant de monuments de la Syrie septentrionale doivent leur conservation. Le bas-relief, qui est entre au musée d'Alep, représente une déesse en longue robe, dont les pieds reposent sur le dos d'un lion. L'aspect rubicund de cet animal, ses membres charnus, ses yeux nappés, à fleur de tête par des cercles concentriques, ses tocs que l'on prendrait pour des boucles de plumes, semblent déceler plutôt une œuvre rustique qu'un art à ses premiers débuts, mais le style de la robe, et le défaut de modèle dans le relief, qui est traité en deux plans, paraissent évoquer une œuvre de l'art syro-italien, soit d'un millénaire, soit des débuts du premier. Une récente trouvaille de céramique dite hittite au pied du tell d'Azaz montre que ce site était occupé dès cette haute époque. Azaz ne se trouve qu'à une cinquantaine de kilomètres d'Antioch, qui n'est autre que Doliché. L'existence d'une déesse au daim à Azaz, en les temps aussi reculés, montre que la présence de ce daim à côté de Junon Doliché n'en constitue probablement, comme le trousseau le titre le Jupiter, un archaïsme par lequel les bas-reliefs eussent plus haut se rapprocher d'idols qui contenaient le temple de Doliché, et par conséquent dans plus. Cette conclusion est fortifiée par celle que suggère un autre attribut donné à la déesse par le bas-relief de Berlin : le miroir.

Le miroir ne se rencontre pas seulement dans les images qui donnent à la déesse le *Doliché* ou daim, mais parfois aussi dans celles qui lui donnent une biche<sup>1</sup>. Souvent il est remplacé par un sceptre<sup>2</sup>. Comme cet attribut décelé nécessairement un emprunt récent à un culte d'Isis, le miroir doit être la parure primitive de Junon, et il se trouve, en effet, qu'il figure dans ses mains sur de très anciens bas-reliefs commagéniens. Les stèles funéraires des environs de

1) Par exemple, le bronze de Jasson en Bulgarie, recouvert p. 11 par M. Kozanow *Jahreshefte der orientalischen Institute*, 2, 1922, p. 168, fig. 108.

2) Bronze de Hadramout. *Ex. Meyer*

*Reich und Kultur der Ueider*, p. 110, fig. 10.



1 - Bas-relief trouvé près d'Azaz



Statuette en bronze à antennes



Marache. Germanicra, à quelque cent kilomètres au Nord-Ouest de Dabche, représentent fréquemment une déesse, ou peut-être une divinité divine, attablée d'avant un repas, et tenant en miroir rond, identique à celui de la dame de Dabche. Mais ce sont les monuments du Sudjirb qui permettent la conclusion la plus rigoureuse, car le miroir y est l'attribut de la parèdre de Techob. Il est impossible de trouver au bas-relief le Berlin un parallèle plus saisissant que de la orthostates<sup>2</sup> provenant de ce palais, et où le dieu confie de la triar et par le longues boucles d'oreilles qui descendent de sa nuque, tient la lapenne et le foudre, tandis que la déesse, confie du *calathos* et d'un long voile qui couvre son dos, tient dans sa main droite le miroir rond. Ainsi la représentation du couple divin à quelque mille ou douze cents ans d'intervalle, a conservé les mêmes éléments. Le dieu et la déesse de Sudjirb sont ceux-là mêmes que les légions romaines prirent non loin de là, dans leur sanctuaire de Dabche, pour les conduire dans les camps de l'Europe. L'aspect des deux images et surtout celui de la déesse, se modifia sous l'influence de l'art occidental mais un des sanctuaires dolichétiens de Rome, dont les traditions étaient sans doute passées à une source plus archaïque, fut conservé avec soin le costume barbare et les monnaies caractéristiques qui marquaient l'origine de ses dieux.

On vient de voir que la parèdre de Techob, celle que les textes nomment du nom chérrite de Heptel<sup>3</sup> par exemple, à Alep, était représentée dans la région de Dabche comme une déesse ou dame. Aussi est-il bien probable qu'il faut le rapporter à son culte le joli petit dauid de bronze, d'époque grec-romaine, que le musée de Damas vient d'acquérir à Alep, et que reproduit notre planche XXXIX, 2. Quoiqu'il en soit Junon Dolichétiennne, sous la forme primitive qui nous venons de lui reconnaître, devait être la reine des forêts qui ombrageaient les montagnes de la Commagène et de la Cyrénistique ou le dauid s'est conservé jusqu'en les temps récents. Le

H. MANN und PAULSEN, *Reise in Kleinasien und Nordsyrien*, p. 46 et 47, Ed. Meyer, op. cit. p. 36.

— *Ausgrabungen in Samosata*, p. 41. PEYRON, *Syria*, 2, 1921, p. 3 v. 18.

(2) HROZNY, *Archiv Orientalni*, 4, 1933,

p. 121 à propos de la mention de Heptel dans une inscription de Bas-Samara. DUBOIS, *Syria*, 8, 1927, p. 40 sur Heptel parèdre de Techob. à Alep. Le res. *kleinasien* dans *Kulturgeschichte des alten Orients* (Iwan v. Müller's Handbuch), p. 124 s.

fait de honner à la déesse la compagne d'un daup, et non celle d'une biche remonte évidemment à une époque où l'on ne se souciait pas du tout d'identifier le sexe de l'animal avec celui de la divinité. De même la déesse de Pessinunte et celle de Hierapolis, toutes deux toujours ou pour acolytes des lions, et non des lions, rien ne montre plus clairement, au contraire, de ce qu'on lit souvent, que ces divinités ne sont pas issues de l'adoration d'un animal. On se les figurait bien plutôt comme les maîtresses de la nature sauvage, les dominatrices des louves, et cette idée se pouvait mieux traduire qu'en les montrant victorieuses, la plus puissante qui était le mâle. Ce n'est que lorsque un symbolisme relativement tardif s'est emparé des attributs divins, que l'animal de la déesse lui fut parfois assimilé jusque dans son sexe : on donna des mammelles au sphinx d'Astarte et au griffon de Nemesis, on posa la déesse de Doliché sur une biche, et même une fois sur une lionne. Mais ces accommodements ne donnaient qu'une expression tout à fait infidèle des idées qui présidèrent à la genèse des images.



L'association de la grande déesse avec le lion n'est pas spéciale à la région de Doliché. Les monnaies de Laodicée sur la mer<sup>(2)</sup> représentent une déesse qui brandit la hache et se protège d'un boucher, tandis que deux daupins se tiennent à ses côtés. Sans doute faut-il reconnaître en elle l'Atthéia que nomme un texte de Porphyre<sup>3</sup> ou il est dit que son culte comprenait le sacrifice du daup, et c'est probablement elle aussi que Pausanias<sup>4</sup> a prise pour Artemis Brauronia. A Napols de Palestine les monnaies<sup>5</sup> portent l'image d'une déesse fléchée le daup, qui semble avoir été — comme Janon Doliché — même — la patronne d'un lieu aux taureaux. De même un fort beau cachet

<sup>1</sup> C'est être cette tendresse, la belle déjà sentir dans la sculpture de Tell Hataf, où les deux daup sont figurés respectivement sur un taureau et sur un lion, adorée sur une lionne. Oppenheim *Der Tell Hataf*, p. 104 s.

<sup>2</sup> *British Museum Catalogue of Coins*, t. 1, pl. 31, n° 5.

<sup>3</sup> Porphyre, *De abst.*, 2, 56. ἰθὺς γὰρ καὶ

καὶ ἄλλοις καὶ ἐπὶ τοῦ Σελήνης. *Ant. bibl.*, t. 1, p. 102.

<sup>4</sup> Pausan., 3, 10, 8. cf. Frazer *ad loc.*

<sup>5</sup> *British Museum Catalogue of Coins*, p. 54, n° 61, etc.; voir *ibid.*, p. 49, n° 57 s., les monnaies où l'figure du lion engaine comme la déesse, et flanqué de taureaux.

à arborer — dont l'origine exacte n'est malheureusement pas connue — se doit représenter une déesse qui se tient comme la Danaé d'antique, sur un laurier aux bois ramoux. Mais ces exemples n'atteignent pas la célébrité de ceux que fournissent les cultes lydiens, celui de la déesse Artémis d'Éphèse, toujours accotée de daims — et ceux dont on trouve la trace au pied du Tmol et dans les montagnes d'Ionia Minor. Le daim se lie avec le loup et intimement l'associe au culte de la grande Mère à Priéne par exemple, et l'accompagne son image sur une stèle de Gieuldé<sup>(1)</sup>, près de Coula, on le trouve aussi avec la grande déesse sur un stèle de Mossyna en Phrygie<sup>(2)</sup>, non loin du Meandre et de la Meonne. Il est malaisé d'établir avec précision les rapports qui peuvent unir des cultes aussi distants les uns des autres, et sans doute le choix du daim, comme compagnon de la déesse, n'implique-t-il nullement à lui seul une relation d'origine. Ce grand libérateur des forêts a pu frapper l'imagination de peuples divers. Cependant le culte rendu à la grande déesse en Lythésienne ne ressemble pas seulement par la présence du daim à celui que l'on rendait la Lydie, mais peut-être encore par le nom même de la divinité. La parèdre d'Éphèse, à Milet, dans tout le domaine churrite s'appelle le Hepet<sup>(3)</sup>, et l'un des noms de la grande déesse en Milet, se trouve être celui de Hipta<sup>(4)</sup>. Certains linguistes ont cru reconnaître un rapport entre les deux appellations — ce n'est possible que si la Lydie soit toujours restée en dehors du domaine proprement churrite — que c'est accord le Lycano-

(1) Newell, *Myriandros, etc.*, p. 6, fig. 5. La photographie est malheureusement imparfaite, ce qui empêche d'en voir les détails. Cette belle pierre mériterait une autre publication.

(2) Monnaies avec Artémis et le daim : *British Museum Catalogue, Lydia*, p. 110 n° 27, la ressemblance de cette image avec celle d'Éphèse ne permet pas de conclure qu'elle représente l'Éphésienne (le type de cette dernière n'est qu'une forme locale d'un type commun à la région); IMHOOF-BLUMER, *Kleinasiatische Münzen*, I, p. 180, n° 5, avec la note (déesse assise, coiffée d'une tour, à ses pieds un lion, sur ses genoux un daim).

(3) CHAMONT, *Comptes rendus de l'Académie des*

*Inscriptions*, 1913, p. 270 s.; *Revue archéologique*, 1915, 2, p. 12.

(4) RAMSAY, *Asiatic Elements in Greek Civilization*, p. 274.

(5) Voir plus haut, p. 375, note 3.

(6) MÈTÈR Hipta est nommée dans trois textes, l'un de Coula (DOCKAZEN, *Annual of the British School of Athens*, 31, 1914-1916, p. 169 Δὴτ Ὑπῆζ(α) αὖ Μῆτ(ε)ρ Ἐφέα); un autre de la ville de Meonie (KERN und PARWANSKY, *Bericht über eine zweite Reise in Lydien*, p. 85, n° 169. Μῆτ(ε)ρ Ἰεῖα), le troisième de Gieuldé (*ibid.*, p. 90, n° 168 Μῆτ(ε)ρ Ἰεῖα αὖ Δὴτ Σα[ῖ]ζ(α)). En outre, dans deux hymnes orphiques et chez Paoctus voir plus bas, p. 380, note 2.

(7) KORTLANDER, *Glossa*, 15, 1916, p. 76 s.



graphique avec l'onomastique trahisse une unité plus profonde. Les progrès que fait l'étymologie de l'Asie Antérieure permettant sans doute un jour de préciser l'origine de ces ressemblances.

La culte de la déesse se donne à priori-er aussi l'air des traces jusque dans les lointaines montagnes du Pont. Au cours d'une étude récente <sup>1</sup>, M. Cumont a su extraire de la Vie d'un martyr assez obscur, saint Athénogène de Paphlagonie au Nord de Sinop, le souvenir d'un rite païen où les initiés s'assemblaient pour consommer la chair d'un faon. Il ressort également de ce récit que les bœufs étaient entretenus dans un enclos pour fournir la victime, ce qui rappelle les parcs menages dans plusieurs grands sanctuaires de l'Asie pour les animaux consacrés aux dieux <sup>2</sup>. La Vie de saint Athénogène ne mentionne malheureusement pas la divinité à laquelle étaient voués les faons et les bœufs. Aussi M. Cumont a-t-il rappelé la série des cultes anatoliens où des cervides apparaissent avec un caractère sacré, et y a-t-il ajouté certains lettrés achémenides de Mithradate Eupator au I<sup>er</sup> on voit un daim passant. Ce dernier cas est regretté par M. Cumont comme lui lui aussi au cas de la grande déesse, ce qui porterait à interpréter de même le rite dont la Vie de saint Athénogène conserve le souvenir.

Si possible que puisse sembler par ailleurs cette hypothèse, nous ne croyons pas qu'il faille s'interdire de distinguer entre le daim et le faon, le second étant le petit du premier. Il se trouve en effet que d'autres monnaies <sup>3</sup> frappées par un ancêtre de Mithradate, Pharnace I<sup>er</sup>, représentent un dieu perse, probablement Mithra, assis sur un Hermès par l'octroi d'un taureau, et tenant une branche de vigne à un petit faon. Or, cette rencontre du faon et du ruminant de vigne est finie certain d'un élément dionysiaque. Que l'on admette une identification locale d'Hermès-Mithra avec Dionysos — ce qui n'est pas sûr — ou simplement une relation mythique entre les deux dieux, telle que le apparaît dans les textes et les monuments plus tardifs des mystères de Mithra, il faut croire en tout cas que le dieu perse avait subi

<sup>1</sup> Cumont, *L'archevêché du Paphlagon et le sacrifice du faon* (Byzantion, 6, 1931, p. 521-533).

<sup>2</sup> Outre le témoignage de Lucien (*Dea Syr.*, 41), on peut citer celui d'Ammon (*Apoc.*, 7, 20-4) sur un sanctuaire d'Artémis aux bords

de l'Euphrate, où l'on entretenait des daims en l'honneur de la déesse.

<sup>3</sup> W. W. TROTT, *Byzantine Researches, the gold coins of the emperors of the Eastern Roman Empire*, pl. 1 et pl. 2.

dans le Pont certains contacts avec Dionysos. La chose n'est pas surprenante car le culte dionysiaque est abondamment attesté dans cette région<sup>10</sup>. Mais on en vient alors à se demander si le sacrifice du faon à Pédachtoë ne serait pas simplement le sacrifice des mystères de Dionysos, suivi du banquet non moins classique auquel prenaient part les mystes, vêtus de la peau du faon, et tatoués au signe du faon. — Cette explication, que je crois la plus simple, n'exclut pas nécessairement, d'ailleurs, l'idée que le daim ait été consacré dans le Pont à la grande déesse, et les monnaies de Mithridate semblent indiquer en tout cas qu'il y jouait un rôle dans la mythologie<sup>11</sup>.

..

On ne connaît encore aucune image de Mētēr Hipta qui soit expressément identifiée par une inscription, de sorte que l'on ignore si les Lydions se figuraient la déesse comme une déesse aux daims, ou si son type avait subi, comme celui de presque toutes les hypostases de la Grande Mère anatolienne, l'influence de l'image du Cybèle flanquée de lions. Il n'en reste pas moins que le culte de Hipta est circonscrit au Tmolé et aux montagnes de la Meïone, et que cette région est également celle où subsistent, à côté du culte

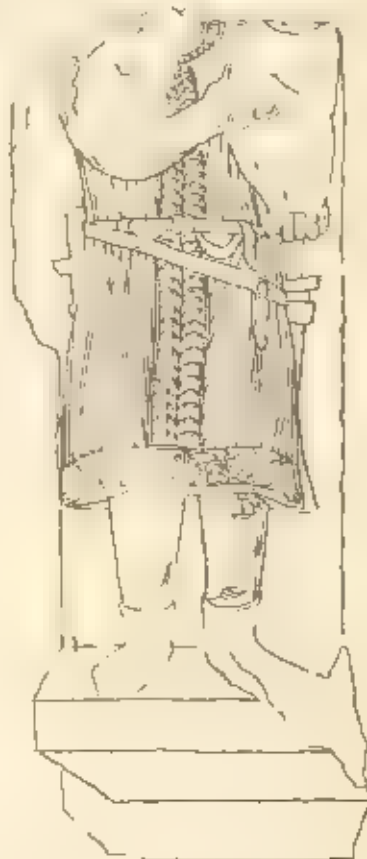


FIG. 3. — Bas-relief palmyrénien d'un porteur de cruche

<sup>10</sup> On le constatera en feuilletant la revue citée à la note précédente.

<sup>11</sup> W. DROSDIEN, *RAULOS R. SACHS*, *Recherches générales des monnaies grecques d'Asie Mineure*, I, pl. II et III, TATOUROS RAUSACH (*Essai sur la numismatique des rois de Pont*), 1878, regardant le daim comme un type emprunté sans doute à Corvile, aux denrées éphésiennes que le commerce répandait alors dans toute l'Asie » :

cette explication serait plus probable si la copie était servile, et comme par ailleurs le daim braquant n'apparaît pas dans le monnayage d'Éphèse au temps de Mithridate, l'intérêt de l'imitation que l'on suppose est plus que douteux. J'inclinerais plutôt avec M. Cumont, à voir dans le type du daim une allusion à un culte du royaume.



## DEUX MONUMENTS DES CULTES SOLAIRES

PAR

M. FRANZ CLMONT

Nous devons à d'aimables prévenances de M. Henri Seyrig de pouvoir publier ici deux monuments intéressants, récemment découverts en Syrie et qui sont entrés au Musée de Damas. Avec une libéralité scientifique dont nous nous plaignons à le remercier, il nous en a transmis successivement l'année dernière les photographies en nous invitant à les commenter. L'un de ces monuments est un bas-relief votif, l'autre une épitaphe, mais nous les réunissons ici parce qu'ils apportent chacun une preuve nouvelle de la puissance du culte du Soleil, qui à l'époque romaine absorbe ou domine tous les autres dieux en Orient.

### I Bas-relief mithriaque d'Arsha wa Qibar.

Les monuments mithriaques découverts en Syrie sont jusqu'ici très peu nombreux et tous de date tardive. Lorsque, à la fin du siècle dernier, je m'occupai de les réunir, je ne pus recueillir de preuves de la présence du dieu perse que sur la côte de Phénicie, où il paraît avoir été introduit sous l'empire romain par les marchands : le beau mithréum de Sidon, dont les marbres, datés de 188 ap. J.-C., ont passé dans la collection De Clercq<sup>1</sup>, une inscription des environs de Tortose, où le nom de Mithra a été restitué avec vraisemblance par Renan, et qui est de l'an 208<sup>2</sup>. Pour Antioche, on ne pouvait citer que le témoignage douteux d'une légende hagiographique<sup>3</sup>. Les noms de Mithres ou de Mithradate, portés par des Syriens, étaient des indices encore moins sûrs<sup>4</sup>.

La découverte que fit connaître Buller, en 1916, d'un bas-relief de Mithra

<sup>1</sup> De Clercq, *Marbres de la collection De Clercq*, 1906, p. 52 ss.

<sup>2</sup> Renan, *Voyage de Phénicie*, p. 133. Cf. mes *Mon. Myst. de Mithra*, II, insar. n° 3.

SYRIE. — XIV.

<sup>3</sup> *Confession de Saint Cyprien*. Cf. mes *Mon. Myst. Mithra*, II, p. 54.

<sup>4</sup> Cf. mes *Mon. Myst. Mithra*, I, p. 242 n° 2.

L'astrologue a exhumé des ruines d'un temple de Doushara (Busares à St. Seera), dans le Hauran<sup>1</sup>. L'apparition de la preuve que le dieu dont les soldats avaient largement repartagé les mystères le long du Danube et du Rhin s'était aussi établi à la frontière orientale de l'Empire<sup>2</sup>.

Mais entre la cote de la Méditerranée et le *Taurus*, sur toute l'étendue de la Syrie, prise au sens le plus large, une tache blanche, vide de tout nom, s'étendait sur la carte de la diffusion du culte persique.

Cependant, il est extrêmement probable que le dieu iranien avait pénétré dans ce pays avant même d'être transporté en Occident. Car Hérodote nous apprend que Artabanos II nous fonda à Darius un temple de la déesse Atahula<sup>3</sup>, qui déjà dans ses inscriptions des VI<sup>e</sup> siècles av. ex. étroitement unie à Mithra. Sous cette dynastie les adorateurs de ce dieu, pour le rendre leur culte semi-hellénique de magiciens (*magoi*) et d'êtres puissants en Babylone comme en Cappadoce<sup>4</sup>, ne seraient vraisemblablement pas allés aussi dans la Syrie du Nord. Plus tard, au temps des Séleucides, nous trouvons en l'an 117 av. J.-C. des rois qui prétendent faire remonter à Darius leur origine et qui pratiquaient un mazdaïsme hellénisé dont Mithra-Helios-Apollon-Hermès fut une des principales divinités syriennes<sup>5</sup>. Enfin, les pirates de Cilicie, vaincus par Pompée, pratiquaient les mystères de ce dieu mazdaïque<sup>6</sup>, et Tarse resta toujours un des foyers de la dévotion envers lui<sup>7</sup>. On pouvait donc s'attendre à ce que le culte évolutive se fût aussi introduit entre l'Anatolie et l'Euphrate dans une région toute voisine de la Commagène.

La preuve vient d'être fournie par le bas-relief de 0 m. 98, H. 0 m. 40

<sup>1</sup> BOTTEN, *Expedition to Syria*, section A (Southern Syria), part 6, Leyde, 1914, p. 38. Ce bas-relief, aujourd'hui au Musée de Damas, a été publié aussi par FORTNUMAN, *Journal of Archaeology*, XIII, 1918, p. 34 ss., et par WATKINSON et WILKINSON, *Damascus*, Berlin, 1921, p. 109, n° 7. Cf. mon article sur *Mithra et Dénarès*, dans *Rev. de l'hist. des religions*, LXXVII, 1918, p. 207 ss.

<sup>2</sup> A propos de la fondation du château de Qasr-ibn-Wardân (Seriane) Cf. DESSAUX, *Topographie*, p. 211; ROZDOLANSKY, *Revue. n. v.*, les Séleucides racontent une légende de laquelle Nöldake a conclu que c'était un fort

du *limes* et qu'il s'y trouvait un mithrœum (LITTMANN, *Reisenstatten und Schriftfunden im syrischen*, Leipzig, 1916, p. 16), mais cette interprétation est très douteuse (cf. ROZDOLANSKY, *Revue. n. v.* « Syria », col. 1570, 60).

<sup>3</sup> CLEM. ALEXANDR., *Protrept.*, IV, 65, 3. Cf. SCHWABE, *Derioses*, 1923, p. 276.

<sup>4</sup> *Mon. Myst. Mithra*, I, p. 8 ss. cf. *Religions Orientales*<sup>2</sup>, p. 124 ss.

<sup>5</sup> *Mon. Myst. Mithra*, II, p. 79, 80, 187 ss.

<sup>6</sup> PLUTARQUE, *Pompée*, 24, cf. *M. N. M.*, I, p. 240, n. 5. 214, n. 3.

<sup>7</sup> *M. N. M.*, II, p. 189, n° 3.



• Sockle de Haméchl éh



• Ba-relief photographique





que nous reproduisons ici (pl. AL, 2). Comme beaucoup d'autres antépeles de la Syrie du Nord, il a été recueilli par le capitaine Larrieste qui l'a trouvé en 1912, à Arsha-wa Qibar<sup>1)</sup>, sur la rive gauche de l'Euphrate (Chalou) près d'un pont au delà duquel la route romaine venant d'Adhoche bifurquait, conduisant vers le Nord à Larchus et en Languagne vers le Nord-Est à Zeugma et en Mésopotamie. Pres d'un siècle aussi important le vœu de grande communication, il n'est pas étonnant que la religion étrangère ait pu prendre pied. L'absence de toute inscription ne nous permet pas de savoir si elle fut pratiquée par des esclaves importés d'Orient, les marchands qui trafiquaient en ce lieu ou des soldats qui occupaient ce point stratégique. La grossièreté du travail de ce monument suffit tout à faire croire qu'il a été consacré par de petites gens.

L'excellente photographie que je dois à M. Seyrig permet de distinguer à peu près tous les détails de cette œuvre maladroite. Dans un encadrement rectangulaire on voit, au milieu, Mithra manœuvrant le taureau dont il saisit une corne<sup>2)</sup> de la main gauche, tandis que de la droite il lui enfonce un couteau au défaut de l'épaule. L'expérience du sculpteur a produit un dieu ridiculement petit, non terrassant sa victime, comme il le devrait, en pesant d'un genou sur son garrot, mais perché à genoux sur son échin. Il est vêtu, comme de coutume, d'une tunique à manches, d'un pantalon, peu reconnaissable, et d'un manteau qui flûte derrière ses épaules, et d'un heaume phrygien, mais son visage a été modelé par quelque maubourin, comme celui de tous les autres personnages. Le taureau n'a pas, comme le cantane, la queue dressée dans un spasme douloureux, elle se recourbe entre ses pattes postérieures. Derrière l'animal sacrifié, se dresse un gros serpent dont la tête plate apparaît contre le fond noir<sup>3)</sup> : il ne boit donc pas le sang coulant de la blessure. Le serpent paraît avoir été onctueux. Le cadavre vole à droite vers la tête du dieu tauroctone et semble lui parler à l'oreille : c'est sur l'ordre de ce messager du Soleil que l'immolation s'accomplit<sup>4)</sup>.

<sup>1)</sup> Dussaud, *Topogr. historique de la Syrie*, p. 228 et carte XII B, 3).

<sup>2)</sup> Ordinaiement c'est Scrope. Mithra saisit les cornes du taureau, mais cf. *Mon. M. Mithra*, I, p. 170, n. 3, et Shack, *Theb.*, I,

720 : *torquentem cornua Mithram*.

<sup>3)</sup> Je dois l'observation de ce détail à M. Seyrig ainsi que d'autres remarques dont j'ai pu profiter.

<sup>4)</sup> Cf. *M. M. M.*, I, p. 192, 303.

Dans les coins supérieurs, on voit, selon la règle ordinaire, à gauche, le buste du Soleil radie, et à droite, celui de la Lune dans un croissant.

La scène centrale est comme encadrée par les deux dadophores tenant verticalement, l'un de la main droite, l'autre de la main gauche, une grande torche, dont on ne distingue plus la flamme. De la main restée libre, chacun saisit un objet ovoïde, peu reconnaissable, qui me paraît être un vase<sup>1)</sup>. M. Sevrig y voit une patère présentée de face avec maladresse. Les deux porteflambeau forment donc une libation mystique qui serait nouvelle. La loi de l'isocéphalie a fait représenter ces deux acolytes non comme des enfants, mais plus grands que Mithra lui-même<sup>2)</sup>. Ils portent, comme lui, une tunique serrée à la ceinture et un pantalon, mais on ne distingue pas leur manteau et ils ont la tête enfilee d'un bonnet phrygien, dont les fanons s'écartent à droite et à gauche.

L'intérêt de ce pitoyable morceau de sculpture est de nous montrer que, malgré certaines différences de détail, il reste fidèle au type du Mithra tauroctone avec les animaux, les dadophores, le Soleil et la Lune, tel que nous le connaissons en Occident par une multitude de bas-reliefs. Cette image hiératique, partout reproduite, a été crœe en Asie Mineure à l'époque hellénistique en utilisant le type de la Nike *Zeisigketa*, imaginé par l'art grec du V<sup>e</sup> siècle<sup>3)</sup>. Elle a été reproduite partout où des mystes adoraient le dieu mazéen, et cette uniformité est la meilleure preuve de l'identité générale du culte mithraïque dans les diverses régions de l'Empire. Mais les variantes de notre ex-voto, notamment dans la disposition des dadophores, prouvent que cette œuvre ne derive pas de quelque modèle occidental, mais remonte à l'archétype commun de toutes les représentations du dieu tauroctone. Les mystères du Mithra, nos selon toute probabilité en Asie Mineure, se sont propagés, d'une part, en Europe, de l'autre, en Syrie, où une ancienne diffusion du mazdaïsme avait, en certains lieux, préparé les esprits à les accueillir.

<sup>1)</sup> Dadophores avec un vase auprès d'eux *M. M. M.*, II, *Mém.* n° 68 et n° 86. *Cl.* 4, 1, p. 311, n. 7.

<sup>2)</sup> Ces dadophores sont au contraire minuscules sur le bas-relief de Hausrân cité plus haut.

<sup>3)</sup> *M. M. M.*, I, 179 ss. *Cl.* FRITZ SAXL, *Mi-*

*thra, typengeschichtliche Untersuchungen* Berlin, 1934, qui, étudiant l'image du Mithra tauroctone, note avec raison (p. 14) qu'un bas-relief trouvé à Izazab en Asie Mineure prouve « dass der Nyketypos bereits in Vorderasien für die Mithraddarstellung Verwendung gefunden hat ».

## II — Invocation au Soleil accompagnée des « mains supines »

Le second monument dont M. Seyrig a bien voulu nous communiquer la photographie est une stèle (L. 0 m. 45, H. 0 m. 66) que M. Phax de Retoul, inspecteur des antiquités d'Alep, a trouvée chez un oficier à Kamehleh, la petite ville qui a grandi au sud de la frontière turque en face de Nisibis, c'est-à-dire aux confins extrêmes de l'ancien empire romain.

Un double encadrement, dont le sommet forme un angle obtus, divise la pierre en deux parties (Pl. XL, 1). Dans la partie supérieure, on voit jusqu'au nu-corps la figure d'un enfant, dont le visage est mutilé. Il est vêtu d'une simple tunique à manches et a les deux bras ramenés symétriquement sur le poitrinaire. On ne distingue plus clairement ce que tenaient les mains. Peut-être dans la gache, dont on reconnaît l'insertion familier qui apparaît si souvent sur les tombes d'enfant. Un paire de mains gigantesques, l'une à droite, l'autre à gauche, le ceinture, se dressent ouvertes, la paume en avant, avec une portion du bras. Au dessous dans le champ inférieur, se lit l'épigraphie, composée de quatre hexamètres dont la métrique est correcte, sauf celle du dernier, dont la fin est boiteuse.

Ἡ εἰς τὴν ἡμετέραν ἑστῆς ἡλίου | ἵστατο, καὶ ἡμῶν  
 ἀντίθετος ἔστιν ἡμῶν, ἡμῶν τὸν ἀντίθετον ἑστῆς ἡλίου |  
 καὶ ἐπὶ τῷ ὄντι τὸν ἀντίθετον ἑστῆς ἡλίου, καὶ ἡμῶν τὸν ἀντίθετον |  
 Ἡ εἰς τὴν ἡμετέραν ἑστῆς ἡλίου | Ἀντίθετος, καὶ ἡμῶν τὸν ἀντίθετον ἑστῆς ἡλίου, καὶ.

« Soleil, tu rechercheras quel fut mon trépas, je t'en supplie. Étant enfant je peris par les mains vaines, le meurtriers, je gis au bord du chemin et suis un sujet de lamentations pour mes parents. — Lucius, notre fils chéri, aie courage même sous terre. »

Cette inscription très simple n'exige pas de longs commentaires. Vers 1 M. Seyrig corrige ἡλίου par ce qui simplifierait en effet la construction, mais ἡλίου peut se comprendre, bien que l'emploi de ἡλίου au moyen soit exceptionnel. Il y a, semble-t-il, un petit o dans le sigma, mais c'est, je crois, un défaut de la pierre.

(9) Cf. par ex. mon *Catal des sculptures du Musée du Cinquantenaire*, 2<sup>e</sup> édit., n° 11, et infra, p. 392, n° 8 b.

Μετα, « sort », s'emploie souvent pour une mort violente depuis la porte la mère que

V. 2, pour finir le vers avec la ligne, le 1. p. indique à grave sa fin entre deux feuilles de la terre. V. 3, τα δὲ semble désigner la continuation de la route plutôt qu'un chemin le traverse où l'enfant aurait trouvé la mort. V. 4, la resuscitation θύειν δέω δ' M. Seyrig, est certaine. Nous avons eu un nouveau exemple du verbe si fréquemment adressé au mort par les survivants d'avoir bon courage dans ce monde souterrain où il est entre. La formule implique la croyance à une survie, de l'âme ou de l'ombre, mais elle manifeste aussi la crainte vague de dangers obscurs que celle-ci devra affronter dans l'autre monde. Les βασιλίσσας y étaient surtout exposés, cf. *infra* p. 396. Cf. E. 36 au Musée, avec les deux mains supines à Zeugma, *Memoria*, p. 79, n° 41. De même *ibid.*, p. 79, n° 6, à Rome. La formule est très fréquente, notamment en Syrie, cf. par exemple P. W. H. *Archaeol. Excavations, Greek inscriptions*, p. 201, n° 231 (σπέρμα σπέρ, οὐδὲ ἀναστήσει) et les exemples cités par M. R. H. *Excavations, Inscriptions Syriacae*, n° 114, 117. Pour l'époque chrétienne cf. J. N. *Chrysostomus, Oratio super sancta Berenice et Procloa*, 3. Migne, P. G., t. 1, col. 634. ἡ ἀναστήσει ἐν τῷ νεκρῷ κόσμῳ, ὅπου ὁ σπέρμα τῆς ψυχῆς, παρακληθῆναι.

L'intérêt principal de cette stèle funéraire que M. Florent de Rohmer a découverte au bout d'un long roman, sur le territoire d'une cité frontalière de la Mésopotamie, est de nous apporter une preuve de plus de l'origine orientale des invocations au Soleil, vengeur des crimes, et de la représentation des deux mains supines, qui accompagnent ces prières.

J'ai tenté, il y a dix ans, de dresser une liste des monuments où apparaît ce symbole<sup>1</sup>, et elle montait à 24 qu'il était fréquent en Syrie<sup>2</sup>. Au moment où paraît mon mémoire M. Paul Wolters m'informa qu'il avait commencé à recueillir de son côté des notes sur l'emploi de ces figures, les m'apprit d'ailleurs, et avec une libéralité dont je lui suis sincèrement reconnaissant, il voulut bien me communiquer ses fiches. C'est surtout grâce à lui que je puis compléter mon catalogue provisoire dans l'appendice de cet article où j'ai mentionné aussi les monuments récemment publiés. Cet inventaire, qui n'est certainement pas tout à fait complet, suffira à montrer combien fut répandu dans le monde grec-romain l'usage de sculpter à côté des dédicaces ou des épitaphes

<sup>1</sup> J'ai noté encore le delta ou l'ombelle delle mani nicate, dans *Memoria della Pontificia Accademia Romana di Archeologia*, série III, vol. I, 1923, p. 65 ss., et les Revue de la même Académie, V, 1927, p. 69 ss.

<sup>2</sup> Zeugma : Les mains levées des deux côtés d'un aigle, symbole solaire, *Memoria*, p. 79,

n° 41 et *infra* n° 101. — Antioche : *Memoria*, *ibid.*, n° 40. — Dêlos : A côté d'une invocation au Soleil et la déesse syrienne, *Memoria*, p. 74, n° 6. — Palmyre : Cf. *infra*, p. 389. — Hama : Cf. *infra*, app. n° 41 a. — Tarsus : Cf. *infra*, p. 389. — Balaia : *ibid.*, 41 a.

cet emblème probablement d'origine sémitique. Sans reprendre toutes les considérations que nous avons développées dans notre mémoire, nous résumerons brièvement les résultats essentiels auxquels nous a conduits l'étude d'inscriptions et de bas-reliefs dont le nombre ne cesse de s'accroître.

Depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, époque où les monuments portant les deux mains allégoriques attirèrent d'abord l'attention de Paciaudi<sup>1</sup> et de Mongez<sup>2</sup>, bien des auteurs en ont parlé incidemment, à mesure que se multipliaient les découvertes<sup>3</sup>, mais ils n'ont pas toujours distingué assez nettement ce symbole d'autres analogues.

En Orient, la main droite levée, la paume en avant, est un geste rituel d'adoration ou de révérence que fait le fidèle en présence des dieux, mais il est aussi un geste de protestation prêté aux dieux eux-mêmes. Blinkenberg a démontré définitivement que les mains de bronze portant des symboles divers et des inscriptions votives, dont on a recueilli un grand nombre d'exemplaires, figurent pour la plupart la droite du dieu Sabazios bénissant ses adorateurs et les préservant ainsi des maux qui les menaçaient<sup>4</sup>. La main droite levée a pris ainsi une signification apotropaïque dans la magie antique, et elle l'a conservée jusqu'à nos jours<sup>5</sup>.

Les deux mains accolées ont, à l'origine, un caractère tout différent. Ce ne sont pas celles d'une divinité, mais celles du fidèle nommé dans l'inscription qui les accompagne. Elles expriment l'une façon abrégée l'attitude d'un suppliant

<sup>1</sup> PACIAUDI, *De tribus quo Graeci anaglyphis interpretatio traditur*, Rome, 1781, « Libebat numina deis precationibus deligere, et avors acerba homines vultu expelleret. Quam querebantiam hoc symbolo exprimerebant. » Cf. PACIAUDI, *Monumenta Peloponnesia*, 1784, II, p. 212.

<sup>2</sup> MORSINI, *Notice sur quelques inscriptions au-dessus desquelles sont gravées des mains levées*, dans *Mémoires Acad. Inscr.*, VII, 1814, p. 88-91. MORSINI avait parlé précédemment de cet emblème dans l'*Encyclopédie méthodique de PANDORCEAN, Antiquités*, t. III (Paris, 1790), p. 618 s. v. « Mains », cf. *Recueil d'Antiquités*, pl. 379, 7 ; 380, 1.

<sup>3</sup> Voir notamment les observations érudites que fait à ce propos M. DEWAS, *Revue de*

*l'hist. des Religions*, t. LXXX, 1919, p. 39 ss., p. 71 s.

<sup>4</sup> Cf. Nos *Fouilles de Douren*, p. 70 ss. — A la fin du paganisme, on interprète ce geste comme celui d'un orateur dévoué. Cf. DOLAKA, *Sei Solutia*, 2<sup>e</sup> éd., 1925, p. 324.

<sup>5</sup> BLINKENBERG, *Archäologische Studien*, 1904, p. 88 ss.

<sup>6</sup> *Fouilles de Douren*, I. c. ; KRAMEROUZOS, 'O *εναρτοναγνής*, Athènes, 1922, p. 88 ss. ; *Handwörterbuch des deutschen Aberglaubens*, « v. » Hand », col. 1306 ; SELIGMAN, *Der böse Blick*, 1910, II, 100 ss. ; voir note *Revue archéol.*, 1897, V, p. 103, cf. WITTENBERG, *ibid.*, LXXV, 1932, p. 53 ss. ; GAGARIN, *Proceedings of the Society of bibl. Archaeology*, 1902, p. 32 ss. Sur notre n° 17 b, cf. *infra*, p. 389 n. 2.



pu invoquer les puissances supérieures les deux bras tendus vers le ciel. C'est un geste de prière. Nous avons montré dans notre étude précédente que les textes épigraphiques rendent certaine cette interprétation. La comparaison des monuments figurés conduit à la même conclusion. Fréquemment ce n'est



FIG. 1. — Bas-relief d'Enkomi (Chypre).  
1/20, n. 120.

pas une paire de mains qui est gravée sur la pierre, ce sont deux avant-bras qui se dressent parallèlement (fig. 1). Une curieuse stèle découverte récemment dans le Hauran porte l'épithaphe d'un homme égorgé dans la campagne par un gendarme « à propos de rien ». L'inscription est surmontée par le buste de la victime qui lève désespérément deux gros bras, les mains ouvertes, des deux côtés de sa tête crépue<sup>(1)</sup>.

Sur une stèle du Musée d'Athènes, une femme est assise, de face, sur un siège sans dossier, et elle écarte les deux avant-bras les mains ouvertes<sup>(2)</sup>. Le même type se retrouve sur une pierre sépulcrale de Cyzique, mais la défunte appuie les deux coudes sur les genoux et dresse parallèlement les deux avant-bras, tels que nous les trouvons si souvent reproduits séparés du corps<sup>(3)</sup>. Enfin sur un cippe funéraire d'un enfant de dix ans, trouvé à Cavalla, en Macédoine, les premières lignes de l'épithaphe sont coupées en deux tronçons par une représentation grossière d'un personnage de bout de face, les bras détachés du corps et les mains levées<sup>(4)</sup>. Les éditeurs de ce monument ont bien

<sup>1</sup> MONTANER, *Syria*, I, V, 1925, pl. XXIII, cf. *infra*, app. n° 41 a.

<sup>2</sup> CASSE, *Les Attiques Græcohefa*, IV, n° 48. Musée d'Athènes, n° 120. L'épithaphe donne les simples noms ΑΓΓΕΛΟΣ, ΚΑΤΑΧΕΙΡ.

HANLEY, *Journal of Hellenic Studies*, XXIII, 1903, p. 81.

<sup>3</sup> CASSE et DESVIGNES, *Bull. hell.* LV, 1901, p. 204 as. L'inscription lit ΠΕΡΕΛΛΕΝ ΠΡΟΦΕΛΟΣ qu. † Heronius 3 ann. A.

reconnu que ce suppliant rendait sensible par son attitude la même idée que les mains coupées au poignet expriment ailleurs en raccourci. Nous allons voir qu'on en a un autre exemple à Palmyre.

Il est donc bien établi que la représentation des mains levées, comme pourrait l'être aujourd'hui celle des mains jointes, exprime une prière adressée au ciel. Mais quel est le but de cette invocation, et dans quels cas la trouve-t-on ainsi figurée ? Parfois elle accompagne une dévotion faite à une divinité. Ainsi à Palmyre, sur les petits autels consacrés au dieu inconnu par des particuliers, souvent on voit, au-dessus de l'inscription ou sur une autre face, les deux mains supplexes. Lorsqu'il y a deux dédicants, on trouve quatre mains, on rencontre même l'image du dédicant lui-même, debout les bras tendus et les mains ouvertes<sup>(1)</sup>. « Aucun doute par conséquent que ces mains ne rappellent ou plutôt ne prolongent la supplication qui accompagne l'offrande. De même en Occident, dans l'île de Paros et à Apulais en Dacrie, on trouve une paire de mains accompagnant une dédicace à Esculape et à Hygie, le malade en dédiant quelque ex-voto aux dieux de la santé implorant sa guérison, ou plutôt rend grâces de celle qu'il a obtenue<sup>(2)</sup>. Parfois la même image est jointe à une dédicace au dieu « Saint et Juste »  $\Theta\epsilon\omicron\varsigma \kappa\alpha\iota \Delta\iota\kappa\alpha\iota\omicron\varsigma$ . C'est un appel à cet aspect de la déesse d'Asatolie pour qu'elle redresse quelque injustice<sup>(3)</sup>.

Mais l'emblème des deux mains dressées apparaît le plus ordinairement sur les monuments funéraires et le dieu qu'on y invoque a été d'elles est, sinon exclusivement du moins généralement, le Soleil. Déjà en Babylonie, Shamash était depuis la période la plus reculée le dieu du droit, celui de qui

hèle)  $\alpha\gamma\iota\omicron\varsigma$   $\alpha\gamma\iota$ ). Venetulus Hecoranus et Licinia Valeria filio) dulo(issimo) votum) (accidendum) oturaverunt). »

(<sup>1</sup>) CHANOT, *Choix d'inscriptions de Palmyre*, 1922, p. 79, et pl. XXIII, 4; XXIV, 1a, 2, 3, 5, 11a.

(<sup>2</sup>) *Infra*, p. 393 a., n° 1a et 30b. — Il est impossible de ranger ces mains dans la catégorie nombreuse des membres ou organes consacrés dans les temples des dieux guérisseurs par un dévot délivré de quelque affection (Kouss, *Greek votive offerings*, 1902, p. 214 ss.), car il faudrait admettre que ces dédicants

étaient affligés d'une maladie aux deux mains à la fois. — Plus douteuse est l'interprétation de la main levée sur un bas-relief de Messéule avec la dédicace (17b;  $\text{Κυριακή Ἀντιπαύλου}$ ). Peut-être faut-il y voir avec Karamanlidis un emblème apotropaïque, mais il semble que ce soit plutôt une représentation abrégée des deux mains et que les L. G. l'aient interprétée avec raison comme un remerciement d'Épau-mia pour avoir été exaucée.

(<sup>3</sup>) N° 48.  $\text{Ανομήνη Ὀκείῃ Δικαιο}$ . Voir aussi *Mém.* I, 74, n° 14; p. 79, n° 39. Et *infra* p. 394, n° 21 b.

eu rent des fuis inviolables et punissent ceux qui les transgressent <sup>1</sup>. A l'époque gréco-romaine Hélios garda cette fonction de dieu justicier dans tout l'Orient <sup>2</sup>. Rien de surprenant donc, ici, que nous le trouvions invoqué comme tel sur notre stèle de Nisibis.

Quel crime lui demande-t-on de poursuivre et de châtier ? Parfois l'invocation au Soleil, qu'elle soit formulée dans l'épigraphie ou simplement représentée par les mains s'étendant, accompagne une imprecation contre les violateurs de la sépulture et alors le mort appelle le courroux de l'astre vengeur sur ceux qui porteront atteinte au repos sacré de sa tombe <sup>3</sup>. Une curieuse épigraphie de Parion soumette à celui qui aura endommagé le portrait décorant le monument funéraire, de ne point échapper à Hélios, mais de souffrir le même mal que cette image mutilée <sup>4</sup>.

Mais l'emploi de beaucoup le plus fréquent de la prière verbale ou figurée adressée au Soleil, est celui que nous trouvons sur la stèle nouvelle de Mésopotamie. Le mort dont les bras se tendent vers le ciel, supplie Hélios de poursuivre ceux qui ont provoqué son trépas <sup>5</sup>. Il s'adresse au dieu qui voit tout (*πανόραμος* <sup>6</sup>) parce qu'un crime ne peut lui être caché. Le Soleil est le révélateur de la fraude et du mensonge, celui qui fait éclater la vérité <sup>7</sup>, et qu'on invoque comme garant de celle-ci dans les serments <sup>8</sup>. Si le défunt a péri de mort violente, ce *ῥαυροκτονεύων* réclamera, comme à Nisibis, le châtiment de ses meurtriers <sup>9</sup>. Mais il n'est pas nécessaire, pour qu'on fasse ainsi appel à la

<sup>1</sup> *Memorie*, p. 455. Cf. W. von Bartsch, *Kyrios*, 1920, t. III, p. 404.

<sup>2</sup> Adhuc de Hélios c. le Dike même en Grèce, cf. Astruc, fr. 634.

<sup>3</sup> *Memorie*, p. 443. n° 1143-1155-48 et *infra*, n° 124, 30a, 30b, cf. p. 394, 35b.

<sup>4</sup> *Infra*, n° 104. Cf. n° 8b.

<sup>5</sup> Pour tout ce qui suit, cf. *Memorie*, p. 67 ss.

<sup>6</sup> *Memorie*, p. 65, n. 3; cf. l'hymne de Suse, *Mém. de la Mission de Perse*, XI, 1913, p. 95, l. 31 note, et l'Inscr. de Gerasa, *Journ. Nom. Stud.*, 1928, p. 173, n° 42. — REITZENSTEIN, *Tefnut-Legende* (Heidelberger Akad., 1923, 2): "Hlios, ὁ πανόραμος", etc.

<sup>7</sup> *Memorie*, p. 17 n° 94. Cf. VERT VALDES

*Co. cod. patr.* VII, 1 p. 168-12. Cf. Héro, τὸ ἀπαντα γινώσκον θεός. — Le dieu qui connaît tous les secrets est le plus sûr des confidentes. Cf. *Cat. astr.*, III, p. 33, 23: Τῆς ἀπὸρίας ἀντιπῶν. — *Infra*, p. 443, n° 1143-1155-48 et *infra*, p. 443, n° 1143-1155-48.

<sup>8</sup> *Memorie*, p. 69. — Cf. Paulon, *De special. Leg.*, IV, 34 (t. V, p. 217, 1, Cohn-Wendland): "Ἀνατίθεις τὰς χεῖρας εἰς οὐρανὸν ἑμῶν et les passages cités dans l'index s. v. Χεῖρας. *Acta Picti* (dans ΤΙΜΟΚΛΕΟΥΣ, *Evangelia apocr.*, p. 320): Μακάρις ἔχῃ τὸν ἵπνον ὁ οὐρανὸν καὶ τὴν γῆν καὶ τὰς ἀνθρώπων. Pour l'habitude de jurer ainsi en brandissant un glaive (*Memorie*, *ibid.*); cf. VISMAR, *Sheide*, XII, 172 ss., et la note de LEWIS, VIII, 641.

<sup>9</sup> Cf. *infra*, n° 21d, 41a.

justice, qu'un assassinat ait été constaté. Il suffit qu'un enfant ou un adolescent ait été enlevé à la fleur de l'âge pour qu'on soupçonne le poison ou un malin sort ou quelque machination impie d'avoir causé sa perte. L'*ἔκδοσις* supplie le juge céleste de punir les auteurs d'un tel forfait. Le tort qu'ont subi les *ἄνθρωποι* et les *θεοὶ* n'est pas seulement d'avoir été privés violemment ou prématurément de la lumière du jour<sup>(1)</sup>. Une croyance très répandue dans l'antiquité et certainement d'origine astrologique, c'est à dire orientale, voulait que les âmes de ceux qui étaient décédés avant le terme naturel fixé à leur vie, errassent misérablement, sans pouvoir trouver le repos tout le temps qu'aurait dû normalement durer leur existence terrestre<sup>(2)</sup>. L'épithète trouvée à Chypre, d'une jeune femme de vingt-huit ans<sup>(3)</sup> (fig. 1), s'exprime ainsi : « Seigneur Soleil<sup>(4)</sup>, comme tu te leves en justicier », que ne t'échappe pas celui qui a tenté à la vie de Calliope, mais envoie lui les gémissements des morts par violence. Calliope souhaite donc que le meurtrier suppose soit occis lui-même et se lamente comme elle et ses pareilles, dans l'autre monde. Les esprits inquiets qui souffrent ainsi, âmes en peine, errant invisibles et proches de nous, devinrent dans l'imagination populaire les démons malfaisants dont les magiciens pouvaient tourner la malignité contre ceux à qui ils voulaient nuire. Le Soleil restera le grand maître de ces *ἑκτόβοι* et par son intermédiaire on espérera obtenir leur assistance<sup>(5)</sup>.

(1) M. Walters me signale à ce propos le texte de PROCLÈME, *Περὶ διαπορᾶς ψυχῶν*, publié par HEILBUTT, *Hermes*, XXII, p. 388. Il se traduit ainsi : « Les âmes des hommes qui meurent avant leur terme, errant dans les ténements de la nuit ».

(2) Cf. mon *Afterlife in Roman paganism*, New Haven, 1923, p. 128 ss.; *Memoria*, p. 68.

(3) *infra*, n° 21a.

(4) *Κυριε ἥλιε*. Nulle part on n'affirme avec plus de netteté que dans les pays sémitiques la conception de la divinité comme un « maître », dont ses fidèles sont les esclaves (*ἑσῶτες*), et c'est probablement en Syrie qu'a d'abord été employée l'épithète de *κύριε* comme traduction de *adon* ou *mard*. Cf. W. von BARNHART, *Aramaic Incantation texts from Nippur*, Philadelphia, 1913, p. 231 ss. (ܡܪܕܝܢ ܡܪܕܝܢ).

(5) Sur l'invocation du Soleil *Orion*, cf. *Rendiconti*, I. c., p. 71. PAVONAGGI, *Calthem.*, I, 37 ss. « Ferunt vagantes daemones | laetos lenebris nocturnis | gallo canente exterritos | sparsum timere et cedere. | Iuviva nam vicinitas | lucis, etc. M. SARRACINI, *Memoria dell'Accademia di Mantova*, XLII, 1930, a rapproché cette épithète de Chypre des imprécations de Didon contre Énée (*Virg., Aen.*, IV, 607). Elle invoque le Soleil au moment où il se lève contre son amant infidèle.

(6) Ce sens paraît assuré par la fréquence des imprécations où l'on souhaite au criminel de souffrir le mal qu'il a causé, cf. *Rendiconti*, I. c., et *supra*, p. 300.

(7) Pour l'invocation en magie des *ἑκτόβοι* *ἑκτοβότοι*, cf. ARNOLD, *Defixionum tabellae*, 1904, Index, p. 465; HOFMANN, *Griech.*





20) Rhénos. Décrite: MUMOLLE, Bull. hell., II, 1878, p. 184





37a Ancyre G. de JEREMYON. *Manges archéol. asiat. asiat.* 1928, p. 261, n° 34  
— S. F. G. VI 41. Stèle de grès, sur le fronton un fleuron et une pomme de pin. Sur  
chaque acrotère une main levée, la paume en avant.  $\text{Ανξρω xx | Αθηνωδωρω | Ηλ. α}$   
 $\text{τέκνους | ἀπὸ τῶν ἐταῖρων [sic] μνημὸς χάριν.}$

37a Alisa (Isaurie). BECKLER-CAZOUB. *Journal Roman studies*, XLII, 1924, p. 2, n° 12  
et pl. XII—S. F. G., VI, 502. Stèle avec couronnement en treillage dans lequel on voit de  
main levées.  $\text{Ἡ δὲ ναυπηγ[?] ἔργον | ἀνδρα xx | ἔργον Bēn μνημὸς | ἔργον}$

38a Sidyma Lycie. ROBINSON, *Journal hell. studies*, XXXIV, 1914, p. 3, n° 7. On the  
side of the stone is carved a pair of hands.  $\text{Ἀποστολὴς / ἀποστολὴς δὲ, Φρονητὸν τῶν | ἀποστολῶν}$   
 $\text{| ἔργον | ἔργον τῶν}$

39a Enkomi. Chypre; cf. *supra*, p. 303, 21a.

41a Haurân Syrie. MOUTERDE Syria V 1925, p. 243, n° 32 et pl. XVIII 1, VILL-  
ONNET, *Ibid.*, VI, 1926, p. 283. *Rendiconti Acc. Arch.*, V, 1927, p. 73 et fig. 2. Buste d'un  
personnage levant les deux bras, les mains ouvertes la paume en avant.  $\text{Ἀποστολὴς | ἀποστολὴς}$   
 $\text{ἐταῖρων | ἐταῖρων μνημὸς δὲ ἀποστολῶν [sic] | ἀποστολῶν | ἀποστολῶν}$

41b Tyr en roms de CUMONT-CHAMPEL. *Études Arch. orient.*, II, p. 144. Pierre  
stipitée, avec une inscription peinte en noir sur le socle.  $\text{Τηροβος, Τηροβος δὲ ἐπὶ καὶ τε}$   
Au-dessous deux mains sapines peintes également en noir.

41c Baalbek SYRIE, WISSEFLIED, *Baalbek* I, p. 40. Stèle de granit à l'effigie per-  
due, deux avant-bras levés.

48. Provenance inconnue. Musée de Trieste. Cette dédicace  $\text{Ὀσίω καὶ Διχαίω}$  est repro-  
duite *Rendiconti*, I c., p. 77. Sur l'origine de la pierre, cf. STACOTTI, *Archaeografo Tries-  
tina*, volume del Centenario, XLIV, 1931, p. 437.

49. Provenance inconnue. Musée de Stamboul. AME MURIO, *Jahrb. des Instituts*,  
XLVIII 1933, p. 125, n° 25. Stèle funéraire dans le fronton, deux mains dressées. Au-  
dessous, buste de la morte dans une guirlande. Plus bas, l'inscription  $\text{Στρατωνος καὶ}$   
 $\text{πατρὸς καὶ Μαρξίης μητρός καὶ ἀδελφῆ [?] καὶ ἀδελφῆς Ἀντι.}$

FR. CUMONT.

## PREMIERES RESTAURATIONS A L'ARC MONUMENTAL DE PALMYRE

PAR

ROBERT AMY

L'arc monumental est ce qui subsiste d'un édifice situé sur un couloir de la grande colonnade <sup>1</sup>. L'emplacement de cette construction explique le parti adopté. L'ensemble affecte en plan la forme générale d'un V dont les branches sont respectivement perpendiculaires aux parties de la colonnade qui y aboutissent. L'élevation, chacune de ces branches étant composée d'un grand arc correspondant à l'allée centrale découverte de la voie, flanquée de deux arcs plus petits, correspondant aux passages couverts situés de part et d'autre de l'allée centrale entre les alignements de colonnes et les mureaux ou souks qui bordaient cette grande artère. Intérieurement, entre les branches du V, deux murs droits relient les deux grands arcs centraux, soit tout vraisemblablement une voûte couvrant le passage <sup>2</sup>.

Appelé à Palmyre par le Service des Antiquités, en avril 1910, ma mission consista à restaurer les ruines de cet édifice.

Il ne restait alors de l'ensemble primitif (plan, fig. 1) que : 1° sur la face N-O, le grand arc *AB* et le petit *BD* ; 2° sur la face S-E, les petits arcs *DE* et *FG* ; 3° à l'intérieur du V, les murs *EF* et *BK*, arases enjambrant la naissance de la voûte centrale. Le grand arc *AB* nécessitant une intervention que je considérais comme urgente, c'est à son maintien que je m'attachai.

A cause probablement d'un tassement de terre, le petit arc *DE* s'est effondré et la pile *E* s'est inclinée dans le sens indiqué par la flèche et les

<sup>1</sup> La grande colonnade de Palmyre est de visée antérieure aux tracés romains, formant une ligne brisée et suivant le parcours Temple funéraire-Tétrapyle-Arc monumental-Propylées du Temple de Bel.

<sup>2</sup> Une description plus détaillée de l'édifice,

accompagnée de relevés complets, devant être fournie par M. Gabriel, professeur à l'Université de Strasbourg et directeur d'un Institut français de Stamboul, nous donne ici quelques grandes lignes nécessaires à la compréhension de l'ensemble.



Arch triomphale de Palmyre après les sarrasins  
 Vue du sud-ouest sur le temple de Baalshamin



vation (fig. 2). Il s'agit là d'un déversement général sans point de rupture, allant de la base au sommet, et provoqué par la poussée du grand arc. La pile ne présente aucun facteur d'instabilité de terrain et le mauvais état des fondations peuvent expliquer ce phénomène<sup>19</sup>. Il en résulte une rotation qui, petite à la base, provoque 12 mètres plus haut un déplacement de la maçonnerie beaucoup plus important (1/4 mètre) rompu au point *aa'*, créant un vide de près de 0 m. 20.

La clef centrale, composée de deux pierres accolées et liées au ciment, glissa vers le bas, tout en restant horizontale et vint combler cet intervalle, en maintenant cependant les deux côtés *pn* et *p'n'* de l'arc, qui s'appuyèrent sur elle par des surfaces très volutes dont les contacts étaient d'ailleurs mauvais. Les pressions exercées sur ces surfaces pouvaient faire éclater la clef et provoquer la ruine totale de l'édifice. De plus, la base de la pile 4 était entièrement rongée à sa base et découverte à l'intérieur, masquée par des pierres et de la terre; un trou de près de deux mètres cubes<sup>20</sup>. Avant mon arrivée, M. le capitaine du génie Poilly avait consolidé toutes les bases de l'édifice en les emplantant dans une couche de béton de ciment. Il avait aussi monté une pile pour soutenir les trois premiers claveaux subsistants du petit arc écroulé AC, assurant ainsi une plus grande stabilité à la pile 4.

Il fallait 1° étayer le grand arc par un échafaudage; 2° le contre-bûter sur sa gauche; 3° remettre la clef à son ancienne place. Pour contre-bûter le grand arc, il y avait tout intérêt à reconstruire le petit arc (14). Toute autre solution conduisant à une aigle bien sans rapport avec l'ancienne façade et nécessairement gênante à la vue d'ensemble<sup>21</sup>. Les échafaudage d'être guidés dans

19 Le péristyle du grand Temple montre des déversements analogues dus aux réactions de la calcaire au moment de la chute des poutres et plateaux de pierre. Le pylône d'entrée du temple au nord, en est un exemple caractéristique. Une portion du mur du péristyle Sud de la cour s'est incliné sous la poussée des terres amoncelées pour former la plate-forme de la cour du Temple.

20 L'attaque des monuments de Palmyre par leur base peut se décrire succinctement de la façon suivante : de fortes différences de température créent au niveau du sol des con-

densations; l'eau par infiltration pénètre dans la pierre et dissout des sels de magnésium carbonate; aux heures chaudes il y a évaporation et l'eau chargée de ces sels vient les déposer en surface où la pierre devient plus friable et se détache en minces pellicules aux moindres intempéries.

21 En réalité, la façade restituée totalement, quant à sa partie basse, telle que je l'ai vue aujourd'hui, n'a jamais eu cet aspect-là puisqu'elle était coupée en trois par les deux alignements de colonnes. L'aspect actuel permet cependant de s'en faire une idée très exacte.





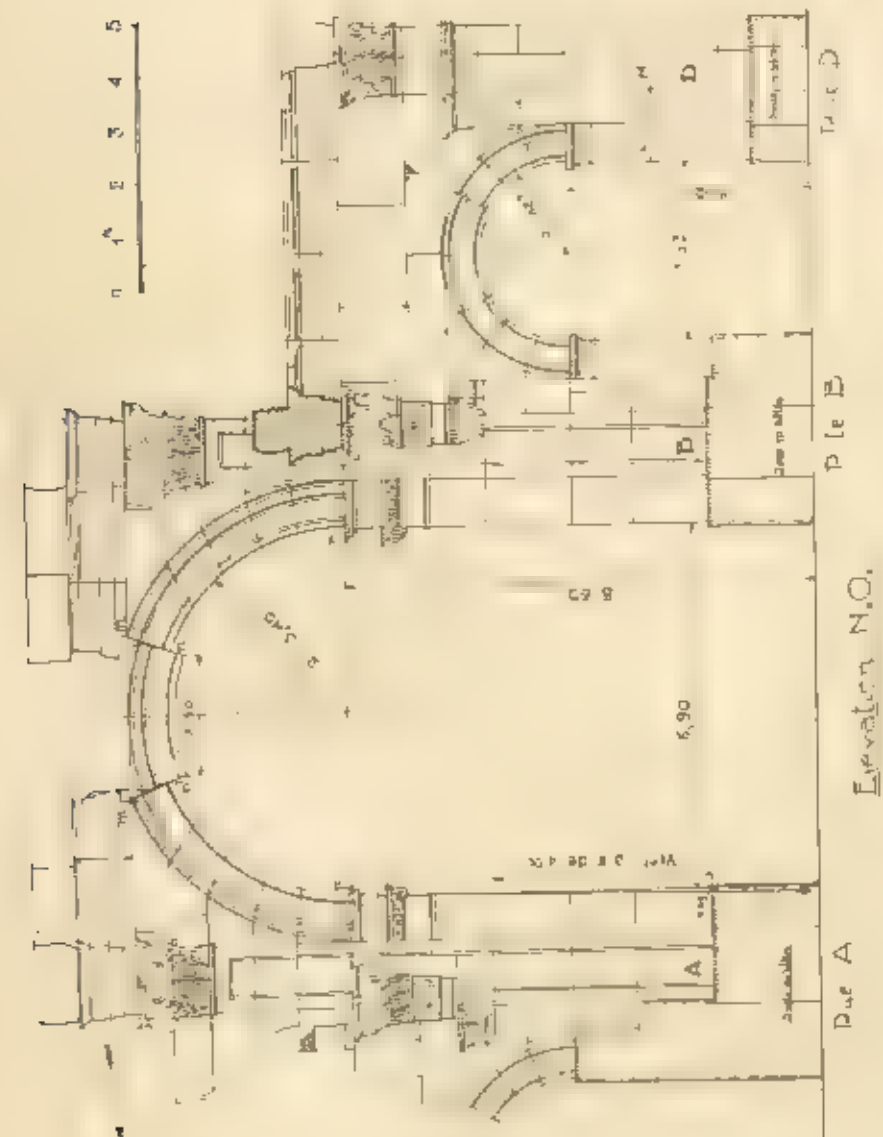


Fig. 2. Plan of the hall in section.

les grandes lignes de mon travail par un rapport relatif à cette restauration déposée au Service des Antiquités en mai 1925 par M. Albert Gabriel.

**Étalement de l'arc** — Le but de cette opération était de soulever l'arc par un cintre au moment où la clef devait être remisée en place. Le cintre fut à cet effet composé de trois parties (fig. 3) : deux fixes soutenant les reins *pn* et *pn'* de l'arc (poutres 1, 2, 3 et 6) et une mobile qui devait suivre le mouvement de la clef et la soutenir pendant la manœuvre (poutres 4 et 5). Il

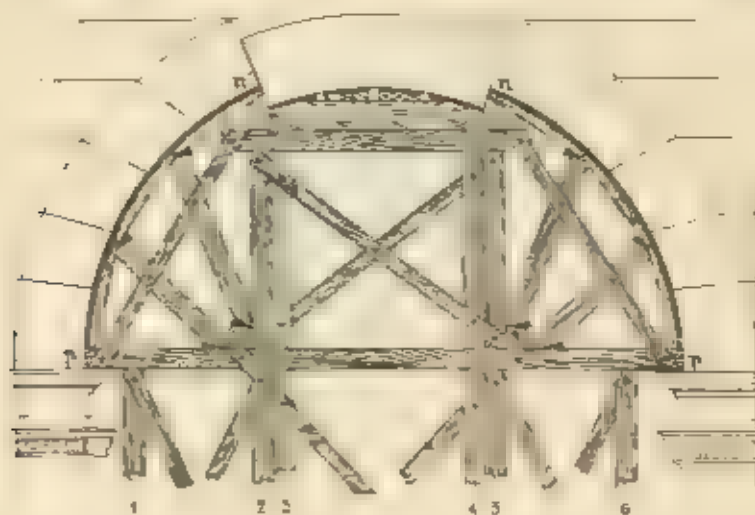


FIG. 3. — Étalement du grand arc

était important de déterminer dès le début de cette étude comment cette clef devait être remisée en place, car c'est de là que devait découler le principe d'échafaudage à adopter pour son levage.

M. Gabriel proposait dans son rapport de la lever verticalement. Les joints entre clefs et contre-clefs devaient être remplis à l'aide de feuilles de plomb que la clef écraserait par son propre poids, assurant ainsi un contact parfait. Il suffisait alors de disposer sous la partie mobile du cintre une batterie de verins. Cette solution était simple, mais je m'aperçus, après un relevé exact de la maquette, que les joints à remplir auraient été très épais (0 m. 09 environ) ce qui rendait difficile l'emploi de feuilles de plomb. D'autre part, l'arc aurait présenté deux coupures, étant formé de trois arcs de cercle de même rayon mais de centre différent.

Je préférâi remettre la clef réellement à son ancienne place et n'avoir qu'une coupure, en appliquant exactement les faces  $nm$  et  $n'm'$  l'une sur l'autre position hachurée  $n_1m_1n_1'm_1'$  de la fig. 4). L'ideal aurait évidemment été de rebrosser toute la pile  $A$  pour retrouver le plein entre l'arête. Je ne disposais pas à Palmyre des moyens nécessaires pour une entreprise aussi difficile.

Je remarquai que l'une des deux pierres formant la clef n'était plus placée dans son plan et faisait légèrement saillie vers l'extérieur. Il fallait donc

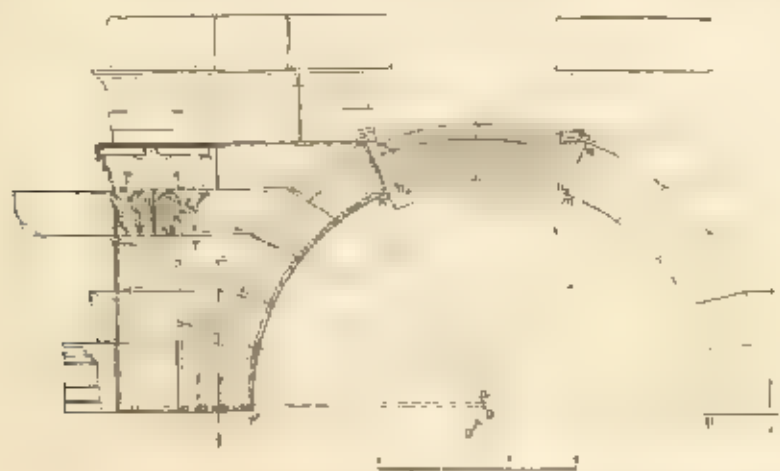


Fig. 4, montrant l'empilement principal de la roche et indiquant le directionnement des joints.

obtenir un mouvement dans les trois dimensions, verticalement, vers la droite et repousser cette pierre dans son plan. On construisit pour cela une sapine à chevilles sur les étaiements et fortement lissonnée avec eux (voir Pl. XI III, 2). Un palan suspendu tout en haut permettait aussi cette triple manœuvre avec le minimum de risques.

Restauration du petit arc Il fallait d'abord déterminer le plan et l'élévation de ce monument.

La présence des trois premiers claveaux de droite, encore encastres dans la pile 1 prouvant son existence (fig. 2). L'arrachement de la ruine au-dessus de ces claveaux indiquant exactement la même ordonnance que celle qui couronnait l'arc *BD*. La décoration de l'archivolte des trois claveaux était absolu-

ment identique à celle de l'arc *DD*. On pouvait donc considérer qu'il y avait symétrie avec la partie droite de l'ensemble de cette façade.

De la pile *A* il ne manquait que le pilastre recevant l'arc. Ses trois dimensions en plan furent données par l'examen du lit de pose du premier claveau formant sommet. On constata, en effet, dans les autres arcs encore existants, que le pilastre et le départ de l'arc corresponaient exactement l'un à

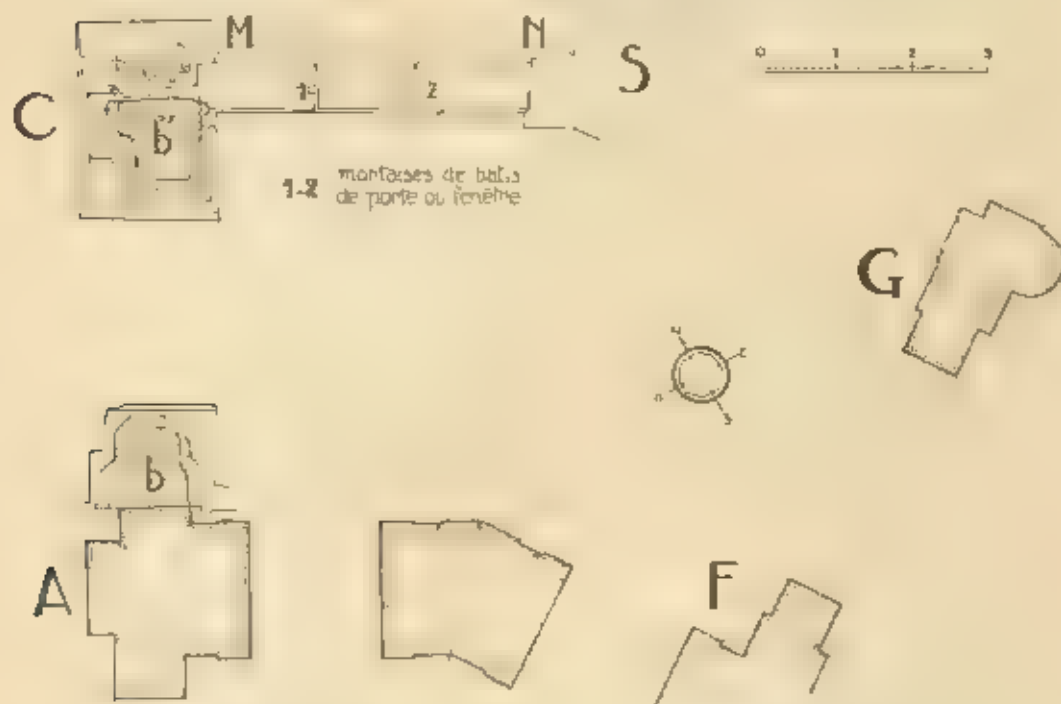


Fig. 5. — Plan partiel. (Les lettres majuscules désignent les piles.)

l'autre, malgré le chapiteau qui les sépare. La pile de béton construite à cet effet fut démontée et remplacée par un système d'étais en chevalet, qui allait permettre sa reconstruction en pierre jusqu'au chapiteau exclusivement. Cette démolition dégagait la base moulurée (pierre *b*, fig. 5), malheureusement en fort mauvais état.

Il n'y avait plus de situation pour la pile *C*, dont il ne restait qu'une portion de l'assise en pierre *b*, elle aussi extrêmement rongée. Au cours du déblaiement et le soulèvement de la pile apparut, ainsi qu'à la première assise d'un mur *HN*,

perpendiculaire à la branche  $CABD$  du  $V$  et reliant ce soubassement au deuxième  $S$ , situé dans l'axe du  $V$ . Nous étions ainsi renseignés sur la façade N-E de l'édifice et sur l'attache de la pile  $C$  à cette façade.

Avant d'imaginer quoi que ce fût, il importait de faire une fouille complète au pied de la pile  $C$ . Un déblaiement poussé jusqu'à 4 mètres de profondeur mit à jour un grand nombre de blocs, entre autres deux pierres  $P_1$  et  $P_2$  (fig. 6); les trois claveaux manquant de la partie gauche de l'arc; une pierre provenant de la deuxième assise au-dessus de la clef; et une pierre d'architrave. Ces précieuses découvertes précisaient le détail du plan. La pierre  $P_1$  en certifiait plus de la moitié : elle vérifiait les trois dimensions du pilastre recevant l'arc, et donnant la saillie et la largeur du pilastre adjacent encadrant l'arc, cette dernière mesure se déduisant de l'axe  $xy$ . La pierre  $P_2$  s'adaptait juste au-dessus. Les trois claveaux retrouvés permettaient de mesurer l'ouverture de l'arc avec une plus grande précision que ceux qui se trouvaient encore en place.

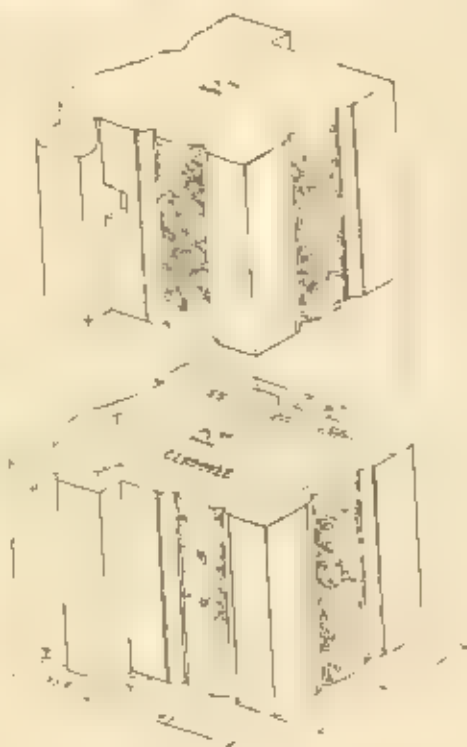


FIG. 6. — Pierres  $P_1$  et  $P_2$  de la pile  $C$ .

On pouvait dès lors commencer la nouvelle implantation (fig. 7). La première assise du mur  $IV$  étant encore en place, la largeur du pilastre d'angle intérieur se terminant de ce même. Il était logique de supposer sa saillie (0 cm) égale à celle de son symétrique de la pile  $A$ .

Toute la partie arrière restait à déterminer. À côté de la pierre de base  $I$  (fig. 5 et 7) se trouvait un blocage en pierres crayeuses lues au plâtre. Les pierres de fondation situées au-dessous étaient de la même espèce. Le calcaire tendre (éocène), très différent du calcaire dur (dolomitique du cénomanién) utilisé à Palmyre pour tous les monuments importants, est d'une extraction



facile. L'importance de la carrière d'où il est tiré laisse supposer que son emploi fut fréquent et il est probable qu'après qu'il n'en reste aucun mur debout,



FIG. 7. — Bas de la pile C:  
état de la ruine

que toutes les maisons des quartiers centraux étaient construites avec ce matériau, à l'exclusion cependant des fondations, des piédroits et linteaux, et des colonnes quand il s'en trouvait, tous éléments taillés en pierre dure. La présence de ce blocage pouvait faire croire que l'arc était primitivement accolé à une autre construction. Deux solutions pouvaient alors être envisagées : soit (fig. 8) un mur en pierre tendre dans l'alignement de la façade (croquis 1), soit un même mur perpendiculaire à cette façade (croquis 2). Or, la fouille permit de retrouver des fondations de murs appartenant à des boutiques ou à des maisons (fig. 1), et aucun de ces murs, prolongés, n'aboutit à

la pile C, ni ne peut occuper une des deux positions en question. Il fallait donc, ou bien inventer un raccord sans relation avec les fondations trouvées, ou bien voir dans ce blocage le vestige d'une construction postérieure à la destruction du petit arc, ou bien encore conclure à une malfaçon.

En dégageant avec précaution le bas de l'édifice enduit de ciment, je parvins à me rendre compte que les pilastres de la façade extérieure se terminaient par une base torquie ordinaire (fig. 9) le saillant tandis que les pilastres des



FIG. 8.

de Palmyre avait deux carrières. l'une à dix kilomètres au Nord pour la pierre dure, dans un affleurement d'une couche du cénozoïque, l'autre à cinq kilomètres à l'Ouest du château arabe pour la pierre tendre, dans les falaises qui dominent la vallée des tombeaux. Cette dernière s'étend sur 500 m. environ et à cer-

tains endroits le roc a été taillé sur près de 15 m. de haut. On doit supposer qu'elle ne fut exploitée que par les Palmyréniens, si l'on considère le système d'extraction qui se révèle le même tout le long de la falaise et le fait qu'une inscription en palmyrénien a été trouvée sur une de ses parois taillées.

petits arcs, ainsi que les murs intérieurs, se terminaient par une mouluration plus simple, en talon de 0 m. 1 de saillie. En portant ces dimensions sur le soubassement de la pile (fig. 9), on constatait que si l'on cherchait à faire retourner la mouluration de base du dernier pilastre sur la face N. E., il fallait supposer que celui-ci n'avait que 0 m. 52 de largeur, alors que son symétrique de la pile D mesure 0 m. 75. Si l'on adoptait, au contraire, cette dernière mesure (cas de la figure 9), il ne restait, entre l'extrémité du pilastre et l'aplomb du soubassement, que 2 à 3 centimètres, de sorte qu'il devenait impossible de faire retourner la mouluration. De toutes façons, le problème n'était pas soluble. On ne pouvait donc que choisir l'hypothèse la plus favorable. Le pilastre manquant reçut 0 m. 75 de largeur et 0 m. 08 de saillie, ce qui donne à l'ensemble de la façade une symétrie totale et présente, au point de vue construction, l'avantage de bien contre-buter l'arc par une pile plus large. Pour ce qui est de la taille, les blocs venant se poser à cette extrémité ne furent que piquetés, et les épauvelages furent conçus le plus largement possible pour bien indiquer qu'il n'y a pas la moindre restauration affirmée, mais seulement l'indication d'une hypothèse.

Le parti adopté pour les fûts pouvait se terminer avec plus de facilité. Bien qu'elles fussent en fût mauvais état, le profil des bases existantes pouvait se retrouver. À remarquer la persistance en plan et en élévation, des deux moulurations différentes. Le profil adique fut l'élé sans épauvelage, ce qui évitait les formes trop bandes des fûts taillés par plan de

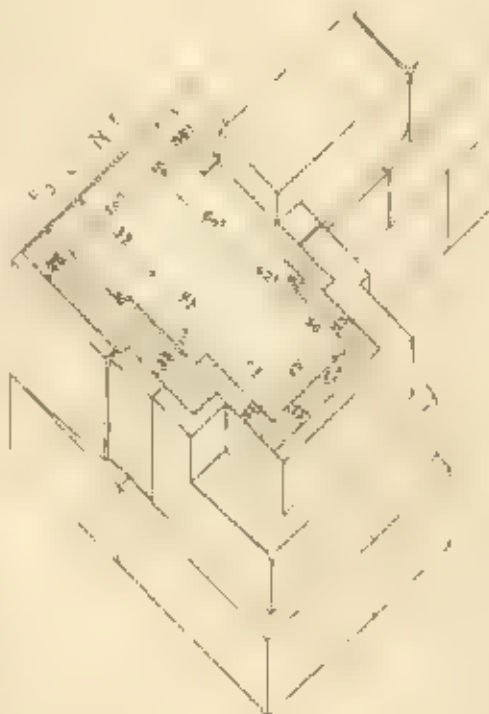


Fig. 9. — Base de la pile D. — plan de restitution.

Ainsi qu'il a été remarqué plus haut, il ne s'agit seulement là d'une symétrie de plan,

les deux pilastres extrêmes ne pouvant être vus en même temps.

juste si que la présence, dans une même pierre, d'un épannelage (celui de la base en talon) et d'une mouluration l'une ne pouvait laisser aucun doute, à l'avenir, sur la date récente de celle-ci.

Les pierres  $P_1$  et  $P_2$  pouvaient fort bien être remises en place.  $P_1$ , cependant, présentant un lit dattente en mauvais état, il fallut l'évider intérieurement jusqu'à ce que le marteau sonât clair, et remplir le trou de ciment. La hauteur de l'emplacement de ces pierres put se déterminer grâce aux restes de



Fig. 13. — Section transversale des trois claveaux de gauche à droite.

poils des claveaux tombant toutes trois à l'intérieur du piedroit. La construction peut se faire ainsi sans l'intermédiaire d'un entre. Le claveau 1 empiète sur le pilastre adjacent de 0 m. 25, ce qui lui donne une plus forte assiette, et reporte son centre de gravité vers la gauche; la ligne d'action de  $F_1$  venant couper  $ap$  à peu près en son milieu. Son lit d'attente supérieur est composé de deux plans différents  $kl$  et  $mn$ , le ressaut  $lm$  étant de 0 m. 06. Le claveau 2 s'arrête au droit du pilastre adjacent. Il a un bout de l'alcourdir ou queue; le ressaut  $lm$  suffisant à l'empêcher de glisser. Le claveau 3, au contraire, possède une grande queue qui ramène la ligne d'action de  $F_3$  sur le piedroit. On peut remarquer que cette ligne d'action passe pratiquement par la verticale  $ac$  du couloir de la pierre, ce qui facilite singulièrement la pose. La pierre suspendue

décoration sculptée sur deux de leurs faces, en les comparant aux motifs analogues de l'arc *BD*. Sur les chapiteaux recevant l'arc, les feuilles d'acanthé furent indiquées lisses, en demi-épannelage, comme elles le sont sur certains chapiteaux (peut-être non terminés) de l'édifice de Dioclétien, à Palmyre (Pl. XLII, 2). Les claveaux ne purent être remis en place qu'avec quelques bouchons, à cause de leurs trop nombreuses cassures. Notons en passant le système statique de leur superposition (fig. 10).

On voit que les lignes d'action des forces  $F_1$ ,  $F_2$  et  $F_3$ , qui représentent les



1 - Façade externe N-E



2 - Chapiteau restant vers l'arc de la pile C

## ARC TRIOMPHAL DE PALMYRE



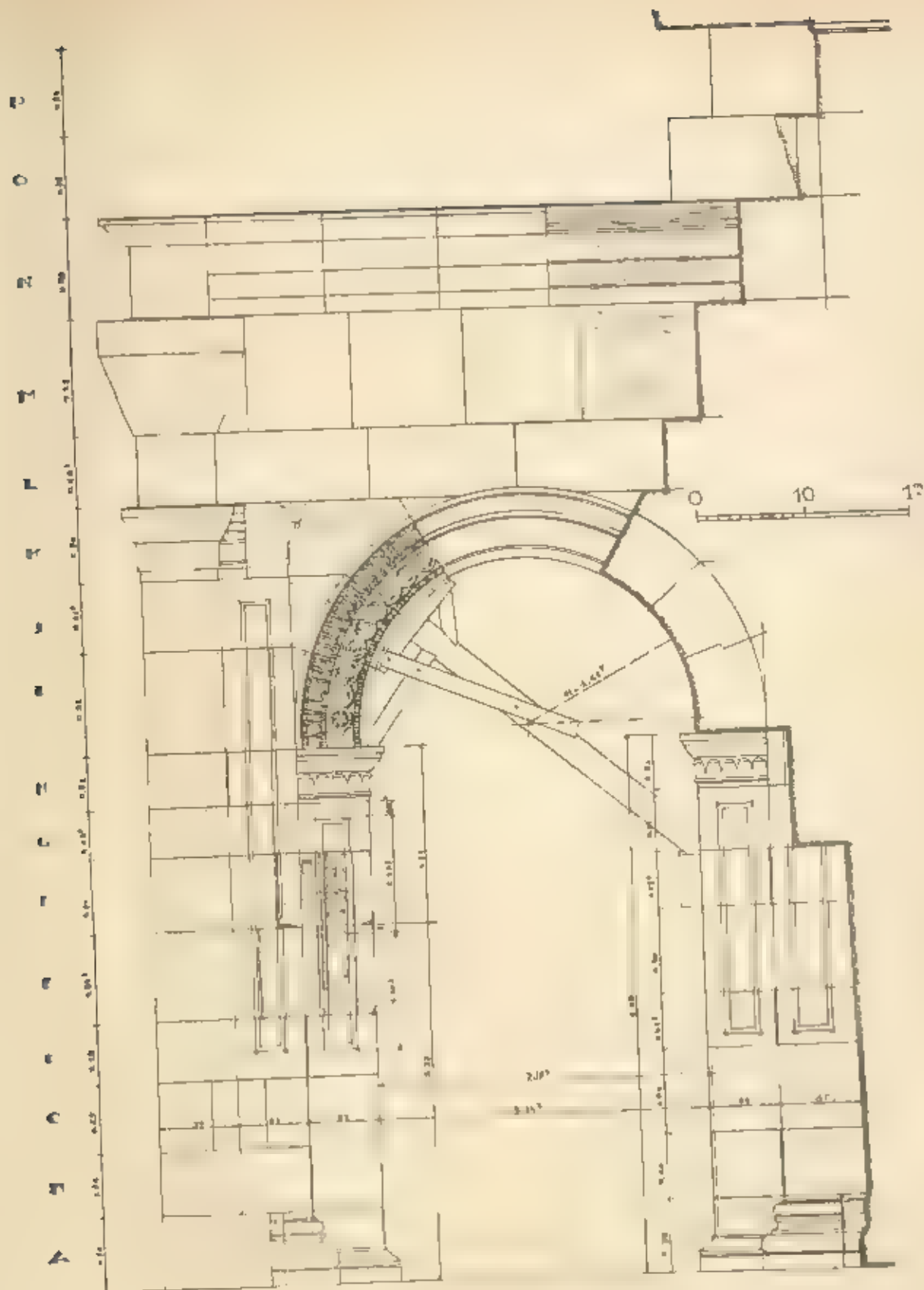


Fig. 11. — Façade extérieure de la restauration.







1. Façade extérieure



2. Éléments du grand arc  
et construction de la super



3. Façade intérieure



4. Construction de l'arc A C  
l'axe de la porte

ARC TRIOMPHAL DE PALMYRE





FIG. 19. — Façade intérieure de la restauration.

situé en face de *d* en *F*, de l'architrave qui se retourne déjà dans l'angle intérieur de la pile (fig. 3 et Pl. XIII, 3). C'est vraisemblablement au-dessus de celle-ci que faisait tout le tour du passage et sur sa saillie que venaient reposer les poutres horizontales supportant le plafond, car les pierres situées



Fig. 3. — Coup-beau de pierre de la pile *C* située dans l'angle intérieur du mur *MM*.

au-dessus ne sont plus parées, mais seulement dégrossies au pic. Les quatre dernières assises *M*, *N*, *O* et *P*, restituées, furent donc elles aussi taillées de cette façon.

Toute cette construction fut faite à joints secs. La main-d'œuvre du pays ne permit cependant pas d'atteindre la perfection du travail ancien, surtout pour les joints horizontaux, qui sont si remarquables dans cette construction. Les massifs de maçonnerie furent construits par assises horizontales, avec blocage en béton de ciment au centre, les joints verticaux étant dressés avec ana-thyrose de 10 à 15 centimètres.

Les pierres de l'assise *L*, accolées deux à deux dans l'épaisseur du mur, furent rendues solidaires par des crampons en cuivre

rouge lugane. Les pierres furent extraites de l'ancienne carrière.

**Levage de la clef.** — Le grand arc étant contre-bâti, il ne restait plus qu'à remettre la clef à son ancienne place et à y fixer l'opération se fit momentanément, après un calage complet de tout l'échafaudage.

Pour combler le vide *omn*, *u* (fig. 4), il était impossible de rajouter un simple petit clavier supplémentaire, la pierre d'architrave placée juste au-dessus empêchant toute manœuvre. Un simple joint au ciment avec plaquettes de pierres n'offrait pas la garantie suffisante de résistance à l'écrasement. Le système adopté fut le suivant. Les deux pierres formant clef étaient maintenues en place par le contre-mur et par des câbles en bois ou en acier engagés dans le vide, deux appareils correspondant à chacune des clefs et composés chacun

L'arc monumental est un contre-bâti sans aucun crampon en cuivre.

de deux plaques de tôle d'acier de 0 m. 02 d'épaisseur. Les plaques venant prendre appui sur les faces des joints, et étaient maintenues écartées par des vis opposées et de pas inverses, rivetées solidement l'une à deux par des manchettes fines en forme d'écrou. Entre des plaques de tôle et la pierre, en interposant des feuilles de plomb. En agissant sur les manchettes, les plaques s'écartaient, écrasèrent le plomb et l'ensemble de chaque appareil s'incrusta dans le vitre. Les cales et le centre mobile furent enlevés, et après un examen minutieux de plusieurs jours, rien n'ayant bougé, il fut disposé une série de plaquettes en pierre épannelées suivant la modulation des clefs et s'écartant de coffrage par devant. A l'intérieur de ce coffrage, un béton riche de ciment fut coulé, ayant entièrement les appareils, et maintenant les plaquettes inclinées vers l'intérieur de goujons ou crochets.

Avant de terminer cet exposé, notons le système de construction du grand arc, très analogue à celui des petits. Les claveaux sont enus le grand queue (fig. 1). Pour ne pas avoir d'angles trop fermés, ce qui nuirait à leur solidité, les constructeurs ont de entre les joints, ce qui n'était pas nécessaire pour les petits arcs. On voit que la clef crée le plan de gravité de toute la partie d'au delà du point où est hachée toute des la pile, et que l'on pouvait exécuter ce montage sans centre. La clef aurait donc pu être remise en place sans aucun état si les pierres avaient été en bon état.

Cette suite d'opérations ayant sauvé la partie du monument en danger, il y avait lieu d'entreprendre une deuxième restauration, comprenant :

1° Le gâchage du ciment entourant les bases et son remplacement par des blocs de pierre ou des plaquettes ;

2° La pose de pierres neuves pour compléter l'arc trièbre et la case. Il y aura lieu de prévoir une clef large au-dessus de la clef dans l'arc trièbre par l'interposition d'une poutre en ciment armé ;

3° Le recouvrement des pierres de corbeille et de fronton tombées à terre, et encore en bon état.

Je termine en présentant mes vifs remerciements à tous ceux qui voudront bien me prêter leur aide et en particulier à M. F. Anas, architecte du Service des Antiquités, dont les conseils et la haute compétence me facilitèrent la tâche en toutes occasions.

ROBERT AMY.

Décembre 1932.



## BIBLIOGRAPHIE

**JAMES HENRY BREASTED.** — *The Oriental Institute*. Un vol. in-8° de xxiii et 435 pages avec nombr. illustr. Chicago, University of Chicago, 1933.

L'activité de l'Oriental Institute, auprès de l'Université de Chicago, est ici résumée avec une remarquable précision. Dans sa préface M. J. H. Breasted trace, avec de larges vues d'historien, le labeur qui incombe aux orientalistes dans le proche Orient et montre qu'il est considérable et d'une haute portée. L'étude de l'influence des civilisations orientales sur le monde antique n'en est qu'à ses débuts. Même on n'est pas très avancé au sujet de l'influence réciproque exercée par les grands centres de civilisation de l'Orient ancien. C'est donc une conception très élevée qui trace leur tâche aux nombreux « experts de l'Orient » (est-il le en Égypte, en Asie Mineure (notamment à Alalakh), en Syrie (fouilles à Tell Djeddide et Tellat Hayat, non loin de Ribaniyyé, à la recherche de Kunulua), en Palestine Megiddo, où l'on vient d'atteindre les couches profondes, en Larsa).

Signalons que, à côté de Persépolis, M. Herzfeld a dégagé un village dit polychrome avec céramique polychrome où apparaissent les motifs du style I de Susa, notamment le bouquetin aux cornes en

volutes domesurées, la croix qu'on retrouve à l'époque cassite et qui se maintient jusque dans la céramique du Lourian. M. Herzfeld place cette activité céramique vers 4000 av. J.-C., puis vient dratt Susa I, el-Obaid, Lurak (période dite intermédiaire) et Djemdet Nasr.

R. D.

**PIRANA MONNET.** — *Les nouvelles fouilles de Tanis (1929-1932)*. Un vol. in-8° de 188 pages et 90 planches hors texte. Publie de la Faculté des Lettres de Strasbourg). Paris, Les Belles-Lettres, 1933.

Après Mariette et Flinders Petrie, M. Pierre Montet s'est, depuis quelques années, attaché au site de Tanis situé à 42 kilomètres à l'ouest du Canal de Suez, presque à la hauteur d'el-Kantara. Ses découvertes prennent un intérêt particulier du fait qu'il a définitivement établi que Tanis était Avaris, la capitale des rois Hyksos et qu'elle devint Pi-Ramsès, la résidence de Ramsès II. Les fouilles établissent que « Tanis qui est la ruine la plus considérable de la région nous offre à la fois de grandes et belles constructions de Ramsès II et les traces des Hyksos. On lit sur ses monuments le nom de Pi-Ramsès et celui d'Avaris ». M. Gar-

diner, qui penchait pour Peluse, s'est rallié à l'opinion de M. Montet, qui était déjà celle des anciens égyptologues.

Aussi n'est-il pas surprenant que M. Montet ait relevé des traces nombreuses d'influence assyrienne. Il a bien mis en évidence que, sous Ramsès II, Seth est le grand dieu de Tanis, aux côtés duquel les Égyptiens ont vénéré la déesse Anta : « Tous deux sont associés sur un obélisque où Ramsès se proclame le nourrisson d'Anta, le lauréat de Seth. Les fouilles nous ont rendu deux statues d'Anta, les seules connues dans l'art égyptien. La compagne de Seth se trouvait chez elle sur l'emplacement de l'ancien Avaris ».

Ces constatations sont importantes pour la diffusion des cultes syriens. La déesse Anta n'est autre, en effet, que 'Anat dont les textes de Ras Shamra ont montré l'importance au II<sup>e</sup> millénaire, alors qu'elle n'avait pas encore été supplantée par Ashtart ou englobée avec elle dans le nom d'Atargatis.

Quant à Seth, c'est le dieu que les tablettes de Ras Shamra désignent comme étant Ba'al, autrement dit Hadad. Ces identifications sont confirmées par les deux stèles de l'Isthme de Suez publiées par Clédat (*Bull. Institut fr.*, XVI, p. 207-208) : l'une associe 'Anat aux dieux Ba'al et Soped, l'autre aux dieux Seth et Soped. Mais alors qu'Anat gardera long temps des dévots, Seth sera banni de Tanis sous la XXI<sup>e</sup> dynastie ; son nom fut martelé partout où il était gravé.

A signaler sur un obélisque la mention du pays des Shason, asservi par Ramsès II, et celle fort rare de la montagne S'ri, où M. Montet a reconnu le Setir biblique.

Au cours de ces campagnes, des édi-

fices ont été mis au jour ainsi que nombre de monuments sculptés. Les collaborateurs de M. Montet, notamment M. Fougère et M. Bucher, ont apporté leur contribution aux recherches et à la rédaction de ce volume.

R. D.

JOHN GARSTANG. — *Jericho. city and necropolis* (extr. de *Annals of Archaeology and Anthropology*, de Liverpool, t. XIX, n<sup>o</sup> 3-4).

Dans ce fascicule faisant suite à celui publié l'an dernier, l'auteur résume sa troisième campagne de fouilles à Jéricho, en 1932.

Les recherches ont porté principalement sur la nécropole à l'Ouest de la cité où, en 1931, une vaste grotte, la tombe A, avait été partiellement mise au jour ; l'exploration en a été achevée. Vingt-quatre nouvelles tombes, la plupart intactes, ont été découvertes. Certaines, du type classique en Canaan, sont creusées dans le roc, avec ou sans puits d'accès. D'autres sont de simples fosses recouvertes par des pierres. En beaucoup de cas, l'emploi de grottes comme sépulture représente un nombre de générations sinon de siècles.

Les dépôts recouvrent les trois périodes de l'Âge du Bronze, depuis l'Ancien Bronze jusqu'au Récent Bronze (2300-1400 av. n. ère). Cette dernière époque est attestée par des scarabées aux noms royaux de Thoutmès III et d'Aménophis III. D'autres investigations dans la cité donneront des résultats parallèles au point de vue chronologique.

Le mobilier funéraire se composait essentiellement de poterie à laquelle

s'ajoutaient des armes et outils de bronze et divers menus objets, parmi lesquels des scarabées de type hyksos.

La grande tombe A est datée du début du Moyen Bronze entre 2000 et 1800. Les formes les plus avancées des vases appartenant sans conteste à cette époque, mais la céramique de cette sépulture marque surtout la transition de l'Ancien au Moyen Bronze par le nombre important de pièces dont les caractéristiques rappellent celles de la période an-

cienne. La céramique cananéenne de cette époque, pauvre en décor; quelques vases seulement sont ornés de cercles et de zigzags peints en rouge. Dans les pièces représentées les influences étrangères sont encore imprécises.

On remarquera l'apparition hâtive à Jéricho de la coupe à pied surélevé, forme camp-drier (fig. 1) dont un spécimen se trouve dans la tombe A au  $xiv^e$  siècle environ. Ce type est généralement beaucoup plus tardif en Canaan et courant à



Fig. 1.



Fig. 2.

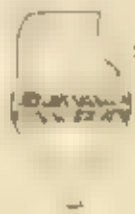


Fig. 3.

cienne. Les reproductions sont instructives à cet égard. La cruche est en évolution évidente; par contre, les bols et écuelles sans pied et de formes peu développées sont assez archaïques. À noter les figurations anthropomorphes sur plusieurs cruches et la pointe cylindrique, parfois très allongée, dont s'orne le fond de quelques-unes (fig. 2 et 3). Ce trait local ne survivra pas au début du  $II^e$  millénaire, car, postérieurement, les cruches ovoïdes ont une base en bouton ou un pied annulaire. Des lampes en terre épaisse et de forme rudimentaire apparaissent dans cette même tombe.

Les autres sépultures, sauf la tombe 24 appartenant à l'Ancien Bronze, s'échelonnent à partir de 1700 environ avant notre ère. Elles comportent les types courants

partir du  $xiv^e$  siècle. La pièce céramique la plus originale de ces trouvailles est un rhyton à face humaine monté sur haut pied incurvé. Les cheveux et la barbe sont indiqués par des incisions en pointillé. M. Garstang suppose que cette figure reproduisant un type familier dans la contrée à cette époque.

Les armes de bronze, poignards à soie et rivets, hache à lame allongée, sont en synchronisme avec la céramique du Moyen Bronze.

M. MÉRIGAUD.

Fouilles PACTY. — Les palais et les maisons d'époque musulmane au Caire. *Mémoires publiés par les membres de l'Institut Français d'Archéologie Orientale*, t. XLII, 4<sup>e</sup>, XII + 92 p., 43 figures,

16 + 48 pl. Le Caire, 1933 : 225 planches égyptiennes.

Cet ouvrage est loin d'apporter sur la maison musulmane du Caire toute la documentation que laissait espérer la personnalité de son auteur, architecte-expert du Comité des Monuments de l'Art arabe.

Plus que tout autre, M. Pauly se trouvait qualifié pour dégager le type de l'habitation urbaine en Egypte, en analyser les éléments constitutifs, définir le sens et la portée de son évolution à chacune des époques considérées. On peut donc regretter qu'il n'ait pas dévoué son œuvre de technicien, et que son ouvrage ne nous apporte, à côté des belles photographies groupées dans les planches, ni plans d'ensemble, ni coupes, ni détails de construction et de décoration. La *Description de l'Égypte* et les notes substantielles publiées il y a quelques années par Clerget (dans *Annales de Géographie* XL, 1931, p. 527-543) demeurent encore les sources fondamentales pour l'étude de l'habitation caennaise, sources auprès desquelles l'œuvre de M. Pauly apparaît, à l'examen, comme bien superficielle, malgré sa présentation luxueuse.

Ce caractère superficiel provient, croyons-nous, de ce que l'auteur n'a pas considéré la maison caennaise du point de vue de l'architecture, mais du point de vue artistique : il a ainsi été amené à laisser de côté toutes les habitations n'offrant qu'un caractère utilitaire (c'est-à-dire le plus grand nombre des monuments) et à associer, dans les grandes demeures, tous les organes essentiels de l'habitation (chambres, cuisine, W.-C., organes d'alimentation en eau et d'éva-

cuation) au profit des pièces pourvues d'une ornementation. Ajoutons qu'on chercherait en vain dans l'ouvrage la moindre comparaison entre les maisons décrites et les édifices religieux contemporains, comparaison qui n'obligeait doute pas manqué d'intérêt, l'architecture privée étant presque toujours, en pays d'Islam, plus archaïsante que l'architecture « officielle ». Enfin, la documentation historique et archéologique est parfois flottante : « les salles capitulaires des châteaux normands » (p. 7), la suprématie des Ottomans sur la Perse (p. 10), le narthex des églises byzantines considéré comme un organe de dégagement (p. 24), sont de simples bêtises qu'un peu d'attention aurait fait éviter ; mais l'influence persane sur l'architecture fatimide (p. 5 et 7), l'origine syrienne des loggias (p. 50) et des salles à trois iwans (p. 32) sont autant d'affirmations qu'on eût aimé voir discuter et étayer à l'aide d'exemples précis, peut-être difficiles à trouver. Que penser enfin de traductions d'inscriptions arabes où l'on relève des titres comme « le dèiste » et « le gladiateur » (p. 83) ?

J. SAVAUD.

JEAN SAVAUD. — Poteries syro-mésopotamiennes du XIV<sup>e</sup> siècle. Documents d'études orientales de l'Institut français de Damas. Vol. I, 26 p., 40 pl. Librairie Ernest Leroux, 1932.

La collection de poteries décrites dans ce fascicule provient de fouilles clandestines, effectuées à Damas, dans les vicimités du mausolée de Sali khatoun. M. Savaud nous offre de ces pièces, acquises par M. E. de Lory, un catalogue

d'autant plus méthodique qu'il a dû lui-même les inventorier et les classer.

Toutes les pièces examinées ont été fabriquées sur le lieu de la trouvaille, ce qui est établi par la découverte d'un tour de potier, par la présence de pièces achevées et de fragments de moules. Car il s'agit uniformément de pièces murulées, en terre non vernissée.

Elles appartiennent à une série communément appelée *gourdes de pèlerin*, ce qui attire une réplique de M. Sauvaget, car inscriptions et blasons montrent qu'elles étaient destinées à une clientèle profane. L'objection nous paraît assez dangereuse, car, sous les Mamlouks, les objets religieux ainsi que leur mobilier portaient aussi des blasons, des inscriptions vantant la valeur et la générosité du fondateur. Il faut prendre son parti d'une antinomie un peu gênante : si l'on consulte un recueil de traditions du Prophète, on s'aperçoit que tous les actes de la vie courante sont envisagés sous l'angle des rapports de l'homme avec Allah ; d'autre part, toutes les manifestations artistiques des peuples musulmans sont essentiellement profanes et il n'y a pas de thèmes proprement religieux. Nous ne trouvons aucun inconvénient à nommer ces objets *gourdes de pèlerin* puisque ces récipients étaient utilisés pendant le pèlerinage aux lieux saints.

Il en est de deux types : *gourdes* à panse convexe, en pâte grossière, sommairement décorées ; à panse aplatie, en terre plus fine, couvertes d'une ornementation plus soignée et plus variée.

Certains décors sont franchement syriens, mais d'autres trahissent une influence mésopotamienne, ce qui n'est pas étonnant, puisque la fabrication au moule

n'est pas dans la tradition syrienne. M. Sauvaget rattache ce fait au grand mouvement d'émigration qui s'est produit au cours du xiii<sup>e</sup> siècle sous la pression de l'invasion mongole, et, de même que les artistes en cuivre sont venus de Mossoul à Damas et au Caire, des potiers de la région de Rakka ont bien pu venir s'établir dans la capitale syrienne.

Ces pièces tiennent, sans doute, comme les filtres de gargoulettes, de l'art populaire : quelques pièces portent néanmoins des signatures, et cinq procurent le nom *sa'diya* « dont il n'est pas besoin de souligner la physionomie spécialement israélite ».

La décoration nous présente des thèmes connus, qui par leur répétition voulue de motifs symétriques, attirent et fixent irrésistiblement le regard, tout comme les thèmes musicaux s'imposent à l'oreille en revenant sans cesse. On la comparera utilement à celle des filtres de gargoulettes du musée arabe du Caire : on y trouvera des losanges, étoiles, tresses, fleurettes, motifs tournoyants, motifs en amande.

Certains agencements généraux se rencontrent sur les filtres : un carré, inscrit dans un cercle, barré de bandes diagonales, décorées de spirales (SAUVAGET, pl. VI, n° 19 ; OLSEN, *Catalogue*, pl. VI) ; des rosettes lobées (pl. V, n° 23 ; pl. VIII).

Le catalogue comprend la description de 163 pièces, dont la plupart sont reproduites dans les planches. Ces poteries doivent être attribuées à la première moitié du xiv<sup>e</sup> siècle, à cette période du régime mamlouk caractérisée par une prospérité vraisemblable. Nous ne saurions oublier, précisément, que la province de Damas fut alors administrée,



pendant 28 années consécutives, par le célèbre et fastueux émir Tankiz. Ses constructions furent nombreuses et soignées; il s'y intéressait personnellement, visitait les chantiers et ne ménageait pas son admiration lorsqu'il était content. Il n'a donc pu accueillir les artisans chassés par la robe mongole.

Ces humbles poteries sont, elles aussi, un précieux témoignage de civilisation, et nous devons être reconnaissants à M. Sauvaget de sa monographie, prudente et claire.

G. WERT.

#### PÉRIODIQUES

NOTT, Aimé-Giron. — Un diptyque-écritoire araméen (extr. de *Bull. de l'Institut français d'archéol. orient.*, t. XXIV, p. 83-91) Le Caire, 1933.

Il s'agit d'un ustensile de scribe constitué par deux planchettes de bois dur réunies par une charnière. La planchette supérieure est munie du gobelet destiné à recevoir l'encre noire solidifiée dont une partie subsiste. Une encoche servait à tordre les roseaux à écrire. S'appuyant sur quelques caractères araméens encore reconnaissables, M. Aimé-Giron tient cette écriture pour un ustensile araméen d'époque perse.

Une des stèles du roi Barrekoub, trouvée à Zendjirli, montre un scribe avec une écriture, formée d'une seule planchette, dans la main gauche, et tenant sous le bras, comme le reconnaît M. Aimé-Giron, deux tablettes réunies par une charnière. Si nous comprenons bien les explications du savant orientaliste, l'objet du Louvre, comportant à la fois l'écritoire et une

tablette servant de memento, serait à l'usage personnel du scribe.

R. D.

PAUL DESCHAMPS. — Deux positions stratégiques des Croisés à l'Est du Jourdain : Ahmânt et el Habia, dans *Revue historique*, t. CLXXII, juillet-août 1933, p. 42-57.

Le savant directeur du Musée de sculpture comparée apporte des précisions décisives sur deux positions stratégiques des Croisés, dont l'une faisait partie de la ligne qui s'étendait depuis Ailat sur le golfe d'Aqabah, par Montréal et Kérak de Moab jusqu'au Nord de l'ancien pays de Moab, et l'autre représentait un poste avancé à l'Est du lac de Tibériade.

On trouvera ici la démonstration qu'Ahmânt ou Haman n'est pas Ma'an, mais Amman. La ville de Philadelphie, c'est-à-dire Rabbat Amman de l'antiquité.

M. Deschamps a écrit une notice très complète sur el-Habia, constitué par de simples grottes dans la vallée du Yarmouk.

R. D.

*British Museum Quarterly*, VIII, 1, juillet 1933, Londres, Humphrey Milford.

M. Sidney Smith, décrit avec précision un vase en terre cuite peinte de Khafadj (pl. VIII; détails du décor fig. 1-3), fort remarquable, qu'il attribue à l'époque sumérienne. Il s'agit d'une de ces jarres sans anse, à panse carénée, comme le modèle se rencontre fréquemment au temps du style II de Suse. Non seulement la forme, mais nombre d'éléments du décor se retrouvent dans un beau vase de



Tépé Moussian (Tépé Alt Abad, <sup>(1)</sup>) : deux triangles peints en noir, joints par un sommet, séparés d'un groupe semblable par des traits verticaux; feuillage stylisé, etc. Cependant, le vase de Khafadji présente un tout autre intérêt par les scènes représentées : hommes affrontés buvant au chalumeau, personnage debout entre un bouc et une chèvre dressés, scène de chasse (?) au sanglier ?), mais surtout la représentation d'un char à roues pleines et dentées, portant deux hommes et attelé de quatre chevaux ou mulets, car ce ne sont certainement pas des ânes. La question du cheval en pays de Sumer a souvent été mal posée : les populations en bordure de Sumer et d'Accad ont élevé le cheval dès une très haute époque, et cet animal a pu de bonne heure être importé et utilisé en Mesopotamie. Toutefois, sa présence dans cette dernière région était exceptionnelle, car on n'y pratiquait que l'élevage de l'âne.

Une tête d'époque sumérienne (pl. IX, a et b) a tous les caractères des figures découvertes à Khafadji, avec le nez très allongé et le traitement particulier de l'oreille. Six cylindres, dont deux (pl. IX, c et g) d'époque sumérienne archaïque, le premier avec une divinité au foudre debout sur un animal (formule dont on a, à tort, voulu faire une caractéristique hittite), un autre (e) de la troisième dynastie d'Ur, deux autres (d et f) du Nord de la Syrie.

Une plaque babylonienne en terre cuite (pl. X, a) est interprétée par M. S. S. comme figurant un dieu guerrier, coiffe du turban, dans un char attelé de quatre lions.

<sup>(1)</sup> Voir CONTREAU, *Manuel d'archéologie orientale*, p. 307, fig. 212.

On annonce la création au British Museum d'un nouveau département des Antiquités orientales et d'éthnographie. Il s'agit des antiquités orientales postérieures à celles que conserve le département des Antiquités égyptiennes et assyriennes. L'éthnographie constitue un sous-département destiné à prendre un jour son indépendance.

*Orientalistische Literaturzeitung*, Juin 1933. — A. Baumstark, *Altassyrische Profandichtung in gereimten Siebensilbnern*. Comptes rendus : M. Sprengling, *The Alphabet, its Rise and Development from the Sinai Inscriptions*, publication de l'Oriental Institute (H. Jensen estime qu'on est encore très loin de comprendre ces textes) ; Erich F. Schmidt, *Amulets through the Ages. Discoveries at the Alishar Mound 1927-29* (St. Praeworski) ; W. Andrae, *Kultrelief aus dem Brunnen des Assurtempels zu Assur* (G. Frank ne pense pas que ce relief soit d'art assyrien, si on doit l'attribuer au milieu du II<sup>e</sup> millénaire, car cet art n'était pas constitué, mais plutôt de l'art qui se révèle les plus anciens monuments de Tell Halaf) ; E. Cavaignac, *les Annales de Sargon*, par F. Lerner. — Mayer Lambert, *Traité de grammaire hébraïque*, I (Kultur).

Idem, juillet 1933. — G. Bertram, *Gott und Hölle*, d'après l'important ouvrage portant ce titre de Joseph Kroll. Comptes rendus : Ch. Boreux, *Département des Antiquités égyptiennes*. Guide-catalogue sommaire (G. Roeder l'accueille avec faveur) ; L. Legrain, *Terra-Cottas from Nippur* (A. Moorgat) ; K. Tallqvist, *Der assyrische Gott* (W. v. Soden) ; R. Koldewey et Fr. Weiszel, *Die Königshäuser von Babylon*

II. Teil (Th. Dombart); Stanley A. Cook, *The Religion of Ancient Palestine in the light of archaeology* (C. Kuhl); H. Odeberg, *Die mandäische Religionsanschauung*, et Hans Lietzmann, *Ein Beitrag zur Mandäerfrage* (R. Strothmann). Ce dernier travail s'élève contre les hypothèses inspirées par les travaux de Lidzbarski, en montrant notamment que les anciens textes magiques des Mandéens, et surtout leur liturgie, ignorent saint Jean-Baptiste. Alinari, Albertini, Bol, etc., *Histoire et historiens de l'Algérie*, archéologie et histoire; Ch. A. Julien, *Histoire de l'Afrique du Nord*; G. de Chavechère, *Histoire du Maroc*; Robert Montagne, *les Berbères et le Makhzen dans le Sud du Maroc* (Edgar F. Bost).

Idem, août-septembre 1933. — H. Bauer rapproche le phénicien *adîn*, seigneur, du sud-arabe *dhân*, ordre. Otto Eissfeldt rend compte de Lagrange, *le Judaïsme avant Jésus-Christ*. Comptes rendus: Bostortzeff, *Skythien und der Bosphorus*, traduit du russe (E. Richermann); A. R. Anderson, *Alexander's Gate, Gog and Magog and the Inclosed Nations* (R. Hartmann); A. Giannini, *la Costituzione degli Stati del Vicino Oriente* (G. Jäschke); Ch.-F. Jean, *la Religion sumérienne*, d'après les documents sumériens antérieurs à la dynastie d'Isin (G. Furlani estime que l'auteur a comblé une lacune en se préoccupant du point de vue chronologique, et que son travail répond à l'attente des savants); G. Dossin, *la Pilleur d'Enkidû* (Albert Sorel); Ch.-F. Jean, *Tell Sifr* (San Nicola, le site, à 20 km. à l'Est de Larsa, est peut-être l'ancienne Kutalia); E. Douglas van Buren, *Foundation Figures and Offerings* (V. Christian); G. A. Smith, *The historical geography of the Holy Land* (1933)

(G. Dalman); A. Jerku, *Geschichte des Volkes Israel* (W. Baumgartner fait des réserves); M. Heibronk, *Der Tempel Salomos* (H. Thiersch); Crowfoot, *Churches at Jerash* (E. Honigsmann); Noël Aimé-Giron, *Textes araméens d'Égypte* (G. Brockelmann); Gaudesroy-Demombynes et Platonov, *le Monde musulman et byzantin jusqu'aux Croisades* (G. Brockelmann); Marcel Cohen, *Études d'Ethiopien méridional* (G. Brockelmann).

Correspondances. — Nous recevons de M. Crowwell la lettre suivante :

Le Caire, 21 octobre 1933

« MONSIEUR LE DIRECTEUR,

« Tout en étant fort sensible aux éloges que M. Gabriel veut bien accorder à mon livre *Early Muslim Architecture*, je me dois à moi-même de protester contre certaines opinions qu'il m'attribue et que je ne professe nullement. J'aurais cru que l'acceptation de faire un compte rendu d'un ouvrage pour une revue aussi importante que *Syria* entraînerait l'obligation de lire attentivement cet ouvrage.

« Voici quelques-unes de ces interprétations erronées :

« 1° Je ne prétends pas que la coupole en bois de la Qubbat as Sakhras de Jérusalem se trouve dans son état original; au contraire, je cite sa chute en 1010-1017, sa reconstruction en 1027-1028, et une inscription à cet effet (p. 65-67); une demi-page de texte est consacrée à l'explication de ce délai d'une dizaine d'années.

« 2° Je ne donne pas le plan de la coupole avec les dimensions « à 1 millimètre près »; M. Gabriel m'accuse donc d'une

absurdité dont je ne suis pas coupable. Les dimensions inscrites sur mon plan (fig. 4) sont données jusqu'au dernier centimètre, comme M. Gabriel pourra le constater s'il en a le loisir.

« 3° Ce ne sont pas « les différents systèmes de voûtes » que j'examine à la fin du chapitre vi, mais seulement le système singulier que l'on peut voir à Qusayr 'Amra, et dont je tente de retracer les origines. Ayant moi-même déjà publié ces pages dans le *J. R. I. B. A.*, en 1918, je ne peux que trouver naturel qu'aujourd'hui « elles n'apportent rien de nouveau à nos connaissances ».

« 4° Je n'affirme pas que le plan triconque soit original de l'Égypte, je dis que « le plan triconque fut utilisé d'abord dans les salles chaudes des bains romains dans les provinces, et à Rome dans les mausolées ».

« 5° Je n'ai pas voulu dire que l'expression « spherical triangle pendentive » soit une traduction exacte de « calotte sur pendentif », mais qu'elle définit le pendentif en question, ce que ne fait pas le terme français. Et je ferai remarquer que je suis du même avis que M. Gabriel quant aux expressions « continuous sphere » et « non continuous spherical dome », que je rejette expressément (p. 322), au lieu de les admettre comme il a cru le comprendre.

« 6° Et, une fois de plus, l'unanimité règne entre M. Gabriel et moi quant à l'impossibilité de fixer le plan du sanctuaire de la grande mosquée de Harrân, puisque j'écris, page 407, « Ce n'est qu'au moyen de fouilles que l'on peut s'assurer du véritable plan du sanctuaire », tandis que M. Gabriel nous déclare : « J'ai pu me convaincre récemment (avril 1933) qu'à la mosquée de Harrân, les fouilles seules pourraient restituer les éléments d'une restitution complète. »

« Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, mes salutations empressées. »

K. A. C. CAESWELL.

Jean Ebersolt. Le savant et sympathique byzantiniste est mort prématurément le 9 décembre 1933, à l'âge de 54 ans, au moment même où l'Université de Bruxelles l'appelait à elle. Il s'était particulièrement consacré à l'histoire de l'art byzantin et avait recherché avec autant de précision que de pénétration les influences byzantines en Occident. Plusieurs de ses ouvrages ont été signalés dans cette revue, et *Syria* (t. IX, p. 32) a publié son étude décisive sur *L'église de Saint-Marcel-en-Palais*. Les études byzantines en France font avec Ebersolt une perte très sensible.

R. D.

# TABLE DES MATIERES DU TOME QUATORZIEME

## I. — ARTICLES

	Pages
ROBERT AMY, Premières restaurations d'Acmonium n° 1. Palmyre . . . . .	157
JEAN CASTEXEAU, Tadmorea . . . . .	169
JÉRÔME CARCOPINO, Note complémentaire sur les Acmonisations de la Numérie romaine . . . . .	20
G. CONTENAC et R. GHIRSHMAN, Rapport préliminaire sur les fouilles de Ispé-Giyan, près Néhavend (Perse) . . . . .	1
FRANZ CUMONT, Deux monuments des cultes solaires . . . . .	181
EDOUARD DROUIN, Deixtblèmes de Bas Shamra de la campagne de 1932 . . . . .	22
— Où en est le déchiffrement des hiéroglyphes hittites? . . . . .	341
R. GHIRSHMAN, voir G. CONTENAC.	
S. GUYER, Le rôle de la Syrie et de l'Égypte antique à l'époque d'Ismaïlie . . . . .	51
CHARLES PICARD, Le dauphin au royaume sur le sarcophage syrien de la collection . . . . .	348
G. PLOIX DE ROTBOU et HENRI SEYRIG, Khirbet el-Sanâ . . . . .	12
CLAUDE F.-A. SCHAEFFER, Les fouilles de Mariet-el-Beyza et de Bas Shamra. Quatrième campagne (printemps 1932) . . . . .	94
DANIEL SCHULDBERGER, Les formes anciennes du chrétisme en Syrie et en Palestine et en Arabie . . . . .	281
HENRI SEYRIG, Antéropites syriennes. 12. Textes relatifs à la légende romaine de Palmyre. 13. Le culte de Bél et de Baalshamin. 14. Nouveaux témoignages palmyréens des cultes de Bél et de Baalshamin. 15. De Jachin le chétien à Dionysos . . . . .	152, 238, 253, 368
— voir G. PLOIX DE ROTBOU.	
CHARLES VEROLLE, La maison de Jachin gracieux et beaux fragments de Bas Shamra . . . . .	128
GASTON WINT, Les lampes d'Arghun . . . . .	24

## II. — COMPTES RENDUS

ABEL, voir VINCENT	
WILLIAM FOYWELL ALBRIGHT, The archaeology of Palestine and the Bible. R. D. . . . .	72
— A tripod clay effigies of Sam'el in Transjordan. R. D. . . . .	118
MARGUERITE VAN BERGHEM, voir A. G. CRESSWELL	

	Pages
LAURENCE BINYON, WILKINSON et GRAY, <i>Persian Miniature Painting (Armenian Sakman)</i> . . . . .	343
M. BLANCHETRON, <i>Topologie Paléstinienne nach heutigem Auffassung</i> . . . . .	84
JAMES HENRY BREASTED, <i>The Oriental Institute (R. D.)</i> . . . . .	412
<i>British Museum Quarterly</i> , VII, 2 . . . . .	85
Vol. 3 . . . . .	221
— VIII, 1 . . . . .	417
Bulletin des Etudes Orientales publiée par l'Institut français de Damas (R. D.) . . . . .	220
J. CANTEREAU, <i>Le Nabatéen, II (R. D.)</i> . . . . .	75
— Inventaire des inscriptions de Palmyre, VII et VIII (R. D.) . . . . .	340
EUGÈNE CAVAIGNEAU, <i>Subhiuliana et son temps (R. D.)</i> . . . . .	208
Corpus Inscriptionum Semiticarum Pars II. T. III. fasc. 1 (R. D.) . . . . .	77
A. C. LEBESWILL, <i>Persian Muslim Architecture, I. Albert Gabriel</i> . . . . .	210
PAUL DESCHAMPS, <i>Deux positions stratégiques des Croisés à l'est du Jourdain. Ahamant et el-Habis (R. D.)</i> . . . . .	417
GEORGES DE THUIT, voir E. VOIGACH	
H. FRANKFORT, <i>Archæology and the Sumerian Problem G. Contenau</i> . . . . .	322
JOHN GARSTANG, <i>Jericho and the Jeropolis, M. Meurdrac</i> . . . . .	413
H. A. B. GINN, voir Ibn al-Qalanisi	
NOËL AIMÉ-GIRON, <i>Un naqâ phénicien de Sidon (R. D.)</i> . . . . .	338
— Un diptyque-écritoire araméen (R. D.) . . . . .	417
GRAY, voir BINYON	
G. A. HARRIS, <i>Inscriptions of legats in Syria</i> . . . . .	83
ANWAR HATEM, <i>Les poèmes épiques des Croisades cf. Sauvaget</i> . . . . .	320
LOUIS HALÉVY et GASTON WYET, <i>Les Mosquées du Caire (R. D.)</i> . . . . .	80
AMELIA HERTZ, <i>Die Kultur am persischen Golf und ihre Ausbreitung (Anat. Parrot)</i> . . . . .	73
BENJAMIN HROZNY, <i>Les inscriptions hittites hiéroglyphiques, I. E. Dhorme</i> . . . . .	326
Ibn al-Qalanisi, <i>The Damascus chronicle of the Crusades traduit par H. A. B. GINN (Paul Deschamps)</i> . . . . .	330
ROLAND JALGER, <i>Die Bräutereien von Bethleem (Paul Deschamps)</i> . . . . .	219
ABDOLAH L. DE LEBE, <i>des signes arabes du VIII<sup>e</sup> siècle (Magye Rutten)</i> . . . . .	324
PIERRE MONNET, <i>Les nouvelles fouilles de Fouf (R. D.)</i> . . . . .	412
ALEXANDRE MORET, <i>L'Égypte pharaonique (R. D.)</i> . . . . .	80
BENÉ MOUTERDE, <i>Le Nahr el-Kelb (Fleuve du Chou) (R. D.)</i> . . . . .	78
Inscriptions grecques de Samwe-la et d'Athra Muséum épigraphique et relevés archéologiques en Syrie (1931) . . . . .	84
H. H. NELSON, K. C. SEELY, J. A. WILSON, <i>Mohr et Hildt (R. D.)</i> . . . . .	75
<i>Orientalistischer Literatur Z. d. g.</i> , juillet-octobre 1932 . . . . .	84
— novembre 1932-janvier 1933 . . . . .	221
— février-mai 1933 . . . . .	337
— juin-septembre 1933 . . . . .	418

## TABLE DES MATIERES

	TABLE DES MATIÈRES	423
H H VON DER OSTEN et ERICH F. SCHMIDT, The Austerlitz Hoek Series of 1927.		Pages-
"H(R.D.). . . . .		267
TOMOND PALLEY, Les palais et les maisons de la période assyrienne (Cité U.S.A.- vangel). . . . .		414
HAYFORD PEIRCE et ROYAL LYTHER, La Libération des négroïdes d'Égypte ( <i>The Nubian Library</i> ) . . . . .		27
PAUL PERDRIZET, De la véronique et de sainte Véronique (R.D.) . . . . .		81
C. PLACIDE BOUDOT, Le Musée égyptien du Louvre (R.D.) . . . . .		8
A. ROLLEZ, Greek Geometry - Art, its symbols and its origins (R.D.R) . . . . .		325
S. RONZEVALLE, Notes et études d'archéologie orientale (R.D.) . . . . .		218
- Bronze syrien (R.D.). . . . .		219
RUSTON ZEPH, Seleucid Berytus, Balaia and Sarsus of clay with Greek inscription. <i>(Paris Fran. Langst)</i> . . . . .		79
GEORGES SALLES, voir F. VOLBACH		
J. SAUVAGAT, Les Monuments historiques de Damas (R.D.), . . . . .		312
- Poteries syro-mésopotamiennes du xiv <sup>e</sup> siècle (G.West). . . . .		41
ERICH F. SCHMIDT, Die Alster Hauek, Season of 1928 and 1929, I "R.D." . . . . .		27
- voir H.H.VON DER OSTEN		
K.C. SEELE, voir H.H.NELSON.		
D SIDENSKY, Les origines des prophètes messianiques dans le Cantabrigie dans les vieilles des prophéties E. Thorne . . . . .		326
FREEMAN J. STUBBS, The ancient Syriac Gospels of Beth Alpha (R.D.) . . . . .		325
B. THOUMIN, La maison syriaque dans l'église byzantine, le passage du Barada et sur les plateaux du Qalamun (G.West). . . . .		215
ROYAL LYTHUR voir HAYFORD PEIRCE		
L.H. VISCONTI et F.M. AZEGLIO, La libération et son histoire ( <i>Mariel Au- ber</i> ). . . . .		247
F. VOLBACH, GEORGES SALLES et GEORGES DIETRICH, Art byzantin (R.D.) . . . . .		328
VU WIEGMANN, Palmyra Ergebnisse der Expeditionen von 1902 und 1911. II. Teil <i>Güter und</i> . . . . .		309
WILKINSON, voir BENYON.		
J.A. WILSON, voir H.H.NELSON.		

### III. NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES

Syr et is a Delos *E. Camille*, p. 86. — Nougat une masse en enfilon. Messopotamie  
A. Gabriel, p. 86. — Les fondilles en Syrie. Ann. 1932. Heparis à Bonheur tropes  
avec pl. de Dora-Europes. — C. F. Senner et Lassus, à An. — Ann. à Palmyre, Ann.  
et Couper, à Balbek, Mayenne et Lorraine. — Apom. — Le L. P. debard sur le lacs  
syrien. H. Fagot à Har. — Prost et Fournel les r. et l. de l'ég. dans le plan. des  
Am. Schaeff. et Cheret à l'ins. — M. et C. Dumas, à l'ins. p. 87. — Le l.



grès des archéologues chrétiens, à Ravenne, p. 30. — Erratum (*Max von Oppenheim*), p. 92. — Les ossuaires juifs et le *diatagma kaisares* (*P. Cumont*), p. 223. — Reconstitution d'une partie du Portique d'Apamée au Musée du Cinquantenaire, à Bruxelles (avec une vue) (*R. D.*), p. 224. — Fouilles de M. Montet, à Tanis, p. 226. — L'Art musulman aux Musées de Berlin (*R. D.*), p. 226. — Lion mitannien de Sandig (avec photographie de M. Ploix de Rotrou) (*R. D.*), p. 227. — Un ivoire de Ras Shamra (*F. Thureau-Dangin*), p. 227. — *Claudii Ptolemaei Geographia*, p. 228. — Un bol au nom d'un prince seldjoukide du Kirmân (avec fac-similé) (*J. Seuroget*), p. 338. — Liste des rois assyriens, p. 339. — Stèle d'el-Balou'a, Moab (*R. D.*), p. 339. — British Museum, communication, p. 340.

Correspondance, lettre de M. Creswell . . . . . 419

Nécrologie : JEAN EBERSOLT . . . . . 420




---

Le Gérant : PAUL GEUTHNER.

---

7519-34. — Tours, Imprimerie ARBAULT et C<sup>e</sup>.

(264) 20





Central Archaeological Library,  
NEW DELHI.

34203

Call No. 705/Syr.

Author—

Title— Syria, Tome III

"A book that is shut is but a block"

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL LIBRARY  
GOVT. OF INDIA  
Department of Archaeology  
NEW DELHI.

Please help us to keep the book  
clean and moving.

NEW DELHI